Luz Arce

# L'ENFER

## TERREUR ET SURVIE SOUS PINOCHET

{ LES Petits matins }

Luz Arce

# L'ENFER

## TERREUR ET SURVIE SOUS PINOCHET

Préface et traduction de l'espagnol (Chili)
de Bernardo Toro

{LES Petits matins}

© 1994/2001 Hamburger Edition
Publication originale en allemand : *Die Hölle. Eine Autobiographie*, Luz Arce, 1994.

Traduction : Bernardo Toro
Création graphique : Thierry Oziel
Maquette : Emmanuel Jouai

© Les petits matins, 2013, pour la traduction.
31, rue Faidherbe, 75011 Paris
www.lespetitsmatins.fr

ISBN : 978-2-36383-097-5
Diffusion Seuil
Distribution Volumen

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Dépôt légal : août 2013

# SOMMAIRE

**PRÉFACE**

**AVANT-PROPOS**

**PREMIÈRE PARTIE**
**PREMIÈRES ANNÉES – SEPTEMBRE 1974**

**DEUXIÈME PARTIE**
**SEPTEMBRE 1974 – AVRIL 1978**

**TROISIÈME PARTIE**
**AVRIL 1978 – JUILLET 1993**

À Juan Manuel, mon mari. Par son amour, il m'aide à aller toujours plus loin dans la recherche de mon histoire.

À ceux qui ne sont plus…

## Préface
## par Bernardo Toro

Chacun a entendu parler des « disparus », ces opposants que la dictature chilienne n'aurait jamais arrêtés, ni torturés, ni tués. Ils ont été la clef d'un dispositif fondé sur l'effacement des traces, une forme moderne de crime d'État pratiquée par l'Allemagne nazie et « perfectionnée » par le Chili de Pinochet. Si le criminel ordinaire tente d'effacer ses propres traces, ce qu'on cherche à faire disparaître ici, ce sont les traces de la victime. En occultant les cadavres, les militaires chiliens ont supprimé non seulement la vie des disparus, mais aussi leur mort. La disparition étant une mise à mort de la mort.

Dans ces limbes dépourvus de réalité qu'étaient les centres de détention, la répression militaire a pris la forme d'un huis clos à trois personnages dont rien, en principe, ne devait filtrer. D'un côté, il y avait les disparus, dont les corps ont été escamotés afin qu'ils ne puissent pas témoigner de leur propre mort, de l'autre, les agents de la police politique qui n'ont rien vu et rien fait. Quant aux seuls qui pourraient témoigner, les survivants, ils avaient la plupart du temps les yeux bandés et un accès très restreint au sort des autres détenus. Ceux qui voudraient parler ne le peuvent pas, ceux qui le peuvent se taisent. C'est l'équation qui garantit la pérennité du silence. Quarante ans plus tard, aucune repentance ni règlement de comptes tardif n'est venu déjouer ce dispositif. Il a fallu l'étrange et insolite conjonction en une seule personne de la soif de réparation de la victime et du besoin de contrition du bourreau pour briser le silence de la dictature. Le livre que vous avez entre les mains constitue le seul témoignage que l'on possède (et que l'on possédera sans doute jamais) sur les arcanes de la répression politique au Chili.

Militante socialiste et membre de la garde rapprochée d'Allende, Luz Arce rejoint la résistance après le coup d'État de Pinochet. En 1974, elle est arrêtée par la police politique, violée, pendue, blessée par balle et sauvagement torturée pendant plusieurs mois. Brisée moralement, la jeune femme livre à la police quelques-uns de ses camarades, qui sont à leur tour arrêtés – et dont certains ont disparu. Attrapée dans la spirale de la collaboration et menacée de mort par ses

anciens camarades, Luz Arce devient pendant quelques années fonctionnaire des services d'intelligence militaire, la tristement célèbre Dina. Lors du retour à la démocratie, ses nombreuses dépositions auprès des tribunaux – près de trois cent cinquante – joueront un rôle déterminant dans l'inculpation de certains hauts responsables de la Dina.

Si ce témoignage est une tentative de réparation, il constitue aussi une deuxième trahison, puisqu'en l'écrivant son auteur a trahi une nouvelle fois la confiance des siens – en l'occurrence, les agents de la Dina. Le témoignage le mieux informé sur la répression militaire est donc l'œuvre d'une traîtresse, c'est-à-dire de quelqu'un dont la parole a perdu sa légitimité, son crédit, sa valeur. Luz Arce n'a pourtant pas menti, sa trahison a plutôt consisté à révéler un secret qu'elle était tenue de garder. Ce n'est donc pas la vérité qu'elle a trahie, mais le groupe, le pacte de silence qui garantissait sa survie et scellait sa cohésion.

## Confession et pardon

Honnie de tous et menacée de mort par les deux camps, Luz Arce s'est retrouvée au ban de la société, dans une situation de solitude extrême qui l'a conduite aux portes de la folie. Ce n'est pas seulement l'honneur que Luz Arce avait perdu, mais aussi sa parole et jusqu'à son nom. Aucune oreille humaine ne pouvait accueillir son témoignage sans lui opposer aussitôt un refus définitif, si bien qu'au fil du temps elle s'est enfoncée dans un processus de mutisme et de dépersonnalisation que les changements successifs d'identité n'ont fait qu'aggraver.

C'est dans l'horizon du pardon chrétien qu'elle a retrouvé, par-delà la condamnation des hommes, une promesse d'absolution. Les premiers chapitres de ce qui allait devenir son *Enfer* ont été écrits et mis sous enveloppe à destination d'un prêtre dominicain. Nous sommes donc dans le cadre habituel d'une confession privée qui resterait vaine sans le concours de la foi. La difficulté d'une telle confession ne réside pas dans le pardon, la miséricorde divine nous l'accorde d'avance, mais dans la foi. Il faut bien croire en Dieu pour que son pardon ait un sens. « Affligée et malade, j'ai commencé à chercher Dieu, mais j'avais du mal à croire qu'il existait vraiment. Je me suis procuré un exemplaire du Nouveau Testament et j'ai commencé à le lire. […] Je voulais croire en l'existence de Dieu, mais c'était impossible. »

La conversion de Luz Arce tient du pari de Pascal. En pariant sur l'existence de Dieu, elle mise sur sa propre rédemption. Si l'on peut estimer qu'il s'agit d'une conversion intéressée, il n'en reste pas moins que nous retrouvons ici l'essence même du message évangélique qui fait du péché le plus court chemin

vers la grâce. Comme le rappelle le prêtre dominicain auquel Luz Arce adresse son témoignage, c'est avant tout pour les pécheurs que le Christ est venu sur la terre. « Le père essayait de me faire comprendre que le Seigneur était venu pour moi aussi, surtout pour moi, surtout pour ceux qui ont péché. »

Si la foi constitue la condition du pardon, l'aveu en est l'épreuve. Pour accéder au pardon, il faut passer par l'aveu, reconnaître ses fautes, avouer ses péchés, surtout les plus impardonnables. Le rapport au vrai est dès lors subverti, la vérité ne relève plus de la probité morale mais d'une transaction en vue de l'obtention du pardon que le mensonge risquerait d'entraver. Seules les fautes que l'on avoue peuvent nous être pardonnées, celles que l'on cache ou que l'on déguise restent un poids pour la conscience. Sans aveu sincère, pas de soulagement pour notre conscience. « Jamais je ne m'étais confrontée à moi-même dans une telle nudité, écrit Luz Arce. Je devais plonger dans mon cœur et accepter le regard du Seigneur […] Plus que jamais, j'eus l'impression d'être une ordure. »

Si le soulagement peut-être considérable, l'épreuve s'avère insoutenable. Par le souvenir, les tourments du passé s'abattent sur le présent. L'oubli, on le sait, est la seule issue des rescapés. Le souvenir ne soulage que ceux qui ont souffert de ce trop long silence, c'est-à-dire les enfants des rescapés, voire leurs petits-enfants. Après avoir écrit les cent premières pages de son *Enfer*, Luz Arce s'empresse de les réduire en cendres. En attisant le feu des fautes commises, l'écriture a ravivé la douleur des anciennes brûlures.

Peu de victimes ont eu, comme Luz Arce, le courage de raconter dans le menu détail les atrocités endurées, la plupart s'en sont tenues à un récit allusif et sommaire. La force qui pousse Luz Arce à replonger dans l'enfer est, en partie, sa culpabilité, car les épreuves subies expliquent et justifient de manière implicite ses trahisons. En retour, la conscience aiguë de sa faute lui fournit une raison de vivre. « À quoi bon continuer à vivre ? » se demande souvent la victime en proie au découragement. À la fonctionnaire de la Dina de répondre : « Pour faire la lumière sur les gens qui sont morts par ma faute. » S'il a fallu que des camarades meurent pour qu'elle puisse rester en vie, en cédant au désespoir, elle rendrait leur mort encore plus absurde. S'ils sont morts pour elle, il faut bien qu'elle vive pour eux. Luz Arce a une dette à leur égard ; pour la solder, il lui faut continuer à vivre.

Le passage de la confession privée à la confession publique lors de son témoignage devant la Commission vérité et réconciliation détache la scène du repentir de la sphère religieuse. L'esprit de réconciliation qui préside à cette commission suppose l'anonymat et la confidentialité, c'est-à-dire un nouveau pacte de silence. Luz Arce le brise encore une fois en publiant sa déclaration

dans les journaux chiliens. C'est une nouvelle trahison que ce livre amplifie et prolonge.

« Je ne parle pas de justice ou d'injustice, pas même de pardon, signale Luz Arce en ouverture de sa déclaration. J'ai dit que je demandais pardon, mais je n'attends pas qu'on me l'accorde. » Le seul pardon qu'elle croit pouvoir recevoir, celui de Dieu, lui a déjà été accordé, c'est même grâce à lui qu'elle a trouvé la force de régler cette dette, car c'est en termes laïques de dette (envers les hommes) et non de pardon (face à Dieu) que la question se pose désormais. « Je dépose devant cette commission par devoir de conscience et parce que je crois que j'ai une dette à régler. Il me semble nécessaire de la solder. J'espère que cela contribuera d'une manière ou d'une autre à réparer le mal que les actions découlant de ma collaboration avec la Dina ont causé. »

Luz Arce a une dette à régler envers « ses victimes », mais aussi envers les autres, envers toutes les victimes, au rang desquelles elle se trouve. Personne ne songerait, en effet, à lui contester ce statut. À ce titre, elle reçoit d'ailleurs une indemnisation de la part de l'État chilien. En s'acquittant de cette dette par le truchement de son livre, Luz, la traîtresse, s'adresse à Luz, la victime, et lui redonne la parole. Cette réparation ne passe plus par le jugement des autres, l'écriture est à la fois le lieu souverain où elle donne et reçoit la réparation, une manière de régler sa dette et de retrouver sa parole d'un même mouvement.

**« J'ai vu l'enfer des hommes là-bas »**

Luz Arce ne s'en tient pas aux faits liés à la répression, son livre est une tentative de compréhension globale de sa personne et à ce titre se rapproche davantage de l'autobiographie que de la confession. En essayant de comprendre les mécanismes qui l'ont poussée à l'engagement politique, puis à la résistance contre Pinochet et, enfin, à la collaboration systématique, Luz Arce retrace l'ensemble de son parcours, depuis son enfance jusqu'au moment où elle se mit à écrire son livre. Aucun des aspects de sa vie n'est négligé : famille, formation politique, rapports affectifs, contexte historique. Elle traque sa vérité personnelle dans les moindres recoins de sa biographie en suivant deux fils directeurs : son rapport au groupe (famille, parti, Dina, Église) et sa relation au masculin. Ce dernier aspect prendra d'ailleurs de plus en plus d'importance jusqu'à devenir la question centrale du livre : comment survivre en tant que femme dans un univers totalement soumis au pouvoir masculin ? La question du mal, telle que Luz Arce la rencontre dans les centres de détention de la Dina, est aussi la question du mâle, depuis ses formes les plus abjectes jusqu'à d'autres plus paternalistes. C'est d'ailleurs grâce à la connaissance qu'elle acquiert du comportement mâle

et à sa capacité d'en jouer que Luz Arce doit sa survie. La question politique se double ainsi d'une dimension sexuelle.

S'ils s'opposent sur le plan idéologique, les deux milieux dans lesquels Luz évolue se rapprochent sur le plan sexuel. Le même refoulement du féminin semble, en effet, à l'œuvre chez les opposants au régime et chez ses défenseurs, si bien qu'en dernier ressort la conscience la plus aiguë de son individualité, sa fibre de résistante, Luz Arce la tient davantage de sa condition de femme que de celle de militante. « J'ai vu l'enfer des hommes là-bas » pourrait être la conclusion de cette *Saison en enfer* chilienne. L'enfer du machisme, l'enfer du patriotisme, l'enfer du paternalisme, « un concert d'enfers ».

**La question du témoignage**

En 1993, au moment où *L'Enfer* a été publié, un nombre considérable de procès sur la disparition des victimes de la dictature voyait le jour. Au lieu de satisfaire cette demande de justice, ce livre a été accueilli avec un grand embarras. En brouillant les frontières entre les victimes et les coupables, le témoignage de Luz Arce ne correspondait pas à l'indispensable délimitation des responsabilités voulue par la justice, délimitation d'autant plus nécessaire que la loi d'amnistie et l'impératif de réconciliation nationale préconisaient plutôt un repentir collectif, un pardon anonyme.

D'autre part, le récit de Luz Arce ne correspondait pas (et ne correspondra jamais) à l'image que la société chilienne veut se donner d'elle-même. Seule l'occultation d'une telle expérience et de ce qu'elle vient nous rappeler, à savoir que beaucoup d'opposants au régime ont parlé sous la torture et collaboré avec les militaires, devait permettre au mythe de la résistance de se constituer et, comme il est arrivé dans la France occupée, de sauver l'honneur des Chiliens – complices passifs de la dictature pour la plupart.

L'hybridation du coupable et de la victime constitue au Chili un véritable refoulé historique, dans la mesure où le peuple chilien est issu non des nobles araucans qui auraient résisté vaillamment aux conquérants espagnols – comme le veut la légende –, mais du métissage des deux. Le peuple chilien est, de par son origine, une sorte de monstre issu de l'accouplement criminel du bourreau et de la victime, viol ou connivence avec l'ennemi, que l'histoire s'est chargée de gommer à coup de légendes patriotiques.

Au Chili, la disparition n'a pas seulement affecté les corps. Le trouble provoqué par *L'Enfer* a entraîné la disparition pure et simple de l'ouvrage peu après sa publication. Effacement de traces quasi parfait qui a obligé ses traducteurs successifs à travailler à partir de photocopies. Tout porte à croire que

cette épuration n'a pas été l'œuvre des seuls militaires ; pour des raisons aussi diverses que compréhensibles, ce livre mettait dans l'embarras l'ensemble de la société chilienne.

Pour savoir que penser du livre de Luz Arce, on attendait que la justice ait fait son travail, que d'autres témoignages confirment ou infirment ses déclarations. Le lecteur ne voulait pas se substituer au juge, trop de pièces manquaient au dossier pour asseoir un jugement. On imaginait qu'un jour la vérité historique serait établie et qu'elle reposerait sur des preuves concrètes et non sur des paroles invérifiables. Mais le temps a passé et nous savons aujourd'hui que les vides qui entourent l'histoire de Luz Arce ne seront jamais comblés.

Si bien que la question reste entière : devons-nous apporter foi au témoignage de Luz Arce ? Devons-nous la suivre sur tous les points ou seulement sur certains ? Et dans ce cas, lesquels ? Dit-elle la vérité quand elle accable les tortionnaires ? Ment-elle dès qu'elle se pose en victime ? Essaie-t-elle de nous apitoyer pour mieux nous faire accepter sa trahison ? Nous ne pouvons plus attendre, comme il y a vingt ans, la médiation du juge ou celle de l'historien. C'est à nous de trancher. Entre nous et ce livre, il ne reste plus aucun tiers.

Le scepticisme n'est ici d'aucun secours. Si nous avons besoin de preuves pour attester un témoignage, il en va de même pour le contester. Mais les preuves nous manquent dans les deux cas et quelque chose de nous-mêmes, de notre propre engagement subjectif est mis à contribution. Ce livre, plus que tout autre témoignage, nous implique subjectivement. En nous accordant l'immense pouvoir de la juger, Luz Arce nous tend un miroir afin que nous nous regardions. Et que voyons-nous ? Pas grand-chose si ce n'est l'extraordinaire disproportion entre notre expérience personnelle et la sienne. N'ayant été ni enfermés, ni torturés, ni violés à répétition, notre jugement sans preuves ne peut pas non plus se soutenir de notre propre expérience. En rigueur, nous devrions décliner la possibilité qui nous est offerte de juger Luz Arce. Mais il faut croire que notre nature humaine a du mal à renoncer à ce pouvoir qui nous confère, par ricochet, une supériorité morale. Plus une expérience est en excès par rapport à notre propre vie, plus nous la jugeons sévèrement. Les premiers à pardonner Luz Arce ont été les rescapés de l'enfer de la junte, ses pourfendeurs les plus farouches se trouvant parmi ceux qui se sont soumis passivement aux diktats de Pinochet, comme s'il s'agissait de compenser par l'intransigeance du jugement la passivité des actes.

## La logique de la fiction

Vingt ans après la publication de *L'Enfer*, la question serait donc de savoir comment, désormais, nous pouvons lire le livre de Luz Arce. L'aborderons-nous comme les générations futures le liront de toute façon, ou bien, obsédés par le jugement moral et la véracité historique, manquerons-nous à nouveau l'essentiel, à savoir que l'importance de ce livre ne repose ni sur l'honnêteté de l'auteur ni sur le jugement moral du lecteur ? En un mot, il s'agirait de savoir si, quarante ans après le coup d'État, nous sommes devenus capables d'accorder à *L'Enfer* la force éclairante d'une œuvre de fiction. Bien entendu, nous ne tenons pas *L'Enfer* pour un ouvrage issu de l'imagination de l'auteur, une telle méprise paraît même choquante. Par « fiction » nous entendons un pacte de lecture fondé sur un rapport à la vérité qui se passe de preuves, qui contient en lui-même sa propre légitimité, un rapport au réel où le fait de savoir si tel événement s'est réellement produit, si tel personnage a réellement existé, devient secondaire. Savoir que cela est possible nous suffit. Or *L'Enfer* est possible, plus que possible, il est la possibilité même.

La distance qui sépare fiction et réalité, mémoire et imagination (que nous tenons pour constitutive de notre rapport au réel), le temps se charge de l'estomper pour nous faire accéder à un nouveau régime de la vérité, où la fiction ne s'oppose pas à la réalité mais au contraire la complète en développant les possibilités non réalisées de l'histoire.

Il est à parier que, pour les générations futures, la question de savoir si Luz Arce ment ou pas sur tel détail sera tout à fait secondaire et que même son existence réelle ne sera qu'une espèce d'anecdote. Son livre et le personnage que nous voyons se débattre et lutter pour sa survie seront plus réels que son auteur, plus réels que nous-mêmes, ses lecteurs d'aujourd'hui.

## Avant-propos

*« Alegría, hallé tu cabellera escandalosa*[1]*. »*
Pablo Neruda

Je m'appelle Luz Arce. J'ai eu beaucoup de mal à assumer ce nom. Il existe autour de moi une sorte de « légende noire », une histoire incertaine, élaborée d'après une réalité faite d'horreur, d'humiliation et de violence.

Ce qu'on a dit sur moi n'est pas toujours vrai. Mon éloignement y est pour beaucoup, mon silence aussi.

Je n'aurais jamais cru que je franchirais ce pas un jour. Maintenant, je sais que ma vérité ne suffit pas. Il faut y ajouter le témoignage des autres, pour que, dans les années à venir, les faits puissent être établis avec rigueur et exactitude. Je ne suis pas retournée au Chili pour assurer ma défense, et sur ce point je ne changerai pas d'attitude. Je sais depuis longtemps que cela fait partie du « prix à payer » pour vivre dans mon pays, prix découlant de mes propres actions et de celles des autres.

Je ne parle pas de justice ou d'injustice, pas même de pardon. J'ai dit que je demandais pardon, mais je n'attends pas qu'on me l'accorde. Cependant j'ai bon espoir qu'il y ait au fond de chaque être humain, au-delà des intérêts personnels, une place pour la vérité. Je crois que chacun de nous a la capacité d'affronter sa propre histoire de manière responsable. C'est du moins ce que j'essaie de faire. Bien qu'aujourd'hui Luz Arce ne soit pas considérée comme digne de foi, j'espère qu'un jour mon témoignage et celui des autres convergeront, non pas dans le but de valider ma version, mais dans celui de reconstruire dignement un moment douloureux de notre passé.

Pour parvenir à écrire ces lignes, il m'a fallu lutter pendant des années contre bien des peurs. Il y a ici une vérité qui blesse, et je me suis efforcée de ne pas en faire une arme. Ce récit n'est ni beau ni divertissant. Sans rien occulter, j'ai essayé d'épargner des tiers, y compris ceux des membres de la Dina et du CNI[2]

qui n'ont pas joué de rôle dans la répression. Ces choix marquent une frontière entre ceux qui veulent faire de la défense des droits de l'homme un objectif important de leur vie et ceux qui ne le veulent pas. Inscrire ce combat dans la vie quotidienne n'est pas une tâche facile. On a parfois tant de mal à rendre sa propre vie cohérente !

De cette expérience que j'ai vécue dans ma chair, j'aurai au moins tiré une leçon : on ne peut pas lutter pour les droits de l'homme en les violant. Pourtant, si dans ce récit je fais allusion à la vie privée de certaines personnes, c'est simplement pour le rendre compréhensible.

J'essaie d'être honnête. Même si c'est douloureux de le reconnaître, je dois signaler qu'il n'y a pas que la Dina qui m'a privée de mes droits. J'ai mis beaucoup d'années à admettre certains faits. J'ai collaboré avec la Dina sous la contrainte, j'ai fait partie de cet organisme jusqu'au moment où j'ai pu présenter ma démission en 1979. Mon évolution personnelle m'a amené à témoigner devant la Commission nationale vérité et réconciliation en 1990[3]. Puis, en janvier 1991, je suis partie pour l'Europe, avant de me décider à revenir au Chili afin de me présenter devant les tribunaux. Je suis arrivée au Chili le 16 janvier 1992, et aujourd'hui, vingt ans après le coup d'État militaire, je publie ce livre[4]. À la différence de mes actions passées, ces dernières ont été volontaires, elles font partie intégrante d'une quête qui m'éloignera de l'enfer.

Malheureusement, ma contribution à la Commission vérité et réconciliation fut limitée. Ce n'était pas intentionnel. Simplement, je n'en savais pas plus. J'ignore où sont les détenus-disparus. J'aurais aimé le savoir…

Qu'on ne se permette pas de me reprocher de ne pas en savoir plus. En revanche, on peut légitimement m'accuser d'avoir collaboré, d'avoir été fonctionnaire de la Dina et d'avoir attendu tellement d'années avant de me décider à témoigner devant les tribunaux.

1. « Joie, j'ai trouvé ta chevelure outrancière. »
2. La Dina (Direction nationale du renseignement) était la police politique pendant la dictature d'Augusto Pinochet. Elle fut renommée CNI (Centre national du renseignement) en 1977.
3. Cette commission fut créée au Chili en 1990 par le président Aylwin. Elle avait pour but de faire la lumière sur les graves violations des droits de l'homme commises dans le pays entre le 11 septembre 1973 et le 11 mars 1990.
4. *El Infierno* fut publié en espagnol en 1993 par Planeta. La traduction allemande date de 1994 (*Die Hölle*, Hamburger Edition) et la traduction anglaise de 2004 (*The Inferno*, The University of Wisconsin Press).

# PREMIÈRE PARTIE
# PREMIÈRES ANNÉES – SEPTEMBRE 1974

**[1]**

## Premières années

Regarder en arrière me rend triste et je ne me réfère pas seulement aux années passées à la Dina. Avant cette période il y eut aussi des obstacles, des frustrations et des douleurs. Cependant, le sentiment qui domine dans mon passé est la solitude. Toute ma vie, j'aurais donné n'importe quoi pour un sourire, pour une amie, pour un ami, pour une caresse, pour un « Je t'aime ».

Le plus curieux est que j'aurais pu avoir toutes ces choses, grâce notamment à ma pratique sportive, mais j'ai toujours eu peur des gens, même quand ils avaient mon âge. Pour une raison que j'ignore, depuis toute petite, j'ai fait comme si tout allait bien, comme si je savais ce que je voulais et ce dont j'avais besoin, même si ce n'était pas vrai. Je n'aurais jamais accepté l'idée que j'avais besoin d'affection. Je me réfugiais dans une forme de distance que je déguisais en force et en agressivité.

J'étais la fille aînée traditionnelle, plutôt timide, d'une famille de classe moyenne populaire, destinée à accomplir tous les rêves que ses parents n'avaient pas pu réaliser. Pour ma part, je ne savais pas très bien ce que je souhaitais devenir, en dehors du fait que je voulais me différencier le plus possible de ceux qui m'entouraient.

Cette situation entraîna beaucoup de conflits, car je baignais en permanence dans la culpabilité. Je me souviens de ma terrible soif d'affection. Je ne sais ni pourquoi ni comment, mais je grandissais en marge de tout. Chaque jour je découvrais que les choses qui semblaient simples et naturelles aux autres enfants étaient pour moi lointaines, inconnues et hostiles. C'est pleine de méfiance et de peur que je traversais mon enfance, mon adolescence, ma jeunesse. J'ouvrais grand les yeux et les oreilles en essayant de comprendre ce qui m'échappait. Avec les années, j'ai pris pour règle de n'accepter que mes propres réponses. Je réussissais tout ce que j'entreprenais, et peu m'importait au prix de quel effort.

J'avais hâte de vivre seule. Je n'étais pas en mesure de m'apercevoir que

j'étais devenue une adolescente instable qui manquait d'assurance. C'est pourquoi je mettais mon embarras sur le compte de ma différence : il y avait quelque chose de bizarre en moi et je le vivais comme un défaut.

Quand je fis mon entrée à l'université, l'athlétisme devint ma passion ; je le pratiquais avec le fanatisme qui m'a toujours caractérisée, exacerbé par la pratique sportive. C'est dans ce milieu que je rencontrai celui qui allait devenir mon premier époux. Nous nous sommes mariés en 1967. Nous travaillions tous les deux et, à la naissance de mon fils Rafael, nous avions quasiment fini de construire notre maison qui, bien que petite, était ma fierté.

D'après les critères traditionnels, nous étions un couple « plein d'avenir ». Cependant, peu après la naissance de mon fils, je compris que ce mariage avait été une erreur. Je pense qu'à l'époque j'étais incapable d'identifier et encore moins d'exprimer mes sentiments. Mais je me sentais absolument incapable de partager certains centres d'intérêts du père de mon enfant. Je m'aperçus alors que j'ignorais tout de moi-même. En remettant en cause certaines aspirations de mon ex-mari, j'en vins à me demander : « Et moi, puis-je avoir mes propres objectifs ? » Je n'avais jamais imaginé qu'un jour j'aurais le droit de me poser cette question : « Et moi, qu'est-ce que je veux ? »

Je commençais à me forger mes idées, mes opinions personnelles. Ce questionnement était important, il m'était propre : pour la première fois, je sentais que quelque chose m'appartenait vraiment et cette sensation me plaisait. Je compris alors que je voulais quitter mon mari. Il ne m'est même pas venu à l'esprit que nous pourrions résoudre nos problèmes ensemble. En réalité, je crois que cette séparation fut bénéfique pour nous deux. Pourtant, bien des années allaient passer avant que je puisse me réinvestir dans une relation de couple et de famille.

Mon ex-mari accepta la séparation, mais il voulait en échange reprendre tous nos biens et la moitié de ce que coûtait la maison. À l'exception tout de même du terrain qui appartenait à ma famille, la maison ayant été construite dans le jardin de mes parents. Mon père contracta un crédit et lui donna sa part. Quelques jours plus tard mon mari et son père vinrent chercher tous les meubles. Une fois seule, je fis le tour de la maison : elle paraissait plus grande une fois vidée. Dans la chambre, le berceau de mon fils semblait flotter. Je pris le petit dans mes bras, je le serrai très fort, et je lui dis :

– Ne t'inquiète pas, ce qu'on a acheté une fois, on peut l'acheter une deuxième fois.

Je vécus la séparation comme un échec extrêmement douloureux. J'ai donné ma démission à mon poste d'entraîneur d'athlétisme dans un club étranger, afin de ne pas revoir le père de mon fils. Et même si, par la suite, nous avons essayé

une nouvelle fois de revivre ensemble, cette tentative échoua. À présent, je sais que j'étais totalement incapable d'assumer une relation d'adulte. Cette séparation, bien que pénible, m'apparut comme la première chance de devenir enfin moi-même. Dès lors, le besoin compulsif de sentir que j'étais, et que je suis toujours, une femme libre ne m'a jamais quitté.

J'essayais de vivre de la peinture, c'était un rêve. Je finis par peindre des T-shirts : des pommes et des papillons pour les jeunes, des Mickey et des Dingo pour les enfants, en plus des aquarelles que je vendais de porte à porte. Je ne gagnais pas assez d'argent, il me fallait trouver un vrai travail.

## Au sein du GAP[1]

Raúl avait deux ans de plus que moi, si je m'en souviens bien. Son nom complet était Raúl Juvenal Navarrete Hancke, et avec le temps j'ai fini par l'appeler « Martín ». Il vivait avec sa mère à quelques pâtés de maison de chez moi, dans l'un des passages de la rue Los Nidos. C'était un jeune homme de gauche, membre du GAP. Je fis sa rencontre peu après ma séparation et je lui dis que je cherchais du travail. Il me conseilla de me présenter le lendemain même à la Moneda[2] où il pourrait me trouver un poste de secrétaire.

J'eus un entretien avec Enrique Huerta qui était alors l'intendant du Palais. Il me présenta « Carlos Alamos », nom d'emprunt de Jaime Sotelo Ojeda, et « Bruno », nom d'emprunt de Domingo Bartolomé Blanco Tarré. Les trois sont aujourd'hui toujours portés « disparus ». Enrique, Carlos et Bruno étaient membres du comité dirigeant du GAP.

Après cet entretien, j'ai obtenu le poste. Je commençais à me familiariser avec le travail qui, au début, ne touchait qu'à l'accueil et à l'administratif. Je fis progressivement la connaissance des membres du GAP ainsi que du personnel de la Moneda. Peu à peu, je me sentis proche d'eux. C'était une belle époque.

Mon chef direct était Carlos Alamos. Ayant remarqué mon goût pour l'étude, il me prêta quelques livres et m'en offrit d'autres. Chacune des choses que j'apprenais était nouvelle pour moi. Ces découvertes me passionnaient, et ce qui était au départ un gagne-pain est devenu ma raison d'être. Au cours de mes lectures, dès que j'avais un doute sur le sens d'un passage, j'en parlais à Carlos Alamos qui me donnait des explications. J'assumais, peu à peu, de nouvelles tâches qui m'éloignaient de mon travail de secrétaire et me rapprochaient des fonctions de sécurité.

Ce fut une période inoubliable, pleine de découvertes. Mais tout allait si vite qu'il était difficile de prendre le temps de réfléchir à ce qu'on faisait. À chacune de mes visites dans la résidence présidentielle Tomás Moro, j'étais

impressionnée par la présence sereine de Salvador Allende. Il connaissait tous les membres du GAP et se montrait chaleureux et attentionné avec chacun d'entre nous. J'étais alors bien ignorante, je le reconnais. J'essayais d'apprendre, mais j'avais de grandes lacunes. Carlos Alamos prit la peine de m'aider. Il corrigeait les résumés que je faisais de mes lectures et en distribuait des copies à nos camarades. Quelques jours après mon intégration au GAP, Carlos me demanda si je savais conduire. Je lui répondis par l'affirmative, si bien qu'il me fit passer le permis pour que je puisse conduire sa voiture.

J'ai connu le Cañaveral[3], la résidence de Mirya Contreras Bell, celle qu'on appelait « Payita », secrétaire et amie du Président. La première fois, je m'y rendis avec Carlos. Il m'avait autorisée à assister à une réunion avec les membres du GAP qui appartenaient à la garnison du Cañaveral. À la fin de la réunion, Carlos dit en riant :

– La présence de notre camarade vous a obligés à vous comporter en gentleman. Je crois que c'est une bonne chose. Camarade Hilda, me demanda-t-il en me regardant, aimeriez-vous faire partie de la garnison du Cañaveral ?

Je répondis « oui, avec joie ». Carlos m'expliqua que ma condition de femme ne me donnerait droit à aucun traitement de faveur. Je serais un « homme » de plus dans la garnison et devrais me soumettre à toutes les exigences en vigueur.

Je savais que le rythme quotidien serait dur. Mais je me sentais en bonne forme physique. Je parlais avec mes nouveaux camarades qui m'accueillirent très cordialement. Carlos, qui devait retrouver Payita, me donna congé après m'avoir conduite à la maison qui servait de dortoir aux membres de la garnison chargés de la sécurité. Il y avait un lit disponible.

Je me suis levée de bonne heure et je suis descendue au rez-de-chaussée où je rejoignis quelques camarades devant la cheminée. Je pris un café avec eux. Ils m'apprirent que Carlos avait laissé sa voiture afin que je puisse aller chercher mes affaires chez moi. À partir de ce jour, je me suis installée dans cette belle maison près du fleuve et de la cordillère.

J'allais à l'école des cadres du GAP et, dans le même temps, on m'intégra à l'équipe chargée de la surveillance. Chaque jour débutait par des exercices physiques, ensuite on prenait un bain dans les eaux froides d'une source, puis c'était le petit-déjeuner. Il y avait des postes de surveillance aux différentes entrées de l'immeuble et nous faisions des rondes le long du terrain des deux côtés du fleuve. Après le déjeuner que nous prenions ensemble, nous consacrions l'après-midi à l'étude. Le groupe d'instructeurs dormait dans une maison près du fleuve, là où se trouvaient aussi les salles de classe.

Le week-end, le Président se réfugiait fréquemment au Cañaveral, à la recherche de cette tranquillité que la beauté du paysage accentuait. Il organisait

des réunions de travail informelles et accueillait ses amis et ses collaborateurs.

Vers la fin du mois d'août, ma santé commença à se dégrader si bien que le docteur Danilo Bartulin me conseilla de quitter la garnison du Cañaveral. En partant du GAP, mes chefs me proposèrent de me recommander pour que je trouve du travail ailleurs. Or, depuis longtemps, ma famille me suggérait d'entrer à la Compagnie nationale des chemins de fer où mon père pouvait également me recommander. J'ai donc posé ma candidature qui fut acceptée.

« Payita » me donna une lettre de recommandation de la présidence, puis j'eus un entretien avec le directeur général des Chemins de fer, Don Alfredo Rojas, et avec son secrétaire personnel, Don Gustavo Saint Pierre, tous deux militants socialistes.

En tant que structure politico-paramilitaire, le GAP a essuyé des critiques qui occultent l'importance du rôle qu'il avait joué. Sous la dictature militaire, la mise en cause du GAP se transforma en une campagne diffamatoire visant à justifier l'extermination de ses membres.

Les origines du GAP remontent à l'époque précédant les élections présidentielles du 4 septembre 1970. Miguel Enríquez, secrétaire général du MIR[4], avait mis à la disposition du candidat Salvador Allende Gossens quelquesuns de ses meilleurs cadres : Max Joel Marambio, Mario Ramiro Melo Pradenas et, plus tard, Humberto Sotomayor et Sergio Pérez Molina.

Après avoir été dirigé par des militants du MIR, le GAP devint une structure du Parti socialiste. Fin 1971, il était composé de quatre sections : « la garde rapprochée », chargée d'accompagner le président Salvador Allende dans ses déplacements ; « la garnison », section dirigée par Juan José Montiglio Murua et chargée de la surveillance des locaux et des résidences fréquentés par le Président, tels que Tomás Moro, le Palais du gouvernement, la résidence présidentielle de Viña del mar et celle de Cañaveral ; « les services et l'école des cadres », section sous la responsabilité de Domingo Bartolomé Blanco Tarré ; enfin, « la section opérationnelle », dirigée par « Mariano », qui survécut à la dictature, chargée du renseignement et de la planification des sorties.

Au cours de la période que j'ai connue, l'organisation du GAP fut modifiée. La nouvelle structure était la suivante : « la garde rapprochée du Président », section dirigée par Carlos Alamos ; « la planification des sorties du Président », section dirigée par « Bruno » ; « la sécurité et surveillance des lieux fréquentés par le Président », section dirigée par « Aníbal », dont le vrai nom était Juan José Montiglio Murua ; « les services ravitaillements et renseignements sur d'éventuels attentats », section dirigée par le haut commandement du GAP : Carlos, Enrique et Bruno.

**Militante socialiste**

Début 1973, alors que je travaillais aux Chemins de fer, je m'engageai dans une cellule du Parti socialiste[5] en tant que sympathisante. Cette cellule était constituée des fonctionnaires de la direction des Chemins de fer qui avaient adhéré au parti, ce qui, soit dit en passant, était leur cas à tous.

Le bureau se trouvait au coin de l'Alameda et de la rue Serrano ; cette cellule appartenait géographiquement à la huitième section du Parti socialiste, dont le siège était au 38 de la rue de Londres. En plus des activités de la cellule, j'assistais aux réunions de la huitième section du parti avant de rejoindre la Brigade Elmo Catalan (BEC) qui, au début de l'année 1973, soutenait la candidature de Carlos Altamirano Orrego au poste de sénateur. Le soir, nous distribuions des tracts, collions des affiches ou faisions des graffitis pour soutenir les candidats du parti dans notre commune.

Bientôt, je m'aperçus que ma participation à la cellule des Chemins de fer n'impliquait aucun travail militant et ne donnait accès à aucune formation. Or, je voulais consacrer la totalité de mon temps au parti et me former en tant que militante. C'est la raison qui me poussa à démissionner de la compagnie.

Lors des élections parlementaires de mars 1973, je représentais le parti à l'un des bureaux de vote réservé aux femmes de la commune. J'étais jeune et ignorante, de sorte que je ne savais pas comment canaliser mon trop-plein d'énergie. J'essayais de réaliser de mon mieux les tâches qui m'étaient confiées dans le cadre de la commune. Je fus très surprise le jour où le secrétaire politique me demanda jusqu'où je voulais arriver avec tant d'efforts. Ce que je concevais en termes de don de soi fut perçu comme une tentative pour me hisser dans la hiérarchie du parti. En guise de réponse, je me contentai de faire allusion à certains textes du Che où il était question d'émulation. Le camarade laissa entendre que j'étais « influencée par la formation reçue au sein du GAP ». Il se référait à la fameuse formation paramilitaire impartie par le GAP qui, pour être tout à fait franche, était assez sommaire. Il me dit également qu'il pensait à un travail qui me conviendrait mieux, c'est pourquoi il m'arrangea un rendez-vous avec le camarade Gaspar Gómez.

Gaspar appartenait au secrétariat politique de la commune et assistait régulièrement aux réunions du 38, rue de Londres. Il me posa beaucoup de questions au sujet de mon passage par le GAP et sur les raisons qui m'avait poussée à quitter les Chemins de fer. À la fin de l'entretien, il me demanda de me présenter à l'Inésal, l'Institut d'études sociales pour l'Amérique latine, qui était en réalité l'organe de façade de la brigade d'Arnoldo Camu, la structure militaire du parti (d'après la version officielle, Arnoldo Camu est mort dans un

affrontement).

Le siège de l'Inésal se trouvait au 12, rue Bustamante. Pour des raisons que j'ignore, les locaux furent détruits sous la dictature. Mon chef était Gaspar, lequel s'occupait de la partie publique de l'Institut. C'était, pour moi, le début d'une période de formation.

Gaspar avait perdu un œil et sa main droite en manipulant des explosifs, je n'ai jamais connu les circonstances de cet accident. Je ne lui posais aucune question et me contentais de l'écouter. Malgré son handicap, il conduisait sa voiture, mais en commençant à travailler avec lui, je devins son chauffeur personnel.

J'apprenais beaucoup en écoutant les camarades, d'autant plus que Gaspar me laissait du temps pour étudier. Le 29 juin 1973, jour de la tentative avortée de coup d'État (le « Tancazo[6] »), Gaspar me fit savoir qu'on avait besoin de moi au Comité central[7]. Nous nous sommes dit au revoir, car, comme j'intégrais une autre structure, nous ne pouvions pas rester en contact. Gaspar me confia également qu'il avait soutenu ma nouvelle nomination.

**GEA (Groupe spécial de soutien)**

Quand je fis mon entrée au Comité central, je fus reçue par Wagner Érick Salinas, appelé « Silvano ». Je l'avais déjà rencontré dans le cadre du GAP. Il m'apprit que je ferais désormais partie d'un collectif de direction, le GEA, structure qui dépendait de la Commission nationale d'organisation du Parti socialiste.

Le GEA, collectif composé de huit cadres, avait deux fonctions, l'une officielle et l'autre secrète. Les huit membres du GEA étaient Silvano, Felipe, Aníbal, Bernardo, Ignacio, David, Leonor et moi. Nous avions tous appartenu au GAP. La fonction officielle du GEA consistait à mettre en place une école de cadres. Ce projet compta avec le soutien des militants de la huitième section et de celle du *regional* Centre de Santiago[8] qui assuraient les cours. La formation dura un peu plus d'un mois. Mais nous avions été informés que le GEA était aussi un groupe opérationnel mis à la disposition de la Commission politique[9]. Silvano, qui était notre contact avec l'organisation, nous annonça que la fonction secrète consistait à nous rendre clandestins. Au sein du parti, nous ferions figure de responsables de l'école de cadres, alors que la tâche secrète de notre groupe serait de recueillir des informations pour la Commission politique et de réaliser les missions qui nous seraient confiées par la direction du parti. Bien entendu, cette double fonction fit surgir quelques inquiétudes parmi nous. Mais la

conviction que, dans tout parti, seule la Commission politique disposait de l'ensemble des informations permettant d'évaluer correctement la situation, ainsi que le sens de la discipline nous poussèrent à accepter ces nouvelles instructions.

L'Unité populaire[10] se diluait dans le vaste spectre des formations qui la composaient. La violence commençait à envahir la scène. Des groupes d'extrême droite attaquaient régulièrement les sièges des partis de gauche. C'est pourquoi, en plus de notre travail de jour, nous devions, durant la nuit, surveiller les locaux du parti et certains bâtiments de l'administration publique proches de la Moneda. Nous repoussions les attaques avec des pierres, depuis les terrasses et les étages des bâtiments.

La brigade d'extrême droite Patria y libertad[11] avait plus de ressources que nous, elle disposait d'un matériel importé, plus moderne, qu'on appelle aujourd'hui « antiémeute ». Je me souviens qu'une fois nous dûmes annuler une opération de sabotage afin d'éviter la mort d'un carabinier. Il y avait justement ce jour-là une protection policière dans le lieu que nous visions. Je pris part à plusieurs opérations de propagande armée, et je ne prétends pas les légitimer, je voudrais simplement signaler que nous ne nous sommes jamais attaqué à des personnes.

Le Parti socialiste et son secrétaire général, Carlos Altamirano, qui subissait de fortes pressions d'importants secteurs de la base, rejoignait les positions les plus radicales de la gauche, représentées par le Mapu[12], la Gauche chrétienne[13] et le MIR. Les affrontements réguliers, l'activité croissante de l'opposition, les discours belliqueux de tous les secteurs troublaient la vie quotidienne. Je mis quelques mois à comprendre la véritable portée de nos actions. En réalité, ce n'est qu'une fois dans la clandestinité, en parlant avec mon chef d'alors, Gustavo Ruz Zañartu, membre du Comité central, que j'en pris conscience. Je découvris que Gustavo n'était pas du tout au courant de ces activités et qu'il les désapprouvait.

Je me souviens aujourd'hui de la naïveté de nos rêves. L'école, dont les cours avaient lieu au Comité central, débuta avec un groupe d'ouvriers. Ils assistaient aux cours tous les jours, en plus de leur travail à l'usine. Ce fut une expérience extraordinaire. La plupart étaient de vieux militants du mouvement ouvrier qui possédaient une expérience inestimable. C'étaient « nos vieux », ainsi que nous les appelions avec une tendresse mêlée d'admiration, que nous devions former politiquement et militairement. Nous savions déjà que l'opposition livrerait une bataille frontale. À la suite du coup d'État avorté, l'Unité populaire avait conçu un plan de défense de la ville de Santiago, appelé « plan Étoile » ou « à cinq branches ». Nous autres, en tant que membres du GEA, serions affectés à la

colonne centrale du dispositif pour encadrer nos vieux et les militants de l'administration publique. Les quatre autres branches de l'étoile correspondraient à chacun des cordons industriels. Ensemble nous devions défendre, par les armes s'il le fallait, le gouvernement du président Salvador Allende de toute tentative de coup d'État.

Bien sûr, au moment du coup d'État, le dispositif n'était pas encore au point. Le plan Étoile, du moins la partie que je connaissais, n'était pas destiné à tuer des gens, pas même les membres des Forces armées. Il s'agissait de cinq colonnes qui devaient prendre la défense du gouvernement élu suivant les règles constitutionnelles. Car le peuple avait voté en faveur de Salvador Allende Gossens afin qu'il soit le président du Chili et qu'il mette en place son programme.

J'avais fait la connaissance d'Alejandro quand je faisais de l'athlétisme à l'Université catholique et qu'il était à l'Université technique. Nous nous voyions tous les week-ends au Stade national. Je savais qu'il était champion du 400 mètres plat, et lui, il savait que j'étais championne du 800 mètres plat.

Quand je le revis dans le cadre du Parti socialiste, je ne le reconnus pas tout de suite.

– J'ai mis dix ans à te retrouver, a-t-il dit, cette fois je ne te laisserai plus m'échapper.

Une belle amitié est née entre nous. Alejandro militait dans la section du *regional* Centre et appartenait au groupe Cathédrale. Je n'ai jamais su en quoi consistait son travail de militant. Lui, en revanche, connaissait une partie de mes activités puisqu'il fut désigné par sa section pour assurer une formation dans notre école de cadres. Nous savions tous les deux qu'une partie de notre travail au sein du parti n'était pas officielle.

J'ai toujours eu l'impression qu'il en savait plus long sur mes activités, car il me parlait souvent de sujets qui m'étaient utiles dans mon travail. Depuis mon entrée au GAP, en mai 1972, je m'étais mise à lire la presse. C'est durant la période où je travaillais pour l'Inésal que j'appris à traiter l'information publique, mais c'est surtout au GEA que j'analysais ce type de renseignements.

Souvent, une fois mon travail au GEA fini, lorsque je quittais le local du Comité central, je passais au *regional* Centre, nos voisins de la rue San Martín. Alejandro m'avait dit que, vers 21 heures, il retrouvait plusieurs camarades du groupe Cathédrale pour lire et commenter la presse du jour.

Très souvent, nous déjeunions ensemble avec Alejandro dans un restaurant appelé la Cabañita qui se trouvait à côté du Comité central. Sans que je m'en aperçoive, Alejandro avait absorbé tout mon temps libre. Il était évident que depuis le premier moment, il existait entre nous une forte attirance, mais je

constatais avec déplaisir que ce sentiment était en train de se transformer en un véritable besoin de le voir. Après un certain temps, Alejandro arriva à mon bureau pour me dire :

– Il faut que je te parle. Rendez-vous demain à 10 heures à la poste.

Il s'agissait de la poste au coin de la rue Morandé et de la rue Moneda. Je trouvais son invitation bien étrange, j'imaginais que nous aborderions un sujet personnel. Nous avions déjà parlé de la situation, au moins deux fois, car, à l'époque, il me semblait très difficile de concilier une relation sentimentale avec mon militantisme politique. Je craignais ne pas être capable d'assumer un sentiment si intense en plus du reste. Depuis que j'avais rencontré Alejandro, j'avais perdu ma liberté, ma concentration et cet enthousiasme que je mettais dans le travail politique. Alejandro avait pris de plus en plus de place et avait fini par tout accaparer, mes pensées, mes sentiments, tout.

Chaque jour, je dépendais davantage de lui et de ses horaires. Est-ce qu'Alejandro passerait ou non me chercher ? Est-ce qu'il s'arrangerait pour qu'on déjeune ensemble ? Quand il ne voulait pas ou ne pouvait pas venir, j'étais terriblement déçue, même si nous ne nous étions pas mis d'accord. En principe, toutes nos rencontres étaient fortuites. Même mes visites au *regional* manquaient de régularité. J'avais l'impression d'avoir deux amours et d'être incapable de les concilier.

Le 1er août 1973, Alejandro m'attendait devant la porte de la poste. Il me prit par la main et me traîna vers les guichets, il y déposa une lettre et, pratiquement en me tirant derrière lui, il sortit à toute vitesse. Devant la porte de la rue Morandé, au milieu de la foule, il me prit dans ses bras et m'embrassa. J'essayai de me dégager, mais je n'y parvins pas. J'étais incapable de dire quoi que ce soit, tous mes arguments s'étaient envolés. Il me prit à nouveau la main et il héla un taxi. Sans prononcer le moindre mot et sans arrêter de nous embrasser, nous nous rendîmes dans un hôtel.

Pendant ces quelques heures, nous prîmes la décision d'essayer de construire une relation. Il me dit qu'il partait pour Cuba treize jours plus tard. Le retour était prévu pour le 18 septembre 1973. C'est pour ça qu'il tenait tant à commencer une relation avec moi avant de partir. La séparation serait longue. Trente-cinq jours, c'était beaucoup de temps pour une histoire qui n'aurait que treize jours d'existence. Mais il me dit qu'il m'aimait et qu'il était certain des sentiments qu'il éprouvait pour moi.

Nous restâmes à l'hôtel jusqu'au lendemain matin. Je devais me rendre au siège du GEA et Alejandro dans un lieu secret – je n'ai jamais su où – retrouver les camarades avec lesquels il partirait pour Cuba. Il m'expliqua que tous les militants resteraient ensemble jusqu'au départ, mais qu'il se débrouillerait pour

sortir et me voir.

Au cours de ces treize jours, nous passâmes beaucoup de nuits ensemble. Je crois que c'est la première fois que j'ai failli aimer quelqu'un. Le 14 août au matin, nous nous sommes dit au revoir. Alejandro devait arriver avant 7 heures au rendez-vous pour le départ du groupe vers l'aéroport. Il me confia sa *Negrita*. C'est ainsi qu'il appelait son pistolet CZ-635. Il la mit entre mes mains en me disant :

– Après toi, c'est la chose à laquelle je tiens le plus au monde.

Je descendis à l'Alameda, je me sentais tellement triste. Au lieu d'aller au siège du GEA, je pris la direction de chez moi. J'étais nerveuse. Les trente-cinq jours de séparation allaient passer très rapidement, je le savais, mais je n'arrivais pas à me faire à cette idée. Je connaissais le nom sous lequel il partait, j'avais besoin d'entendre sa voix et, sur un coup de tête, je l'ai appelé à l'aéroport. À ce moment-là, je n'imaginais pas que je l'entendais pour la dernière fois[14].

1. Groupe des amis personnels de Salvador Allende, structure chargée de la sécurité du Président dans ses résidences et au cours de ses déplacements.
2. Le Palacio de la Moneda, situé à Santiago, est le siège de la présidence du Chili.
3. Autre résidence présidentielle de Salvador Allende au cours de son mandat.
4. Mouvement de la gauche révolutionnaire, créé en 1965, de tendance marxiste-léniniste et prônant la lutte armée. Il refusa de s'allier à l'Unité populaire en 1970, mais lui apporta son soutien critique.
5. Fondé en 1933, après la brève expérience de République socialiste en 1932. En 1958, Allende se présente pour la première fois sous les couleurs socialistes à la présidentielle.
6. Coup d'État fomenté par les Forces armées et mis à mal par la présence encore forte de soldats fidèles à Allende au sein de l'armée chilienne, dont le commandant en chef Carlos Prats.
7. Officiellement, l'autorité supérieure du Parti socialiste.
8. À l'époque, le Parti socialiste de Santiago divisait la ville en cinq *regionales* : Cordillère (secteur est), Littoral (secteur ouest), Nord, Sud et Centre.
9. Dont les membres étaient choisis par le Comité central.
10. *Unidad popular* : entente résultant d'un accord politique entre des partis allant du centre gauche à l'extrême gauche et qui conduisit Allende au pouvoir en 1970.
11. Front nationaliste patrie et liberté : organisation paramilitaire chilienne d'extrême droite. Formée en 1970 pour lutter contre le gouvernement d'Allende, Patria y libertad soutint le coup d'État du 11 septembre 1973 au Chili. Elle est dissoute pour intégrer la dictature de Pinochet. Nombre de ses membres prirent part à ses exactions.
12. Mouvement d'action populaire unitaire, fondé en 1969. Il est issu d'une division du Parti démocrate-chrétien et s'est radicalisé sous la présidence d'Allende.
13. Organisation fondée en 1971, issue d'une division du Parti démocrate-chrétien.
14. Juillet 1993 : je viens d'apprendre qu'Alejandro a survécu et qu'il est, à l'heure actuelle, en exil.

**[2]**

## 11 septembre 1973

Le 11 septembre, je le vécus comme une violente irruption dans mon monde, son pouvoir destructeur anéantit tout ce qui comptait dans ma vie. La catastrophe prit une tournure absurde, incompréhensible. La tristesse s'empara de ma vie. Mon Dieu, s'il n'y avait que cela ! Je n'étais plus qu'un être vide et anesthésié. Ne plus rien voir, ne plus rien savoir. Plus rien.

Quitte à paraître confuse, dans ce chapitre je ne suivrai pas la chronologie. C'est au-dessus de mes forces, je n'y arriverai pas ici…

Le 4 décembre 1989, en allant acheter le journal, je tombai sur le magazine *Punto final*, accroché par des pinces sur la devanture d'un kiosque. Je restai un moment à le regarder, tandis que les émotions m'envahissaient. Je pris aussi le magazine et, une fois à la maison, je m'installai pour le lire devant une grande baie vitrée.

Face à la colline San Cristóbal, je priais la Vierge qui se trouve au sommet de m'aider à parcourir les sentiers minés de souvenirs douloureux. Je feuilletais *Punto final*, pleine d'appréhension. Je remarquai qu'il s'agissait du n° 201, ils avaient donc repris la numérotation interrompue par le putsch. Est-ce que moi aussi j'allais pouvoir reprendre ma vie ? J'avais peur. Il me semblait que pendant plus de quinze ans, j'avais été aliénée ; l'heure de vérité approchait. J'interrompis ma lecture, je fermai les yeux et je tentai d'embrasser avec ma pensée cette sombre parenthèse où les souvenirs vifs et brûlants étaient en train de me consumer comme sur un bûcher. Je ressentis à nouveau la panique qui m'avait paralysée durant toutes ces années.

Je me souvins alors du dernier discours du président Salvador Allende[1] :

« Le peuple doit se défendre et non se sacrifier. Le peuple ne doit pas se laisser asservir ni cribler de balles, mais il ne doit pas non plus se laisser humilier. Travailleurs de ma patrie, je crois au Chili et en son destin. D'autres hommes dépasseront ces temps gris et amers où la trahison prétend s'imposer.

Allez de l'avant, et sachez que dans un avenir très proche s'ouvriront à nouveau les larges avenues par où passera l'homme libre qui bâtira une société meilleure. Vive le Chili ! Vive le peuple ! Vivent les travailleurs ! Ce sont mes dernières paroles. J'ai la certitude que mon sacrifice ne sera pas inutile. Il servira au moins de sanction morale et punira la félonie, la lâcheté et la trahison. »

Mon âme s'ouvrait et de chacune de ses blessures coulaient des gouttes de détresse, comme autant de pétales de fleurs fanées. Je ne pouvais pas ou ne voulais pas en rester là. Je vis la vie sous la forme d'une ligne allant de la naissance à la mort. La mienne était brisée. Je ne pouvais pas continuer à refouler cette partie de ma vie, ces années, même si elles avaient été terriblement douloureuses. Je revoyais le défilé interminable de morts, assassinés ou disparus, exilés et torturés. Je pensais à ceux qui, comme moi, avaient survécu à ce massacre, à ce festin de pouvoir.

Je savais qu'à chaque fois que j'avais emprunté ce chemin, je m'en étais détournée. Mais il était là, comme toujours, enfoui à l'intérieur de mon être et il voulait sortir. La peur avait toujours été supérieure à ma force. Elle m'avait obligée chaque fois à jeter des voiles sur le passé et m'avait permis de prendre la fuite. Je ne pouvais pas ou ne voulais pas me souvenir, je ne sais pas.

Ma mémoire me ramène au 11 septembre 1973. Assis devant une vieille radio dans un bureau de l'usine Mademsa, les larmes aux yeux, nous fixions le sol pour cacher notre peine. Je ne pouvais pas croire ce qui était en train d'arriver, je ne pouvais pas l'accepter ni le comprendre, je ne voulais pas…

Une fois encore, le temps qui passe aidant, je me souviens de « Silvano ». Le 10 septembre, notre ami apprit que l'un de ses enfants était malade. C'est du moins ce que les gens du Comité central nous dirent au matin du 11 septembre.

– Il est rentré chez lui à Talca, et un voisin a certainement dénoncé sa présence aux nouvelles autorités. Il a été arrêté, torturé et assassiné.

Cette version des faits me conduit à penser que Silvano était mort au petit matin du coup d'État.

En octobre 1990, en faisant ma déposition devant la Commission vérité et réconciliation, j'appris qu'en constatant le mouvement des troupes, Silvano avait essayé de rentrer à Santiago. Il avait été arrêté sur la route et exécuté quelques jours plus tard, vers le 4 ou 5 octobre 1973.

Je pensais à la rue de Londres, à la rue José Domingo Cañar, à la Villa Grimaldi et à bien d'autres endroits d'un Chili que le régime essayait de faire paraître le plus propre possible, avec les troncs d'arbres et les chemins délimités par des cailloux peints en blanc. Je me suis souvent demandée : « Est-ce qu'ils vont aussi repeindre en blanc le sang et la merde qui s'entassent sous leurs pas ? » Me voilà de retour au 10 septembre 1973.

C’était un jour de travail normal, avec des préoccupations qui portaient sur les choses les plus banales, comme le besoin de concilier le temps que je consacrais à mon fils et les tâches dédiées à la délicate situation politique du pays. Pendant cette période, le pays était quasiment paralysé par l’action de l’opposition qui tentait par tous les moyens de le déstabiliser. Vers 21 heures, après ma journée de travail dans les locaux du parti, je suis allée au *regional* Centre de Santiago pour une réunion du groupe de travail ; ce dernier comptait chaque jour un peu plus de participants.

Ce soir-là, nous analysions les rumeurs qui annonçaient avec insistance le coup d’État. J’imagine que les instances supérieures du parti avaient des informations plus fiables. De notre côté nous avions conclu, à tort, qu’il n’y aurait pas de coup d’État. Nous avions confiance en la garde du palais présidentiel. L’après-midi même, le corps de carabiniers avait confirmé son soutien au gouvernement. En outre, nous connaissions la position constitutionnaliste du général Carlos Prats et l’autorité dont il avait fait preuve le jour du « Tancazo », le 29 juin de cette même année. Et même si le général n’était plus à la tête des armées, nous avions rejeté certaines informations faisant état du déplacement des bombardiers Hawker Hunter des forces aériennes à Talcahuano. Nous avions jugé ces mouvements normaux puisque les bombardiers devaient participer à l’opération Unitas avec la marine nationale.

La réunion se termina autour de 2 heures du matin. Je pris la décision de rentrer à pied. La grève des transports publics était totale, mais la perspective de rester dans les locaux du parti sans pouvoir prendre une douche ou me changer me poussa à partir. La nuit était belle. Je pensais à mon fils qui était ma raison d’être et mon moteur. Pour lui et pour tous les enfants, je voulais un monde nouveau où la justice règnerait. Un monde où chaque être humain aurait de la valeur par le seul fait qu’il existe. Ce serait l’avènement d’un homme nouveau, sans esprit de compétition, avec juste un peu d’émulation. Le Che, Cuba… Alejandro était sur l’île. Je ressentais de la nostalgie, un goût d’amours brisés, de solitude.

C’était le petit matin du 11 septembre ; perdue dans mes pensées, je marchais jusque chez moi. Mon fils dormait encore. Je me suis couchée sur le divan, dans le salon de mes parents. Impossible de dormir, je fumais, je me disais que, quand Alejandro serait de retour, il ferait la connaissance de mon fils, et qu’ensemble nous irions au parc ou au cinéma voir des dessins animés. Lorsque le téléphone sonna, tout s’effaça d’un seul coup. C’était Toño, un camarade du Comité central qui était de garde ce soir-là.

– Alerte rouge, camarade !

Je pris une douche et je m’habillai en vitesse, l’alerte rouge supposait un

grave danger. Je partis en courant vers l'avenue Independencia. Un camion de la CCU (Compagnie de brasseries unies) accepta de m'emmener.

6 h 30. J'écoutai l'information transmise par Toño avec « David » et « Ignacio ». Le telex fonctionnait à toute allure. De toutes les cellules où il y avait des tours de garde nocturnes, nous recevions des informations indiquant des mouvements de troupes suspects. Les camarades demandaient des instructions.

Nous avons demandé à Toño s'il avait prévenu tous les camarades du GEA. Silvano était le seul qu'il n'avait pas réussi à joindre.

– Est-ce qu'il y a des instructions pour nous, Toño ?

– Personne n'a d'instructions spécifiques, mais j'ai déclenché le plan d'alerte, car les informations sont inquiétantes. D'un moment à l'autre, j'espère quand même que quelqu'un de la direction entrera en contact avec moi. Ne vous inquiétez pas, dès qu'Ariel arrivera ou m'appellera, je vous préviendrai.

7 heures. Les premiers « vieux », des maçons, arrivaient. Prévenus par l'« alerte rouge », « Felipe », « Bernardo » et « le Chat » nous rejoignirent au cours de la demi-heure suivante.

« Ignacio » arriva un peu plus tard. Il était très pâle.

– Silvano est mort, nous dit-il. On l'a arrêté chez lui peu après minuit. On l'a torturé devant sa femme et ses enfants. Ils sont encore sous le choc, chez des voisins.

Vers 7 h 30, effondrés par ce que nous venions d'apprendre, nous retournâmes dans le bureau de Toño à la recherche de plus d'informations.

– Est-ce que la direction t'a contacté, Toño ?

– Altamirano est à Cerrillos, Ariel Ulloa est en route pour l'ambassade d'Argentine. Les autres restent injoignables…

– Ariel, à l'ambassade, tu en es sûr ?

– Certain, camarade. Son secrétaire va venir ici chercher ses affaires et quelques documents.

Une colère folle s'empara de moi et embruma mon esprit.

– Espèce de lâche ! hurlai-je.

J'ai souvent pensé à ce moment au cours des vingt années qui suivirent. Je ne sais pas comment les autres le vécurent, mais moi je me sentis trahie. Bien plus tard, je compris qu'on ne peut pas changer les faits, il faut tâcher d'assumer devant soi-même et les autres les décisions que l'on a prises.

Ce 11 septembre, vers 7 h 40, la mort dans l'âme à cause de ce qui était arrivé à Silvano, et envahie par un sentiment d'irréalité, je parvins à contacter la Moneda.

– 252, bonjour !

– C’est Hilda à l’appareil. J’aimerais parler au camarade Carlos.

Hilda était mon premier nom politique. C’était Carlos qui me l’avait donné en souvenir d’une Cubaine des FAR (Forces armées révolutionnaires) morte dans la Sierra Maestra. On disait qu’il avait eu une relation avec elle à l’époque où il avait suivi une formation à Punto Cero.

Même s’il n’avait pas fait d’études, Carlos était un homme plein de sagesse. Les difficultés de la vie et une grande sensibilité sociale lui avaient donné une véritable connaissance de l’humain. Avec patience, malgré mes nombreuses faiblesses, qu’il appelait des « relents bourgeois », il m’avait introduite dans la vie militante.

Mais lui aussi avait ses faiblesses. Il m’avoua plusieurs fois être terriblement machiste chez lui.

– Mais vous, Hilda, vous n’êtes pas comme ma femme, vous êtes mon assistante, vous n’êtes pas une femme, mais une militante, on est bien d’accord, n’est-ce pas ?

Aujourd’hui, avec le temps et l’expérience, ces propos me paraissent aberrants, mais l’aide que Carlos m’apportait à l’époque n’en fut pas moins précieuse. J’avais 22 ans et je venais de me séparer de mon mari. Carlos m’aida à découvrir que j’étais capable de faire autre chose de ma vie, qu’être une femme ne voulait pas dire être une citoyenne de seconde zone. À ses côtés, sous son aile, je grandissais.

En quelques secondes tout me revint à l’esprit. Je me souvins du Cañaveral, de la maison de « Payita » sur les flancs de l’Arrayan qu’elle avait su transformer en un lieu de repos et d’intimité pour le président Allende. Un bel endroit à côté du fleuve, l’école des cadres…

En entendant la voix de Carlos, je repris mes esprits.

– Camarade Hilda, où es-tu ?

– Dans les locaux du Comité central. Carlos, nous partons maintenant pour la Moneda. Nous avons eu une réunion. Nous ne sommes plus que six. Silvano est mort ce matin à Talca. Il y a dix-neuf vieux maçons avec nous. Nous avons six kalachnikovs et six armes personnelles avec deux chargeurs et un peu de munitions.

– Hilda, écoute, je n’ai plus de temps, il faut que je retourne auprès du Président. Des nouvelles de la direction ?

– Dans les ambassades ou injoignables.

– Hilda, ceci est un ordre ! Écoute-moi bien, en l’absence de la Commission politique, c’est moi qui assure la direction du GEA. Brûle tous les documents. Mettez le feu au local, qu’il ne reste plus rien. Dites aux vieux maçons de rentrer chez eux et vous aussi, cachez-vous. Adieu, maintenant il faut que je retourne

auprès du Président.

– Non, Carlos, ne raccroche pas… Écoute, je mets le feu au local, je libère les vieux, mais j'arrive avec les volontaires…

Il m'interrompit en criant :

– Camarade, c'est un ordre ! Vous avez de l'argent ? Partagez-le et rentrez chez vous. Donne rendez-vous aux volontaires dans un mois ou deux. Votre tâche sera de reconstruire le parti. Si je te vois ici, camarade, je te tire dessus. Adieu !

Et il raccrocha.

C'est la dernière fois que j'entendis sa voix. Aujourd'hui, Carlos fait partie des disparus. Nous n'avons pas totalement suivi sa consigne. Le secrétaire d'Ariel arriva et nous dit qu'il se chargerait de mettre le feu aux documents et au local. Nous nous partageâmes l'argent, trois mille pesos par personne, et demandâmes aux camarades qui n'appartenaient pas à la direction du GEA de partir. Nous prîmes la décision de nous rendre dans la zone industrielle de Cerrillos. Nous voulions nous mettre au service de Carlos Altamirano. Nous allions résister.

Je me souviens avec émotion que certains camarades voulaient venir avec nous. Nous dûmes les forcer à partir. Avec plus d'armes, nous aurions pu les emmener, mais en l'état, c'était irresponsable. Nous chargeâmes les armes et partîmes pour Cerrillos dans les trois Fiat 125 mises à la disposition du GEA.

Une fois sur place, on nous annonça que le CUP (Comité d'unité populaire) s'était réuni. Nous avons attendu mais, au bout de quelque temps, nous nous rendîmes compte que nous étions embarqués dans une discussion idéologique avec les camarades du MIR. Étant donné les circonstances, la discussion nous sembla stérile, et nous partîmes à temps pour écouter le message de Salvador Allende.

Nous étions sous le choc. En apprenant que des avions bombardaient la Moneda, le Cañaveral, la maison d'Allende et les radios qui soutenaient l'Unité populaire, nous prîmes la mesure de ce qui était en train d'arriver. Je revoyais les visages de tant de camarades du GAP, « Carlos », « Bruno », « Juan », « Manque », « Francisco », Silvano, et bien d'autres.

On courut vers les hangars de l'usine Mademsa. On rencontra quelques ouvriers et on leur exposa brièvement la situation. On leur dit qu'ils pouvaient rentrer chez eux s'ils le souhaitaient. Ils nous apprirent qu'ils étaient en train de fabriquer des bombes artisanales[2] et cela nous fit penser que nous pouvions peut-être créer un foyer de résistance. « Felipe » et « Ignacio » recensèrent les armes dont nous disposions et se renseignèrent pour savoir si nous avions une armoire à pharmacie, de la nourriture, de l'eau, enfin tout ce dont nous aurions besoin

pour résister. Bernardo inspecta les accès de l'usine pour voir s'il y avait moyen de se retrancher. Avec David, nous étions chargés des bombes artisanales.

Le chef de l'atelier nous accompagna. À ce momentlà, un hélicoptère commença à survoler le quartier. Une fois arrivés au hangar, le camarade nous dit avec fierté :

– Avec le plastique des frigos, nous recouvrirons les bombes, et regardez, camarades, voici les tiges, elles ont été faites à l'usine Cintac. Il y a quelques minutes, on nous a apporté ce lot, mais ne vous inquiétez pas, ils en apporteront d'autres.

Les bombes alignées ressemblaient à des créatures fantastiques. Elles avaient l'air charmantes, comme de petits martiens en gestation. Elles faisaient la fierté du camarade qui s'appliquait à nous montrer comment il avait dessiné et construit la matrice. Il nous demanda en souriant :

– Qu'en pensez-vous ?

– C'est bien, camarade, très bien, nous allons les monter. Apportez des explosifs, des initiateurs, des mèches. Tout ce que vous avez. Vite, les gars, bougez-vous !

Le chef de l'atelier semblait pétrifié sur place. Il nous regardait.

– Camarade, moi… Moi, j'avais en charge cette partie. C'était ma tâche et je l'ai remplie, camarade. Je sais où trouver les tiges, car celui qui s'en occupe à Cintac est un ami à moi. Mais pour le reste, je ne sais pas qui est le responsable de ce que vous me demandez. Le cloisonnement, camarade…

Il se mit à reculer, il regardait avec angoisse ces petits martiens de toutes les couleurs – vert, bleu clair, jaune moutarde, orange – comme les frigos. Il répétait sans arrêt :

– Moi, j'ai fait mon travail, celui qui me revenait. Tous à Mademsa, nous avons fait notre travail.

Une grosse larme brouillait ses yeux fatigués et surpris. Il semblait soudain porter tout le poids du monde sur ses épaules. Vieilli, découragé, il se tourna vers nous et répéta encore une fois :

– J'ai rempli ma mission, camarade, vous le savez bien.

Il avait compris avant moi que son effort et celui des autres ne serviraient à rien. Il ne retenait plus ses larmes. Je sentis une peine immense.

– Camarade, nous savons tous ici que vous avez rempli votre part et que vous l'avez très bien remplie. Ne vous inquiétez pas. Réunissez vos hommes et rentrez à la maison. Vous êtes marié ? Vous avez des enfants ? Dépêchez-vous, ils doivent se faire du souci pour vous. Allez-y sans crainte.

Je le vis s'éloigner. C'était l'image même de la défaite.

C'était à peine croyable, on aurait dit une blague, mais c'était la vérité. On se

réunit, les six camarades du GEA, et chacun livra les informations qu'il possédait, toutes coïncidaient. On donna congé au reste du personnel en l'assurant que l'on prenait l'entière responsabilité de leur départ de l'usine. On leur parla brièvement de la reconstruction des partis de gauche et on leur suggéra de se donner rendez-vous dans un mois ou deux. Quelques-uns commencèrent à partir.

Après un bref échange, on décida que chacun était libre de faire ce qu'il voulait. « Ignacio », « Felipe » et « Bernardo » choisirent de rejoindre leurs femmes et leurs enfants. Ils prirent deux voitures. « David », « le Chat » et moi montâmes dans la troisième. Nous voulions rejoindre la Moneda. Malgré les nombreux militaires que l'on croisa sur notre route, personne ne nous arrêta.

Quand on arriva au centre-ville, tout était déjà fini. On regardait au loin les ruines fumantes de la Moneda. Nous ne savions pas encore qu'Allende était mort. Devant l'accès principal, on vit la voiture blanche du camarade « Bruno ».

Les heures et les jours qui suivirent, je les traversai l'esprit vide. On finit par laisser la voiture dans un terrain vague en prenant soin d'effacer nos empreintes avant de descendre. Si l'on dut abandonner là aussi les kalachnikovs, c'est qu'aucun des camarades sollicités pour nous prêter son garage n'accepta qu'on y gare la voiture, encore moins avec des armes longues à l'intérieur.

Dans le souvenir suivant, j'étais à la maison, assise, avec mon enfant dans les bras, en train de regarder la télévision. Pour moi, ces heures n'existent pas. J'étais seulement là, assise, à regarder la télévision. Je n'ai jamais réussi à saisir ce moment. Je devais ressentir quelque chose, peut-être que je réfléchissais. Je ne sais pas. Je sais simplement que les bombardements de la Moneda, du Cañaveral ou de la maison de Tomas Moro ne purent me laisser indifférente. Nous avions partagé tant de peines, d'aspirations, d'études, de repas, de tours de garde. Je les aimais, ils m'aimaient à leur tour. C'étaient mes camarades. Ces sentiments sont peut-être enfermés quelque part en moi. Je ne sais pas.

Bien des années plus tard, en participant à la célébration de la victoire de la Concertación, au milieu de la foule, je ressentis une joie immense et je me souvins de chacun d'entre eux : pour certains, du nom, pour d'autres, du visage, ou bien d'une anecdote, d'un détail. Je sais aujourd'hui que la plupart sont morts, mais avec le temps, j'ai découvert avec joie que quelques-uns sont encore vivants – et pas seulement dans mes souvenirs et ceux de leurs familles. Aujourd'hui, ils ont rejoint la Concertación[3].

1. Le 11 septembre 1973 au matin, le dernier discours d'Allende est diffusé sur plusieurs radios soutenant le président démocratiquement élu, alors que la Moneda se fait attaquer. À l'écart du centre-ville de Santiago

et des bombardements, seule la radio Magellanes pourra émettre le discours dans son intégralité.
2. *Conos vietnamitas*, « cônes vietnamiens » en espagnol.
3. La Concertation des partis pour la démocratie : coalition de partis du centre et de la gauche (Parti pour la démocratie, Parti socialiste, Parti démocrate-chrétien et Parti radical social-démocrate). Elle est née à l'occasion du référendum de 1988 portant sur le maintien au pouvoir de Pinochet. La victoire du « non » avec 56 % des voix a mis fin à la dictature militaire. La Concertación a remporté toutes les élections législatives et présidentielles depuis le retour des élections libres en 1989, et ce jusqu'en 2009 et 2010.

**[3]**

## La clandestinité

L'intensité contre le temps, voilà la clef de la vie clandestine. C'est du moins mon expérience. Le rythme de ma vie changea. À la conscience rationnelle du risque encouru s'ajoutaient les informations qui transformaient l'histoire en chiffres. Les statistiques signalent en effet que la survie moyenne d'un militant clandestin est de six mois. Tout cela contribue à altérer votre vie.

– Est-ce que tu as déjà vu un poisson hors de l'eau ? m'a demandé Sergio Muñoz, surnommé « Cochin ». Leur bouche s'ouvre et se ferme compulsivement lorsqu'ils recherchent, dans un milieu qui n'est pas le leur, l'eau et l'oxygène dont ils ont besoin pour vivre.

C'est ainsi que jour après jour, j'appris à vivre en dehors de mon environnement. Devant la possibilité de tout perdre, nous avions appris à apprécier ce qui nous entourait : la vie, le soleil, les rêves, le sourire d'un enfant. Un jour, au beau milieu de la ville et en plein cœur de cet été qui semblait enflammer le ciment, je découvris sur un balcon un pot de géraniums. Ils s'efforçaient de lancer des sourires blancs, des sourires rouges, des éclats verts à ceux qui regardaient encore vers le haut des immeubles à la recherche d'un ciel qui pour nous s'était effondré.

Il y avait deux types de rues : les sûres et les dangereuses. Les plus courtes, celles qui vous permettaient d'arriver plus vite à un carrefour, étaient préférables. Il fallait tourner à l'angle et presser le pas, tout contrôler tout le temps. Au nom de la rue on associait le temps qu'on mettait à la parcourir. Elle n'était plus qu'un nombre de pâtés de maison de trois à quatre minutes en marche normale. Les galeries ou passages qui débouchaient sur d'autres rues étaient plus sûres. On appréciait leurs immenses vitrines. Les centres commerciaux, les restaurants ou les cafés avec un double accès étaient les meilleurs. Dans la rue, il fallait se souvenir du sens de la circulation et marcher en sens inverse pour éviter d'être pris en filature par une voiture. Il y avait

beaucoup de consignes à respecter et de précautions à prendre : avoir toujours des pièces sur soi pour passer un coup de fil, connaître le quartier, disposer d'endroits sûrs, et bien d'autres du même genre. Avec les gens, c'était pareil. On cessait de les classer entre ceux qui allaient dans la même direction que nous et les autres, parmi lesquels pouvaient se glisser un espion ou un agent de la Dina. Il pouvait s'agir d'un militant d'une autre structure ou d'un autre parti, et dans ce cas le risque était accru. On devait rester toujours attentif, ne pas se contenter de regarder, mais observer chaque détail, tout enregistrer dans sa mémoire. Éviter aussi de croiser les regards, car il est plus facile de reconnaître quelqu'un quand on a vu son expression. Examiner l'attitude des gens normaux et chercher à les imiter. Intégrer rapidement les techniques de mémorisation et d'association. Ne pas confondre les mots de passe, les signes de reconnaissance, de danger, les lieux et les heures de rendez-vous. Il fallait éviter les traces écrites et essayer de tout retenir mentalement. On devait marcher avec naturel et se servir de l'expérience des autres organisations (Tupamaros[1], ERP argentin[2], Montoneros[3] ou autres) et lire leurs manuels. Ces recommandations pouvaient faire la différence entre la liberté et la prison, entre la vie et la mort.

L'une des choses qui, au début, jouait en notre faveur était le manque d'expérience des services répressifs. La volonté du gouvernement de semer la terreur dans la population et de salir l'image de la Résistance le poussait à publier *in extenso* les documents qu'ils trouvaient lors des perquisitions. *El Mercurio* et quelques autres journaux nous permettaient ainsi d'accéder aux manuels, rapports et autres documents qui émanaient notamment du MIR. Notre but était de rester en vie en menant l'existence la plus normale possible et de se tenir loin de la famille pour ne pas la compromettre.

Sans foyer, sans travail, la plupart d'entre nous avaient appris combien la vie pouvait être difficile pour des marginaux. C'était bien ce que nous étions, sans aucun doute. Nous avions le choix entre deux modes de vie : ou bien nous poursuivions notre travail militant au Chili ou à l'étranger, ou bien nous rentrions dans le rang en adoptant le mode de vie que nos familles jugeaient sûr et raisonnable. Le Parti socialiste a toujours été soucieux de la sécurité de ses militants, mais certains d'entre nous n'hésitèrent pas à courir des risques.

## Mon choix personnel

Il me fallut plusieurs jours pour me décider. La colline San Cristóbal fut le témoin muet de mes doutes, de mes peines, de mes aspirations et renoncements, et enfin de ma décision. D'un côté, il y avait la tranquillité de mes parents et l'éducation de mon fils de 5 ans, de l'autre, le souvenir des camarades morts ou

détenus et les militants en attente de réponses, d'instructions, de consignes. Le parti était disloqué ; chaque jour on voyait des cadavres autour des ponts et sur les rives du fleuve Mapocho. La terreur grandissait, la répression aussi. Nos idéaux et nos aspirations avaient été balayés. La mission que nous nous étions fixée était marquée au fer rouge dans notre esprit et nous faisait mal. On la retrouvait dans les mots de Salvador Allende avant de mourir, dans ceux de Carlos Altamirano le même 11 septembre, peu avant 8 heures : « Il faut reconstruire le parti, camarade. » Ce qui était en train d'arriver dans notre pays était aberrant et nous en avions pleinement conscience.

Ces pensées s'agitaient dans mon esprit comme dans un océan. La peur se nourrissait des informations que nous recevions chaque jour sur le nouvel appareil de répression. Il ne s'agissait pas du service de renseignements ou de l'Académie de guerre de l'aviation (AGA), mais de la Dina, qui venait d'être créée. Nous murmurions ce nom sans trop savoir ce qu'il y avait derrière et il nous faisait trembler. Le hurlement des voitures de police et le vrombissement des hélicoptères broyaient nos entrailles. On éteignait alors la lumière, on dressait l'oreille pour essayer de deviner ce qui était en train de se passer. Où donc se trouvait ce poing d'acier que nous avions découvert à la télévision et qui semblait se dresser, menaçant, au-dessus de nos têtes, prêt à nous écraser ?

Je n'ai jamais pu faire face à la disparition d'un camarade. D'abord on l'attendait, en vain, dans le lieu convenu. Juste deux minutes. Trois minutes, c'était déjà trop risqué. Il n'arrivait pas. On se demandait alors : « Est-ce qu'il s'est fait prendre ? » Au début, on avait du mal à l'accepter. On attendait encore une minute, puis on commençait à se poser des tas de questions : que savait-il de nous ? Combien de temps allait-il résister à la torture ? Il ne restait plus qu'à attendre le rendez-vous secondaire. Mais peut-être qu'il était simplement en retard ou malade, ou qu'il lui était arrivé quelque chose qu'on n'imaginait même pas. Quelques-uns arrivaient au rendez-vous avec toute une brigade de la Dina. Mais il fallait tout de même courir le risque. Le camarade en question avait peut-être « décroché » par mesure de prudence, on ne pouvait pas l'abandonner. Notre travail n'avait de sens que si nous restions unis.

Ces moments étaient d'une grande intensité, difficiles à raconter, même aujourd'hui, après tant d'années. Angoissée, je marchais dans les rues comme si de rien n'était, et les larmes coulaient à l'intérieur de moi. J'étais déchirée. Mon visage adoptait un masque imperturbable, vide d'expression, ma gorge restait sèche et muette ; j'avais le regard serein et l'âme en morceaux. Le cœur aux abois, je sentais la sueur glisser sur ma peau.

Je ne renonçais pas à la lutte. Je ne voulais pas avoir à dire à mon fils quand il grandirait : « J'ai eu peur et j'ai accepté l'inacceptable. Je voulais un autre

monde pour toi, mais je n'ai rien fait pour le construire. » Comment regarder mes camarades dans les yeux et leur dire : « Je vous quitte » ? Je n'aurais pas pu me regarder dans la glace sans éprouver du dégoût. C'est pourquoi j'ai décidé de vivre comme un poisson hors de l'eau, sans savoir que le temps se chargerait cruellement de me faire comprendre que c'était au-dessus de mes forces.

Quelques jours après le coup d'État, nous prîmes contact avec Toño. Il avait été fonctionnaire du parti et s'occupait, entre autres choses, des communications au sein du Comité central. Beaucoup de militants savaient donc comment le joindre. Quand le couvre-feu prit fin, nous l'approchâmes pour lui demander des informations ou simplement pour lui manifester notre désir de continuer la lutte.

Toño me confia que lui aussi avait perdu toute connexion avec la direction du parti. Il ajouta qu'à ce moment-là, il fallait analyser la situation dans laquelle chacun se trouvait. L'idéal était que ceux qui pouvaient garder leur travail sans risque le fassent. Nous devions rester en contact en attendant d'avoir des nouvelles de la direction.

Au fil des jours, une nouvelle structure militante s'est formée autour de Toño. Il était logique et préférable de nous regrouper en petites brigades. Nous formâmes alors des sortes de troïkas totalement cloisonnées.

Très vite, nous comprîmes qu'il nous fallait une infrastructure minimale. Nous avons donc établi la liste de nos besoins et fait appel aux connaissances de chacun pour rassembler les ressources et les redistribuer en fonction des nécessités du parti. Il nous fallait du papier, des ronéos, des maisons d'accueil sûres, des lieux de réunion, etc., car la plupart d'entre nous étaient totalement démunis.

Toño et moi n'avions pas de revenus personnels. Nous terminions la journée épuisés et affamés. Aussi n'avons-nous pas tardé à transgresser la première et la plus importante règle de sécurité, en nous retrouvant chez lui. Je fis la connaissance de sa mère et de ses frères. Sa mère nous accueillait avec beaucoup d'affection, et tant que Toño vivait avec sa famille, nous déjeunions presque tous les jours avec eux.

Le fait de se voir tous les jours nous permit de nouer une belle amitié. J'en arrivais à l'aimer comme un frère. Je lui parlais d'Alejandro et un jour il proposa que je lui écrive un mot. Apparemment, il avait trouvé la possibilité de faire parvenir la lettre jusqu'à Cuba par le biais d'une ambassade.

## Rendez-vous avenue Italia

La direction du parti contacta Toño, je n'ai jamais su comment. Quand il m'annonça que nous avions rendez-vous avec Gustavo Ruz Zañartu, membre du

Comité central, je me mis à pleurer de joie. Ce même soir, Gustavo nous récupéra au croisement des avenues Irarrazaval et Italia. Nous sommes montés dans sa MG bleue. C'était plutôt risqué.

Dans la voiture, nous avons transmis à Gustavo la totalité des informations dont nous disposions. Je lui fis un rapport sur la situation du GEA au moment du coup d'État et de chacune des étapes que nous avions suivies jusqu'à ce jour. J'évoquai également l'équipement que nous avions pu récupérer et le fait que je n'avais pas réussi à joindre certains militants. Il me restait encore quelques rendez-vous à assurer.

Gustavo nous dit qu'il avait l'intention de rester au Chili. En l'absence des autres dirigeants, c'est lui qui assurait la direction du parti. Je pensais que Gustavo disait cela pour ne pas nous donner plus d'information sur la direction. Il dressa la liste des tâches qu'il estimait les plus urgentes et comment il fallait s'y prendre pour les accomplir. En résumé, il fallait essayer de rétablir la communication avec les militants, réadapter les structures du parti au combat clandestin, faciliter l'asile politique, soutenir les camarades en difficulté, créer des systèmes de financement, rétablir la liaison avec les camarades de province et, enfin, se mettre en contact avec les autres partis et organisations d'opposition…

En entendant parler Gustavo, je ressentis beaucoup de tristesse. Je ne m'attendais pas à retrouver une organisation déjà adaptée, comme par miracle, à la nouvelle situation, mais son état actuel semblait tellement précaire.

Quand Gustavo sut que, jusqu'au 11 septembre, j'avais appartenu à une structure cloisonnée qui dépendait de l'organisation du parti, il me demanda si j'étais en mesure d'assurer sa protection et de lui trouver un abri. Je lui ai expliqué que nous n'avions pas grand-chose, mais que s'il le fallait il pouvait rester quelques jours chez moi. Cependant, il y avait une contrainte : ma maison se trouvant juste à côté de celle de mes parents, il allait devoir y habiter sans que ma famille s'en aperçoive. S'il restait chez mes parents, j'allais pouvoir veiller sur sa sécurité. Il pouvait y rester deux ou trois jours, le temps de trouver un endroit plus sûr. Il accepta.

Il me demanda de continuer à travailler avec Toño pour le moment. De plus, nous devions trouver une planque pour lui. Je contactai des gens qui, sans être des militants, étaient contre le régime. Leurs maisons et leurs lieux de travail n'avaient pas encore été repérés par la police.

Nous apprenions sur le tas à oublier les calculs personnels et les multiples contraintes. Nous travaillions en équipe en respectant les particularités de chacun et en déployant une énergie qui, à mon avis, n'était que de l'adrénaline pure.

Je crois que nous partagions tous un sentiment de responsabilité face aux

erreurs que nous avions commises pendant les mille jours de l'Unité populaire, en tant que militants et en tant que parti. En ce qui concernait la situation d'alors, nous pensions connaître les risques propres à la clandestinité. Je peux seulement dire que, pour ma part, je ne me faisais pas une idée bien précise de ce que nous allions devoir affronter très rapidement. Je n'y étais pas préparée, personne ne l'était.

**Tâches militantes**

J'ai continué à travailler avec Toño. Très vite nous apprîmes que Gustavo avait réussi à reprendre contact avec Exequiel Ponce, Victor Zerega et Ricardo Lagos. Le parti commençait à se reconstituer. Jour après jour de nouveaux camarades et quelques dirigeants regagnaient nos files. Nous sommes aussi entrés en communication avec quelques secteurs du Mapu.

Nous parvînmes à rétablir une ébauche d'infrastructure. Je conseillai à Gustavo de changer d'apparence, ce qu'il accepta. Je modifiai sa coiffure en lui faisant une permanente et nous lui procurâmes des vêtements différents des siens. Avec les cheveux frisés, un jean, des baskets et une veste courte, il avait l'air d'un étudiant. Quelques jours plus tard, il me raconta avec beaucoup de fierté qu'il avait assuré personnellement un rendez-vous. Il était resté quelques minutes à côté de Victor Zerega sans que celui-ci ne le reconnaisse. Ils étaient pourtant tous les deux membres de la direction du parti et se connaissaient depuis longtemps. Victor fut arrêté et assassiné peu après.

À plusieurs reprises, je servis de chauffeur à Gustavo. La voiture lui servait souvent de lieu de rendez-vous. Peu à peu, les contacts de Gustavo augmentèrent, ses ressources aussi. C'est pourquoi, après cette période d'urgence, je poursuivis mon travail avec Toño. Gustavo m'annonça qu'il ferait bientôt appel à moi pour réaliser une mission avec une assemblée de quartier dans le secteur de Quinta Normal.

Jusque-là, j'avais eu de la chance. Alors que je vivais encore chez mes parents, des carabiniers étaient arrivés chez nous. Des voisins leur avaient dit que, quelques jours avant le coup d'État, j'avais rapporté plusieurs caisses chez moi. Ils fouillèrent la maison. Heureusement, je pus justifier cette histoire de caisses, car mon frère s'était marié en août et avait reçu de nombreux cadeaux qui étaient d'ailleurs encore emballés chez nous. La maison était relativement « propre » et ils ne la retournèrent pas à fond. Ils ne trouvèrent donc pas les armes et les documents que j'avais cachés.

Mes parents redoutaient la prochaine descente de carabiniers qui risquait de ne pas se terminer aussi bien. Ils me sommèrent de prendre une décision. Je

pouvais rester chez eux seulement si j'arrêtais mes activités politiques. Mon père fut catégorique. Il prit le téléphone et commença à composer le numéro des services de renseignements. Aussitôt, je pris mon sac, dis au revoir à mon fils et partis.

Toño vint à mon secours. Cette nuit-là, je dormis chez lui, et le lendemain, je me mis à chercher une chambre. Dans mon sac de sport, il y avait tout ce que je possédais. Toño avait reçu un peu d'argent pour les communications, les déplacements et la location de chambres dans des pensions pour les camarades sans logement.

Avec Toño nous continuions notre recherche d'équipements et de militants isolés. Nous gardions aussi les armes dont les camarades voulaient se séparer pour des raisons de sécurité. Ma chambre n'était pas un bon endroit pour les entreposer car on fouillait souvent les pensions et les foyers d'étudiants dans ce secteur. Cependant, je pensais que dans le quartier de mes parents les gens me voyaient comme une simple sympathisante de gauche et apparemment, à ce moment, la répression ne les atteignait pas. Pour mes rendez-vous, je me servais d'un faux nom, mais dans la vie de tous les jours, je gardais ma véritable identité.

Un samedi soir, après avoir déposé Gustavo chez lui, je repartis avec la voiture ; je devais passer le chercher le lendemain. Comme je n'avais rien à faire, je décidai d'aller voir mon fils. Alors que j'étais près du stade Santa Laura, un carabinier m'arrêta. Il voulut voir les papiers du véhicule et mon permis de conduire. Il me demanda qui était Gustavo Ruz Zañartu et pourquoi la voiture était à son nom. Je lui répondis que c'était mon mari, je venais de le conduire au stade et m'apprêtais à chercher notre enfant pour l'emmener à un anniversaire. Il regarda la voiture et en voyant un tricot que j'avais mis exprès sur la banquette arrière, il me dit en souriant :

– Passez une agréable soirée, madame !

Il était évident que nous courions des risques. Quelques jours plus tard, Gustavo me proposa de quitter le pays. Il savait de source sûre que, lors de mon passage par le GAP, j'avais été fichée par le service de renseignements. Cela me rendait vulnérable et fragilisait tout le réseau. Quelques années plus tard, alors que j'étais fonctionnaire de la Dina, je pus avoir accès à l'information que le service de renseignements avait sur moi. Gustavo avait eu raison de s'inquiéter pour ma sécurité.

J'espérais que Gustavo m'accorde une autre mission. Je ne voulais plus passer autant de temps dans la rue à servir d'agent de liaison. Il accepta. Je travaillerais toujours avec Toño, jusqu'à ce qu'il me confie une nouvelle fonction. Soulagée, je lui dis que j'allais tenter de changer d'identité.

Je travaillais un peu moins en me contentant d'accompagner Toño qui, lui aussi, avait arrêté de parcourir Santiago à mesure que d'autres militants remplissaient cette fonction. J'habitais avenue España, et Toño, rue Ricardo Cummings. Nous avions préféré éviter le centre-ville, où l'on commençait déjà à nous connaître, et opté pour déplacer nos rendez-vous vers le sud de l'Alameda.

Je me sentais prisonnière, à l'étroit. Quelque chose en moi n'acceptait pas la situation qu'il nous était donné de vivre. Jour après jour, je constatais que les portes se fermaient devant nous. Ceux qui se doutaient que je participais à un réseau de résistance détournaient le regard et baissaient la tête quand je les croisais dans la rue. Je commençais à penser qu'ils n'avaient pas tort. Ma présence était dangereuse pour eux et surtout pour ma famille.

C'était difficile de ne pas leur téléphoner, de ne pas leur rendre visite plus souvent, mais leur sécurité et celle de mon fils étaient en jeu. Souvent, assise sur le banc d'un square pour me reposer après un rendez-vous ou pour tuer le temps avant le suivant, je regardais les gens. Ils semblaient tous avoir une place dans la ville et des activités qu'ils pouvaient réaliser sans avoir à se cacher. Toño était ma seule compagnie. Je regardais les pigeons, les moineaux. J'aurais tellement aimé être aussi libre qu'eux. Dans une certaine mesure, je l'étais au fond de moi, puisque c'était le choix que j'avais fait. Personne ne m'avait forcée à rester au Chili. Cependant, peu à peu, les espaces se rétrécissaient. Je pensais parfois qu'à force de me taire j'allais finir par perdre l'usage de la parole. J'avais envie de pleurer, mais je ne me l'autorisais pas. On avait trop de problèmes pour se répandre en plaintes.

**Ricardo Ruz Zañartu**

Je venais d'assurer un rendez-vous et marchais rue Toesca vers la rue Dieciocho quand j'ai rencontré Ricardo. C'était le frère de Gustavo. J'avais fait sa connaissance en servant d'agent de liaison entre mon chef et lui. Ce jour-là, Ricardo m'aborda et nous prîmes conscience que nous avions fixé rendez-vous à nos contacts dans des lieux et à des heures très proches.

Nous sommes allés prendre un café et nous avons bavardé. C'était la première d'une série de transgressions aux normes de sécurité. En effet, nous ne devions pas être en rapport avec des militants en dehors de nos activités clandestines, or Ricardo était membre du Comité central du MIR. Nous avons quand même continué à nous voir.

C'était si agréable de le retrouver. Si les conditions avaient été différentes, Ricardo n'aurait probablement été qu'un très bon ami. Mais nous avons tissé, dans le peu de temps qui nous était donné, une relation sentimentale très forte. Il

y avait chez lui des quantités de choses qui m'amusaient. J'étais surtout sensible à l'attention qu'il me portait, il voulait toujours savoir si j'avais mangé, si j'avais bien dormi. Je le regardais un peu surprise. Je trouvais incroyable qu'il puisse s'intéresser à ces choses-là dans la situation où nous nous trouvions.

Faire peu à peu sa connaissance fut une belle expérience. Il semblait jouir de la vie. Je me disais souvent que sa façon d'être était très différente de la mienne. Je me souviens que dans l'un de ces restaurants que nous fréquentions du côté de l'avenue Matta, alors qu'il me racontait avec beaucoup de brio toute une série d'anecdotes piquantes, il me fit penser à Alejandro. J'avais déjà ri avec lui de cette manière. Ricardo s'aperçut que quelque chose avait entamé ma joie et, avec beaucoup de délicatesse, a changé de sujet. Il me demanda des nouvelles de son frère. Il était heureux d'apprendre qu'il allait bien.

Je me rendis bientôt compte que, comme cela s'était passé avec Alejandro, nos rencontres étaient devenues très importantes pour moi. Ricardo me plaisait vraiment. Il était cultivé, intelligent, délicat, il parlait bien, et en plus il aimait les échecs ! Un jour, il me demanda :

– Est-ce que tu connais mon nom ?

– Oui. Comment je dois t'appeler ?

– Le mieux, c'est que tu m'appelles Alexis. Et toi, comment veux-tu que je t'appelle ?

– Gloria.

Lors de l'un de nos rendez-vous, il me parla du changement d'apparence de Gustavo, son frère, et me demanda si je pouvais faire la même chose avec quelques camarades du MIR. J'ai accepté et c'est ainsi que je fis la connaissance de « Tano » (Hugo Ramon Martínez González), de « Tacho » (Luis Fuentes Riquelme), de Lumi Videla Moya et de « Chico » Pérez (Sergio Pérez Molina). Par la suite, je voyais toujours les deux premiers, surtout « Tacho », qui devint un bon ami au moment où Ricardo et moi commencions une relation amoureuse qui dura un peu plus de deux mois. Elle fut interrompue par ma mise en détention en mars 1974.

Ricardo et moi prîmes la décision de vivre ensemble. Nous louâmes une chambre dans une vieille maison de la rue Dieciocho. Il prit l'identité de mon ex-mari. C'est alors qu'il me présenta Castillo, « le Réac' », à qui il demanda de me faire de faux papiers. Isabel del Carmen Romero Contreras fut le nom qu'il choisit pour moi. C'est d'ailleurs sous cette identité que je fus arrêtée en mars 1974. Et c'est sous l'identité de mon ex-mari – selon les journaux de l'époque – que Ricardo Ruz Zañartu mourut dans un affrontement avec les carabiniers, le 27 novembre 1979…

J'avais gardé l'espoir de recevoir un message d'Alejandro jusqu'au jour où

je pris la décision de vivre avec Ricardo. Je souffrais de n'avoir aucune nouvelle d'Alejandro. Je finis par admettre qu'il avait fait un autre choix, et ces treize jours que nous avions passés ensemble restèrent pour moi comme un souvenir enchanté. Je ne pouvais cependant pas m'empêcher de compter les jours qui me séparaient de lui.

Quand je pris la décision de rester au Chili, je renonçai à chercher asile à l'étranger et à le rejoindre. J'étais certaine que le militantisme passait pour lui avant tout, j'espérais que ce soit le cas et ne doutais pas que s'il retournait au Chili, il le ferait secrètement pour accomplir une mission du parti. Au final, je m'étais dit : « S'il reste à Cuba, il sera en sécurité et finira par trouver une compagne. » J'essayais de me persuader qu'il était préférable pour lui de ne plus jamais me revoir. Je ne savais pas encore à quel point j'étais dans le vrai.

Ricardo représentait pour moi la joie de vivre ; ce fut une belle parenthèse, un peu plus longue que le temps passé avec Alejandro, avec lequel tout était resté inachevé, comme en suspens. Ma relation avec Ricardo prit une tournure très différente. Elle était fluide et libre, comme si chaque moment se suffisait à lui-même. L'absence de projection dans l'avenir mit peut-être nos besoins en sourdine. Le fait qu'il était marié ne me dérangeait pas ; je n'eus jamais l'impression de nuire à quelqu'un et je ne fus pas un seul instant jalouse. Savoir que le temps que nous passions ensemble était beau et qu'il nous appartenait me suffisait. Une seule fois, je me suis posé des questions, mais pour quelques instants seulement. Un jour que Ricardo était parti, Tacho m'invita à prendre un café.

– Ricardo a de la chance, me dit-il. Avec son épouse, il a eu la femme et les enfants qu'il lui fallait, et en toi, il a trouvé l'idéal de la camarade et de la militante.

Je lui demandai :

– Tacho, et moi, alors… Je ne suis pas une femme ?

Il me donna plein d'explications qui ne me convainquirent guère. Mais, à l'époque, être considérée avant tout comme une militante était pour moi un compliment.

Avec Ricardo, nous allions tous les matins à la piscine, il y avait aussi Tano et Tacho. Je leur appris à nager à tous les trois. Nous avions choisi la piscine Montserrat, près de la colline San Cristóbal. Nous allions deux soirs par semaine jouer aux échecs à la Fédération. Ma vie changeait radicalement. Ricardo prenait le temps de lire à voix haute pendant que je faisais la cuisine, parfois c'était le contraire, car il était meilleur cuisinier que moi. Il m'expliquait la situation politique et me parlait des manuels d'instruction du MIR. Avec le temps, j'étais arrivée à la conclusion que les camarades du MIR de cette époque étaient tous

d’excellents cuisiniers. Paradoxalement, et malgré quelques exceptions, les femmes militantes sont de piètres cuisinières et maîtresses de maison. Un ami m’a dit, il y a peu de temps :

– Les militaires, eux, ne savent pas ça.

– Évidemment, lui ai-je répondu. Nous avons pris très au sérieux l’idée selon laquelle il n’y a pas de rôles préétablis. Et comme vous faites très bien la cuisine, nous vous donnons l’occasion d’exercer votre féminisme.

Quand Ricardo n’était pas là, il demandait à Tacho de m’accompagner. Nous passions beaucoup de temps ensemble. Ricardo et ses amis étaient des gens très importants pour moi. Lumi et Tano furent assassinés par la dictature, « Chico » Pérez et Tacho font partie des disparus. Mais dans mon cœur, ils vivent tous comme autrefois. Et je sais que je ne serai en paix que le jour où l’on saura de quelle façon chacun d’eux est mort.

1. Mouvement uruguayen d’extrême gauche, créé au début des années 1960 et prônant la guérilla urbaine.
2. Armée révolutionnaire du peuple, créée en 1970, soutien de Perón.
3. Organisation politico-militaire, créée en 1970, soutien de Perón.

**[4]**

## Rue de Londres

Nous étions début mars 1974. Nous vivions toujours rue Dieciocho avec Ricardo, qui se servait toujours du nom de mon ex-mari. Nous pensions que c'était une bonne couverture pour lui.

Je travaillais toujours avec Toño. Un jour, Gustavo Ruz ne vint pas au rendez-vous que nous lui avions fixé et n'envoya personne à sa place. Toño et moi étions très inquiets. Le 17 mars au matin, je partis voir Toño et, ensemble, nous appelâmes un camarade qui avait hébergé Gustavo pendant quelque temps. Il nous donna rendez-vous à 16 heures dans un bar appelé La Ruca, qui se trouvait rue Nueva de Matte, à quelques pas de l'avenue Independencia.

Peu après notre arrivée, je compris que nous allions être arrêtés. À travers la vitre de la porte, je vis notre camarade entouré de deux hommes, j'eus à peine le temps de dire à Toño :

– Nous sommes cuits ! Souviens-toi que je m'appelle Isabel del Carmen Romero Contreras.

Toño eut le temps de répéter ce nom, puis tout s'est enchaîné très vite, l'un des agents de la Dina s'approcha et nous menaça avec un revolver. Il nous poussa quasiment contre le mur en nous ordonnant de lever les mains et de les mettre contre le mur en écartant les jambes. En tournant légèrement la tête, je pus m'apercevoir que l'un des agents fouillait mon sac, tandis qu'un autre passait un coup de fil. Par bonheur, je n'avais pas d'arme. Peu après, le fourgon de carabiniers arriva pour nous conduire au commissariat du cinquième district de Santiago. Une fois dans le fourgon, on nous attacha les mains et on nous banda les yeux.

C'est alors que j'ai pensé que je ne pourrais pas tenir la promesse que j'avais faite à mon fils ce matin-là ; je devais rentrer tôt à la maison pour couvrir ses cahiers et broder son nom sur sa blouse. Le lendemain, c'était son premier jour d'école.

Au commissariat, je déclinais l'identité qui figurait sur la carte d'identité que « le Réac' » m'avait faite. Il me semblait évident que tôt ou tard ils découvriraient qu'il s'agissait d'une fausse carte. Je décidai tout de même de ne pas leur donner mon vrai nom tout de suite. Ils m'interrogèrent au sujet de Toño et m'insultèrent. Mais je ne voulais pas m'écarter de la version sur laquelle nous nous étions mis d'accord. J'avais froid. La puanteur me fit penser que nous étions dans le sous-sol du commissariat. J'essayais d'imaginer ce que Toño dirait. Comme nous étions dimanche, je me dis qu'ils vérifieraient mon domicile le lendemain et sauraient que je n'étais pas Isabel. J'avais un peu de temps d'ici là. J'essayais de me concentrer à nouveau sur la version de Toño.

Je m'étais coupé les cheveux, mais ce jour-là je portais une perruque et c'était une chance. Cela empêchait les carabiniers de me reconnaître, car le commissariat se trouvait tout près de chez mes parents. Je pensai à mon fils qui se trouvait à quelques rues de là, totalement étranger à ce qui venait de m'arriver. Je me souvins également des armes que je cachais dans le placard de ma chambre. Je compris alors qu'il me faudrait résister au moins trois jours avant de donner mon vrai nom, le temps que mon frère s'aperçoive qu'on m'avait arrêtée et qu'il retire tout. Je ne pouvais pas permettre qu'on retrouve des armes chez mes parents.

Perdue dans mes pensées, je me remémorais une à une les instructions des différents manuels qui consignaient l'expérience de partis ayant déjà vécu plusieurs années dans la clandestinité. Je ne pus m'empêcher de penser au sang, aux larmes, à la souffrance, aux vies défaites qu'il devait y avoir derrière chacune de ces instructions.

Je me répétais sans arrêt : « Calme-toi ! » Soudain, j'entendis des voix et les cris de quelqu'un qui s'approchait.

– Debout, connasse !

Un homme me prit si violemment par la manche qu'elle se déchira.

– Debout, je t'ai dit, communiste de merde ! répéta-t-il, en me donnant un coup sur l'épaule.

« Ces gens ne font pas semblant, me dis-je en ressentant la douleur. Je serai bien obligée de crier », et je me mis à crier. Je savais que mon chemisier était déchiré et j'avais les mains attachées derrière le dos. Je sentis soudain un coup de poing sur l'estomac. Quelque chose sortit de moi, une bouffée d'air se fraya un passage violemment ; cette fois-ci, c'était un véritable hurlement. Quelqu'un me donna un coup de pied par-derrière, ils étaient donc deux. Mais ça ne me fit pas mal. Je n'avais pas entendu entrer le deuxième homme, il devait porter des mocassins. C'étaient donc des hommes en civil ; j'entendis qu'ils comptaient m'emmener ailleurs et je me mis à trembler. Est-ce qu'ils étaient de la Dina ? Je

fus prise de panique. Je me répétais : « Il faut que j'efface Ricardo de ma mémoire », en me souvenant que, le même soir, nous avions prévu de dîner chinois avec mes parents. Je ne bougeais pas, j'avais mal aux poignets et au coude sur lequel j'étais tombée sans pouvoir l'éviter, car j'avais les mains attachées. Ils m'avaient aussi donné des coups sur le front. J'essayais de feindre un évanouissement, mais même dans ces conditions, j'avais envie de sourire, car ma perruque restait solidement en place.

Je me souviens qu'ils me crièrent d'avancer. Je refusai. Je ne sais pas pourquoi, mais je croyais qu'ils me plongeraient de force dans l'eau et que je mourrais asphyxiée. Je savais que toute résistance était inutile, mais je ne pouvais pas m'empêcher de désobéir, même si les coups pleuvaient.

Ils me firent monter dans une camionnette. C'est alors que commença le voyage qui devait durer plusieurs années. Je sentis que le véhicule entrait dans un espace fermé. Puis, j'entendis du bruit. J'étais stupéfaite : c'était le même grincement que faisait le portail du 38, rue de Londres, la huitième cellule du Parti socialiste. Effectivement, dans ces locaux qui avaient appartenu au parti, un centre de détention de la Dina appelé Yucatán avait commencé à fonctionner. Aujourd'hui, il porte le n° 40 et est devenu le siège de l'Institut O'Higginiano[1]. Au moment de descendre, le bandeau qui couvrait mes yeux glissa à cause des coups et des bousculades. Quelques larmes mouillèrent la bande adhésive et quand j'entraperçus les carreaux blancs et noirs, je compris qu'il s'agissait bien du 38, rue de Londres. Ils nous poussèrent à l'intérieur, j'entendis la voix de plusieurs hommes jeunes, l'un d'eux disait :

– Sergent, il y en a deux autres qui viennent d'arriver.

Je sentis qu'on effleurait légèrement mon bras gauche et je compris que Toño était debout à côté de moi. Son geste semblait dire : « C'est moi, je suis là. »

– Fouille-le !

– Comment tu t'appelles ?

– Samuel…

– Ton nom complet, imbécile ! Noms et prénoms !

– Samuel Antonio Houston Dreckmann.

– Épelle les noms de famille.

Doucement, d'une voix rauque – il devait avoir la gorge sèche –, Toño commença à épeler :

– H, O, U, S…

– Ton adresse !

Pendant que Toño répondait aux questions, j'essayai de me souvenir des données de ma carte d'identité. « Le Réac' » m'avait dit :

– Un, deux, tu sautes deux, cinq, six.

C’était mon adresse : 1256, rue Carmen. Je pensais à Ricardo.

– Est-ce que le petit Samuel est propre ? demanda quelqu’un.

– Oui, chef, il a juste des clefs, quelques pièces et…

– Maintenant la femme. Allez, salope, mets-toi à poil !

Je restai sans voix, déconcertée. J’entendis quelqu’un d’autre dire :

– T’as entendu ? Mets-toi à poil si tu veux pas que je t’arrache tes fringues !

– Je suis attachée, balbutiai-je.

Ils me détachèrent.

– Tu vas te mettre à poil, oui ou merde ! J’aime pas trop les pouffiasses qui la ramènent.

– Tant mieux, je m’en occupe ! dit un autre garde.

Pendant qu’on m’arrachait le chemisier d’un coup, un autre m’enleva le pantalon. J’essayais de me défendre, mais très vite je me suis retrouvé nue. J’entendis quelqu’un dire :

– Fouille-la bien, ces salopes cachent toujours des trucs dans leur chatte !

Ils m’immobilisèrent et quelqu’un tenta de m’ouvrir les jambes. Je réussis à mordre la main qui me serrait le cou. En retour, je reçus un coup sur le visage, je tombai par terre, et quelqu’un introduisit ses doigts dans mon vagin. Je me mis à hurler. Ensuite, ils me lâchèrent en me disant qu’ils s’occuperaient de moi plus tard, ils avaient toute la nuit devant eux. Je déclinais ma fausse identité, puis ils m’assirent sur une chaise qu’ils avaient installée dans le petit sous-sol. J’essayais de remettre mon pantalon, de croiser mon chemisier et d’en attacher les bouts à la ceinture, afin de me couvrir avant qu’ils m’attachent à nouveau, cette fois-ci à la chaise.

Je venais d’entendre les cloches de l’église de San Francisco sonner onze fois, quand quelqu’un dit doucement :

– Lève-toi, je t’emmène, le chef veut te parler.

Je me laissais conduire avec le manque d’assurance de quelqu’un qui n’a jamais marché les yeux bandés. L’homme m’indiqua le chemin : les marches, les endroits où il fallait tourner, etc. Quand nous arrivâmes dans la pièce, je me rendis compte qu’il y avait d’autres gens. Sans rien dire, ils me jetèrent sur un matelas et me violèrent. Il y avait plusieurs hommes. Au début, j’essayais de me défendre, d’empêcher qu’on me déshabille, je donnai des quantités de coups de pied au hasard. Mais après, avec le poids des hommes sur moi, leur haleine fétide, j’avais trop mal, l’impression qu’ils m’avaient cassé quelque chose à l’intérieur, une douleur généralisée, je pleurais, je n’avais plus de force, je sentais juste que j’étais « un objet » jeté là, qui était en train d’être « utilisé ». Ma résistance les stimulait ; si je ne bougeais pas, si je me laissais dériver mentalement, leur excitation diminuait. J’étais une poupée désarticulée, deux

hommes me maintenaient les jambes et me touchaient, un chiffon dégoûtant m'empêchait de crier et glissait vers ma gorge en provoquant des nausées. Je n'étais plus qu'une immense nausée qui grandissait et qui remplissait l'espace, je vomis, mais ne pouvais expulser le vomissement, il restait bloqué par le bâillon et retournait dans la gorge, m'étranglait. Un autre vomissement, j'étouffais, quelque chose de chaud m'inondait, je ne pouvais plus respirer.

Je commençais à apprendre à mourir. Ils étaient toujours sur moi, je sentais que mon corps était pris de secousses spasmodiques. Soudain, quelqu'un dit :

– Chef, il lui arrive quelque chose.

Je ne me rappelle plus la suite, j'ai seulement entendu dire avant de perdre connaissance :

– Elle a vomi, la pouffiasse !

Au réveil, j'avais mon pantalon, mais plus de culotte. La perruque était restée sur ma tête… Je n'avais ni bandeau ni attaches. Je me souvins de ce qui était arrivé et je me mis à pleurer en silence. J'entendis à nouveau le son familier des cloches de l'église de San Francisco. J'étais perdue en plein cœur de Santiago. Je rentrais la tête entre les épaules, puis je pliais mes jambes et les ai enlacées avec mes bras. Je voulais prendre le moins de place possible, j'étais plus désemparée que jamais. Je me disais que nous étions le 18 mars et que le jour n'allait pas tarder à poindre. Bientôt la ville commencerait à s'agiter. En l'espace d'une nuit, mon fils était devenu un enfant sans mère, il irait à l'école sans moi ce matin, et qui sait pendant combien de temps encore. Cette idée me fit réagir : j'étais encore en vie, à peine quelques heures auparavant j'étais une femme libre et j'avais beaucoup de choses pour lesquelles lutter. « Je suis Isabel », pensai-je, en essayant d'effacer le souvenir de ce qui était arrivé cette nuit. Je revoyais l'histoire de ma vie avec une obstination qui frisait l'obsession.

J'entendis des bruits, quelqu'un vint me chercher. Je ne sais pas pourquoi je ne voulais pas le regarder, peut-être que comme ça, il cesserait d'exister. On me banda les yeux à nouveau et on m'emmena au sous-sol. J'entendis d'autres personnes arriver et j'essayais de savoir si Toño était dans la pièce. Je toussai, j'attendais qu'il se manifeste d'une manière ou d'une autre afin de le sentir près de moi. Puis, j'entendis quelqu'un ordonner une perquisition. Il s'agissait probablement de nos domiciles. Toño avait donné l'adresse de sa mère. La peur me redonna froid.

C'est alors que j'entendis un cri affreux, le premier de tous ceux qui devaient hanter ma mémoire. C'était Toño, ils s'occupaient de lui, là-haut. Je n'avais pas fini d'entendre cette plainte sourde que toute personne ayant subi la torture connaît bien – car elle ne ressemble à rien d'autre –, qu'une autre se fit entendre. Mes poils se hérissèrent, comme si les coups m'atteignaient dans ma propre

chair ; la douleur me déchirait, paralysait mon esprit, me glaçait tout le corps. Il y avait là des bêtes immondes. Je croyais que j'allais devenir folle, je serrais les poings et j'enfonçais mes ongles dans les paumes de mes mains. L'image de Ricardo m'aida car elle fit surgir une nouvelle force, je réussis à reconstituer peu à peu mes pensées en me disant : « Ricardo n'existe pas, aucun de mes amis du MIR n'existe, mon chef n'existe pas, il n'y a plus que ces bêtes. » Mon corps était tendu à l'extrême, je tremblais de tous mes membres.

Ils vinrent me chercher peu après. Je savais qu'ils viendraient, car j'avais entendu le retour des agents qui étaient allés perquisitionner mon faux domicile. Ils me soulevèrent et me montèrent jusqu'à la salle de bains au carrelage vert d'eau ; c'est là qu'ils avaient amené Toño. Ils commencèrent à me frapper, puis ils me déshabillèrent encore une fois et m'assirent sur une chaise. Je pouvais entendre qu'on introduisait du courant dans le sphincter de Toño. Mon ami se tordait de douleur sur cette espèce de table où ils nous couchaient. Celui qui avait ordonné la torture dit peu après :

– Il s'est chié dessus, le dégueulasse ! Maintenant il va falloir qu'il mange sa merde.

Ensuite, ils commencèrent à m'interroger et je livrais la version sur laquelle nous nous étions mis d'accord.

– Je ne le connais pas depuis longtemps, monsieur. Je l'ai rencontré dans la rue. Il s'appelle Toño. C'est la vérité, il m'avait invitée à prendre un verre, c'est ce que nous étions en train de faire quand vos agents nous ont arrêtés.

Toño leur répétait que je n'avais rien à voir dans l'histoire, mais ils ne le croyaient pas, car ils avaient déjà découvert que le domicile que j'avais prétendu être le mien était une couverture. Ils supposèrent donc que mon nom et ma carte d'identité l'étaient aussi. Ils emmenèrent Toño et ils me mirent sur le grill. Ils placèrent à nouveau un chiffon dans ma bouche et ils m'attachèrent en me disant que si je voulais parler je devais lever le doigt. Je le levai plusieurs fois. Ils me posaient toujours les deux mêmes questions : « Quel est ton nom ? Où est Miguel ? » Ils voulaient parler de Miguel Enríquez Espinosa, le secrétaire général du MIR. Malgré la douleur qui me faisait me tordre constamment, je me disais qu'ils étaient vraiment idiots de me poser des questions sur Miguel. Ils ne nous avaient même pas demandé dans quel parti nous militions. Plus tard, je me dis qu'ils cherchaient peut-être seulement à nous terroriser.

Ils me torturèrent sans discontinuer. Ils me faisaient descendre du lit, puis ils m'y remontaient ; ils me traitaient comme un colis. Avec un peu de chance, j'allais finir par me briser la colonne tant le courant courbait mon échine comme un arc. J'avais aussi l'espoir que les problèmes cardiaques qui m'avaient obligée à arrêter l'athlétisme finiraient par causer ma mort. Mais je ne mourais pas,

chaque fois je reprenais connaissance. Je finis par assumer le fait que j'allais survivre, j'essayais alors de garder conscience des jours, des heures qui passaient pour savoir à quel moment donner mon nom et mettre un terme à cette torture.

Un matin, j'eus la certitude que le temps écoulé était suffisant et, alors qu'ils étaient sur le point de mettre de l'encre sur mes empreintes digitales, j'ai levé un doigt et j'ai dit :

– Mon nom est Luz Arce.

Ils me firent descendre du grill et m'attachèrent à une chaise dans le petit sous-sol. Quand la brigade qui était partie perquisitionner la maison de mes parents rentra, l'un des agents me mit un châle sur les épaules. C'était ma mère qui l'envoyait. Je sentis son parfum. J'entendis qu'ils disaient n'avoir rien trouvé dans la maison. Quelques heures plus tard, ils me transférèrent à Tejas Verdes.

1. Depuis la première publication d'*El Infierno*, les adresses ont encore changé. L'Institut se trouve au n° 25 et le n° 38 est ouvert aux visites.

**[5]**

## Tejas Verdes

Depuis un long moment déjà, je pouvais sentir l'océan. Mon esprit s'était rempli d'images. Je respirais profondément et me demandais : « Est-ce qu'ils vont nous jeter à la mer ? » Malgré le châle qui me couvrait, j'avais froid. Je croyais que j'allais mourir. Je m'aperçus que même si on désire la mort, sa proximité fait frémir. J'allais mourir noyée, ou bien d'une balle…

La camionnette s'arrêta et quelqu'un nous aida à descendre, si on peut appeler de l'aide le fait d'être poussée brutalement vers l'extérieur. Ensuite, ils nous alignèrent contre un mur. Debout, le corps endolori et sale, les yeux bandés, les mains attachées, je sentais contre mon dos le mur en ciment. « Ils vont nous fusiller », pensai-je, en imaginant la mise à mort. Je vis défiler dans mon esprit les visages de tous ceux que j'aimais. C'était ma dernière chance pour me souvenir d'eux. Ils firent l'appel.

– 53 ?

– Présent, chef !

Ce devait être Toño.

– 54 ?

– Présente.

C'était moi, j'étais la détenue n° 54 de la Dina. Je ne me rappelle plus combien nous étions. Je ne les avais pas vus. Ni au 38, rue de Londres ni lors du transfert à Tejas Verdes.

Je ne savais même pas où j'étais, la seule information que mes sens enregistraient était l'odeur de la mer. L'envie de mourir m'envahit. J'avais l'impression d'être une chose toute blanche ; je me suis imaginée pâle, défaite et sale, tellement sale.

Quelqu'un me poussa sur le côté et me dit :

– Avance !

Je commençais à m'habituer à marcher sans crainte, les yeux bandés, même

si souvent, les gardes, pour s'amuser, nous donnaient des fausses indications qui nous faisaient trébucher et tomber. J'avais déjà compris que si on leur montrait qu'on avait peur, leur envie de s'amuser à ce genre de jeux redoublait.

– Lève le pied.

C'était une marche.

– Maintenant ouvre !

C'était une porte en bois. Il me poussa si fort que je me retrouvai à l'autre bout de la pièce. Je sentis qu'une personne s'écartait pour éviter que je tombe sur elle. Plusieurs mains vinrent à mon secours pour me retenir. On ferma le verrou et j'entendis :

– La 54 est dans sa cage !

Une voix de femme, très douce, me murmura :

– Enlève ton bandeau.

J'entendis l'eau couler. Ce n'était pas la mer, on aurait dit un fleuve qui humidifiait et refroidissait l'atmosphère.

Je retirai mon bandeau. Huit femmes émergèrent de cette étrange nuit. Décoiffées, maigres, elles paraissaient encore plus émaciées à la lueur d'une petite bougie.

– On est désolées pour toi que tu aies atterri ici, mais sois tout de même la bienvenue.

– Bonjour ! ai-je dit en m'asseyant. Je venais de reconnaître « Patricia ». Mon regard dut s'éclairer, car elle esquissa un geste imperceptible pour m'inviter à garder le silence.

– Comment tu t'appelles ?

J'ai regardé ces visages l'un après l'autre. Des visages tristes, pleins de questions et de silence.

– Mon nom est Luz, Luz Arce.

– Quand est-ce qu'ils t'ont prise ?

– Le 17.

La flamme de la bougie dansait. L'air s'infiltrait entre les planches, il faisait froid. J'attachai mon chemisier et m'enveloppai dans mon châle. L'une des filles alla jusqu'à la porte et frappa.

– Qu'est-ce qui se passe, encore ? Et merde ! Taisezvous, vous allez finir par réveiller les morts ! cria quelqu'un, dehors.

– La nouvelle a besoin d'aller à l'infirmerie.

Je me blottis là où j'étais tombée. Patricia s'avança vers moi. Je la connaissais, c'était la femme de « Quila », membre du Comité central du MIR. Elle s'approcha et me dit tout bas :

– Je ne sais pas qui sont les autres, il vaut mieux qu'on fasse comme si on ne

se connaissait pas.

– Ne t'inquiète pas.

– Tu as dit quelque chose ?

– Mon nom.

– On t'a attrapée sous une autre identité ?

– Oui.

– Ne dis rien ici. Nous ne partageons que les choses du quotidien. Je me méfie de certaines.

J'essaie de revivre cet instant, je peux même me voir, mais je crois que la seule chose que je voulais alors, c'était dormir, fermer les yeux, cesser d'exister.

La porte s'ouvrit et quelqu'un cria :

– La nouvelle, dehors !

Je ne voulais pas répondre ni me lever, je ne voulais rien. Je restais là, comme étrangère à ce qui se passait, à regarder. Je ne ressentais ni peine ni douleur. Rien. Quelqu'un m'aida à me lever. Je marchais, la fatigue et la tension nerveuse me faisaient trembler. Je ne pouvais pratiquement pas tenir debout. Le soldat m'amena à l'infirmerie et on m'allongea sur un lit. Une infirmière m'observait. Elle m'apparaissait comme une extraterrestre, pas du tout à sa place. On aurait dit l'une de ces jeunes filles qu'on voit dans les films américains : blonde, maquillée, avec d'immenses yeux clairs ; elle portait un uniforme vert olive. Elle ouvrit ce qui restait de mon chemisier et m'aida à enlever mon pantalon. Je me sentais plus sale que je ne l'avais jamais été dans ma vie. L'infirmière demanda à un soldat d'apporter de l'eau. Il revint avec quelques seaux et elle commença à me laver. J'avais des démangeaisons partout sur le corps, des éruptions cutanées et des brûlures sur la peau, surtout au niveau de la poitrine, du ventre, des parties génitales et dans la région pubienne. Je continuais de saigner, comme si j'avais de fortes menstruations.

– On vous a électrocutée ? demanda l'infirmière.

Je n'ai pas répondu. Cela pouvait être un piège. On me fit deux piqûres, puis on me fit avaler deux comprimés. Il devait y avoir un sédatif parce qu'après, j'ai dormi. Elle mit également un énorme tampon en coton entre mes jambes et me dit :

– Lavez votre pantalon. Si vous l'étendez, avec le vent, demain il sera sec.

J'essayais de parler pour la remercier, mais je pus uniquement émettre un étrange gémissement. J'avais les paupières lourdes. L'infirmière sourit, puis elle dit :

– Vous pouvez dormir tranquille, ce soir je ne pense pas qu'on vous interrogera.

– Elle a la bouche et la langue blessées ! dit une autre infirmière. Alors, elles

me soignèrent.

Je me réveillai dans la cabane. Les femmes dormaient, j'entendis des ronflements. Patricia s'assit à côté de moi.

– Ça va mieux ?

– Oui, beaucoup mieux. Je n'ai plus mes vêtements ?

– L'une des filles a lavé tes affaires.

– Et on m'a mis une culotte ?

– C'est l'infirmière qui t'en a donné une, tu n'en portais pas quand tu es arrivée.

– Elle est sans doute restée au 38, rue de Londres.

– Où ça ?

Nous étions blotties l'une contre l'autre, et je lui racontai, presque à l'oreille, que j'avais reconnu l'endroit qui, avant le coup d'État, avait appartenu à la huitième section du parti. Patricia me parla de son mari et me confia qu'elle se faisait du souci pour ses draps. Elle ajouta avec le plus grand sérieux qu'ils étaient neufs et qu'ils étaient restés à tremper dans une bassine avec du produit à lessive, chez elle. L'écouter parler de ses draps fit naître en moi une tendresse indescriptible. Qu'elle puisse avoir cette préoccupation dans un moment pareil me faisait rire. Je me sentais si proche d'elle. À travers les fentes de la cabane, le froid et les premières lueurs du petit matin firent leur apparition. Patricia me conseilla de dormir un peu.

Je me suis pelotonnée un peu plus contre elle et j'ai essayé de dormir. Je me disais qu'il serait agréable de pouvoir me doucher, mais y avait-il une eau capable de laver des souvenirs aussi monstrueux ?

Les bruits provoqués par le changement de garde me réveillèrent. Quelque temps après, on ouvrit la porte. C'était Tomasito, un grand soldat brun, aux mains et au menton carrés. Il était très doux malgré son allure grossière.

– Allez les filles, voilà les huit pots et les huit pains.

– Mais, Tomasito, maintenant nous sommes neuf ! Cette fille-là, c'est Luz.

Il ajouta un pot et un pain. Quand il partit, on me raconta comment, après le petit-déjeuner, il offrait des cigarettes. C'était apparemment un garçon simple.

– Écoutez les filles, mon problème, c'est que je ne sais pas être dur avec les femmes, nous confia-t-il. Ce serait comme frapper ma propre mère. Ça doit être terrible ! En plus, je n'ai pas de mère, vous êtes tout ce que j'ai, mes jolies. Il se mit à rire.

Puis, il regarda mon visage et ajouta :

– Qu'est-ce qu'il est moche, votre bleu ! Vous voulez des aspirines ou vous préférez quelque chose pour dormir ?

– Non, répondis-je avant que l'une des femmes ne me pince le bras.

– Mais si, Tomasito, apporte-lui tout ce que tu pourras. Elle n'a pas du tout dormi cette nuit.

Elles m'expliquèrent qu'elles gardaient les comprimés pour les avaler avant les interrogatoires. Pendant le café, elles me parlèrent de la vie qu'on menait dans ce camp de prisonniers. Vers 10 heures, ils nous emmenèrent aux toilettes qui étaient des sortes de fosses d'aisances dégoûtantes, fétides et grouillantes de vers de terre. Mais il est vrai qu'on s'habitue à tout.

À cette époque il y avait sept cabanes. Deux pour les femmes et cinq pour les hommes. Marcher me fit du bien. Au retour, on me sortit de nouveau du rang. L'infirmière s'occupa de moi. Elle me donna un peu plus de coton, car je saignais toujours. Je lui dis que je n'avais pas pu dormir et j'eus droit à toute une tablette de comprimés. Ils allaient enrichir la réserve des détenues.

De retour à la cabane, je me sentais déjà mieux. Mais je savais que tôt ou tard je serais à nouveau interrogée. Je devais garder le moral à tout prix. Si je ne faisais qu'attendre ce moment, le temps risquait de s'écouler lentement et péniblement. De plus, je ne tarderais pas à ressentir l'angoisse de celui qui sait que l'heure de la torture approche, ce qui est encore pire que la torture elle-même. Avant que le soldat ne ferme la porte, je lui ai demandé qui était le responsable du camp, car je voulais lui parler.

Le soldat partit en disant qu'il avertirait son lieutenant. J'étais surprise de constater qu'il ne m'avait même pas demandé dans quel but je voulais m'entretenir avec lui. Peut-être ne lui avait-on jamais dit ce qu'il fallait faire dans un tel cas, et n'avait-il même pas pensé à filtrer les demandes. Il était préparé à apporter et à remporter des choses ainsi qu'à exécuter les ordres, rien de plus.

L'officier arriva quelques minutes plus tard. Mat, les cheveux noirs, raides, les yeux en amande. Je devais le retrouver quelques années plus tard au quartier général, mais il ne me reconnaîtrait pas. Moi, en revanche, je n'allais plus jamais oublier son visage. Peut-être parce qu'il fut le premier officier de la Dina à parler avec moi à visage découvert.

Je lui demandais la permission de nettoyer la cabane et de faire de la gymnastique le matin, comme les hommes. À la fin de la conversation, nous lui avons également demandé de nous permettre d'assister à la messe en plein air, le dimanche. L'officier nous autorisa à nettoyer et à faire de la gymnastique, quant à la messe, il nous dit d'aller nous faire voir.

Peu après, un soldat entra avec un balai. Nous secouâmes les matelas et les couvertures et balayâmes le sol. L'une des femmes se mit à chanter. Puis nous chantâmes toutes en chœur les airs dont nous nous souvenions. La plupart venaient de la guerre civile espagnole. Quand nous eûmes fini, nous

contemplâmes le résultat : la cabane était propre. Mais nous nous étions contentées de déplacer la poussière, et là, elle était sur nous, elle imprégnait nos cheveux, notre peau et nos cils. Nous nous sommes mises à rire de bon cœur. Je fouillais dans mon sac à la recherche d'un petit miroir. Les autres femmes firent de même et, très vite, nous sortîmes nos crayons pour les cils et nos Rimmel. Assises dans un coin de la cabane, nous avons partagé notre maquillage et nous nous sommes coiffées. Nous étions encore capables de rire. Nous étions donc bien vivantes.

– Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? demanda quelqu'un.

– Vous avez lu *Cronopes et Fameux* de Julio Cortázar ? demandai-je. Ces souvenirs de lectures nous aidèrent à passer le temps.

Un jour, je réussis à me procurer une feuille de papier. Je dessinai un plan du camp et j'écris : « Veuillez faire circuler ce dessin, il est pour Toño. » Je pliai la feuille jusqu'à en faire une petite boulette. Deux filles me firent la courte échelle afin que je puisse me hisser jusqu'au petit trou qu'il y avait dans le mur, puis je lançai le papier jusqu'à la cabane voisine. Je n'ai jamais su si le plan était parvenu jusqu'à Toño.

À Tejas Verdes, ils ne m'interrogèrent pas. Le 27 mars à midi, avant l'heure du déjeuner, ils me prévinrent que j'allais partir. Comme je croyais qu'il s'agissait d'un interrogatoire, je pris pas mal de comprimés pour dormir et je laissai le reste à Patricia. Nous nous embrassâmes avec effusion. Avant de partir, on me colla une bande adhésive sur les paupières et on m'attacha les mains. Comme je marchais vers le véhicule, j'entendis les filles chanter dans la cabane :

« Libre, comme le vent qui court… »

**[6]**

## L’hôpital militaire (Hosmil)

La camionnette partit pour Santiago. Je ne garde presque aucun souvenir de ce voyage, à l’exception du mal au cœur. Une fois arrivée au 38, rue de Londres, on me servit un café et, pendant plusieurs heures, diverses personnes m’interrogèrent sur ma vie privée, en me pressant de dire la vérité sur mes activités politiques.

J’écoutais en silence leurs accusations, puis je dis et redis qu’il s’agissait d’une erreur, que je n’étais pas militante, j’avais juste commencé une relation avec un garçon. Ils me posaient aussi des questions sur la carte d’identité, pourquoi je me servais d’une fausse carte, qui me l’avait donnée. Je répétais plusieurs fois la même version, mais ils insistaient :

– Quelle sorte de papiers ?

– Où vous les a-t-on délivrés ?

– Qui s’en occupait ?

Une autre personne vint pour me demander pourquoi je m’étais fourrée dans cette histoire, alors que j’avais une famille et un fils si mignon. Je niais tout en bloc.

Soudain, j’entendis des éclats de voix, comme si deux ou plusieurs personnes se disputaient, des cris, des insultes et un bruit métallique, sans doute celui d’une arme qui tombe et d’un coup qui part. Quelques fractions de secondes plus tard, je sentis que quelque chose passait à travers mon pied. Je ne ressentais pas de douleur, plutôt la sensation d’un couteau qui s’enfonce dans un morceau de beurre. « Ils m’ont blessée, pensai-je, c’est une balle. » C’est alors que j’ai crié, mais de terreur. Je me suis recroquevillée, le front sur les genoux. Ils m’allongèrent sur le ciment du petit sous-sol et partirent.

Je crois qu’à aucun moment je n’ai perdu connaissance. Je me souviens avoir senti mon pied se mettre à gonfler, et à mesure que le temps passait, j’avais de plus en plus mal et de plus en plus froid. J’essayais de me décontracter et, mue

par une joie morbide, je pensais que j'allais finir par me vider de mon sang et mourir. Mais les minutes passaient et je restais en vie ; je remarquais alors que la balle n'avait sectionné aucune artère. Mon pied était mouillé, mais il n'y avait pas d'hémorragie. Après avoir saigné, mes veines s'étaient contractées.

Folle d'angoisse, je redoutais l'infection. D'un recoin de ma mémoire d'enfant me parvint une sensation qui n'était ni de la résignation ni de l'espoir. Rien qu'une profonde tristesse. J'aurais aimé avoir la certitude que Dieu existe mais je me suis tout de même adressée à lui : « Si tu existes vraiment, je t'en supplie, emmène-moi, libère-moi de cette folie, de cette douleur. » Je pensais à mon fils Rafael. Désormais, et tant que je serais consciente, toutes mes pensées iraient vers lui. J'aurais tellement aimé le rejoindre, l'embrasser, lui faire une caresse… Lui dire « Je t'aime ».

Des voix approchaient. On me demanda mon nom. Comme j'avais les yeux bandés, je n'eus aucun mal à simuler l'évanouissement et à ne pas répondre. J'entendis une discussion, quelqu'un qui semblait être l'officier de garde disait qu'il ne voulait pas assumer la responsabilité de ma mort ici. Ils entrèrent et sortirent plusieurs fois, il me semble qu'ils passaient quelques coups de fil. Ensuite, quelqu'un m'enveloppa dans une couverture et je me suis laissée porter comme un colis jusqu'à la camionnette. Je croyais qu'ils allaient me jeter quelque part, mais quand le véhicule s'arrêta, j'entendis quelqu'un dire :

– Enlève-lui le bandeau, elle saura de toute manière qu'on l'emmène à l'Hosmil. Et toi, petite, écoute-moi bien. En t'emmenant à l'hôpital, je risque mon poste, alors tu as intérêt à la fermer. Pas un mot, t'as compris ? Je m'occupe de tout.

Je me suis contentée de le regarder, que pouvais-je dire ?

– Fais attention en la sortant de la voiture. Si elle meurt ici, ce sera encore pire.

– Je vous avais bien dit de la laisser là où elle était, chef. Maintenant on va avoir des emmerdes.

– Tais-toi, c'est moi le chef ici !

Et en s'adressant à moi, il ajouta :

– N'oublie pas, pas un mot !

On m'avait beaucoup frappée. Je ne sentais plus mon visage, il était gonflé comme un ballon et j'avais toujours mal à la langue ; à force de recevoir du courant, elle ne tenait presque plus dans ma bouche. Un élancement semblait percer mon oreille droite, mais mon moral était bon. Je n'avais pas peur. Plus on me frappait, plus je me sentais forte, pleine de rage et d'envie de résister. Après tout, la seule chose que je risquais, c'était la mort.

Soudain, je ne sais comment, tout se mit à tourner autour de moi et je

m’entendis dire : « Frappe-moi, salopard ! Fils de chienne, aucune femme n’a pu enfanter des merdes comme vous ! » Et j’entendis une fois encore :

– Où est Miguel ? Lève le doigt quand tu voudras parler !

Je sentais ces doigts épais, sales, dégoûtants qui entraient dans ma bouche pour enlever un bout de chemise ensanglantée. Et à nouveau le bâillon. Tout recommençait éternellement. Ce qu’ils ignoraient, c’est que je n’avais jamais eu la moindre possibilité de savoir quoi que ce soit sur Miguel Enríquez. Ou peut-être le savaient-ils et cherchaient- ils simplement à me briser.

Je me réveillai avec la sensation d’atterrir violemment quelque part. J’avais mal au pied, je venais de revivre dans mon cauchemar les séances de torture des jours précédents. Une infirmière s’approcha et me dit :

– Comment vous appelez-vous ? Allez, dites-moi… Comment ?

Je me suis contentée d’ouvrir la bouche pour qu’elle voie ma langue.

– Elle a la langue gonflée, Docteur.

Puis, elle ajouta :

– Je crois qu’elle ne peut pas parler, Docteur.

Le médecin s’approcha pour m’expliquer ce qui arrivait à mon pied.

À un moment, il dit :

– Tu es Luz Arce, n’est-ce pas ? Je suis le docteur Dragicevic, le frère de Cecilia. Tu te souviens d’elle ? C’est une athlète du Stade français.

Je me souvenais de Cecilia, elle était plus jeune que moi. Le docteur me redonna un peu de confiance, je me rendis compte qu’il n’avait aucune information sur la Dina ni sur les détenus. Je lui dis donc qu’on m’avait défendu de parler.

– Je comprends. Sois sans crainte, je vais te faire une piqûre antitétanique, mais cela ne te fera pas mal.

Je souriais. Comment une simple piqûre pouvait-elle me faire mal après tant de douleurs ? Quelques mois plus tard, quand il allait me falloir faire une piqûre à Christian Mallol ou à Tano, je devais penser la même chose.

– Docteur, est-ce que je peux voir mon pied ?

Le docteur s’approcha et m’aida à me lever. Une sorte de fleur avait poussé sur mon pied droit, un énorme camélia rouge fait de peau, d’os et de tendons.

– Luz, je vais aller me laver pour me rendre au bloc opératoire. Ne t’inquiète pas, mais souviens-toi, il ne faut pas que tu t’endormes. J’ai besoin que tu restes éveillée pour l’anesthésie. Le traumatologue va arriver d’un moment à l’autre.

L’infirmière commença à me laver le visage et les mains, puis elle me déshabilla. J’avais honte, j’étais si sale ! Elle me passa l’une de ces chemises qui ressemblent à un long scapulaire avec des brides sur les côtés, puis elle me conduisit au bloc.

Le docteur Dragicevic injecta un liquide dans le sérum physiologique qui était relié à ma main gauche, puis il plaça un masque sur ma bouche et dit :

– Luz, tu vas compter jusqu'à 100, mais à l'envers. 99, 98, 97…

Je me réveillai dans une jolie chambre. Il y avait trois autres personnes. Instinctivement, j'ai fermé les yeux pour ne pas montrer que j'avais repris connaissance. J'avais très mal à la jambe. J'essayais de reconstituer mentalement ce que j'avais eu le temps de voir : mon pied maintenu en suspens par une structure métallique. Et puis, toute une série de sondes et de drainages qui en sortaient, d'où le sang s'écoulait goutte à goutte jusqu'aux flacons. Ma jambe était rigide, c'est qu'ils m'avaient mis un plâtre jusqu'au genou. J'appris plus tard que c'était l'un de ces plâtres qui ont une petite ouverture au niveau des plaies.

J'essayais de dresser l'oreille, mais une voix intérieure encore plus forte me disait : « Tu es seule, seule dans un coin, seule comme toujours, seule parmi les ombres. » Je pris peur. Étais-je en train de devenir folle ?

– Je regrette, mais ici, elle est une patiente comme les autres, et elle ne sortira que lorsque son médecin l'aura décidé.

– Mais, mon major, j'ai reçu l'ordre de l'emmener immédiatement au centre de détention.

– Désolé, mais elle ne sortira pas de cet hôpital sans billet de sortie signé par le médecin. Dites à votre chef de m'appeler.

– Mon major, votre patiente, comme vous l'appelez, est une délinquante, et je suis chargé de la surveiller pour qu'elle ne s'échappe pas.

– Ne faites pas l'idiot, voyons, la patiente ne peut même pas descendre du lit, et d'ailleurs les gardes armés sont à quelques mètres.

La seule idée d'avoir à retourner au centre me donna des frissons. Je devais me battre pour rester le plus longtemps possible à l'hôpital. Des pas approchaient, quelqu'un souleva légèrement la couverture et me secoua l'épaule. C'était un jeune homme de 25 ans à peu près, mince, mat, aux cheveux noirs et raides (je l'ai revu en novembre 1974 et en 1975, il était agent de la brigade Purén de la BIM[1], à Terranova, dans la Villa Grimaldi[2]). Il me demanda :

– Vous connaissez quelqu'un du nom de « Gloria » ?

Je compris qu'ils avaient retrouvé le mot que j'avais adressé à Gustavo, je l'avais dissimulé sous la couverture du livre qui était dans mon sac le jour de mon arrestation. C'était une note que j'avais rédigée et où je demandais à Gustavo Ruz quand commencerait mon travail avec les habitants des cités.

Je répondis en restant dans le vague, comme j'imaginais que l'aurait fait quelqu'un qui n'avait jamais milité.

– Oui, monsieur, je connais plusieurs Gloria.

– Elles sont au Parti socialiste ?

– Je ne sais pas, monsieur, il y en a que je n'ai pas revues depuis longtemps.

– Où les as-tu rencontrées ?

– Alors, à l'école j'ai eu une camarade de classe…

Il m'interrompit brusquement.

– Écoute, on commence à te connaître, arrête tes salades. Moi, je veux savoir qui est « Gloria » du Parti socialiste.

– Je ne sais pas, monsieur, je vous ai déjà dit que je n'appartiens à aucun parti, je ne connais rien à la politique.

– Tiens, prends ça !

Il me passa un crayon et un petit carnet et ajouta :

– Écris ton nom !

Il voulait sans doute savoir si mon écriture correspondait au mot qu'ils avaient trouvé, si bien que je m'efforçai de la déformer le plus possible. J'essayais de m'asseoir. J'avais la tête lourde et une douleur assez forte à la main. Je ne m'étais pas encore rendu compte qu'on m'avait mis la perfusion de sérum à la main droite, en tout cas, cela m'aida à altérer encore davantage mon écriture.

J'appuyai ma tête sur l'oreiller et je sentis de grosses gouttes de sueur glisser sur mon dos. Je fermai les yeux, bien décidée à me dérober aux autres questions. À ce moment-là est entré un sergent du service sanitaire de l'armée, dont j'appris l'identité quelques jours plus tard : c'était le sergent Cabello.

– Pardon, j'ai des ordres de mon major : madame ne peut pas recevoir de visite. Le médecin va arriver d'un moment à l'autre.

L'individu montra quelque chose au sergent, peut-être ses papiers.

– Désolé, mais ce sont les ordres que j'ai reçus. Il faut que vous partiez. Si vous voulez, vous pouvez parler au major.

Il s'approcha.

– Comment vous sentez-vous ?

– J'ai un peu mal, surtout au pied et à la main.

– Un peu de patience. Je vais faire votre toilette et le médecin passera vous voir.

Je me sentis mieux. Il eut juste le temps de contrôler mes signes vitaux avant l'arrivée du médecin.

Le traumatologue, le docteur Elgueta, était un très jeune garçon. Je lui demandai de m'expliquer ce qui arrivait à mon pied. Il se montra très gentil. Lorsqu'on m'apporta le petit-déjeuner, je ne pus cacher mon étonnement : du thé au lait, des biscuits et du fromage frais. Un vrai banquet !

C'était le 28 mars 1974. Cet après-midi-là, un garçon habillé en civil arriva

pour m'annoncer que j'aurais désormais un garde attitré (à l'intérieur de la chambre) en plus du garde qui surveillait le couloir.

**Les autres camarades détenus à l'Hosmil**

Je commençais à connaître en détail le quotidien de l'hôpital militaire. J'étais au troisième étage, mes voisins étaient Osvaldo Puccio, le père, et Julio Palestro. On les avait amenés de l'île de Dawson.

J'avais décidé d'être patiente et de répondre à toutes les questions, car c'était la seule manière pour moi d'obtenir des informations et d'avoir une vision plus claire de ma situation. De plus, il fallait que je fasse savoir aux autres que j'étais là. Les gardes de la Dina me posaient beaucoup de questions, et aussi ceux du couloir qui étaient des appelés de l'école de cavalerie de Quillota, ainsi que les officiers de cette garde qui étaient des sous-lieutenants, sans oublier les infirmiers et le personnel de l'hôpital militaire. Tout ce monde m'interrogeait sans cesse. Pourtant, mes craintes ne venaient pas d'eux. J'avais peur qu'Osvaldo Puccio ne me reconnaisse et, sans le vouloir, ne révèle mon passage par le GAP. Mais, tout ce temps, il fit semblant de ne pas me connaître. La seule fois où nous pûmes parler en tête à tête, sans témoins, nous évoquâmes précisément cette histoire, puis nous parlâmes de lui et de son fils. J'en profitai pour le remercier pour les attentions que lui, sa femme, sa sœur et monsieur Palestro avaient à mon égard.

Don Osvaldo et monsieur Palestro avaient souvent de la visite. Dès que leurs proches remarquèrent ma présence, ils commencèrent à m'aider. Madame Puccio m'apporta un pyjama, des sous-vêtements, deux pulls en laine et un beau manteau vert qui m'accompagna dans tous les lieux de détention. Pour mon anniversaire, ils m'envoyèrent même un énorme morceau de gâteau à la meringue, des fraises à la crème et un verre de grenadine.

Au fil des jours, je m'étais familiarisée avec le fonctionnement de l'hôpital. Je repérais chaque bruit ; grâce à eux je pouvais savoir exactement l'heure qu'il était et suivre les changements de garde et d'infirmiers, prévoir la visite du médecin, le ménage et la répartition des médicaments. Je me rappelle que la moindre modification dans le programme de la journée m'inquiétait. Un nouveau sentiment d'insécurité lié à la peur de l'inconnu commençait à prendre racine en moi.

On reconnaissait le couloir réservé aux prisonniers politiques à l'absence d'infirmières femmes, à la présence d'une énorme mitrailleuse calibre 30 installée derrière le paravent qui nous séparait du reste du troisième étage et au nombre important de militaires qui nous surveillaient.

Dans la déposition que je fis pour la Commission vérité et réconciliation, je mentionnais un garçon qui avait été sauvagement torturé et à qui on avait enlevé les ongles des mains. J'ignorais son nom. Aujourd'hui je le sais et je connais un peu mieux son histoire qui est aussi terrible et cruelle que celle de bien d'autres détenus. Comme je ne lui ai pas demandé son autorisation pour la diffuser, je l'appellerai ici Nelson. J'ai parlé de lui devant la commission pour pouvoir l'identifier, car je croyais qu'il était mort. Dieu merci, il a réussi à survivre, même si, à cause des tortures, il a perdu deux de ses doigts.

Le grand déploiement d'armes et de personnel militaire était justifié, d'après eux, par notre dangerosité. Malgré l'horreur de la situation, cet argument me faisait rire. J'imaginais le triste spectacle que nous aurions donné Osvaldo Puccio, monsieur Palestro et moi si nous avions essayé de prendre la fuite. Chacun d'eux se remettait à peine d'un infarctus du myocarde, quant à moi, après mon opération, je ne pouvais même pas descendre du lit. Les prisonniers qui arrivèrent par la suite n'étaient pas mieux lotis. Nelson n'avait plus l'usage de ses mains, Gonzalo Toro Garland (qui fait partie des disparus) et un dénommé Giacaman (je n'ai pas réussi à l'identifier) avaient été blessés par balle. Don Gonzalo avait été littéralement perforé par cinq projectiles à l'estomac, aux intestins et à la clavicule droite. Le seul susceptible de prendre la fuite, Villavela, du MIR, était attaché, menotté et immobilisé. Les gardes racontaient qu'il essayait souvent de se libérer de ses liens et qu'un jour il avait tenté de s'étrangler de ses propres mains, en serrant un drap autour de son cou, à l'aide d'une sorte de garrot. Cette tentative de suicide provoqua un grand trouble au sein du personnel militaire et paramédical de l'hôpital.

Personnellement, cette histoire me bouleversa profondément. Je faisais souvent un rêve où un homme essayait de se suicider de cette manière. Imaginer cet homme, au bord de l'asphyxie, en train de serrer le garrot me causait une sorte de panique. Même aujourd'hui, le seul fait d'y penser me donne la chair de poule. La peur était d'une nature froide et visqueuse.

J'en vins à ressentir la douleur comme quelque chose de concret, un appendice, un membre de plus dans mon corps. Je voyais Don Osvaldo affaibli par l'enfermement auquel l'avait réduit l'infarctus, monsieur Palestro, dont les signes vitaux s'altéraient souvent. Je voyais aussi Don Gonzalo maigrir à vue d'œil (il ne se nourrissait en effet que de sérum, car son estomac était perforé), quant à ses mains, leurs peaux mortes dépassaient du plâtre et tombaient en morceaux. Lorsque je pus me déplacer en sautant sur le pied gauche, je me rendais jusqu'à son lit et, à l'aide d'une crème, je lui retirais petit à petit ces peaux mortes. C'était une vraie cour des miracles, nous formions une collection d'êtres isolés, arrachés à leur milieu, à la vie même. Je dirais même que l'hôpital

militaire était en train de nous détruire à petit feu. Car le temps, là-bas, ne passait pas, il ne servait qu'à nous rapprocher d'une nouvelle confrontation avec la Dina et les horribles tunnels qu'elle nous avait réservés.

À la différence des autres détenus, j'étais la seule à être surveillée par un garde de la Dina à l'intérieur de ma chambre. J'avais du mal à imaginer qu'ils me croyaient si dangereuse, si bien que j'attribuais cette surveillance à d'autres raisons. Peut-être voulaient-ils éviter que, au contact quotidien avec le personnel médical et paramédical, il y ait des fuites d'information et que je parvienne à communiquer avec l'extérieur. Je crois que la Dina savait comme moi que même si le personnel était militaire, mon passage par l'hôpital laisserait une trace difficile à contrôler.

Le personnel qui surveillait notre secteur de prisonniers était composé d'appelés du contingent de l'école de cavalerie de l'armée de Quillota, sous les ordres d'un souslieutenant. Ils restaient vingt-quatre heures de suite à leur poste. Les officiers effectuaient des rondes pour vérifier si les règles étaient bien respectées.

Les soldats étaient pour la plupart de la promotion de 1973, ils avaient entre 19 et 20 ans et venaient des communes proches de Quillota, Quilpué, Limache et autres. Ils avaient fait peu d'études et étaient en proie à des contradictions qu'ils étaient incapables de formuler. De plus, s'ils étaient fiers de leur statut de « soldats de la patrie », c'était surtout parce que cela leur permettait d'avoir de la nourriture et un toit. Dès le premier jour, je m'étais aperçue qu'ils étaient soumis à un matraquage idéologique permanent. On leur disait que nous étions des délinquants ou des putes marxistes et qu'il n'y avait que deux possibilités : ou c'était nous qui survivions ou bien c'était eux et leurs familles.

Avec une naïveté non feinte, certains me demandèrent s'il était vrai que nous avions l'intention de les tuer.

J'étais surprise de constater qu'ils avaient une confiance illimitée en leurs chefs, auxquels ils attribuaient une sorte d'infaillibilité. Très souvent je me disais qu'ils n'avaient pas le choix. Comment auraient-ils remis en question ce qui était leur raison d'être ? Et pourquoi auraient-ils pris le risque d'aller jusqu'au fond de leurs contradictions ?

Pour ma part, et sans tomber dans le « prosélytisme », je m'évertuais à leur enseigner la valeur de ce que je définissais comme une posture humaniste face à la vie. En échange, j'étais inondée de récits et d'anecdotes en tout genre. C'était presque des légendes, en vogue dans leur école de cavalerie, qui allaient des anecdotes piquantes au sujet d'officiers ou de personnel subalterne, en passant par des récits d'amourettes, jusqu'aux histoires de fantômes qui rôdaient autour de l'école.

Ainsi, tout en partageant une tasse de café avec eux, j'appris à connaître le monde dans lequel ils vivaient, et je découvris qu'ils étaient totalement étrangers aux choses du quotidien, étrangers à ma vie et à celle des autres.

Je remarquais aussi que tous les gardes n'adoptaient pas la même attitude. Certains se contentaient de s'asseoir dans un fauteuil et de feuilleter des magazines, ou bien encore ils se mettaient à parler avec le garde qui surveillait le couloir et m'ignoraient totalement. D'autres, au contraire, n'arrêtaient pas de me poser des questions sur ma détention ou sur les déclarations que j'avais faites les premiers jours. Je faisais semblant de dormir et essayais de me souvenir de ce que j'avais dit au mot près afin de rendre cohérente mon histoire.

Mon pied me faisait de plus en plus souffrir. Le docteur Elgueta venait me voir tous les jours. Il soignait et nettoyait ma blessure. Il m'expliqua que la première opération n'avait servi qu'à assainir les tissus. Il s'était limité à retirer les morceaux d'os et de muscles cassés et avait mis en place des drainages. Le reste, c'était mon propre organisme qui le ferait. Aussi devait-il enlever tous les jours les fragments osseux qui apparaissaient, ainsi que les peaux et les tissus qui se nécrosaient. Même s'il se servait pour ce travail de ciseaux spéciaux qu'il maniait avec une extrême délicatesse, cela me faisait très mal.

Je serrais les dents et m'agrippais aux bords du lit. Les soins étaient si douloureux que je les redoutais.

Osvaldo Puccio et monsieur Palestro me procurèrent un téléviseur. Il restait allumé de la première à la dernière émission des quelques chaînes qui existaient à l'époque. Plusieurs gardes suivaient les feuilletons avec intérêt. De l'un de ces feuilletons, d'ailleurs, provient le surnom qui allait m'accompagner des années durant : « Lucecita ».

**Conversation avec le sous-directeur**

Lors du deuxième jour de mon séjour à l'hôpital, alors que je m'étais assoupie après le déjeuner, je me suis réveillée en sursaut. Devant mon lit se trouvait l'homme qui avait empêché la Dina de m'emmener juste après l'opération.

– Comment ça va ? Je suis le major Silva, sous-directeur de l'hôpital. Je suis dentiste, au service de l'armée. Je ne sais pas ce que vous avez fait, mais je veux que vous sachiez que tant que vous resterez ici, vous serez traitée comme une patiente. Avez-vous besoin de quelque chose ?

Je restais silencieuse. Ce dont j'avais besoin, il ne pouvait pas me le donner. Il restait là, debout, en silence et me regardait comme s'il pouvait entendre ce que j'étais en train de penser. J'étais étonnée, il me sembla que ses yeux étaient

devenus humides, mais il changea aussitôt de sujet.

– Comment vous appelez-vous ? Quel âge avez-vous ?

– Le 31 mars, j'aurai 26 ans, major. Mon nom est Luz. Luz Arce.

Il alla chercher une chaise. J'étais uniquement capable de bouger la tête. « Il a l'air humain », pensai-je, mais aussitôt une sorte d'alerte se déclencha en moi. « Attention ! C'est peut-être un piège, je suis toujours prisonnière et je dois mentir. »

Pendant ma détention au 38, rue de Londres, j'avais senti naître au fond de moi une grande violence. Tout souvenir, tout sentiment se transformait en insultes, en jurons et en envies de frapper. J'avais mordu et donné des coups de pied à plusieurs agents. Je savais que si je laissais la place à un autre sentiment, j'allais m'effondrer.

Le major me dit que nous étions le 30 mars. Je me souvins de ce qui était arrivé le jour de mon arrestation. Je pensais à mon fils et au fait que je n'étais pas là pour l'emmener à l'école.

– Vous avez encore très mal ? Est-ce qu'ils vous ont laissé des calmants ?

– Oui, major.

– Vous pensez souvent à votre mari ?

– Non, surtout à mon fils.

– Je comprends.

Je m'aperçus que, quand on était gentil avec moi, le chagrin et les souvenirs m'envahissaient. J'allais devoir apprendre à maîtriser ça aussi.

Avant de partir, le major me demanda :

– Luz, voulez-vous voir un prêtre ?

J'ai hésité. À Tejas Verdes, j'avais demandé qu'on nous laisse assister à la messe en plein air, mais c'était pour pouvoir nous retrouver tous ensemble, d'ailleurs je ne me faisais pas trop d'illusions sur le résultat de ma requête. Il s'agissait surtout de les embêter. Sans attendre ma réponse, le major ajouta :

– Je demanderai à l'aumônier de venir. N'ayez crainte, c'est un prêtre. Parler avec lui vous fera du bien. Je vous laisse. Avec votre permission, Luz.

Le major était un gentleman. Un « poisson hors de l'eau », comme moi, plus que moi. Mais tout le reste était sacrément merdique.

Un après-midi, un officier très jeune entra dans ma chambre. Il demanda mon nom. Je répondis tout en pensant que j'avais la vague sensation de l'avoir déjà vu quelque part. Il me demanda si je le reconnaissais. Je lui répondis la vérité : non, je ne le reconnaissais pas. Il me rappela qu'il était un jeune sportif à l'époque où j'étais entraîneur d'athlétisme au Stade italien, et je me suis souvenue de lui. Quelques années plus tard, j'appris qu'il avait prévenu une dame du stade, laquelle avait appelé ma mère pour l'informer que j'étais en

détention à l'hôpital. Jusqu'à ce jour, pour ma famille, j'avais tout simplement disparu.

Très vite, ils me changèrent de chambre, je suis passée de la 305 à la 303. J'interrogeai l'infirmier sur les raisons de ce changement. Il m'expliqua que, comme je ne pouvais pas descendre du lit, j'étais considérée comme moins dangereuse que les « nouveaux patients ». À ce moment-là, je ne savais pas qui étaient les nouveaux. Les gardes me racontèrent que ma nouvelle chambre était celle où était mort José Tohá. En examinant les placards, les tuyaux d'évacuation et ceux du chauffage, je conclus qu'il était impossible que José Tohá se soit pendu dans cette chambre, à la différence de ce que prétendaient les militaires.

**L'aumônier et l'eucharistie**

L'aumônier, un prêtre d'un certain âge, me rendit visite. Il s'assit à côté de moi et me demanda si je voulais me confesser. Je répondis oui sans réfléchir. Pendant des années, j'avais rejeté la religion chrétienne. Mais ce jour-là, mon désir de me confesser et de recevoir l'eucharistie était réel. Je joignis les mains dans une attitude de prière et je regardai le prêtre. Non pas son visage, mais seulement le col de sa soutane où les deux seaux du Chili clamaient son appartenance aux Forces armées. Je fus soudain prise de panique. Ce n'était peut-être pas un vrai prêtre. D'une manière compulsive, je lui dis :

– Mon père, je ne peux pas me confesser à vous, car vous êtes un militaire.

Il garda le silence un moment, puis il dit :

– Je vous comprends, ma fille, je vous comprends. Nous pouvons parler d'autre chose, si vous voulez.

J'essayais de passer outre, mais j'étais bouleversée. Ma bouche et ma gorge refusaient d'émettre le moindre son. Je me mis à pleurer. C'était la première fois qu'une chose pareille m'arrivait, cela m'angoissa. Le prêtre s'adressa à moi avec beaucoup de douceur :

– Voulez-vous recevoir le Seigneur ?

Je hochai de la tête en guise d'acquiescement. En surmontant cette étrange aphonie qui me gagne habituellement quand je suis tendue, je dis :

– Je crois que oui, mon père, bien que depuis plusieurs années je ne pense plus du tout à Dieu. Aujourd'hui, j'aimerais pouvoir croire à nouveau en lui. Je ne sais même pas comment m'y prendre pour retrouver la foi.

– Vous avez été baptisée, ma fille ?

– Oui, mon père.

– Le Seigneur vous aime, ma fille, et aujourd'hui son amour vous suffit.

Je reçus l'eucharistie et répétai les paroles du prêtre. Je me sentais bizarre.

J’avais du mal croire en l’amour de Dieu. Je me disais que ça ne se voyait pas beaucoup qu’il m’aimait. Je me mis à communier tous les jours. Le père arrivait et s’asseyait à mes côtés. Il prit mes mains plusieurs fois. Peu à peu, j’ai commencé à lui raconter des choses, seulement des choses personnelles. Je lui parlais de mon fils, de mes parents.

Un jour, il me demanda :

– Qu’avez-vous fait, ma fille ?

– Je suis socialiste, mon père.

– Avez-vous tué quelqu’un ?

– Non, mon père.

– Avez-vous essayé de tuer quelqu’un ?

– Non, mon père.

– Ma fille, avez-vous été violée ?

Je n’ai pas répondu. Mes yeux se voilèrent de larmes et je sais qu’il devina la vérité.

– Savez-vous ce qui va vous arriver ?

– Non, mon père.

Je vis beaucoup de tristesse dans ses yeux. Jamais il ne me posa d’autres questions. Il me dit d’essayer d’obtenir qu’on m’emmène à la messe le dimanche, il se chargeait de l’office dominical pour les malades à l’un des étages. Mais l’autorisation dépendait du garde de la Dina. Rodolfo Valentin González fut le seul à accéder favorablement à ma requête. Il m’emmena deux ou trois fois à la messe. Je me suis attachée au prêtre, si bien que chaque jour j’attendais sa visite. C’était un vieillard très doux. Nous ne parlions pas beaucoup. Il me donnait l’eucharistie et priait à côté de moi.

J’ignorais ce qui était en train de m’arriver. Je savais seulement que j’avais envie de recevoir l’eucharistie et de voir le prêtre tous les jours. Par bonheur, un espace s’était ouvert en moi pour un nouvel ami, le Christ, mais je n’associais pas ce dernier à Dieu. Sur le mur, face à mon lit, il y avait un crucifix à qui j’adressais souvent la parole en silence :

« Toi aussi, tu as souffert, n’est-ce pas ? » C’était le début de mes interminables dialogues avec Lui. Je me sentais accompagnée.

1. Brigade métropolitaine de renseignements, organe de la Dina. La brigade Purén était spécialement chargée de la répression envers les membres du Parti socialiste du début de la dictature jusqu’en 1976, quand sa cible principale devint le Parti communiste.

2. Le centre de détention et de torture le plus important de la Dina, en banlieue de Santiago. 4 500 personnes y auraient été séquestrées et torturées entre 1973 et 1978.

**[7]**

## Cauchemar dans la baignoire

Pendant très longtemps, j'ai regretté d'avoir demandé au docteur à quel moment j'aurais le droit de prendre une douche. Mon intention était de savoir quand j'allais être enfin libérée de ce dispositif au pied qui m'attachait au lit. Je pensais que si je parvenais à descendre du lit, je pourrais me déplacer en sautant sur le pied gauche. Le docteur répondit qu'il donnerait l'ordre de me conduire aux baignoires d'hydrothérapie de l'hôpital.

Après avoir fini son travail, un sergent m'emmena donc à l'endroit où se trouvaient les baignoires ; elles étaient en ciment. Le sergent fit couler l'eau. Ce n'était pas très confortable car l'attelle m'obligeait à garder le pied surélevé, sur le bord de la baignoire. Le sergent commença à me savonner avec une énorme éponge. Je lui ai demandé de ne pas être aussi brutal, car j'étais en train de me râper les coudes au fond de la baignoire, ou bien alors, il fallait qu'il coupe l'eau car je n'arrivais pas à garder l'équilibre.

Sans répondre, le sergent mit sa main sur ma poitrine et avec l'autre il commença à toucher mon sexe. Je ne sais pas comment d'autres femmes auraient réagi en pareille situation, moi, je le suppliai d'arrêter. Mais je ne crois pas qu'il entendit mes prières. J'essayai de me redresser, de repousser ses mains avec les miennes. Il me relâcha un bref instant, juste pour libérer son sexe, puis il écrasa de nouveau ma poitrine. Il commença à se masturber, et juste avant d'éjaculer, il m'enfonça la tête dans l'eau.

Plus je luttais, plus l'eau rentrait par mon nez et par ma bouche. J'avais la nausée et, comme chaque fois que je fus agressée sexuellement, je finis par vomir.

Je me souviens encore du visage défiguré de l'agent tel qu'il m'apparaissait à travers l'eau et de la sensation d'étouffement. Mais je me rappelle surtout l'impression d'impuissance, la douleur, l'envie de disparaître, de retourner au néant, de n'être plus personne.

Cela arriva plusieurs fois, mais je n'osais pas en parler. J'avais appris que la plupart du temps les représailles étaient encore pires. Le sergent se contentait d'arriver dans la chambre et d'annoncer :

– Le docteur m'a envoyé vous donner un bain, allons-y donc !

Je suppliais tous les jours le docteur de retirer le dispositif et les drainages pour mettre un terme à ce nouveau cauchemar.

Enfin, le samedi 13 avril, on m'enleva tout l'attirail ! Je pouvais mettre le pied sur le lit et même le tourner un peu. On plaça sur mes jambes une sorte de cage métallique afin que les vêtements ne touchent pas mon pied. Le moindre frôlement, même celui des draps, me faisait très mal. Je faisais de l'hyperesthésie[1]. J'en ai souffert longtemps et j'en garde encore des séquelles. Je découvris aussi que je pouvais voir le sol à travers la blessure ouverte de mon pied, heureusement la plaie se referma peu à peu.

Le jour où je pus prendre une douche toute seule fut une libération. J'ai demandé un sac-poubelle avec lequel je protégeais mon pied et ma jambe (à cause du plâtre), puis je serrais le sac grâce à un élastique qu'un garde m'avait procuré.

J'avais l'intuition que même si tout redevenait normal, cette période marquerait ma vie à tout jamais. Aujourd'hui, j'ai surtout l'impression que le temps me manque, car j'ai beaucoup à faire. À l'époque, à l'hôpital militaire, chaque seconde semblait se traîner péniblement. Au milieu de la peur et de l'incertitude, j'eus l'occasion de me confronter à moi-même comme jamais auparavant. Pas d'excuses, de raisons ou d'arguments valables, rien de tout cela n'avait cours dans ce monde-là. Même si j'avais eu la force de m'opposer à la main qui m'enfonçait dans l'eau, même si j'avais eu la ruse et la sagacité nécessaires pour remporter ces batailles qui ne se livraient pas sur un échiquier avec tours, pions et fous interposés, cela n'aurait servi à rien. Rien ne servait à rien. C'était comme si ma voix ne résonnait plus, comme si je n'existais plus, comme si je n'étais plus un être humain.

Là-bas, face à moi-même, je me suis souvent demandé : « Qui suis-je ? À quoi je pense ? Qu'est-ce qui m'arrive ? » Je me rendis compte que dans un passé encore proche, je n'étais pas capable d'apprécier à sa juste valeur tout ce qui m'entourait et qui me paraissait naturel. Je continuais à fouiller en moi-même : je réfléchissais à ma relation avec mes parents. Et je compris avec émotion que je les aimais. Pour la première fois de ma vie, mes sentiments étaient pleins, comme un fleuve d'amour, sans rancœur, sans réflexion, juste de l'amour. Un amour tellement irrépressible qu'il me faisait mal.

Dans mon lit, le corps et la tête entièrement recouverts, je ne voulais pas qu'on me voie, qu'on me parle ; j'avais besoin de me retrouver, de plonger dans

mes souvenirs. Je restais silencieuse, totalement trempée de sueur et de larmes. Peu à peu, je me suis réconciliée avec mes sentiments. J'ai aimé mes parents comme jamais, j'ai aimé mon fils et mes camarades. En même temps, je savais que je ne pouvais compter sur personne. Je devais faire face, seule, à tous les événements. Par un jeu d'associations, les souvenirs commencèrent à affleurer. Je ressentais le besoin impérieux de les contenir et de les organiser dans un certain ordre afin de ne pas succomber au désespoir.

J'étais obsédée par le besoin d'extérioriser, même avec des pleurs, tout ce qui me faisait souffrir. Dans un coin de mon être, solitaire et désolé, une voix se faisait entendre : « Cela a déjà eu lieu. C'est déjà passé. Je peux, maintenant… Je peux aller de l'avant. »

Ce qui était arrivé dans les baignoires d'hydrothérapie et au 38, rue de Londres me faisait mal, mais j'essayais de me dire que j'avais subi des choses encore pires et que j'y avais survécu.

**Rodolfo, soldat de l'armée de l'air**

Je ne pourrais pas évaluer exactement le nombre d'hommes de la Dina qui surveillèrent ma chambre à l'Hosmil, mais je n'oublierai jamais l'un d'entre eux : Rodolfo Valentín González Pérez, soldat de l'armée de l'air de la promotion de 1973. Aujourd'hui, il fait partie des prisonniers disparus. Il appartenait à la brigade Purén de la BIM ; son chef direct était le major de l'armée, Manuel Andrés Carevic Cubillos, qui était à son tour sous les ordres de Gerardo Ernesto Urrich González.

Depuis le premier jour, Rodolfo avait fait preuve d'un comportement plus humain. Cela se manifestait par de petites attentions : il prenait des nouvelles de ma santé et s'intéressait à l'état de ma blessure. Jamais, à l'inverse des autres, il ne se référa aux marxistes comme à des délinquants. Au contraire, à titre de préoccupation personnelle ou de confidence, il me révéla qu'il avait un frère réfugié politique.

Je dois reconnaître avec tristesse que je ne le croyais pas. Je soupçonnais même la Dina de me tendre un piège grossier pour me faire parler des réseaux du parti. Quand il me demanda conseil, je fus honnête avec lui. Je lui dis que s'il connaissait bien ses chefs et avait confiance en eux, il devait leur raconter son problème. S'il ne s'agissait pas d'un piège de la Dina, mon conseil serait utile.

Rodolfo me demanda si je voulais entrer en contact avec ma famille, il se proposa même de leur porter une lettre. Il me sembla naturel d'accepter son offre. Je me suis contentée de leur écrire un petit mot pour leur dire combien je les aimais. Cela me procura une grande joie. À partir de ce moment-là, Rodolfo

se rendit régulièrement chez mes parents qui m'envoyaient des colis par son intermédiaire.

Il se mit d'ailleurs d'accord avec ma famille pour que tous les samedis après-midi, à partir de 15 heures, mes parents viennent se promener rue Holanda, entre Providencia et Costanera, sur le trottoir qui faisait face à l'hôpital militaire. C'était beau de les voir, même de loin. Afin qu'on ne remarque pas notre manège, je pris l'habitude de m'asseoir tous les jours à peu près à la même heure devant la fenêtre et de dessiner les bâtiments et les arbres environnants. Il y avait mon père, ma mère, des tantes et une cousine. Ils amenaient mon fils avec eux, mais sans lui dire que j'étais assise à l'observer derrière l'une des fenêtres. Il aurait pu se mettre à pleurer ou à crier et attirer l'attention des gardes. Il était trop petit pour comprendre que tout en étant si près l'un de l'autre nous ne pouvions pas nous rejoindre.

J'appris aussi que Rodolfo servait de messager à d'autres détenus de l'hôpital. En effet, deux parents ou connaissances de Toro Garland avaient provoqué un incident qui le trahit. Apparemment, le personnel de garde ce jour-là couvrit Rodolfo, et l'affaire fut étouffée. Mais en ce qui me concerne, cela ne fit que renforcer mes soupçons. J'étais persuadée que Rodolfo informait la Dina de tous ces échanges.

Quelques années plus tard, en 1976, alors que j'étais déjà fonctionnaire au quartier général de la Dina et que je m'occupais de l'organisation des archives de renseignements intérieurs, je suis tombée sur un dossier contenant des photocopies des lettres que j'avais envoyées à la maison, ainsi que de celles de Toro Garland. J'espérais alors que Rodolfo serait toujours en vie. Cependant, mes espoirs furent brisés le jour où j'ai témoigné devant la Commission vérité et réconciliation. On me confirma que Rodolfo faisait bien partie des disparus.

Mon idée est que, pour se protéger, Rodolfo travaillait au début pour la Dina, mais que, chemin faisant, sa sensibilité le poussa à s'impliquer et à filtrer trop d'informations. C'est pour ça qu'ils l'ont tué. Dans sa volonté d'aider les détenus et leurs familles, il avait outrepassé la mission que la Dina lui avait confiée.

Parmi toutes les choses que Rodolfo fit pour moi, il permit à mon frère de s'introduire à l'Hosmil. Je pus ainsi avoir des nouvelles de mes amis : Ricardo Ruz Zañartu avait été arrêté par l'AGA, l'Académie de guerre de l'armée de l'air. Tacho était allé chez moi pour s'informer de mon arrestation. Nous parlâmes tranquillement, mon frère et moi, car Rodolfo, pendant ce temps-là, s'était lancé dans une grande conversation avec l'infirmier de service afin de l'empêcher d'entrer dans la chambre. Pendant les vingt ou trente dernières minutes de notre entrevue, mon frère me parla de ma famille et de mon fils. Et

même si je tremblais à l'idée qu'on ne le surprenne dans ma chambre, j'étais très heureuse de le voir, de l'embrasser et de l'entendre me parler des nôtres.

**Fin de ma première détention**

Vers la mi-mai, je remarquais que, malgré les fortes douleurs qui m'obligeaient à prendre des doses importantes de calmants pour dormir, je commençais à aller mieux de façon évidente. Chaque jour, je craignais qu'on ne me considère comme guérie et que mon séjour à l'hôpital ne prenne fin. Je me rendais bien compte que la version que j'avais inventée pour la Dina n'était guère convaincante. Or je n'arrivais pas à en trouver une plus crédible, justifiant le fait que je portais des faux papiers lors de mon arrestation. De plus, je n'avais pas la moindre idée de ce que Toño, de son côté, avait déclaré. Ma situation était extrêmement délicate. La Dina ne croirait jamais la vérité, à savoir que j'étais une agente de liaison du parti socialiste. Si je leur avouais que la carte d'identité m'avait été fournie par le MIR, simplement parce que je l'avais demandée à un ami, ils refuseraient de me croire. Je pouvais admettre éventuellement que cet ami était Ricardo, ça ne lui procurerait pas plus d'ennuis, car il était déjà entre les mains de l'AGA. Quant à les persuader du fait qu'il était le seul membre du MIR que je connaissais, c'était presque impossible.

Je savais que ces aveux étaient inévitables, mais je pris la décision d'essayer de les remettre à plus tard. J'inventais divers stratagèmes : j'ai demandé au docteur Elgueta de m'opérer à nouveau afin de prolonger mon séjour à l'hôpital, il fallait que je sois en pleine forme pour affronter ce qui allait suivre, avais-je argumenté. Le docteur accepta, me prescrit du calcium et des vitamines, puis il m'opéra une nouvelle fois, ce qui me donna un mois de plus.

Puis, sans me rendre compte que j'étais en train de nuire à ma santé, et dans le seul objectif d'échapper quelque temps encore à la Dina, j'ai profité du fait que je ne recevais plus de traitement intraveineux pour arrêter de prendre mes médicaments. Je me mis, sans réfléchir, à vider le contenu des capsules d'antibiotiques. Ainsi, aux heures de prises, je n'avalais plus que la capsule de gélatine. Par la suite, j'attrapais la poussière et les saletés déposées sur les rebords métalliques du sommier et les étalais sur la blessure. Cela ne servit à rien. Mon pied ne s'infecta même pas. En revanche, l'opération n'eut pas d'effet. La peau qu'on m'avait greffée se nécrosa, sans compter que j'avais de nouveau très mal.

Dans la semaine du 1er au 5 juillet, des gardes de la Dina ainsi que les deux agents qui m'avaient capturée (et que je devais revoir au sein de la brigade Purén de la BIM à la Villa Grimaldi) se présentèrent à l'hôpital. Ils me remirent un

questionnaire et je dus faire une nouvelle déclaration écrite. Bien entendu, j'adoptais une écriture déformée.

Le moment de quitter l'hôpital approchait. Le docteur me prévint qu'il ne pouvait pas me garder plus longtemps. Il me donna plusieurs boîtes de calcium qui devaient m'aider à rester sereine. Le compte à rebours venait de commencer.

Le 10 juillet 1974, le docteur m'annonça qu'il venait de signer mon bulletin de sortie. La seule chose qu'il pouvait encore faire pour moi était de me fixer des rendez-vous de contrôle pour les jours suivants. Le bulletin ne signifiait pas que j'étais rétablie, seulement que, désormais, je pouvais suivre un traitement ambulatoire. Mon départ de l'hôpital n'était plus qu'une question d'heures.

Les carabiniers de la brigade Purén qui m'avaient arrêtée arrivèrent peu de temps après. Ils affirmèrent que j'allais être libérée. Je me suis dit que, bien sûr, ils voulaient effacer mes traces. Ainsi, la version officielle devant témoins serait que j'avais été relâchée.

Une fois dans la camionnette, je regardais les rues avec envie, mais toujours avec la crainte d'être emmenée dans un centre de détention. Pourtant, les choses se déroulèrent différemment. Je me suis bientôt retrouvée chez moi. Les carabiniers m'avertirent : si je quittais la maison, ma famille subirait les conséquences de mon départ. Ils ajoutèrent qu'ils m'appelleraient pour m'emmener aux rendez-vous de l'hôpital.

1. Sensibilité exagérée, pathologique.

**[8]**

## Liberté sous surveillance

Face à la Dina, je maintenais ma version avec l'espoir qu'ils finiraient par se dire que j'étais une femme un peu « excentrique » mais qui, en réalité, ne possédait aucune information. Le 10 juillet, en sautant sur mon pied valide, j'ai rangé dans un sac les affaires que m'avait données madame Puccio et celles que ma mère m'avait envoyées. J'ai regardé la chambre pour la dernière fois, j'ai pensé à José Tohá. J'avais la bouche sèche et le cœur battant.

– Où me conduisez-vous, monsieur ?

– Chez vous, bien sûr. Où voulez-vous aller ?

– Est-ce que je peux dire au revoir au personnel ?

– Seulement au garde et à l'infirmier. Attendez-moi, s'il vous plaît !

Ils revinrent avec une chaise roulante, ainsi que le stipulait le règlement. Je me souvins du prêtre.

– Est-ce que je peux voir le prêtre ?

– D'accord, mais faites vite.

Assise sur la chaise roulante, je reçus l'eucharistie. Le père me bénit. L'infirmier leur dit que je devais passer par la sous-direction de l'hôpital pour signer quelques papiers. J'en profitais pour dire au revoir à monsieur Palestro qui était de nouveau alité pour des problèmes de tension. J'ai aussi salué Don Osvaldo qui me demanda à voix basse :

– C'est vrai qu'on vous ramène chez vous ?

– C'est ce qu'ils m'ont dit, répondis-je. Mais je n'en suis pas sûre.

Il mit entre mes mains deux belles pierres qu'il avait taillées lors de son séjour à l'île Dawson. Je les rangeai dans mon sac et m'éloignai avec les larmes aux yeux. Un jeune garde qui surveillait le couloir, appelé José, s'approcha, enleva la grande croix d'argent qui pendait à son cou et la mit autour du mien :

– Tenez, Lucecita, c'est pour vous !

Je lui dis que ce n'était pas la peine, mais il rétorqua :

– Vous n'êtes pas seule, le Seigneur est avec vous.

Mes yeux étaient remplis de larmes, je les ai fermés. J'entendis le bruit sec des portes tambour qui se heurtaient à la chaise roulante et se refermaient derrière moi. Je n'ouvris les yeux que dans l'ascenseur. Le temps s'accélérait, j'étais prise de vertige. Le ciel et la brise précipitèrent le flot de mes larmes. On m'aida à monter dans la camionnette, j'avais toujours le plâtre ouvert au niveau de la blessure. La voir me souleva le cœur. J'ai gardé la croix de l'infirmier jusqu'au jour où les agents de la Dina me la volèrent.

Je me suis souvenue des fleurs. Tous les trois jours, depuis mon anniversaire, un brigadier infirmier du service d'hygiène de l'armée qui s'appelait Delgado et qui était l'ami d'un fleuriste de l'avenue Providencia passait chercher les fleurs encore fraîches qui restaient des compositions florales. Il m'en apportait beaucoup, de toutes sortes et de toutes les couleurs. Je passais des heures à préparer deux bouquets que je disposais dans les grandes carafes où l'on servait l'eau. Un pour la chambre de Don Osvaldo et de monsieur Palestro et l'autre pour ma chambre.

La camionnette se mit en route vers l'ouest, c'était une C 10 jaune clair. Je pensais qu'il s'agissait d'un piège. Ma déclaration n'expliquait pas comment je m'étais procuré la carte d'identité. La version que j'avais donnée manquait de cohérence, ils ne pouvaient pas être aussi crédules. Peut-être m'emmenaient-ils vraiment chez moi, dans le but de me surveiller au cas où le Parti socialiste chercherait à me contacter ? Dans ce cas, je devais jouer le jeu et rester avec ma famille. De toute manière, j'allais pouvoir retrouver mes proches, embrasser mon fils, lui dire que je l'aimais, au moins pendant quelques heures.

– Lucecita, vous ne dites plus rien, remarqua l'un des agents.

– Je suis émue, monsieur.

Quelques larmes coulèrent sur mes joues. En revoyant la colline San Cristobal, les rues Bellavista, Pio Nono, l'avenue du Pérou, j'étais réellement émue. Il me semblait qu'ils m'emmenaient bien chez mes parents.

Mon père avait pris sa retraite, puis ouvert un magasin dans une maison que nous avions habitée autrefois. C'est là que je descendis. En me voyant, ma belle-sœur qui était enceinte de neuf mois s'écria :

– Maintenant, ma fille va pouvoir naître !

Je l'ai serrée dans mes bras, ainsi que mes parents, mon frère et mon fils qui rentrait de l'école. Nous sommes restés ensemble, proches les uns des autres, sans un mot. Que peut-on dire à un enfant de 5 ans ? Y a-t-il des mots plus éloquents que quelques caresses ? Nous nous tenions par la main, je n'arrêtais pas d'embrasser sa petite tête, il se serrait contre moi. J'entendis l'agent expliquer à mon père :

– La détention de Luz a été une erreur, comme elle le signale dans ses déclarations. Quant à la balle dans le pied, c'est un accident regrettable. Mais nous nous chargeons de son rétablissement. Ne vous inquiétez pas, elle a eu les meilleurs soins qu'elle pouvait recevoir à Santiago. N'est-ce pas, Luz ?

L'agent qu'on appelait « Brindizzi » me jeta un regard plein de sous-entendus.

C'était une journée de juillet très ensoleillée. Assise avec mon fils dans la galerie inondée de soleil que mon père avait fait construire, je pensai : « Combien de jours vais-je pouvoir passer ici ? » Dans mon esprit, les événements s'étaient ordonnés comme les pièces d'un puzzle. Le coup décisif allait bientôt être joué. J'étais prise dans un piège. Ils allaient m'emmener à l'hôpital militaire pour un contrôle et je devrais dire au médecin, au prêtre, à tout le monde qu'ils m'avaient libérée. Ils savaient que j'avais du mal à me déplacer, et même si j'avais pu marcher normalement, je ne pouvais pas prendre la fuite car ils risquaient de s'en prendre à ma famille et d'arrêter mon père ou mon frère. Je devais éviter tout contact avec le parti et même avec les simples sympathisants. J'étais comme une grenade sans cran de sûreté. De nouveau, j'avais la sensation d'être une sorte de lépreuse.

Je les ai regardés. Ma mère voulait absolument nous apporter du café. « Maman, me disais-je, n'insiste pas, laisse-les partir, je ne resterai peut-être que quelques heures. » C'était si dégoûtant de les voir mentir et jouer avec l'amour de mes parents en endossant le beau rôle de « ceux qui avaient ramené leur fille ». Mes parents n'avaient aucune idée de la façon dont ils m'avaient traitée. Mais je n'avais pas le choix, il fallait que je joue le jeu, même si j'étais sûre de perdre. Le jeu de la vraie liberté. Et puis, en fin de compte, qu'appelait-on liberté ? J'ai regardé mes parents. Ma mère ouvrait le paquet de biscuits, mon père apportait plus de café. Pourquoi ne voyaient-ils pas au-delà ?

Maman, papa… Mes parents. Je me souvins de ma vie avant mon arrestation. Ma vie s'était brutalement coupée en deux. Plus rien ne serait comme avant. J'étais divisée. Avant et après mon arrestation. Les agents étaient sur le point de partir. J'eus peur. J'avais l'impression qu'ils devinaient mes pensées. Comme lors de ma première nuit rue de Londres, j'avais la nausée et ils s'en aperçurent.

– J'ai mal au cœur, dis-je en devançant leur réaction. Excusez-moi, ce doit être la voiture.

Je me suis enfermée dans la salle de bains. Je me suis regardée dans la glace. Mes cheveux avaient poussé, certains avaient blanchi. Au milieu de ce chaos, une décision surgit. Sans doute, mon sort était-il joué, mais je pouvais encore réparer certaines erreurs. « Christ, mon ami ! Si tu es Dieu, merci de m'accorder la possibilité de cette réparation. Merci de me donner l'occasion de témoigner

mon amour à mes parents et à mon fils. La prochaine fois que je verrai la mort, je n'aurais pas de dettes d'amour. »

Je me souvins de cette nuit, quand, au bout de la souffrance, j'avais pensé : « Comme j'aimerais voir mes parents, les embrasser, leur dire : "Je vous aime" ». À ce moment-là, j'aurais donné ma vie pour être avec eux. À l'hôpital militaire, c'était comme si tout à coup ma tête avait été traversée par des lumières et des éclairs qui illuminaient les épisodes les plus sombres de ma vie. C'est alors que je vis mes parents et que je pus saisir et presque toucher du doigt tous les sacrifices auxquels ils avaient dû consentir pour moi.

Le 11 juillet 1974, Adita, la première de mes nièces est née. Cette naissance me sembla si belle. Pour elle, tout était promesses et chemins à parcourir, tandis que moi j'étais en sursis. Ce contraste aiguisait ma perception. La lumière, les couleurs, les arbres, le ciel, la cordillère pénétraient dans ma rétine, mon esprit s'en saisissait avec avidité. C'était une intense explosion de vie, de couleurs et de chaleur. L'amour me possédait, s'appropriait ma vie. Par moments, je devais fermer les yeux.

Je n'arrêtais pas de dire merci. Je pouvais aimer mes parents, m'emplir intensément et insatiablement de la merveilleuse richesse de ma terre et des parfums de la vie de mon fils. Pourquoi avais-je été incapable de saisir cette beauté auparavant ?

Le 12 juillet, on m'emmena à l'Hosmil. Je me souviens parfaitement de la date, car c'était le lendemain de la naissance de ma nièce. J'avoue que j'ai eu peur, même si j'essayais de ne pas le montrer. Tout se passa comme je l'avais imaginé. Tous ceux qui me connaissaient vinrent dans la salle d'attente du service de traumatologie. Les fonctionnaires avaient fait circuler la nouvelle de ma venue.

– Lucecita a été libérée ! criaient les soldats et les infirmiers.

Je les ai salués, c'étaient de bonnes personnes. Le docteur Elgueta m'enleva le plâtre et me donna quelques indications. Je devais faire les soins moi-même. Il me donna rendez-vous pour la semaine suivante et ajouta :

– Lucecita, c'est vrai que vous êtes libre ?

Je lui répondis qu'à ce moment-là, j'étais libre.

– Luz, je vous souhaite bonne chance. Vraiment, j'espère que tout se passera bien pour vous.

Il me tendit la main. Je pensais que je pouvais peut-être lui faire part de mes doutes, il saurait me comprendre ou m'aider à y voir plus clair, mais j'ai changé d'avis. J'étais toute seule dans cette histoire, je devais continuer à évaluer les situations et à me faire mon propre avis. Je me suis donc contentée de répondre :

– Merci, Docteur, merci pour tout.

Le sergent qui m'accompagnait au bain apparut à la porte.

– Lucecita, j'avais du mal à y croire. C'est bien vous, vous êtes libre…

– Oui, sergent. Je suis libre.

Je l'ai regardé d'un air de défi et j'ai pensé : « Psychopathe, je ne veux plus te voir ! » J'essayais de lutter contre le souvenir. Je sentais des vagues de chaleur déferler sur mes joues. Aujourd'hui encore, dès que j'y pense, je suis envahie par un mélange de honte, de rage et d'impuissance, une envie folle de dire : « S'il vous plaît, Docteur, renvoyez-le ! Savez-vous ce qu'il m'a fait ? »

Mais j'étais incapable de quoi que ce soit. Pendant des années, je n'ai rien dit. Je me sentais tellement humiliée. Je ne voulais pas accepter ce qui s'était passé. Je voulais l'effacer de ma mémoire. Mais voilà que cet épisode revenait, intact. Ce jour-là, je n'ai pas pu parler et aujourd'hui, je ne peux ni m'empêcher de rougir en y repensant ni chasser ce souvenir de mon esprit. Il me prenait dans ses bras pour me déplacer du brancard à la baignoire. La seule chose que j'avais réussi à dire une fois, c'était :

– Pourquoi ne demandez-vous pas à une infirmière de faire ça, sergent ?

– Parce que le docteur est le seul civil qui a le droit de vous voir. Mais ne vous inquiétez pas, j'ai vu tellement de femmes nues, n'oubliez pas que je suis infirmier.

Mais son regard semblait se durcir.

– Écoutez, ne criez pas ou alors…

Il prit mon pied sain et m'écrasa contre la baignoire. L'eau montait, couvrait presque mes joues, j'étais désespérée, j'ai fermé la bouche, mais je commençais à avaler de l'eau par le nez. Je finis par ouvrir la bouche, mais j'ai avalé encore plus d'eau. J'essayais de repousser ses mains avec les miennes, il mit le tuyau dans ma bouche. Mon ventre commença à se remplir d'eau, j'avais envie de vomir, j'étais au bord de l'asphyxie. Soudain, il me sortit de l'eau, il m'enlaça et se mit à embrasser mes cuisses. J'essayais de respirer, de parler, de raisonner, mais je ne pouvais pas. Je voulais qu'il enlève cette bouche dégoûtante qui rampait sur mon corps comme une limace et s'introduisait entre mes jambes. Je réussis à m'asseoir, je le pris par les cheveux. Je voulais le faire partir. Je sentais sa maudite langue glacée ou alors c'était moi qui étais glacée. Je me mis à lui donner des coups sur la tête. Il se leva, ses yeux étaient rouges, je le suppliai :

– Sergent, s'il vous plaît, s'il vous plaît, vous me faites mal !

Il eut de nouveau cet air égaré et se remit à me toucher, à chercher mon clitoris avec ses mains.

– Je veux que tu aies du plaisir, tu entends ! cria-t-il en mordant dans ma chair sans cesser de me regarder. Ne bouge pas ! Ses mains touchaient ma poitrine. Jouis ! Je veux te voir prendre du plaisir !

Il me mordit. Je sentis une douleur très forte, du sang commença à couler des lèvres de ma vulve. Je me mis à pleurer, tout en le suppliant :

– Par pitié, ça fait très mal !

– Tu as très mal ?

J'ai gardé le silence, pétrifiée. Il m'embrassa et me demanda si j'avais mal, puis il me laissa un moment. Il ouvrit sa braguette et commença à se masturber. Il me demanda juste de lui dire que j'avais très mal tout en me menaçant de me mordre à nouveau. Il n'arrêtait pas de dire :

– Surtout ne crie pas, dis-moi simplement que ça te fait mal !

Je répétais sans arrêt :

– J'ai mal, sergent, j'ai très mal !

Au début, ma voix semblait rauque, entrecoupée, mais très vite je me mis à pleurer. Alors, il me serra dans ses bras, tout en disant :

– Elle pleure, la petite, elle pleure ! jusqu'au moment où il éjacula.

Ces scènes sont restées imprimées en moi. Ce n'était pas tant la douleur physique que le sentiment d'impuissance qui m'a marquée. J'avais peur de cet homme. En tant qu'infirmier, il était compétent, attentif et sérieux, et soudain une bête sadique prenait possession de lui. J'ai compris qu'il ne voulait pas me faire du mal, à moi particulièrement, car dès que je commençais à le supplier en pleurant, il ne me touchait plus et commençait aussitôt à se masturber.

À cette époque, je cherchais simplement à me débattre contre le lot quotidien d'adversités et mon effarement infini. J'étais arrivée à la conclusion que tous les hommes étaient des fils de chiennes, et encore, c'était offenser les chiens.

Pendant que le sergent se montrait à la porte et me saluait comme s'il était content de retrouver une vieille connaissance, je pensais à tout ça. Je me suis contentée de lui dire :

– Oui, sergent. Je suis libre.

– Bonne chance, glissa-t-il doucement en s'éloignant.

Je savais que mon regard était dur et je crus voir de la tristesse dans ses yeux. Je me suis sermonnée en me disant : « Espèce de conne ! Qu'est-ce que tu as à foutre de cet enfoiré de sadique ? »

À l'hôpital, tout le monde était persuadé que j'étais en liberté. Cela me ramenait à ce que j'étais en train de vivre. Je suis rentrée à la maison. Les jours passèrent plus vite que je ne l'aurais souhaité. J'aidais ma mère à la cuisine. Je préparais les choses qu'elle aimait, des gâteaux et des *empanadas* au fromage pour le 15 juillet, jour de la fête de mon père et de mon frère. Mon fils avait l'air heureux.

Je me rendis au couvent de Santa Luisa de Marillac qui était en face de chez moi. Les religieuses me connaissaient depuis que j'étais petite. Je vis sœur

Rosita qui m'apprit que l'une des sœurs de la congrégation travaillait au Comité pour la paix. Je n'osais pas lui raconter mes doutes, elle dut penser que ma libération était définitive. En regardant mon pied qui était encore dans le plâtre, elle dit :

– Il faut que tu essaies d'oublier, tu as un enfant. Pourquoi ne viendrais-tu pas à l'école comme parent d'élève ou même comme professeur ? Tu pourrais travailler avec nous.

J'ai accepté tout en sachant que cette collaboration ne durerait pas longtemps. Mais c'était une belle manière de passer encore plus de temps avec mon fils et de connaître ses camarades. J'avais remarqué qu'il aimait me présenter ses petits copains. Son père était loin, il ne le connaissait pratiquement pas puisqu'il avait plié bagage quand le petit avait un an.

Le 13 juillet, mes parents étaient sortis. Mon fils était à l'école quand Luis Fuentes Riquelme vint me voir.

– Tacho ! C'était bien lui.

– Luz !

Nous sommes restés longtemps dans les bras l'un de l'autre. Puis, en voyant mon pied, il dit :

– Camarade ! Je t'aime tellement !

Sans transition, nous commençâmes à discuter. Je lui demandais des nouvelles de Ricardo. Comment avait-il été arrêté ? Ils avaient réussi à savoir que c'étaient des agents de l'Académie de guerre, l'AGA, qui l'avaient arrêté. Je lui fis part de mes doutes. Il réfléchit un moment, puis il dit :

– Il faut partir. Je vais t'aider à quitter le pays.

– Je ne peux pas, Tacho. Sais-tu ce qui arrivera à mes parents et à mon frère si je pars ? Ils ne se sont pas contentés de me le faire comprendre, ils me l'ont dit ouvertement. Je suis obligée de rester. Mon seul espoir, c'est qu'en voyant que je ne fais rien, ils finissent par me laisser tranquille. D'ailleurs, Tacho, il vaut mieux que tu partes ! Ils me surveillent, j'en suis sûre, ne reste pas ici !

Mes parents arrivèrent et lui demandèrent de partir. Il me serra dans ses bras. Je ne savais pas que c'était la dernière fois que je le voyais. Finis les rendez-vous, finis les parties d'échecs, les lectures, les conversations. Tacho était parti. Mon ami, mon frère…

Je ne voulais voir personne qui soit en rapport avec un parti de gauche, mais un jour la femme d'un camarade du quartier vint me rendre visite. Je lui ai assuré que je n'avais rien dit, et encore moins à leur propos. Nous avons parlé quelque temps devant le magasin de mon père. Un jeune homme était assis sur les marches du couvent, à quelques pas de là. Peu de temps après, je l'ai revu à la Villa Grimaldi.

**[9]**

## Deuxième détention

Le mardi 23 juillet, on m'avait invitée au théâtre municipal pour assister à un concert de Narciso Yepes. L'un de mes cousins s'était procuré un de ces billets qu'on donne aux étudiants. À mon retour, à quelques rues de chez moi, je me rendis compte qu'on m'attendait.

Le ciel était noir et profond, c'était l'une de ces nuits où la courbe de l'univers semble plus prononcée, on sent l'éternité et on croit pouvoir toucher la pulsation du temps. Le ciel et la terre se renversèrent d'un coup pour moi.

Je reconnus le soldat à une vingtaine de mètres. C'était le camarade de Rodolfo Valentín González Pérez. Lui aussi était un appelé de l'armée de l'air intégré au service de la Dina. Je ralentis le pas. Je ne pouvais rien faire. Il m'avait raconté qu'il était marié et avait une fille de quelques mois. « Il veut peut-être seulement me parler », pensai-je.

Mon esprit cherchait une issue, mais je ne pouvais pas me mettre à courir. Même si le médecin m'avait enlevé le plâtre, je boitais beaucoup. La blessure était encore ouverte et j'avais besoin de soins quotidiens. Je ne pouvais donc que marcher à la rencontre de mon destin. Malgré le froid, je sentis la sueur perler à mon front. La musique que je venais d'entendre résonnait encore en moi. « Le concerto d'Aranjuez, belle fin pour ma liberté. »

Le garçon s'approcha.

– Vous auriez du feu ?

Je me suis éloignée instinctivement et répondis :

– Je n'en ai pas.

– Accompagnez-moi, on veut vous poser quelques questions.

– Très bien, je vous attends à la maison.

Je sentis le canon de son pistolet s'enfoncer dans mon flanc. C'était un Colt 45. J'ai pensé au trou qu'il pourrait me faire. Je me suis retournée avec résignation.

– Laissez-moi au moins dire au revoir à mon fils, ai-je supplié. Juste quelques minutes.

Sur le trottoir d'en face, il y avait deux autres fonctionnaires. En arrivant au coin de la rue, j'aperçus la camionnette. Elle était vieille, de couleur verte.

– Impossible, vous ne pouvez pas retourner chez vous. Ils savent que nous vous cherchons. Ils vont comprendre qu'on vous a arrêtée.

– Arrêtée ?

– Non, juste retenue, le chef veut vous poser quelques questions.

– Maintenant ? Il y a quelqu'un au centre à cette heure-ci ?

– Vous avez raison, il est un peu tard, mais c'est de votre faute. D'ailleurs, où étiez-vous ?

Je regardais la rue Palermo. C'était le dernier coup d'œil que je donnais à ce quartier qui avait été le mien. Assise entre le conducteur et le sous-officier des carabiniers, j'ai posé le livre que mon cousin Emiliano m'avait prêté sur la boîte à gants et j'ai enlevé mes grosses boucles d'oreille en argent. Je me suis dit que si l'on me frappait, elles pouvaient me faire encore plus mal. Le sous-officier les regarda et les rangea. Par la suite, on me les vola.

– Je suis allée au théâtre.

– Parfait, vous regardiez un film pendant que nous vous attendions.

– Je n'étais pas au cinéma, mais au théâtre municipal.

Le silence se fit. Nous partagions désormais le même mètre carré et respirions le même air qui puait la naphtaline et la sueur, tant ces gens semblaient manquer d'hygiène. Une atmosphère de plus en plus lourde s'insinuait dans mon nez, un mélange visqueux de crasse, de panique, de sang, de femmes violées, de halètements, d'yeux aveuglés par des bandeaux crasseux et de lèvres closes à force de coups.

« Les dés ! Où sont mes dés ? » Je me souvenais du livre que m'avait prêté Emiliano et que je n'ai jamais pu lui rendre. La Dina l'a gardé et il ne fut pas publié au Chili. C'était un bon moment pour que le personnage du roman jette les dés. Si c'est le six, je suis libre ; si c'est le un, je me suicide, dans les deux cas, je leur échappe.

J'essayais de me calmer en renouant mon dialogue délirant avec la mort. « Salut, ma vieille ! Ça fait longtemps que tu ne m'as pas rendu visite. Maintenant nous ne nous quitterons plus. Tu vois, tu n'as pas besoin de m'appeler, c'est moi qui viens à toi. » Peu à peu, avec fierté, résignation et ironie, j'ai fermé les portes du présent et me suis préparée à aller où l'on voudrait bien me conduire. Ce serait peut-être ma dernière rencontre avec mon amie, la mort.

– Arrête la camionnette ! Je suis désolé Lucecita, mais il va falloir que je

vous bande les yeux.

Je n'ai rien dit, ni opposé de résistance. J'ai reconnu la rotonde Grecia, j'essayais de découvrir où nous allions, mais on tourna plusieurs fois et je perdis le sens de l'orientation. Peu après, ils s'arrêtèrent. J'entendis un portail s'ouvrir, puis les cris des gardes. Quelques mois plus tard, je devais apprendre qu'il s'agissait de la caserne Terranova, c'est-à-dire la Villa Grimaldi.

– Je peux enlever le bandeau ?

– Non, tu ne peux pas, en plus il faut que je t'attache. Veux-tu un café avant ?

– Il y a des cigarettes dans mon sac. Monsieur, est-ce que je peux fumer ?

– Si tu nous en donnes, bien sûr.

Je ressentais la même frustration qu'à Tejas Verdes, on n'a pas l'impression de fumer quand on a les yeux bandés.

– Je dois attendre demain, c'est bien ça ?

– Oui, maintenant essaie de dormir.

Je n'ai pas réussi à fermer l'œil, mais ça n'avait plus d'importance. Je me souvenais des derniers jours. J'avais la conviction d'avoir fait ce qu'il fallait, d'avoir au moins essayé. Mes parents et mon fils me vinrent à l'esprit dans une sorte de présence douloureuse et absente.

Je repensais à mon histoire, certaine de ne pas pouvoir dormir, puis je pris la décision de penser à autre chose. Il me fallait garder le moral pour affronter le lendemain. Le Crucifié surgit au fond de moi. Je m'adressai à lui : « Mon ami, toi qui es si bon, si cela était en ton pouvoir, je suis sûre que tu me permettrais de m'occuper de mon fils. Je me fiche de savoir si tu es Dieu ou pas. Je suis heureuse de pouvoir te parler et te voir dans cette nuit des yeux bandés. Tu me donnes du courage, tu vis dans tous ceux qui souffrent, dans chaque camarade abattu. Seigneur, je sais que quelle que soit la force de la douleur, celle-ci finit par passer. Ce sont des moments intenses, atroces… Mon ami, y aura-t-il une libération pour moi ? Seigneur, je sais que la lance qui fait le plus mal n'est pas celle qui s'enfonce dans le flanc, mais que celui qui te blesse est un être humain, et qu'il n'est pas possible de le haïr. La croix prend aujourd'hui la forme d'un lit où l'on viole ou d'un sommier où l'on applique l'électricité. »

J'étais tranquille car cela faisait plusieurs mois que je n'avais pas eu de nouvelles de mes camarades, ainsi ils ne pourraient plus m'arracher la moindre information récente, même si je craquais. Mon succès était bien amer. En me permettant de gagner du temps, la balle dans mon pied avait éloigné la possibilité de trahison. Je pensais : « La victoire, même l'homme le plus sot peut l'imaginer… » J'étais si loin de la réalité en croyant que j'avais encore quelques cartes à jouer. Les connaissant, je savais cependant que cela les rendrait furieux, qu'ils me frapperaient sans doute encore plus fort. Mais je parvins à retrouver

mon calme en me disant que la mort était la seule chose qui pouvait m'arriver et elle ne me faisait pas peur. Entre la vie et la mort, il n'y avait qu'un pas à franchir. Si je restais en vie, ce serait une sorte de cadeau qui me permettrait de revoir mon fils, si je venais à mourir, je ne serais pas moins heureuse. À ce moment-là, j'étais presque gaie.

Je me souvins de cet homme horrible qui me prenait par le bras, alors que je n'avais que 4 ans et m'emmenait dans la chambre qu'il louait avec sa femme, une dame terriblement grosse, pour m'intégrer à leurs jeux sexuels. Je n'ai jamais osé en parler à personne. Au début, j'avais peur. Peu à peu, je pris conscience que ce qui m'arrivait était mal. Je grandis avec un très fort sentiment de culpabilité, j'étais persuadée que je rôtirais en enfer à cause de mes péchés. Pendant toute mon enfance, je dus porter le poids de mes fautes et l'exigence de mes parents. Je faisais des efforts, j'essayais d'être irréprochable, mais ils ne semblaient jamais satisfaits. Pour une raison inconnue, pour moi, il n'y avait pas de ciel, ni d'anges, ni de parages idylliques où les agneaux paissent tranquillement en présence du Seigneur.

J'ai pensé à mon grand-père et pour la première fois je lui dis : « Heureusement que tu n'es plus là ! Tu ne sauras jamais que ta petite-fille préférée a été arrêtée. » J'avais également caché le secret de mon enfance à mon grand-père. J'avais peur que lui aussi cesse de m'aimer. Mais en grandissant, quand je pus mieux comprendre les choses, j'ai arrêté de me sentir aussi mauvaise. Pourquoi était-il si difficile de grandir, grand-père ?

**Mon grand-père**

Au cours de mon enfance, mon grand-père était tout pour moi. Créatif, cultivé, savant, intelligent, il avait une âme d'artiste, à la fois musicien, peintre et écrivain. Artisan par nécessité, syndicaliste par conviction, il était socialiste de cœur. Originaires d'un village appelé Los Arce en Navarre, ses parents émigrèrent au Pérou, mais mon grand-père voulut aller encore plus au sud. Il aimait et m'apprit à aimer profondément le Chili, ma patrie.

Je me souviens des étés dans la vieille bâtisse de Recoleta. D'interminables pièces d'adobe, deux patios, une vigne et un figuier rien que pour moi. Des orangers, des citronniers, des poules. Parmi les abeilles et la lavande, nous allions cueillir des fruits et ramasser les œufs avec mon grand-père. Au crépuscule, l'éclat phosphorescent des alouettes zébrait le ciel. Mon grand-père me lisait ses poèmes et me racontait des épisodes de l'histoire espagnole.

Quand j'avais 4 ans, je l'entendais travailler son violon, c'était magique. Je voulais grandir vite car il m'avait promis que, lorsque j'aurais le bras assez long

pour prendre l'instrument et le caler sous mon menton, il m'apprendrait à jouer ces mélodies. Il tint sa promesse.

Je me suis souvent demandée si quelqu'un le comprenait vraiment. À ses côtés, j'avais l'impression d'être une princesse. J'écoutais ses berceuses, l'*Ave Maria* de Schubert, je restais des heures devant ses horloges et les bouteilles de cristal où il gardait les liqueurs de toutes les couleurs qu'il préparait, ainsi que les encres et les pinceaux.

Je me souviens de ses cheveux blancs, de sa démarche, de l'éclat de ses yeux ravis devant les cages des canaris et des chardonnerets alignées dans le couloir de la vieille maison. Mes parents m'interdirent de lui rendre visite, ils n'aimaient pas qu'il me parle du Parti communiste et du Mouvement ouvrier. Ma mère me disait :

– Petite peste, tu vas finir par devenir folle avec ce vieux qui perd son temps à faire des bêtises.

Quand j'eus 14 ans, mon entraîneur me dit que si je voulais remporter le championnat national d'athlétisme, il allait falloir travailler très dur pendant les vacances. Mon grand-père réfléchit un moment, puis me dit que mon entraîneur avait raison. Il était temps que j'aie des amis de mon âge. Mon grand-père m'aida à briser les liens qui m'attachaient à lui, il m'expliqua que le véritable amour n'est pas une entrave, car il ne veut rien posséder pour lui-même et n'aspire qu'à faire le bonheur de la personne aimée.

En dehors de mon grand-père, mon enfance était plutôt triste. J'ai dit à ma mère que je voulais devenir bonne sœur et lui ai demandé, je ne sais pourquoi, de ne le dire à personne. Elle ne respecta pas mon désir et le raconta à l'une des religieuses du couvent. J'avais fait ma communion vêtue avec les habits de la congrégation et à partir de ce jour beaucoup de choses changèrent pour moi. Je crois que les gens commencèrent à me traiter autrement. Souvent je m'entretenais avec la mère supérieure ou avec la mère provinciale, elles me parlaient de ce que serait ma vie si j'entrais au couvent. À 14 ans, j'irais à Rome pour faire mon noviciat, mon frère recevrait une bourse pour entrer au collège des frères de l'Ordre. Je ne me souviens plus très bien des détails, mais cela m'effrayait et me faisait de la peine.

La bonne sœur chargée du cours de religion nous disait que la nuit, pendant qu'elle dormait, du côté droit du lit, il y avait un ange et du côté gauche, un démon. Chaque fois que je me réveillais du côté gauche, je sentais que Satan l'avait emporté et je me mettais à pleurer, inconsolable.

En grandissant, je ne pouvais éviter de confronter les enseignements de mon grand-père avec les dires des bonnes sœurs et j'ai commencé à poser des questions. Je leur demandais d'abord pourquoi on nous appelait « demoiselles » :

est-ce que cela voulait dire que lorsque leurs parents n'avaient pas les moyens de les envoyer au collège, les filles n'étaient pas des « demoiselles » ? Personnellement, je savais que mes parents faisaient d'énormes efforts pour payer mon école mensuellement. Je me souvenais des très nombreuses fins de mois où ils ne mangeaient que du pain trempé dans du vinaigre. Je me sentais coupable pour tous leurs sacrifices, si bien qu'un jour je leur dis que je voulais changer d'établissement et m'inscrire dans une école gratuite. Ils me dirent que dans ce cas mon frère ne recevrait pas de bourse. Je sentis un énorme poids sur mes épaules et dis que je ne voulais pas être comme ces bonnes sœurs qui faisaient une différence entre les « demoiselles » et les pauvres.

Penser à mon grand-père à la Villa Grimaldi me rendit terriblement triste. Mais d'un autre côté, j'étais envahie par un sentiment de paix, l'étrange paix de celle qui sait que sa vie se termine ou du moins s'interrompt radicalement. Je me disais qu'il valait peut-être mieux que mon fils grandisse sans moi ; imaginer qu'il puisse un jour connaître une situation semblable à la mienne m'était insupportable. Dans la vie, on peut gagner ou perdre. D'après ma famille, j'avais perdu. J'assumais leur jugement et ne cherchais pas à être ce qu'ils appelaient une gagnante.

Le matin du 24 juillet 1974, les officiers arrivèrent et me firent violemment sortir. Je suis tombée plusieurs fois. Le trajet était long et mon pied n'avait pas encore cicatrisé. Je suis tombée dans l'escalier de pierre de la maison patronale de la Villa Grimaldi. Cela faisait plusieurs jours que je n'avais pas eu aussi mal au pied. J'entendis un cri :

– Amenez-moi cette communiste de merde sur-le-champ !

J'étais là, debout, un garde me tenait par l'épaule. J'ai remarqué que j'avais perdu les talons de mes chaussures, des sabots larges et confortables pour mon pied blessé. J'avais d'ailleurs l'impression que mon pied recommençait à gonfler, il m'élançait. Je pris conscience que j'étais en train de crier. Des hurlements compulsifs sortaient de ma gorge, mon nez saignait. Soudain, on me donna un coup de poing en plein visage. Cela ne me fit pas mal, tant j'étais confuse. Je m'aperçus que j'étais sur le point de tomber. « Je vais perdre connaissance », ai-je pensé. L'homme continuait à me rouer des coups. Mes jambes se plièrent, on me souleva, je reçus, d'en bas, un autre coup sur le menton, j'avais les pieds en l'air, je suis tombée sur le dos et l'un des coins d'un meuble métallique, un bureau sûrement, entra dans mon flanc. Le sang mouilla mon pantalon. Je me remis à crier. La seule chose dont je me souvienne est que j'ai eu le temps de penser : « Pourquoi ça ne me fait pas mal ? » Comme si quelque chose empêchait la douleur d'accéder à mon cerveau. Le corps humain est une machine étonnante !

Je ne sais pas combien de temps je suis restée par terre. L'eau qu'on jeta sur moi à l'aide d'un seau me fit sursauter. J'étais glacée et, dès lors, je ressentis la douleur. Je vis un officier aux cheveux très courts, qui, depuis le sol, m'apparut élancé et mince comme un fauve. J'étais dans un bureau. Quelques mois plus tard, je devais apprendre qu'il s'agissait de l'un des bureaux de l'unité Purén.

– Réveille-toi, sale pute ! Les communistes sont toutes des putes et les fils des putes sont tous pédés. Je te hais, tu entends ? Je te hais ! Maintenant tu vas voir « des fascistes en action ». C'est bien ainsi que vous nous appelez, hein ? Soldat, cria-t-il hors de lui, vous saviez que c'est comme ça qu'ils nous appellent ?

– Non, major, je ne savais pas.

– Et bien si, c'est comme ça. Vas-y, chienne, traite mon soldat de fasciste pour qu'il voie que son major ne lui ment pas.

L'officier commença à me donner des coups de pied sur les côtes jusqu'à les faire craquer. Il me frappait en criant comme un dément. Bien sûr, j'étais incapable d'articuler le moindre mot. J'entendais le bruit sec et court que faisait l'air en sortant de ma bouche, comme si j'étais un ballon en train de se dégonfler. J'étais choquée. L'officier ne pensait qu'à s'acharner sur moi tout en répétant :

– Dis-nous que nous sommes des fascistes ! Dis-nous que tu voulais nous tuer ! Dis-moi que tu me hais !

Je perdis connaissance plusieurs fois, à la fin j'étais presque nue. Il m'avait arraché mes vêtements, mais je n'avais plus conscience de mon corps. Tout se passait comme si seul mon esprit était présent et regardait la scène avec une consternation infinie. Je ne sentais plus mes jambes ni mes bras, rien. Ma peau devait avoir beaucoup gonflé car elle me tirait. Soudain, l'officier se baissa et presque en me suppliant, il me dit :

– Écoute, je vais te laisser tranquille un moment. Mais avant, dis-moi que tu me hais. Maintenant, tu me hais, pas vrai ?

J'ai rassemblé mes forces et j'ai essayé de m'asseoir. Nous étions face à face, les yeux dans les yeux. Je pouvais sentir son haleine, mais j'étais incapable d'élever la voix, une main semblait serrer mon cou et m'empêchait d'émettre le moindre son. Je réussis tout de même à dire tout bas :

– Non, monsieur, je ne vous hais pas.

Je ne sais pas pourquoi je lui ai dit ça. Je n'ai pas réfléchi, mais j'imagine que c'était la vérité. Je me souviens d'une sensation généralisée de douleur. Comme la première fois qu'on m'avait violée rue de Londres, j'avais l'impression de me voir de l'extérieur avec une tristesse immense. Un niveau de conscience différent me plaçait à quelques mètres de ce qui était en train de

m’arriver. Je m’observais du dehors et me glissais à l’oreille : « Oui, Luz, c’est bien toi, c’est à toi que tout cela est en train d’arriver et c’est toi qui viens de dire : “Je ne vous hais pas, monsieur.” »

L’officier explosa de colère.

– Sortez-moi cette pouffiasse, jetez-la par terre !

J’ai souri en pensant que j’allais chez ma mère, qu’elle allait m’accueillir.

Deux soldats me portèrent dehors, l’officier nous suivait en criant :

– Celle-là, je vais la faire crever ! Regardez comme elle sourit, on dirait qu’elle va à une fête. C’est qu’elle est dure, la pute ! Je suis sûr qu’on l’a entraînée à Cuba.

Il me demanda quand j’étais allée à Cuba.

– Jamais. Je ne suis jamais allée à Cuba, monsieur.

Je me suis enfermée dans mes souvenirs. J’ai pensé à Alejandro. J’essayais de l’imaginer sous un beau ciel dans cette île lointaine. J’avais besoin de croire qu’il était sain et sauf au bord de la mer.

L’officier croyait que je me moquais encore de lui et me traîna par les cheveux. Mes jambes heurtèrent les marches de l’escalier. C’était curieux, je constatais la douleur, mais ne la ressentais pas. Je ne pleurais pas, mon cerveau semblait divisé en deux, la partie qui aurait pu sentir la douleur était bloquée.

Je m’abandonnais à mes souvenirs. Alejandro, qu’il était doux de penser à toi. Devant moi se dressait l’image de la cordillère et de la neige rose des sommets qui fondait au printemps. Je pensais aux ravins profonds, gris, vert foncé, un superbe rouge bordeaux rehaussait les contours. J’essayais d’ouvrir les yeux pour voir le ciel, mais ce n’était pas possible, ils étaient trop gonflés. Je suis tombée sur le dos. À un moment ils m’enlevèrent les attaches ou alors elles s’étaient desserrées, si bien que je pus caresser la terre avec mes paumes. J’entendis une voiture démarrer et une voix penchée sur moi qui me disait :

– Tu entends ? Cette camionnette va te passer dessus, d’abord sur les jambes, puis de plus en plus haut, jusqu’à ce que tu parles.

À ce moment-là, on prévint l’officier que le colonel voulait lui parler. Je compris qu’il s’agissait du major Urrich. Un soldat avait prononcé son nom. Plus tard, j’appris son nom complet, Gerardo Ernesto Urrich González. Le major donna l’ordre de l’attendre et il partit.

Un soldat s’approcha, je le reconnus. C’était l’un des gardes de l’hôpital militaire.

– Lucecita, parlez, faites ce qu’il vous dit. Il va vous tuer.

– Tu veux m’aider, soldat ?

– Vous savez bien que je ne peux rien faire.

– Si, tu peux. Prie avec moi ! Tu connais les prières ? Moi, je les ai oubliées,

mais je répéterai après toi. S'il te plaît !

Le garde ferma un instant les yeux, puis il sourit et se mit à prier : « Je vous salue Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. » Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à prier tout bas, mais peu à peu j'élevais la voix. D'un coin reculé de ma mémoire, les prières de mon enfance venaient à moi, intactes. Je continuais à prier. J'entendis le vrombissement de la camionnette. Le moteur rugissait. « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » La camionnette accéléra. « Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. » Je sentis un pincement dans la jambe gauche. « Jésus ! » Un cri :

– Halte !

Et moi, étrangère à tout cela, je me disais quel beau nom, Jésus, un mélange doux et tendre comme du miel. Je sentis qu'on me traînait. Des cris. Je n'étais pas morte, mais ce n'était qu'une question de temps, je voulais mourir l'âme remplie de vagues. « Sainte Marie, mère de Dieu… » Des vagues qui embrassent le sable. « Priez pour nous pauvres pêcheurs… » Des aubes réveillées par les caresses du soleil et des fleurs. « Maintenant et à l'heure de notre mort. Amen. » Je me souvins de la beauté et de la fraîcheur des bois de sapins. Une porte s'ouvrit, on me traîna par un escalier étroit. Il sentait l'humidité et le moisi. Quelle importance, à l'intérieur de moi j'avais une lumière nouvelle, une sorte de soleil. « Notre Père, qui es aux cieux… » Un parfum de terre mouillée, de glaise… « Que ton nom soit sanctifié, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel, toi qui es à la fois père, homme et Dieu, pardonne-nous nos offenses… » Chaque larme rend ma peau plus tendre… « Comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés… » Ce sera ainsi tant que de l'eau jaillira de mon être. « Et ne nous soumets pas à la tentation de la violence… » De l'eau ! J'avais soif ! « Mais délivre-nous du mal. »

À nouveau des voix et des gens qui montaient.

Je vis plusieurs jambes. Je pris conscience de ma nudité. J'essayais instinctivement de couvrir ma poitrine avec mes mains. J'étais attachée.

– Amène-la, maintenant je vais tout lui enlever !

– Chef, elle ne tient plus debout.

– Amène-la, je te dis ! Soutiens-la, assieds-la. Non, pends-la plutôt.

Ils m'attachèrent les poignets, tendirent une corde, puis ils me pendirent. Mon Dieu ! Mes épaules craquèrent, comme des fers brûlants des points de douleur me traversèrent le corps, mes articulations cédèrent, mais rien n'était fracturé. Les exercices de gymnastique que j'avais faits au cours de ma vie avaient au moins servi à quelque chose. « Je suis forte », pensai-je. D'ailleurs, ma mère me disait toujours :

– 800 mètres, c'est une distance pour les garçons, pas pour les filles, tu

passes ton temps à faire de la gymnastique, comme les hommes.

Moi, je lui répondais que ma condition de femme ne m'empêchait pas de pratiquer un sport.

Le major s'approcha de moi.

– Lève la tête !

Je ne l'ai pas fait, je n'ai pas pu, j'avais très froid, ma tête oscillait comme un pendule. Cela m'était égal d'être nue.

– Maintenant, tu vas dire que tu me hais, insista-t-il.

– Non, monsieur, je ne vous hais pas.

– Pourquoi ? Dis-moi pourquoi tu ne me hais pas.

– Parce que je vous comprends, monsieur. Parce que ça me fait de la peine.

J'entendis des rires et des chuchotements. Les gens continuaient d'arriver, il y avait beaucoup de monde, ils se mettaient devant moi, à côté du major, partout. Il cherchait la dispute, mais ce n'était pas mon cas.

– Amenez le traître. J'aimerais qu'elle le voie, votre… comment l'appelez-vous déjà ?

– Lucecita, murmura quelqu'un.

– Lucecita, une emmerdeuse, voilà ce que tu es. Je ferai tout ce que je peux pour que tu finisses par me haïr. Je te promets que tu finiras par me haïr, espèce de salope !

**Confrontation avec le soldat Rodolfo**

Deux soldats arrivèrent. Ils amenaient Rodolfo Valentín González Pérez, le jeune homme qui aidait les détenus à l'hôpital militaire. Il était nu, à l'exception de son caleçon qui avait l'air très blanc sur sa peau brune. Il avait la jambe droite dans le plâtre.

Le major commença à parler :

– Regardez-moi ce con ! C'était un soldat de l'armée de l'air et maintenant ce n'est qu'un traître ! Mais nous l'avons démasqué. Il s'est jeté par la fenêtre pour essayer de fuir, mais il n'a réussi qu'à se casser la jambe. On l'a envoyé à la clinique juste pour l'interroger.

Le major se mit à rire, puis il ajouta :

– Bien sûr, il a essayé de prendre la fuite, car il savait ce qui l'attendait. Est-ce que tout le monde est là ? J'aimerais que tout le monde soit là pour voir ce qui arrive aux traîtres et aux putes qui essayaient de les séduire. Qu'est-ce qu'il a fait pour toi, ce con ?

– Rien, monsieur, il n'a rien fait.

Des rires.

– Tu as vu, soldat ? Elle essaie de te protéger. Si une pute marxiste protège un soldat, c'est la preuve que c'est un traître. Alors tu ne veux pas nous dire ce que tu as fait pour le convaincre. Il a couché avec toi ?

– Non !

– Ça te dérange que je t'appelle pute ?

– Ça ne fait pas de moi une pute, monsieur.

– J'en ai marre de toi ! C'est la dernière fois que je te demande : qu'est-ce que ce con a fait pour toi à l'hôpital militaire ?

– Je ne sais pas.

Il demanda un papier et le déchira, puis il approcha un briquet et mit le papier enflammé sur mon ventre. Une odeur de peau brûlée se répandit dans la pièce, une odeur semblable à celle des poulets qu'on nettoie en les passant par une flamme. Mais là, c'était moi qu'on brûlait.

Il me frappa, puis il me brûla. Je ne sais pas comment décrire cet instant. Je reprenais à peine connaissance que je m'évanouissais à nouveau. Est-ce que la mort ressemble à cela ? Urrich González voulait à tout prix que je lui dise que je le haïssais, que je les haïssais tous. Et moi, Dieu sait pourquoi, je lui disais :

– Non, monsieur, je ne vous hais pas, je vous comprends, il me semble que vous ne vous êtes pas laissé le choix… Est-ce que vous avez le choix ? ajoutai-je.

À un moment, je lui ai demandé comment il pouvait me haïr à ce point, n'avait-il pas une mère, une femme, une sœur ? Fou de rage, il me frappa encore plus fort en criant que les femmes de sa famille étaient des dames et pas des putes comme moi.

Pendant très longtemps je croyais que si je racontais ce qui m'était arrivé, personne ne me croirait. Cependant, en 1991, au cours d'un de mes voyages en Europe, j'ai lu le témoignage de quelqu'un qui était dans la tour de la Villa Grimaldi ce jour-là. Cette personne se souvient de tout, elle l'a raconté aux ONG bien plus tôt que moi. J'ignorais que cette personne avait été près de moi ce jour-là. Pour le moment, je ne voudrais pas en dire plus, car elle est impliquée dans plusieurs procès pour lesquels son témoignage peut être capital.

Dans une sorte de brouillard, je revois Rodolfo en train de me crier :

– Luz, tu peux tout leur dire, moi je l'ai déjà fait. Je n'ai pas résisté. J'ai tout avoué, ce n'est pas la peine de continuer à souffrir pour moi.

– Ce pédé, il ne supporte pas qu'une femme soit plus courageuse que lui, criait le major. Est-ce que tout le monde a vu ça ? J'aimerais que tout le monde le voie. Même une pute marxiste est plus courageuse qu'un traître. Regarde-moi ce pédé, quel traître ! Mais cette chienne va finir par parler elle aussi. Moi, je sais déjà tout, mais je veux l'entendre de ta bouche.

Depuis un coin, à moitié assis sur un matelas, appuyé sur l'un des murs de la tour, Rodolfo pleurait en me criant :

– Luz, dis-leur ce qu'ils veulent. Fais-le pour ton fils, s'il te plaît, ne souffre plus. Dis-lui ce qu'il veut entendre ! Ne souffre plus pour moi !

Urrich, fou de rage, se mit à crier :

– Vous vous rendez compte, soldat ! Et après vous prétendez qu'elle ne vous a pas engagé pour travailler pour la gauche !

J'ai rassemblé mes dernières forces pour lui dire :

– Monsieur, je n'ai recruté personne. Au contraire, quand les gardes se mettaient à parler, je leur demandais de se taire, il ne fallait pas qu'ils parlent devant moi. S'il vous plaît, demandez-leur. À vos côtés, il y a deux gardes, demandez-leur. Vous n'allez quand même pas croire que je les ai tous recrutés ?

J'ai regardé le garde dans les yeux. Il est devenu pâle. C'était l'un des camarades de Rodolfo, celui qui m'avait arrêté la veille. Il semblait ému et effrayé.

Il baissa les yeux et confirma d'un geste presque imperceptible. Déconcerté, le major se retourna et le regarda. Il commença à crier :

– C'est vrai ? Elle t'a déjà demandé de te taire ?

Le jeune homme hésita, me regarda et esquissa un geste affirmatif. Urrich cria :

– Amenez-moi le chef de ces cons !

Quelqu'un descendit les escaliers en courant. Pendant ce temps, Urrich me regardait sans rien dire. Il se mit à faire les cent pas et ordonna à quelqu'un derrière moi :

– Détache-la un moment.

On me défit les attaches. Je n'avais aucune sensibilité dans les bras ni dans les poignets, mes pieds touchaient le sol, je ne bougeais plus, mon sang paraissait inonder mes bras et mes mains. C'était horrible, on aurait dit qu'on m'enfonçait mille aiguilles dans la peau, je ressentais une étrange et douloureuse démangeaison. La brûlure de mon ventre m'arracha une plainte. Un liquide jaune en coulait. « De la lymphe », pensai-je.

Quelqu'un disait :

– Elle est belle, la salope, au moins ce con aura baisé un canon avant de clamser !

Cela me blessait qu'on me traite de pute, mais je savais que rien de ce je pouvais faire ou dire ne les ferait changer d'avis. Peut-être avaient-ils besoin de croire tout ce que leur chef leur disait. J'étais totalement anéantie. Je n'avais plus rien. J'étais moins que rien.

Peu de temps après, quelqu'un arriva et on me pendit de nouveau. Dans ce

qui me sembla être un élan d'humanité, un des soldats me permit de toucher légèrement le sol de la pointe des pieds. C'était déjà un peu moins atroce. Ils me forcèrent à lever la tête. Je vis quelqu'un que je devais identifier plus tard comme le major Manuel Andrés Carevic Cubillos. « Don Raúl », ainsi qu'on l'appelait à la Dina. C'était le chef de l'unité Purén, celle qui surveillait ma chambre à l'hôpital militaire.

C'est alors qu'il arriva quelque chose d'incroyable. Le major Urrich González commença à interroger le major Carevic Cubillos devant moi :

– Tu savais que les soldats racontaient des choses sur la Dina et que celle-là leur demandait de se taire ?

– Oui, ils m'en ont parlé plusieurs fois, répondit-il faiblement.

Urrich me regarda et me dit :

– Et toi, pourquoi tu leur demandais de se taire ?

– Parce que je ne voulais rien savoir, monsieur, parce que ce que je vous dis depuis le début est la stricte vérité. Je ne sais rien. Et je veux vivre, je veux retrouver la liberté, et je pense que savoir met en danger. Je n'ai jamais recruté personne, je n'ai jamais essayé de convaincre personne.

– Mais ce con t'a raconté que son frère est réfugié politique !

– C'est vrai, mais j'espère que vous savez ce que je lui ai répondu.

– Non.

– Je lui ai conseillé d'en parler à son chef. S'il se montrait loyal, son chef lui ferait confiance.

Urrich regarda Carevic encore plus déconcerté. Celui-ci confirma d'un signe de tête.

Urrich me fixa du regard, puis il me tourna le dos et partit. Avant de commencer à descendre l'escalier, il cria :

– Descendez-la et mettez-la sur le matelas sous la surveillance d'un garde !

## Dans la tour de la Villa Grimaldi

Le personnel commença à se retirer. Un homme aux cheveux gris s'approcha et me demanda si je le reconnaissais. Je lui répondis par la négative, mais il m'expliqua qu'il avait épousé une de mes camarades à l'université et se souvenait bien de l'athlète que j'avais été. Quelques années plus tard, il m'apprit lui-même qu'en 1976 il était sergent et conduisait la voiture du colonel Manuel Contreras[1]. Je ne sais pas ce qu'il faisait là ce jour-là, le colonel se trouvait peut-être à la Villa Grimaldi. Il y avait beaucoup de monde et moi, bien entendu, je ne faisais pas attention. Il y avait des moments où, si on ne me tirait pas par les cheveux, j'étais incapable de lever la tête.

On dit que je suis restée douze jours à la Villa Grimaldi. Je ne me souviens d'aucun détail, je sais qu'on avait ordonné de ne pas me donner à manger. On me couvrit avec un gros poncho en laine noir. Un jour, quelqu'un qui touchait mes jambes me réveilla. Le garde me fit signe de me taire.

– Ne parlez pas. L'homme qui vous examine sait remettre les os.

Je ne sentais pas mes jambes, en réalité je ne sentais rien du tout, en dehors du côté interne du pied et de la jambe hypersensible. Je me suis regardée. J'avais des croûtes sur le ventre, les poils pubiens qui avaient poussé sous la peau brûlée me grattaient.

Après un moment, l'homme dit :

– Elle n'a rien de cassé, mettez-lui les jambes vers le haut pour qu'elle ne se relève pas. Comment fait-elle pour aller aux toilettes ?

– C'est nous qui l'emmenons.

Je ne me souvenais même pas de ça. Le garde prit ma tête avec douceur et me donna de l'eau. Un autre jour, il me donna un morceau de chocolat et un peu de pain. Je me mis à pleurer quand l'un des soldats ouvrit la bouche et sortit un immense morceau de pomme, il m'aida à me relever et me le donna. Il l'avait caché dans sa bouche. Ce fut la pomme la plus délicieuse que j'aie mangée de ma vie.

Pour moi, les jours et les heures n'existaient pas. Rien qu'une torpeur permanente. Les rares instants de conscience étaient étranges. Je sentais que les gardes faisaient ce qu'ils pouvaient. Incapable de réagir, je me contentais de les regarder et de leur dire merci.

La douleur aussi était différente. Je pouvais sentir sa présence constante, mais je ne souffrais pas vraiment. Elle semblait avoir dépassé le seuil du tolérable et avait fini par se dissoudre. J'étais au-delà de la douleur. Un jour je me suis demandé : « Est-ce qu'on peut mourir de douleur ? » Je sentais que mon désir le plus cher était de mourir, le brouillard finissait par tout envahir. Un nuage m'enveloppait, j'étais par terre, mais le sol ne m'avait jamais semblé dur. Je n'étais pas là, j'étais tombée dans un pli de mon être, dans un monde parallèle où je pouvais me souvenir, voir et presque sentir les paysages et les fleurs.

Au bout du treizième jour, d'après ce qu'on m'a dit, on m'apporta à manger. Mais je ne pouvais rien avaler. J'avais la gorge et les lèvres trop sèches. J'avais la sensation de revenir de très loin ; pour la première fois, je voyais la poussière sur le sol, dans les coins, sur les murs. J'essayais de trouver une position plus confortable. J'avais mal. Je me mis à rire. Je venais à peine de m'apercevoir que j'étais encore en vie. Mon amie la mort m'avait encore faussé compagnie. Elle n'était plus là. J'avais envie de lui crier : « Lâcheuse ! Mauvaise amie ! Tu t'es reconnue dans mon sourire et tu as fui. » Bien sûr, mourir aurait été plus facile.

Et si j'essayais de me tuer ? Ce n'était qu'une question. Je savais que tant qu'il me resterait une lueur de conscience, je me battrais pour survivre. J'ai appuyé mon dos contre le mur et je me suis regardée. À Tejas Verdes, je pensais que je ne pouvais pas être plus sale, mais je m'étais trompée. Mon ventre me gênait, j'avais une démangeaison atroce, les poils du plaid étaient collés à mes croûtes, mais ça ne s'était pas infecté. J'ai passé le doigt sur ma poitrine, j'étais recouverte de poussière et de terre. Satisfaite, je me suis exclamée : « Tu ne peux pas me faire mal ! » J'ai observé mon pied, la blessure avait presque totalement cicatrisé. Mon pied aussi était recouvert de poussière et de terre, mais sans trace d'infection. J'ai encore souri. Je me sentais fille de la terre. Oui, j'étais faite de terre.

Je suis sortie de ton ventre, mère Terre, petite mère chérie. Je me suis arrêtée net dans mes divagations. Est-ce que j'étais en train de devenir folle ? Mon Dieu ! Dans les pires moments, l'esprit pouvait faire appel à une réserve illimitée de beauté mais je me rendais compte que si je me dérobais à la folie de la situation, c'est moi qui allais devenir folle. Folle à lier.

Le sortilège des mains attachées et croisées sur mon ventre, ces liens qui voulaient m'écarter de la réalité, je ne pouvais les rompre qu'en m'abandonnant totalement. Cette ouverture supposait une acceptation totale de tout ce qu'il m'était donné de voir, entendre, toucher et sentir. Je pris la décision d'accepter cette ouverture quelle que soit la situation.

Je me répétais en essayant de me convaincre : « Je ne suis pas folle, mon instinct me protège. ». Très vite, je recouvrai mes esprits. Je me suis souvenue de Rodolfo, on m'a dit qu'il était mort à cause de l'aide qu'il m'avait fournie. Je ne voulais pas comprendre qu'on l'ait tué à cause de quelques mots qu'il avait transmis à mes parents et à mon fils. Je ne pouvais l'accepter. Je croyais que c'était une nouvelle manière de me torturer et de me faire encore plus peur.

Mon organisme s'était nourri de mes réserves même si je ne bougeais pas du tout. De plus, j'étais assez maigre de nature, je me reprochais de ne pas avoir mangé plus à la maison. Toutes les pensées me reconduisaient à la maison, à mon fils, je lui parlais comme s'il avait été là.

Mon petit Rafael, j'espère que tu te souviens de tout ce que je t'ai raconté, si maman ne vient pas te voir, c'est parce qu'elle ne peut pas. Je me souvins de son visage triste. Je ne pouvais pas soulager sa souffrance, j'ignorais de quelle manière s'installerait en lui la sensation d'abandon, je pouvais juste lui dire : « Je t'aime, s'il te plaît, ne l'oublie jamais, je t'aime beaucoup. » Son enfance fut bouleversée, comme celle de bien d'autres enfants à l'époque. Il fallut bien des années pour que je découvre à quel point tout cela l'avait affecté.

Je massais mes jambes en essayant de mobiliser chaque partie de mon corps.

J’étais toujours nue ; dans un coin, j’aperçus mes chaussures sans talons. Même si la couverture était épaisse, j’avais très froid. Mes épaules et mes poignets étaient blessés. Autour de la cuisse gauche, j’avais une blessure, c’était une sorte de ceinture imprimée sur la peau, à cause d’un coup peut-être ou alors c’étaient les attaches.

Un jour, en m’apportant à manger, l’un des gardes resta un peu plus longtemps avec moi. Il me raconta que les autres gardes ne voulaient plus me voir. Comme je lui demandais pourquoi, il se mit à rire.

– Je crois que vous leur faites pitié, répondit-il. Ou alors ils ne veulent pas subir le même sort que González.

Je lui ai demandé de ses nouvelles. Personne n’avait vu, mais le chef leur avait dit qu’il était mort à cause de sa trahison.

Je lui ai expliqué que jamais je n’avais essayé de le recruter.

– Vous avez peut-être raison, mais les chefs nous ont avertis que nous ne devions pas vous parler, Lucecita. Ils nous ont dit que vous étiez très intelligente et que vous pouviez nous embrouiller facilement et faire de nous des traîtres comme González.

– C’est vrai qu’il m’a aidée en transmettant des mots à mes parents, mais c’est tout, je vous le jure.

– Il a dû faire quelque chose de plus, Lucecita, vous n’étiez pas la seule qu’il aidait.

Le soir, j’entendis du bruit. La lumière d’une lampe de poche filtrait à travers le trou de l’escalier. C’était l’un des gardes, il m’apportait des vêtements et un sandwich. J’ai ouvert le sac qu’il me tendait. Il y avait des cigarettes et un thermos. C’était du café au lait. Il attendit que je mange, puis il partit. Il me dit que les vêtements étaient à sa sœur.

Soudain je me suis dit que je ne devais jamais oublier ces moments, pas seulement la douleur, mais tous mes sentiments. J’étais en train de découvrir des trésors, l’aide de ces garçons me faisait comprendre que, où que l’on soit, il y a toujours de vrais êtres humains.

1. Juan Manuel Contreras Sepúlveda : directeur de la Dina de 1973 à 1978.

**[10]**

## Retour rue de Londres

Je ne sais pas exactement quand, vers fin juillet ou bien début août, ils me mirent un bandeau sur les yeux et me firent monter dans la camionnette pour me conduire de nouveau rue de Londres, à la caserne Yucatán.

Les gardes me reconnurent et me donnèrent le même numéro qu'en mars. J'étais redevenue la 54. Quand ils firent l'appel, je m'aperçus qu'il y avait plus d'une centaine de détenus. On me rattacha à une chaise. J'avais de nouveau les jambes et les bras gonflés et un élancement douloureux dans les mains et les pieds, surtout au niveau de ma blessure. J'essayais de m'habituer à cette position, mais j'avais mal aux reins, de plus l'odeur était horrible. Nous étions tellement nombreux et sales ! Moi aussi, je devais sentir mauvais, simplement je m'étais habituée à ma puanteur. Ils disaient que les toilettes étaient en panne et qu'ils ne les nettoyaient qu'une fois par jour. J'essayais de faire des isométriques, c'est-à-dire de contracter les muscles segment par segment et de les relâcher ensuite. Cela me faisait mal, mais au moins j'évitais l'atrophie. J'avais beaucoup maigri. Même si je n'avais jamais été très costaude, j'étais autrefois assez musclée.

J'avais l'intuition qu'il me faudrait vivre cette horreur encore longtemps. Si je laissais mon organisme se dégrader, je serais incapable d'échapper à la folie qui menaçait mon esprit.

Quand je pensais à ma situation, le désespoir et l'angoisse s'emparaient de moi. Je pris peur. La folie me semblait une menace bien plus grave que la mort. Je compris qu'en dehors des muscles, il fallait que je m'occupe de ma tête. Je me suis dit que faire des exercices de maths pourrait m'aider. J'ai commencé à faire du calcul mental et, quand j'étais incapable de me concentrer, je me contentais de compter de deux en deux, de cinq en cinq. Cela m'occupait et me permettait de m'évader de cet univers de pleurs, de prières et de cris déchirants.

Me sentir étrangère, mais active et attentive, me procurait un certain

réconfort. Je me mis à observer et à recueillir un certain nombre d'informations. J'appris à reconnaître les gardes et les officiers grâce à leur voix, leur langage, le bruit de leurs pas, le parfum qu'ils mettaient. Ces odeurs entêtantes et désagréables s'imprégnèrent en moi et provoquent encore aujourd'hui un vif rejet. L'un des gardes mettait le même parfum que le sergent infirmier de l'hôpital militaire, son odeur me donnait envie de vomir. J'essayais toutefois de faire appel à la raison en cachant mon dégoût et mon délabrement intérieur. Personne ne pouvait rien remarquer, il est vrai que le bandeau sur les yeux m'aidait beaucoup. Mais en réalité, j'étais détruite à l'intérieur.

Cela faisait deux jours que j'étais de retour rue de Londres et personne ne m'adressait la parole. Cette attente augmentait la tension. Il m'était difficile de garder la maîtrise, tout semblait recommencer, la peur me regagnait, plus que la peur, la terreur, la panique. L'air me manquait, comme si j'avais la poitrine serrée par un poids de cent kilos qui m'empêchait de respirer. Des élancements très forts sous la clavicule gauche immobilisaient mon bras. J'essayais de me calmer, mais mon angoisse était à son comble. Plus j'essayais de respirer, plus l'air me manquait, comme s'il avait disparu de l'atmosphère. J'essayais de compter, de visualiser les nombres, de régler mes inspirations et mes expirations, je bougeais en essayant de dilater ma cage thoracique, j'avais mal comme si quelque chose était en train de se briser à l'intérieur, j'avais de la fièvre.

« C'est une infection », pensai-je. Enfin ! Je voulais la localiser avec précision. Se trouvait-elle dans une blessure ? Il pouvait s'agir d'une infection urinaire, les toilettes étaient si sales. J'ai découvert qu'en me penchant jusqu'à appuyer mon front sur mes genoux, surtout quand on m'attachait les mains par-devant, j'étais prise par la même torpeur, le même brouillard qui m'avait permis de m'évader mentalement de la tour de la Villa Grimaldi. J'étais de nouveau à moitié évanouie, en prise avec ce nuage qui défaisait mes sentiments et les transformait en une acceptation béate, mais cette horreur était bien ma réalité. Je n'échappais pas à ma conscience, seulement à ce que je vivais à ce moment-là. Je me disais : « Oui, Luz, c'est bien toi, et ces gens que tu entends sont bien tes camarades, on est train de les torturer, ces cris que tu entends, ces cris qui te hérissent les poils disent une douleur qui est aussi la tienne, Luz, tu sais très bien qu'ils sont en train de briser en mille morceaux tes camarades, et tu as peur et tu transpires, car bientôt toi aussi tu vas crier, c'est l'adrénaline, Luz. » Sans cesser d'être réel, ce qui arrivait était la folie même.

Une idée salvatrice surgit en moi comme un rayon de lumière, c'était la clef qui conduisait à la limite fragile entre la folie et la raison. Je sentis de la reconnaissance envers ces outils que je découvrais peu à peu et qui me donnaient de l'assurance. De l'assurance ? On sait tellement de choses ! On en ignore

tellement aussi ! Sur notre corps, sur notre esprit, des choses qui n'affleurent que sous pression. Tout cela j'aurai dû le savoir, mais je n'en avais jamais eu besoin. Il allait accepter la réalité réelle. Réelle ? Il fallait traverser le seuil et rester dans le domaine de la raison. Je connaissais la limite, j'avais été des deux côtés. Flotter dans les eaux intermédiaires conduisait à la folie. Même si les choses devenaient insupportables, il fallait admettre qu'elles étaient la réalité.

Aujourd'hui ressurgit le souvenir de l'étonnement, de l'angoisse, de la terreur et du désespoir grandissant. C'est une musique qui enveloppe, déforme, saisit d'effroi et fait fuir. Je dévale le toboggan de mon esprit aliéné. Je pensais aux lieux au-delà de ces murs et je me disais : cela existe aussi ; là-bas, il y a la rue, des maisons qui sentent le pot-au-feu, les haricots blancs, les salades. Elles sont à côté, sur le trottoir d'en face, et en même temps loin, infiniment loin, mais elles existent aussi, de cela j'étais sûre, c'était un bon repère. Mais entre ces murs, cela ne servait à rien, c'était une autre dimension de la réalité, pas la mienne.

J'ai plongé dans un monologue délirant. J'appelais la reine de la Folie et je lui disais : « Il faut que je te connaisse pour te vaincre. C'est ici ton royaume. Si je ne te fais pas une place, je ne pourrai jamais te battre. Je t'accueille sans crainte. Tu prendras peut-être la fuite, comme la mort l'a déjà fait, mais il s'agit d'un pacte, d'un contrat, nous sommes des amies toutes les trois : la mort, la folie et Luz. »

D'un coup, je suis revenue au présent. Deux gardes assis tout près buvaient du café.

– Pourquoi vous ne l'avez pas interrogée ?

– Parce qu'on est en train d'interroger son frère.

– Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

– Il est là. On vient de trouver les armes, ils les avaient enterrées.

– Pauvre fille, ça fait tellement de temps, et maintenant…

Ces mots pénétrèrent comme une énorme blessure. Mon frère ? Un « non ! » surgit du plus profond de moi. J'eus l'impression d'avaler du verre pilé, de sentir mes entrailles se déchirer. Tout disparaissait. J'ai cessé d'écouter, de penser, d'exister. Le monde se désintégrait. Il ne restait plus que moi, démolie.

Un tourbillon ou un vent très fort m'empêchait de respirer. Mon frère ! Pourquoi l'avaient-ils arrêté ? Je n'avais jamais parlé de lui. Il n'y avait plus de doute possible, quelqu'un d'autre était en train de livrer des informations. Qui ? Quelle injustice ! Mais y avait-il une place pour la justice dans un lieu comme celui-ci ? Tous les camarades savaient qu'après le coup d'État, il n'avait pas repris contact avec le parti. Il ne pouvait parler que de ce qui était arrivé avant le 11 septembre, et du peu de choses qu'il savait à mon sujet. Une autre pensée

affola mon esprit : les armes !

Je venais tout juste d'admettre les faits. S'il s'agissait vraiment de mon frère, les armes étaient celles qu'il avait prises dans le placard de ma chambre. Aucun doute à ce propos. Je me souvins des trois jours où j'avais supporté la torture pour lui donner le temps de comprendre que j'étais tombée et qu'il fallait nettoyer la maison. Je me rappelai d'une de nos conversations.

– Où as-tu entreposé les armes ?

– Chez la grand-mère.

– Quoi ?

– Dans le triporteur du magasin. Je l'ai chargé avec des caisses de maïs et d'oignons, j'ai caché les armes au milieu.

S'ils les avaient trouvées, c'est qu'ils étaient aussi allés chez elle. Pauvre grand-mère. Pourvu que mon frère ait dit qu'elle n'était pas au courant. C'était d'ailleurs la vérité. Et mon père ? J'avais cru comprendre que c'était lui qui avait déplacé les armes. À moins qu'il y soit allé avec mon frère. En définitive, je ne l'ai jamais vraiment su.

Quelques heures après, ils me conduisirent à un bureau. Une voix que je n'ai pas reconnue interrompit mes pensées.

**Ricardo Lawrence Mires**

– Assieds-toi, Luz. Enlève-lui les attaches et le bandeau. Je ne peux pas parler à quelqu'un si je ne vois pas ses yeux, dit-il d'une voix mielleuse. Tu es prête, Lucecita ? Nous allons avoir une conversation tous les deux. Apportez deux petits cafés. Lucecita, quel est ton signe ?

– Pardon ?

Je n'aurais jamais cru qu'on pourrait me poser une telle question dans un moment pareil. Il répéta lentement, comme s'il savourait chaque syllabe :

– Quel si-gne ? Ton signe du zodiaque.

– Ah. Je ne sais pas.

– Allez, Lucecita, toutes les femmes savent ce genre de choses.

– Pas moi.

Je le savais. Je suis bélier, mais j'étais trop énervée.

– C'est bizarre, quelle est ta date de naissance ?

– Je suis née en mars, le 31 mars.

– Bélier, tu es bélier. Dès le premier moment, j'ai su que nous allions bien nous entendre. Et maintenant qu'on t'a transférée dans mon groupe… Bélier, Lucecita, ça fait d'autres affinités entre nous. Lion, bélier et sagittaire sont des signes de feu ! J'aurais dû m'en douter, ça ne pouvait pas être autrement.

Je l'observai. Il avait l'air jeune, peut-être avait-il mon âge, mais il avait déjà des cheveux gris, encore plus que moi. Il avait de beaux yeux, verts, avec de longs cils. Je me demandais : « Pour qui il se prend celui-là ? » J'ai continué à l'observer, sans rien dire, l'air grave. Je ne pris pas la peine de lui répondre. Pour être franche, j'étais en colère. Qu'il puisse imaginer qu'une telle conversation pouvait m'intéresser me blessait. J'aurais préféré un coup de poing bête, machiste, con. Un vrai imbécile. Je n'avais pas envie d'ouvrir la bouche. Il se leva et cria, hors de lui :

– Luz ! Tu refuses de me parler ?

– Vous parler ne me pose aucun problème, par contre je n'avais pas compris que vous attendiez une réponse.

– Pas une réponse, bien sûr, mais un avis, une opinion. J'ai cru que nous faisions la conversation.

– Je suis désolé, monsieur, mais si vous souhaitez parler d'horoscope, il va falloir parler tout seul, je ne connais rien à ces choses-là.

– Dommage ! dit-il. Il s'est assis, il tendit les bras et il se mit à regarder ses mains.

D'horribles mains potelées et des doigts courts. Il n'était pas vraiment gros mais enrobé. « Ce sont les mains d'un fainéant », pensai-je. Des mains qui n'ont jamais servi à rien, si ce n'est à prendre des *empanadas*, du poulet ou des femmes, je suppose.

– Luz, l'Aryenne. Ça sonne bien. Tu as des cheveux gris comme moi. Je te trouve sympa, tu sais. Écoute, je vais te raconter quelque chose.

– Est-ce que je peux avoir un autre café ? dis-je, le coupant.

– Bien sûr. Garde, apportez-nous deux autres cafés.

– Merci.

– Une cigarette ?

– Seulement si c'est la marque que je fume.

– C'est une Lucky Strike. Tu as vu, nous avons beaucoup de choses en commun. Moi aussi je fume des Lucky. Écoute, j'essaie de parler avec toi, mais tu te fermes. N'oublie pas que je suis bélier, et comme toi, très têtu. Tu resteras ici tout le temps qu'il faudra. C'est moi qui décide. Tu ne dormiras pas. Moi non plus. Mais nous parlerons. C'est entendu ? dit-il en haussant la voix.

– À vrai dire, pas vraiment, monsieur. De quoi voulez-vous que nous parlions ?

– Toi, tu fais comme tu veux, j'essaie simplement de te dire que je ne veux pas te frapper. Plus personne ne veut continuer à te frapper. Pourquoi est-ce que tu résistes ?

– Parce que je ne peux pas répondre à vos questions, je ne sais pas où se

trouve Miguel Enríquez.

– Tu ne sais pas ? Je ne te crois pas.

– Monsieur, vous savez tout. Vous savez que je ne suis pas miriste, et, même si je l'étais, vous pensez vraiment qu'une simple militante saurait où il est ?

– Moi, ce que je sais, c'est que tu es communiste, marxiste.

J'ai flairé le piège. Si mon frère avait parlé, ils devaient savoir que nous étions socialistes, ils voulaient sans doute une confirmation. Très bien, je leur dirais.

– Je suis socialiste, monsieur. Pas militante, bien sûr. Même pour sauver ma vie, je ne pourrais pas vous dire où est Miguel. Après avoir passé plusieurs mois ici, je ne peux rien dire du parti, car ils savent depuis longtemps que j'ai été arrêtée. Rien de ce que j'ai connu n'existe plus. En plus, je n'ai jamais été militante, juste sympathisante.

Il prit une longue et silencieuse bouffée de cigarette. Nous étions face à face, dans un duel muet, nous nous observions tout en fumant et en réfléchissant.

– Tu es sûre que tu ne peux rien dire sur le Parti socialiste ?

– Rien que vous ne sachiez déjà, monsieur.

Il avait l'air surpris. C'était ma dernière carte. Est-ce que je pouvais continuer à bluffer ?

– À vrai dire, je ne vous comprends pas, monsieur, ai-je poursuivi. Vous me donnez un autre café, deux autres cafés plutôt. Cela fait déjà trois ou quatre cafés – je jetai un œil au cendrier et comptai les mégots –, je vous en remercie. Mais à quoi ça sert ? Vous voulez savoir si je vous mens, mais vos cartes sont marquées, monsieur. Vous savez tout.

Je me suis levée, je voulais m'éloigner. Je regardai chaque objet, très calmement. Je me souvins que dans ce même bureau, on m'avait confrontée à Carlos Alamos. Je l'imaginais dans un improbable au-delà en train de fumer un Tiparillo très parfumé. J'ai regardé à nouveau l'officier.

– À quoi voulez-vous jouer, monsieur ?

Il éteignit violemment sa cigarette en murmurant :

– Merde, ces gardes ! Et moi ici, en train de faire le con !

J'ai aussitôt pensé : tu n'es vraiment qu'un pauvre con. Il se leva et cria à travers la porte :

– Amenez-moi le frère !

J'ai essayé de rester impassible, mais j'étais fébrile. Je ne pouvais plus continuer à fumer, autrement, il allait s'apercevoir que je tremblais comme une feuille.

## La collaboration

Mon frère avait l'air mal en point. Il était sale et couvert d'hématomes. En voyant la couleur de ses bleus, j'ai compris qu'il avait dû être arrêté au moins une semaine auparavant. Il était couvert de bandages. Je me demandais où ils l'avaient mis, car il n'était pas dans la grande pièce où restaient tous les détenus. À moins que, plongée dans mes pensées, absente à moi-même, je ne m'étais pas aperçue de sa présence. Je devais lui faire savoir que j'étais là.

– Monsieur, est-ce que je peux le saluer ? ai-je demandé. Est-ce que je peux lui retirer son bandeau ?

– Détache-le ! dit l'officier au garde.

Je suis allée à côté de lui et nous nous sommes embrassés.

– Comment vas-tu ?

– Bien, et toi ?

– Bien.

Quel dialogue absurde ! En réalité nos paroles voulaient dire : « Je suis encore en vie, très mal-en-point, mais on n'y peut rien. »

– Comment ça va à la maison. Et mon fils ? Et ta fille ?

– Ça va, on fait aller.

– Venez tous les deux, asseyez-vous ! C'est contraire au règlement, mais ici, c'est moi qui commande et j'ai décidé de vous laisser un moment seuls tous les deux. Je reviens dans un instant.

Il sortit, laissa la porte ouverte et posta un garde muni d'une kalachnikov dans l'encadrure.

– Pourquoi tu n'es pas parti ? ai-je demandé, même si je connaissais déjà la réponse.

– Je n'ai pas pu, je me sentais coupable. La deuxième fois, c'est à cause de moi qu'ils t'ont arrêtée.

– Pourquoi ?

– Tu te souviens de Navarrete ?

– Raúl ?

– Oui. Le jour où tu es allée à l'hôpital militaire, il est venu au magasin et nous avons parlé. Je lui ai tout dit, que tu étais en liberté, que tu t'étais moquée de la Dina.

– Tu lui as dit tout ce que tu savais ?

– Tout. Je suis désolé, pour moi c'était un camarade en qui on pouvait avoir confiance. Quand je me suis rendu compte qu'il était en train de collaborer, je voulais mourir, il savait tout sur toi. J'ai décidé de ne pas prendre la fuite, mais d'attendre qu'on vienne me chercher. Je savais qu'ils viendraient me chercher tôt ou tard, même si tu ne parlais pas. Raúl et moi, on a commencé ensemble, il en sait plus sur moi que toi-même.

Je sentis une sorte de soulagement, il n'avait rien dit à la Dina. Ils savaient tout avant d'aller le chercher. Mais j'aurais quand même préféré qu'il quitte le pays. Maintenant que nous étions détenus tous les deux, la douleur et la tristesse pour nos vieux seraient encore plus fortes. Mon fils n'était pas le seul à être éloigné de ses êtres chers, il y avait aussi la fille et l'épouse de mon frère.

– Dis-moi la vérité, comment vont-ils ?

– Tu peux t'imaginer. La vieille n'arrête pas de pleurer. Elle souffre beaucoup.

– Et maintenant, d'autant plus.

C'était si étrange de parler à mon frère dans ces circonstances ! À son retour, l'officier apporta plus de café. En réalité, il n'en avait pas fini avec nous, il n'avait même pas commencé. Nous ne parvenions pas à mettre les mots sur l'idée qui flottait entre nous. Pour moi, il était clair qu'ils ne me libéreraient pas facilement. J'étais en train de devenir un problème pour eux. Mais la raison pour laquelle ils ne m'avaient pas encore tuée m'échappait. S'ils me faisaient comparaître devant la justice, l'accusation serait celle d'association de malfaiteurs, et j'en aurais de toute manière pour quelques années de prison.

Mais allaient-ils me traîner devant les tribunaux avec tout ce que je savais déjà sur la Dina ? J'imaginais qu'ils ne pourraient pas me garder indéfiniment. Ils seraient forcés de prendre une décision, un jour. Mais visiblement ils ne voulaient pas me tuer, pas encore. Pourquoi ? Le pire était que je n'en avais aucune idée. Cet entretien était peut-être déterminant. L'officier s'était montré trop patient. Les officiers, les soldats et les membres du personnel, aussi bien ceux des commissariats que ceux des casernes, étaient en train de se faire manipuler par leurs supérieurs. Ils avaient ordre de se montrer durs. Pour eux, nous n'étions pas des personnes, mais des marxistes, c'est-à-dire des délinquants et des putes qui voulaient les tuer, eux et leurs familles.

– Allez, les gars, la récré est finie ! Je devrais vous tuer tous les deux, mais je ne veux pas, dit-il en sortant la caisse avec les armes.

Il y avait là le CZ 75 d'Alejandro. J'ai sursauté en le voyant. « C'est la *Negrita* », me suis-je dit. Je sentais que la période de sursis était arrivée à son terme. J'essayais de me souvenir du nom politique d'Alejandro, celui qu'il avait quand je l'avais appelé à l'aéroport. Je fouillais dans ma mémoire, mais impossible de m'en souvenir. Il avait à tout jamais disparu de mon esprit. Plus jamais je ne m'en suis souvenue. Je me rappelais seulement son vrai nom. Intuitivement, je me suis peut-être dit qu'Alejandro pouvait être amené à se servir de ce pseudonyme et celui-ci est resté à tout jamais bloqué dans mon cerveau.

Quand je refis surface, j'entendis l'officier dire :

– Je vous fais la proposition suivante, si vous collaborez vraiment avec nous, si vous nous livrez des informations utiles, je vous fous la paix et vous aurez une petite place chez nous, dit-il en prononçant doucement chaque mot. Quelque chose comme trois mois de relégation à… Frutillar, par exemple. Vous pourrez y aller avec vos enfants, c'est un endroit très agréable…

Mon frère anticipa :

– Je trouve ça bien.

J'ai commencé par dire que j'étais « déconnectée » depuis plusieurs mois et qu'ils devaient comprendre que je n'avais plus aucun contact valable.

– Bon, je vais faire un pas de plus, dit l'officier sans faire attention à mes paroles. Mon nom est Ricardo Lawrence et je suis officier de carabiniers. J'aimerais avoir une liste de tout ce que vous savez. Si vous jouez le jeu, vous serez remis en liberté. Là-bas dans le Sud, vous pouvez refaire votre vie. Toi, par exemple, tu pourrais être prof dans une école. Essayez de dormir et réfléchissez-y, vous avez toute la nuit. Demain, je vous ferai venir à mon bureau de bonne heure… Garde, remettez-leur le bandeau. Mais pas d'attaches aux poignets, mettez-les dans un coin ensemble, ils ont le droit de communiquer entre eux.

Un peu plus tard, on amena Alejandra. Elle était arrivée le 1er août rue de Londres, on nous asseyait souvent ensemble. Cette nuit-là, nous étions tous les trois. Mon frère réussit à dormir, c'est du moins l'impression qu'il donna. Moi, je mis plus de temps à trouver le sommeil. Je me sentais piégée. Il fallait donner des renseignements. Le fait d'être là depuis longtemps jouait en ma faveur. Ils ne pouvaient pas exiger de moi des informations récentes. Je devais parler avec mon frère. Pourquoi s'était-il montré prêt à collaborer tout de suite ? Il devait avoir quelque chose en tête.

Je me suis souvenue des conseils de Ricardo Ruz : « Si tu n'as pas le choix, donne les camarades qui sont morts, puis ceux qui sont partis en exil ou encore ceux qui ont été détenus et s'il te faut à tout prix donner d'autres noms, donne ceux des camarades qui ont des fonctions périphériques, ils ont souvent moins de contact avec les gens du parti et ont aussi plus de chances d'en sortir vivants. À partir de ce point, chacun est seul avec sa conscience. »

Ma seule certitude, c'était que je ne pouvais pas le nommer, lui. Même si je savais qu'il avait été arrêté, son appartenance au MIR rendrait les gens de la Dina avides d'informations, ils refuseraient de croire que je n'en savais pas plus sur ce parti. Les ruses dont nous avions parlé avec Ricardo me semblaient si évidentes que j'avais peur qu'ils ne s'en rendent compte. L'absurdité de la situation où je me trouvais me mit en colère. Tous ces mois de détention n'avaient servi à rien, d'une minute à l'autre, j'allais être embarquée dans une histoire de collaboration en échange d'une éventuelle relégation. Mon Dieu,

j'étais si perturbée ! Même si je voulais collaborer, je ne pouvais pas faire grand-chose, en vérité. Ma situation actuelle, ce que j'avais vécu depuis quelques mois, tout était si disproportionné. Je ne parvenais pas à comprendre ce qui était en train d'arriver. J'ai pensé à Raúl Navarrete et aux conversations que nous avions eues ensemble dans un square près de chez mes parents. Il m'avait fourni un énorme soutien quand je m'étais séparée du père de mon fils. C'est lui qui m'avait fait entrer au parti et m'avait trouvé un travail à la Moneda, alors que je n'avais même pas de quoi nourrir mon fils, c'est lui qui maintenant nous entraînait dans les geôles de la Dina. Ils n'ont rien eu à me demander, ils savaient tout sur le GAP, sur le Comité central, sur Gustavo. Ils étaient aussi parfaitement au courant des affaires de mon frère. Je repensai à ce qu'il avait dit et je revis Raúl chez mon frère, avec sa famille, et cette image me fit mal. Je revins au présent. Il était évident que, tôt ou tard, ils s'apercevraient que les gens que nous livrerions étaient introuvables, voire plus du tout au Chili. J'allais devoir les convaincre que je n'étais pas au courant de leur mort ou de leur exil. D'ailleurs, comment pouvais-je le savoir, étant détenue ? Et mon frère ? Je me disais que Raúl dirait la vérité : mon frère était « déconnecté » du parti depuis le coup d'État.

Quand mon frère se réveilla, je lui dis que ce qu'il avait raconté à Raúl n'était pas la seule cause de ma détention. Cela avait dû confirmer les soupçons qu'ils avaient déjà. Pour ma part, j'étais sûre, qu'un jour ils reviendraient me chercher. C'était pour moi une évidence. Je lui ai raconté que j'étais tombée avec de faux papiers et que j'avais été incapable d'expliquer comment je me les étais procurés. À ce moment-là, j'étais sûre qu'ils voudraient éclaircir ce point. Je lui ai demandé de nouveau :

– Tu es sûr que Raúl est en train de collaborer ?

– Oui, mais ne t'inquiète pas, ma petite biche. Tous les jours, j'attendais qu'ils viennent m'arrêter. Je voulais te faire sortir d'ici. Je savais que tu étais capable de te laisser tuer, mais maintenant nous ferons tout pour essayer de sortir d'ici ensemble.

– Vraiment tout ?

– Oui, n'importe quoi.

– À n'importe quel prix ?

– À n'importe quel prix.

Il ne dit rien de plus, mais je compris qu'il avait lu dans mes pensées.

– Ma petite biche, tu es ma sœur, et je t'assure qu'on va s'en sortir. Regarde, nous vivons entourés de fauves. C'est pire que la jungle. Il faut que nous sortions de là.

Je gardai le silence, il avait fait tout ça pour moi. Il s'était fait arrêter pour

me convaincre de suivre son choix. C'était inutile de perdre du temps à essayer de le convaincre. Il ne m'écouterait pas. J'allais devoir me débrouiller toute seule. Seule ? J'aurais pu faire face à n'importe quelle situation toute seule, mais avec lui ici, c'était impossible. Il avait raison, je devais essayer de survivre, mais pas à n'importe quel prix. Je devais me débrouiller pour qu'on le remette en liberté, ou du moins faire qu'il puisse recevoir de la visite. J'avais peur pour sa santé et à cause de son tempérament. Je ne supporterais pas qu'on le torture devant moi. Ils le tueraient sans ménagement.

Il aurait pu entrer dans l'armée, il y avait plusieurs amis. Cela pouvait peut-être nous aider. Je me souvins qu'un jour, Patricio, un officier qui était notre voisin depuis plusieurs années, était venu me proposer son aide pour trouver un emploi, à condition que j'arrête de militer. J'avais mentionné son nom aux agents et quelques années plus tard, j'appris que le simple fait de me connaître lui avait attiré pas mal d'ennuis. À ce moment-là, il travaillait avec un dénommé Orozco qui allait devenir colonel par la suite.

Le matin, quand Ricardo Lawrence arriva, il n'avait pas l'air d'avoir envie de parler, il n'était pas pressé. Il se donnait des airs de grand propriétaire, maître absolu de la situation. À midi, j'entendis la voix de l'officier. Le coup de canon de la colline Santa Lucía m'avait indiqué l'heure. Autour et à l'intérieur de moi s'installa un silence épais. Ils nous emmenèrent à l'un des bureaux, ils m'enlevèrent le bandeau et soudain je me surpris à divaguer, le regard fixé sur un point derrière Lawrence.

Depuis l'époque où j'avais été étudiante en éducation physique et surtout durant mes séjours à la Villa Grimaldi et rue de Londres, ma devise était : économise tes forces. Avoir eu des problèmes cardiaques en tant que sportive, mais jamais sous la torture, me semblait injuste. Pourquoi mon cœur avait-il tenu le coup ? Cela faisait plusieurs mois qu'il battait à toute allure, mais il ne voulait pas lâcher. Je me souvins de mes prouesses sportives, le jour où j'avais remporté le championnat national, le jour où, avec mes camarades de l'université catholique nous avions battu le record sud-américain du relais trois fois 800 mètres. Luz Arce était plus qu'une promesse. Mais mon cœur avait soudainement dit stop. Ma vie avait changé à partir de ce jour. Le sport m'avait appris à supporter les épreuves et apporté une grande puissance physique. Quelques semaines plus tôt, je ne savais même plus si je marcherais à nouveau. En l'occurrence, je pouvais marcher, même si cela me faisait mal.

– Alors, les jeunes, si on se mettait un peu au boulot ?

Nous nous sommes regardés en silence, mon frère et moi. Ricardo Lawrence prit place devant nous.

– Je veux des noms. Qui commence ?

– Hier, nous avons parlé d'un pacte. Est-ce qu'on pourrait en fixer les termes ?

– Oui, mademoiselle, nous pouvons les fixer. Vous collaborez et ensuite vous serez relégués loin de Santiago. Vous pourrez emmener vos familles. Toi, je peux te trouver du travail dans une école. Je connais la directrice. Au bout de trois mois, vous serez remis en liberté. Mais je crois qu'il vaudrait mieux pour vous que vous recommenciez une nouvelle vie là-bas, loin de Santiago et de tout ça. C'est un bel endroit. Maintenant, je veux des noms.

J'avais mal à la tête, je pris un café et j'ai décidé de donner des réfugiés politiques, des morts et des détenus.

– Mon chef dans le GEA s'appelait « Silvano ».

– C'est son vrai nom ?

– Je ne sais pas, c'est possible.

Il écrivit le nom sur une feuille. Je me demandais si Raúl Navarrete savait que Silvano était mort. Je me souvins que quelques jours après le coup d'État, Raúl avait été arrêté à Til-Til avec une voiture du parti dans laquelle ils transportaient des armes depuis San Antonio. Et moi, quand on m'avait libérée, je lui avais demandé de m'aider à cacher mes livres et mes armes ! Il avait refusé. C'est peut-être ce jour-là qu'il m'a dénoncée.

– Où pourrais-je trouver ce Silvano ?

– Je ne sais pas, je ne le vois plus depuis le *pronunciamiento*[1]. J'évitais de dire « le coup d'État », car ils m'avaient déjà frappée à cause de ça. Il me semble qu'il venait du Sud du pays, du moins il avait de la famille dans le Sud.

– Et toi, tu sais comment trouver le dénommé Silvano ? demanda Lawrence en regardant mon frère.

– Moi aussi je le connais. Je crois qu'il vient de Talca. C'est ça, il allait souvent à Talca, c'est là que vivait sa famille.

Mon seul but était de gagner quelques jours. Je savais qu'ils vérifieraient nos informations. Aussi, quand je vis qu'il allait passer à autre chose, j'ai ajouté :

– Je crois me souvenir que quand il était jeune, c'était un excellent boxeur. Il y a quelques années, quand il combattait dans la catégorie junior, il a battu Bonavena.

– Bonavena, le champion du monde ?

– Oui, à l'époque ils étaient tous les deux juniors. Je crois qu'il doit être facile de retrouver son nom de famille.

Lawrence prenait des notes, pas très convaincu.

– Vous savez autre chose à son sujet ?

– Il était dans le GAP, monsieur.

– Ah ! Alors il est mort ou détenu.

– Je ne crois pas, monsieur, car le 11 il n'était plus dans le GAP, mais dans le GEA.

– GAP, je sais ce que c'est, mais GEA, c'est quoi ?

Nous lui expliquâmes longuement le rôle du GEA, sans mentionner la partie compartimentée, nous évoquâmes aussi l'école de cadres.

– Donnez-moi des noms, les noms des membres du GEA.

– Bien sûr, monsieur. Par contre, nous ne connaissons que les noms politiques. Les vrais noms et les adresses, personne ne les connaît. C'était une structure compartimentée.

– Qui était ton chef quand tu es tombée, au mois de mars ?

– Il s'appelle « Mauro », monsieur.

– C'est son vrai nom ?

– Je n'en suis pas sûre, monsieur, mais je ne crois pas.

– Alors ça ne sert à rien. Rien de ce que vous m'avez dit n'a la moindre utilité ! Si vous croyez que vous allez continuer à vous foutre de ma gueule longtemps vous vous trompez. Je vais finir par vous remettre sur le grill pour voir si vous avez encore envie de rigoler. Écoutez-moi bien, car j'en ai assez. Je vais aller faire un tour dehors, je vous laisse une feuille et un stylo, à mon retour je veux une liste avec des noms.

Il partit, mais peu de temps après, un garde arriva. J'avais mal à la tête, aux yeux, au ventre.

– Ma petite biche, qu'est-ce que tu as ? me demanda mon frère.

– Je ne me sens pas bien.

J'ai préféré ne pas dire à mon frère quels étaient les camarades qui étaient partis, ainsi il n'aurait pas à faire semblant devant l'agent. La première personne que je mis sur la liste était une amie dont je savais qu'elle était au Canada. Elle m'avait même envoyé une lettre avec un billet de cinq dollars à l'intérieur. Elle s'appelait Carmen Sabaj, je ne me souvenais plus de son adresse, mais j'ai signalé que je savais comment me rendre chez elle. J'ajoutais deux amis de Carmen qui travaillaient aussi à l'Inésal et dont je savais qu'ils étaient à l'étranger ou bien sur le point de partir. Je ne me souviens plus de leurs noms, mais ils formaient un couple et, après le coup d'État, habitaient rue Juarez.

Mon frère me suggéra que l'on mette dans la liste « Leo », qui était en liberté et avait visiblement conclu un pacte avec la Dina. C'est lui qui nous avait dénoncés en mars, Toño et moi. Je ne savais pas ce qui est arrivé à Gustavo Ruz Zañartu. Mon frère disait qu'il avait été arrêté par l'AGA. Je pus vérifier cette information quelques années plus tard, par contre je n'ai jamais su dans quelles circonstances il avait été arrêté. Aujourd'hui, je sais qu'il est tombé le 12 mars, c'est-à-dire cinq jours avant Toño et moi. Comme j'avais déjà dit que j'avais un

chef, j'ai mis le nom politique de mon chef dans la liste : Mauro, et j'ai ajouté qu'il avait habité chez Leo.

En faisant semblant d'ignorer que Raúl était en train de collaborer avec la Dina, nous avons inclus son nom dans la liste et signalé qu'il avait fait partie du GAP. Ensuite, nous avons mis le nom d'un ami de mon frère qui était au MIR et qu'on voyait constamment en compagnie de Raúl après le putsch, ce qui nous conduisait à penser qu'il collaborait aussi.

Quand Ricardo Lawrence revint, nous lui donnâmes la liste. En lisant le nom de mon chef, il me demanda :

– Ce dénommé Mauro, tu es sûre de ne pas connaître son nom ?

– J'en suis sûre, monsieur. Je ne l'ai jamais vu personnellement. Je pense qu'il est membre du Comité central.

– Et tu dis qu'il était chez un certain Leo ?

– Je suppose, monsieur, mais là encore je n'en suis pas sûre. Dans la clandestinité, un militant ne sait pas où habite son chef. Il nous envoie des messages à travers des agents de liaison, c'est tout.

– Alors c'est vrai cette histoire d'agents de liaison ?

– Oui, monsieur. Toño et moi, nous sommes tombés car nous avions perdu le contact avec le chef. J'ai appelé Leo pour savoir s'il pouvait reprendre contact.

– Qui est Toño ?

– Il a été arrêté, monsieur. Nous sommes tombés ensemble le 17 mars. Aux dernières nouvelles, il était à Tejas Verdes.

J'avais mentionné plusieurs fois Toño dans l'espoir qu'ils me diraient quelque chose sur son compte. Mais visiblement ils n'avaient pas encore de registre concernant ceux qui étaient tombés en mars. Même s'il nous dit qu'il allait se renseigner, il ne nous en parla plus jamais. Je compris que, s'ils savaient quelque chose, ils ne m'en parleraient pas.

Les jours suivants furent très durs. Ils nous interrogeaient à n'importe quelle heure et vérifiaient toutes les informations. Parfois, c'était moi qu'ils emmenaient, à d'autres moments c'était mon frère, ou alors tous les deux. Bientôt ils apprirent que Carmen Sabaj avait quitté le pays, ainsi que le couple de la rue Juarez, c'est du moins ce que leur dit la famille.

Lawrence me confia à l'équipe d'Osvaldo Romo Mena. C'est là que j'ai ajouté à la liste les noms de certains camarades qui n'avaient pas de responsabilités au sein du parti. Je pensais vraiment que nous en sortirions tous vivants. Mais ce ne fut pas le cas. Certains font aujourd'hui partie des disparus, c'est le cas d'Alvaro Barrios Duque, Sergio Riveros Villavicencio, Rodolfo Espejo Gómez et Oscar Castro Videla.

Je connaissais Alvaro Barrios Duque de vue pour l'avoir croisé dans le

quartier Independencia, où j'avais vécu pendant longtemps. Sous l'Unité populaire, avec un groupe de camarades de gauche nous avions essayé d'animer le centre culturel du quartier. Je voyais souvent Alvaro à l'époque, je savais qu'il habitait du côté de Vivaceta, mais nous ignorions presque tout des autres. Osvaldo Romo, Basclay Zapata et Paz « le noir », nous emmenèrent faire un tour dans les rues du secteur, sous le commandement de Miguel Krassnoff. C'était au mois d'août, au cours de la première quinzaine. Rue Nueva de Matte, nous passâmes devant la maison d'une fille qui, sans être militante, était une amie d'Alvaro. Elle dit qu'elle ne savait pas exactement où il habitait, mais que Patricio Alvarez, un autre voisin du quartier, pouvait nous l'indiquer. Patricio fut remis en liberté après avoir donné l'adresse d'Alvaro. Quand il rentra chez lui, j'ai poussé un soupir de soulagement. Je me disais qu'ils seraient obligés de relâcher tout le monde à plus ou moins long terme. J'étais heureuse pour lui. Une fois devant la maison d'Alvaro, on me fit descendre pour que je demande à lui parler. À mes côtés, il y avait Basclay Zapata, qu'on appelait « le Troglo » et, derrière nous, Paz « le noir » ainsi qu'Osvaldo Romo. Alvaro sortit sans se douter de rien et nous avons fait quelques pas jusqu'au coin de la rue. Romo et « le Troglo » le firent monter sur la banquette arrière de la camionnette. Le véhicule partit vers l'avenue Independencia, chez Carlos Rammsy Villablanca, qui fut lui aussi arrêté.

Ce jour-là, mon frère et moi avons conclu que Carlos et Raúl Navarrete étaient en train de collaborer avec la Dina, car après avoir donné quelques coups de pied à Carlos, ils se retirèrent pour recueillir quelques renseignements, puis ils le remirent en liberté. Ils ne firent pas la moindre tentative pour retrouver Raúl, alors que j'avais dit plusieurs fois à l'équipe de Romo que je savais exactement où il habitait.

Le jour où Carlos fut arrêté, on passa devant la maison de Leo. Jusqu'au dernier moment, j'ai prié pour que mon frère se trompe, mais non, Leo était bien là et il fut arrêté. Cela me permit de confirmer qu'après nous avoir dénoncés, Toño et moi, il avait été libéré. J'avoue qu'à ce moment-là, la rage m'a envahie, un sentiment que le temps se chargea durement de me faire comprendre et accepter. Quelques jours plus tard, j'appris que les individus qui avaient passé cette espèce de pacte avec Leo étaient ceux qui m'avaient arrêtée en mars, ils appartenaient à l'unité Purén de la BIM et avaient libéré Leo sans même en informer leurs chefs. C'est du moins ce que prétendaient les gens de la brigade Caupolicán, comme Krassnoff ou Lawrence. Les agents de l'unité Purén qui avaient relâché Leo furent convoqués rue de Londres pour mettre au clair la situation. Au moment de partir, ils me donnèrent des coups de pied pour avoir mis en évidence la libération de Leo.

Je n'ai plus jamais revu les camarades détenus, les agents ne se donnèrent même pas la peine de nous confronter, peut-être parce qu'ils se connaissaient bien entre eux. Lawrence nous dit qu'il continuerait de nous interroger le lendemain, car pour le moment notre collaboration était insuffisante. Il disait toujours que c'était notre dernière chance. Ces jours-là, il y avait beaucoup d'agitation dans les brigades, car ils arrêtaient et interrogeaient beaucoup de militants et de sympathisants du MIR.

**De plus en plus loin**

Je me sentais très mal. Je ne pouvais pas manger et demandais au garde d'apporter la nourriture à mon frère. Ils se moquaient de nous, mais faisaient ce que je leur demandais. À ce moment-là, je me souviens que nous étions deux duos bien identifiables : Erika Hennings et son mari Alfonso Chanfreau (aujourd'hui disparu) et mon frère et moi. Je les connaissais et le souvenir d'Erika, une jeune femme aux cheveux noirs et frisés, à la peau mate, avec de grands yeux sombres et expressifs, resta à jamais gravé dans ma mémoire.

J'ai parlé avec elle, je ne me souviens plus très bien de quoi, mais à un moment, je lui ai demandé de contacter mes parents si elle venait à être libérée et je lui ai donné leur numéro. Elle dut me parler de sa fille car dans ma tête sont restés gravés son nom et celui de sa fille Natalia.

Ricardo Lawrence était fatigué et énervé. Quelques jours s'écoulèrent sans qu'on fasse appel à nous, ce qui n'était pas plus mal. Avec mon frère nous nous mîmes d'accord pour tousser à chaque fois que l'un voulait signaler sa présence à l'autre. Alejandra avait compris notre manège et s'était aussi mise à tousser afin que le garde ne s'aperçoive pas qu'il s'agissait d'un code.

Je passais mon temps à dormir et commençais à faire des cauchemars qui se nourrissaient des bruits ambiants, des cris des camarades torturés, des prières, des pleurs des femmes qui clamaient leur innocence et des hurlements des gardes. Grâce aux bruits, je savais que c'était le soir et qu'ils emmenaient les détenus aux toilettes, après ils enlevaient les chaises et nous demandaient de nous coucher par terre, sur le côté, collés les uns aux autres.

– Alignez-vous comme des cuillères, bande de fainéants, criait le garde.

Autrement, il n'y avait pas assez de place pour tout le monde. Les hommes étaient toujours solidement attachés, ce qui n'était pas le cas des femmes, parfois on nous permettait même d'avoir les mains libres. Les premiers jours j'avais mal partout en me réveillant.

Il était tard, mais il y avait plus d'agitation que d'habitude. J'entendis l'arrivée de deux officiers, c'étaient Krassnoff et Lawrence. Peu après on perçut

la voix de Romo. De nouveaux détenus qui avaient des postes importants dans le MIR venaient d'arriver. J'entendis la voix de mon frère à mes côtés. Il me parla très doucement. Il me confirma que pendant que je dormais, l'après-midi, de nouveaux détenus étaient arrivés. On était en train de les torturer sauvagement, ce qui voulait dire que pendant quelques heures on nous foutrait la paix. C'était une tranquillité aussi terrible que la torture elle-même, elle tenait au fait que « le grill était occupé ». Nous fûmes interrompus par les cris d'un garde qui s'était aperçu que nous étions en train de parler. Il me secoua le bras :

– Tu vas la fermer, pouffiasse ? Je suis nouveau ici, on m'a fait venir car je suis très méchant !

Peu après, nous entendîmes des cris déchirants à briser le cœur, ce genre de cris qui vous replongent dans les pires souvenirs et qui restent à jamais gravés dans votre mémoire. Jamais dans ma vie je n'ai senti, connu ou entendu autant d'expressions de douleur.

Jamais je ne me suis sentie aussi éloignée de cette Luz qui pouvait faire face à tout sans baisser la tête qu'au cours de ces jours d'août 1974. J'avais la sensation qu'on m'avait arraché non seulement des morceaux de peau, mais aussi une partie de l'âme. On m'avait enlevé toute possibilité de rester moi-même, je ne saurais pas l'expliquer plus clairement. Les douleurs et les malaises physiques n'étaient pas tout, j'étais au-delà du désespoir. Toutes les plaies, tous les fléaux s'étaient acharnés sur moi. J'avais la sensation d'être perdue. Les cauchemars s'emparaient de moi en pleine journée. L'horreur était en train de me rendre folle.

1. Procédé par lequel l'armée se déclare contre le gouvernement en place pour le faire chuter. Les militaires donnèrent ce nom au coup d'État.

**[11]**

## Cauchemars

Assise, les jambes ligotées aux pieds de la chaise, les mains attachées au dossier, parfois par-devant, les yeux couverts par une bande adhésive et un lambeau de chemise, je tremblais tellement j'avais froid, la sueur refroidissait sur ma peau.

Je ne pensais plus à compter ni à travailler mes muscles. J'étais abandonnée, vaincue, brisée, même si je ne collaborais pas ouvertement. Je protégeais encore pas mal de choses. « Tu n'as donné aucun dirigeant du parti ou du MIR », me répétais-je pour soulager cette impression de mort qui m'habitait. Un désert de sable dur jaillissait de moi et m'emplissait de nostalgie. Des épines, des coups de poignard d'une aube à l'autre. Chaque cri, chaque hurlement prolongé par mille échos manquait de faire éclater ma tête. Je voulais me lever, tirer sur les liens, je rêvais d'un clou, d'un couteau, de quelque chose capable d'entailler mes veines qui gonflaient sous l'effort, je voulais faire de ma vie un fleuve qui coule sur le sol immonde de cet endroit sinistre qui devait devenir ma deuxième maison : le 38, rue de Londres.

Quand je parvenais à trouver le sommeil, je faisais le même cauchemar que lorsque j'étais enfant.

J'avais 9 ans et souffrais d'amygdalite. J'avais très mal et beaucoup de fièvre. Au cours de l'une de ces nuits, j'ai fait pour la première fois un rêve qui devait devenir récurrent. Dès que je fermais les yeux, je voyais apparaître devant moi les rails d'un chemin de fer. Je devais marcher sur eux, en sautant de traverse en traverse. Une voix d'homme criait : « Un ! » Je devais obéir et sauter une fois. « Trois ! », et je devais effectuer trois sauts. Mais la voix allait de plus en plus vite : « Cinq ! Cinquante ! Cent ! » Je courais, transpirais, n'en pouvais plus. Malgré tous mes efforts, j'étais battue. Imperturbable, la voix continuait à cracher ses ordres. À la fin, exténuée, je tombais par terre. Je me réveillais, tout brillait autour de moi, mes bras étaient lourds, je ne comprenais rien. Chaque

nuit, c'était la même chose. Dès que le soleil se couchait, je redoutais ce rêve angoissant. Les cauchemars se sont répétés jusqu'à il y a seulement quelques années.

Je me souviens que quelques jours après le début de ma collaboration, un samedi qui pouvait être le 17 août 1974, on me conduisit, les mains attachées et les yeux bandés, à un bureau. Je m'aperçus que la situation avait changé. Il y régnait un silence absolu. J'ai remarqué que mon frère était à côté de moi, car il venait de tousser. Apparemment, il avait lui aussi les mains attachées et les yeux bandés.

Je le sentis à côté de moi ; comme j'avais un pied blessé, je perdis l'équilibre. Heureusement, on m'avait attaché les mains par-devant. Je pus constater que nous étions devant un bureau. D'après les voix que j'entendais, il y avait au moins trois personnes assises devant nous, je ne reconnus que l'une d'elles, Miguel Krassnoff. Ils me posèrent des questions sur Rodolfo González. Je répétais qu'en dehors des lettres qu'il avait transmises à mes parents et à mon fils, il n'avait rien fait pour moi ; c'était d'ailleurs la vérité.

Krassnoff insista sur le fait qu'ils instruisaient un dossier où il fallait établir si l'agent González Pérez était un traître ou pas.

Comme je soutenais que Rodolfo ne m'avait rien raconté sur les centres de détention ni sur le fonctionnement de la Dina, ils m'emmenèrent au deuxième étage, où Osvaldo Romo et un sous-officier de carabiniers alcoolique aux longs cheveux noirs parsemés de gris et aux yeux bleu clair me torturèrent une nouvelle fois. Pour m'obliger à signer une déclaration où j'affirmais avoir séduit Rodolfo à l'hôpital militaire dans le but de l'enrôler au Parti socialiste, ils m'appliquèrent les électrodes. Je leur dis des milliers de fois que je ne signerais pas. Je les suppliai de me croire, mais ils me répondirent qu'ils n'avaient rien à faire de ma version, qu'ils avaient une déclaration qui affirmait que je couchais avec Rodolfo à l'hôpital militaire et qu'elle serait signée par tous les gardes de l'école de cavalerie et par tous les infirmiers ; mon refus de signer était donc inutile. Ils prirent ma main et reproduisirent l'empreinte de mon doigt sur la feuille.

Ils continuèrent à me torturer afin que j'apprenne à mieux me tenir. Je fus violée une nouvelle fois par au moins trois individus. J'imagine que j'avais perdu connaissance, car, quand je revins à moi, j'étais dans un coin du premier étage, sur un matelas, les yeux bandés et les mains attachées. Je suis restée là toute la nuit à pleurer, sans pouvoir dormir, en proie à une douleur inexprimable. J'étais défaite. Les mêmes cauchemars revenaient inlassablement, je rêvais que je manquais d'appui, j'avais l'impression que je devais m'accrocher à quelque chose, sentir autour de moi une présence qui atténuerait cette sensation de

désolation. J'entendais les voix de Patricia Barcelo et d'Osvaldo Romo. Je savais qu'elle était médecin, peut-être parce qu'il s'agissait d'une femme et d'une camarade, sa voix me semblait différente. Jamais je ne l'entendis supplier ou clamer son innocence. Je ne me souviens pas de mes paroles, mais je sais que Patricia s'approcha et me prit le pouls. Il me semble qu'elle dit quelque chose à Osvaldo Romo, car celui-ci demanda au garde de me laisser seule sur le matelas. La main de Patricia en train de contrôler mon pouls sur mon cou me semblait douce et menue. Je ne la voyais pas, car j'avais les yeux bandés, mais je la percevais comme une caresse. Ce petit contact avec quelqu'un qui n'était pas de la Dina fut suffisant pour me faire pleurer. Je ne peux pas dire si j'ai dormi ou pas, peut-être par moments. Le matin, j'entendis les détenus se lever et les gardes leur crier de se mettre en file pour aller aux toilettes. Je ne pouvais pas me lever ou alors je ne le voulais pas. Je restais immobile jusqu'au moment où le garde s'aperçut que j'étais toujours couchée. Il me demanda de me lever en hurlant et, comme je restais toujours couchée, il empila les matelas sur moi. Il monta sur la pile de matelas, souleva la partie qui couvrait mon visage et dit :

– Ouvre la bouche, je vais te donner du café !

Il plaça le canon de son pistolet contre mon palais et appuya sur la détente. Aucune balle ne partit, apparemment l'arme n'était pas chargée. Il se mit ensuite à piétiner les matelas qui étaient sur moi et me donna l'ordre de me lever. Mon immobilité finit par le lasser, il me tira par les épaules et me laissa à moitié assise sur le matelas. Je tins alors des propos incohérents. J'avais l'impression d'avoir mon fils dans les bras, je lui chantais des berceuses et lui décrivais les paysages magnifiques qu'il me semblait voir. Mon esprit était si loin…

Pendant des années, ils se moquèrent de moi à la Dina à cause de ce que j'ai dit ce matin-là. Je n'ai jamais pu me souvenir de mes propos, mais Alejandra me raconta quelques mois plus tard que je décrivais un paysage, des collines qui bordaient une vallée merveilleuse, un ruisseau transparent où nageaient des poissons noirs tout petits. Quand elle me raconta cela, je me suis souvenue d'un lieu près de Santiago qui correspondait à cette description. Il s'agissait peut-être de Ralún. J'ai de nouveau entendu la mélodie du vent entre les pointes d'un cactus qui couronnait une colline, peut-être que dans mon désespoir j'imaginais fouler l'herbe épaisse et je rêvais des oiseaux qui tournaient dans les hauteurs.

Ce matin-là, quand mon frère se rendit compte de mon état, il demanda à parler à Ricardo Lawrence et lui fit part du traitement inhumain que j'avais reçu la veille et le matin même. En entendant le bruit de la détente, je n'avais pas eu peur, bien au contraire, tellement je désirais la mort.

L'officier Lawrence demanda à ce qu'on nous amène à son bureau. Il nous dit que son chef voulait nous parler et nous tendit le téléphone. C'est la première

fois que j'entendais la voix de Marcelo Moren Brito.

Aujourd'hui, je me demande ce qu'il est advenu de la fameuse instruction. Était-ce juste une mascarade pour m'arracher une signature ? Est-ce que Rodolfo était encore en vie ? Qu'est-ce que la Dina avait bien pu raconter sur lui à l'armée de l'air ?

**Marcelo Moren Brito**

Ce jour d'août, je me souviens avoir entendu très distinctement la voix de Marcelo Moren dire, ou plutôt crier, car c'est ainsi qu'il s'exprimait, qu'il me fallait venir dans son bureau pour qu'on puisse parler.

Je fus emmenée à la Villa Grimaldi quelques heures plus tard. Je n'étais toujours pas rétablie, j'avais mal au cœur et je ne parvenais pas à réfléchir correctement. On me conduisit dans une pièce au sol de ciment loin de la maison patronale. C'est là que je vis un garçon mat, petit, aux cheveux foncés et lisses, je ne me souviens pas de son visage, car le bandeau qui couvrait ses yeux en cachait une partie. En passant près de lui, j'essayais de regarder le sol par la fente inférieure de mon bandeau, je vis très clairement ses cheveux noirs et lisses et ses chaussures. C'était le genre de bottines que mettent les ouvriers dans les usines. Il était assis par terre avec les jambes allongées.

Le garde se trouvait dans la pièce. Il avait l'air de s'ennuyer ou alors il avait été chargé de tirer certaines informations aux détenus, car il essayait d'établir un dialogue avec eux. Je fis semblant de m'endormir. J'étais trop inquiète, je n'aurais pas pu parler ni expliquer quoi que ce soit à personne. Mais j'entendis la conversation qu'il avait avec un autre détenu qu'il appelait « Huaico » et qui, au moment du coup d'État, travaillait dans le Nord, à Cobre Salvador. « Huaico », dont le nom véritable était Joel Hualquiñir Benavides, fait aujourd'hui partie des disparus.

Quelques heures après mon arrivée à la Villa Grimaldi, on m'emmena, les yeux bandés, au bureau du « chef à la voix rauque », c'est-à-dire Marcelo Moren Brito. Rue de Londres, j'avais entendu quelques commentaires sur la sauvagerie de cet homme. Ce jour-là, rien ne me sembla agressif ou violent chez lui, à l'exception de sa voix. Il avait l'air de bonne humeur et plaisantait. Il me demanda quelques détails sur le quotidien rue de Londres et sur ma vie personnelle. La communication était un peu forcée, car parler avec lui ne m'était pas facile. Au cours de la conversation, il renouvela la promesse de l'officier Lawrence.

À aucun moment, nous n'abordâmes la forme spécifique que prendrait ma collaboration avec la Dina. Je me disais que le silence était préférable. Je savais

qu'ils n'attendaient de moi qu'une chose : que je continue à dénoncer des gens, il me fallait donc trouver un moyen pour détourner ma collaboration vers un autre terrain et faire le moins de dégâts possible. La Dina voulait que je livre ce qu'ils appelaient des « détenus importants », c'est-à-dire des dirigeants chargés des structures militaires, d'information ou de communication. Dans leur langage, ils appelaient cela « tirer sur les fils pour défaire le tissu. »

En parlant avec Moren Brito, il m'apparut clairement que l'une de ses principales motivations était de justifier les mesures répressives en vigueur et de diriger une structure de sûreté qu'il souhaitait incontournable.

L'un des buts était, en effet, de dépasser le service d'intelligence de l'armée de l'air, l'AGA. Moren partait du principe que j'allais collaborer et m'assura que ma vie et celle de mon frère seraient respectées. Il conclut la conversation en disant qu'il était tard et qu'on me ramènerait rue de Londres le lendemain.

En sortant du bureau de Moren Brito, on me conduisit dans un bureau de la maison patronale. Je m'aperçus qu'il y avait là d'autres détenus.

Comme j'étais allongée par terre, je vis par le bas du bandeau qu'on amenait la doctoresse Patricia Barcelo. Je ne la connaissais pas personnellement, mais je me souviens d'une femme aux cheveux noirs, vêtue d'une jupe ou d'une robe verte. Cette nuit-là, pour la première fois, on me mit des menottes dont les dents se serraient dès qu'on esquissait le moindre mouvement. En essayant de remuer le moins possible, je réussis à enlever une main, ce qui me permit de somnoler sans me blesser. Quand je me suis aperçue à travers le bandeau que le jour se levait et que les gardes commençaient à bouger, je remis ma main dans la menotte en faisant très attention.

## Une nouvelle fois rue de Londres

Les gardes nous servirent du café et me firent ensuite monter dans une voiture. Par le bas du bandeau, je pus distinguer quelqu'un de dos sur le sol du véhicule. À ce moment-là, un garde s'approcha et cria :

– Allez, gamine, grouille ! Mets-toi au bout de la banquette, puis il a ajouté en direction de quelqu'un qui pouvait être Paz, vu que Basclay Zapata était au volant : Va derrière ! Ne t'inquiète pas pour l'autre, il a déjà passé l'arme à gauche.

– Emilio ?

– Oui, il est mort, le pauvre con n'a rien voulu dire !

– Celui qui est réclamé par le gouvernement français ?

– Lui-même. Ça va être le bordel, il paraît qu'il était français, le con.

Je suis resté longtemps avec l'image d'Emilio, nom politique d'Alfonso

Chanfreau Oyarce, gisant en contrebas, mort. Je gardais le silence. C'était le seul tribut possible pour le courage d'un camarade assassiné en protégeant sa famille et ses camarades. Avant de partir pour la rue de Londres, les gardes dirent qu'une camionnette lui était passée dessus.

Avec le temps, je compris que le plaisir qu'ils prenaient à évoquer leurs tortures atroces faisait partie de leur politique de terreur. Je ne parviens toujours pas à situer avec précision le jour du mois d'août 1974 où j'ai vu Alfonso Chanfreau, s'il s'agissait bien de lui, sur le sol de la camionnette. Je sais en revanche que la dernière fois que madame Hennings, son épouse, le vit, c'était le mardi 13.

Chaque fois que je revenais rue de Londres, les gardes rigolaient en me donnant le même numéro de détenu, le 54. Quand ils firent l'appel, je m'aperçus que le nombre de détenus approchait les 150. Un garde dit que le comptage avait recommencé. Moi, j'étais la 54e de la première fournée de prisonniers de la Dina.

Je n'ai jamais pu connaître avec précision la date de mon retour rue de Londres. Mon séjour dans ce centre de détention a des contours très flous. De cette période, la plus atroce de ma vie, il ne me reste que quelques lambeaux de souvenirs. Je me sentais à ce point détruite que la conscience me faussait souvent compagnie. Les instants de lucidité étaient rares. Je sentais en permanence l'odeur nauséabonde que nous dégagions.

La caserne Yucatán, rue de Londres, était un endroit rempli d'épouvante et de terreur. Tout sentait le sang, la merde et la mort. Aujourd'hui, je sais qu'il y avait des moments où même les camarades racontaient des blagues. Pour moi, c'étaient les pires moments. Le matin, ils nous servaient du café seulement si un camarade avait de l'argent pour le payer. Ils demandaient à voix haute si quelqu'un avait de l'argent. Un jour, nous eûmes du mal à réunir la somme demandée. Les gardes préparèrent le café et insistèrent beaucoup sur le fait que nous devions tout boire.

Il avait un drôle de goût. Mais l'endroit était si sale que tout semblait étrange et visqueux. Je l'ai bu, il était chaud et me faisait du bien. Quelques jours plus tard, j'avais les lèvres gercées et irritées. D'autres camarades se plaignaient de la même chose. Les gardes, hilares, nous racontèrent qu'ils avaient préparé le café avec notre propre urine. Les toilettes du premier étage étant en panne, nous devions uriner dans un seau.

C'est ainsi que les jours s'écoulaient. Vers la fin août, il y avait tellement de camarades du MIR qui tombaient qu'ils me laissèrent en paix pendant quelque temps.

## Un camarade du parti

Pendant toutes ces années, j'avais totalement oublié le nom d'un autre camarade du parti que j'ai aussi dénoncé. Comme je ne l'ai pas trouvé dans la liste des disparus, son nom n'a jamais refait surface dans ma mémoire.

Je ne donnerai pas son nom, le camarade est encore en vie et je crois que s'il décide un jour de rendre publique son histoire, ce sera un témoignage de grande valeur. Je vais seulement raconter comment un jour mon désespoir et le sien se croisèrent. La responsabilité du témoignage me revient.

Après le coup d'État, il nous avait passé les clefs de son appartement pour qu'on l'utilise pendant la journée comme lieu de réunion. J'ai raconté cela à Osvaldo Romo Mena. Je ne l'ai pas vu arrêter le camarade, mais je me souviens parfaitement du moment où l'on me fit me lever pour me conduire devant le bureau de Krassnoff Martchenko. Ce dernier et Romo Mena m'avaient demandé de confirmer que « Guillermo », c'est le nom que je lui donne ici, me prêtait bien son appartement pour y faire des réunions. Guillermo affirmait qu'il me l'avait prêté pour que je couche avec un homme. Mais je le niais de toutes mes forces. Les abus sexuels que j'avais subis m'avaient traumatisée à tel point que j'étais incapable de comprendre qu'en refusant de valider la version de Guillermo, je créerais encore plus de malheur. J'étais désespérée et incapable de réfléchir, il était pourtant mille fois préférable qu'on me traite de pute, j'aurais ainsi pu éviter qu'on torture un camarade. Je ne sais pas ce que Guillermo est devenu. Il y a quelque temps, j'ai appris qu'il avait probablement collaboré et ensuite quitté le pays.

Je ne prétends pas endosser la responsabilité de l'éventuelle collaboration du camarade. J'aimerais simplement montrer que tous nos comportements étaient induits par la terreur. Moi qui prétendais garder ma capacité de réflexion, ce jour-là, j'aurais pu éviter mille souffrances à un camarade en disant simplement :

– C'est vrai, je suis une pute.

## Mario Aguilera Salazar

En dehors des camarades disparus, j'en ai livré d'autres qui ont survécu. Je me souviens très bien de l'un d'eux. Pendant des années, il fut « celui qu'on avait arrêté avenue Grecia », je n'ai jamais su son nom jusqu'au jour où, de retour au Chili, je l'ai rencontré. Il me salua avec affection, le voir dans les tribunaux un micro à la main me combla de joie. Son nom est Mario Aguilera et il est journaliste dans l'émission d'information « 24 heures » qui passe sur la chaîne nationale. Nous avons parlé tout un après-midi pour essayer de

reconstituer ces heures si difficiles. Je voulais savoir s'il m'avait pardonné, il me répondit par l'affirmative. Grâce à lui, j'appris quelques détails que je ne connaissais pas et d'autres que j'avais oubliés, quelques-uns reprirent leur place dans ma conscience et d'autres me semblèrent définitivement engloutis dans la terreur de ce mois d'août 1974. Quand il me demanda en rigolant : « Tu te souviens du petit phoque ? », je ne pus m'empêcher de rire. Comment oublier le camarade qu'un des gardes obligeait à imiter ces bruits si drôles ? Je ne savais pas que c'était lui, Mario Aguilera, qui, au milieu de cet enfer, se débrouillait pour donner aux camarades un peu de courage. Je remercie Dieu d'avoir alors tout ignoré de Mario, car il jouait un rôle bien plus important au sein du parti que ce que la Dina imaginait. Il réussit à rester intègre et à sauver sa vie sans donner aucun camarade. Une fois libéré, il partit pour la France.

Au fil du récit de Mario, des bribes oubliées du passé nous revenaient en mémoire. Il m'apprit que cette histoire de phoque avait commencé le jour où le garde l'avait surpris en train de parler avec un autre détenu. Il lui avait ordonné de faire quelques pompes, Mario avait répondu que c'était impossible, mais qu'à la place il pouvait faire le phoque. Son imitation amusa beaucoup le garde. Au milieu de cette horreur, il y avait aussi des moments de détente, surtout lorsque les officiers n'étaient pas là. Mario faisait le phoque et Alejandro Parada chantait des tangos.

Jusqu'à ma rencontre avec Mario Aguilera, je n'avais pas réussi à identifier Alejandro Parada. Dans mon témoignage devant la Commission vérité et réconciliation, j'ai fait souvent référence à un garçon qui portait ce nom et dont j'avais appris l'arrestation, car il était le fils d'un collègue de bureau de mon père. Cela, je le savais depuis longtemps, mais en parlant avec Mario Aguilera, je suis arrivée à la conclusion que j'avais connu et vu Alejandro Parada au cours de son arrestation, simplement, pour moi, il s'appelait « Cano » ou « Jano » et c'est sous ce nom que je l'évoque dans mon témoignage devant la commission Rettig.

Mario me parla aussi du courrier clandestin, cela m'a beaucoup émue, surtout parce que les protagonistes sont tous les deux en vie. Quand tous ceux qui étaient détenus rue de Londres furent amenés à Cuatro Alamos, Mario et Cristian Van Yurick se retrouvèrent ensemble dans une grande pièce. Je n'étais pas au courant car, à Cuatro Alamos, les hommes et les femmes n'étaient pas mélangés. La pièce où ils se trouvaient était séparée de Tres Alamos (le centre de détention où l'on pouvait recevoir de la visite) par une simple porte. Mario et Cristian faisaient passer des messages, qui étaient ensuite transmis aux familles des détenus de Tres Alamos, sous cette porte. C'est ainsi que naquit le courrier clandestin. Les camarades de Tres Alamos leur donnaient des cigarettes qui

après être passées sous la porte leur parvenaient déchirées et aplaties. Quand Cristian était interrogé, Mario restait derrière la porte afin que le courrier continue de fonctionner.

Un jour que les agents inspectèrent la chambre de Mario et Cristian, ils s'aperçurent que la porte était ouverte depuis toujours. Ils auraient pu essayer de prendre la fuite, mais l'idée que la porte n'était pas fermée ne leur avait même pas traversé l'esprit, ils n'ont donc jamais tenté de la pousser.

L'autre anecdote que Mario me raconta est celle du « chauffeur le plus con du Chili ». En août 1974, un nouveau détenu arriva et fut torturé sauvagement. Des rumeurs commencèrent à circuler, il s'agissait de l'un des auteurs du premier braquage d'une banque réalisé sous la dictature.

L'affaire prit une tournure tragique, car le garçon fut torturé tandis que sa femme et l'une de ses amies étaient arrêtées. Ce n'est que plus tard qu'on put établir la vérité. Le garçon était chauffeur de taxi, il était marié et avait une maîtresse. Quand il dormait avec celle-ci, il ne pouvait pas dire à sa femme qu'il avait travaillé de nuit à cause du couvre-feu. Un matin qu'il rentrait chez lui, en songeant à ce qu'il allait bien pouvoir raconter à sa légitime, il avait appris dans le journal la nouvelle du braquage d'une banque. Une fois à la maison, il raconta qu'il ne pouvait plus rester étranger à la situation du pays et qu'il avait participé au braquage d'une banque. Pour appuyer ses affirmations, il montra à sa femme le journal où il était écrit que les braqueurs avaient pris la fuite à bord d'un taxi. Sa femme était trop fière de lui pour respecter sa promesse de garder le secret. L'histoire était finalement parvenue aux oreilles de la Dina qui l'avait arrêté. Une fois la vérité établie, le garçon fut surnommé « le chauffeur le plus con du Chili ».

**[12]**

## Un autre lieu de détention

Cela peut paraître bizarre, mais même dans les moments de plus grande lucidité, je n'ai jamais réfléchi ni essayé de me renseigner sur la manière dont les camarades disparaissaient. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi. Je me suis aperçue toutefois que bon nombre de mes interrogations actuelles ou de questions qu'on me pose aujourd'hui ne me traversaient même pas l'esprit à l'époque. Il y a des gens qui me demandent : « Tu n'as pas pensé à dire non ? » et je me dis que cela ne m'a même pas effleuré l'esprit. La raison était simple : c'était totalement inutile. À quoi pouvais-je dire non ? Aux viols, aux questions, aux tortures, aux abus ? Jamais ils ne me laissèrent le choix. Rien de ce qui arrivait ne partait d'une proposition ou d'un moment de réflexion. Ce n'était pas ainsi que les choses se passaient.

Au moment des faits bien des choses m'échappaient. Je ne les ai comprises qu'avec le temps, la plume à la main. Le changement de situation et de perspective m'aida beaucoup. À l'époque, je n'imaginais même pas que la connaissance que je commençais à avoir de la structure interne de la Dina me serait utile un jour. Je n'ai jamais imaginé par exemple qu'il pouvait y avoir des « groupes d'extermination », c'est-à-dire des gens dont la mission était de tuer ou de disposer des détenus condamnés à mort. Je savais toutefois que la mort était là, aux aguets, dans chaque recoin. J'imaginais qu'il y avait des gens qui devaient prendre les décisions, mais je n'ai jamais réfléchi aux procédés. Je croyais que les gens qu'on envoyait à Cuatro Alamos survivaient, mais ce n'était pas vrai. Même certains camarades qui pouvaient recevoir des visites à Tres Alamos disparurent par la suite.

Aujourd'hui, je sais que des choses encore plus surprenantes sont arrivées, comme par exemple la disparition de John Mac Leod Trever – apparemment lié au MIR – et de sa belle-mère María Julieta Ramírez. Ils étaient allés tous les deux à Tres Alamos le 30 novembre 1974 rendre visite à leur femme et fille.

John et sa belle-mère furent arrêtés par les gardes et accusés de transmettre des informations communiquées par les détenus. Ils ont tous les deux disparu.

Ce n'est que bien plus tard, à partir de 1991, que j'ai commencé à comprendre qu'il y avait à l'intérieur de la Dina une organisation très compartimentée dont la mission macabre était l'élimination des militants tant au Chili qu'à l'étranger.

Un soir du mois d'août, « le Troglo » me détacha de la chaise à laquelle on m'avait ligotée pour me conduire à un véhicule vert. Il s'assit au volant et installa à ma droite un officier que plus tard je devais connaître sous le nom de Juan Morales Salgado (au moment du coup d'État, cet homme avait été chargé de la répression à Constitución et dans d'autres villes du Sud. Il y existe un témoignage qui le signale comme responsable de nombreux délits : enlèvement, torture et disparition de plusieurs personnes de la région).

La route ne fut pas longue. Le voyage dura entre quinze et vingt minutes. Avant d'entrer dans un parking souterrain la voiture fit un virage à droite, puis elle s'arrêta. Je pus entrapercevoir, à travers la bande adhésive et les lunettes noires, le reflet d'une sorte de panneau lumineux rouge et vert.

Une fois dans ce nouveau centre de détention, ils me firent descendre de voiture. Je me souviens d'un escalier, puis d'un ascenseur. On me fit entrer dans une vaste chambre, on entendait plusieurs personnes parler au téléphone. Un homme me demanda si j'avais besoin de quelque chose. Je lui ai demandé du coton, car je saignais abondamment depuis la dernière fois qu'on m'avait appliqué le courant. Je l'entendis se plaindre à voix haute :

– Encore une qui pisse le sang, la flicaille ne sait pas se débrouiller !

Je me suis demandé si c'étaient des civils et je pris peur. Qui étaient-ils ?

Ils m'emmenèrent dans une autre pièce et m'assirent sur une chaise. Je reconnus la voix, c'était l'homme qui m'avait accueillie. Il s'assit devant moi et mit une clef entre mes mains. Je n'eus pas même le temps de penser à quoi que ce soit que je sentis une décharge électrique, elle me parcourut les bras, puis le corps tout entier, j'ai laissé échapper un cri. Je suis tombée vers l'avant. J'entendis l'homme dire :

– C'est pour que tu n'oublies pas ce qu'on ressent…

Il demanda qu'on m'enlève le bandeau. Je pus le voir. C'était un jeune homme grand, aux cheveux courts et blonds, aux yeux clairs, avec des lunettes en métal. Il portait une chemise et un pantalon beige. Autour de lui, il y avait d'autres hommes, ils portaient des chemises à manches courtes et des holsters d'aisselle en cuir. C'était une autre différence avec les gens de la Dina qui portaient les armes à la ceinture.

**Vous êtes Luz, je serai Ombre**

L'holster du blond était en cuir de couleur claire. À quelques pas du fauteuil, je vis un jeune homme en train d'astiquer une petite mitraillette. Le canon de l'arme pointait vers le haut et son doigt était posé sur le pontet. Il embuait le métal avec son haleine, puis le faisait briller avec la manche de sa chemise. Il éloignait de temps en temps l'arme et la contemplait avec fierté. Le blond, qui était devant moi, lui cria tout à coup :

– Lâche cette arme, abruti ! Tu commences à m'énerver.

Le jeune homme regarda de nouveau l'arme avec une expression ébahie.

– Luz, excusez-moi, de temps en temps j'ai l'impression de travailler avec des gosses. Mais ne vous laissez pas abuser, ils sont entraînés comme des chiens de chasse. Moi, je donne les ordres, eux, ils tuent. Ce sont de braves garçons. Je m'appelle Javier, quelques amis m'ont parlé de vous, c'est pour ça que je vous ai fait venir. Vous avez des qualités que j'apprécie, comme l'obéissance. C'est pour ça que je crois que vous devez rester en vie. Vous êtes jeune, en bonne santé, forte. Pour vous, je serai « Ombre ».

Puis, il répéta :

– Vous êtes Luz, moi je serai Ombre. Ne l'oubliez pas, au moment le plus inattendu, je m'approcherai de vous sans faire de bruit et vous glisserai à l'oreille : « Ombre ». Vous saurez alors que c'est moi et ferez ce que je vous dirai de faire.

Un homme, au visage très pâle, aux grands yeux sombres, entra. Ses cheveux noirs et lisses tombaient sur son front. Il portait un cahier à dessin et plusieurs crayons. Il commença à me dessiner. J'essayais de comprendre le rôle de chacune des personnes qui se trouvaient dans la pièce. Tout avait l'air très étrange. À un moment, le dessinateur s'approcha et, me prenant par le menton, il me regarda fixement. Il y avait du mépris dans ses yeux. Avant de parler, il sourit bizarrement :

– Tu as une tête de biche traquée qui regarde de tous les côtés. Tu perçois le danger et cela te hérisse le poil. Je le vois dans tes yeux.

Tout avait l'air irréel, j'ai regardé le garçon avec curiosité. Il avait l'air triste. Il y avait comme un cri dans son regard. Je sentis un goût de sang dans ma bouche, je m'étais mordu les lèvres.

Ils apportèrent des sandwiches, du café, des cigarettes et, le plus important pour moi, du coton.

Le bureau était sobre mais élégant. « Javier » se leva et m'invita à m'asseoir sur un fauteuil recouvert d'un tissu aux rayures beiges, marron et blanches. Il s'assit en face de moi, nous étions séparés par une table basse. Je vis qu'il y avait

des lampes en bronze sur les tables plus petites à côté des fauteuils. Il regardait partout en mangeant et avait des manières fines. Tout était étrange. « Javier » mit de la musique classique et on nous servit un deuxième café. Je me disais que ce devait être l'un de ces succédanés au goût bizarre.

Il revint sur son premier commentaire, à savoir que les gens de la Dina ne savaient pas travailler, qu'ils étaient de vraies brutes. J'ai commencé à avoir mal au cœur, j'ai arrêté de manger. « Javier » me dit :

– Mangez tranquillement.

Quand nous eûmes fini le sandwich et le café, j'entendis une voix derrière moi. J'étais pétrifiée, je n'osais pas tourner la tête, je connaissais cette voix.

– Lucecita, quelle surprise ! Je viens de voir votre fils, il roulait en vélo, il avait l'air en forme.

Ma surprise était évidente. L'homme s'arrêta juste devant moi. Mes doutes se dissipèrent, c'était bien Daniel, le comptable de l'usine qui se trouvait à côté de chez mes parents. Dans le quartier, on prétendait qu'il avait été enrôlé par Patria y libertad. Je ne savais que dire. L'homme continua à me parler :

– Soyez sage, car Javier est un ami et une excellente personne.

Il lui raconta qu'il m'avait connue enfant, puis il lui parla de ma carrière sportive, de mon fils, de mes parents. De temps en temps, il s'adressait à moi :

– Vous avez vu ce qui se passe, Lucecita ? Je vous ai souvent dit de ne pas traîner avec ces communistes.

C'était la vérité, à chaque fois que je le croisais, il me disait d'arrêter la politique car cela ne m'attirerait que des ennuis. Javier, qui observait tout, me demanda :

– Vous avez un enfant alors ?

Daniel répondit à ma place :

– Un enfant blond, intelligent et très sympathique.

J'étais en colère, mais je me sentais bizarre, comme engourdie. J'avais peur. Javier continuait de parler. J'étais très nerveuse, je me mis à trembler, j'avais froid. L'homme blond n'arrêtait pas de parler, mais je ne me souviens plus de quoi. J'essayais de rester concentrée. Les yeux me brûlaient, les visages et les objets devenaient flous, un peu comme si je voyais double. Je n'avais jamais rien senti de comparable. J'avais peur, ils avaient sans doute mis quelque chose dans le café, j'essayais de me convaincre du contraire, j'avais très envie d'uriner. Très vite, cette envie devint une obsession, j'ai demandé qu'on me laisse aller aux toilettes. Je perdais du sang. Je me suis souvenue que le matin, un garde m'avait donné une chaussette qu'il avait trouvée. Comme tout était très sale, je l'avais emballée dans une feuille de papier qui traînait par terre et mise entre mes jambes.

Je me suis levée en me disant : « S'il ne me laisse pas aller aux toilettes, je vais finir par salir le fauteuil. » J'avais la tête lourde et l'impression d'avoir une langue immense, comme si elle était en train de pousser jusqu'à ne plus tenir dans ma bouche. Le garçon qui astiquait son arme se leva et m'empêcha de tomber. Javier donna l'ordre qu'on me bande les yeux et qu'on m'emmène. Une fois aux toilettes, le garçon me fit toucher le WC, puis tourner à gauche, il a ensuite compté les pas pour m'indiquer où était le lavabo. Je croyais que j'étais seule, mais une voix s'éleva :

– Tu as juste le droit d'aller aux waters et au lavabo, après tu appelles.

– Monsieur, ai-je demandé – car c'est toujours ainsi que j'appelais les agents de la Dina –, est-ce que vous pouvez me donner une carafe ou une bouteille ?

– Pour quoi faire ?

– Pour me laver, s'il vous plaît…

– Arrête de nous emmerder, c'est déjà bien qu'on t'ait donné du coton.

– S'il vous plaît, un papier.

– Pour quoi faire ?

– Monsieur, je saigne, je voudrais me nettoyer.

J'avais honte et envie de pleurer. Le garçon dit :

– Qu'est-ce qu'elles sont compliquées, les nanas ! Attends, je ne veux pas que tu salisses tout.

J'eus l'impression qu'il n'était pas sorti et je lui dis encore :

– Monsieur…

J'avais du mal à parler, j'entendis un bruit de radio mal réglée et une voix…

– Tu vas te servir des toilettes ?

Je répondis machinalement :

– Oui, monsieur, désolée.

J'ai baissé mon pantalon en pensant : « Désolée ? Mais qu'est-ce qui me prend ? Ils me regardent ? » Le sang continuait de couler. J'enveloppai toute la saleté dans un papier et je le mis à côté des toilettes. J'entendis de nouveau cette voix radiophonique avec d'autres bruits.

– Lève-toi !

Je me suis levée, mais j'ai failli tomber. Puis, j'ai entendu un ordre :

– Mets le coton entre tes jambes.

Je l'ai fait et j'ai essayé d'avancer. J'y suis parvenue en m'appuyant sur le lavabo. J'ai de nouveau entendu la voix.

– Retourne-toi et marche !

Tout en marchant, je me disais : « Je peux désobéir. Oui, je peux. » Mon pied heurta quelque chose, j'ai reculé, la voix me dit :

– Penche-toi et touche…

Comme la première fois que j'ai porté des lunettes, en me penchant, j'eus l'impression que le sol était plus bas. Je pris peur, ma main toucha quelque chose qui me sembla être la jambe très poilue d'un homme. Je ne me suis pas redressée.

Il était évident que je n'étais pas dans mon état normal, même si rien n'était normal autour de moi. Je pouvais penser, mais avec difficulté. J'eus l'impression qu'on débranchait un microphone, quelqu'un s'approcha pour m'emmener dehors, au bureau. On me retira le bandeau. Je me souviens d'une musique très douce qui gonflait peu à peu, une voix résonnait en moi et à l'extérieur.

– Luz, ça va ?

– Oui, tout va bien.

« Bien ? » me suis-je demandé. Ma tête tomba vers l'avant, mes bras avaient l'air de pendre. Quelqu'un me demanda :

– À quoi tu penses ?

– J'ai de la peine, beaucoup de peine.

– Juste de la peine, pas autre chose ? De la colère peut-être ? Tu as envie de pleurer ?

– Non, je n'ai pas envie de pleurer.

C'était faux, j'avais vraiment envie de pleurer.

– Tu ne trouves pas ça un peu bizarre, d'habitude quand on a de la peine, on a envie de pleurer. Raconte-moi un peu ce qui se passe, Luz.

Je me mis à parler.

– C'est comme un rêve, un rêve bleu de mer. Je vois quelqu'un qui se couvre avec un immense châle. C'est une femme. Elle détache ses cheveux et marche, puis s'assied sur le sable. C'est l'automne et il fait un tel froid qu'il blesse la peau. La femme s'approprie ce qu'elle voit, l'incorpore et le garde en elle.

L'homme changea la cassette. Je me sentais fatiguée, avant qu'il ne me pose d'autres questions, je lui dis :

– Et vous, monsieur, qui êtes-vous, à quoi pensez-vous, qui suis-je pour vous ?

L'homme rit aux éclats, puis cria :

– Emmenez-la, qu'elle aille se coucher ! Demain matin, nous allons pouvoir travailler de bonne heure.

Ils m'emmenèrent dans une petite chambre, il y avait juste la place pour des lits superposés et un fauteuil où se trouvait le garçon qui astiquait son arme. Dans le lit d'en bas, María Teresa, une camarade du Parti socialiste qui était dans l'équipe de Toño, faisait semblant de dormir. Son compagnon, Claudio, était dans mon groupe au GEA. J'ai fermé les yeux et essayé de dormir. Au bout d'un moment, quelque chose arriva, je n'ai jamais pu déterminer si c'était un rêve ou

la réalité, si j'étais éveillée ou si je dormais, mais je suis sûre de l'avoir vécu et cela m'a anéantie.

J'entendis un bruit et des voix. C'était Javier et un petit enfant.

– Comment tu t'appelles ?

– Rafael.

– Je vais te casser un doigt, Rafael.

– Non, faites pas ça !

Il poussait des cris atroces. Je l'entendais le prier d'arrêter et se mettre à pleurer. J'avais envie de me lever, j'avais les mains attachées et la tête me tournait. J'essayais de me dire que ce n'était pas la voix de mon fils, je me le répétais des centaines de fois : « Ce n'est pas la voix de mon fils, ce n'est même pas la voix d'un enfant, c'est juste un enregistrement. » Il me semblait que la séquence se répétait au bout d'un certain temps. J'essayais de me persuader que c'était un enregistrement. Tout se répétait à l'identique et malgré mes tentatives pour me convaincre que ce n'était pas mon enfant, ce dialogue monstrueux prenait possession de moi. J'entendais Javier lui dire : « Maintenant je vais te casser un doigt. » Les cris redoublaient, j'essayais de me lever et de comprendre pourquoi j'étais la seule à entendre ces voix. Mais je tenais bon : « Ce n'est pas mon enfant, ce n'est pas mon enfant », mais bientôt j'ai éclaté en sanglots, il me semblait voir mon fils se tordre de douleur avec les mains tendues vers moi en train de crier : « Maman, maman, aide-moi, j'ai mal, maman ! » Je me répétais : « Du calme, Luz, ce n'est qu'un enregistrement. Ils veulent te faire peur, c'est tout… » Je ne sais pas combien de temps cela dura, peut-être bien toute la nuit. Même si j'étais sûre que c'était un enregistrement, car le dialogue se répétait inlassablement, cela me démolit psychiquement.

Quand la lumière commença à filtrer à travers la vitre dépolie, je sus que le jour commençait à poindre. Les voix se turent, j'avais dans la gorge, dans la poitrine, une douleur très forte. L'angoisse m'avait prise. J'avais besoin de voir mon fils, de le serrer dans mes bras, de le bercer, de veiller sur son sommeil.

J'entendis des bruits : ils étaient de retour. On m'emmena dans la salle de bains, je pus aller aux toilettes et prendre une douche. L'eau était glacée, mais elle me parut quand même délicieuse. Cette fois-ci, il n'y avait pas de voix ni de gens autour de moi, j'ai enlevé le bandeau et me suis regardée dans la glace. Je vis mon visage émacié et pâle. Mon moral était au plus bas.

Quand je sortis des toilettes, on m'emmena dans une pièce plus vaste, avec plusieurs bureaux, mais sans aucune élégance. Javier ne tarda pas à arriver. Il me dit que les informations que je possédais sur le Parti socialiste l'intéressaient. J'ai raconté la même histoire que toujours, à savoir que cela faisait six mois que j'étais détenue, loin du parti et que j'avais déjà tout dit à la Dina.

Je me rendis compte qu'en dehors de la jeune femme que j'avais vue la nuit précédente, ils tentaient de retrouver Luis Peña. Je ne sais pas s'ils y sont parvenus. Personnellement, je ne l'ai jamais vu. Je sais qu'ils avaient repéré un rendez-vous auquel devait se rendre Alejandro Parada, « Jano ». Je compris cela quand ils l'amenèrent, les mains attachées et les yeux bandés. Je ne le connaissais que de vue et ignorais quel était son rôle au sein du parti. Je savais juste qu'il avait eu quelques rendez-vous avec Toño. On ne nous confronta pas.

Le capitaine Juan Morales arriva et dit à Javier que la Dina me réclamait, il allait donc me ramener rue de Londres. Il se produisit un échange assez vif entre Javier et Juan Morales. Ils me ramenèrent rue de Londres où je retrouvai María Teresa ; on nous assit ensemble. Quand nous pûmes parler sans que le garde nous entende, elle me demanda si j'avais parlé de Claudio, son compagnon. Comme j'ai répondu par la négative, elle me pria de ne rien dire à son sujet. Je le lui promis, seulement pour la calmer, car de toute façon je ne savais pas comment le retrouver, je ne connaissais pas son véritable nom. Je sais que María Teresa est restée au moins une nuit de plus rue de Londres et qu'elle a survécu.

**Osvaldo Romo**

Le lendemain de mon retour, Ricardo Lawrence nous fit venir mon frère et moi. Il dit que nous allions « travailler » chacun avec une équipe. Il me confia à Osvaldo Romo Mena et mon frère fut mis entre les mains d'un lieutenant de carabiniers qui se faisait appeler « Marcos ». Plus tard, j'ai appris que son véritable nom était Gerardo Ernesto Godoy García.

La première chose que je dois avouer à propos de Romo est que je n'aime pas tirer sur l'ambulance. Cela ne veut pas dire que Romo doit être absous, même si probablement il le sera, car tout semble indiquer que beaucoup de tortionnaires seront amnistiés[1]. Quand je pense à Romo Mena aujourd'hui, je me souviens de l'homme qui, en 1974, avait le pouvoir de traîner en enfer tous ceux que son chef, Miguel Krassnoff Martchenko, voulait punir. Aujourd'hui il est pourtant le seul à comparaître devant la justice. J'ai du mal à comprendre que seul Romo soit jugé responsable et non les autres.

L'homme de 1974 et celui d'aujourd'hui diffèrent ostensiblement. Dans mon esprit d'alors, Romo était une immense masse de graisse qui fonçait comme un chien de chasse sur les opposants au régime et les militants de gauche. Il m'effrayait. En 1992, je l'ai vu quelques jours après son extradition. Cette confrontation m'a troublée. Il m'a semblé plus petit que dans mon souvenir, quand, courbé et traînant les jambes, il m'a demandé : « Tu me pardonnes ? » J'ai compris que l'homme de mes souvenirs, cet être sale, dégoûtant, grossier,

aux ongles rongés, qui m'a causé tellement de douleur et de dégoût en 1974, ce tortionnaire et violeur implacable, était « l'homme jetable » dont la Dina avait besoin pour ses sales besognes. Depuis qu'il a été extradé, Romo a été soumis à un traitement médical approprié et chaque fois que je le revois, il est un peu plus mince et agile, il a retrouvé d'ailleurs l'air rusé qui le caractérisait quand je l'ai connu à la Dina. Aujourd'hui, il est le bouc émissaire de la Dina, parce qu'il s'agit d'un civil sans « protections spéciales ». Mais je dois avouer que le fait qu'il m'ait demandé pardon me prédisposais à le lui accorder, c'est d'ailleurs ce que j'ai fait. Je crois qu'à cause de son profil psychologique, Osvaldo Romo fut utilisé et trompé par la Dina. Il est sans doute responsable de beaucoup d'atrocités, mais j'ai du mal à accepter qu'il soit le seul à être fait prisonnier. Je ne peux admettre que ses chefs restent impunis. Grâce à cette sorte de ruse innée qui lui permit de devenir le bras droit de Krassnoff durant les années 1974 et 1975, il fut distingué par la Dina comme l'un de ses « meilleurs » agents ; sa férocité répondait pleinement aux attentes de Krassnoff, Ferrer, Wenderoth, Moren, Espinoza, Contreras, c'est-à-dire des chefs de la Dina.

Un jour de 1974, Alejandra, mon frère et moi, les trois détenus qui collaboraient, fûmes emmenés à la Villa Grimaldi. Moi, j'étais dans la voiture avec Osvaldo Romo, Basclay Zapata et Paz « le noir ». Mon frère voyagea dans l'Austin Mini du lieutenant Gerardo Godoy García, qui avait appartenu à un détenu. Ce jour-là, ce dernier avait offert à mon frère un pantalon gris et une chemise verte, car ses vêtements étaient terriblement sales et déchirés et ils avaient tous les deux la même corpulence.

Au cours du trajet avec Romo Mena et son équipe, j'appris qu'Alejandra nous rejoindrait. Romo entama une conversation qui me dérangea grandement. Je n'osais rien dire, je me contentais d'écouter. Il parlait de manière très dépréciative d'Alejandra et de Muriel. Je ne pouvais faire abstraction de l'odeur terriblement désagréable que cet homme dégageait. Chaque fois qu'on me retirait le bandeau, je ne pouvais pas m'empêcher de regarder ses doigts dégoûtants, ses ongles horriblement sales et rongés.

Une fois à la Villa Grimaldi, je pus voir par le bas du bandeau l'endroit que plus tard je reconnaîtrais comme le parking de la maison patronale. Je reconnus aussi Alejandra. Elle était très mince et je me souviens qu'elle avait très froid. En dehors de ceux qui nous avaient emmenés, il y avait les officiers Lawrence Mires, Krassnoff Martchenko et Moren Brito. Je sais qu'il y avait d'autres gens, mais je ne les voyais pas, j'entendais juste leur voix.

C'est à cette occasion que j'entendis pour la première fois les noms des brigades de la Dina. Je compris que Krassnoff Martchenko commandait la brigade Faucon, Lawrence Mires était chargé de la brigade Aigle, et Godoy

s'occupait de la brigade Toucan. On nous informa qu'à partir de ce jour, nous commencerions à *porotear*, c'est-à-dire à parcourir la ville de Santiago dans une voiture de la Dina afin d'identifier des camarades.

Moren Brito nous dit que c'était une nouvelle manière de travailler et que notre sort dépendait des résultats que nous obtiendrions. Ensuite, ils nous ramenèrent rue de Londres. On m'emmena pour *porotear* plusieurs fois. C'est ainsi que, rue Estado, je reconnus un camarade que je connaissais sous le nom de Walter Contreras. Durant des années, je l'ai cherché sans succès dans les listes des disparus. Ce jour-là, en rentrant rue de Londres, Romo Mena et Zapata Reyes m'obligèrent à lui dire que je travaillais depuis plusieurs années pour le service de renseignements de l'armée. J'imagine qu'il m'a crue. Lui non plus, je ne l'ai jamais revu.

Au cours de mon séjour rue de Londres, Javier vint deux fois et il fit ce qu'il m'avait annoncé. Il s'approcha de moi et me dit « Ombre » à l'oreille. Un garde m'emmena aussitôt dans un bureau, Javier me demanda comment j'allais et m'offrit une cigarette. Un jour, il mit un chocolat dans ma bouche. À chaque fois, il me disait qu'il était en train de faire des démarches pour m'enlever des mains de la Dina. Je le remerciais tout en priant pour que cela n'arrive pas. Cet homme m'effrayait encore plus que Krassnoff, Lawrence ou Moren. Il s'agissait peut-être d'une manœuvre pour me pousser à collaborer un peu plus avec Krassnoff.

Je me souviens que rue de Londres, il y avait un petit garde au teint blanc et aux cheveux foncés et frisés. Il proposait toujours aux femmes de les emmener dans une salle de bains où, d'après lui, elles pourraient se laver un peu. Je suis tombée dans son piège la première fois et me suis laissée conduire par lui. Dès que j'ai enlevé mon chemisier pour me laver, il s'est approché et s'est mis à toucher ma poitrine. Comme c'était en pleine journée, je me mis à crier et il me rendit les vêtements. Je crois qu'il avait peur d'être surpris par quelque officier. J'avais les yeux bandés. Les situations comme celle-là étaient très déprimantes. Je n'ai plus jamais cédé à ses propositions et, chaque fois que je le pouvais, je mettais au courant les nouvelles des manigances du garde.

Un jour, Basclay Zapata Reyes, « le Troglo », me demanda si je voulais prendre une douche. Je lui dis oui et il m'emmena dans la camionnette. Sur le chemin, il m'expliqua qu'ils allaient faire une perquisition et que pendant qu'ils fouilleraient l'appartement, je pourrais me servir des toilettes. Je l'ai remercié. Jusqu'à ce moment-là, il ne m'avait jamais agressée.

Je parvenais à voir quelque chose en levant la tête et en regardant par le bas du bandeau. Je pus reconnaître le quartier, près de Providencia, dans la rue Manuel Montt, mais je ne me souviens pas de l'appartement. Pendant que j'étais

en train de prendre un bain, « le Troglo » entra et commença à me toucher. Je ne sais pas si par la suite il me tortura ou pas, mais comme pour Moren Brito, les témoignages sur la brutalité de Basclay Zapata sont nombreux. Ce jour-là, il me demanda de coucher avec lui. Comme je refusais, il insista. Il m'offrit même des vêtements qu'il avait volés lors de la perquisition, ainsi que je l'appris plus tard. Je lui rendis le pull et le chemisier et il se retira sans insister.

Aujourd'hui, cette situation me paraît tellement irréelle. Moi, toute nue, le suppliant de ne pas m'agresser et lui, essayant quand même de me toucher. Soudain, il me fixa et dit :

– C'est bon, tu peux quand même garder les vêtements.

Et il sortit de la salle de bains. J'ai enlevé rapidement le shampoing et le savon et me suis habillée. Ensuite, j'ai essayé de démêler mes cheveux qui avaient beaucoup poussé. Je n'osais pas sortir de la salle de bains[2].

Je ne sais pas si, comme les autres détenus, on m'emmena à Cuatro Alamos fin août ou début septembre. Ils devaient quitter la rue de Londres, car apparemment l'endroit avait été repéré comme centre de détention de la Dina et quelques parents de détenus étaient même venus frapper à la porte pour demander des nouvelles des prisonniers.

## Cuatro Alamos

Cuatro Alamos était un centre de détention secret situé rue Departamental, à côté du centre de détention officiel du Service national de détenus, le Sendet. Cet endroit était différent des autres, car les femmes et les hommes étaient séparés. Nous pouvions prendre une douche et on nous donnait à manger de manière régulière. Un jour, nous mangions des haricots, un autre des lentilles, le troisième des pois chiche. Je ne me souviens pas si on nous donnait un autre type de nourriture. Nous étions enfermés, mais n'avions pas les yeux bandés tant que nous restions au dortoir. Au moment où je suis arrivée, le centre était géré par les carabiniers, mais par la suite la Dina nomma à la tête de « Cuatro », ainsi que nous l'appelions, un officier de gendarmerie appelé Orlando José Manso Durán. Les carabiniers gardèrent sous leur contrôle le centre de Tres Alamos ; Conrado Pacheco en était le directeur.

Ceux qui étaient à Cuatro Alamos n'étaient pas reconnus comme détenus, ce qui voulait dire qu'ils pouvaient disparaître sans problème. Le plus terrible était l'incertitude dans laquelle nous vivions, à n'importe quel moment on pouvait venir nous chercher et nous emmener dans un autre centre de détention. Au cours de mon séjour, j'étais persuadée que les détenus étaient emmenés dans différentes prisons du pays, car de temps en temps la Dina les faisait ranger dans

différentes files en attribuant à chacune le nom d'une ville.

À mon arrivée à Cuatro Alamos, plusieurs détenues présentaient des signes d'infection vaginale. Quand le médecin arriva, j'ai demandé à le voir, car j'avais à nouveau très mal au pied. Le médecin me dit que la blessure cicatrisait normalement, mais que je souffrais toujours d'hyperesthésie. Même le frottement du pantalon et des draps me faisait mal, sans parler des chaussures.

Dans le dortoir de Cuatro Alamos, j'ai rencontré Rosseta Pallini Gonzáles, la femme d'un dirigeant du MIR. Elle est morte au Mexique, mais son fils vit encore.

Mónica Chislayne Llanca Iturra, aujourd'hui disparue, faisait aussi partie des camarades rencontrées au dortoir n° 2. Aujourd'hui, je sais qu'elle était en rapport avec le MIR, mais à l'époque, sans doute par mesure de sécurité, elle nous disait qu'elle était socialiste et fonctionnaire du registre civil. Début septembre 1974, elle fut emmenée par la brigade Faucon I. Osvaldo Romo Mena lui assigna le code « Puerto Montt » ; aujourd'hui, on sait que ces mots signifiaient la mort.

Longtemps le nom de ces femmes est resté enfoui dans ma mémoire. En 1991, alors que je vivais en Europe, j'ai retrouvé la photo d'Olivia Monsalve de Becerra dans un vieux journal. Je me suis alors souvenue que je l'avais rencontrée à Cuatro Alamos, tout comme Silvia et Alejandrina. Ce souvenir m'a émue.

**Le non-né**

Une nuit, au début du mois de septembre, Silvia eut des douleurs de ventre aiguës. Nous frappâmes à la porte pour demander un médecin. Elle avait perdu son bébé à cause des tortures subies. Dans le placard, il y avait le couvercle d'une boîte et une feuille de journal. C'est là que nous avons mis celui qui aurait été le cadet des enfants de Miguel Angel Becerra Hidalgo, agent de la Dina. Ce fut une expérience terrifiante.

Il faisait si froid qu'il sortait de la fumée de la masse sanguinolente de ce non-enfant et du placenta. Je le mis au milieu de l'espace qu'il y avait entre les lits superposés et je m'assis sur le lit du bas avec Alejandrina. Je ne pouvais m'empêcher de le regarder. Nous étions toutes sous le choc. Quelques heures avant, voire quelques minutes plus tôt, c'était un être vivant. Il ne figure dans aucune liste, mais pour moi il fait aussi partie des victimes de la Dina. Nous n'avons pas beaucoup pleuré. Sans doute parce qu'à ce moment-là, nous étions surtout préoccupées par la mère. Nous avons essayé de la calmer, de l'aider à s'habiller, de la couvrir, de sécher ses larmes. Quand le garçon qui faisait la

garde revint dans la pièce et vit le fœtus, il s'empressa d'emmener Silvia. Quelques jours plus tard, nous apprîmes qu'il l'avait conduite à l'hôpital des carabiniers. À son retour, elle garda un silence obstiné que personne ne chercha à briser. L'enfant de Miguel Angel Becerra, celui qui n'est pas né et qui n'a jamais porté de nom, ne laissa qu'une faible trace dans ce monde, dans une chambre glacée de Cuatro Alamos. Cette nuit-là, je n'ai pas dormi, personne ne put dormir.

Un jour que nous étions profondément abattues et que nous faisions circuler une cigarette de main en main, alors que Silvia n'était pas encore revenue, Alejandrina nous raconta sa vie. Ces jours-là, les camarades affrontaient la première d'une longue série d'épreuves. J'appris plus tard que l'agent de la Dina qu'on avait retrouvé mort sur une route près de Parral était Miguel Angel Becerra Hidalgo, parent par alliance de Silvia et mari de María Olivia Monsalve Ortiz. L'aîné des enfants du couple se trouve encore aujourd'hui dans la Colonia Dignidad, séparé de sa famille par la décision d'un juge de Parral qui a donné la garde de l'enfant aux Allemands de Villa Bavière[3].

1. Le 28 juillet 1993 : en moins de vingt-quatre heures, le second tribunal militaire a blanchi Fernando Lauriani Maturana par manque de preuves quant à sa participation dans l'enlèvement et la disparition des frères Andrónico Antequera.
2. En 1992, j'appris que l'appartement et les vêtements étaient ceux d'Adriana Urrutia, qui survécut. J'offris tous les vêtements trouvés dans l'appartement aux camarades du dortoir n° 2 de Cuatro Alamos, à l'exception d'un pull bordeaux.
3. Pendant mon séjour à Cuatro Alamos, j'ai remarqué que Muriel Dockendorf Navarrete se trouvait dans un autre dortoir. Cette épouse d'un des dirigeants du MIR était alors portée disparue.

# DEUXIÈME PARTIE
# SEPTEMBRE 1974 – AVRIL 1978

**[1]**

## Le centre de détention de la rue José Domingo Cañas

Le lendemain du premier anniversaire du coup d'État, peu après midi, on m'emmena dans un nouveau centre de détention que les agents appelaient « caserne Ollagüe ». Il était situé au 1 367, rue José Domingo Cañas. La Dina avait franchi une nouvelle étape en s'installant à cet endroit. L'organisation obtint plus de ressources matérielles et humaines, quelques officiers arrivèrent ainsi que du personnel féminin. Pour moi aussi, il y eut quelques changements. Je fus installée dans une chambre à l'écart des autres détenus. Toutefois, à cause de la petitesse du centre, j'entendais très bien comment on torturait sauvagement les camarades. Même si je collaborais avec la Dina, je ne figurais pas dans les listes officielles de détenus. Jusqu'à ce moment-là, j'avais été la prisonnière de la brigade Faucon. La Dina ayant enfin admis que je n'appartenais pas au MIR, je dépendais désormais du capitaine qui dirigeait le centre, Ciro Ernesto Torré Sáez.

Quand le garde de Cuatro Alamos me rendit aux agents de Faucon I de Caupolicán, Basclay Zapata Reyes s'aperçut qu'à cause des rubans adhésifs qu'ils avaient l'habitude de me mettre sur les yeux, je n'avais plus de cils ni de sourcils. Dans un accès d'humanité, il me mit des lunettes en plastique très foncées et me fit promettre que quand ils me l'indiqueraient, je devrai fermer les yeux et ne les rouvrir sous aucun prétexte.

Au croisement de la rue Bustamante avec la rue Irarrázaval, ils m'ordonnèrent, en effet, de fermer les yeux, ce que je fis. Une fois arrivés à l'endroit prévu, ils m'emmenèrent dans une chambre vide et, devant le garde, Basclay Zapata Reyes fit semblant de m'enlever le bandeau des yeux avec sa brutalité habituelle, puis il hurla :

– Bouge plus, merde !

Je suis restée assise sur le fauteuil, qui était le seul meuble de l'immense pièce. Tout était plein de poussière. De ce que je pouvais voir, la maison était

restée inoccupée pendant très longtemps et personne ne s'était soucié de sa propreté.

Quinze minutes plus tard environ, un garde entra et m'ordonna de le suivre. C'était celui que j'avais le plus vu rue de Londres. Il me salua comme quelqu'un qui retrouve une vieille connaissance. Il me regarda avec curiosité et me trouva changée. Je lui expliquai qu'à Cuatro Alamos, j'avais pu prendre une douche tous les jours et que l'on m'avait coupé les cheveux.

– Vous vous êtes encore rasée !

Il se souvenait de l'incident de la perruque et de mes cheveux coupés très courts quand j'avais été arrêtée au mois de mars. Il me fit signe de le suivre.

– Mon capitaine, voici Lucecita !

– C'est donc elle, Lucecita. Asseyez-vous, dit-il en montrant la chaise. Je suis capitaine de carabiniers, je m'appelle Ciro Torré, c'est mon vrai nom. Je suis le commandant de ce centre.

J'avais vécu trop de choses pour ne pas savoir que je devais me méfier de tout le monde, même de ceux qui, comme le capitaine, me faisaient un large sourire et se montraient cordiaux. Il correspondait à l'image que l'on se fait des commissaires de campagne, invités obligés de baptêmes, mariages et toutes sortes de célébrations. Une sorte de parrain, bonhomme et causeur.

– Il faut qu'on parle, Lucecita, car vous allez travailler avec moi. Racontez-moi tout. Qui êtes-vous ? Comment avez-vous été arrêtée et pourquoi ?

J'ai réfléchi avant de parler. Jusqu'à ce jour, personne ne m'avait traitée ainsi. Le capitaine Torré semblait disposer de tout son temps. Il ne manifesta pas d'opinion personnelle concernant les affaires courantes ou les partis politiques. Il me demandait constamment des éclaircissements sur eux et sur les mots que j'employais à dessein. Il prétendait toutefois être au courant de tout et me raconta que sa femme était avocate.

Sans savoir si son attitude était naturelle ou forcée, je multipliais les mots savants, souvent improvisés, ou alors je me servais de synonymes recherchés. J'étais de toute manière dans une situation étrange. Même si j'avais voulu lui donner des informations, je n'aurais pas pu, je ne savais rien. Cela faisait déjà six mois que j'étais détenue, j'étais donc la plus ancienne prisonnière de la Dina. Je n'avais aucune possibilité de recevoir de la visite. Je connaissais quasiment tous les officiers de la Dina et même leurs vrais noms et les centres de détention. J'étais obligée, d'une manière ou d'une autre, d'acheter ma vie minute après minute.

J'étais sur le point d'envisager une possibilité, elle semblait difficile, mais je ne trouvais rien de mieux. Certains officiers, comme Krassnoff et Lawrence, maîtrisaient une sorte de jargon marxiste, du moins celui qu'utilisaient les

militants du MIR. J'ai donc essayé d'emmener le capitaine sur ce terrain en lui parlant de ma vie et de mes études. J'essayais d'imaginer ce qui était en train de se passer dans le pays. Je me souvins de mes jours de liberté au cours desquels j'avais appris que certaines religieuses s'étaient mobilisées pour essayer de soutenir les familles des disparus.

Soudain le capitaine parla du service de renseignements. J'ai décidé de tenter ma chance et lui ai dit :

– Capitaine, vous pensez vraiment que la gauche constitue une « menace » pour le gouvernement ? Vous ne croyez pas qu'il y a d'autres partis ou institutions supposés « intouchables » qui créent autant de problèmes ? Vous n'êtes pas sans savoir que cela fait plusieurs mois que je ne lis plus la presse, mais je parierais que l'Église et la Démocratie chrétienne, du moins en partie, doivent causer pas mal d'ennuis en ce moment.

C'était pour moi une observation tellement évidente que la réaction du capitaine me surprit. Je me suis même dit : « Il se moque de moi ; tout à l'heure, quand il en aura marre, il va me donner une sacrée raclée et ce sera bien fait pour ma gueule ! » Mais il semblait vraiment surpris :

– C'est incroyable, je pense au contraire qu'à Cuatro Alamos vous avez lu la presse ou écouté les informations. Autrement comment auriez-vous pu être au courant ?

Je poursuivis mon laïus en faisant appel au sens commun, car je n'avais aucune information précise à ce sujet. J'invoquais des raisonnements logiques et lui expliquais comment les événements s'enchaînent suivant des rapports de cause à effet.

Ma vie commençait à dépendre de ce que j'avais appris, lu et analysé dans le passé. J'avais une seule arme, mon esprit, et un seul avantage, dû au hasard : le capitaine était moins au fait de ces choses-là que moi.

Il se rendit compte que l'heure du déjeuner était passée depuis longtemps. Il me dit que j'aurais une pièce pour moi toute seule et qu'il me fournirait le matériel pour que j'écrive ce que je savais. Il voulait tout savoir.

Je m'étais mise dans une situation délicate. Qu'allais-je bien pouvoir écrire ? Sans s'en rendre compte, le capitaine m'éclairait sur la forme que je devais donner à mes écrits. Ce climat de violence aiguisait mes perceptions. J'avais intérêt à passer pour quelqu'un d'extrêmement rationnel, autrement je risquais de retomber entre les griffes de la Dina.

Le capitaine Torré Sáez interrompit mes pensées pour me dire qu'il était en train de lire *L'Orchestre rouge*. J'ai pensé à Ricardo Ruz avec tendresse. Nous l'avions lu ensemble. Sans réfléchir, je dis à l'officier :

– Capitaine, la première chose que j'écrirai pour vous, ce sera un lexique de

marxisme, puis un manuel de communication.

Le capitaine avait l'air content, il semblait décidé à devenir un vrai officier de renseignements. Je l'ai encouragé à poursuivre la lecture de romans d'espionnage car c'était une bonne école.

Torré Sáez me conduisit à ce qui devait être ma chambre au cours des prochains mois. Il y avait un matelas par terre. Il demanda à deux gardes d'apporter une table, deux chaises, un bureau et du matériel de bureau. En sortant, il dit :

– On vous donnera un sommier et des couvertures.

Encouragée par le succès que je venais d'obtenir, je lui demandai :

– Capitaine, est-ce que je peux prendre une douche ?

– Une douche ? Je ne sais pas si c'est possible, mais on verra.

Ils fermèrent la porte. C'était un espace exigu, l'endroit où d'habitude on rangeait les balais, les serpillières et les produits de nettoyage. J'ai poussé un long soupir. Je m'assis sur le matelas pour réfléchir à ce qui venait d'arriver. Je souris. C'était sans doute une chance pour moi que ce capitaine soit le directeur du centre de détention. Il fallait tout de même attendre de voir ce que dirait Krassnoff quand il apprendrait la nouvelle. Les gardes entrèrent peu après avec le reste des affaires. Il s'agissait de « Vautour » et de « Blondinet ». « Vautour » me dit :

– Ça va bien pour vous, Lucecita, vous avez même un bureau. Tant mieux. Maintenant il va falloir que je sois plus gentil avec vous. Si vous continuez comme ça, vous allez finir par me donner des ordres. Où voulez-vous que je mette la table ?

J'ai ri, il n'y avait pas beaucoup de place.

– Il y a tout juste la place pour caler le matelas et le bureau. Mais si vous voulez, on peut faire le contraire et mettre le bureau ici et le matelas là.

C'était un bon gars, il ne m'a jamais maltraitée, au contraire.

– Merci, « Vautour ». Ça faisait longtemps que je n'avais pas ri.

– Ça suffit, sinon vous allez vous attendrir et devenir triste. Mettez-vous à table, je vous apporte la soupe tout de suite et après, si vous voulez aller un moment au patio, je vous laisserai laver les assiettes et les casseroles.

J'ai regardé par la fenêtre et je me suis rendu compte qu'il faisait très beau.

– Telles que les choses se présentent, ça ne m'étonnerait pas que le capitaine vous autorise à ouvrir un peu la porte quand nous monterons la garde, tout à l'heure. Regardez la piscine, regardez comme c'est beau, Lucecita ! Pour que ce soit bien clair, « Blondinet » et moi monterons la garde devant votre chambre à tour de rôle. Tenez, voici une Lucky. C'est « le Clou » – Hugo Clavería Leiva – qui me l'a donnée, il fume les mêmes clopes que vous.

Être capable d'éprouver à nouveau des sentiments me faisait tellement souffrir ! Cela ne se limitait pas aux souffrances morales, j'avais du mal à respirer, une douleur me transperçait la gorge comme un couteau. Je ne pouvais pas faire comme si de rien n'était. Je voulais malgré tout parvenir à contrôler mon expression et ne rien laisser paraître. Je devais essayer d'être quelqu'un ou du moins quelque chose. « Vautour » attendait une réponse.

– C'est entendu, « Vautour », je laverai les assiettes et les casseroles.

J'ai pris la soupe, partagé le pain et mangé ma part. J'ai fumé une cigarette et j'ai caché les allumettes sous le matelas. J'avais l'impression que quelque chose avait changé en moi. C'était évident. Je n'avais plus froid ni mal nulle part. Je me suis dit que dans les situations difficiles les gens cherchaient à se décontracter, alors que moi je devais plutôt me servir du stress. C'était lui qui me fournirait l'énergie dont j'avais besoin.

« Vautour » m'a emmenée jusqu'au robinet du patio et j'ai fait la vaisselle. Il a beaucoup ri, car je lui ai demandé de la lessive. Il m'a appris à faire la vaisselle avec de la terre. C'était très efficace, la boue enlevait la graisse. Je prenais un peu de terre avec les mains et frottais les casseroles. C'est devenu une activité quotidienne, une manière aussi de profiter de ce printemps si beau où matinées et soirées assez fraîches laissaient place à des après-midi radieux.

– « Vautour », tu penses que je peux laver mon chemisier ici ?

– Voilà, j'en étais sûr, tu es bien une nana. On te donne la main et tu prends le bras. Pour moi, pas de problème, mais il vaut mieux que je demande au capitaine.

Je suis retournée dans la chambre et je me suis mise à la rédaction du lexique marxiste. J'ai commencé à noircir des pages et des pages. Le capitaine venait me voir deux fois par jour pour vérifier l'avancement des travaux. Bientôt, ce que je craignais est arrivé. Krassnoff a dit que c'étaient des conneries et que moi, comme d'habitude, je me foutais de leur gueule. Le pire, c'est qu'il avait raison, l'intérêt de mon travail était douteux.

Heureusement, Torré attribuait la réaction de Krassnoff au conflit qui opposait les officiers de l'armée et ceux des carabiniers. D'après lui, la différence dans l'avancement de grade entre les deux institutions était l'une des sources du conflit. Les officiers de carabiniers mettaient plus de temps à accéder au grade de capitaine. Or, à grade égal, c'était l'officier de l'armée qui commandait, car c'était l'institution la plus ancienne. Dans la pratique, cela donnait des situations étranges, ainsi un capitaine de carabiniers de 35 ans pouvait se trouver sous les ordres d'un capitaine d'armée qui n'avait que 27 ou 28 ans.

Ciro Torré évoquait le sujet, convaincu que les officiers de carabiniers étaient

plus à même de remplir des tâches de renseignements, car c'étaient eux qui maintenaient, tout au long de leur carrière, un véritable contact avec les civils. J'imagine que ce commentaire contenait une critique implicite des méthodes de la Dina.

Puis, après mon installation, Krassnoff a voulu qu'Alejandra partage la chambre avec moi. Nous allions devoir dormir ensemble.

Apparemment, Torré se sentait responsable de ce qui pouvait m'arriver. À sa manière, bien entendu. Dans ce monde où le machisme régnait en maître absolu, cette expérience désagréable était devenue coutumière. Le paternalisme des officiers s'exprimait de différentes manières. Ils pouvaient changer notre nom ou bien se poser en père adoptif.

Un jour, Torré m'a regardée longuement puis m'a dit :

– Diane ! Oui, Diane, voilà ton nouveau nom ! C'est étonnant ce que tu ressembles à la Diane chasseresse à poil qu'il y a dans mon calendrier.

J'ai eu peur. Il était là, devant moi, à me contempler, le visage en feu, les lèvres entrouvertes, les yeux exorbités. Sa peau était visqueuse, comme celle d'un porc. Il me dégoûtait. J'avais envie de partir en courant, mais j'étais là, immobile, muette, et je le regardais, le visage vide d'expression. C'était d'ailleurs l'une des choses qui me dérangeait le plus, j'étais en proie à un sentiment horrible d'humiliation, mais je l'écoutais comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

– Capitaine, je vous serais très reconnaissante de me trouver un autre nom. Diane, ça fait nom de pute… Je préfère le mien. Je m'appelle Luz.

– N'en parlons plus, tu seras Diane. Dianita, voilà, c'est beaucoup mieux.

Il s'est mis à rire, puis il est parti. À partir de ce jour, le capitaine m'a appelée Diane. Mais les gardes ont continué à m'appeler Lucecita.

Quelques jours après mon arrivée, je me suis rendu compte qu'il y avait, rue José Domingo Cañas, au moins cinq officiers que j'avais déjà rencontrés rue de Londres, parmi eux Krassnoff Martchenko, Lawrence Mires et Godoy García. Rue José Domingo Cañas, en dehors des responsables de brigade, il y avait le commandant du centre, l'homme dont je dépendais, Ciro Ernesto Torré Sáez. Fernando Eduardo Lauriani Maturana, appelé « Pablo », était le numéro deux. De Torré dépendaient aussi la sous-lieutenante de carabiniers Palmira Isabel Almuna Guzmán, appelée « Pepa », et monsieur Jiménez Santibañez. Le dernier des officiers à arriver a été le capitaine Francisco Maximiliano Ferrer Lima, appelé « Max ».

Tous les jours Krassnoff Martchenko faisait appeler Alejandra. Je restais dans la chambre à écrire. Le lexique avançait. Le capitaine l'appelait son dictionnaire. Torré m'avait autorisée à prendre une douche tous les matins, mais

j'imagine qu'à cause de Krassnoff Martchenko ou bien par volonté de soumission, il m'obligeait à le lui demander chaque jour. Une sorte de jeu-plaisanterie a commencé alors avec Krassnoff. Je demandais au garde de dire à son chef que je souhaitais prendre une douche le lendemain. Parfois, il me faisait venir à son bureau et le dialogue était à chaque fois à peu près le même. On me laissait devant sa porte, les yeux bandés et au bout de quelque temps, il me disait :

– Mais vous étiez là, Lucecita, pardon, Diana, je crois que c'est comme ça que vous vous appelez maintenant.

Je gardais le silence.

– Réponds, merde ! Quand je te pose une question, il faut que tu me répondes ! Tu sais avec qui tu parles ?

– Oui, lieutenant, je connais votre nom.

– Ah bon, tu le connais et tu peux me dire qui te l'a dit ?

– Vous-même, lieutenant. Vous m'avez dit que vous vous appeliez Miguel Krassnoff.

– C'est ça, merde. Krassnoff Martchenko. Je suis russe blanc. Russe blanc, tu as compris ?

– Oui, lieutenant.

– C'est bien. Et maintenant que tu as compris que les communistes ont massacré les miens, dis-moi ce que tu veux.

– Je voudrais votre autorisation pour prendre une douche.

– À quelle heure tu as pris ta douche ce matin ?

– À 5 heures du matin, lieutenant.

– Tu as mon autorisation, mais à 4 h 45. Tu es d'accord ?

– Oui, mon lieutenant, à 4 h 45.

Cela m'était égal qu'il me demande de me lever chaque jour dix à quinze minutes plus tôt. À la fin, Krassnoff a laissé tomber. Il en a eu assez de son petit jeu ou alors il était trop occupé. J'ai pu prendre ma douche chaque matin jusqu'au jour où l'on m'a emmenée à la Villa Grimaldi.

En vérité, quelle que fût la raison, il fallait que je me sente propre. Je ne voulais pas leur donner la satisfaction de me voir baisser la garde dans cet endroit où, de toute manière, je n'avais aucun droit.

Même si j'étais en morceaux, la Dina ne devait me voir que de deux manières, ou bien debout ou bien morte. J'avais décidé de me battre pour rester en vie et préserver celle de mon frère. Cette décision est restée gravée dans mon esprit. Depuis cette époque, chaque fois que je suis tendue, je prends une douche ou me lave les cheveux, même si je l'ai déjà fait le matin.

Je me souviens qu'en juillet 1975, quand María Alicia, Alejandra et moi

sommes arrivées à la tour 12 (77, rue Marcoleta, appartement 54), je me suis aussitôt enfermée dans la salle de bains et j'ai pris une douche pendant plus d'une heure. Je ne voulais plus sortir de la douche. Il n'y avait ni assez de savon, ni assez de shampoing, ni assez d'eau au monde pour me redonner la sensation de propreté que je cherchais. La puanteur des centres de détention de la Dina était à l'intérieur de moi. Je la sentais toujours, imprégnée dans les narines, dans ma tête. C'est une odeur que je ne pourrai jamais oublier.

Rue José Domingo Cañas, la douche quotidienne avait quelques inconvénients, mais avec le temps j'ai appris à les contrôler. Seuls « Vautour » et « Blondinet » me laissaient prendre la douche toute seule et avec la porte fermée. Les autres gardes non seulement laissaient la porte ouverte, mais en plus ils restaient dans la pièce pour me gêner. Ils applaudissaient quand j'enlevais mes vêtements et me disaient :

– Vous voulez de l'aide, ma belle, et faisaient mine de s'approcher.

J'essayais de cacher ma peur. Je savais que tout soldat est programmé pour obéir à ses supérieurs, donc malgré quelques attouchements, qui étaient sévèrement sanctionnés, je me débrouillais pour les maintenir à distance. Décidée à ne pas interrompre ma douche, je leur criais :

– Approche, connard, essaie d'approcher. Je n'ai même pas besoin d'en informer le capitaine, je peux me débrouiller toute seule. Essaie donc de te renseigner.

Depuis l'époque de la rue de Londres, Krassnoff Martchenko avait donné l'ordre aux gardes de ne pas me parler. Une fois, il a dit à Lawrence devant moi :

– Elle est intelligente, cette conne. Elle risque de retourner les gardes contre nous !

On disait beaucoup de choses sur moi, cette intelligence qu'on me prêtait était une exagération. Pour moi, c'était simplement un moyen de survie. Il y avait aussi des demi-vérités qu'on se plaisait à répandre ; on disait que j'étais karatéka et que j'avais reçu un entraînement spécial.

J'avais pris quelques cours, c'est vrai, comme presque tous ceux de ma génération, mais rien de plus. Néanmoins, je n'ai jamais dissipé ces rumeurs. D'une certaine manière, cette réputation me protégeait de ces garçons qui se sentaient tout puissants. Ils se croyaient embarqués dans une croisade quasi divine visant à sauver le pays du fléau marxiste.

Mon attitude leur faisait penser que j'avais reçu quelque « instruction spéciale » à Cuba dont je refusais de parler. Pour eux, je n'étais pas seulement une femme avec des idées de gauche, mais une sorte d'« ordinateur ». C'est ainsi que Marcelo Moren Brito m'avait baptisée en faisant allusion à ma très bonne mémoire. Tout cela maintenait les gardes à distance. Souvent il y avait quelqu'un

qui disait :

– Foutez-lui la paix, cette pouffiasse est karatéka, elle est capable de vous couper les couilles.

Ils riaient.

Je ne sais pas si ça valait la peine. J'ai développé une énorme capacité à agir froidement et de manière agressive, même si j'étais totalement défaite au fond de moi. Je tremblais tout le temps et je tremble encore quand je suis tendue. À l'époque, je pensais que c'était bien ainsi. Mon objectif était de leur faire croire que leurs méthodes de torture psychologique étaient efficaces. J'avais besoin de me prouver que je pouvais les amener sur le terrain du langage et que je pouvais parler avec calme et sérénité de tout, même de ma mort.

J'étais paniquée à l'idée qu'ils puissent exercer une pression sur moi en menaçant les gens qui m'étaient chers, membres de ma famille ou camarades politiques. J'essayais de montrer que les sentiments n'existaient pas pour moi, et eux étaient prêts à croire n'importe quelle bêtise au sujet de ceux qu'ils qualifiaient de délinquants et de putes marxistes.

**[2]**

## Une traîtresse doublée d'une pute

Un jour, Krassnoff m'a dit :

– Tu sais que tu es une traîtresse ?

Leur capacité à appuyer là où ça fait mal était incroyable. Je savais qu'une partie très vulnérable de ma personne avait été touchée. Je ne pouvais pas leur permettre de m'atteindre aussi profondément. Je restais debout sans bouger le moindre muscle alors que j'entendais les cris des camarades qui se tordaient sur le « grill ». Seul Dieu sait combien tout cela m'a coûté. Je parvenais à ne rien laisser paraître mais, à l'intérieur de moi, mes sentiments vibraient avec encore plus de force. J'avais besoin de me soumettre à une discipline extrême. Le matin, je me mettais sous la douche alors que l'eau était glacée et que j'étais malade des poumons. Souvent les gardes disaient :

– Tu vas mourir toute seule, nous n'aurons pas besoin de te tuer.

Et moi, je leur répondais :

– Au moins, je mourrai propre !

Personne n'avait l'air de comprendre, sauf Lumi. Mon obsession pour échapper aux emprises extérieures était telle que j'ai cessé de ressentir les effets du chaud et du froid. Cela a duré des années. J'avais quitté la Dina depuis longtemps et je vivais toujours coupée de mon environnement. Du moins en apparence, car le prix à payer était très fort.

Le jour où Krassnoff a fait allusion à la trahison, je me suis dit : « Luz, ta véritable réussite a été de parvenir à tout assumer. Jamais ils ne doivent extraire la vérité de toi. » Sans même sourciller, j'ai répondu :

– Oui, lieutenant, je sais. C'est un choix que j'ai décidé d'assumer à un moment donné.

– Raconte-moi, que ressent un traître ?

– Lieutenant, la seule chose que je peux vous dire, c'est que dans votre guerre, je suis du côté des perdants. Vous m'avez laissé deux possibilités : vivre

ou mourir. J'ai choisi de vivre. Comment je le vis maintenant ? Je crois que c'est mon problème, monsieur. Si vous voulez le savoir, réfléchissez un peu. Essayez d'imaginer cette guerre dont vous parlez, mais de l'autre côté. Essayez de vous mettre à ma place et maintenant dites-moi : qu'auriez-vous fait ? Je connais votre réponse : « Moi, un traître ? Jamais ! » C'est ce que je pensais autrefois. Je répète ma question : Vous, qu'auriez-vous fait ?

Il m'a regardée, s'est calé sur sa chaise, a mordillé le bouchon de son stylo en tordant la bouche comme il aimait à le faire et soudain un éclat de haine a traversé ses pupilles. Il a enlevé son stylo de la bouche, l'a regardé, puis s'est approché de moi et a hurlé :

– Ne me fais pas rire, comment tu peux me comparer, moi, un officier, avec une pute marxiste dans ton genre ? Qu'est-ce que tu connais des officiers ?

J'ai ignoré son insulte, j'étais sur le terrain où je voulais l'amener.

– Vous avez raison, lieutenant. Je ne sais pas qui vous êtes, ni vous, ni le lieutenant Lawrence, ni le lieutenant Godoy, ni le lieutenant Lauriani, ni le capitaine Torré. Mais je sais ce qu'un officier représente pour l'armée. Un homme d'honneur. Un homme qui, avec un sens profond de sa mission, consacre sa vie à…

D'un cri, il me fit taire et intima à un garde l'ordre de mettre la pute marxiste que j'étais hors de sa vue. Le garde m'a pris par le bras pour que je me dépêche de sortir, mais je me suis heurtée violemment à l'encadrement de la porte. Je me suis cogné le front, j'ai vu des étoiles, j'ai cru que j'allais tomber, pendant que Krassnoff disait :

– Sors-la et fous-la ailleurs. Donne-lui un café avec une cigarette.

Quand le garde m'a emmenée en me traînant, le lieutenant s'est approché pour me dire :

– Ça ne t'a pas fait mal, si ? Tu n'as même pas pleuré. Tu ne vas t'y mettre maintenant. Tu es courageuse, je sais que tu es courageuse.

Je n'ai rien dit, mais j'ai pensé qu'il avait raison, que je n'avais plus mal.

Mon âme était enfermée dans une croûte de cicatrices, de désespoir, de douleur et d'angoisse, c'était presque aussi épais qu'une carapace. Pendant des mois, j'ai eu une bosse au front qui a changé constamment de couleur. Elle est passée du mauve au jaune après le gris et le verdâtre. Aujourd'hui encore, on peut sentir la marque qu'elle a laissée en passant le doigt sur mon front.

Le 16 août 1976, quand Manuel Contreras a donné l'ordre pour que je passe de la catégorie de personnel civil féminin à celle d'officier, cet incident est revenu sur le tapis. J'ai croisé Krassnoff par hasard, il sortait du quartier général et il m'a félicitée. J'imagine qu'il n'avait pas oublié ses paroles.

– Je te félicite et je suis sincère. C'est un compliment d'officier vainqueur à

officier vaincu. Il m'a tendu la main comme il m'aurait giflé, puis il a ajouté : même si je continue de penser que tu as trop de réserves mentales.

Entre 1974 et 1975, Krassnoff m'a reproché au moins deux fois ce qu'il appelait mes réserves mentales. En bien d'autres occasions, il s'était écrié : « Sortez-moi cette pouffiasse ! Elle n'est pas encore brisée, elle a trop de réserves mentales. »

Si Krassnoff savait que j'avais encore des choses à moi, il ignorait qu'elles n'étaient plus très nombreuses. Il me salua militairement en faisant claquer ses talons, fit semblant de se mettre au garde à vous et sourit avec sa bouche tordue.

Je suis allée au bureau, j'étais envahie par un sentiment bizarre, ambigu. Quelque chose de lourd, mais dénué de douleur, prenait possession de moi. Accéder au rang d'officier pour nous différencier du personnel féminin qui remplissait des fonctions administratives ou de secrétariat avait été une « conquête sociale » de María Alicia. Comme toute chose obtenue de l'une de nous trois, elle avait été aussitôt accordée aux deux autres. María Alicia, Alejandra et moi avons donc acquis le même statut que les professionnelles qui travaillaient à la Dina. Mais nous étions toujours considérées comme le « paquet », même si nous remplissions la fonction d'analystes dans la centrale d'opérations. Ce nouveau statut était pour nous une sorte de protection face au personnel de la Dina qui mettait en question notre présence.

Beaucoup continuaient de penser qu'il valait mieux nous éliminer. Je crois que nous pensions toutes les trois que l'alternative se résumait à devenir fonctionnaires ou mourir. Du moins, c'est ainsi que je le percevais.

Les compliments de Krassnoff m'avaient frappée. Je me suis enfermée aux toilettes et me suis dit que dans un sens il avait raison : j'avais encore des choses à moi. J'ai cru que j'étais parvenue au point de non-retour. Chaque jour qui passait, je me rétrécissais davantage. Je sentais qu'en tant qu'être humain, j'étais en train de m'assécher. Mes sentiments étaient devenus basiques, archaïques et mes réponses fragiles. Parfois, sans raison apparente, ils se mettaient à grandir à l'intérieur de moi et m'interpellaient : « Nous sommes la seule chose que tu as, ton seul moi véritable, et nous sommes en train de disparaître. Fais-nous un peu de place ! »

Je suis retournée au bureau. J'étais en terre inconnue. J'avais l'impression de traverser un désert où chaque dune, chaque sommet péniblement atteint me donnait à voir un paysage encore plus aride. Il n'y avait aucun chemin, aucun appui, aucun précédent, ni histoire, ni guide. J'étais perdue, orpheline. J'ignorais quels chemins emprunter et comment en créer de nouveaux. Je me répétais sans cesse : « Luz, ce n'est pas grave s'il n'y a pas de chemin, il faudra que tu crées le tien propre. » Je marchais sur une corde raide, mes gestes devaient être calculés,

seule une extrême rationalité me permettrait d'avancer. C'est du moins ce que je croyais.

Je mis un terme à ces réflexions car je devais avancer. Je n'avais pas fait tout ce chemin pour renoncer maintenant. De retour à la réalité, je me suis répété : « C'est une étape à franchir, mon Dieu, ce n'est qu'une étape. » Pour y croire, je fis appel à mes vieilles défenses. Je me suis dit : « Du calme, tu as un enfant, il faut que tu l'éduques, que tu le nourrisses. Tu dois fuir le Vicariat[1] et les tribunaux, mais aussi la Dina. Tu as encore beaucoup de choses à faire. »

Je me souviens que le lundi 16 septembre, en parlant avec le capitaine Torré, rue José Domingo Cañas, nous avons évoqué la situation des détenus.

– Vous savez, Dianita, tout à l'heure je suis passé devant la chambre des détenus et il y avait une odeur insupportable.

– Capitaine, il serait peut-être bon qu'ils prennent une douche. Il me semble qu'en tant que commandant du centre vous devriez réglementer ce genre de choses.

– Mais tu connais l'état de la douche.

Il est vrai que la douche était vieille et en très mauvais état, elle mesurait un mètre sur un mètre cinquante et n'avait pas d'évacuation. L'eau glissait entre les fêlures et se transformait en boue. Mais j'ai insisté.

– Et que pensez-vous d'une douche rapide seulement pour ceux qui le demandent, ou bien simplement d'une toilette au lavabo ?

– Nous n'avons pas assez de personnel.

Nous sommes venus à parler des bandeaux avec lesquels ils nous couvraient les yeux. Le capitaine ne voulait pas passer pour « mou » devant les gradés qu'étaient Krassnoff et Lawrence, ni prendre des mesures qu'il ne pourrait pas justifier devant eux. J'ai donc parlé en conséquence :

– Les bandeaux ne sont pas très efficaces, car ils ne nous empêchent pas de voir, tôt ou tard on pleure et la bande adhésive se décolle. Cela n'est pas très sûr pour vous.

Le capitaine a demandé à la sous-lieutenante de carabiniers Palmira Isabel Almuna Guzmán, appelée « Pepa », d'acheter du tissu et du fil, et ensemble nous avons fabriqué de nouveaux bandeaux. Ça n'a pas servi à grand-chose car bientôt ils étaient aussi sales que les précédents.

## Palmira Isabel Almuna Guzmán, dite « Pepa »

Je n'ai su son vrai nom qu'à travers la presse, une fois que les recherches effectuées par le ministre Bañados à propos de l'affaire Letelier ont permis de l'identifier.

Palmira Isabel est arrivée rue José Domingo Cañas en septembre en tant qu'assistante du capitaine Torré. Elle était sous-lieutenant chez les carabiniers. Sa relation avec moi était cordiale.

C'était une femme jeune, gaie, mince, même si ses hanches larges lui donnaient un air un peu costaud. Elle avait les cheveux foncés, une frange lisse et épaisse encadrait son visage rond aux traits réguliers et ses yeux en amandes.

Un jour, elle m'a demandé de l'accompagner faire une démarche administrative. Elle m'a donné une perruque rousse et nous sommes sorties toutes les deux avec un chauffeur. Elle m'a emmenée chez elle, je ne me souviens d'aucun détail, si ce n'est qu'après nous sommes allées prendre un thé dans un bistrot. Bien plus tard, quand la Dina a quitté la rue José Domingo Cañas pour s'installer dans la Villa Grimaldi, elle est devenue l'assistante de Pedro Espinoza Bravo[2], le commandant de cette caserne.

À cette époque, elle allait voir les détenus avec une certaine fréquence. Elle avait même comme protégé un garçon du MIR. Les jours de beau temps, elle l'autorisait à quitter sa cellule pour aller s'asseoir au soleil.

En 1975, le major Rolf Wenderoth Pozo m'a raconté que Palmira avait placé dans un orphelinat un enfant qui avait été arrêté avec son père. Il ne m'a pas donné plus de détails, mais je crois qu'il est important de le signaler, car on sait aujourd'hui qu'au moins un enfant a été retrouvé par sa grand-mère dans l'un de ces orphelinats, après que la Dina eut fait disparaître son père. C'est le cas du fils d'Iván Montti Cordero.

Il n'a sans doute pas été le seul enfant séparé de sa famille ; d'ailleurs personne ne sait ce qu'il est advenu des enfants des femmes qui étaient enceintes quand elles se firent arrêter par la Dina. J'aimerais demander aux officiers de la Dina ce qu'il est advenu de ces femmes. Je veux parler de María Cecilia Labrín Sazo, Gloria Ester Lagos Nilsson, Cecilia Miguelina Bojanic Abad, Jacqueline Droully Jurick, Michelle Peña Herreros, Nalvia Rosa Mena Alvarado, Elizabeth de las Mercedes Rekas Urra, Reinalda del Carmen Pereira Plaza. Que sont devenus leurs enfants ? Sont-ils nés ou bien ont-ils été tués, eux aussi ?

## Le lieutenant Pablo

Le lendemain de mon transfert rue José Domingo Cañas, le capitaine Ciro Torré est arrivé peu avant 8 heures du matin. Je me souviens de l'heure, car le changement de garde n'avait pas encore été effectué. Un officier très jeune l'accompagnait. Je l'ai aussitôt reconnu. Il avait été camarade de mon frère à l'école militaire.

– Bonjour, Dianita, cet officier est mon assistant, le lieutenant « Pablo ».

Torré m'expliqua que le lieutenant contrôlerait mon travail quand il n'aurait pas le temps de le faire lui-même. Dès que je reconnus « Pablo », c'est-à-dire Fernando Eduardo Lauriani Maturana, je détournai mon regard. J'aurais aimé éviter qu'il m'identifie. Parler de mon frère était l'une de mes hantises. Je voulais que la Dina oublie son existence, il aurait alors sans doute plus de chance pour regagner sa liberté. Les rares fois où j'avais pu parler à ma mère, elle m'avait dit qu'ils pouvaient lui rendre visite depuis qu'il avait été transféré dans un nouveau centre de détention.

Dès que le capitaine fut parti, le lieutenant s'installa sur une chaise. Avec tout ce qu'on pouvait voir ici, je fus frappée par sa gaieté. Il était celui qui manquait encore au tableau : un morveux éhonté. Sans dire mot, je mis une feuille dans ma machine à écrire et commençai à taper. Le lieutenant n'arrêtait pas de parler.

– Tu sais que je te connais ? On dit souvent ça aux belles femmes, mais en l'occurrence, c'est la vérité.

Je l'ai regardé. Il était jeune et avait une forme de coquetterie que j'aurais aimé avoir quelquefois. J'ai souri. Pas à lui, j'avais une autre image en tête, celle d'un coq dans un poulailler, un coq qui déploie ses plumes, gonfle la poitrine, allonge les pattes et semble dire : « Regarde-moi, c'est moi, le roi de ce poulailler ! »

L'image du coq est devenue celle d'un paon qui fait la roue. C'était, en effet, le genre d'homme qui a besoin d'une femme pour miroir. Ce n'est pas tellement elle qui l'intéresse, mais le reflet de son propre pouvoir de séduction dans son regard. Il était donc incapable de me voir. Il se sentait sûr d'un pouvoir qui, d'après lui, ne pouvait que me subjuguer. « Sale macho », me suis-je dit, prête à mettre fin à sa cour au plus vite.

– C'est vrai, lieutenant Lauriani, ai-je répondu en l'appelant par son vrai nom, nous nous connaissons. À l'école militaire, en 1965, vous étiez dans la troisième compagnie, troisième section. Enrique Leddy, que vous et vos camarades appeliez « l'âne Leddy », était votre lieutenant instructeur.

Et j'ai continué à lui parler de ce qui était arrivé année après année dans son cours. Il me regardait de plus en plus surpris. J'ai répondu à toutes ses questions. Mon frère avait déjà évoqué tout ça avec Ricardo Lawrence. Il est resté dans ma chambre à parler pendant que j'écrivais. Vers 10 heures, c'est moi qui fus surprise. Le lieutenant regarda sa montre et dit :

– Je prends toujours un café à cette heure-ci, tu m'accompagnes ?

– Où ça ?

– Au casino, bien sûr.

– Lieutenant, vous savez bien que je suis détenue.

– Et toi, tu sais bien que je suis officier.

– Je sais lieutenant, je dis cela pour votre bien. Que va dire le lieutenant Krassnoff Martchenko, par exemple, s'il nous voit ? J'ai déjà beaucoup trop de problèmes, lieutenant.

– Des problèmes ? C'est bon. Je suis officier et j'assume toute la responsabilité. Je t'oblige à m'accompagner. Garde, emmenez cette femme au casino. J'arrive tout de suite.

Le garde a haussé les épaules et m'a emmenée.

Cela ne s'est pas arrêté là. À vrai dire, le lieutenant n'a jamais cessé de me surprendre. Ce qu'il appelait le casino devait être en réalité la cuisine. Il n'y avait que deux tables. Il a commandé un café et a continué à me parler de ses affaires, de sa vie, de ses amours. Après il m'a posé quelques questions sur ma famille et sur mon fils. À un moment, il a pris ma main et il a commencé à la caresser. Malgré ma résistance, il a essayé de m'embrasser. Il m'a dit des mots flatteurs, il me sentait fragile et vulnérable, j'étais très seule, il devinait le drame que ce devait être pour une jeune femme et son fils d'être impliqués dans ces histoires de marxistes.

J'avais entendu ce genre de propos de la part des gardes de l'Hosmil et aussi à la Dina, comme s'il s'agissait de me déresponsabiliser pour mes idées de gauche. C'était une sorte de justification interne qui leur permettait d'être plus souples avec moi.

En dégageant ma main de son étreinte, je lui ai dit que j'étais leur prisonnière et que ma situation était pire que celles des délinquants, car je n'avais aucun droit ni le moindre espoir d'être jugé par un tribunal. C'était cela, la vérité. Je préférais donc m'épargner d'autres ennuis, alors que lui, officier ou pas, me mettait dans une situation pour le moins délicate. J'ai demandé à ce qu'on me ramène dans ma chambre et l'ai remercié pour le café.

À partir de ce jour-là, j'ai cessé de me demander pourquoi ce genre de choses arrivait. Les hommes de la Dina pensaient avoir des droits sur moi, j'étais leur propriété. C'étaient des machos un peu bêtes qui se prenaient pour des Don Juan. Mais au fond, il s'agissait d'une tentative de prise de pouvoir supplémentaire.

Je n'ai jamais réussi à les comprendre. Leur question la plus fréquente visait à savoir comment je me débrouillais sur le plan sexuel, si je me masturbais ou non. S'il y a un besoin que je n'ai jamais ressenti, c'était bien celui de relations sexuelles. J'avais, par contre, besoin d'affection, de tendresse, de compagnie, d'attention, et même un impérieux besoin.

Le lieutenant était un jeune homme. On l'avait surnommé « inspecteur Clouseau » et « Panthère rose » à cause de ses gaffes. Il n'a jamais exercé de violence sur moi. J'ai même eu du mal à admettre que ce jeune homme pour

lequel j'ai fini par éprouver de la sympathie était un officier de la Dina.

Les jours passés rue José Domingo Cañas étaient tous semblables. Ils commençaient très tôt par une douche. Avec l'autorisation de Torré, Lauriani m'a apporté un radiateur électrique. Je le branchais à mon retour de la douche, alors que je tremblais de froid. Le garde m'avait fabriqué une carafe avec une boîte de conserve, et plus tard quelqu'un m'a prêté une théière. Je faisais chauffer de l'eau et prenais un café. C'était ma mère qui m'envoyait le café grâce à quelques agents qui, en cachette, lui apportaient mes lettres. Ma mère m'envoyait aussi du savon, du dentifrice et de la lessive. Par contre, les biscuits et les cigarettes ne me parvenaient pas toujours. J'ai appris par mes parents qu'il y avait des gens qui profitaient de notre situation. Ils leur disaient qu'ils pouvaient me transmettre des choses qui n'arrivaient jamais. Ce n'était d'ailleurs pas seulement des gens de la Dina.

Alejandra et moi étions toujours ensemble dans la chambre, et même si nous parlions peu, je me suis prise d'affection pour elle. À ses côtés, je me sentais accompagnée. Comme j'avais du papier, j'ai commencé à dessiner. Alejandra aussi s'y est mise, ce qui m'a beaucoup surprise. Bien plus tard, j'ai vu quelques dessins d'elle vraiment remarquables. Elle avait aussi une belle voix et quand elle se mettait à chanter, elle nous plongeait dans une nostalgie profonde.

1. Le Vicariat de la solidarité : organisation catholique qui prit la défense des droits de l'homme sous la dictature de Pinochet, à la suite du Comité pour la paix. Le Vicariat fut créé par le pape Paul VI à la demande du cardinal Raúl Silva Henríquez. Il cessa ses activités en 1992, avec la transition démocratique, et fut remplacé par la Fondation du vicariat de la solidarité. Son dernier porte-parole, Sergio Valech, fut chargé d'un rapport sur la torture.
2. Il fut le second de Manuel Contreras, responsable de la Villa Grimaldi, et fut condamné en 1995 pour l'assassinat d'Orlando Letelier, perpétré à Washington en 1976.

**[3]**

## Malade du poumon, dernière rencontre avec mon frère

J'ai commencé à sentir de forts maux de tête. Je ne pouvais ni dormir ni ouvrir les yeux. La lumière me dérangeait et mes yeux étaient gonflés. Après avoir obtenu l'autorisation du chef, Lauriani m'a emmenée aux urgences. Ils m'ont demandé de ne rien révéler, en dehors des informations médicales. À l'hôpital, on ne m'a pas posé beaucoup de questions. L'infirmière m'a donné un verre de bromure et des aspirines. Grâce aux calmants, j'ai pu dormir quelques heures.

Le lundi 23 septembre, je n'ai pas pu me lever. La douleur s'était localisée dans l'hémisphère droit. L'œil fermé, les gencives, les oreilles et la tête me faisaient mal. J'étais toute seule quand Torré est arrivé. Je lui ai dit que je voulais avoir des nouvelles de mon frère, je refusais d'écrire une seule ligne de plus si on ne me prouvait pas que mon frère était en vie.

Le 24 septembre, ils ont fait venir mon frère. Ils l'ont gardé quelque temps avec les autres détenus, puis ils l'ont emmené dans ma chambre. Ils n'ont pas voulu nous laisser seuls ni lui enlever le bandeau et les attaches. Je n'ai même pas pu l'embrasser. Il n'avait pas l'air blessé. On lui avait dit que j'étais malade et il se faisait du souci. Il a essayé d'aborder le thème de la collaboration. Il voulait prendre ma place et que j'aille à Cuatro Alamos. Il pensait avoir plus de chances d'en sortir vivant que moi. J'ai refusé. Cela n'avait rien à voir avec les mérites personnels, c'était lié à mon parcours de détenue. J'étais sûre que tout était fini pour moi. Lui, il pouvait aller au camp de détenus, recevoir de la visite et, un jour, retrouver la liberté. Je me suis souvenue des mots que Romo m'avait dits un jour, quand il m'a emmenée de Cuatro Alamos à la rue José Domingo Cañas :

– Ces femmes il va falloir les tuer toutes, car nous avons couché avec elles.

Bien entendu, il avait dit cela dans un langage nettement plus grossier.

Avec ces idées en tête, j'ai refusé catégoriquement que mon frère prenne ma

place. J'ai pensé que je pouvais tirer parti du machisme primaire des agents, ce qui ne serait pas possible pour mon frère. Son pari à lui ne me semblait pas très clair. Il voulait acheter sa vie et la mienne.

Mon frère a accepté mes arguments, ils semblaient raisonnables. Il m'a laissé entendre qu'on disait déjà des choses horribles sur moi à Cuatro Alamos. Je lui ai demandé de ne jamais prendre ma défense. Il devait se préoccuper de sa propre situation. S'il ne le faisait pas, mon propre combat serait inutile. Nous nous sommes séparés avec tristesse, mais je savais que je pouvais lui faire confiance.

Le lieutenant Gerardo Godoy est arrivé. À l'époque, il se faisait appeler « Marcos », « capitaine Manuel », « Cachete chico » et, comme Urrich, « Main noire ». Il m'a interrogé sur mon travail en cours. J'ai trouvé ses questions bizarres. J'ai eu l'impression qu'il voulait se renseigner sur mes plans pour le futur et savoir ce que nous avions conclu avec mon frère. J'aurais préféré me taire pour un temps, mais je ne pouvais pas lui dire : « Lieutenant, quand j'aurai les idées plus claires, nous en reparlerons. »

– Lieutenant, j'imagine qu'en dehors de savoir ce que je fais, vous aimeriez savoir ce que j'envisage. Je rédige en ce moment un lexique marxiste et un manuel de communication. Si je m'occupe de ça, c'est parce que parmi tous les détenus, je suis celle qui connais le mieux la Dina. Vous ne pouvez donc pas me libérer ni m'autoriser à recevoir des visites. J'ai choisi de vivre. Dans cette situation, il n'y a que deux possibilités, ou vous me donnez du travail ou vous me tuez. C'est peut-être un peu prématuré comme choix, mais il n'y a pas d'autre alternative.

Le lieutenant avait l'air mal à l'aise. Il a reconnu que ma lucidité le surprenait. Il ne s'était pas autant projeté dans le temps. Il m'a salué rapidement et s'en est allé.

**Réflexions au centre de détention**

Je m'étais peut-être précipitée. J'étais très soucieuse, mais, d'un autre côté, soulagée. C'était leur tour à présent. S'ils ne me tuaient pas vite, j'avais de fortes chances de survivre. Cependant, avoir vu mon frère m'a fait me sentir encore plus mal, encore plus fragile, encore plus bouleversée. Je n'avais même pas le droit de vivre mon mal de tête. Peu importe, me suis-je dit, je dois quand même aller de l'avant. Je me suis assisse sur le lit et j'ai regardé mon pied. Les blessures s'étaient refermées. J'avais fait peau neuve. Une peau rouge et brillante. Le plus curieux est que je ne sentais plus le reste de la jambe alors qu'à cet endroit précis, la douleur augmentait toujours. J'étais en train d'apprendre à

la supporter, elle ne me déconcentrait pas, ne m'enlevait pas de forces, sauf quand j'étais déprimée. J'allais pouvoir assumer toute ma souffrance. Cette capacité à passer au-dessus de la douleur comme sur la crête d'une vague, je l'ai perdue aujourd'hui. Rue José Domingo Cañas, j'ai appris à ne pas pleurer, même si cela me causait une sorte de douleur physique. Ce n'est pas une métaphore. Quand j'avais de la peine, je sentais une douleur profonde dans la poitrine, dans le cou, sous la clavicule gauche.

J'avais changé. Je ne pouvais pas évaluer ce qui m'arrivait et cela me faisait peur. Je n'avais que des intuitions ; de manière consciente ou non j'étais en train de prendre des décisions. Elles étaient peut-être erronées, mais au moins elles découlaient de choix personnels. J'avais une certaine prise sur ce qui m'arrivait, j'en étais responsable. Je regardais autour de moi et seule Alejandra se trouvait dans une situation semblable. Je savais que ma collaboration avait eu lieu dans une situation limite, cela n'avait pas été une décision purement personnelle. Elle avait été le fruit de personnes et de facteurs qui étaient encore assez flous à ce moment-là. Mais je savais que je devais en assumer l'entière responsabilité. Si je commençais à me sentir victime de la situation, je risquais de ne plus jamais m'en sortir, même si, à l'avenir, les choses changeaient. Je savais que d'autres détenus avaient fait des choix différents. Les gardes parlaient « du fanatisme de ceux qui mouraient sans parler ». J'ai toujours admiré le courage des militants du MIR qui, même dans les pires circonstances, parvenaient à envoyer des informations à l'extérieur des centres de détention. Je n'ai jamais été capable de le faire.

Je savais que Krassnoff avait l'habitude de nous poser des questions sur les autres détenus qui collaboraient. En l'occurrence, il me posait beaucoup de questions sur Alejandra. À chaque fois, je lui répondais que même si je ne la connaissais pas, je lui faisais confiance, car j'avais de l'affection pour elle.

Aujourd'hui, je sais que j'aurais aussi pu faire confiance à certains militants du MIR qui ont survécu. Mais, à l'époque, je ne voulais courir aucun risque. Je ne prétends pas me justifier. J'ai beaucoup réfléchi avant de faire ce genre d'affirmation. De la même manière, je sais que quelques survivants m'ont attribué leur propre collaboration. Pendant des années, j'ai dû assumer cela aussi.

Je crois que María Alicia, Alejandra et moi, nous avons essayé de faire de notre mieux avec les outils dont nous disposions. Très souvent, j'ai été à deux doigts de craquer. J'ai essayé de me contrôler, à n'importe quel prix, car je savais que si je me laissais aller je risquais de devenir folle. J'ai vécu dans la méfiance la plus totale.

## Une faim de pain

Mon séjour rue José Domingo Cañas a été très difficile. Un lundi, ils sont venus nous chercher, Alejandra et moi, vers 10 heures du matin. Depuis que nous étions à Ollagüe, c'était la première fois que Krassnoff venait nous chercher. Il avait l'air de bonne humeur. Il s'est assis sur la seule chaise disponible, juste devant moi. Le lieutenant nous a demandé comment s'était passé notre weekend. Alejandra a parlé avec lui. Il semblait différent, plus décontracté. Pour la première et unique fois, il nous a proposé :

– Y a-t-il quelque chose que vous auriez envie de manger ?

Alejandra et moi avons répondu en chœur :

– Du pain.

Le lieutenant a ri :

– C'est quand même bizarre, je pensais que vous alliez répondre un gâteau ou un sandwich. Vraiment, vous voulez du pain ?

Alejandra répondit qu'elle avait faim. Elle lui raconta qu'ensemble nous avions avalé des sorbets, une boîte de lait concentré et un paquet de céréales en une seule journée. Le lieutenant riait toujours. Il nous a parlé de faim psychologique. Un peu plus tard, alors qu'il était déjà parti, un garde est arrivé avec du pain. Cela faisait longtemps que nous n'avions pas mangé de pain frais et celui-ci était particulièrement bon. L'odeur du pain tout juste sorti du four m'a ramenée à mon enfance, à ces jours perdus, de plus en plus lointains.

**Entrevue avec ma famille**

Le mardi 1er octobre, voyant que j'avais toujours mal à la tête, Lauriani m'a demandé ce qu'il pouvait faire. J'avais mal aux dents et aux maxillaires, il pouvait s'agir d'une carie. Le lendemain, Lauriani m'a emmenée au centre odontologique militaire. J'avais besoin d'un traitement de conduit. Lauriani a expliqué au dentiste que je ne pourrais pas revenir en consultation. Celui-ci a proposé de me faire un soin provisoire, mais je me suis dit que très vite j'aurais de nouveau mal et qu'il valait mieux qu'il arrache la dent. Je ne raisonnais pas à partir des paramètres habituels, je me fichais de garder mes dents, je voulais surtout m'épargner de nouvelles douleurs. Lauriani m'a proposé de me ramener chez moi et j'ai aussitôt accepté.

Mes parents semblaient contents de me voir. Lauriani leur a raconté qu'il avait eu mon frère comme camarade de classe à l'école militaire. Il avait vu une photo de lui le jour de la remise des brettes chez mes parents. Ma mère s'est mise à pleurer. Mon fils a demandé plusieurs fois si j'allais rester à la maison. Puis, une tante est arrivée : elle m'a raconté toutes les souffrances que ma situation et celle de mon frère avaient causées à ma mère, à elle et à toute la

famille. Ma mère avait failli devenir folle. Elle a aussi évoqué leurs problèmes économiques. Mes sentiments étaient partagés, j'oscillais entre la joie de revoir mes parents et la peine de savoir que mon comportement avait causé tant de douleur.

J'aurais voulu rester avec eux, les embrasser. Mais en même temps, j'avais envie de prendre la fuite. Je savais où voulait en venir ma mère quand elle parlait du bonheur que devait ressentir la mère du lieutenant et du malheur où elle-même était plongée. Elle disait que mon frère avait l'air si beau quand il portait son uniforme de cadet à l'école militaire. Il avait l'air d'un prince, disait-elle. En pensant à lui, la seule image qui me venait à l'esprit était celle d'un homme sale, blessé, pâle, le visage couvert de bleus qui me disait : « Je devais venir te chercher pour te sortir de là. Voilà pourquoi j'ai attendu qu'on vienne m'arrêter. »

## Le personnel féminin de la rue José Domingo Cañas

Rue José Domingo Cañas, la présence du personnel féminin est devenue permanente. Rue de Londres, j'avais déjà entendu des voix de femmes, mais à José Domingo Cañas, je les ai vues tous les jours. Je les entendais rire et parler pendant qu'elles prenaient des bains de soleil sur le bord de la piscine. Je voyais surtout trois femmes : Rosa Ramos Hernández, María Teresa Osorio (« Marisol ») et María Gabriela Ordenes (« Soledad »).

À partir du lundi 16 octobre, le mouvement au centre s'est accru. Je pouvais percevoir le nombre de détenus présents au centre en fonction des traces de soupe dans les casseroles que je lavais. Je pouvais aussi entendre le bruit quand on les emmenait aux toilettes.

Beaucoup de militants du MIR sont tombés à ce moment-là. L'un d'eux, qui s'occupait des renseignements, travaillait à Lan Chile[1]. En avril 1993, j'ai su que son nom était Germán Larrabe. Il a survécu et il vit aujourd'hui à l'étranger. Je l'ai vu toujours de loin, apparemment il avait le droit de s'asseoir au soleil dans le patio, les yeux bandés et les mains attachées. Il était fréquent qu'ils accordent des privilèges à certains détenus pour créer des tensions entre eux. Je me souviens de lui, car il portait des vêtements qui à l'époque n'étaient pas très habituels, du moins pour moi. Un pantalon clair (blanc cassé), une chemise rose et un pull en V de cachemire rouge.

J'étais en train de laver quelque chose au robinet quand Romo Mena s'est approché. Il a abordé son sujet favori.

– Cette miriste me rend fou. Elle a une de ces chattes ! Si tu la voyais ! Je lui ai appliqué le courant avec une clef, mais elle n'a pas dit un mot, la pouffiasse,

elle a avalé tout le courant sans rien dire.

J'ai continué à faire la vaisselle. Laurita Allende[2] a été arrêtée à ce moment-là. Le capitaine Torré m'a dit qu'elle avait un cancer, qu'on lui avait coupé un sein et que dans la prothèse elle portait des explosifs. Ces commentaires cherchaient à prévenir les gardes contre elle. On disait qu'elle était aussi dangereuse que Pascal Allende[3] afin que les gardes ne la prennent pas en pitié. Je ne l'ai jamais vue.

Torré me racontait les derniers épisodes de sa lecture de *L'Orchestre rouge*, le fameux livre d'espionnage. Je continuais à écrire sur « les communications dans les partis de gauche » et savais que la question allait revenir sur le tapis : « Qu'allons-nous faire d'elle ? »

Un jour, j'ai dit au capitaine qu'il ne fallait pas composer un numéro de téléphone devant un détenu, même si celui-ci avait les yeux bandés. À ce moment-là, il n'y avait pas de téléphones digitaux au Chili. Je lui ai expliqué que nous avions appris à compter les secondes qu'il fallait au disque pour reprendre sa place. Il a trouvé la technique très intéressante et il a demandé qu'on lui apporte un téléphone. Le garde a hésité. Bien entendu, il y avait un peu de malice de ma part, ce qui s'est passé ensuite m'a d'ailleurs fait beaucoup rire. Le capitaine a répété son ordre. Quand on a apporté le téléphone avec le câble coupé, le capitaine m'a demandé de fermer les yeux, mais je lui ai expliqué que cela faisait longtemps que je ne pratiquais pas et que dans ce genre de choses la pratique était indispensable. Il s'est mis à rire et m'a promis qu'il apprendrait. Quand il est sorti, il balbutiait quelque chose du genre :

– Ces miristes sont vraiment incroyables.

Torré était fier de ses progrès. Un soir, comme il lisait ce que j'avais écrit au sujet des communications dans la clandestinité, il m'apprit que lui aussi aurait une brigade. Son annonce m'a glacée. Il dit qu'il ne demanderait pas de renseignements, comme certains. J'imagine qu'il faisait allusion au lieutenant Godoy ou bien à Lauriani. Puis il ajouta ce que je redoutais le plus, à savoir que j'allais devoir l'aider. Je lui répétai que j'avais dit tout ce que je savais à Krassnoff et à Lawrence. Il rétorqua que nous en parlerions aussi, que nous reprendrions tout depuis le début.

J'ai parlé avec le capitaine et lui ai répété les informations que j'avais déjà livrées à Romo en août. Il tenait à savoir quelle était l'adresse exacte de Gaspar Gómez, le responsable de l'Inésal. On m'a emmenée dans une voiture pour identifier sa maison. Je ne me faisais pas trop de souci, car je savais par Romo que Gómez ne vivait plus là. Il avait des informations au sujet d'un militant que j'avais connu à l'Inésal. Il avait sa carte d'identité, il m'a juste montré sa photo,

c'était Leonardo Moreaux. Je lui ai dit que je le connaissais. Je me suis souvenu qu'en mars, Krassnoff m'avait montré la même pièce d'identité.

Quelques heures après cet entretien, Miguel Enríquez a été assassiné et le capitaine Torré a été muté.

1. Compagnie aérienne nationale, créée en 1929 et privatisée en 1989.
2. Sœur de Salvador Allende, membre du Parlement chilien au moment du coup d'État, elle fut arrêtée en novembre 1974. Relâchée, elle s'exila au Mexique puis a Cuba, où elle se suicida à l'âge de 70 ans.
3. Neveu de Salvador Allende, cofondateur du MIR avec Espinosa. Après le coup d'État, il fuit à Cuba.

**[4]**

**Lumi Videla Moya**

Il y a quelques années, quand j'ai senti que j'étais la fille de Dieu, j'ai demandé plusieurs fois au Seigneur en pleurant : « Pourquoi m'as-tu permis de survivre et pas Lumi ? »

Plus qu'une amie, Lumi est la sœur qui vit en moi. Le souvenir de Lumi m'a aidée à affronter les pires choses. Ce que j'ai reçu d'elle n'a pas de prix. La compréhension et l'affection dont elle a fait preuve à mon égard dans les pires moments restent une inépuisable source d'énergie.

« J'ai une dette envers elle », me suis-je dit plusieurs fois. J'irais jusqu'à dire qu'elle avait toujours su qu'elle mourrait et que cette idée ne l'a jamais fait plier. C'était une femme extraordinaire qui a laissé une trace immense dans mon cœur, comme Ricardo Ruz, Tacho et Tano. Malgré la courte période où nous sommes restées ensemble, elle s'est rendu compte de ce que j'avais l'intention de faire et, à son tour, elle m'a dévoilé son plan. Elle a été la seule transgression à la promesse que je m'étais faite de mettre mes sentiments de côté. Avec elle, mettre des mots sur certaines choses n'a pas été indispensable, il s'est produit entre nous une entente implicite. Lumi était une femme courageuse, capable de regarder les autres sans préjugés.

J'ai essayé de lui dire : « Lumi, même si tu réussis, ils vont te tuer. » Mais elle n'a pas changé d'un poil sa ligne de conduite. C'est mon cœur qui m'a d'abord annoncé la mort de Lumi, mais le moment où j'ai appris cette nouvelle m'a marqué à jamais. Ce jour-là, j'ai su que si j'étais capable d'assumer mes propres choix, comme j'essaie de le faire à présent, je chercherais le moyen de faire savoir que Lumi est morte entre les mains de la Dina.

Quand nous étions ensemble rue José Domingo Cañas, elle m'a raconté qu'elle avait un enfant. Dago, son fils, a quasiment le même âge que mon fils aîné. En décembre 1990, j'ai cherché à le rencontrer. On m'a dit qu'il était encore trop tôt, plus tard peut-être. À ce moment-là, Lautaro Videla, le frère de

Lumi, était à l'étranger. J'ai quitté à mon tour le pays, certaine que le Seigneur m'accorderait la possibilité de leur parler un jour du souvenir vibrant que je garde des instants passés aux côtés de Lumi et de leur dire ce que je savais sur son mari, Sergio Pérez Molina.

Aujourd'hui, en Autriche, le 12 juin 1991, en lisant la presse chilienne, je viens d'apprendre que Dago Pérez Videla a porté plainte contre Juan Manuel Contreras Sepúlveda pour la mort de sa mère et qu'il fera la même chose pour la disparition de son père. Ces informations proviennent du *Fortin mapocho* et de *La Epoca*.

Après avoir lu dans la revue *Apsi*[1] n° 381 (27-III au 7-IV, 1991) le témoignage de Lautaro Videla Moya, je lui ai écrit. Un an et demi plus tard, j'ai pu faire sa connaissance et le remercier pour son soutien. Je lui dis que tout ce que je savais sur Lumi et Sergio, je l'avais déclaré devant les tribunaux. J'avais fait la connaissance de Lumi quand Ricardo Ruz m'avait contactée pour que je m'occupe de la transformation physique de cette jeune femme. C'était au début de l'année 1974, elle faisait partie de la Commission nationale d'organisation, structure dans laquelle militait aussi son mari, Sergio Pérez Molina.

Cet après-midi de janvier a été spécial pour plusieurs raisons. La conversation est venue de manière très spontanée. Je lui ai expliqué qu'il fallait d'abord savoir si elle voulait changer de façon permanente ou bien si elle préférait apprendre à modifier son apparence quand elle le souhaitait. Nous pouvions essayer les deux, l'essentiel était qu'elle se sente à l'aise avec sa nouvelle allure.

Nous avons parlé coiffure, maquillage et vêtements. Elle s'est montrée chaleureuse et ouverte. Le fait d'avoir le même âge a peut-être contribué à faire naître de la complicité entre nous. Nous sommes allées dans un café et avons décidé, dans la mesure où elle avait déjà fait couper ses cheveux et qu'elle était prête à changer sa manière de s'habiller, que le mieux était qu'elle porte une perruque et qu'elle apprenne quelques trucs de maquillage.

Nous avons parlé, ri et évoqué mille choses qu'en tant que militantes nous n'avions pas l'habitude d'aborder. Je me suis rendu compte que, pendant quelques minutes, les rues avaient cessé de me paraître hostiles. Nous avons acheté une perruque et sommes allées chez le coiffeur. Cet après-midi, nous nous sommes séparées après avoir passé un long moment à regarder les géraniums et les plantes araignées qui pendaient d'un balcon de la rue Merced, en face de la colline Santa Lucía.

Le samedi 21 septembre 1974, j'entendis un garde raconter comment ils avaient arrêté une certaine Lumi. De retour dans la chambre, je me suis dit que ce n'était pas un nom très fréquent et qu'il pouvait difficilement s'agir de

quelqu'un d'autre.

Le soir du 21, j'ai eu de la fièvre et je me suis couchée tôt. Quand on a frappé à ma porte vers 21 h 30, j'étais en train de somnoler.

Le garde m'a indiqué que Krassnoff voulait me voir. Ce n'était pas fréquent qu'il m'appelle un samedi soir et encore moins à cette heure-là. La scène est restée gravée dans ma mémoire. Il y avait une table ronde, laquée et blanche, Lumi et Alejandra étaient là. En me voyant, Krassnoff m'a demandé de m'asseoir. Devant moi se trouvait Sergio Pérez, il avait l'air très mal en point, ses yeux entrouverts se sont écarquillés quand il s'est tourné pour me voir. Il avait les mains attachées avec une grosse corde. Il m'a souri et Krassnoff a dit :

– Tu vois que ce n'était pas un bobard. Elle a l'air bien, tu crois pas ?

Sergio a ouvert les lèvres, je me suis aperçu qu'il avait la bouche sèche, des caillots de sang entouraient la commissure de ses lèvres. Il essayait de les humecter avec une mousse blanche ce qui m'a fait comprendre qu'on lui avait appliqué le courant. Il a appuyé ses mains sur la table et sans faire attention à ce que Krassnoff venait de lui dire, il m'a demandé :

– Ça va ?

Je me suis contenté de répondre :

– Oui.

Il savait que sa question n'avait pas beaucoup de sens, aucune réponse ne pouvait synthétiser ce que je ressentais. J'ai aussi compris que Krassnoff essayait de le convaincre de collaborer. Krassnoff m'a donné un paquet de cigarettes. Je l'ai pris et j'en ai proposé une à Sergio. Je l'ai vu avaler la fumée. Je ne savais que trop bien ce qu'il pouvait ressentir.

J'étais surprise de voir qu'il n'avait pas les yeux bandés. C'était normalement un signe qui indiquait qu'on ne survivrait pas. Krassnoff a parlé longuement des avantages dont je jouissais. Lumi et Alejandra ne disaient rien. « Chico » Pérez gardait la tête baissée. De temps en temps, il la levait et regardait Krassnoff sans rien dire. Dès que Sergio finit sa cigarette, Krassnoff dit au garde qu'il pouvait m'emmener.

Quelques jours plus tard, vers le milieu de la matinée, on a emmené Lumi dans la chambre. Quand le garde a fermé la porte, nous nous sommes embrassées. J'ai arrêté de taper à la machine et nous nous sommes assises sur le lit. Nous sommes restées un bon moment les mains entrelacées. Lumi m'a posé quelques questions sur le fonctionnement du centre et sur les gardes. Elle m'a demandé comment j'allais. Je lui ai répondu en toute sincérité :

– Je suis en train de collaborer, j'écris quelque chose sur le parti.

Lumi a pris la pile de feuilles qui était sur le bureau. Elle en a lu quelques-unes et m'a dit en souriant d'un air complice :

– Je sais ce que tu fais, Luz. Écoute, je ne suis pas arrivée hier, j'ai pu remarquer certaines choses. Moi aussi je suis en train de « collaborer ». Elle m'a regardée pour me signifier qu'elle ne pouvait pas en dire plus. Mais j'ai compris les sous-entendus de son sourire complice et j'ai eu peur pour elle.

Je savais que Lumi avait obtenu rapidement certaines choses de Krassnoff. Lumi avait de l'argent sur elle quand elle a été arrêtée. Cet argent avait permis d'acheter du déodorant, du savon, des brosses à dents, du dentifrice et même de l'eau de Cologne. Je lui ai dit que cela n'allait pas durer et qu'ensuite le prix à payer serait terrible pour elle. Je ne parlais pas des achats, mais de son idée qu'elle pouvait tromper la Dina en faisant semblant de collaborer. Je lui ai dit que nous étions si nombreux que le savon ne durerait pas beaucoup, mais qu'en revanche, en faisant acheter ces produits, elle compromettait ses chances de convaincre Krassnoff que sa collaboration était réelle.

Elle faisait juste semblant de collaborer. Je ne sais si elle s'est vue obligée de livrer quelque information. J'ai toujours eu le sentiment que ce n'était pas le cas. C'est peut-être juste une intuition ou alors le résultat de mon affection pour elle. Mais j'ai presque la certitude que son objectif très concret était de récolter le plus d'informations possibles sur la Dina pour les communiquer ensuite à la direction du MIR. Peu à peu, elle m'a confié certaines choses. Elle ne m'expliquait pas les détails et me donnait l'impression de se parler à elle-même, comme si elle se fichait de ma présence. Les gardes m'ont dit que Lumi avait acheté du café, du sucre, des chocolats, car elle était préoccupée par les autres détenus. Elle m'a raconté que Krassnoff voulait qu'elle reste dans la chambre que nous partagions avec Alejandra. Mais elle avait refusé, car elle préférait partager le sort de tout le monde, cela l'aidait à garder le moral. Il était clair que c'était le seul moyen de garder contact avec ceux qui partaient pour Cuatro Alamos et ainsi de faire sortir les informations.

Je lui ai dit qu'à Tejas Verdes, j'avais essayé de faire la même chose, je lui ai parlé des pansements et de la facilité avec laquelle tout cela apparaissait et disparaissait. Ensuite, je lui ai demandé si elle savait quelque chose de Ricardo, de Tano ou de Tacho. Elle m'a répondu que, d'après ses informations, Ricardo était toujours vivant, bien que détenu.

Lumi est revenue plusieurs fois. Elle me demandait toujours des informations sur le personnel de la Dina. Je lui ai dit tout ce que je savais de chacun et j'ai ajouté :

– Lumi, ne fais confiance à personne. Ils peuvent te donner une cigarette et ne pas te frapper, mais ils ne feront jamais rien de contraire aux intérêts de la Dina.

Je lui ai raconté mon expérience avec Rodolfo, le garde que la Dina a tué

parce qu'il apportait des mots aux familles des détenus de l'hôpital militaire. Je lui ai dit qu'il était probablement mort. Elle m'a dit :

– Tu es au Parti socialiste et moi au MIR. Nous sommes toutes les deux en train d'essayer quelque chose, mais je m'aperçois que nous ne pouvons pas gagner toutes les deux. Ce sont deux méthodes très différentes. Personnellement, je ne peux rien faire d'autre. J'y ai réfléchi, mais je ne peux pas.

– Lumi, tu es en train d'adopter une stratégie à court terme. Ils vont te tuer, que tu arrives à tes fins ou non. Tu es en train de te suicider.

Elle a pris mes mains et m'a dit :

– Je n'ai pas le choix, il faut que je fasse ce que je dois faire.

Ses yeux ont lancé un éclat doux et triste, mais pas résigné. J'ai compris qu'elle faisait aussi allusion à sa rupture sentimentale avec Sergio. Je le savais car le garde et le personnel en parlaient. Nous avons parlé de cette rupture, des enfants et du danger qu'ils pouvaient courir en étant près de nous. En la regardant, j'ai su que rien de ce que je pouvais lui dire ne la ferait changer d'avis, elle irait jusqu'au bout. Je me suis tue. J'ai regardé ses grands yeux sombres. Ils brillaient, mais elle est parvenue à retenir ses larmes. Nous nous sommes embrassées. Surprise, elle a dit :

– Tu as de la fièvre ! Elle s'est levée et a enlevé sa veste en cuir, puis elle a ajouté :

– Passe-moi le truc noir que tu portes.

Je n'avais rien pour me couvrir, juste un châle de laine brodé qui ne me réchauffait pas. Elle l'a mis, a fait un nœud et m'a demandé d'un air amusé :

– Est-ce que ça me va ? Tiens, mets ma veste, elle te réchauffera plus.

C'était une veste en cuir marron, très belle. Je n'ai pas accepté, mais elle me l'a mise elle-même et en sortant elle a ajouté :

– Quand nous ne serons pas ensemble, cette veste te donnera l'impression qu'une amie te protège.

Lumi était comme ça. Elle restait dans la chambre des détenus, mais se débrouillait pour que le garde l'emmène dans ma chambre. Un jour, c'était juste pour me dire que Tacho, Luis Fuentes Riquelme, était tombé. Elle savait que nous étions amis. Tacho avait résisté et pris une balle dans les fesses. Je lui ai demandé de lui transmettre toutes mes amitiés. J'étais certaine qu'il s'agissait bien de lui, car nous avions un code que Lumi m'a transmis sans savoir ce qu'il voulait dire.

Sergio Pérez est mort le 4 octobre. C'est du moins ce que j'ai cru pendant des années et Lumi le savait. Nous n'avons jamais abordé ce sujet. J'admirais sa volonté d'aider tout le monde sans s'occuper de ses propres problèmes. Très souvent, nous étions ensemble, main dans la main, pour entendre les plaintes de

Sergio qui venaient d'une pièce mitoyenne. Elle serrait ma main très fort et nous restions silencieuses. Nous ne pouvions rien faire, sauf nous soutenir mutuellement. Nous nous taisions parce qu'il n'y avait pas de mots pour décrire ou réparer la souffrance de Sergio et la sienne, pas de mots pour dire mon impuissance à lui apporter du réconfort. Que dire dans un moment pareil ?

Je me souviens que ce jour, peut-être après avoir confirmé la mort de Sergio Pérez ou après avoir demandé son transfert, le médecin nous a examinées, « Alejandra », le nom politique de María Cristina López, et moi. Plus tard, Miguel Enríquez est mort et Alejandra a tenté de se suicider. On m'a alors envoyée à la chambre des détenus et ma crise pulmonaire s'est déclenchée. J'ai des souvenirs très vagues de ce mois-ci. Je sais que quelquefois Lumi se mettait à côté de moi et m'aidait à boire de la soupe ou du café. Mais je me souviens que le jour où Lumi est morte, nous nous sommes retrouvées ensemble dans la file pour aller aux toilettes. Elle m'a prise par le bras, je me sentais très faible. Un garde s'est approché pour me dire que je devais retourner dans mon ancienne chambre pour récupérer des notes car il devait les apporter au bureau. Il a permis qu'elle m'aide. J'ai la certitude qu'à ce moment-là, elle savait déjà qu'elle allait mourir, car son adieu fut très particulier. Elle boutonna ma veste et souleva le col comme si elle avait voulu me protéger davantage, puis elle ajouta :

– Bonne chance ! Je te souhaite de réussir de tout mon cœur.

Elle me serra dans ses bras plus fort que jamais. En nous quittant, nous avions les larmes aux yeux.

– Écoute Luz, Krassnoff m'a demandé si j'avais confiance en toi et en ta collaboration. Je lui ai dit que je n'aimais pas les gens du PS et que je ne te connaissais pas. De ce fait, je ne pouvais me fier à toi.

Puis elle a répété :

– Adieu !

Je me suis souvenue que quelques jours avant la mort de Sergio, elle m'avait dit qu'elle était en train d'essayer de recruter un garde de la Dina. En sentant cette étreinte si forte, en voyant ses yeux couverts de larmes, j'ai su que le garde l'avait trahie et qu'elle s'en était aperçue avant qu'on l'emmène pour la tuer. Mais elle a eu le courage de s'occuper de mon état de santé et a fait ce geste merveilleux au moment où elle prenait congé de moi. Je suis restée plongée dans la désolation la plus absolue. Toujours somnolente à cause de la fièvre, je ressentais toutefois le besoin de la serrer contre moi pour empêcher qu'on nous sépare. Je voulais crier : « Lumiiii ! »

Cette nuit-là, je fus très préoccupée. Malgré cela, il me sembla que mon organisme était en train de reprendre le dessus. Je pouvais m'en rendre compte car, à chaque fois que je redevenais alerte, les douleurs physiques

réapparaissaient. À l'aube, j'ai supplié le garde de me laisser aller aux toilettes, j'avais besoin d'uriner, car j'avais bu trop d'eau la veille. On me banda les yeux avec le mouchoir bleu clair que ma mère m'avait donné le jour où Lauriani m'avait emmenée. J'avais cousu un élastique sur le mouchoir, si bien que je pouvais regarder par le bas du bandeau. En sortant, une vision me glaça le sang : les gardes jouaient les vêtements de Lumi aux dés.

Dans les toilettes, je fermai les yeux et me mis à pleurer. Lumi était morte.

« Chico » Pérez n'avait rien lâché, jusqu'à la mort, et Lumi avait fait semblant de collaborer. Les deux sont morts à un mois d'intervalle environ. Quelques années plus tard, j'ai appris que, ce matin-là, le corps nu de Lumi Videla Moya avait été retrouvé dans le jardin de l'Ambassade d'Italie.

**Sergio Pérez Molina**

Sergio était membre de la Commission politique du MIR et chargé de l'organisation nationale du mouvement. On l'appelait « Chico » Pérez ou « Chicope ». Après l'avoir vu en présence de Krassnoff le 21 septembre au soir, je ne l'ai plus revu, mais je pouvais l'entendre quotidiennement jusqu'au matin du 4 octobre 1974. J'ai longtemps cru que c'était le jour de sa mort. Mais il est aussi possible qu'il ne soit pas mort sur place et qu'on l'ait emmené agonisant pour qu'il meure ailleurs.

C'est aussi le 4 octobre que je vis María Cristina López, la maîtresse de Sergio, pour la dernière fois. Je suis à peu près certaine de ces dates, car c'était la veille de la mort de Miguel Enríquez Espinosa.

Le 21 septembre étaient tombés entre autres Lumi, María Cristina y Sergio. Un garde m'a fait part des rumeurs qui circulaient sur ces arrestations concernant les armes, l'argent du MIR et la situation personnelle du couple Pérez-Videla. Je ne connaissais pas María Cristina. C'était une belle jeune femme, très douce, mais de santé fragile. Même si elle est restée bien plus longtemps avec moi que Lumi, il ne s'est jamais établi entre nous deux un contact personnel en dehors de ce qui est inévitable lorsque l'on partage un espace aussi réduit.

Nous sommes restées seulement deux nuits toutes les trois dans la chambre et bien sûr nous n'avons pas réussi à dormir. Nous n'avions qu'un matelas une place et n'étions pas parvenues à nous positionner de manière à tenir dessus ensemble. La seule chose que nous avons partagée avec María Cristina a été une visite médicale. Comme elle ne revenait pas après la sienne, j'ai cru qu'on l'avait emmenée à Cuatro Alamos. Je pensais encore à l'époque que quand on n'avait pas occupé un poste important au sein d'une organisation politique, on avait de bonnes chances de survivre. En l'occurrence, la fonction qu'elle disait

remplir au sein du MIR était insignifiante. Je ne sais toujours pas, par contre, si elle est morte à cause de sa relation avec Sergio ou bien parce que quelqu'un a révélé sa véritable fonction au sein du MIR.

Sergio supporta pendant quatorze jours d'atroces tortures. Le garde qui surveillait ma porte m'a dit qu'on lui avait écrasé les testicules. Nous avons entendu ses cris quand c'est arrivé. Son agonie a commencé le matin du 22 septembre, quelques heures après la confrontation voulue par Krassnoff. Je me suis réveillée en sursaut à cause d'une plainte monocorde et rauque. L'entendre était insoutenable, vivre cette douleur dans sa propre chair devait être au-delà du supportable. Par moments, je ne savais s'il s'agissait d'un son que mon esprit avait inventé, mais les cris des gardes qui lui ordonnaient de se taire ou qui faisaient des commentaires du genre : « Il est vraiment foutu, ce con ! » me prouvaient que les plaintes étaient bien réelles. Je pensais pouvoir différencier à l'époque les hurlements dus à l'électricité et ceux dus aux coups reçus. Sergio a enduré les deux. Je cessais de l'entendre uniquement quand ils le traînaient jusqu'à la salle de torture. Presque en pleurant, il suppliait :

– S'il vous plaît, tuez-moi ! Tirez-moi une balle dans la tête, par pitié !

Je ne peux pas écrire ces lignes sans pleurer.

Le 4 octobre, vers 11 heures du matin, ses plaintes m'ont fait comprendre qu'il avait perdu connaissance. Je ne parvenais plus à l'entendre quand, soudain, je réussis à capter un râle puissant semblable à celui de quelqu'un qui, près de s'étouffer, lutte pour respirer sans y parvenir. Puis j'ai cessé de l'entendre à jamais.

J'étais tout près de lui. À côté de notre chambre, il y avait une sorte de placard. C'est là qu'ils l'avaient mis. Mes yeux se remplirent de larmes. Le silence, l'impuissance, la douleur et le respect se sont emparés de moi. Ses prières, ses pleurs sont restés gravés dans ma mémoire pendant des mois. Aujourd'hui encore, quand je pense au traitement bestial qu'ont reçu mes amis du MIR, l'émotion me paralyse.

1. Une des premières publications opposées à la dictature de Pinochet. Lancée en 1976, elle fit paraître son dernier numéro en 1995.

**[5]**

## Le jour où Miguel est mort

Chaque année, le 5 octobre me ramène au jour où est mort Miguel Enríquez Espinosa, le secrétaire général du MIR. Cette journée-là commença comme toutes les autres par une dispute pour la douche, mais très vite j'ai su que ce jour serait différent. La caserne Ollagüe s'est remplie de bruits différents, c'était un indice que quelque chose d'anormal était en train d'arriver. J'ai protesté car on avait fermé la porte de la chambre. J'avais obtenu le privilège très rare de pouvoir la laisser ouverte. Cela me permettait de continuer à respirer en regardant la cordillère, un morceau de ciel et le vert presque irréel de l'herbe, en même temps que j'entendais le gazouillis des oiseaux qui jouaient aux sommets des arbres, totalement étrangers à ce qui nous arrivait.

On sentait qu'il y avait plus de monde que d'habitude, car l'agitation était à son comble. Entre toutes les voix qu'on entendait, s'élevait celle de Marcelo Moren, qui donnait des ordres, faisait partir des voitures, appelait les agents. J'eus l'impression de sentir la mort. Dix minutes après qu'ils eurent fermé la porte, nous vîmes arriver trois gardes : « Jote », « Blondinet » et un autre, qui emmena Alejandra.

– Lucecita, il faut que je vous attache et que je vous bande les yeux.

– « Jote », ça fait longtemps qu'on ne m'attache plus. Et pourquoi le bandeau si je suis enfermée et seule ?

– Ce sont les ordres, allez, étendez-vous sur le matelas.

J'ai placé moi-même le bandeau sur mes yeux. Je me suis aperçue qu'il m'attachait en faisant attention à ne pas blesser mon pied. Quand j'ai joint les mains, il a accepté de ne pas les attacher derrière mon dos.

– Merci, « Jote », mais dis-moi ce qui se passe.

– Ce doit être un truc grave. Toute la direction est là. Je vous détacherai quand ils seront partis. Il vaut mieux que vous dormiez, voulez-vous un comprimé ?

J’ai entendu des pas, des voix inconnues et bientôt les radios militaires. Ils avaient installé une sorte de centre de communication dans la chambre au fond de la cour. En se servant du code international, ils transmettaient des ordres et coordonnaient le déplacement des voitures. À cette époque-là, la Dina ne disposait pas d’appareils radios dans les voitures, ils étaient donc obligés de se servir des radios militaires.

– Ollagüe à Rouge, à vous.

– QAP à son QTH, à vous.

– QSL.

On entendait des bruits métalliques, sans doute des agents qui vérifiaient et chargeaient leurs armes. Des voitures partaient et arrivaient. J’ai entendu des instructions, dont certaines étaient données à des pilotes d’hélicoptères. Il était évident qu’il s’agissait d’une grande opération.

Les cris de Marcelo Moren furent la dernière chose que j’entendis. J’avais la certitude qu’il y aurait des détenus au cours des prochaines heures.

L’agitation est retombée quelques minutes plus tard. On entendait juste les messages transmis par radio qui indiquaient que plusieurs voitures se dirigeaient vers un point de la capitale. J’ai dû m’endormir, car j’ai sursauté quand on a ouvert la porte. Ils ramenaient Alejandra pour l’attacher à côté de moi. Elle semblait avoir beaucoup pleuré. Je lui ai demandé ce qui lui arrivait, elle m’a répondu en pleurant :

– Miguel est mort, il est mort au combat… Miguel est mort.

J’ai essayé de la consoler. Moi aussi, j’étais bouleversée. Je savais ce qu’il représentait. J’ai essayé de lui parler, mais je ne savais quoi dire :

– Alejandra, je suis désolée.

Elle ne répondit pas. Elle se coucha sur le matelas à côté de moi et on l’attacha. Je fermai les yeux. Mon cœur pleurait. Nous savions que Miguel ne serait pas arrêté, qu’on le tuerait tout de suite. Miguel Krassnoff, Osvaldo Romo et Marcelo Moren n’arrêtaient pas de le répéter.

Même si à un autre moment et dans d’autres circonstances, Miguel Enríquez a pu être une personnalité contestée, il était non seulement le secrétaire général du MIR, mais l’emblème de toute la résistance contre Pinochet. Même à l’intérieur de la Dina, Miguel était un symbole. On le craignait et on le recherchait avec acharnement, ils étaient persuadés qu’une fois qu’ils lui auraient mis la main dessus, le MIR serait liquidé. Je n’ai jamais vu le personnel de la rue José Domingo Cañas et les officiers de la Dina aussi heureux. L’un des gardes m’a dit qu’ils avaient fêté l’« événement » avec un barbecue dans une des nombreuses maisons que la Dina avait confisquées, située dans les gorges du Maipo. Beaucoup prétendaient avoir en leur possession l’arme de Miguel

comme s'il s'agissait d'un trophée de guerre. Rolf Wenderoth m'a raconté en 1989 que le colonel Manuel Contreras possédait une des armes de Miguel. C'est d'ailleurs avec cette arme que, quelques années plus tard, son fils Manuel Contreras Valdebenito devait tuer l'agent du CNI Joaquín Molina.

**Tentative de suicide d'Alejandra**

Longtemps j'ai cru qu'Alejandra avait essayé de se suicider le jour où Miguel Enríquez est mort. Mais elle affirme que cela a eu lieu quelques jours plus tard, quand on l'a emmenée voir Claudio Rodríguez, dit « Lautaro », un garçon du MIR blessé mortellement lors d'un affrontement.

Quoi qu'il en soit, quand la tentative de suicide eut lieu, je connaissais déjà le diagnostic de ma maladie pulmonaire. J'avais de la fièvre et ce mal de tête qui ne me lâchait plus depuis septembre. Nous étions toutes les deux étendues sur le matelas. On nous avait attachées, j'étais en train de somnoler. Un bruit m'a réveillée. C'était Alejandra, elle était assise. J'ai enlevé instinctivement mon bandeau et suis restée paralysée pendant quelques instants. Puis j'ai appelé le garde et j'ai essayé de lui ouvrir la bouche. Une boîte vide d'Equanil est tombée. Avec le garde, nous lui avons enlevé les comprimés à moitié mâchés qu'elle avait encore dans la bouche et lui avons fait avaler de l'eau. Nous ne savions pas combien de comprimés elle avait ingurgités.

Pendant que « Jote » est allé chercher un médecin, j'ai essayé de parler avec Alejandra. Je voulais éviter qu'elle ne s'endorme. Je savais que c'était ce qu'il fallait faire dans ces cas-là. Je lui ai dit qu'il fallait essayer de s'en sortir et ne pas pleurer. Elle m'a demandé de la laisser mourir. Le médecin est arrivé et on m'a demandé de partir. On m'a bandé les yeux et on m'a emmenée avec les autres détenus. On m'a assise dans un coin, par terre, le dos contre le mur. Je n'ai pas pu dormir. Quelques heures plus tard, j'ai entendu « Jote ».

– Eh, c'est le bordel. Je pars à 20 heures, quelqu'un d'autre s'occupera de vous. On vous donnera à manger. Je reviens demain. Si tout va bien, je vous emmènerai prendre une douche.

– « Jote », tu as des nouvelles d'Alejandra ?

– Aucune. Le médecin l'a emmenée, elle doit encore être à la clinique.

C'était la première fois que j'entendais parler de la clinique. Quelques jours se sont écoulés, j'avais perdu la notion du temps. Je vivais dans un état permanent de demi-sommeil. Je me souviens que de temps en temps « Jote » ou « Blondinet » me forçaient à me relever et me faisaient marcher quelques pas. Ils me donnaient du café et même, un jour, du lait, puis je retombais dans la torpeur. Les mains dans les poches de ma veste, j'empoignais les photos de mon fils que

j'avais toujours sur moi. « Jote » me disait :

– Allez, Lucecita, ne vous laissez pas abattre. J'attends toujours les dessins que vous m'avez promis.

J'avais de la fièvre, il me semblait parfois que je revenais de quelque part. C'était comme des éclairs, après lesquels je me rendormais en tremblant. Certains gardes me donnaient des comprimés contre la douleur. Totalement ailleurs et engourdie par le calme qui précède la tempête, j'avais juste assez de lucidité pour retenir certaines choses au sujet de Lumi Videla. Je me souviens aussi que « Jote » m'a dit que le commandant de la caserne Ollagüe n'était plus Torré, mais le capitaine Ferrer Lima, lequel vint me voir à deux reprises.

**Le capitaine Ferrer, alias « Max Lenou »**

Le capitaine Francisco Maximiliano Ferrer Lima est arrivé au centre avant la mort de Miguel Enríquez et alors que le capitaine Ciro Torré était toujours commandant rue José Domingo Cañas. Ferrer a commencé à assurer la direction du centre lorsque j'étais malade et que je partageais la cellule des autres détenus.

Ce fut l'une des premières personnes de la Dina avec laquelle j'ai établi une relation plus personnelle. La méfiance croissante que je devais conserver me poussait à tenir pour faux tout ce que les agents disaient. Je me contentais d'enregistrer et d'archiver chaque phrase ou geste. Je me répétais souvent : « Ta seule arme, c'est ta tête. » Le reste, les choses plus personnelles sont des données qui doivent être enregistrées et étudiées comme les autres. Peu importe si ça fait mal.

« Max » parlait d'appliquer aux détenus un traitement différent. Il ne fallait pas les « massacrer », comme le faisaient Krassnoff et les autres. Max jouait le rôle du gentil à mon égard, mais j'aimais bien que ce soit ainsi. Max était le genre d'homme que j'aimais regarder. Ses yeux bleus me semblaient beaux, suffisamment en tout cas pour que l'attention excessive qu'il portait à ses habits ne me soit pas pénible.

Il était sobre, cultivé et ses manières étaient raffinées. C'était rare chez un agent de la Dina. Il était par ailleurs intelligent, perspicace, et surtout, une qualité rare dont je lui serai toujours redevable, il a été loyal envers moi. Il a toujours tenu parole. Quand je parle de loyauté, j'entends des engagements très précis. Rien de plus. Il m'a ainsi promis que si la Dina décidait de me tuer, il me le dirait. Je lui ai fait confiance. Bien sûr, cela ne voulait pas dire qu'il serait allé jusqu'à me sauver la vie.

Je sais que ça peut sembler étrange, voire fou, mais dans un endroit où la réalité dépasse de loin la fiction en termes de souffrances, d'humiliations et

d'affronts, savoir que la mort ne nous surprendra pas et que nous disposerons de quelques minutes pour faire nos adieux par la pensée à ceux que nous aimons est une véritable bénédiction.

J'ai vécu une situation semblable plus tard avec l'agent du CNI Manuel Provis Carrasco. Je savais que si la Dina lui avait donné l'ordre de me tuer, il m'aurait au moins dit quelque chose comme :

– Je suis désolé ma fille, mais je dois te tuer.

Ça a l'air fou, mais c'est ainsi. C'est la raison pour laquelle, quand ils ont tué Lumi Videla Moya et qu'ils envisageaient de nous tuer, Alejandra et moi, la confiance en la parole de Ferrer était essentielle pour moi. En novembre 1974, le capitaine Ferrer m'a fait sortir de la pièce des détenus pour me demander :

– Luz, as-tu confiance en moi ?

J'ai acquiescé.

– Le pire est déjà passé. Dans quelques jours nous partirons vers un endroit magnifique, avec de beaux jardins. Tu seras bien là-bas, beaucoup mieux qu'ici.

Et il m'a décrit l'endroit d'une manière très belle, presque avec douceur. J'ai su que c'était vrai. La Dina avait décidé de ne pas me tuer, pas encore. Mon avenir restait incertain, mais j'étais tout de même reconnaissante à Max pour ses paroles. Grâce à lui, je savais que je n'allais pas mourir tout de suite.

Je savais que Krassnoff jugeait ma collaboration inutile et que le capitaine Torré, qui me protégeait, avait été transféré ; l'avis de Ferrer devait donc être déterminant.

Max me faisait venir tous les jours à son bureau. Il me confiait ses aspirations en tant qu'officier de renseignements. Il parlait de créer une école d'intelligence et de mieux définir le profil des agents. Il savait que la Dina n'effectuait pas un réel travail de renseignements et que les actions répressives seraient lourdes de conséquences à long terme.

Son point de vue me semblait honnête. Son ancienneté dans le grade l'obligeait à se préparer pour entrer à l'Académie de guerre. Et c'est ce qu'il faisait, même s'il aurait voulu rester officier de renseignements.

Plus tard, il m'a parlé de ses conversations avec Contreras. Il avait fait son choix, il ne voulait pas devenir officier d'état-major. Il se réjouit lorsque le colonel Contreras décida de soutenir sa formation et de l'envoyer au Brésil pour suivre les cours de l'école d'intelligence.

J'ai conscience qu'il peut paraître étrange de dire que je fus dépositaire des confidences de certains officiers, mais c'est ainsi. Ma personnalité ou celle des officiers y sont peut-être pour beaucoup. Le fait d'avoir été la plus ancienne détenue de la Dina y a sans doute contribué. Je connaissais tout le monde et chacun savait que je ne sortirais pas de sitôt. Tout cela faisait peut-être de moi

une confidente privilégiée. Ils en étaient presque venus à me considérer comme un être humain.

Au cours de ma détention, Max ne m'a jamais fait d'avances. Il savait que j'avais confiance en lui et que notre relation était agréable. Il fut sans aucun doute l'une des personnes les plus importantes pour moi à l'époque. Je suis bien incapable de nommer ce sentiment, je préfère donc le décrire.

Je pensais souvent à lui. À l'époque je ne me suis jamais demandé pourquoi et aujourd'hui encore moins. La réponse est peut-être évidente. Ma solitude était telle que Max m'a offert un chien. Quand il a su que j'aimais la musique, il m'a prêté une chaîne et quelques cassettes. Comme il avait remarqué que les bandes adhésives m'avaient totalement arraché les sourcils, il m'offrit un crayon. Il m'achetait souvent des sandwiches et des cigarettes. Nous parlions beaucoup des enfants, de la vie, mais jamais il ne jouait vis-à-vis de moi le père protecteur, son rôle n'était pas celui-là.

Max m'a prévenu que la brigade Caupolicán allait être transférée à la Villa Grimaldi quelques jours avant que cela ne se produise. Le seul fait marquant survenu avant ce changement fut l'arrestation de María Alicia Uribe Gómez, dite « Carola », laquelle, après avoir été sauvagement torturée par la brigade Aigle, dirigée par Ricardo Lawrence, a commencé à collaborer avec la Dina et à partager notre petite chambre avec Alejandra.

Au cours de l'année 1992, je suis revenue rue José Domingo Cañas avec une équipe du journal « 24 heures », de la télévision nationale, le journaliste Mario Aguilera Salazar et ses cameramen. Visiter cette maison a été une expérience très forte. Rien n'avait changé, seuls les murs blancs avec des bordures bleues avaient été repeints. Dans le patio, on avait construit une nouvelle cabane. Les chambres qu'il y avait au-dessus du mur du fond avaient disparu. Le palmier à côté de la piscine et les arbres autour avaient poussé. On ne pouvait plus voir le mât d'éclairage du Stade national ni ce morceau de cordillère qui me sauvait du désespoir.

Après avoir parcouru l'endroit afin que Mario et son équipe puissent filmer les lieux, nous nous sommes retirés le cœur en berne.

**[6]**

## La Villa Grimaldi

À la Villa Grimaldi, nous disposions d'une chambre bien plus spacieuse. En y entrant, j'ai reconnu l'endroit. C'était là qu'on m'avait conduite le 23 juillet. Certaines choses se sont améliorées pour nous, mais d'autres ont empiré. Le lit où nous dormions toutes les trois est devenu mon lit, Alejandra et Carola avaient des lits superposés. Il y avait aussi une chaise, une petite table et un fauteuil en pilou doré que Pedro Espinoza Bravo aimait occuper, vestige d'un âge d'or passé. Je me souviens aussi d'un placard et du téléviseur que l'on nous a apporté quelques jours plus tard.

Notre chambre était donc nettement plus confortable. Par contre, nous n'avions pas d'eau. Elle venait d'une citerne et il ne fallait surtout pas la gaspiller. Tous les jours, nous recevions chacune une bouilloire remplie d'eau pour nous laver.

Une fois installées, nous avons reçu la visite du capitaine Ferrer Lima, accompagné d'un jeune homme qui était le médecin chargé de s'occuper des détenus. Il me le présenta en disant que comme je connaissais les premiers secours, je serais la responsable de la « cantine », nom que les militaires donnaient aux armoires à pharmacie.

Le docteur m'a donné quelques médicaments, des analgésiques et de la chlordiazépoxide. Il m'a aussi donné des seringues et un récipient pour pouvoir les faire bouillir ainsi que des boîtes métalliques pour les ranger, car à l'époque les seringues jetables n'étaient pas très répandues au Chili. J'ai signalé au médecin qu'il serait souhaitable de disposer d'antibiotiques, il m'a promis d'en apporter la prochaine fois. Il m'a donné quelques instructions sur la manière d'administrer les calmants et m'a autorisée à les distribuer aux détenues qui en auraient besoin.

Je me suis occupée des urgences mineures.

Un jour d'été, Krassnoff me demanda :

– Tu sais administrer le sérum ?

– Je ne l'ai jamais fait, monsieur.

– Ce n'est pas grave, le détenu est médecin, il te guidera.

Il m'emmena jusqu'à un lit métallique où se trouvait un jeune homme. Krassnoff m'avait dit que le détenu avait un ulcère et qu'il avait dû faire une hémorragie. Je ne savais pas s'il s'agissait d'un prétexte pour suspendre la torture ou si c'était bien la vérité.

Le garçon était nu sur le grill. Quand je suis arrivée, ils étaient encore en train de retirer les câbles électriques ; il venait d'être torturé. J'avais peur. On disait que si l'on avalait de l'eau juste après une séance de torture, on risquait de mourir. Les gardes avaient reçu l'ordre de ne pas nous donner d'eau et je pensais que si je lui injectais du sérum, il risquait la mort.

Je me suis mise à genoux à côté de lui et lui ai dit que je n'avais jamais fait une piqûre directement dans la veine. Le jeune homme m'a donné des instructions. Il m'a semblé qu'il voulait un débit très rapide, ce que j'ai interprété comme un désir d'en finir. Je sentais que s'il venait à mourir, ce serait de ma faute. Krassnoff me demanda de me dépêcher, mais je ne pouvais pas, j'étais trop tendue. Le garçon se sentait très mal, mais il me parlait tout de même de Concepción[1].

Pendant très longtemps j'ai cru que ce garçon était mort et me suis demandée si ma piqûre y était pour quelque chose. Quand j'ai fait ma déclaration devant la Commission vérité et réconciliation, j'ai demandé aux avocats Carlos Fresno et Gastón Gómez de m'aider à le chercher. Ceux-ci ont compulsé toute sorte d'archives, mais je n'ai pas réussi à l'identifier à partir des photos qu'ils me montrèrent alors.

De retour au Chili, au cours de l'année 1992, Viviana Uribe Tamblay m'a appelée depuis le Codepu (Comité de défense des droits du peuple) pour me raconter qu'un médecin qui s'était exilé en Italie venait de rentrer au Chili. Dans sa déclaration, il avait signalé qu'à la Villa Grimaldi, à l'été 1975, on lui avait administré du sérum. J'ai eu l'occasion de le voir quelques jours plus tard. Ce fut très émouvant.

Il s'agissait du docteur Patricio Bustos Streeter.

Du côté nord de la chambre que nous occupions avec Alejandra et María Alicia, il y avait une autre chambre semblable à la nôtre. C'est là qu'on a commencé à construire ce que les agents de la Dina appelaient les « boîtes » pour les détenus, les *casas corvi* ou « maisons Chili ». L'humour noir des Chiliens est vraiment incroyable. Il s'agissait de sortes de boîtes très petites où un homme d'environ un mètre soixante-dix ne pouvait tenir qu'assis et avec les jambes pliées.

Je me souviens que même si nos conditions matérielles se sont améliorées, la situation était particulièrement difficile pour María Alicia. Elle était arrivée depuis peu de temps et la pression de la brigade Aigle, dont les membres l'avaient torturée, était encore très forte. À chaque fois qu'elle revenait dans la chambre, elle était pâle et dévastée. Alejandra dépendait toujours de la brigade Faucon dirigée par Krassnoff ; et moi, en théorie, je dépendais du capitaine Ferrer, même s'il ne dirigeait plus le centre de détention.

À la Villa Grimaldi, il n'y avait pas seulement l'unité Caupolicán commandée par le major Moren, mais aussi l'unité Purén commandée par le major Raúl Eduardo Iturriaga Neumann, ainsi que la Brigade d'intelligence métropolitaine (BIM). Le commandement du centre revenait au plus ancien des officiers, Pedro Espinoza Bravo.

Nous avions beaucoup maigri. Alejandra en particulier était si maigre que si on mettait un oreiller à côté d'elle quand elle était allongée, on ne la voyait plus. María Alicia et moi avions l'habitude de dire qu'elle se cachait sous les draps.

Le capitaine Ferrer vint me dire qu'il allait être très occupé et, pour éviter que je reste sans rien faire, il me demanda de lui reproduire les cartes des mouvements et des positions de chacune des armées lors des différentes campagnes de la Deuxième Guerre mondiale. Il m'apporta d'énormes atlas de la bibliothèque de l'école militaire ainsi que du papier, des crayons et des plumes. J'appris plus tard qu'il s'agissait de matériel volé lors des perquisitions.

Quelques jours avant Noël, Francisco Ferrer Lima, dit Max, vint dans notre chambre et m'offrit un chiot. Je le pris et il me mordit les mains en jouant. J'aurais voulu l'appeler Kim, mais le garde insista pour que ce soit Bronco. Il fut mon fidèle compagnon pendant tout le temps passé à la Villa Grimaldi.

Le lundi 23 décembre, Espinoza Bravo, alias « Don Rodrigo », nous dit que nous allions pouvoir passer le réveillon en famille.

## Un autre cadeau de Noël

Peu avant Noël, on nous annonça qu'on nous donnerait chaque mois cent pesos. On nous apporta aussi des vêtements. L'argent devait nous permettre d'acheter du déodorant, du savon, le strict minimum. Nous n'avions pas de vêtements de rechange car, si de temps en temps les agents volaient des affaires pour nous lors des perquisitions, à notre tour, nous les offrions à des camarades qui perdaient leurs affaires lors des séances de torture.

Je me souviens que je me suis acheté une jupe avec une veste safari de couleur beige, des sandales et un sac. Alejandra a été plus pragmatique et s'est acheté un jean. Quant à María Alicia, elle s'est acheté des vêtements artisanaux.

Peu de temps après, le commandant Espinoza a autorisé deux officiers à nous accompagner en promenade. Afin d'éviter les mauvaises interprétations, il a voulu seulement deux officiers pour nous trois, il s'agissait de Rolf Gonzalo Wenderoth Pozo et du capitaine Manuel Abraham Vásquez Chahuán.

Ils nous ont emmenées au « Caledonia » et nous ont offert du punch à la romaine. Les officiers ont dansé à tour de rôle avec nous. Je ne connaissais pas cet endroit. Apparemment, à l'époque, il était à la mode. Les intentions des agents d'entretenir un certain type de relation avec María Alicia et moi se sont faites plus évidentes.

Le personnel féminin de la Villa Grimaldi s'est chargé de diffuser amplement la nouvelle. C'est de là que proviennent les rumeurs qui prétendaient que nous jouions les mannequins. C'était un mensonge, bien entendu. En revanche, j'essayais de rester toujours propre et, dans la mesure du possible, de bien présenter. Je ne pense pas qu'Alejandra, María Alicia ou moi, nous soyons promenées comme des mannequins au milieu des détenus. Les rares fois où j'étais parmi eux, c'était pour leur donner un médicament.

Quand nous sommes arrivées à la Villa Grimaldi, il était fréquent de voir des agents féminins porter nos affaires. Quand elles ne se déchiraient pas au cours des séances de torture, elles nous les volaient. Un jour, María Alicia a fini par se plaindre et Rosa Humilde Ramos Hernández a dû lui rendre ses vêtements. C'était bien entendu pour la forme, car aucune d'entre nous n'avait envie de porter ces affaires. Nous pouvions porter les affaires des autres détenues, mais pas celles portées par les agents. Plus qu'une question idéologique, c'était pour nous une affaire d'hygiène, nous connaissions les détenues, mais ne savions rien des agents.

**Noël 1974**

Le 24 au matin, on nous avisa qu'on allait conduire Alejandra et María Alicia voir leur mère et qu'on amènerait ma mère et mon fils à la Villa Grimaldi.

On me demanda d'écrire un mot à ma mère pour lui expliquer qu'ils viendraient la chercher. Vers 15 heures, un agent me conduisit sur une terrasse qui se trouvait à côté de la cantine du personnel. Ils m'apportèrent une glace avec des biscuits. Mon fils s'amusait avec Kim-Bronco. Rafael avait beaucoup grandi, il allait sur ses 6 ans. J'étais si heureuse de pouvoir le serrer dans mes bras ! Je lui dis que, pour un certain temps, j'allais devoir rester séparée de lui, car je travaillais loin, mais que je reviendrais et qu'en attendant j'essaierais de l'appeler au moins une fois par mois. Ma mère lui avait déjà expliqué la même chose.

Elle me donna des nouvelles de la famille, me parla de sa tristesse. J'essayais de la rassurer en lui disant que je tentais tout pour sortir de cette situation. Je voulais lui communiquer une confiance que je n'avais pas. Je lui expliquais quand même que je pensais en avoir pour longtemps. Je lui ai donc demandé d'être patiente et l'ai remerciée pour tout ce qu'elle et mon père faisaient pour mon fils.

Elle me raconta que pendant le trajet on lui avait bandé les yeux. Elle avait beau avoir mis des lunettes de soleil pardessus, mon fils s'en était rendu compte.

Quand ils partirent, un garde me raccompagna à la chambre. Les filles n'étaient pas encore rentrées. J'ai regardé mes mains. Quelques minutes plus tôt, elles caressaient la tête de mon fils et, à ce moment précis, il me semblait que je pouvais toucher le vide, un vide qui englobait ma propre personne. J'avais du mal à admettre que je ne pourrais pas revoir mon fils avant longtemps. Je me suis souvenue de toutes les occasions où j'aurais donné ma vie pour le voir ne serait-ce qu'une seconde. Même si nous venions de passer une heure ensemble, j'avais trouvé le temps trop court.

« Pense plutôt à la chance que tu as eue de le revoir », me suis-je dit. Je me suis assise devant la petite table blanche. J'ai pris une feuille, j'ai demandé un verre d'eau au garde et je me suis mise à peindre un paysage. Un endroit quelconque. Un bout de chemin bordé de peupliers dorés avec, au fond, la silhouette de la cordillère et un morceau de ciel. Je pouvais sentir la liberté au sommet des peupliers. Mes rêves d'un automne doré. Presque à l'horizon, le chemin se perdait dans un sentier qu'on ne pouvait plus voir. Mais je voulais suggérer cet au-delà possible. « C'est la promesse de jours meilleurs », me suis-je dit et j'ai signé l'aquarelle.

**La nouvelle année à la Villa Grimaldi**

Ce genre de fêtes brisait la routine quotidienne. À différentes heures de la journée, les officiers cherchaient un moment de liberté pour venir nous saluer.

L'après-midi, « Don Rodrigo » et Rolf Wenderoth sont venus nous voir. Tous les deux étaient de bonne humeur et avaient les joues plus rouges qu'à l'accoutumée. Ils avaient pris un verre avant de passer nous voir et étaient plus bavards et souriants que d'habitude. Suivant le rituel consacré, « Don Rodrigo » a pris un thé et le major une tisane.

« Don Rodrigo » se lança dans un discours assez plat sur l'avenir. Je l'écoutais avec le sourire béat de celle qui boit les paroles de son interlocuteur. J'ai regardé María Alicia et Alejandra et me suis demandée si leur sourire était aussi feint que le mien.

Je m'emportai à peine ses premiers mots prononcés.

« Don Rodrigo, ai-je dit pour moi-même avec solennité et séparant chaque syllabe, Don Ro-dri-go, le ré-dem-pteur ! Ce fils de pute se prend vraiment pour le Sauveur ! » Je tendis l'oreille quelques secondes. « Incroyable, le voilà en train de faire un exposé sur la manière dont nous devons mener nos vies. »

J'ai ressenti une colère indescriptible. Pour eux, nous n'étions qu'un « paquet », mais comme toujours, ils maniaient un double discours. D'un côté, nous devions acheter notre avenir en étant des êtres entièrement soumis mais, attention, efficaces ; de l'autre, nous étions toutes trois des femmes qui, ayant le même âge – 26 ans à ce moment-là, puisque nous étions nées en 1948 –, avaient commis tous les péchés qu'une femme de notre génération pouvait commettre. Nous étions des militantes marxistes et, par conséquent, des putes ; ma condition de femme séparée aggravait mon cas.

Je parvenais à peine à contenir ma colère. Se contrôler devant un homme aussi pédant s'avérait difficile.

Je suis revenue à la conversation comme quelqu'un qui s'écrase le nez contre une vitre. « Don Rodrigo » poursuivait son laïus : il disait qu'un jour nous serions peut-être « des dames ». Ils sont partis et, par la suite, nous avons dû écouter les mêmes phrases. Tous les officiers qui passaient nous voir pontifiaient sur l'année qui s'annonçait ; elle serait meilleure. Ils préféraient ne pas nous embrasser à ce moment-là, car cela portait malheur.

J'ai pensé à toutes ces situations où, sans trop savoir quoi dire, j'avais eu recours à des phrases toutes faites. Aucune raison, argument ou parole ne peut exprimer ce que l'autre a besoin d'entendre. Je pense par exemple aux veillées funèbres. En fait, ce 31 décembre était précisément une veillée funèbre, une mascarade, les obsèques de mon âme.

Vers 20 heures, un garde est entré avec notre repas. Il avait, comme d'habitude, les doigts dans la soupe. J'étais habituée. Dans le jargon du centre, on appelait ce plat un « ranch amélioré », un pot-au-feu avec de la volaille. C'était bon, malgré les doigts.

Nous venions de finir notre repas quand on frappa à la porte. Un homme que je n'avais encore jamais vu entra. Il se présenta comme étant l'officier de garde. Il nous demanda si le dîner nous avait plu, puis il ajouta qu'il me ferait venir dans son bureau, car il avait des choses à me dire.

J'étais soucieuse. Nous avons décidé de nous coucher en laissant le téléviseur allumé. Plus tard, un garde vint me dire que l'officier voulait me voir. J'étais envahie par une sensation que je connaissais bien, un mélange d'inquiétude et d'alerte maximale.

Je me suis habillée en vitesse. En m'y rendant de mon propre gré, je pensais

pouvoir mieux maîtriser la situation. Si je refusais d'y aller, il pouvait de toute manière m'y obliger. Pendant les quelques heures où il était le commandant du centre, il avait tout pouvoir sur moi. Je me suis donné du courage en me disant que je m'étais déjà sortie de situations plus difficiles.

Quand je suis arrivée dans son bureau, il prit une bouteille de liqueur et me proposa un verre. J'ai accepté pour éviter une discussion à ce sujet. J'ai essayé de mener la conversation. Je me suis dit que si je parvenais à l'orienter vers son travail, je pourrais peut-être m'en sortir.

– Lucecita, j'ai beaucoup entendu parler de vous.

Il a pris une gorgée de liqueur. Je lui ai dit que j'étais sûre que ma situation de détenue allait changer, ma relation avec le capitaine Ferrer était excellente et le commandant Espinoza s'intéressait à notre sort à toutes les trois. J'ai dit beaucoup de bien de ces deux officiers en glissant des phrases qui suggéraient une parfaite intégration à l'intérieur de la brigade. J'ai cru que de cette manière-là, il prendrait une attitude plus professionnelle. Je commis une première erreur en parlant de l'heure.

– Monsieur, j'aimerais savoir si vous me convoquez pour un sujet précis, le capitaine est en train de terminer un travail, il est arrivé à la conclusion qu'il pouvait reconstituer une partie importante de l'organigramme du MIR. Il m'a donné ses notes pour que je les mette au propre. Je dois lui remettre le document demain et je ne l'ai toujours pas fini. J'aimerais bien pouvoir retourner dans ma chambre.

Il n'a fait aucun cas de mes paroles.

– Regardez Lucecita, ça fait tout juste une demi-heure que c'est la nouvelle année. Venez m'embrasser.

J'ai essayé de rester naturelle, mais quand il m'embrassa, j'eus un mouvement de dégoût à cause de son odeur. Les pellicules et la saleté étaient visibles sur sa veste. Je sentais la nausée monter de mon ventre. En attendant de trouver l'argument qui me permettrait de partir, je décidai de boire un peu de liqueur. « Tu es forte », me suis-je dit. Je me suis souvenue que les rares fois où j'avais bu, l'alcool ne m'avait rien fait. Comme un éclair, il me vint une idée : je devais le faire boire. Je ne savais pas comment éviter la situation, je pouvais juste gagner du temps. J'ai bu une autre gorgée de liqueur et, le verre à la main, j'ai marché vers la porte, décidée à comprendre quelles étaient réellement ses intentions. Les cris d'une femme m'ont glacée d'effroi. Pauvres détenues ! J'ai entendu d'autres cris, des rafales de mitraillette et des plaisanteries vulgaires. Des dialogues assez proches, des rires.

– Allez, Lucecita, venez ! Ne soyez pas farouche. Vous voyez bien, dehors tout le monde s'amuse. J'ai donné quelques bouteilles aux gars, ils sont jeunes et

vivent trop sous pression, a-t-il dit en s'approchant.

– Vous avez raison, Pedro.

J'ouvris la porte. Un garde se trouvait à quelques mètres. Ce soir-là, il n'y avait aucun des soldats qui étaient gentils avec nous.

– Vous avez besoin de quelque chose, monsieur ?

Je me suis empressée de répondre :

– De rien du tout, simplement nous pensions que vous aussi vous aimeriez faire la fête. N'est-ce pas, officier ?

– Bien sûr ! Tiens, mon gars, cul sec ! Que Lucecita voie de quoi tu es capable.

J'ai profité de cette phrase pour le mettre au défi.

– Et vous ? Je ne vous ai pas vu boire.

– On va s'en occuper tout de suite !

Il s'est servi un autre verre et l'a bu d'un trait.

Soudain, il a semblé reprendre du poil de la bête et a ordonné au garde :

– Va faire une ronde et essaie de t'amuser !

Il a fermé la porte et s'est tourné vers moi :

– Vous allez fermer à clef, n'est-ce pas ?

Il alla chercher les clefs dans le bureau, verrouilla la porte, puis remit les clefs au même endroit.

Il m'embrassa, j'essayais de me dégager tout en contenant le dégoût que m'inspirait cet homme. Cela le mit en colère. Il me tira les cheveux jusqu'à me faire mal, puis il me renversa sur un fauteuil et se jeta sur moi.

Je me souviens de cet épisode comme si j'y avais assisté en simple spectatrice et que ma pensée s'était vidée. Dès que j'ai pu, je suis allée aux toilettes. J'ai mis de l'ordre dans mes vêtements. En voulant quitter la pièce, je le vis en train de remettre son pantalon. Il était de dos. Je pris le bibelot qui était sur le bureau, il s'agissait du poing de la Dina. Il était lourd et froid. Tout se fit en quelques secondes, il n'eut ni le temps de comprendre ni celui de se retourner. Je lui donnai un coup. Dans ce geste, il y avait toute la rage, l'impuissance et les humiliations que j'avais subies au cours des derniers mois. Il s'est effondré sans émettre le moindre bruit. Je le traînai jusqu'au fauteuil. Je n'avais cure de rien, comme si toute la tension avait été évacuée dans ce coup. Je me suis assise un moment, la raison m'est revenue peu à peu. J'étais très calme, comme si je ne ressentais rien. J'ai regardé l'armoire, des yeux j'ai caressé chacune des kalachnikovs qu'elle contenait. Il y avait aussi les chargeurs et sans doute, en cherchant bien, des munitions. Les cris ne s'étaient pas arrêtés, mais on n'entendait plus de tirs. « Les bêtes dorment ou se reposent », me suis-je dit. La pensée que je pouvais prendre les armes et libérer les détenus m'a traversé

l'esprit. Est-ce que j'aurais le temps d'arriver à Tobalaba ? L'officier semblait dormir. J'ai eu peur qu'il ne soit mort. Je me suis approchée et j'ai remarqué qu'il respirait. Peut-être que le coup n'avait pas été très fort et qu'il dormait à cause de l'alcool.

J'ai ouvert le tiroir du bureau pour prendre les clefs et j'ai vu un répertoire. Il contenait les numéros de téléphone des officiers. L'officier remua sur le fauteuil et émit un grognement. Je pris le châle qui était sur la chaise et le couvrit, moins pour le protéger que pour éviter qu'il se réveille. En sortant du bureau, j'entendis un bruit. D'instinct, je me tournai vers la gauche. Sur un fauteuil, il y avait un garde avec une femme. J'imaginai qu'elle faisait partie des détenues. Elle était enceinte. Sa robe à fleurs beiges, blanches et lilas était par terre, toute froissée. J'étais choquée.

Je fis un geste au garde pour lui indiquer de se taire. J'imagine qu'il crut que l'officier dormait, car il me lança un sourire complice. Nous échangeâmes un regard avec la femme. Je m'éloignai d'un pas ferme. En descendant les escaliers, la brise fraîche du matin se glissa entre mes cheveux. Le jour s'était levé. En sentant l'air frais, je me suis mise à espérer que le reste de l'année puisse être meilleur.

J'étais comme anesthésiée. Je sentais que mon visage durcissait de seconde en seconde, quelque chose me broyait les tripes, j'ai serré les dents. Quand les officiers sont arrivés, Lauriani est venu dans ma chambre et s'est assis à côté du lit. Je lui ai raconté ce qui était arrivé en passant sous silence les moments que je préférais oublier. Il m'a dit qu'il en informerait la direction de la Dina.

Il avait été médecin et parla un moment avec moi. J'ai insisté sur le fait que je n'avais pas été violée. J'en avais tellement honte que j'étais incapable de l'avouer. Je savais qu'indirectement j'étais en train de protéger quelqu'un qui ne le méritait pas. Mais qui pouvait bien mériter ce qui arrivait dans un endroit pareil ? Ce qui était arrivé, personne ne pouvait l'effacer. Que pouvait m'apporter son renvoi de la Dina ou même son emprisonnement ? Il y avait tellement d'officiers du même genre.

Je ne sais pas s'ils m'ont cru, peu importait ce que je pouvais dire ou sentir. Le docteur de la Villa me donna un calmant et je dormis un moment.

Quand je me suis réveillée pour prendre mon déjeuner, il fallut que je me force à manger. Alors que je pensais aux gens « de l'extérieur », une idée saugrenue m'a traversé l'esprit, celle de sortir dans la rue et de m'adresser au premier passant pour lui dire :

– Eh, vous, madame ! Vous qui avez le droit de circuler librement dans la rue, vous savez quoi ? Ils m'ont violée ! Mais j'ai aussi imaginé sa réponse :

– Vous l'avez probablement cherché ! C'est de votre faute ! Vous aimez bien

vous maquiller et mettre des minijupes, n'est-ce pas ? Voilà le résultat !

J'ai souri, beaucoup de gens devaient penser de la sorte. J'avais entendu tellement de gens dire :

– Vous avez choisi d'être communiste, voilà le résultat !

Quelque temps après, le garde me dit qu'Espinoza Bravo voulait me parler.

## L'instruction

Espinoza m'a expliqué qu'il y aurait une instruction interne. À la fin de la garde, l'officier était parti comme si de rien n'était et les agents ont commencé à interroger le personnel et quelques détenues. L'officier avait été arrêté, tabassé et allait être renvoyé de la Dina. Espinoza en profita pour me parler d'honneur et de réputation. Il affirmait comprendre ma situation, mais il avait besoin de ma déclaration pour instruire le dossier. Je lui racontai tout, en dehors du fait que j'avais été violée. J'imagine que cet homme a su que je ne l'avais pas dénoncé complètement ; je me demande si un jour il comprendra la raison de mon acte. Il m'a fallu quinze ans pour accepter ce qui m'était arrivé en tant que femme à la Dina. C'est uniquement devant la Commission vérité et réconciliation que j'ai réussi à le verbaliser enfin.

Quand je suis revenue dans la chambre, le garde m'a montré les *casas corvi*. Je vis l'officier et effectivement, il avait été molesté et fait prisonnier. Je ne me sentais pas mieux pour autant. Je ne voulais pas le voir. Je voulais prendre la fuite, mais je suis restée là, rongée par l'envie de disparaître.

Quelques jours plus tard, on m'informa que l'officier et quelques gardes avaient été renvoyés de la Dina et que la détenue qui était enceinte avait été emmenée à la clinique de la Dina. « Sûrement celle qui se trouvait au 162, rue Santa Lucía », pensais-je. À la suite de cette nuit, mon image s'est améliorée aux yeux des officiers. J'avais eu les armes à portée de mains et je n'avais pas pris la fuite. Je ne l'avais pas fait par lâcheté. J'avoue que pendant quelques instants, j'avais pensé libérer les détenus hommes d'abord, mais j'ai manqué de courage. Où serions-nous allés après ? De toute manière, personne ne m'aurait cru et pas seulement parce que je collaborais avec la Dina. Personne n'avait oublié qu'un jour Rolf Wenderoth avait laissé les portes du centre ouvertes et avait demandé aux gardes de se cacher afin de tuer ceux qui tenteraient de s'enfuir.

Je savais maintenant que je n'étais pas la femme forte que j'essayais de paraître. Je me trouvais tout près de la limite. Cette nuit de réveillon j'avais appris quelque chose sur moi : j'étais incapable de tuer quelqu'un. Du moins, pas tant que j'étais capable de réfléchir. Mais la rage avec laquelle j'avais assené le coup à l'officier me faisait peur. Dans des moments semblables, j'étais comme

aveuglée.

Je cédais peu à peu devant la pression de cette voix intérieure qui me criait que j'étais déjà allée trop loin, que je ne pouvais plus faire demi-tour. « Tu es une traîtresse, Luz Arce. » Je tombais de plus en plus bas, personne ne me poussait, mais je n'en finissais plus de tomber. « Seule la mort, me suis-je dit, peut mettre un terme à ta chute. »

1. Concepción est une grande ville du Sud du Chili, capitale de la province homonyme et de la région du Biobío.

**[7]**

## Mon fils et les tribunaux pour mineurs

L'un des premiers jours de janvier, Espinoza et Wenderoth annoncèrent que nous serions autorisées à appeler chez nous une fois par mois et que nous allions d'ailleurs pouvoir commencer dès le lendemain. Krassnoff Martchenko me chargea de dire à mon père d'arrêter de faire des démarches auprès du Comité pour la paix, faute de quoi ils me tueraient. Je dus lui répéter cela mot pour mot. Ma mère, elle, était désespérée, car mon ex-mari était en train de faire des démarches pour récupérer notre fils. J'avais été convoquée devant les tribunaux et si je ne me présentais pas, ils confieraient la garde de mon enfant à son père car celui-ci prétendait, par le biais de son avocat, que j'avais disparu.

J'étais en pleurs quand j'ai raccroché. Que pouvais-je faire ? Comment pouvais-je comparaître devant les tribunaux et dire : « Me voilà, je suis sa mère » ? De retour dans ma chambre, je me suis enfermée dans le placard. Je voulais pleurer, mais seule.

Espinoza et Wenderoth ont été mis au courant de la situation et m'ont fait venir dans le bureau. Ils m'ont demandé si j'étais prête à jurer fidélité à la Dina en échange de la garde de mon fils. Au milieu des pleurs, j'ai dit oui. Quelques jours plus tard, je me suis maquillée et peignée avec soin et une équipe de la Dina m'a emmenée au tribunal pour mineurs. Quelqu'un s'était chargé de parler au juge. Ce jour-là, j'ai définitivement perdu le peu de respect que j'avais pour la justice de mon pays. J'étais tout de même reconnaissante qu'on ait permis que mon fils reste avec ses grands-parents et qu'ainsi je puisse le récupérer une fois remise en liberté. La Dina avait tout arrangé. Mon ex-mari et son avocat n'ont eu aucune possibilité de s'exprimer. Il essaya de parler, mais la juge l'interrompit pour lui dire :

– Pourquoi dites-vous qu'elle a disparu ? Elle m'a tout l'air d'être ici, en chair et en os.

## La création de la brigade Vampire

Après un tel début d'année, la suite ne pouvait que s'améliorer. La Villa grouillait comme une fourmilière et la Dina poursuivait le démantèlement du MIR. Le capitaine Ferrer Lima suivait une formation de pilote. Il avait déniché des manuels et m'avait demandé de lui faire quelques dessins pour qu'il puisse réviser ses cours.

Ferrer était sûr que je n'allais « bien » que lorsque j'avais des choses à faire. Je lui avais dit moi-même que le travail m'aidait à m'évader. De temps en temps, Krassnoff me demandait de recopier au propre les organigrammes du MIR qu'il établissait à partir des déclarations des détenus ou des informations qu'ils récoltaient lors des perquisitions. C'est ainsi que j'appris quelles étaient les activités des brigades Faucon et Aigle. Voir les militants passer des organigrammes à la liste des détenus était troublant. Une fois un militant arrêté, Krassnoff essayait de deviner qui allait le remplacer.

En décembre 1974, le lieutenant Lauriani avait accumulé tellement de gaffes au cours de ses opérations que Krassnoff l'a sévèrement réprimandé. Il lui a même crié dessus devant les détenus et le personnel. Le lieutenant Lauriani déprimait beaucoup. Il est venu dans ma chambre pour me dire qu'il ne comprenait pas pourquoi les choses ne marchaient pas comme il voulait. Je me suis contentée de l'écouter.

Il semblait penser à voix haute en évoquant tous les problèmes qu'il avait eus, on lui avait, par exemple, volé son véhicule rempli d'armes lors d'une opération. Ses histoires étaient dignes de l'inspecteur Clouseau dans *La Panthère rose*. Comme il ne retrouvait pas sa voiture, il en était venu à faire descendre les passagers d'un autobus de transport public pour faire monter les détenus et les emmener au centre de détention. S'il n'avait été aussi déprimé, j'aurais ri aux éclats. Je suis tout de même intervenue lorsqu'il prit son arme de service et me dit que la seule chose qui lui restait à faire était de se tirer une balle dans la tête. Je lui ai conseillé de raconter au commandant Moren tout ce qu'il venait de me dire. Je savais que Moren l'aimait bien, et que cela pouvait donc le calmer. L'idée qu'il puisse se tirer une balle devant moi m'a terrifiée.

Le lieutenant suivit mon conseil. Moren lui dit que changer de brigade pouvait constituer pour lui une deuxième chance. C'est ainsi que naquit la brigade Vampire. Le lieutenant Lauriani fut épaulé d'hommes parmi les plus anciens et les plus expérimentés pour éviter sans doute qu'il commette de nouvelles « erreurs ».

## Rolf Wenderoth Pozo

Mon séjour à la Villa Grimaldi fut profondément affecté par un nouvel élément. J'ai fait la connaissance de l'officier Rolf Wenderoth Pozo, alias « Don Gonzalo », quand il était encore major. Il avait 36 ans et venait de sortir de l'Académie de guerre en tant qu'officier d'état-major. Il était toujours avec Pedro Espinoza ; en fin d'après-midi, avant de quitter la Villa Grimaldi, ils venaient ensemble dans notre chambre. Les premiers jours, je ne l'ai même pas remarqué, je ne savais pas quel était son poste, mais il avait l'air plus âgé que les autres officiers.

Un après-midi, il m'a dit :

– J'ai des maux de ventre. J'ai apporté quelques feuilles de verveine, est-ce que vous pouvez me faire une tisane ?

Je me suis levée brusquement et lui ai dit :

– Ces feuilles sont encore pleines de terre. Il faudra que vous m'autorisiez à me rendre aux toilettes en compagnie d'un garde si vous voulez que je les lave. S'il reste encore de l'eau, bien sûr !

J'avais du mal à supporter leur désinvolture, ils venaient chez nous comme s'il s'agissait d'un salon de thé. Les filles se plaignaient, car je proposais du café à tout le monde, surtout le soir, car il faisait très froid. Je ne supportais pas Espinoza, sa seule présence me rendait folle de rage. Il était tellement donneur de leçons. Il nous avait accordé l'immense privilège de nous abriter sous son aile. Et il comptait bien faire du tas de merde que nous représentions des « femmes bien ».

Wenderoth se fichait totalement de ma mauvaise humeur, il était toujours très gentil avec moi. Un jour, il m'a demandé de l'accompagner dehors. Il m'a conduit à travers un chemin de terre et quelques mètres plus loin nous sommes arrivés devant une roseraie. Je connaissais son existence, Max me l'avait décrite. Jamais je n'avais vu autant de roses ensemble, elles étaient si belles !

Il y en avait de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Des blanches et roses, toutes petites et, plus loin, d'autres, immenses, aux pétales épais et turgescents comme du velours. Mes yeux se délectaient de cette beauté qui s'épanouissait au milieu des ténèbres. Je m'arrêtai. Au centre de la composition, on pouvait voir une fleur, étrange et froide. C'était une rose mâtinée de bleu et de blanc. Je n'en ai plus jamais revu de la sorte. Elle me fit presque peur.

– Vous avez froid ? Vous voulez qu'on rentre ? me demanda Wenderoth.

– Non, monsieur, je regardais juste cette rose bleue. Je n'ai jamais vu une fleur pareille.

– Cueillez celles que vous voulez, a-t-il dit en m'offrant une rose blanche et jaune.

Je l'ai prise et me suis promenée au milieu de cette marée doucement

parfumée. J'en suis venue à oublier la présence du major. J'ai couru sans faire attention à mon pied. Quand je me suis calmée et que j'ai regardé Rolf Wenderoth, je me suis sentie ridicule. J'étais agitée et en nage. J'ai eu honte, j'avais envie de disparaître, de fuir, de crier, de l'insulter.

Il a fait comme s'il ne s'apercevait de rien et m'a dit :

– Il se fait tard, rentrons.

J'ai marché jusqu'à la chambre. On a fermé la porte derrière moi. J'étais là, debout, avec les fleurs à la main, je me reposais contre la porte et regardais Alejandra et María Alicia qui m'assaillirent de plaisanteries et de questions.

María Alicia s'exclama :

– Raconte ! J'en étais sûre ; quand il vient, Don Gonzalo te dévore des yeux.

Alejandra, assise sur le lit du dessus, ajouta :

– Quand tu lui parles, il n'est plus lui-même et bouge la tête comme ça, les joues en feu. Elle riait en imitant le geste du major.

J'ai ri avec elles. Je n'ai pu leur parler que des fleurs. Je leur ai caché ma colère, car j'étais incapable de la comprendre. Je n'ai pas non plus parlé de ma peur devant cette rose bleue qui m'était apparue comme un calice de souffrance et de douleur, malgré sa beauté.

À compter de ce jour, María Alicia et Alejandra prirent l'habitude de faire des boutades sur le major et moi.

María Alicia disait :

– Ça me fait plaisir, comme ça, tu ne resteras plus bouche bée devant ce lourdingue de Max.

Moi, je plaisantais au sujet de María Alicia et d'Espinoza et, toutes les deux, nous nous moquions d'Alejandra et de Martchenko, mais ce n'était qu'un jeu. Aucune de nous trois n'avait à l'époque de relations avec un membre de la Dina.

Très vite, Rolf m'informa que je ne dépendais plus du capitaine Ferrer et que je n'irais plus dans le bureau de Max, mais dans le sien. Il commençait vraiment à me taper sur les nerfs. Et pas seulement parce que cela voulait dire que les filles avaient raison. Tôt ou tard, il me faudrait faire face à ses avances et je ne pourrais plus voir Max. Enfin, quand je l'ai revu par la suite, il ne m'adressait quasiment plus la parole.

Le major Wenderoth n'avait pas l'air pressé. Apparemment, tout ce qu'il voulait, c'est que je reste là, en face de lui. De temps en temps, il me dictait quelque note ou circulaire destinée au personnel et ayant trait à l'administration ou à la vie quotidienne du centre.

Il rédigeait tous les jours un rapport sur les détenus de la brigade qu'il adressait au quartier général. Je m'étais habituée à lire à l'envers et me souviens de quelques noms de détenus que je n'avais jamais vus. Avalos et Rubilar

Campos se chargeaient chaque jour de transmettre le rapport au quartier général. Ce dernier devint plus tard officier du CNI et fut lié à la mort de Federico Renato Alvarez Santibáñez.

Je me sentais très mal. Il était évident pour tous que j'étais devenue le nouveau jouet du major. La colère s'emparait de moi à chaque fois que je voyais les sourires moqueurs des membres du personnel. Je connaissais la crudité dont ils étaient capables quand ils parlaient des femmes.

Un jour que le major Wenderoth participait à une réunion au quartier général, Max me fit appeler :

– S'il vous plaît, Luz, ne cédez pas aux avances du major. Je n'ai rien contre lui, je ne le connais pas, c'est d'ailleurs mon supérieur. Je me doute bien que vous n'avez pas le choix. Mais pensez à vous, à votre avenir, car je suis sûr que vous en avez un. Du moins, vous le méritez.

Je l'ai écouté sans rien dire, puis me suis contentée d'un laconique :

– C'est tout, capitaine ? Merci pour votre conseil.

Même s'il n'y avait plus d'eau dans le centre, les fleurs restaient belles grâce au canal qui entourait la Villa. Il y avait beaucoup de couleuvres dans ce canal, les gardes les attrapaient pour nous faire peur. J'avais du mal à surmonter la phobie que j'avais pour ces bêtes quand j'étais petite. Les gardes savaient qu'Alejandra et María Alicia avaient peur des araignées et que c'était toujours moi qui les sortais de la chambre pour les déposer dans les plantes. Quand on me passait une couleuvre, je frissonnais au contact de sa peau froide, mais j'avais appris à dissimuler le dégoût et la terreur qu'elles me causaient. J'ai fini par m'y habituer et j'ai même adopté une couleuvre comme mascotte pendant quelque temps. Dégoûté, Wenderoth a demandé un jour à un garde de la jeter dehors. À partir de ce jour-là, ils ne me dérangèrent plus avec les couleuvres.

Je l'avais mise dans une sorte d'aquarium sur le bureau, et je la transportais dans une boîte d'allumettes au fond de la poche de la veste que Lumi m'avait offerte. C'était un bébé couleuvre. Elle avait une belle peau, plus jaune que les autres avec de beaux motifs foncés, son ventre était blanc et très doux au toucher. Quand une autre personne la prenait, elle se tordait entièrement. C'est grâce à elle que j'ai surmonté ma phobie.

Le major m'emmenait souvent marcher parmi les roses ; j'en profitais pour sortir mon chien Bronco-Kim. Il adorait ramasser les pierres ou les branches que je lui lançais. Le chien reconnaissait ma voix et plus d'un garde eut une petite frayeur à cause de lui.

Mon hostilité envers Wenderoth diminua peu à peu. Ce ne fut pas un changement prémédité, il se produisit progressivement jusqu'au jour où je m'aperçus qu'il m'était devenu sympathique. En nous protégeant, Wenderoth

avait réussi à gagner ma confiance et ma gratitude. Un jour, il me montra une petite maison.

Derrière la roseraie, près de la tour, quelques soldats montaient une cabane. Il me dit que c'était pour les filles et moi et qu'elle serait prête dans quelques jours. Elle aurait deux pièces. Celle qui donnerait sur l'est devait être notre chambre, on nous apporterait des chaises et une table pour meubler l'autre.

Je n'aimais pas que Wenderoth passe son temps à m'observer, même s'il n'arborait pas le regard grivois des agents qui se permettaient des commentaires sur notre poitrine ou notre peau, ni le demi-sourire méprisant et tordu de Krassnoff qui cherchait à nous percer à jour. Le pire est que je ressemblais de plus en plus à ces chiens bâtards qui se montrent reconnaissants envers les maîtres, même quand on les maltraite. L'attitude protectrice du major déjouait mes défenses. Rolf ne m'avait rien demandé en échange, pas même un dessin. Du moins, pas encore.

J'avais toujours l'impression qu'il cherchait à m'amadouer. Il savait parfaitement que je pouvais devenir agressive si l'on me criait dessus. Mais j'avais du mal à rester distante ou hostile devant sa douceur. Le besoin de me sentir humaine aux yeux de quelqu'un d'autre était trop fort. Je ne cherchais ni caresses ni appui, je me contentais d'un échange sans violence.

J'étais tout le temps inquiète. Je pensais souvent : il va te le faire payer d'une manière ou d'une autre. Un jour, il me dit :

– Luz, je serai à l'étranger pendant un peu plus d'un mois. Je me disais qu'il n'était pas très bon que vous restiez toute la journée dans la petite maison. Il faudrait que vous sortiez un peu, ne serait-ce que pour aller dans mon bureau. Je vais régler ça avant mon départ, dans les moindres détails. J'aimerais que vous m'aidiez dans cette démarche. Personne mieux que vous ne peut déterminer vos besoins. En ce qui concerne la vie à la Villa, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir afin que tout soit bien clair avant mon départ. Puis il a ajouté : Luz, j'aimerais que vous tapiez mon mémoire pour l'Académie de guerre. Cela permettrait de justifier votre présence dans mon bureau. Enfin, seulement si vous le voulez bien.

Je lui ai répondu que je savais taper à la machine, mais que je n'avais jamais tapé un mémoire. Il m'a répondu que cela n'avait pas d'importance car il était sûr que j'allais faire du bon travail.

– Major, si vous êtes prêt à prendre le risque, je ferai ce travail avec plaisir.

Il répondit qu'il essaierait de se procurer une bonne machine à écrire. Je lui fis savoir que lorsque le lieutenant Lauriani m'avait amenée chez moi, j'avais vu la machine à écrire qui appartenait à Ricardo Ruz dans ma chambre. Les agents ne l'avaient pas prise, peut-être parce qu'elle était en panne. Wenderoth m'a

demandé d'écrire un mot à mes parents leur demandant de remettre la machine aux agents qui viendraient la chercher.

Mes parents avaient toujours un colis pour moi dans l'espoir que quelqu'un viendrait chez eux de ma part. Outre la machine, j'ai donc reçu des provisions et une paire de bottes longues – ma mère savait que j'aimais beaucoup ce genre de chaussures.

Je me suis mise à pleurer, la situation financière de mes parents était mauvaise, mais ils tenaient quand même à m'envoyer quelque chose. Je trouvais ces bottes belles, mais elles étaient probablement chères, c'était presque un produit de luxe et cette idée me fit encore plus culpabiliser. Ma cuirasse de fer s'est fissurée de toute part, mes larmes ne cessaient de couler. J'avais perdu le contrôle et, tout bas, comme s'il s'agissait d'une phrase cathartique, j'ai marmonné :

– Putain de vie de merde !

Cela faisait si longtemps que je n'avais pas pleuré. Quand j'ai recouvré mes esprits, j'ai vu le major assis devant moi. Il n'y avait plus personne au bureau, le jour commençait à tomber et le monde me paraissait sacrément pourri. J'ai regardé la machine à écrire, elle faisait partie de la farce macabre qu'était la vie. Son propriétaire, Ricardo Ruz – si, par chance, il était encore en vie – devait toujours être entre les mains de l'AGA. Ou peut-être bien à l'étranger. Je l'espérais du moins. J'avais à présent sa machine et je taperais le mémoire du major. La BIM de la Dina se chargerait de la réparer.

Les pleurs m'avaient permis de faire le vide. J'étais totalement décontractée, comme si plus rien n'avait d'importance.

– Excusez-moi, major.

– Pas d'inquiétude, Luz. Que puis-je faire pour vous ?

– Rien, major, c'est bon, c'est fini. Est-ce que je peux partir ?

– Bien sûr, il est tard, je vous emmène. Mais, si vous pensez que parler autour d'un café vous ferait du bien…

– Merci, major. Voulez-vous une infusion de verveine ?

Je sortis dans le patio. Le major m'avait autorisée à circuler sur les chemins intérieurs de la Villa Grimaldi. Entre la petite maison, les bureaux et les toilettes. C'était un triangle. Un espace énorme si on le compare aux chambres exiguës où j'étais restée pendant plus d'un an.

En marchant autour de la Villa, je me sentais totalement désemparée. Regarder au loin me faisait mal aux yeux. Sans un mur autour de moi, la sensation d'être orpheline était encore plus forte.

La nuit tombait, il faisait froid. Je suis allée chercher la veste de Lumi à la cabane et j'ai cueilli quelques feuilles de thé pour le major. L'air frais entrait par

mes narines, j'avais froid et j'éprouvais une terrible sensation de vide. J'ai bu un café et le major m'a demandé si je voulais voir mon fils et mes parents. Il m'a promis qu'il s'occuperait de cela à son retour. J'ai pensé à mon frère. Je ne l'avais pas revu depuis septembre, rue José Domingo Cañas.

Le reste du temps, j'ai gardé le silence. Rolf Wenderoth a toujours respecté cela. C'était quelqu'un avec qui il était difficile de se fâcher. Je me suis pourtant souvent disputée avec lui, mais il restait de marbre. Il attendait que je me sente ridicule à force de lancer des invectives et ensuite il essayait de me calmer.

Wenderoth m'accompagna jusqu'à la petite maison. Ce n'était pas nécessaire, mais il aimait le faire. Ce jour-là nous avons beaucoup marché.

– Vous aimez marcher, Luz ?

– Oui, major, je devrais le faire plus souvent. La dernière fois qu'un médecin a examiné mon pied, il m'a conseillé de marcher souvent, mais j'ai mal quand je marche.

– Vous avez mal ? Pourquoi vous ne l'avez pas dit plus tôt ? Un médecin doit vous examiner.

– Ça ne servirait à rien, major, je souffre d'hyperesthésie. Mon seul espoir, c'est que ça disparaisse avec le temps. Mais il faudra peut-être que j'attende des années.

– Mais vous vous soignez ?

– J'ai tout essayé, major, mais je me suis abîmé le foie à force de prendre des calmants.

– Vous devriez quand même voir un médecin. Dites-moi ce qui vous arrive, je ne peux pas deviner.

– J'ai toutes sortes de problèmes de santé, je pourrais passer ma vie chez le médecin.

– Ne le prenez pas mal, mais ce que vous avez ce ne sont pas des problèmes de santé, mais des manies.

Je l'ai regardé. La lumière de la nuit éclairait son sourire et ses cheveux gris, précoces, comme les miens. J'ai réalisé que je n'avais jamais regardé ses yeux. Ils n'étaient pas très beaux, plutôt petits, mais il y avait en eux beaucoup de tendresse. J'ai ri sans peur.

– Des manies ? Dites-m'en juste une.

– Ça prendrait beaucoup de temps. Mais ne vous inquiétez pas, je vous les dirai toutes, mais l'une après l'autre. Vous sortiriez les griffes si je vous les disais toutes en même temps. En attendant, regardez un peu dans quel état sont vos yeux. Ils sont gonflés à force de pleurer.

Il a sorti son mouchoir et s'est mis à nettoyer le rimmel qui avait coulé. À la fin, il a plié son mouchoir et l'a longuement regardé.

– Major, je peux le laver si vous voulez. Votre femme ne va peut-être pas comprendre que vous ayez cherché à consoler une détenue. Et si vous lui dites que vous avez réparé une locomotive, elle ne vous croira pas.

Il a souri et m'a tendu son mouchoir.

– Merci d'y penser.

Nous sommes arrivés à la petite maison, le major a pris congé en me caressant les cheveux.

– Vous avez de beaux cheveux, Luz. Ne les faites pas couper, ils sont beaux comme ça.

Tout le monde savait que j'étais capable de prendre une paire de ciseaux et de me couper les cheveux sur un coup de tête. Je voulais mettre un terme à cette situation équivoque, mais je me suis retenue.

Lorsque après mon arrestation j'ai pris conscience du genre de situations auxquelles j'allais devoir faire face, j'ai voulu paraître la plus laide possible. Ce n'est qu'à José Domingo Cañas, quand j'ai décidé de me montrer imperturbable, froide et professionnelle, que j'ai recommencé à me maquiller. J'ai donc dû mettre au point d'autres formes de défense. Cela ne me posait pas de problème. J'étais plutôt habituée. À 22 ans, quand je me suis séparée de mon mari, beaucoup d'« amis » m'entourèrent soi-disant pour me soutenir moralement, ce qui, d'après eux, devait rapidement être récompensé en nature.

Le regard libidineux des hommes à qui je remettais un rapport ou une note avait le don de me rendre furieuse. Une fois dans la petite maison, je me suis dit qu'il était dur d'être une femme, du moins dans ma situation. J'ai pensé à mon fils et je me suis dit qu'il avait de la chance d'être un homme.

Un incident s'est produit quelques jours plus tard. Mon moral était au plus bas, je me sentais inquiète, irritable, déprimée, fatiguée. Voir la bouche tordue et le sourire ironique de Krassnoff me mettait de mauvaise humeur. Quand il se promenait ainsi, chacun savait qu'il était sur le point de réussir un coup. J'échangeai un regard avec María Alicia et lui dis :

– Ça a l'air d'avoir bien marché pour lui hier soir.

Nous savions que l'opération qu'il était sur le point de réussir concernait le MIR.

Les perquisitions étaient presque quotidiennes. Ils apportaient des tas de choses à la Dina qu'ils entassaient un peu partout. Un jour, ils ont laissé une pile de disques et de livres ainsi que du matériel pour monter un appareil photographique dans le bureau de la direction. Je devais apprendre par la suite qu'il s'agissait d'un matériel réquisitionné aux militants du MIR du *regional* de Valparaíso qui étaient tombés en nombre, courant janvier 1975. Quand les hommes de Krassnoff sont partis, je suis allée voir. Je savais qu'ils finiraient par

brûler tout ça. Il y avait des disques de Piotr Ilitch Tchaïkovsky. Je me suis souvenue de la maison, de mon enfance, je me suis vue dans ce passé perdu en train de courir, d'étudier, de construire des utopies. Wenderoth est arrivé, il m'a arraché les disques des mains et a commencé à les jeter avec violence sur le bureau pour les casser.

Je lui ai crié qu'il était une brute, un animal, un militaire absurde et ignorant. Pire qu'une bête. Je suis partie en courant. En arrivant à la petite maison, je me suis jetée sur le lit et me suis mise à pleurer. Qu'est-ce qui était en train de m'arriver ? Après tout ce que j'avais vécu, me mettre dans un état pareil pour quelques disques… J'entendis un bruit et sursautai.

C'était Rolf, debout devant la porte.

– Luz, s'il vous plaît, excusez-moi !

J'étais déconcertée. Je pensais qu'il me dirait : « Ça suffit ! Allez vous faire foutre ! » Je me sentais très mal à l'aise. Je voulais parler, mais je ne pouvais pas. J'avais perdu ma voix. Je me suis souvenue qu'au cours des interrogatoires, je perdais ma voix. Comme à chaque fois que la tension était trop forte. Je me suis souvenue des histoires que le major m'avait racontées. Il avait, par exemple, gagné un concours qui consistait à envoyer le plus loin possible, et d'un seul coup de pied, un appelé du contingent qui avait commis une maladresse. « C'est vraiment une brute », pensai-je. Je me sentais très mal.

Je suis revenue au bureau. Le personnel nous regardait du coin de l'œil et se moquait du major. Quand Rolf est parti à la cantine, l'un des sous-officiers est venu me parler :

– Bien fait, Lucecita. Cet homme est une brute ! Pour être tout à fait franc, nous avons eu peur pour vous. Mais quand nous avons vu qu'il était parti vous chercher sans rien dire, nous avons compris qu'il ne vous ferait rien. Ne lâchez pas là-dessus.

**[8]**

## « Joel », un camarade

Je garde un bon souvenir de « Joel », ainsi que de sa compagne et de leur bébé. Je sais qu'il a été très critiqué, comme Alejandra, María Alicia et moi. Même si, venant de moi, cette déclaration n'aura aucun effet, j'aimerais non seulement prendre la défense de Joel, mais surtout raconter comment la Dina a réussi à le manipuler. Je ne rentrerai pas dans les détails et me contenterai de dresser un tableau général, car c'est à lui seul qu'il revient de se défendre.

Comme la plupart des militants du MIR dont je parle ici, j'ai connu Joel dans les locaux de la Dina. Mais avant de le rencontrer, j'ai d'abord vu sa jeune épouse et leur fille. Toutes deux se trouvaient à la Villa Grimaldi. Quelquefois, sa femme est même restée dans notre chambre avec les yeux bandés. Je m'en souviens comme si c'était hier, elle avait de longs cheveux, bouclés et foncés. À côté de sa chaise, il y avait l'un de ces sacs où toutes les mères rangent amoureusement les affaires de leur bébé. On a laissé son bébé avec nous. Avec Alejandra et María Alicia nous lui avons donné à manger à tour de rôle, l'avons changé et bercé. Donner un peu d'amour à cet enfant était très important pour nous.

Je sais que Joel n'a collaboré qu'après avoir été sauvagement torturé ; il souhaitait faire libérer sa femme et son bébé. La petite était malade et avait une espérance de vie très limitée.

Les mots me manquent pour essayer d'exprimer les pensées qui durent le traverser alors. Je n'ai pas eu l'opportunité de le soutenir, d'ailleurs je ne sais pas si j'aurais osé. Je crois que telles que les choses se présentaient alors, aucun de nous deux n'aurait fait confiance à l'autre. Ce n'était pas seulement de la méfiance, mais une volonté de protection mutuelle. Nous avions payé trop cher les erreurs du passé pour en commettre de nouvelles. Nous étions livrés à nous-mêmes et à la merci de la Dina. Joel a survécu et j'en suis très heureuse.

J'étais là quand le capitaine Ferrer l'a amené dans notre chambre afin qu'on

lui mette un dispositif dans les testicules qui serait contrôlé à distance. Ils nous emmenèrent ensuite ensemble à un rendez-vous. Joel leur avait dit que Nelson Gutiérrez, le leader de la Commission politique du MIR, devait y être. Ferrer me demanda si je connaissais ce « Guti ». J'acquiesçais sans être sûre de moi. De toute manière, je n'aurais pas pu le reconnaître.

Je me souviens avoir vu Joel en train de se promener dans la rue, alors que j'étais derrière la fenêtre d'une maison. Personne ne vint au rendez-vous. Je crois qu'il les avait conduits à cet endroit pour indiquer à quelqu'un d'autre qu'il avait été arrêté par la Dina.

À la suite de cela, je passai du temps avec Joel. Ils nous associèrent car je dessinais assez bien et lui était très doué pour tracer des lettres et des chiffres. Tandis que je réalisais des faux censés provenir de Chilectra et des compagnies de téléphone et de gaz – afin que les agents de la Dina puissent s'introduire chez les gens –, Joel peignait des plaques d'immatriculation argentines pour les voitures de la Dina.

**Bill Beausire Alonso**

Un matin, Krassnoff est venu dans notre chambre pour me demander de faire un lavage d'oreilles à un détenu.

J'ai pris la plus grosse seringue que j'avais et je l'ai fait bouillir, puis j'ai préparé un peu d'eau tiède avec du désinfectant et je suis sortie. Ils ont amené un garçon qui portait un jeans et une chemise bleue avec des points blancs et l'ont assis sur une chaise à côté de la porte.

J'ai dit au garde qu'il fallait enlever le bandeau sale qui couvrait ses yeux pour libérer ses oreilles. Soigneusement, je lui ai injecté de l'eau dans chaque oreille.

Je lui ai demandé qui il était. Je me souviens qu'il m'a répondu d'une voix claire : « Bill Beausire Alonso ». Je lui ai dit que, même si on ne se connaissait pas, je savais qu'il était le frère de Mary Ann parce que j'avais un panier en osier qui avait appartenu à sa sœur. Les agents l'avaient volé dans une perquisition et me l'avaient donné. Il était très beau et contenait des accessoires de maquillage et des faux cils. Il me confirma que le panier appartenait à sa sœur. Comme je lui dis qu'il y avait beaucoup de produits de maquillage que je ne connaissais pas, il m'expliqua que sa sœur avait été danseuse de ballet.

Je lui ai dit que la Dina avait fait chou blanc lors d'une descente dans un endroit où elle et son compagnon Andrés Pascal Allende étaient censés se trouver. J'ai continué à lui laver les oreilles jusqu'au moment où le garde a estimé que cela suffisait.

J'ai demandé à Bill pourquoi il lui fallait ces lavages. Il m'a dit qu'il ne savait pas s'ils lui feraient du bien ou pas, mais que plus tôt dans la journée quelqu'un qui disait être médecin les lui avait prescrits. Il avait très mal à l'oreille droite à force d'avoir reçu des coups. Je lui confiai que j'avais vu des photos de lui où il était extrêmement gros et que, par conséquent, je ne l'avais pas reconnu. Il me répondit que c'était la rigueur des centres de détention qui lui avait permis de récupérer la ligne. Je m'inquiétai de savoir si les lavages ne lui faisaient pas encore plus mal. Mais non, l'eau tiède le soulageait et, en plus, comme je lui avais enlevé pas mal de cérumen, il entendait beaucoup mieux. C'est là que le garde m'ordonna de retourner dans ma chambre en disant que le but n'était pas de faire la conversation. Bill m'a souri en signe de reconnaissance. Je ne l'ai plus jamais revu. Il fait partie des disparus.

**Hugo Martínez, alias « Tano »**

Début janvier 1975, Hugo Ramón Martínez González est arrivé à la Villa Grimaldi. Comme d'habitude, j'étais assise en face de Wenderoth quand Krassnoff entra au bureau pour dire au major que le nouveau détenu appartenait à la Force centrale et au Comité central du MIR. Il a peut-être aussi mentionné son nom, mais à l'époque je ne le connaissais que sous son pseudonyme politique : « Tano ».

Je ne savais pas grand-chose de lui. Mais je me suis souvenue qu'un jour Ricardo Ruz m'avait dit que Tano appartenait à la Force centrale et qu'il avait de la famille dans les Forces armées. J'écoutais en faisant semblant de relire les notes que le major m'avait dictées. En entendant que le détenu avait des parents dans l'armée, j'ai tendu l'oreille : cela faisait quand même deux coïncidences. Je bouillais en attendant le moment où les commandants des différentes brigades enverraient leurs rapports sur les détenus, qui permettaient habituellement à Wenderoth d'établir le document destiné à Manuel Contreras Sepúlveda. Je voulais voir la case où l'on écrivait les noms politiques. Quand j'ai lu le nom de Tano, je suis restée paralysée. C'était mon ami. Il y avait vraiment peu de chance que l'on trouve deux Tano dans la Force centrale.

J'étais prête à prendre le risque. J'ai demandé l'autorisation à Rolf Wenderoth pour le voir. Comme Krassnoff avait dit qu'il était blessé, je demandai à Wenderoth de me laisser lui donner des antibiotiques, surtout qu'ils ne comptaient pas appeler le médecin. Dans un premier temps, Wenderoth refusa mais il finit par céder. Un garde m'accompagna aux *casas corvi*. Tano se trouvait dans la première. Même si l'endroit était exigu, je me suis glissée à l'intérieur et lui ai dit que j'avais reçu l'autorisation de lui administrer de la pénicilline. Il m'a

aussitôt reconnue et m'a souri. Sa main droite était traversée de part en part par une balle. La blessure semblait envahie par une sorte de moisissure verte. Il m'a fait vraiment de la peine. Pendant que je préparais la pénicilline, je lui ai montré un flacon qui contenait de l'anesthésique. J'espérais que cela soulagerait sa douleur.

Quand je lui ai fait la piqûre, je lui ai demandé s'il me haïssait parce que je collaborais. Il a allongé son bras et avec sa main blessée il m'a fait un geste pour que j'approche, puis il m'a serrée très fort. J'ai pleuré avec la tête sur sa poitrine. Avec sa main saine, il m'a caressé les cheveux et m'a pressée très fort en me disant :

– Tu es un ange, je sais que la douleur diminuera, mais je sais aussi que je mourrai.

Je me suis redressée et lui ai dit qu'il se trompait, que je viendrais tous les jours lui administrer l'antibiotique et l'anesthésique. J'ai essayé de lui montrer mon pied, je lui ai raconté que pendant longtemps, je pouvais voir le sol à travers le trou de la blessure, et que malgré les douleurs, je pouvais de nouveau marcher et que j'étais bien vivante. Je savais cependant que mon infection n'avait pas été aussi grave. Je voulais quand même croire qu'il survivrait. Je prévoyais d'aller le voir toutes les douze heures pour lui administrer la pénicilline. Quand le garde m'a demandé de partir Tano m'a de nouveau serrée dans ses bras.

J'ai remercié Wenderoth de m'avoir permis d'y aller, je lui ai dit qu'il avait besoin d'une dose de pénicilline toutes les huit heures. Il a dit que toutes les douze heures suffirait.

Le lendemain matin, à 8 heures précises, les gardes m'ont accompagnée jusqu'au bureau de Rolf. J'avais apporté une seringue, de la pénicilline et un tube avec de l'anesthésiant caché dans ma poche. Près des arbres du jardin qui entourait la maison patronale, j'ai vu mon chien approcher pour me saluer, il jouait avec quelque chose qu'il avait trouvé entre les branches. Quand j'ai vu qu'il s'agissait de l'une des sandales de Tano, j'ai eu un choc. J'étais sûre que c'était les siennes, je les avais vues la veille, ce n'étaient pas des sandales courantes. Je retournai en courant au bureau de Wenderoth pour lui dire qu'il fallait que je fasse une piqûre au détenu. Il s'y opposa en prétextant que le médecin s'occuperait de lui. Je le suppliai de me laisser y aller, il a refusé et a fini par se fâcher.

Quelques heures après, quand le major a mis à jour la liste des détenus, je me suis rendue compte que mon ami n'y figurait plus. On l'avait emmené pendant la nuit. Je me souviendrai toujours que nous étions le 13 janvier 1975.

Pendant quelque temps, j'ai eu l'espoir qu'ils l'aient emmené dans une clinique ou à l'hôpital, comme ils l'avaient fait pour moi. Mais quand j'ai fait ma

déclaration devant la Commission vérité et réconciliation, j'ai su que le seul égard qu'avait eu la Dina envers ses parents officiers des Forces armées avait été de jeter son corps dans une cité de Santiago. Dans le journal on avait parlé d'un règlement de comptes entre délinquants. C'était bien loin de la vérité. Je l'ai vu détenu, blessé et enfermé par la brigade de Krassnoff dans les *casas corvi* de la Villa Grimaldi. D'ailleurs, le rapport de l'institut médico-légal a clairement établi qu'Hugo Martínez était mort à cause de deux balles reçues dans la région thoracique. Il s'agissait d'autres impacts que celui qui avait traversé sa main. Ce qui veut dire que mon ami fut exécuté.

**Les huit de Valparaíso**

En janvier 1975 à Santiago, on a arrêté la compagne de l'un des dirigeants du *regional* de Valparaíso du MIR. C'était une jeune femme qui avait déjà échappé à la répression d'une autre section régionale dans le Sud du pays. C'est d'ailleurs par ce biais que l'unité Caupolicán a retrouvé l'adresse du responsable du *regional* de Valparaíso.

Moren, qui venait d'être promu commandant, est allé à Valparaíso en compagnie de Lauriani et de la brigade Vampire pour démanteler la structure du MIR dans la région.

Les agents de la Dina ont réussi à arrêter la quasi-totalité des militants du MIR liés à cette section. La maison où habitaient les dirigeants à Agua Santa a été perquisitionnée et la Dina a réussi à s'emparer d'un document où figuraient plusieurs rendez-vous. Ainsi, ils ont pu tendre un guet-apens à un important groupe de militants. Fabián Ibarra, qui avait répondu à un appel de Lautaro Videla Moya depuis Santiago, fut obligé d'inciter ce dernier à se rendre à un rendez-vous. Fort heureusement, Lautaro comprit qu'il s'agissait d'un piège et n'y alla pas.

Moren et le lieutenant Lauriani ont conduit les détenus au régiment Maipo, mais après quelques divergences entre le commandant du camp et le capitaine Heyder, près d'une vingtaine de détenus furent transférés à Santiago le 28 janvier 1975. Parmi eux, huit personnes ont disparu.

Sonia del Transito Ríos Pacheco, arrêtée le 17 janvier à Viña del mar avec son compagnon Fabián Enrique Ibarra Córdoba. Carlos Ramón Rioseco Espinoza et Alfredo Gabriel García Vega, tous les deux arrêtés à Viña del mar le 18 janvier. Horacio Neftalí Carabantes Olivares, arrêté le 21 janvier. María Isabel Gutiérrez Martínez, arrêtée le 24 janvier à Quilpué. Abel Alfredo Vilches Figueroa, arrêté le 25 janvier à Viña del mar et Elías Ricardo Villar Quijón, arrêté le 27 janvier.

Leurs parents se sont mobilisés pour essayer de les retrouver. Au début, ces arrestations ont été niées par la Dina, mais, en juin 1977, face aux preuves accablantes présentées aux tribunaux, le directeur de l'organisation a dû reconnaître devant la Cour d'appel de Santiago que ses agents avaient effectivement arrêté ces personnes, mais qu'elles avaient été relâchées aussitôt, à l'exception de Horacio Carabantes, qui aurait demandé à être libéré à Santiago.

Ce que le rapport de la Commission vérité et réconciliation ne dit pas, dans la mesure où il n'était pas possible de révéler les noms, est que celui qui rédigeait ces réponses sur les détenus pour le directeur de la Dina était Rolf Wenderoth.

Il est probable qu'à cette occasion la Dina s'est vue obligée de reconnaître qu'elle avait réalisé cette opération, car le commandant du régiment Maipo l'a déclaré aux tribunaux en évoquant les responsabilités partagées du personnel du régiment qui a pris en charge la logistique, et de la Dina qui a dirigé l'opération.

Quand les détenus se trouvaient à Santiago, un autre nom m'a frappé, celui d'Erick Zott. J'ai réentendu son nom peu de temps après. C'était début février, Ferrer m'a dit qu'il faisait partie des détenus qu'on emmènerait à Colonia Dignidad.

Je ne savais pas si Zott était revenu de cet endroit. C'est la raison pour laquelle j'ai parlé de lui devant la Commission vérité et réconciliation.

**Lautaro Videla est arrêté**

À la Villa Grimaldi, je n'ai eu aucun échange avec Lautaro. Aujourd'hui, je connais un peu mieux sa vie, ses incroyables anecdotes, les côtés sombres. Ce n'est plus un jeune homme, mais il a gardé une allure juvénile. Malgré tout ce qu'il a vécu, il n'a pas perdu son inentamable gaîté et son côté Robin des Bois. Il a gagné mon respect et mon affection et pas seulement parce qu'il est le frère de Lumi. Lautaro a réussi à refaire sa vie, sa compagne est une femme admirable et sa fille une très belle adolescente.

Tout le monde fut mis au courant de l'arrestation de Lautaro. Cela représentait un événement pour les agents de la Dina. Krassnoff et Lawrence ont parlé du « détenu le plus important de l'époque ». Lautaro Videla était membre de la Commission politique du MIR et responsable de l'organisation. Son surnom, « Petit Santiago », circulait dans la bouche des gardes, des agents et des détenus. C'est véritablement un miracle qu'il ait pu survivre aux traitements infligés par la Dina.

Quand Lautaro n'était pas torturé, il était enfermé dans l'une des « maisons Chili ». Sa femme tomba d'abord. Je ne l'ai vue qu'une seule fois. Le garde qui

m'amenait au bureau de Wenderoth m'avait dit qui elle était. On la conduisait très doucement par les sentiers du jardin de la Villa. Elle marchait avec difficulté en se touchant le ventre, le soldat qui la guidait la tenait par le bras. La voir si mal en point m'a causé beaucoup de peine. Elle avait été sauvagement torturée. Je ne l'ai plus jamais revue.

Je connaissais Lautaro depuis plusieurs années. Mais il ne se souvenait pas de moi, car à l'époque mon rôle était trop secondaire pour qu'il me remarque. C'était sous le gouvernement de Frei, dans une prise de terrain que le MIR avait organisée à Cerrillos (le campement du 26 juillet), à côté de l'école d'architecture de l'université du Chili. Quelques amis du MIR m'avaient demandé de les aider à peindre des panneaux.

Nous étions sous la tente quand deux dirigeants du MIR sont arrivés, Lautaro et María Alicia. À cette époque, ils vivaient dans la clandestinité. Personne ne pouvait s'imaginer que nous nous retrouverions ensemble des années plus tard, dans les locaux de la Dina.

J'ai appris à quel moment Lautaro se retrouva à la Villa Grimaldi grâce à la liste des détenus. Je savais aussi où il avait été placé et qu'il n'avait pas voulu participer à la conférence de presse donnée par quatre dirigeants du MIR. Un jour, j'aperçus Lautaro appuyé contre le rebord de la fenêtre. Dès qu'il me vit, il me dit :

– Cette veste était à ma sœur.

Je lui répondis qu'elle me l'avait donnée. Cette fois-là, j'eus envie de m'arrêter un moment et de parler avec lui, mais je n'ai pas osé.

## Le neveu de Marcelo Moren

J'ai été très impressionnée par Alan Bruce Catalán. Je l'ai vu en train de sortir de l'un des bureaux de Caupolicán pour se rendre au commandement de la BIM, dans une autre partie de la Villa Grimaldi. Les cris de Moren se sont fait entendre en même temps. J'ai dû m'écarter pour le laisser passer. Moren criait : « Aucune famille n'est à l'abri de ces miristes. Il a beau être mon neveu, je vais le tuer de mes propres mains. »

Je me suis dirigée en silence vers le bureau de Wenderoth pour lui demander si le garçon était vraiment de la famille de Moren. C'était, en effet, quelqu'un de sa famille. Je n'ai plus revu Alan Bruce, mais la mauvaise humeur de Moren a duré plusieurs jours. Alan fait aujourd'hui partie des disparus.

## La conférence de presse

Un soir de l'été 1975, on nous a demandé de regarder attentivement la déclaration des camarades du MIR à la télévision. Krassnoff, Espinoza et Ferrer nous avaient dit qu'ils préparaient une conférence de presse.

María Alicia, Alejandra et moi avons écouté en silence tout en sachant que les camarades n'avaient pas eu le choix. Il y a quelque temps, j'ai su que nous n'en avions vu qu'une partie. Nous n'avions pas entendu la liste des camarades détenus à la Villa Grimaldi qui ont été déclarés morts ou exilés. Nous ne fîmes aucun commentaire. Je pouvais aisément imaginer que « Marco Antonio », « Lucas », « Nicolás » et « Cristián » se trouvaient dans une situation très délicate. Je ne pouvais que les comprendre, même si je les avais très peu vus, et toujours en présence de Krassnoff ou d'un autre officier.

Je n'avais rencontré aucun d'eux avant la Villa Grimaldi. Je les ai vus pour la première fois quand on m'a demandé d'aller dans leur chambre pour faire une piqûre à Cristián Mallol qui était blessé par balle. Après cela, je les voyais souvent passer les yeux bandés quand on les emmenait aux bureaux de la maison patronale. Un jour, Krassnoff les a emmenés dans notre chambre, dans le but de « fraterniser ». C'était une situation étrange, nous n'avons pas beaucoup échangé, je ne me souviens même pas de quoi nous avons parlé. Marco Antonio m'a adressé une ou deux fois la parole, je crois qu'il essayait de se montrer aimable.

## La petite maison près de la tour

Un an après mon arrestation, on nous a transférées dans la cabane qui avait été construite pour nous.

J'appelais cette cabane la « petite maison » dans le but sans doute de donner à la laideur générale un air de familiarité. C'était une petite cabane en bois pleine de fentes par où entrait l'air froid de l'hiver. Mais être loin de l'endroit où l'on torturait nos camarades nous a permis de retrouver un peu de sérénité. Nous savions que les tortures se poursuivaient mais, au moins, nous n'entendions plus les hurlements. Une horreur en moins. Nous étions tout de même à côté de la tour où l'on m'avait pendue.

Gladys Díaz, journaliste et membre du Comité central du MIR, a été arrêtée à ce moment-là. Je ne crois pas lui avoir parlé. Rolf Wenderoth m'a raconté qu'il y avait beaucoup de pressions internationales, notamment venant d'Allemagne, pour obtenir sa libération. Ils seraient donc obligés de la relâcher tôt ou tard.

Je savais aussi qu'elle était dans la tour de la Villa Grimaldi, mais je n'ai appris les détails de sa détention qu'en 1991, lorsque je vivais en Europe.

**[9]**

## Le voyage du major Wenderoth

Le major est parti en voyage pour sa formation avec l'Académie de guerre et, même si, comme il l'avait promis, notre situation était encadrée, nous avons encore eu des soucis. Quand les officiers n'étaient pas là, quelques gardes, s'amusaient à lancer des cailloux sur notre cabane. Nous ne pouvions pas dormir et nous avions peur.

S'ils nous agressaient, c'était non seulement parce que certains officiers nous protégeaient mais aussi parce que, pour eux, nous étions toujours trois marxistes. Ils nous appelaient « les miristes ». Malgré tout, certains gardes fraternisaient avec les détenus. Je ne sais pas si María Alicia et Alejandra s'en étaient aperçues, mais moi oui. Ce fut un commentaire de Wenderoth qui me mit la puce à l'oreille. Un jour, il loua le comportement de María Alicia qui avait dénoncé les gardes qui donnaient une double ration de nourriture à certains détenus. Les gardes qui avaient été rappelés à l'ordre firent partie de ceux qui nous menèrent la vie dure.

Les nuits et les week-ends sont redevenus interminables. Nous ne savions pas ce qui nous attendait, tout dépendait des gardes qui nous surveillaient. J'ai eu très peur à plusieurs reprises. Sans la présence de Wenderoth, nous étions abandonnées à notre propre sort. Je m'efforçais de m'occuper l'esprit en tapant le mémoire du major.

J'ai commencé à sentir une immense fatigue, comme lorsque je vivais rue José Domingo Cañas. Le médecin que Wenderoth avait fait venir quelques semaines plus tôt avait dit que, pour la douleur du pied, la seule chose qu'il pouvait me donner était du Valium 20 par injections.

J'ai demandé à Wenderoth et aux filles d'apprendre à faire des piqûres, mais ils n'ont pas voulu. Lauriani est le seul qui a osé le faire. Quand la douleur était trop insupportable, je lui demandais de m'injecter du Valium. Bientôt mes bras ont été couverts de bosses et de bleus. Mais à force de pratiquer, le lieutenant a

fini par apprendre la technique. Quand il était absent, je me piquais moi-même dans les cuisses. La piqûre soulageait mon pied, mais pas le mal de tête.

Un lundi, je ne pus me lever. Vers 8 h 10, un garde vint me dire que Ferrer m'attendait. Je lui répondis que je me sentais mal, que je ne pouvais pas me lever. L'officier vint donc à la petite maison.

Il demanda ce qui m'arrivait. Je lui dis que j'avais très mal, que je n'en pouvais plus. La situation devait changer d'une manière ou d'une autre. Si je restais à la Villa Grimaldi, je risquais de devenir folle.

– La Luz que je connais est forte et courageuse. Faites un effort.

– Je ne peux pas, capitaine, je ne peux pas, lui répondis-je, certaine que je n'avais jamais été aussi mal.

– C'est bon, reposez-vous. Demain ça ira mieux.

Je ne me suis même pas réveillée le lendemain matin. Le capitaine revint avec un médecin. Le diagnostic tomba : pneumonie et surmenage. Cinq mois plus tôt, j'avais eu une pleurite.

Ces journées se sont effacées de ma mémoire. Je me souviens vaguement que Max venait me voir. Parfois je me réveillais et je le voyais assis devant moi. Il me demandait comment j'allais et essayait de me redonner courage. Je parlais, mais je ne sais plus de quoi. Ils m'avaient peut-être donné des calmants. Je me souviens avoir dit à Ferrer que ce n'était pas la peine que la Dina me tue, puisque je mourrai d'une maladie pulmonaire, si je ne devenais pas folle avant. Il rétorqua :

– Ce n'est rien qu'un mauvais moment à passer. Mais il passera, comme les autres.

Quand je ne dormais pas, j'avais l'impression de flotter. Je ne saurais même pas dire combien de temps je suis restée dans cet état.

Un matin, très tôt, j'ai ouvert les yeux. Il m'a semblé que je revenais d'un long voyage. Je me sentais déjà un peu mieux. J'ai pris une douche. C'était téméraire. Parfois quand on ouvrait le robinet, il en sortait une sorte de grêle. Les gouttes qui restaient suspendues aux trous de la douchette durcissaient. Qu'importe, je me suis mise sous le jet glacial. Je savais que la réaction serait brutale, ma peau serait toute rouge et je tremblerais de froid.

Je me suis remise à taper le mémoire, mais je n'ai pas réussi à le terminer avant le retour de Wenderoth. C'est l'une des personnes de la direction qui l'a fini. La routine est revenue et Rolf m'a emmenée à l'hôpital militaire pour un bilan de santé complet. En cherchant la cause des maux de tête qui persistaient, même si je m'étais remise de ma pneumonie, on a détecté un diabète fonctionnel, on m'a également prescrit des lunettes. Mon problème au pied était irréversible, il fallait que j'attende que la douleur diminue avec le temps.

J'ai dû m'injecter des calmants tous les jours pour supporter la douleur. J'ai appris à marcher sans boiter, mais seulement sur des distances courtes.

## La mort du général Bonilla

Je n'oublierai jamais la journée du 3 mars. Après avoir appris la mort du général Bonilla par les médias, Rolf Wenderoth me l'a racontée. Sans être tout à fait explicite, il m'a suggéré que le général était devenu un problème pour la Dina, il pensait que l'accident avait donc été provoqué.

Je ne sais pas s'il s'agissait d'un simple soupçon ou s'il avait des preuves de ce qu'il affirmait. Je craignais qu'il s'agisse d'un piège pour mesurer le degré d'intérêt que je portais aux questions de la Dina. Je me suis contentée d'écouter sans poser aucune question. Je n'étais pas sans savoir que cette attitude silencieuse déplaisait à certains officiers. Le major a ajouté que le général avait trop de contacts avec des militants de la Démocratie chrétienne qui n'étaient pas d'accord avec le gouvernement.

Mais Wenderoth n'était pas le seul à suggérer que la mort du général n'avait pas été accidentelle. Quand quelqu'un faisait quelque chose qui pouvait mériter une sanction de la part des supérieurs de la Villa Grimaldi, le personnel prononçait cette phrase macabre :

– On va t'emmener en hélicoptère.

## La détention d'Alfredo Rojas

Le 4 mars 1975, Osvaldo Romo est venu me chercher très tôt. On m'a dit qu'il s'agissait de mettre la main sur quelqu'un qui partait à 8 heures de chez lui. Il s'agissait d'Alfredo Rojas, l'ancien directeur des Chemins de fer. Je leur ai dit que je ne savais pas où il habitait.

Osvaldo Romo répondit :

– C'est pas grave, nous on sait.

J'avais du mal à croire qu'Alfredo puisse habiter toujours dans la même maison, avec sa mère et son fils.

Ils m'ont emmenée pour que je le reconnaisse. Ce n'était pas la peine, tout a été trop facile pour l'équipe de Krassnoff. Romo et Basclay Zapata sont descendus armés de la voiture et m'ont emmenée avec eux. Romo a appuyé sur la sonnette, une dame qui disait être la mère d'Alfredo nous a ouvert. Mieux encore, elle nous a fait entrer, nous a proposé de nous asseoir et est allée chercher son fils. Alfredo est descendu en courant et a demandé ce qui se passait.

Il m'a saluée avec naturel et a accepté d'accompagner Romo. Il a pris sa

voiture, une Yagan que la Dina a confisquée par la suite et affectée à l'une de ses brigades. Je sais que pendant le trajet, la voiture a été conduite par un autre agent qui, à l'aller, se trouvait à l'arrière de la camionnette.

Une fois à la Villa Grimaldi, on m'emmena au bureau de Wenderoth. Celui-ci n'avait pas apprécié qu'on m'ait fait sortir sans son autorisation. Je lui demandai de me permettre de voir Alfredo. Comme d'habitude, il commença par refuser et me demanda dans quel but je voulais le voir. Je lui dis que je l'avais connu autrefois et que je voulais savoir comment il allait. Il finit par accepter. Il m'accompagna lui-même aux toilettes. Je ne parvins pas à rester seule avec Alfredo. Il avait les yeux bandés et était assis par terre, le dos appuyé contre le mur. Il semblait abattu, mais n'avait pas encore été torturé. Wenderoth essaya d'utiliser ma présence pour l'inciter à collaborer. Alfredo baissa la tête et se contenta de dire :

– Je n'ai aucun contact avec les gens du parti. Tout le monde sait que j'ai été arrêté par la Dina l'année dernière.

Je ne savais pas qu'il avait déjà été arrêté, je lui ai donc demandé à quel moment. Il n'a pas eu le temps de me répondre, car Wenderoth l'a fait sortir aussitôt.

Par la suite, j'ai souvent demandé des nouvelles d'Alfredo à Wenderoth, qui n'a rien voulu me dire. Quelques années plus tard, grâce à un survivant qui vivait en Europe, j'ai réussi à retracer ce qui lui était arrivé. Effectivement, Alfredo avait été arrêté en 1974 et conduit rue José Domingo Cañas. Apparemment, il avait convaincu la Dina qu'il était prêt à collaborer ; on lui avait donc attribué la « mission » de retrouver et de donner quelques camarades du Parti socialiste. Alfredo n'avait donné personne. Mieux, il avait appris aux camarades qu'il avait réussi à retrouver qu'ils étaient recherchés par la Dina et qu'il fallait qu'ils quittent le pays.

Quand on a demandé à l'un des camarades détenus s'il savait que la Dina le recherchait, celui-ci a répondu naïvement qu'Alfredo l'avait, en effet, mis au courant. D'après ce qu'on m'a dit, Alfredo et ce camarade se sont retrouvés dans la tour de la Villa Grimaldi et le camarade lui a demandé pardon. Ce sont les derniers témoignages que l'on possède d'Alfredo, qui fait partie des disparus.

Il y a des témoignages du passage d'Alfredo par la Villa Grimaldi qui sont plus tardifs que le mien. Ils proviennent de Gladys Díaz Armijo qui les a publiés dans le cadre de son travail de journaliste et dans sa lutte pour la défense des droits de l'homme. Son témoignage concernant mon ami est absolument déchirant.

J'omets volontairement le deuxième nom d'Alfredo. Une fois, quand j'étais sa secrétaire, il m'avait dit qu'il voulait que seul figure son premier nom de

famille au bas des lettres. Rojas. Je respecte donc son vœu à titre posthume.

**Madame « Delia »**

Durant mon séjour rue José Domingo Cañas, j'avais dit au capitaine Torré que madame « Delia », membre du Comité central du Parti socialiste, vivait dans les tours de Tajamar, sachant que si mon mensonge venait à être découvert, je pouvais toujours dire que j'avais confondu les tours de Tajamar avec celles de San Borja. Elle vivait, en effet, dans la tour 10 de cet ensemble-ci.

Nous avons monté et descendu les escaliers des tours de Tajamar plusieurs jours durant. Je me disais qu'ou bien cet effort musculaire finirait par me tuer ou bien il me rendrait plus forte. Comme je leur avais dit que j'ignorais le numéro de la tour et celui de l'appartement, on me fait faisait monter et descendre l'une après l'autre toutes les tours.

Les agents ont fini par se fatiguer et ont préféré conclure qu'il s'agissait d'une fausse piste. Mais quand Germán Jorge Barriga Muñoz[1] a intégré la Dina, il m'a aussitôt fait appeler pour me dire qu'il s'occuperait du Parti socialiste. À cette époque, le major Wenderoth était sur le point de partir en voyage et je ne sais pas s'il n'a rien pu faire ou s'il a délibérément laissé Germán Barriga m'emmener plusieurs fois à son bureau. Ce dernier voulait que je lui donne les noms des camarades du Comité central et de la Commission politique du Parti socialiste. Or la seule personne que je connaissais dans ces instances avait déjà été recherchée sans succès par une autre équipe. Je leur ai à nouveau raconté l'histoire des tours de Tajamar. Le jour où j'ai cru qu'il arrêterait enfin de m'appeler, le capitaine m'a fait rencontrer Fidelia Herrera, madame « Delia ». J'ai su qu'il avait demandé la liste de tous les propriétaires et locataires qui habitaient dans les tours et que, par l'intermédiaire du cabinet d'identification, ils avaient trouvés madame « Delia » et son mari.

Je pouvais juste la reconnaître, j'ignorais tout sur elle. Germán Barriga m'a demandé d'être présente à certains interrogatoires. Un jour qu'elle était assise devant le bureau du commandant, Barriga lui a pincé violemment les seins. Un autre jour, on m'a demandé d'attendre avec elle dans un coin de rue, mais personne ne s'est montré. Je ne sais pas si le rendez-vous était inexistant ou bien si on nous avait vues de loin. Je n'ai pas beaucoup parlé ce jour-là, car ils avaient mis un appareil enregistreur dans mon sac.

De retour à la camionnette, un garde occupait le siège du conducteur de sorte que notre conversation ne pouvait être qu'« officielle ». Elle m'a demandé pourquoi je collaborais et je lui ai raconté ce qui m'était arrivé avec mon fils. Cela ne justifiait pas ma collaboration, mais il fallait bien que je lui dise quelque

chose.

Barriga a été très pervers envers madame « Delia ». Il a fait beaucoup souffrir son mari, dont l'âge était avancé. Je préfère éviter certains détails par respect pour sa personne.

**Ariel Mancilla**

Un jour que Wenderoth était absent et que j'allais dans son bureau pour taper son mémoire, j'ai trouvé le rapport sur les détenus posé sur sa table. Le major avait un officier sous ses ordres, Eugenio Fieldhouse Chávez, dont le bureau était à côté du sien. Celui-ci avait mis le rapport sur la table de Wenderoth pour signature. Dans ce rapport figurait le nom d'un camarade du Parti socialiste que je n'ai jamais rencontré, mais dont le nom est resté gravé dans ma mémoire. D'ailleurs, j'informai l'assistant qu'il avait mal tapé son nom, car Mancilla s'écrivait avec un « s ».

Le sous-officier prit le document et quitta le bureau, probablement pour vérifier de qui dépendait le prisonnier. À son retour, il dit :

– Lucecita, il y a deux orthographes possibles, Mansilla avec un « s » et Mancilla avec un « c ». Celui-ci s'écrit avec un « c ».

Je n'ai jamais oublié ce nom : Ariel Adolfo Mancilla Ramírez. Malheureusement, je ne peux pas dire grand-chose de plus sur lui si ce n'est que le Parti socialiste était étudié par une équipe de l'unité Purén dirigée à ce moment-là par Germán Jorge Barriga Muñoz, alias « Don Jaime ». Si Ariel avait collaboré avec la Dina, il aurait provoqué autant de dégâts au sein du parti que Estay Reino le fit envers le Parti communiste.

**Le voyage de Pedro Espinoza**

Début 1975, le commandant Pedro Espinoza Bravo a quitté la BIM et le Chili. Il a été nommé attaché militaire au Brésil. Avant de quitter la Villa Grimaldi, il est venu à la « petite maison ».

C'était un dimanche, il a pris avec nous trois le repas habituel du centre, bien qu'un peu amélioré, car le capitaine Manuel Abraham Vásquez Chahuán et lui-même avaient apporté quelques victuailles.

Même si je ne l'ai jamais trouvé très sympathique, j'ai regretté son départ. Comme il s'occupait personnellement de María Alicia, sa présence constituait un frein aux abus de certains agents. J'ai appris ce jour-là qu'il ne serait pas remplacé par un autre officier de la BIM ; le commandement du centre reviendrait à Moren Brito, qui avait été promu lieutenant-colonel. On sait ce

qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on trouve, comme on dit. J'étais néanmoins parcourue d'une sorte de frisson à l'idée que Moren Brito puisse diriger la Villa Grimaldi. Espinoza maintenait un certain ordre et était capable de punir les dérapages comme celui du jour de l'An. D'une certaine manière, ses mesures disciplinaires cadraient le personnel du centre.

Espinoza nous a rappelé une dernière fois son objectif de faire de nous « des femmes bien », c'est-à-dire selon ses vues. Chacune a eu droit à un cadeau. Alejandra et moi avons reçu un petit champignon en bois peint qui devait nous porter bonheur ; María Alicia a reçu un bijou en argent avec une chaîne.

Espinoza nous a dit que, si nous voulions lui écrire, nous devions remettre les lettres à Wenderoth, il les enverrait par la valise diplomatique. Je lui ai écrit une ou deux fois et il m'a répondu. Ses lettres étaient remplies de recommandations semblables à celles qu'il nous serinait habituellement. J'ai pu tout de même vérifier que les enveloppes étaient bien brésiliennes, mais cela ne prouvait rien, d'ailleurs j'ai arrêté de lui écrire.

1. Arrive à la Villa Grimaldi aux alentours de mars 1975 pour y administrer la répression contre le Parti socialiste. Il est tenu pour responsable de la disparition d'Alfredo Rojas.

**[10]**

## La blague à tabac

Pour mon anniversaire, le major Wenderoth m'a offert une blague à tabac en cuir. À l'heure du déjeuner, j'étais seule quand « Julia » et « Marta », deux agents féminins de l'unité Purén, sont passées à côté de moi. Des gardes et leur propre attitude m'avaient informée de leur hostilité à mon égard.

Il s'agissait d'une sorte de jalousie. Elles me voyaient comme l'« amie » de Lauriani et de Ferrer, simplement parce qu'ils me parlaient, alors que Ferrer, en particulier, maintenait toujours une distance avec le personnel féminin du centre. Les deux officiers plaisaient beaucoup aux femmes de la Dina.

Quand je passais à côté d'elles, elles disaient à voix haute :

– Ce n'est pas de leur faute si ces salopes les draguent.

Elles parlaient, bien sûr, de María Alicia, Alejandra et moi. Je ne les regardais même pas. C'étaient des femmes bien plus jeunes que moi. Plus d'une fois Lauriani s'est approché de moi pour me dire :

– Reste avec moi jusqu'à ce qu'elles soient parties, ces bonnes femmes me rendent malade.

Je plaisantais avec lui et c'est ainsi que j'ai appris qu'il était sorti avec l'une d'entre elles. Plus d'une fois, en rentrant chez lui, il retrouvait un mot qu'elle glissait sous la porte. L'affaire était connue de tous mais, à mon avis, ce jour-là, les femmes sont allées trop loin.

Julia s'approcha pour me dire que ma blague à tabac était celle qu'elle avait perdue, j'étais donc une miriste doublée d'une voleuse. Elle me dit qu'elle en informerait la direction et que je retournerais à ma vraie place, c'est-à-dire dans une prison pour délinquants. C'était d'ailleurs l'endroit où j'aurais dû aller dès le départ. Un garde qui se trouvait là regardait la scène avec curiosité sans savoir quelle attitude adopter.

Je pouvais lui démontrer très facilement qu'elle mentait. Mais je savais que ma situation était précaire. N'importe qui pouvait prétendre le contraire de ce

que j'affirmais, certain que ce ne serait jamais moi qu'on croirait. Quelqu'un a averti le major et celui-ci est venu en sortant de la cantine des officiers. Le major a parlé avec la jeune femme qui a maintenu sa version. Rolf a pris la blague à tabac et lui a dit :

– Mademoiselle, vous fumez des Lucky Strike ?

Déconcertée, elle a répondu que non.

Je suis partie car je ne voulais pas l'humilier. Le major l'a fait venir dans son bureau. Le personnel regardait en faisant semblant de manger. Je suis retournée à ma table et, peu de temps, après Rolf est venu s'asseoir à côté de moi. Le caporal qui faisait le service s'est approché pour demander au major s'il voulait quelque chose. Il n'était pas très fréquent qu'un officier prenne le café dans un secteur réservé au personnel. J'ai compris que le simple fait qu'il partage un café avec moi était une forme de soutien qu'il m'apportait devant les autres.

Nous avons parlé de ce qui venait d'arriver. Il m'a dit qu'il mettrait la fonctionnaire à disposition du département des ressources humaines, car elle était payée par les Forces armées. Je lui ai demandé de ne pas se montrer sévère, ce n'était qu'une gamine et, de plus, il ne s'était rien passé, mais il a rétorqué :

– Bien sûr qu'il ne s'est rien passé, parce que le garde qui était là t'apprécie et qu'un autre est venu me chercher à la cantine. Ils savent que je ne tolère aucun abus, ni contre toi ni contre personne. Ces salades de « bonne femme » sont incompatibles avec les fonctions qu'elle exerce actuellement et qu'elle sera amenée à exercer demain, et cela, on ne peut pas le tolérer.

Il y avait des moments comme celui-ci où je croyais vraiment que le major pensait ce qu'il disait. Je n'ai jamais réussi à comprendre cette sorte de dédoublement, ce double discours : d'un côté, il voulait empêcher les abus et de l'autre, il donnait carte blanche pour qu'on réprime, agresse, torture, vole. Même si, pour être tout à fait franche, je dois ajouter qu'ils punissaient souvent les vols effectués lors des perquisitions, surtout s'ils généraient des problèmes. De temps en temps, les personnes perquisitionnées avaient des connexions avec des officiers haut gradés et les réclamations parvenaient au plus haut niveau. Dans ce cas, les chefs prenaient des mesures disciplinaires.

Je sais que dans ce genre de situation, il y a une sorte d'identification entre la victime et son agresseur. Mais j'ai du mal à sonder les recoins les plus sombres de leur conscience. Un jour, j'ai demandé à Wenderoth comment il faisait pour supporter le traitement parfois blessant que lui infligeaient ses supérieurs. Il m'a répondu qu'il avait l'espoir qu'un jour, grâce à l'avancement de grade, il pourrait lui aussi exercer ce pouvoir.

Pendant des décennies, j'ai dû habiter avec une sorte de présence étrangère envahissante, faite de panique et de peur, qui a gouverné ma conscience et m'a

forcée à oublier, à ne pas raconter, à me taire. Je m'évadais, en m'imaginant loin du chaos. Je voulais vivre en sécurité dans un monde où rien ne paraissait suffisamment protégé. Pendant ces années-là, je ne percevais que les symptômes de cette peur, le frisson qui parcourait mon corps et prenait possession de ma bouche jusqu'à la paralyser. Aujourd'hui, je sais qu'il est essentiel de trouver les mots et de raconter ce qui est arrivé, pas seulement pour moi mais pour l'ensemble de la société. Hier, la répression et la torture attaquaient la société, aujourd'hui c'est l'impunité qui la bafoue. L'impunité qui n'est rien d'autre que la poursuite de l'intimidation par-delà les dictatures, une forme plus sophistiquée de répression.

Après ce qui était arrivé avec la blague à tabac, Rolf a rassemblé le personnel de la brigade et a dit qu'il n'accepterait ce genre d'attitude de personne. Il a exigé un traitement courtois envers nous. Nous devions être appelées « demoiselles ». Je me sentais mal à l'aise. Je savais que ce genre de rappels à l'ordre engendrait encore plus de conflits. Incapable de nous accepter, le personnel se sentait « humilié » devant nous et, tôt ou tard, en l'absence des officiers, il prenait sa revanche.

Rolf n'a jamais voulu m'entendre sur ce point. Je n'ai jamais réussi à lui faire comprendre qu'en son absence, sa sévérité se retournerait contre nous. Les officiers semblaient croire que leurs ordres et leur autorité régnaient à tout moment. En théorie, c'est ainsi que les choses devaient se passer, mais la pratique était bien différente.

Quelques années plus tard, j'ai entendu des expressions semblables de la bouche de Contreras. Il disait :

– Amenez-moi ceux qui ne sont pas d'accord, je vais m'occuper de leur cas !

Quelques jours plus tard, Rolf m'a dit qu'il voulait me parler. Cela faisait longtemps qu'il voulait m'expliquer certaines choses, mais pas dans le centre. Il voulait me parler tranquillement, sans être interrompu. Après, il m'emmènerait chez mes parents.

Je redoutais ce moment. J'ai toujours été un peu brutale pour dire les choses ; sans le vouloir, je peux blesser les gens. Je pensais être au clair avec mes sentiments. Il m'était difficile de les exprimer sans faire du mal à l'officier. Je n'aimais pas Rolf, mais j'avais pour lui une profonde gratitude et beaucoup d'affection. De plus, je me sentais bien à ses côtés. Peu à peu, il m'avait donné ce dont j'avais le plus besoin : de l'affection et la possibilité de me sentir à nouveau une personne à part entière, ou presque. En revanche, je n'ai jamais pu m'empêcher d'analyser les choses au moment même où je les vis. Chaque jour, je me demandais : « est-ce que son attitude est calculée ? » Cette fois-là, j'avais vu juste. Quand Rolf n'était pas là, je me sentais vulnérable, à la merci du

premier venu. Des liens s'étaient tissés entre nous. Je dépendais de lui, c'était indéniable.

Il y a eu des moments où je n'ai pu vivre que grâce à son affection. Je me suis permis beaucoup de choses. Aujourd'hui, je comprends un peu mieux ce qui m'arrivait. Dans ce monde de folie, froid à s'en glacer l'âme, j'avais besoin de me rapprocher de la seule source de chaleur humaine qui se trouvait à ma portée. Je ne parle pas de sexe, même pas de caresses. J'ai fini par ressentir une profonde tendresse pour lui. Une tendresse mêlée à un sentiment progressif d'étouffement.

Mais ce jour-là, je n'ai pas pu exprimer mes doutes. Je commençais à me détendre lorsqu'il me dit :

– Je ne te demande qu'une chose : que tu me laisses t'aimer.

Je me suis sentie désarmée. J'ai fini par céder.

La voiture est partie vers le centre-ville de Santiago. À un moment, il s'est garé et il m'a montré des clefs. C'étaient celles d'un appartement. J'ai accepté de l'accompagner. À partir de ce jour-là, même si je l'ai nié plusieurs fois, j'ai su que ressentir l'affection de quelqu'un était vital pour moi. J'ai souffert à partir de là d'énormes contradictions. Le bonheur de certains moments a été souvent interrompu par le besoin obsessionnel de mettre fin à cette relation.

Rolf a fait preuve de beaucoup de patience pendant des années. Il a su m'apprivoiser avec tendresse. De manière calculée ou non, il m'a maintenue à l'abri de certains dangers. Le peu de stabilité que j'ai eu au cours de ces années, c'est lui qui me l'a donné. Aujourd'hui, avec le temps et du recul, je dirais que cette relation a été bénéfique pour moi.

L'idée compulsive de le quitter ne m'a pourtant jamais abandonnée. J'ai essayé plusieurs fois, de différentes manières, mais je n'ai jamais pu. Je me sentais doublement prisonnière, de la Dina d'une part, de la tendresse de Rolf de l'autre. La rupture n'a pris effet que le jour où l'armée a mis entre nous cent six kilomètres de distance. On l'a muté à Tejas Verdes. Tout a changé à ce moment-là. Mais l'affection et le temps passé ensemble ont continué de peser. Dans la mesure de ses forces et de ses possibilités, il a essayé de me protéger à distance. Entre-temps, la Dina était devenue le CNI.

À travers cette relation qui n'a jamais été celle d'un couple, je me suis aperçue que la « culture institutionnelle » était profondément enracinée en Rolf. Lui aussi semblait diviser les femmes en deux catégories : les femmes des officiers, des « dames sérieuses et respectables » qui remplissent les conditions exigées par l'institution, et les « autres femmes », c'est-à-dire toutes celles qui, pour différentes raisons, s'éloignent des prérequis et sont classées dans la catégorie des « putes », des femmes achetables, faciles à convaincre et à utiliser.

Rolf ne l'a jamais exprimé aussi brutalement, mais il se comportait exactement comme les autres, comme la plupart. Il n'était pas conscient de ses propres contradictions, il vivait selon un code moral qui privilégiait le paraître à l'être.

Malgré sa condition d'homme marié, il justifiait notre relation par plusieurs arguments. Tout d'abord, cela lui permettait de contrôler quelqu'un qui pouvait être un danger pour l'institution. Il évitait également que je sois tuée. Rolf prétendait que s'il ne normalisait pas notre situation, c'était pour des raisons externes. Il n'était pas question pour lui de divorcer avant d'être devenu au moins colonel. Plusieurs fois il m'a demandé de l'attendre les dix années qu'il lui fallait pour devenir colonel et pouvoir ensuite se retirer et m'épouser. Il ne voulait pas laisser son épouse sur la paille. Il voulait acheter une maison à son nom à elle dès que sa situation le lui aurait permis. Mais, à ce moment-là, ses filles étaient encore trop petites.

Je le regardais en essayant de comprendre s'il était convaincu par ce qu'il disait. Je lui ai dit plusieurs fois que je ne voulais pas me marier. Avec le temps, je suis arrivée à la conclusion que Rolf croyait vraiment aux excuses qu'il se donnait. À l'époque, j'avais tendance à penser qu'il cherchait surtout à vivre en paix avec ses contradictions. Il préférait se sentir victime de sa situation afin de ne pas assumer la responsabilité de ses infidélités.

Il se peut que son couple ait traversé des moments difficiles comme tous les couples. D'après lui, leur situation était insupportable, mais j'ignore comment son épouse vivait tout cela. À l'époque, je donnais raison à Rolf. Aujourd'hui, avec beaucoup plus de chemin parcouru, je regrette d'être intervenue dans leur vie.

Cette relation avec Wenderoth m'a apporté une expérience et une connaissance de la vie qui, aujourd'hui, me semblent positives. Je serais incapable de revivre une situation pareille, alors qu'à l'époque elle me semblait assez normale. Ma vie a changé, bien sûr, mais je peux surtout mesurer le peu de valeur que j'accordais alors à ma personne. Cette expérience a sans doute servi de fondement à l'idée que je me fais aujourd'hui de la famille et du couple, d'un vrai couple où tout se partage et où l'on essaie de se soutenir mutuellement et de construire quelque chose ensemble.

À cette époque-là, j'ai cédé au besoin angoissant de me sentir aimée, soutenue et protégée, je voulais croire, ne serait-ce que par moments, que je n'étais pas toute seule. Mais je savais pertinemment qu'en acceptant quelques caresses, je finirais probablement au lit.

Quand je voulais me convaincre que je n'étais pas si dégueulasse, je me disais qu'il y avait des femmes qui avaient été violées une seule fois dans leur

vie et étaient restées marquées pour toujours. J'avais été violée à plusieurs reprises et humiliée, j'avais par ailleurs été torturée et battue. J'en garde encore des traces. Mais même si j'avais été réduite à une condition sous humaine, je continuais de croire que l'amour existait. Peut-être pas pour moi, mais j'étais certaine que l'amour existait quelque part et que, loin de ces bêtes, le sexe pouvait être quelque chose de naturel et de beau. Du moins, je me le répétais encore et encore.

Malgré la peine que cela me cause, quand je me souviens de ces jours, et même si ce n'est une bonne école pour personne, ces moments m'ont beaucoup appris et les empreintes qu'ils ont laissées dans ma vie sont profondes.

**Leonardo Schneider, alias « le Barbu »**

Même si son arrestation fut organisée par l'Académie de guerre aérienne, l'AGA, j'ai pu faire la connaissance de Leonardo Schneider Jordán. Je ne l'ai vu qu'une seule fois au moment où j'entrais dans le bureau du commandement de la BIM, à la Villa Grimaldi. Il sortait des bureaux de Caupolicán accompagné de plusieurs gardes. J'ai su de la bouche d'un sous-officier qu'il s'agissait du « Barbu » et que la Dina l'avait pris à l'armée de l'air.

Quelque temps plus tard, Wenderoth m'apprit ce qui s'était passé. La Dina gardait le bonhomme alors qu'il avait entamé un processus de collaboration avec l'AGA. À cette époque, je n'étais pas encore au courant de la rivalité entre l'AGA et la Dina, que l'enlèvement de Leonardo avait ravivée.

**[11]**

## Fonctionnaire de la Dina

L'après-midi du 7 mai 1975, Wenderoth nous demanda de nous préparer pour sortir toutes les trois. Il ne voulut pas nous en dire davantage. Nous nous sommes changées et j'imagine que nous nous sommes aussi maquillées. Nous parlions de ce qui nous attendait avec une certaine appréhension.

Wenderoth nous a emmenées en voiture et pendant quelques instants, je me suis demandé s'ils n'allaient pas nous tuer et nous jeter au détour du chemin. Nous sommes entrés dans le quartier général de la Dina situé au 11, rue Belgrano et Wenderoth nous a conduites au bureau du directeur général de la Dina, le colonel Contreras. Nous avons rencontré l'assistant du directeur, le capitaine Alejandro Burgos De Beer, et le deuxième assistant, le lieutenant Hugo César Acevedo Godoy.

Le major est entré seul dans le bureau du colonel. Il m'a fait entrer ensuite, sans doute parce que des trois femmes, j'étais la plus ancienne détenue.

Le colonel Contreras m'a annoncé qu'à compter de ce jour, je devenais fonctionnaire de la Dina. Il ajouta que le but était d'assurer ma sécurité, car le MIR nous avait condamnées à mort toutes les trois. Nous allions devoir habiter dans un appartement à proximité où nous serions installées confortablement, l'endroit étant par ailleurs bien sécurisé car il se trouvait devant le poste de surveillance du quartier général, du côté de la rue Marcoleta.

En entrant dans le bureau, j'ai reconnu cet homme qui était venu un jour dans ma chambre à l'hôpital militaire pour me dire :

– Je suis le chef de tous les détenus de ce pays.

J'avoue qu'une fois passée la surprise initiale, j'ai vraiment cru qu'à partir de ce moment-là j'allais devenir une femme libre. C'est du moins ce qu'il disait :

– À compter d'aujourd'hui, vous êtes libre.

Le temps allait me prouver le contraire.

J'imagine que le retour à la Villa Grimaldi a dû être un supplice pour

Wenderoth. Nous parlions toutes les trois en même temps. J'étais frustrée de savoir que j'étais libre, après plus d'un an de captivité, sans pouvoir partir à l'instant. Contreras Sepúlveda nous avait expliqué qu'ils étaient en train de refaire l'appartement que nous devions occuper, car les lieutenants qui y avaient vécu l'avaient laissé en très mauvais état. Nous sommes donc restées à la Villa Grimaldi jusqu'à la fin juin ou au début juillet, avec la promesse d'une liberté qui ne fut jamais réelle.

**L'évasion de « Marcos »**

Le 15 mai 1975, le capitaine Germán Barriga Muñoz s'est rendu au bureau du haut commandement de la BIM. Il avait l'air en colère. C'était l'un des hommes les plus durs de la Dina. Quand j'ai vu qu'il voulait parler avec le major, j'ai fait mine de me retirer, mais Wenderoth m'a demandé de rester. J'ai donc écouté la conversation.

Barriga a dit au major que « le détenu s'était échappé ». J'ai su qu'il s'agissait de « Marcos-PS », c'est-à-dire de Sergio Iván Zamora Torres. Je n'ai jamais parlé à Marcos, je vais donc me fier à mes propres souvenirs et à ceux d'un témoin qui a survécu, un camarade que Sergio a donné, vaincu par la torture ou voulant faire semblant de collaborer. Je crois savoir en tout cas qu'ils sont tous les deux vivants.

Marcos a donné à Barriga un faux lieu de rendez-vous. Il a dit qu'il devait retrouver un camarade rue Santa Mónica. Une fois sur place, il a couru se réfugier dans les locaux du Comité pour la paix qui se trouvait à cet endroit. Il a reçu la protection de l'archevêché. Les médecins qui l'ont examiné ont constaté les traces de torture. Il est resté caché longtemps avant d'obtenir les papiers qui lui ont permis de quitter le pays.

Cet événement n'a pas arrangé la relation déjà conflictuelle entre l'Église et le gouvernement. J'ai été témoin de l'inquiétude de Barriga, des appels répétés du directeur à la brigade, j'ai entendu comment Contreras a essayé personnellement d'arracher Sergio à la protection de l'archevêché. Sergio a fait vivre un sale moment à la Dina. On est tout de même en droit de regretter que cette protection de l'Église ne se soit pas étendue aux autres détenus qui étaient aussi entre les mains de l'organisation à ce moment-là.

**L'arrestation de Ricardo Lagos[1], Exequiel Ponce[2] et Carlos Lorca Tobar[3]**

Quand j'ai découvert le nom de Ricardo Lagos Salinas dans la liste des détenus de la Villa Grimaldi, j'ai de nouveau supplié Wenderoth pour qu'il me

permette de le voir. C'est la dernière fois qu'il m'a accordé cette possibilité.

On m'a emmenée dans la cour près du secteur où se trouvaient les détenus. Ricardo était assis devant une petite table. Sa chemise blanche était très sale, avec le col plié vers l'intérieur, sa veste bleue était froissée et couverte de terre. Il avait l'air très pâle.

Wenderoth m'avait permis de lui parler à condition que je lui demande de collaborer avec l'équipe de Germán Barriga. Comme il y avait un garde près de nous, je me suis limitée à demander à Ricardo s'il était prêt à collaborer. Il a glissé un « non » laconique. Je n'ai plus insisté par respect pour lui et parce que la seule chose que je voulais était l'aider dans la mesure de mes possibilités.

Ricardo m'a demandé à son tour :

– Et toi, pourquoi tu collabores ?

Je savais que mes paroles ne le feraient pas changer d'avis. Je lui ai donc répondu que j'avais été incapable de résister. Il me raconta que Ponce Vicencio et Lorca Tobar étaient aussi tombés. Je l'ignorais, la nouvelle me surprit. Je lui demandai s'il avait besoin de quelque chose. Il voulait quelque chose de sucré. Comme je n'avais pas d'argent, j'ai demandé à Wenderoth de me donner quelques pièces. Quand je lui ai expliqué pourquoi, il m'a donné vingt pesos de mauvaise grâce. À la cantine, ils m'ont donné vingt petits bonbons, carrés, de toutes les couleurs. Ricardo a juste eu le temps de me dire merci, puis ils l'ont emmené.

Je ne l'ai plus revu. Chaque fois que je demandais de ses nouvelles à Wenderoth, il me répondait que Ricardo était en train de collaborer. Je préférais penser que c'était la vérité. Je n'ai rien pu savoir, par contre, au sujet de Ponce Vicencio et de Lorca Tobar.

## Dans les tours de San Borja

Fin juin ou début juillet, Rolf Wenderoth m'a annoncé que notre appartement était prêt. Nous avons donc préparé nos affaires et sommes parties dans la voiture du major. On aurait dit que nous venions d'un endroit très reculé, de la campagne, toutes nos affaires étaient dans des sacs en plastique et dans des boîtes en carton ficelées avec des cordes. Le spectacle que nous avons donné était pour le moins surprenant et le concierge était très étonné de voir une telle collection de sacs.

Notre appartement était le 54 et se trouvait dans la tour 12 de la cité San Borja, au 77 de la rue Marcoleta. Il était beau. Tout me semblait luxueux après avoir passé un an dans les centres de détention de la Dina.

Wenderoth nous a dit qu'il passerait nous chercher le lendemain pour nous

emmener à la Villa Grimaldi.

Dès que nous nous sommes retrouvées seules, María Alicia nous a raconté qu'elle connaissait cet appartement. C'était celui de la famille d'« Ariel Fontanarosa », nom politique de Max Joel Marambio[4], militant du MIR. María Alicia était à la fois émue et triste. Moi aussi j'avais connu Ariel, mais juste de nom. Je savais qu'il avait été le chef du GAP avant que le Parti socialiste ne se charge de sa direction.

Nous avions chacune une chambre et, désormais, nous disposions d'une salle de bains décente. Nous pouvions aussi nous promener dans la rue. Personnellement, j'ai mis beaucoup de temps avant d'oser sortir toute seule. J'avais perdu l'habitude. La première fois que je suis allée dehors, j'ai eu le vertige. J'avais l'impression d'être saoule. J'avais senti quelque chose de semblable en sortant de l'hôpital militaire ou lorsqu'on m'avait autorisé à circuler dans la Villa Grimaldi. Le jour où je suis allée au parc Forestal, les distances m'apparurent immenses, je dus même m'accrocher à un banc pour ne pas tomber.

J'ai pu voir mon fils plus souvent. Rolf m'emmenait chez mes parents les week-ends pour s'assurer qu'il ne m'arriverait rien.

En dehors de quelques incidents mineurs, le reste de l'année a été nettement plus calme. Je me rends compte qu'il est difficile de pouvoir comprendre comment je parvenais à vivre ou plutôt à survivre. Je me souviens que tout me semblait « neuf », je pouvais tout regarder à nouveau. Ma vie n'était pas encore reliée à la réalité. Déjà, dans la clandestinité, mon contact avec la réalité extérieure n'était que superficiel. Quand j'ai écrit au sujet d'une sensation d'ébriété, je faisais surtout référence au vertige provoqué par un espace sans frontières. Mes yeux fouillaient le paysage sans autre barrière que l'horizon. Au-delà du profil de la cordillère et des immeubles, on devinait d'autres terres possibles, c'était incroyable. En dehors de cette sensation d'être perdue dans une ville qui avait été autrefois la mienne, il y avait une autre dimension qui me permettait d'échapper à la nostalgie, à la douleur, à la faute, c'était l'impression de vivre au dehors, à la marge, sous anesthésie. Je pouvais juste respirer, regarder, sentir et toucher, mais toujours avec étonnement et avidité. C'était comme si je voyais tout pour la dernière fois, la sensation d'être de passage, dans une fuite en avant perpétuelle. J'avançais sans savoir où aller. Tout m'était connu, les rues, les lieux, et pourtant tout avait changé.

Tout était là, comme un cadeau que je n'avais pas le droit de toucher tant que je serais en vie. Il me fallait continuer à avancer à l'aveugle sans savoir jusqu'à quand.

## Les 119

Je me souviens que l'un des moments forts de cette année fut le jour où j'ai lu le journal *La Segunda*, le mercredi 23 juillet. Il y avait un article sur la liste des 119. Ce fut ma première confrontation brutale avec les disparus. Un énorme poing fermé au milieu de la conscience. Nous avons lu l'article et sommes restées interdites. María Alicia, Alejandra et moi avions vu la presque totalité des gens qui figuraient sur la liste. J'étais sous le choc. Nous nous passions le journal et nous regardions sans savoir quoi dire. Je ne saurais expliquer si nous étions incapables de croire que Rodolfo Espejo Gómez, Oscar Castro Videla et tant d'autres étaient morts ou si nous nous y refusions. Je ne pouvais pas accepter ce que disait l'article. J'avais toujours imaginé qu'ils étaient passés par Cuatro Alamos, qu'ensuite on les avait conduits à un camp de prisonniers, mais qu'on avait fini par les relâcher ; pour moi, ils étaient soit libres, soit à l'étranger, en tout cas à l'abri.

Pour la première fois, j'ai dû me faire à l'idée que beaucoup de personnes étaient mortes. La paix apparente des derniers jours s'est envolée en fumée. J'ai ressenti le besoin impérieux de retourner vivre avec mon fils. J'en ai parlé à Rolf qui m'a conseillé d'attendre. Nous venions de franchir un obstacle considérable et risquions de tout perdre en nous précipitant. Il était évident que le monde des gens « normaux » n'était pas encore à notre portée.

À cette époque, l'officier Lauriani vivait dans la tour 6 de la cité San Borja, dans l'appartement où fut arrêtée la camarade miriste du *regional* de Valparaíso, en janvier 1975. Lauriani venait nous rendre visite de temps en temps, surtout quand il avait besoin que je repasse ses chemises.

J'ai dit au lieutenant que j'avais peur dans la rue quand j'étais seule. Il m'a passé un énorme pistolet très ancien que je pouvais mettre dans mon grand sac à main. L'arme m'a permis de me sentir plus en sécurité, même si je savais que je n'aurais même pas le temps d'ouvrir le sac si quelqu'un voulait me tuer.

## Un incident avec Fuentes Morrison

Un jour, Alejandra finit sa journée plus tôt que d'habitude et ne souhaita pas attendre que Rolf l'accompagne à notre appartement. Elle rentra seule. Peu de temps après, elle téléphona à Wenderoth pour lui signaler qu'elle avait eu des ennuis : en arrivant dans l'appartement, on avait essayé de l'enlever. D'après la description des agresseurs faite par Alejandra, la Dina conclut qu'il s'agissait du personnel de l'armée de l'air. Parmi eux se trouvait Fuentes Morrison, dit « Wally ». C'était une réponse à l'enlèvement du « Barbu » Schneider Jordán,

qui avait commencé à collaborer avec le service de renseignements de l'armée de l'air mais qui avait été enlevé par la Dina.

En septembre de cette année, nous avons assisté au défilé militaire en compagnie de toute l'unité. Dès que l'événement a commencé, nous nous sommes rendues compte que l'homme assis devant nous ne cessait pas de nous regarder. Rolf Wenderoth, qui était avec sa famille, vint nous rejoindre. Un autre agent avait, en effet, reconnu l'individu en question : il s'agissait de Fuentes. Rolf resta tout l'après-midi près de nous, puis il nous raccompagna en voiture.

Quand Fuentes vit le major, il le salua aimablement, puis alla s'asseoir ailleurs. Wenderoth m'expliqua les conflits qui opposaient la Difa[5] et la Dina afin que nous nous montrions plus vigilantes. Je ne sais pas s'il disait vrai, mais il parvint à me faire peur et nous ne le lâchâmes plus d'une semelle.

## Affrontement à Malloco

Plus j'apprenais à connaître les personnes qui m'entouraient, plus ma confusion grandissait. Quitter la Dina me semblait de plus en plus difficile à imaginer, je me sentais dans la situation des hommes qui croyaient que la Terre était plate, j'étais au bord de l'abîme et devais me battre chaque jour pour ne pas tomber. Où risquais-je de finir ?

Mes pas m'avaient conduite devant un mur. Aucun des officiers ne semblait prendre conscience de ce qui était en train de nous arriver. Ou bien faisaient-ils semblant ? Ils essayaient de se montrer durs, mais ils étaient surtout insensibles, gueulards et névrosés.

Je ne parvenais pas à me projeter dans l'avenir et le présent ne m'appartenait plus. Le chemin n'était pas difficile, ni escarpé, ni dur, ni compliqué ; il n'y avait tout simplement pas de chemin. Un jour, le major Wenderoth me demanda :

– Que veux-tu faire, Luz ?

– Je ne sais pas, major. Je n'ai plus d'aspirations ni de rêves. J'ai été militante, je ne le suis plus. J'ai été détenue, je ne le suis plus. Techniquement, je suis une fonctionnaire recrutée par un biais, disons-le, très spécial. J'ai besoin de croire à l'avenir pour que le présent m'apparaisse un tant soit peu sensé.

Installée dans le bureau de Wenderoth, je regardais au-delà de sa silhouette, dont je ne percevais que les contours à cause du contre-jour. Ma vue s'échappait par la fenêtre et parcourait la cordillère. À force de plonger dans leurs plis et leurs couleurs, j'ai fini par connaître le moindre détail de ces montagnes.

Habiter l'appartement et travailler à la Villa Grimaldi constituait une routine, brisée de temps à autre par une visite du colonel Contreras, d'Alejandro Burgos ou de Juan Morales. Rolf me demandait de temps en temps de ne pas venir à la

Villa Grimaldi et de l'attendre à la maison, où il me rejoignait après ses réunions au quartier général. Un jour d'octobre 1975, nous mangions les restes d'un pot-au-feu que j'avais préparé quand, soudain, l'interphone sonna. C'était le capitaine Juan Morales qui venait nous prévenir que Manuel Contreras allait nous rendre visite. Il envoya quelqu'un acheter des sandwichs et des boissons pour accueillir le colonel.

Nous étions à table avec le colonel et les capitaines Morales et Burgos, sur le point de finir le repas, quand le quartier général appela pour annoncer qu'il y avait un affrontement à Malloco.

On nous informa que l'inspecteur Jiménez avait été blessé. Bien des années plus tard, j'ai appris que ce n'était pas vrai. Le colonel demanda sur combien d'hommes il pouvait compter. Mue par le besoin de savoir ce qui était en train d'arriver, je lui dis :

– Colonel, si vous n'avez pas assez de personnel, nous pouvons vous accompagner. Je vous rappelle qu'autrefois j'ai fait partie d'une équipe de sécurité.

Le colonel voulut savoir si nous disposions d'armes. Je lui demandai si je pouvais oublier un instant le directeur et répondre directement à Manuel Contreras. Il acquiesça en souriant. Je lui dis que Pedro Espinoza avait donné une arme à María Alicia et que j'en avais reçu une de Fernando Lauriani. Le colonel se tourna alors vers Alejandro Burgos :

– Je veux que dès demain on leur donne une arme. Maintenant, allons-y !

Nous sommes partis à toute vitesse dans les voitures de l'escorte de Manuel Contreras. Une fois à Malloco, on nous a donné des armes longues et nous avons avancé en nous baissant derrière les buissons qui bordaient le chemin. On entendait encore les tirs. Devant nous se trouvaient les officiers, Alejandra, María Alicia et moi fermions la marche. Soudain nous avons découvert le corps d'un homme sur le bord du chemin. Nous nous sommes approchées. Les filles ont reconnu Dagoberto Pérez Vargas[6]. Je ne le connaissais pas. Nous l'avons retourné. J'ai essayé de trouver son pouls dans son cou, un frisson m'a parcouru, il était mort. J'ai gardé mes mains quelques secondes autour de son cou pour sentir sa peau encore tiède. J'ai retiré la boue qu'il y avait sur sa joue et Alejandra ou María Alicia m'a aidée à lui fermer les yeux.

Les officiers nous regardaient de loin.

– Qui est-ce ? ont-ils demandé.

L'une des filles a répondu :

– Dagoberto Pérez.

Sa voix s'est brisée, mais les officiers, de leur côté, ont exulté. Nous avons gardé le silence. Une fois dans la maison patronale, le colonel Contreras m'a

demandé si je connaissais Nelson Gutiérrez ou Pascal Allende. J'ai dit oui alors que ce n'était pas vrai. Je savais qu'ils avaient besoin de les identifier et je voulais être présente si cela arrivait. Le colonel s'est approché d'un officier qui venait de descendre d'un hélicoptère. Ils se sont salués avec chaleur. Il semblait évident qu'ils étaient bons amis. J'ai su que cet officier avait été camarade de classe de Contreras à l'école militaire et qu'à l'armée on l'appelait « Renard ».

Le colonel a ordonné que María Alicia et moi, nous pourchassions les dirigeants du MIR en fuite depuis l'hélicoptère. Apparemment, ils avaient pris un chemin derrière la ferme qui conduisait à une autre route. « Renard » m'a demandé de monter dans la cabine, María Alicia est montée derrière. Elle a eu mal au cœur et n'a pas arrêté de vomir. Je parlais avec les officiers à travers un casque dont le microphone était situé devant la bouche. Le vrombissement des hélices rendait la communication difficile.

L'hélicoptère avait un phare qui éclairait vers le bas. Nous n'avons pas beaucoup regardé. Très vite le colonel s'est mis à me montrer toutes les pirouettes qu'il pouvait réaliser avec l'engin. Il a été facile d'éviter que les recherches soient plus méticuleuses. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à Dagoberto mort sur le bord du chemin et, même si je savais que María Alicia était au plus mal, je me sentais plutôt tranquille. Elle non plus ne pouvait pas regarder par le trou qu'ils avaient ouvert à la base de l'hélicoptère. J'ai pu constater qu'elle avait été extrêmement choquée d'avoir vu Dagoberto Pérez mort. Le coup est toujours plus fort quand il s'agit de camarades que l'on a côtoyés dans le passé. Mais pour l'heure, le plus important était de ne repérer personne depuis l'hélicoptère. Bien sûr, il n'était pas question de l'exprimer en ces termes. En dehors du danger qu'un tel aveu pouvait représenter, cela risquait de mettre à bas tout ce que nous avions obtenu en serrant les dents et les poings, en effaçant toute larme et expression de nos visages. Je me suis alors dit qu'il était mille fois préférable qu'on m'ait demandé de monter devant puisque de toute manière, j'étais incapable de reconnaître ceux qu'on cherchait. Je savais qu'ils étaient prêts à tirer sur tout ce qui bougeait entre les buissons. Il valait donc mieux étouffer la peine et faire en sorte que les officiers nous montrent leurs prouesses de pilote afin qu'ils évitent de regarder ce qui se passait au sol.

Après avoir survolé la région un long moment, nous sommes retournés à Malloco, dans la maison où les miristes vivaient. Dans la salle à manger, les militaires avaient installé une sorte de poste de commandement. Ils nous servirent du café et je constatai qu'ils avaient arrêté deux personnes : une femme d'un certain âge et un jeune homme. Ils faisaient partie du personnel de la maison ou de la ferme. Dehors, la chasse à l'homme avait l'air de se poursuivre, car on voyait arriver beaucoup d'agents.

Quand le colonel Contreras s'est aperçu que María Alicia était malade, il a attribué ce malaise au vol et a demandé à Rolf Wenderoth de nous raccompagner à la maison. Il nous a dispensées de venir travailler le lendemain, car l'aube commençait déjà à poindre.

Quelques jours plus tard, j'appris que les dirigeants du MIR et leurs compagnes avaient réussi à prendre la fuite. C'est le major Wenderoth qui me l'a raconté. Il m'a aussi parlé des événements suivants, qui se soldèrent par l'arrestation de Sheila Cassidy[7], et de nouveaux conflits avec l'Église, suite à un affrontement et à une série de perquisitions.

Nous vivions une situation de « conflit latent permanent » qui, dans des moments comme celui-là, cessait d'être « latent » pour prendre la forme d'une confrontation directe entre le pouvoir armé du régime et l'autorité morale de l'Église. Les démarches entreprises par les Églises chrétiennes, Helmut Frenz, Monseigneur Raúl Silva Henríquez et leur Comité pour la paix[8] étaient de véritables grains de riz dans les rouages de la Dina. À maintes reprises, l'organisation tenta de les effrayer pour empêcher leurs actions. Si elle n'y est jamais parvenue, c'est grâce au courage de Monseigneur Silva et des autres religieux et représentants de l'institution qui, en suivant l'enseignement des évangiles, ont mené un combat pour les droits de l'homme et pour la défense de la vie.

1. Membre de la Commission politique du Parti socialiste, il a 24 ans lorsqu'il se fait arrêter, le 17 juin 1975. Il fait partie des disparus.
2. Membre de la Commission politique du Parti socialiste. Ex-représentant de la Centrale unique des travailleurs, il est arrêté le 25 juin 1975 et fait partie des disparus.
3. Psychiatre et député socialiste, membre de la Commission politique, il est arrêté le 25 juin 1975 et disparaît un mois après.
4. Il était le chef de la sécurité d'Allende, responsable du GAP et chargé de prévenir les attentats d'extrême droite. Le jour du coup d'État, il se rendit à l'ambassade cubaine pour la défendre. L'ambassade prit les couleurs de la Suède, où il fuit en juillet 1974, avant de rejoindre Cuba et le cercle des intimes de Fidel Castro.
5. Le service de renseignements de l'armée de l'air.
6. Sociologue et dirigeant du MIR en 1975.
7. Médecin de nationalité britannique, Sheila Cassidy arrive au Chili pendant le mandat d'Allende. Après l'épisode de Malloco, elle vient en aide à Gutiérrez, le second de Dagoberto Pérez. Découverte, elle est conduite à la Villa Grimaldi, interrogée et torturée. De retour au Royaume-Uni, elle révèle les atteintes aux droits de l'homme commises par la Dina et contribue à changer le regard des autorités britanniques sur le régime de Pinochet.
8. Helmut Frenz, pasteur luthérien né en Allemagne, et Raúl Silva Henríquez, cardinal catholique, créent, dès le mois d'octobre 1973, le Comité de coopération pour la paix au Chili, qui deviendra le Vicariat de la solidarité.

**[12]**

## Noël à la Villa Grimaldi

Le 23 décembre, le personnel de la Villa Grimaldi est parti à midi. On m'a offert un panier qui contenait un pain de Noël, des liqueurs, des boîtes de conserve et les ingrédients pour préparer un cocktail. Depuis les premières heures du matin, le conducteur de la camionnette et le sous-officier Rubilar Ocampo apportaient du quartier général les paquets destinés au personnel.

Le major nous a accompagnées à l'appartement. Il comptait passer les fêtes en famille à Osorno, chez ses beaux-parents.

J'ai aidé une cousine dans sa boutique et à midi, le 24 décembre, j'ai acheté un bouquet de roses pour ma mère. Nous nous sommes disputées et je suis partie de chez elle avec mon fils. À mon retour à l'appartement, j'ai parlé avec les filles. Alejandra m'a dit qu'elle ne voyait aucun inconvénient à ce que j'y amène mon fils. María Alicia, par contre, ne l'acceptait qu'occasionnellement, un week-end de temps en temps. La présence continue d'un petit enfant la gênait.

À l'époque, notre salaire nous permettait tout juste de louer l'appartement. Comme je ne savais que faire, j'ai essayé de contacter Rolf avant qu'il ne parte pour le Sud. Il m'a promis de s'en occuper et m'a demandé d'appeler le capitaine Burgos De Beer. Celui-ci m'a ordonné de me présenter aussitôt au quartier général.

C'est le colonel qui nous reçut. Alejandra, qui avait bien voulu m'accompagner, répéta qu'elle ne voyait aucun inconvénient à ce que j'amène mon fils à l'appartement. Le colonel décida de m'envoyer en vacances au camping que la Dina administrait à Las Rocas de Santo Domingo, le temps qu'il trouve une solution. Je devais attendre ses instructions là-bas. Le colonel a ensuite appelé le major Jara Seguel[1], qui, à cette époque, commandait l'unité de la Dina du secteur, afin qu'il me reçoive.

Le 27 décembre, le chauffeur de Contreras est venu me chercher avec mon fils pour nous emmener au camping. J'avais à peine passé quelques jours là-bas

que je demandais déjà au major Jara si je pouvais appeler ma famille. Il m'a autorisé à le faire une fois par semaine. Quand j'ai réussi à les joindre, mes parents m'ont confié qu'ils étaient soucieux, car ils avaient reçu une convocation au tribunal. Cela me concernait mais ils n'avaient pas plus de détails, vu qu'ils n'avaient fait que répéter la version que moi-même je leur avais donnée, suivant les ordres de la Dina : j'avais été arrêtée, mais on m'avait libérée, je leur avais fait parvenir un mot d'adieu, dans lequel je leur racontais que je quittais le pays, sans préciser où j'allais. Depuis, ils étaient sans nouvelles.

J'ai essayé de les calmer tant bien que mal et leur ai demandé de maintenir la version de mon départ à l'étranger. J'ai ensuite raconté au major Jara ce qui s'était passé. L'officier s'est mis en relation avec le directeur qui était en vacances dans sa maison de Las Rocas de Santo Domingo. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter et qu'après les vacances, il prendrait les mesures qu'il fallait pour éviter d'autres désagréments à mes parents. J'étais inquiète, mais je ne pouvais qu'attendre.

**Patricio**

Au cours de mon séjour, j'ai fait la connaissance de Patricio. Il était fonctionnaire de la Dina à Las Rocas de Santo Domingo. C'était un garçon agréable qui jouait beaucoup avec mon fils. Souvent, après le dîner, nous allions dans un petit salon pour l'entendre chanter, puis nous parlions et buvions du café. Je me suis aperçue assez tôt que Patricio était au courant de ma relation avec Rolf Wenderoth. Nous ne nous étions jamais exhibés, mais jamais vraiment cachés non plus. De toute manière, bien avant que notre relation commence, on parlait déjà de nous. Si à une époque nous étions toutes les trois sous sa protection, il était évident qu'il avait toujours entretenu avec moi un lien plus étroit.

Patricio m'a dit qu'il voulait commencer une relation avec moi. J'ai été franche avec lui : la seule chose que je pouvais lui promettre était d'en parler à Rolf en rentrant à Santiago. C'est ce que je fis.

Rolf a pleuré, ça m'a fait mal de le voir si triste mais je savais que, si je faiblissais, je serais incapable de mettre un terme à notre relation. En réalité, je n'aurais pas du tout lui raconter. Rolf a insisté pour m'accompagner à la gare routière. Il m'a dit qu'il était prêt à oublier tout ce que je venais de lui dire. Il tenait à ce que nous reparlions de tout cela à mon retour. C'était peut-être une relation passagère, une rencontre d'été, la saison favorisait ce genre d'amourettes. J'ai fini par pleurer moi aussi. Mes sentiments étaient si partagés que je ne parvenais pas à les nommer. Le jour même, je vis le colonel Contreras

à Las Rocas de Santo Domingo. On avait organisé un barbecue pour fêter la fin de l'été. Il m'a dit que le lendemain, je partirais pour Santiago avec mon fils et que le 1er mars, je devrais me présenter au quartier général, car je n'allais plus travailler à la Villa Grimaldi.

Je suis rentrée à Santiago. Au quartier général, on m'a dit que Rolf avait aussi été muté et qu'il resterait mon supérieur. Je ne savais pas très bien comment réagir. Je voulais toujours rompre, mais ne désirais pas être en mauvais termes avec Rolf. Ma gratitude envers lui était toujours immense. Les premiers jours tout avait l'air de bien marcher, Rolf me posait des questions sur Patricio, sur notre relation, mais n'allait pas au-delà.

Je voyageais tous les week-ends à Las Rocas. Le major Jara m'avait autorisée à y aller quand je voulais. Je rentrais le lundi matin très tôt, juste à temps pour me rendre au travail. Peu de temps après, Rolf me demanda de repenser à notre situation.

– Je te demande d'y réfléchir, Luz, rien de plus. Je t'aime. Si tu as besoin de garanties pour ton avenir, je peux te promettre qu'une fois devenu colonel (il lui manquait dix ans), je prends ma retraite et je t'épouse.

J'ai essayé de lui dire à plusieurs reprises que je n'avais pas l'intention de me marier, que j'avais de la gratitude envers lui, mais que je ne l'aimais pas. J'étais soumise à une double pression : d'un côté, Rolf et, de l'autre, Patricio qui me posait mille questions sur Rolf. Nous finissions fatalement par nous disputer et je me mettais à pleurer. Le major Jara me disait :

– Il faut que tu prennes une décision, autrement tu vas te créer des ennuis.

Je lui répondais que je n'avais aucun doute sur la décision à prendre mais que le major ne voulait rien entendre. Ajoutez à cela la jalousie de Patricio… Nous nous réconcilions à chaque fois, mais Rolf revenait à la charge tous les lundis.

Je voulais vivre ma relation avec Patricio, même si elle devait durer une semaine ou juste un jour. D'autre part, j'avais besoin d'en finir avec Rolf. À la fin, je me sentais tellement coincée de tous les côtés que j'avais envie de les envoyer promener tous les deux. Rolf n'arrêtait pas de répéter :

– Ce n'est pas quelqu'un pour toi. Il est trop jeune et trop immature. Tu es trop femme pour lui. Il te fera souffrir.

Patricio avait quatre ans de moins que moi. Mais je ne cherchais pas un mari, juste la possibilité de construire une relation. Un jour que nous étions en train de nous disputer avec Rolf, le téléphone interne s'est mis à sonner. Il a décroché, puis m'a tendu l'appareil :

– Tiens, c'est lui justement !

C'était Patricio, il était au quartier général et m'a demandé de descendre un

moment. Rolf m'a donné son autorisation. Patricio m'a enlacée au milieu de la cour, si fort qu'il m'a fait mal. J'ai desserré son étreinte. Il avait l'air bizarre.

– Laisse-moi te prendre dans mes bras, je veux qu'ils nous voient ensemble tous ces pédés ! Il répétait : Je t'aime, Luz !

Je lui ai demandé ce qui lui arrivait.

– Ce sont vraiment des pédés, Luz ! Tous ! La direction m'a convoqué.

Nous avons marché bras dessus, bras dessous jusqu'à la sortie. Une fois à la maison, Patricio a commencé à me raconter :

– C'est très simple, ils m'ont dit que, si je ne rompais pas avec toi, ils te tueraient.

– Quoi ?

C'est le seul mot qui a réussi à franchir mes lèvres. Je me suis souvenue de la voix de Contreras, le 7 mai 1975, lorsqu'il m'avait dit :

– Vous pouvez coucher avec n'importe lequel de mes officiers, Luz, mais ne tombez amoureuse d'aucun d'entre eux.

Patricio était en colère, il avait quelques bleus sur le front.

– Mais qu'est-ce qu'ils t'ont fait, Patricio ?

– Quand mon chef m'a dit tout ça, j'ai pris la camionnette et j'ai foncé contre un mur. J'ai fait marche arrière et je me suis à nouveau payé le mur, je ne sais plus combien de fois. Le colonel est venu me parler. J'ai demandé au major de me permettre de t'annoncer leur décision moi-même. Ils savent que je te dirai la vérité, mais ils s'en fichent, la seule chose qui compte à leurs yeux, c'est que nous arrêtions de nous voir. Maintenant, j'ai peu de temps. Je veux que tu saches que je t'aime, aie confiance en moi et attends que je t'appelle.

J'étais interdite. Nous avons pris un café et sommes retournés au quartier général. Le major Jara s'est approché et m'a caressé les cheveux, puis en s'adressant à Patricio, il a lancé :

– Maintenant, allons-y, Pato !

– Juste un petit moment, major.

Patricio m'a serrée très fort. J'étais déjà ailleurs. Je suis montée dans le bureau. Rolf m'attendait. Il a dit qu'il savait comment je me sentais, qu'il m'aimait, que notre histoire n'était pas terminée et que je devais le laisser prendre soin de moi.

Je lui ai demandé s'il était au courant de ce qui s'était passé.

Il a acquiescé. Il disait qu'il attendait ce moment, que, de toute manière, il savait qu'un garçon aussi immature que Patricio aurait fini par me quitter. Je l'ai interrompu pour lui demander s'il savait qu'on avait obligé Patricio à me quitter car, s'il ne le faisait pas, on allait me tuer.

– Il t'a dit ça ? C'est incroyable ! J'imagine que tu n'as pas cru une énormité

pareille. Il a dû trouver une petite nana de son âge. Simplement, il n'a pas osé te le dire.

Quel monde absurde fait de mensonges et de leurres ! Qui mentait ? Je ne sais pas. Qui était Rolf ? Et moi, qui étais-je ? Qui était chacun des agents de la Dina ? Y avait-il quelqu'un de sincère dans ce nœud d'intrigues ?

J'ai décidé de croire Patricio. Qu'il m'ait menti ou non, quelque chose n'allait pas. Mais ça ne justifiait pas du tout qu'ils lui fassent du mal. Je devais agir pour nous protéger, lui et moi.

Je lui écrivis un mot pour lui dire que j'étais revenue avec Rolf, que je m'étais trompée et que je regrettais tout ce qui était arrivé. Je demandai à Rolf de lui faire parvenir le mot afin qu'il le reçût le jour même. J'espérais que, grâce à ce mot, la Dina considérerait l'affaire comme close et que Patricio lui-même renoncerait à l'idée de faire quelque chose pour nous. De toute manière, il n'aurait jamais le courage d'affronter la Dina et ses diktats. Rolf accepta d'envoyer le mot.

Le lendemain, j'ai eu un malaise au bureau accompagné d'une forte hémorragie. Rolf m'a raccompagnée chez moi et l'on m'accorda la journée. J'étais au lit quand Patricio arriva en trombe dans ma chambre. Il me regarda longuement. J'étais pâle, j'avais les yeux gonflés à force de pleurer. Patricio avait ma lettre à la main. Il a dégainé son pistolet. En m'embrassant, il me dit :

– J'étais venu pour te tuer, mais je ne peux pas.

Je n'ai rien dit. Je savais qu'il n'y avait aucune issue pour nous deux. Il a fini par partir. L'aide maternelle qui s'occupait de mon fils pendant que je travaillais est entrée dans ma chambre et a commencé à me parler :

– Madame, je sais que ce n'est pas mes oignons, mais je voulais vous demander si vous aviez rompu avec le jeune homme. Vous avez l'air si bien tous les deux. Vous savez, je suis plus vieille que vous et je me rends compte que vous l'aimez. Don Rolf est très gentil avec vous, mais je ne vous ai jamais vue aussi heureuse qu'avec ce garçon. Demandez-moi de le rappeler, il est encore dans la camionnette, il n'est pas encore parti. Madame…

Je l'ai regardée. J'ai senti sa préoccupation, elle avait de l'affection pour nous.

– Non, María. Ne vous inquiétez pas, tout est bien comme ça. C'est simplement que je ne me sens pas bien, j'ai mal à la tête et aux ovaires.

Elle s'est approchée, a mis de l'ordre dans le lit et m'a dit qu'elle m'apporterait un café au lait. J'ai accepté afin qu'elle parte. Je voulais être seule. J'étais inconsolable, je savais que ce qui était en train d'arriver allait me marquer à vie. Notre relation était vouée à l'échec… Patricio manquait de maturité et moi aussi.

Je ne l'ai plus jamais revu, car la seule liberté dont je disposais était de me promener dans la rue. Quelques années plus tard, j'ai appris qu'il s'était marié. Cette nouvelle m'a fait très plaisir.

**Hasbún et Contreras**

Durant la période où j'ai travaillé au quartier général de la Dina, j'ai été témoin de faits insolites. J'avais, par exemple, du mal à comprendre les visites fréquentes que le prêtre Raúl Hasbún faisait dans nos bureaux. Ces visites étaient secrètes, mais je fus mise au courant par le personnel de la cantine qui devait lui servir quelque chose à manger, mais aussi par les membres du groupe d'escorte de Contreras et par Wenderoth lui-même. La relation d'amitié entre Hasbún et Contreras, ainsi que l'admiration que le prêtre vouait à la dictature me semblent incontestables. Quelque fois je l'ai moi-même vu descendre de sa voiture et entrer dans le bâtiment de la direction de la Dina.

**Témoignage devant les Nations unies**

Quand je suis arrivée au quartier général, le 1er mars 1976, le major Ferrer était là. Cela faisait plusieurs mois que je n'avais pas eu de ses nouvelles. Il m'a montré un gros dossier et m'a raconté qu'il était en train d'étudier la documentation que le gouvernement devait présenter devant les Nations unies pour réfuter les accusations de violations des droits de l'homme commises depuis 1973 et qui étaient l'objet de plaintes permanentes déposées par les familles de ceux qu'à l'époque on appelait des « présumés disparus ».

Le capitaine Ferrer devait assister la commission gouvernementale qui partirait pour Genève. Rolf Wenderoth était l'une des personnes chargées de rédiger les réponses à chacune des accusations. Il avait des listes de gens et, comme j'étais toujours assise devant lui, je me rendais compte que le major allait chercher des fiches avec des renseignements pour chacun d'entre eux. J'ai remarqué que quand il n'y avait pas de témoins, il répondait que la personne n'avait jamais été arrêtée. S'il y avait des témoins, la réponse était que la personne avait été libérée et autorisée à quitter le pays. Dans certains cas, on allait même jusqu'à nier l'« existence » du militant. J'ai pu lire plusieurs fois la phrase : « Dans les registres de l'état civil, il n'y a aucune trace de l'existence de la personne en question. » Il s'agissait, ainsi qu'on pouvait lire quelques lignes plus bas, « d'une personne fictive » inventée de toutes pièces par le marxisme international pour salir l'image du gouvernement militaire.

J'ai parlé à Rolf Wenderoth de la convocation au tribunal qu'avaient reçue

mes parents. Rolf en a parlé au directeur qui a demandé à l'avocat Rafael Alfaro, qui s'occupait des affaires juridiques de la Dina, de se mettre en contact avec mes parents. Mes parents se sont donc rendus au tribunal accompagnés par l'avocat Alfaro pour faire la déclaration voulue par la Dina.

1. Le major Mario Alejandro Jara Seguel a également participé à des interrogatoires et des tortures à Tejas Verdes.

## Analyste au département du renseignement intérieur

Wenderoth était chargé de mettre en place le département du renseignement intérieur. La Dina avait décidé de décentraliser les archives du quartier général en renvoyant la documentation aux instances compétentes. J'ai appris l'existence d'un département de l'extérieur. J'ai essayé de mettre en place une archive manuelle. Il y avait toutes sortes de documents : articles de presse, magazines et, surtout, des plaintes.

Wenderoth m'a expliqué quels étaient les domaines dont le nouveau département allait se charger. Peu à peu, au cours de l'année, le personnel a augmenté. Quand la sous-direction des opérations est devenue la direction des opérations, notre département est devenu la sous-direction du renseignement intérieur. Pedro Espinoza, qui entre-temps avait été promu colonel et était revenu du Brésil, s'est occupé de la nouvelle direction des opérations. Outre l'organisation des archives, Wenderoth et moi devions rédiger chaque jour un rapport de presse.

María Alicia s'est plainte de la distance qu'il lui fallait parcourir chaque jour pour se rendre à la Villa Grimaldi, alors que moi il me suffisait de traverser la rue. Elle a été transférée peu de temps après à l'unité Tucapel dont le siège était rue Pío Nono, à quelques rues de la maison. Quant à Alejandra, elle a été destinée au renseignement intérieur comme analyste de la section C 2. Quand Alejandra a commencé, la sous-direction s'est divisée en cinq sections destinées à traiter l'information publique ou ouverte. C 1 pour les mouvements subversifs, C 2 pour la Démocratie chrétienne et le MIR, C 3 pour les activités syndicales, C 4 pour les corporations, C 5 pour les entreprises.

Wenderoth, qui était l'adjoint du directeur, s'est occupé de la section C 1. En tant qu'analyste de cette section, j'étais donc chargée de traiter les archives de tous les partis politiques de gauche à l'exception du MIR. Je me suis aussi chargée de réorganiser les archives concernant l'Église, car personne ne voulait

s'en occuper.

À cette époque, même si je ne me considérais pas comme chrétienne, je me sentais proche du Christ en tant qu'homme. J'avais néanmoins peur du Comité pour la paix. Je savais qu'ils avaient initié un procès auprès des tribunaux pour lequel j'avais été appelée à comparaître et cela m'effrayait. Quand je me suis mise à réorganiser les archives, j'ai appris la création du Vicariat de la solidarité. La documentation était abondante, car, d'après ce que Wenderoth m'avait expliqué, quelques agents de la Dina étaient entrés dans les locaux du Comité pour la paix en faisant un trou dans le toit et avaient volé la documentation. Je n'ai jamais pu vérifier cette information.

Les informations sur le Vicariat que j'ai pu lire m'ont donné une bonne image de leur action, mais je n'ai pas cessé d'avoir peur. Aussi contradictoire que cela puisse paraître, cette peur m'a poussée à me renseigner davantage, comme si la connaissance pouvait éloigner le danger. J'ai commencé à comprendre la cohérence de l'action de l'Église et à mesurer tout ce que des gens comme Monseigneur Silva Henríquez, Monseigneur Tomás González, Monseigneur Jorge Hourton, Monseigneur Carlos Camus et bien d'autres faisaient pour la défense des victimes de la dictature. C'est alors que j'ai lu les premiers textes sur la « théologie de la Libération », les écrits de Gustavo Gutiérrez et de Leonardo Boff sont tombés entre mes mains. C'était une Église inconnue pour moi, très différente de celle qui me faisait peur quand j'étais enfant et que je fuyais à l'adolescence. J'ai lu avec intérêt tout ce qui me tombait entre les mains.

Parfois, je croisais l'aumônier de gendarmerie Horacio Spencer dans le quartier général. Il me disait toujours :

– Tant de bruit pour quelques coups et quelques décharges électriques. Ce sont des communistes, que diable ! Quand est-ce que l'on s'intéressera au sort des prisonniers de droit commun ?

Je le regardais et me demandais s'il avait la moindre idée de ce qui se passait dans les centres de détention de la Dina.

Ce prêtre a signé en 1991 une sorte de « certificat de respectabilité et de bonne conduite » pour le brigadier Pedro Espinoza Bravo, lorsque celui-ci a demandé sa libération sous caution dans l'enquête menée par le ministre Bañados autour du meurtre d'Orlando Letelier[1] et de son assistante, madame Ronnie Moffit[2].

Le père Spencer allait souvent au bureau parler avec Rolf Wenderoth. Il me saluait très cordialement et me disait que quand il serait nommé évêque, il aimerait que je sois son assistante. Mais j'avais peur de lui.

**Edgardo Enríquez Espinosa**

À notre arrivée au quartier général, on nous a assigné, à Rolf et à moi, un bureau au deuxième étage du bâtiment de la direction. Nous avons ensuite déménagé au deuxième étage d'un autre édifice. Quelques jours après notre installation dans ce nouveau bureau, Ketty, la secrétaire de Wenderoth, nous a apporté la documentation du jour dans une boîte en bois. J'ai commencé par jeter un coup d'œil à ce qu'elle avait laissé pour moi, car je voulais terminer le rapport de presse quotidien avant le déjeuner. J'ai trouvé un télex : en le lisant, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une erreur. Ce document devait provenir du service du renseignement intérieur et être destiné à la direction des opérations. Le message émanait d'un service de renseignements argentin associé au plan Condor. Il y était question de l'arrestation du citoyen chilien Edgardo Enríquez Espinosa, le frère de Miguel, que ledit service mettait à disposition de la Dina. Rolf revenait d'une visite à un collègue. En tremblant, j'ai reposé le document dans la boîte du major et je suis retournée à mon bureau.

Aujourd'hui, je crois pouvoir dire que Ketty s'était trompée en posant ce document sur mon bureau, car il était destiné à Wenderoth. Rolf faisait peut-être partie du groupe de la Dina qui programmait les opérations extérieures de l'organisation.

J'avais alors pas mal de temps libre et je commençais à m'intéresser à la guerre froide et à la Détente. Cette année-là, Wenderoth avait été nommé professeur à temps partiel à l'École nationale d'intelligence, il m'avait demandé de développer séance après séance les cours qu'il devait donner.

Reprendre les livres marxistes n'a pas été une tâche facile. Au début, j'avais du mal. Je me sentais submergée par des sensations contradictoires, j'avais la nausée, quelque chose en moi me poussait à les refermer, je souffrais sans comprendre. En faisant un effort, j'ai réussi à relire un certain nombre de ces livres qui avaient tant compté pour moi. Ce fut douloureux. Je voulais, dans la mesure du possible, que le cours sur le marxisme soit objectif et qu'il se tienne éloigné de la politique intérieure chilienne. Les notes que Wenderoth m'avait laissées étaient très générales. J'ai donc évoqué l'histoire du marxisme d'une manière très superficielle. Je voulais surtout montrer, dans la mesure du possible, que le marxisme était une idéologie à part entière et qu'être marxiste ne voulait pas forcément dire être un délinquant ou une pute.

Ce travail m'a permis de demander des livres et des revues sur les thèmes qui m'intéressaient. Il était assez fréquent qu'avec Rolf nous restions au bureau bien après l'heure, je profitais de ce temps pour lire ces ouvrages.

Ce qui avait trait aux détenus était totalement hors de mon champ de travail.

En dehors des erreurs comme celle commise au sujet d'Edgardo Enríquez, je ne savais rien de plus sur l'action de la Dina que la presse et le Vicariat de la solidarité.

## L'assemblée de l'OEA[3] au Chili

Rolf s'est mis en colère quand il a appris, quelques jours avant le début de cet événement, qu'il devait mettre le personnel féminin de la sous-direction à disposition des organisateurs pour effectuer des tâches de sécurité à l'assemblée de l'OEA au Chili. Son personnel était composé en grande partie de femmes.

Nous avons dû quand même nous mettre aux ordres du major Juan Morales Salgado. À cause de ma blessure au pied, je n'y ai assisté que le premier jour, alors que le reste du personnel a dû participer à toutes les réunions. Rolf était particulièrement fâché, car le service était tout de même tenu d'effectuer ses tâches habituelles et, d'après lui, son personnel n'était pas formé pour effectuer des tâches de sécurité. De plus, il m'a raconté que la Dina avait loué plusieurs hôtels de passe et choisi le personnel féminin qui devait « s'occuper » des diplomates et délégués étrangers.

## Carmelo Soria

Vers la mi-juillet, le capitaine Lawrence vint parler au major Wenderoth. Je voulais me retirer, mais Rolf demanda à ce que je reste. Le capitaine lui raconta qu'on avait obligé un homme à boire, puis qu'on l'avait mis au volant d'une voiture. Un agent avait alors démarré la voiture et était descendu en cours de route. J'imaginai aussitôt la voiture se précipitant dans le vide depuis quelque colline. Je regardai Wenderoth avec frayeur. Il m'autorisa à aller boire un café à la cantine en me disant qu'il me rejoindrait plus tard.

Rolf ne fit aucun commentaire au sujet de l'histoire de Lawrence et, moi, je n'ai rien osé lui demander. Le lendemain, en lisant les journaux, j'appris qu'on avait retrouvé le corps de Carmelo Soria dans un ravin. Les détails correspondaient à ceux que Lawrence nous avait donnés.

Je voulais quitter la Dina, mais la peur me paralysait. D'un autre côté, ma relation avec Wenderoth devenait de plus en plus insoutenable. Chaque jour, je me demandais : que sait-il vraiment de la Dina ? J'avais peur pour mon fils. Je ne pouvais pas le laisser enfermé toute la journée, j'essayais d'agir normalement et de faciliter sa relation avec ses petits camarades, mais je n'étais tranquille que quand je rentrais le soir et le voyais. Même si sa présence constituait ma seule joie de vivre authentique et me permettait de ne pas devenir folle, je ne voulais

pas l'entraîner dans le même destin que moi, dans la même incertitude, dans la même routine faite de panique et d'angoisse.

## La Dina impliquée dans des actes criminels

Le 15 juillet, à l'aéroport de Santiago, les évêques chiliens qui revenaient de Riobamba en Équateur, Enrique Alvear, Carlos González et Fernando Ariztía ont été agressés par un groupe de manifestants. J'ai lu cette information dans la presse. Une semaine plus tard, Rolf m'a montré quelques clichés pris par la Dina et j'ai pu constater que les manifestants étaient des agents de la BIM. J'ai pu identifier Basclay Zapata et d'autres agents de l'unité Purén.

En regardant les photos, j'ai demandé à Wenderoth :

– Ça veut dire que la manifestation a été organisée par la BIM ?

Le major acquiesça et précisa qu'il n'y avait pas eu que les unités Purén et Caupolicán. Des membres des brigades Tucapel et Ongolmo avaient aussi pris part à la manifestation. Je me suis aperçue que la Dina continuait de se développer et pas seulement au niveau du quartier général. Il y avait à présent des unités que je ne connaissais que de nom.

Ces événements m'amenaient à lire la presse de manière différente. Derrière chaque acte criminel, je me demandais si la Dina était impliquée. Mes doutes étaient de plus en plus envahissants.

Au fil des jours, les journaux que j'avais à lire me sont apparus menaçants. À leur lecture, mes craintes augmentaient. Tout semblait indiquer que la Dina grandissait et que son influence était de plus en plus forte, plus rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Je me sentais piégée, acculée. Un jour, j'ai appris qu'on avait retiré la nationalité chilienne à Orlando Letelier. La nouvelle de sa mort est parvenue quelques jours plus tard. Beaucoup de rumeurs ont circulé alors. Certains voulaient faire passer sa mort pour un crime passionnel.

Ce qui, au début, avait été un travail facile – lire la presse, en faire une synthèse, rédiger un commentaire – s'est transformé en torture. Je ne pouvais même pas parvenir à un équilibre précaire, j'avais peur de ma propre ombre.

## La rencontre entre mon fils et son père

En 1976, j'ai pris des jours de congés avant Noël pour pouvoir travailler dans la boutique de ma cousine et gagner un peu plus d'argent. J'avais mis mon fils dans une école privée et embauché une assistante ménagère pour assurer la présence d'un adulte auprès de lui quand je n'étais pas là. J'avais donc beaucoup de mal à joindre les deux bouts. Rolf m'aidait un peu. Tous les jours, il me

donnait un peu d'argent pour le bus de mon fils et, lorsque je déjeunais à la cantine du quartier général, il me payait mon déjeuner et une collation. Je devais donc m'occuper uniquement du repas de mon fils et de la nounou.

Alors que j'étais en train de travailler dans la boutique de ma cousine, je vis « Joel », le garçon du MIR chargé de peindre des plaques d'immatriculation argentines, à travers la vitrine. Mon cœur se mit à battre très fort. J'avais entendu dire au quartier général qu'il avait été libéré, mais ma méfiance était telle que j'avais eu peur qu'on l'ait tué. Le voir a suscité en moi un mélange de joie et de crainte. Dès que j'eus fini de m'occuper du client, j'ai quitté la boutique. « Joel » se trouvait à quelques mètres de distance, il avait l'air de se porter bien. Je voulais l'appeler, mais je n'osai pas. J'ai eu peur, je ne sais pas trop de quoi. Je me suis souvenue de « Lucas » et de « Marco Antonio » qui étaient morts. J'avais peur d'apprendre de nouvelles tragédies, peur de lui parler. Je l'ai vu s'éloigner avec une immense tristesse.

Durant les vacances de Noël, le père de mon fils est venu à Santiago. Il est resté dans l'appartement avec Rafaelito puis nous sommes allés chez une cousine pour un repas de famille. Mon fils avait l'air heureux. Il était en train de faire la connaissance de son père puisqu'il était encore tout petit lorsque nous nous étions séparés. Il me posait souvent des questions sur son père et je n'avais pas la moindre photo à lui montrer. Le bonheur de mon fils ce soir-là m'a plongée dans une profonde tristesse. Je me suis souvenue que, vers le milieu de l'année, j'avais écrit une lettre à ma belle-mère pour lui demander de dire à son fils que notre enfant voulait le voir et que, s'il le voulait, il pouvait lui écrire ou lui rendre visite à Santiago. Je voulais que mon fils ait une image concrète de son père et qu'il constitue une référence extérieure au monde de la Dina dans lequel nous étions plongés. Le père avait répondu et, maintenant qu'il était là, notre enfant était aux anges.

J'avais tout arrangé pour entrer à l'hôpital militaire le 2 janvier, car on devait m'extraire quelques veines de la jambe droite. Après Noël, mon fils est donc parti en vacances avec son père. Je les ai accompagnés à l'aéroport. Quand ils ont disparu de ma vue dans la salle d'embarquement, je me suis sentie très seule. Mais je me suis rassurée en pensant que mon fils serait heureux avec son père.

Alejandra et Mirtha, une secrétaire du quartier général, ont donné du sang pour mon opération. Elle eut lieu le 3 janvier. Quand je me suis réveillée dans la salle de réanimation, un médecin s'est approché pour me dire qu'ils étaient intervenus sur les deux jambes.

La période postopératoire fut difficile. À l'hôpital militaire, j'étais assaillie par les mêmes peurs qu'autrefois. Je voulais repartir au plus vite. Alejandra et ma mère sont venues me voir. À mon retour, j'étais seule à la maison jusqu'au

moment où Rolf est revenu du Sud. Ils venaient m'aider à marcher à tour de rôle avec ma mère, vu que je ne pouvais pas le faire toute seule.

On m'a donné un arrêt maladie de longue durée, mais je suis revenue au travail avant la fin. La solitude de la maison m'était encore plus insupportable. Je me faisais soigner à la clinique Londres de la Dina, jusqu'au jour où le docteur m'a enlevé les points de suture.

Mon fils est revenu peu avant la rentrée des classes. Nous sommes allés le chercher à l'aéroport avec Rolf. La joie est revenue dans la maison.

1. Économiste, il fut ministre du gouvernement Allende et ambassadeur aux États-Unis. Il fut assassiné à Washington en 1976, dans le cadre du plan Condor.
2. Étudiante engagée dans les mouvements sociaux nord-américains, elle rencontra Orlando Letelier à l'Institute of policy studies où elle était analyste.
3. Organisation des États américains, créée en 1948, durant la guerre froide.

**[14]**

## L'École nationale d'intelligence (ENI)

Quand je revins au travail, un document attira mon attention, il était signé par Max. C'était une information au sujet des cours programmés à l'École nationale d'intelligence à partir du mois de février. Je le lus avec attention. Comme j'en avais assez de mon travail et que j'avais toujours aimé étudier, je me dis que suivre ces cours pourrait être intéressant ; ils devaient durer jusqu'au mois d'août. J'en parlai à Wenderoth et je lui demandai de m'y envoyer. Le document signalait clairement que les fonctionnaires devaient être autorisés et parrainés par leurs chefs. Au début, Rolf opposa un refus catégorique. J'insistai jusqu'à lui arracher la promesse de demander à sa hiérarchie. Comme il y avait une date butoir pour poser sa candidature auprès de l'ENI, je dus reposer la question à Rolf presque chaque jour. Pedro Espinoza finit par répondre. Il en avait parlé au directeur qui voulait bien accéder à ma demande à condition que nous nous présentions toutes les trois, Alejandra, María Alicia et moi. Nous restions pour eux une sorte de « paquet ».

La formation a commencé début février et s'est terminée fin août 1977. Elle m'a permis de retrouver María Alicia. Depuis qu'elle était partie vivre dans un autre appartement à cause de mon fils, nous avions pris nos distances. Je comprenais qu'elle ne veuille pas assumer la présence d'un enfant qui n'était pas le sien, mais son attitude m'avait tout de même blessée. Comme nous ne travaillions pas au même endroit, nous avions cessé de nous voir pendant un an.

Mais dès que nous nous sommes revues, l'inévitable s'est produit. En dehors des choix de vie suivis, nous avions partagé une période très importante dans nos vies, quelque chose qui nous liait à jamais. Ces sept mois pendant lesquels nous avons étudié ensemble nous ont unies encore plus fortement que notre passé commun.

Ce temps de formation a été une véritable parenthèse. Même s'il était question de services secrets, perquisitions, registres, intelligence, contre-

intelligence, marxisme, relations internationales, observation, description, karaté, explosifs, tir, cryptographie, maquillage, c'était une forme d'évasion, nous redevenions élèves. Ma capacité à fuir la réalité était incroyable. Je crois que l'objet d'étude n'était pas le plus important, le fait qu'il s'agisse d'un cours pour officiers ne parvenait pas à ma conscience. Avoir de nouveau la possibilité d'apprendre, par contre, était une expérience merveilleuse.

J'ai revu Max, il avait l'air heureux. L'école existait et il en était le sous-directeur, avant de devenir directeur. Il était mon professeur dans deux matières : service secret et observation et description.

À la fin des cours, un bus partait de l'ENI et nous laissait devant le quartier général. Je travaillais un peu avec Rolf avant de rentrer chez moi.

En juin, le colonel Contreras nous a confirmé qu'il viendrait à la maison pour fêter les saints correspondants à son nom : Jean, Emmanuel et Guillaume. J'en ai parlé à Max, car je savais qu'il avait besoin de parler avec le directeur. Max n'aimait pas cette façon d'approcher Contreras, mais il a tout de même accepté quand je lui ai dit qu'il y aurait d'autres officiers.

Comme c'était prévisible, Wenderoth s'est fâché contre moi et il est parti très tôt. Max a pu parler au directeur, lequel s'est montré très intéressé par sa requête, il a même fait venir le capitaine Alejandro Burgos, son assistant, qui a fixé un rendez-vous avec Max. Comme il est d'usage dans les milieux militaires, quand le colonel est parti, tous les autres officiers se sont aussitôt dispersés.

María Alicia, Alejandra et moi échangions nos impressions sur la soirée quand l'interphone a sonné. C'étaient Juan Morales, Marco Antonio Sáez et Ferrer Lima. Leur arrivée nous a surprises. Marco Antonio a commencé à parler avec Alejandra et Juan Morales avec María Alicia. J'étais dans le fauteuil en train de parler avec Max qui, à un moment, essaya de m'embrasser. Je le rejetai. Je dois avouer que j'étais attirée par le major, mais j'avais peur de lui. C'était instinctif et purement fortuit, et cela me permit de comprendre beaucoup de choses sur les procédés de la Dina, tout en soulevant de nouvelles questions.

Pour être tout à fait franche, je n'ai pas opposé un non définitif à ses avances. Je lui ai dit :

– Tant que vous aurez une autre relation, je préfère qu'on en reste là.

Il a essayé de me faire changer d'avis en me traitant de bégueule. D'après lui, mon attitude ne correspondait pas à celle de la femme déterminée et courageuse qu'il connaissait. Il a prononcé toutes les phrases censées pousser une femme à accéder aux demandes d'un homme sous peine d'être taxée de « coincée ».

Cela m'a fait rire. « Coincée » était l'insulte la plus inoffensive que j'avais entendue depuis très longtemps. J'ai trouvé amusant qu'un officier perspicace et

intelligent puisse se servir d'arguments dignes d'un adolescent. Je me suis contentée de dire, comme si je pensais à voix haute, que je savais très bien qui j'étais. J'avais sans doute beaucoup de manques, mais je ne résoudrais rien du tout en couchant avec un homme. Je ne serais pas plus « pute » que « coincée » parce que quelqu'un le disait. J'avais une autre conception des relations homme-femme. Pour moi, le sexe représentait bien plus de choses que le simple fait de prendre du plaisir à deux. Au moins sur ce point, je devais commencer à être cohérente envers moi-même, car c'était la seule forme de liberté que je pouvais me permettre. Au cours des années précédentes, j'avais été privée de tout et même de la possibilité de disposer de mon corps.

J'ai ajouté que s'il voulait me remercier pour lui avoir permis d'accéder au colonel, ce n'était pas la peine, je lui étais reconnaissante pour tout ce qu'il avait fait pour moi dans le passé.

Max me regardait, l'air grave. Évidemment, ce que je venais de lui dire le mettait mal à l'aise, mais comme je ne voulais pas le voir ainsi, j'ai changé de sujet. La conversation est devenue très plaisante, nous avons bu du champagne jusqu'au moment où le capitaine et le lieutenant ont annoncé qu'ils partaient. Max est parti lui aussi.

J'avoue que même si tout ce que j'avais dit était vrai, la raison principale de mon refus était la peur. J'avais peur d'emprunter des chemins inconnus. Je ne voulais pas m'impliquer véritablement avec quelqu'un de la Dina. Pour moi, tout était un peu trouble, rien ne se passait comme je voulais. Rompre une relation avant d'en commencer une autre reste pour moi une nécessité aujourd'hui. Une double relation me paraîtrait trop compliquée, je serais incapable de la poursuivre, j'aurais le sentiment de profiter de quelqu'un. De toute manière, et sur un plan purement pratique, je suis beaucoup trop distraite, je ne tarderais pas à me tromper de nom ou à faire une autre gaffe.

J'ai tout de même eu des relations transitoires et parallèles, mais elles ont toutes mal fini. Enfin, et même si cela peut paraître une manie, s'il y a quelque chose qui m'exaspère, c'est bien la promiscuité. J'ai sans doute vu et vécu trop de situations troubles.

Aujourd'hui, je m'aperçois que mes craintes et mon anorgasmie fonctionnelle m'ont tendu beaucoup de pièges. Choisir l'homme avec lequel je voulais coucher m'a permis d'entrer dans des relations dont je savais qu'elles ne seraient pas traumatiques. C'était pour moi la possibilité de recevoir les caresses dont j'avais besoin. Il ne s'agissait pas d'intérêt sexuel ni même affectif, je cherchais simplement une présence, quelqu'un capable de chasser mes cauchemars. Je voulais avoir l'illusion, ne serait-ce que quelques instants, que quelqu'un pouvait me donner un peu de tendresse.

Mes problèmes sexuels m'ont amenée à me dire que le sexe n'est qu'une forme de plus de communication, que ce n'est pas obligatoire. J'ai fait mienne la phrase suivante : « Je me donne si l'envie me prend, mais jamais je ne me vends. » Cette phrase je l'ai dite pour la première fois au directeur de la Dina lors d'une réception où il m'avait invitée à danser.

– Luz, tu es la plus belle de mes détenues.

– Merci, mon colonel. Seulement je pensais que je n'étais plus une détenue, mais une fonctionnaire de la Dina. Et pour tout vous dire, j'aurais préféré que vous me disiez que je suis la plus intelligente, répondis-je en riant.

– Je voulais dire : la plus belle des détenues passées par la Dina et aussi la plus intelligente. À vrai dire, je ne sais pas si tu es belle, mais en tout cas tu es extrêmement attirante. Tu peux avoir tout ce que tu veux, il te suffit de le demander.

– Merci, mon colonel. J'imagine que vous parlez de choses matérielles.

– Bien sûr, toutes ces choses qui rendent la vie plus agréable. Des vêtements, de l'argent et tout ce qu'on peut acheter avec.

– Mais dites-moi, mon colonel, quel est le prix à payer ? Car j'imagine qu'il y a bien un prix.

– Il suffit que tu te montres agréable et affectueuse.

– Vous savez, mon colonel, je me donne si l'envie me prend, mais jamais je ne me vends.

– Vous rejetez votre directeur, Luz ?

J'avais conscience de me trouver sur un terrain glissant. J'ai donc gardé mon sourire et mon attitude coquette.

– Pas du tout, je ne rejette pas mon directeur. Le directeur a changé de casquette et à présent il me parle comme un homme, c'est précisément ce qui me permet de dire non en tant que femme.

Il a ri et nous avons continué à danser. J'affectais une cordialité exagérée que j'étais très loin de ressentir. Un peu plus tard, le colonel nous a demandé de nous mettre en cercle autour de lui, María Alicia à sa gauche, Alejandra à sa droite et moi assise par terre devant lui. Les officiers étaient debout autour de nous. Le colonel a porté un toast pour nous trois, il a dit qu'il nous avait redonné la vie, qu'il était comme un père pour nous. Sous son aile, nous n'avions rien à craindre.

Je le regardais tout en me demandant : « Est-ce qu'il croit ce qu'il dit ou est-ce qu'il essaie simplement de nous embobiner ? » Il avait un pouvoir de vie et de mort sur nous. Après le toast, j'ai osé dire que j'avais vu Ricardo Lagos Salinas à la Villa Grimaldi alors que je pensais qu'il était mort.

Le colonel me dit :

– Bien sûr que tu as pu lui parler. Il a été arrêté et il a collaboré. Il nous a beaucoup aidés. C'est pour ça que nous l'avons remis en liberté. Et maintenant, il est en Europe et raconte n'importe quoi sur nous. Ces marxistes sont vraiment ingrats !

Comme je le regardais sans rien dire, il a ajouté :

– Tu doutes de ton colonel, Luz ?

Il ne m'a pas laissé le temps de lui répondre :

– Je te comprends, mais je veux que tu aies confiance en moi, je vais te prouver qu'il est encore en vie.

Puis, il s'est mis à aborder d'autres sujets comme s'il n'avait jamais été question de Ricardo.

Quelques jours plus tard, j'ai trouvé sur mon bureau un dossier avec des photocopies d'un article où Ricardo Lagos répondait à quelques questions d'un journaliste. J'ai lu l'article sans me douter que quelques années plus tard Ricardo Lagos deviendrait ministre de l'Éducation dans le premier gouvernement de la Concertación. Je voulais croire que Contreras avait dit la vérité, que Ricardo Lagos était vraiment en Europe.

Cette nuit nous réserva une dernière surprise. Nous prîmes toutes les trois conscience que le colonel nous avait tenu le même discours, à savoir que nous pouvions améliorer notre situation en nous rapprochant de lui.

Il a reçu de nous trois la même réponse : un non sans appel. Aujourd'hui, je crois que si l'une de nous trois avait accédé à sa demande, il nous aurait recrutées automatiquement dans les brigades féminines qui cherchaient des renseignements en vendant leur corps. Mais c'est une conclusion que j'ai tirée bien plus tard. À l'époque, je pensais simplement qu'il essayait de nous tester. Je crois d'ailleurs que le retour des trois officiers, quelques soirs auparavant, avait été calculé.

Pour essayer d'en savoir plus, j'ai raconté à Rolf ce qui était arrivé, celui-ci s'est contenté de rire et de conclure que le colonel était un peu à côté de la plaque.

J'ai toujours cru que la Dina cherchait à nous diviser María Alicia, Alejandra et moi. Mais je n'en ai jamais parlé. Je n'étais pas à même d'évaluer correctement l'évolution de leurs relations avec les chefs et avec le reste du personnel. Je crois que si nous étions restées unies toutes les trois, nous aurions été bien plus gênantes pour la Dina. Je n'ai jamais cherché à éclaircir ce point.

Mes objectifs étaient assez basiques. Je voulais survivre, fuir le Vicariat et éviter de me retrouver trop à la merci de la Dina. Cet effort permanent m'épuisait. Ma vie était précaire et pleine de solitude. Par ailleurs, je craignais que ma situation ne fût irréversible. J'ai essayé de ne pas sombrer, tout en tentant

de les convaincre de mon entière loyauté et en entretenant ce que certains appelaient « les bizarreries de Luz ».

Cette méfiance générale était difficile à gérer ; par moments, j'avais l'impression de friser la folie. La mort me semblait préférable, mais j'essayais de me raisonner en pensant : « Même si tu vis une seconde de plus, cette seconde représente le reste de ta vie, c'est ton avenir. Le pire est déjà derrière toi, il fait partie de ta vie. Chaque heure qui passe, chaque jour est un triomphe, un cadeau, un motif de joie. »

Bien sûr, je ne croyais pas vraiment ce que je me disais, mais le seul fait de le penser diminuait ma sensation de défaite. Mon talon d'Achille restait le domaine affectif. Il y eut des situations où j'ai accepté ou suscité une demande, uniquement par crainte de me trouver seule, en tête à tête avec moi-même. Plus que de la compagnie, je voulais échapper à moi-même. Recroquevillée dans mon lit, désespérée, je ne pouvais pas éviter certaines questions. Je ne voyais aucune issue. Je ne pouvais pas me reposer sur ma famille, ils avaient tellement souffert par ma faute. Quand j'étais avec eux, je faisais tout pour me montrer gaie, sachant qu'ils étaient incapables de comprendre ma véritable situation. Il me semblait qu'ils attendaient que je leur dise que j'étais bien et c'est ce que je leur disais.

Avec mon fils, c'était plus difficile, car il percevait ma peur. Je dus lui demander beaucoup à cause des mesures de sécurité et je me sentais très coupable. Il me posait des tas de questions et j'essayais de lui dire la vérité tout en la rendant moins « lourde » ou « dure » qu'elle n'était. Je ne voulais pas lui mentir, mais je ne voulais pas l'affoler non plus. J'ai gardé cette ligne de conduite pendant plusieurs années. Je l'ai sans doute surprotégé en essayant de lui garantir une stabilité que j'étais bien incapable de lui offrir.

À l'époque où j'étais à l'ENI en tant qu'élève, assister au cours me ramenait à mon passé militant, à mon séjour à Tomas Moro, au Cañaveral, à l'Inésal, ou au Comité central. Parfois, je me souvenais d'Alejandro, d'autres fois, de Ricardo Ruz. Imaginer ce qu'ils devaient penser de moi me faisait frémir.

Un matin, alors que nous étions en cours de perquisition et de registre, nous avons dû réaliser un travail pratique. Chacun devait faire un jeu de clefs pour toutes sortes de cadenas et de serrures. Je ne parvenais pas à réaliser ce que nous appelions une petite queue-de-cochon, une clef qui sert à ouvrir les voitures et les serrures qu'on ferme de l'intérieur. J'avais chaud et de toutes petites échardes de métal étaient rentrées dans ma peau. La visière qui me protégeait les yeux n'arrêtait pas de glisser, elle était trop grande pour moi. Je ne me sentais pas très bien d'autant plus que, ce jour-là, mon pied me faisait mal. Un camarade de classe s'est approché et m'a proposé son aide. Je connaissais son nom et son

grade, mais comme nous n'avions jamais échangé, j'ai refusé son aide. Il a insisté :

– Je vais t'apprendre comment on fait et après tu te débrouilles.

Je lui ai passé le métal et la visière. Il a fabriqué la clef en quelques minutes.

– Maintenant, c'est à toi ! Coupe le métal !

Il s'est mis derrière moi et a guidé mes mains avec les siennes. Le petit jeu classique de l'étreinte non assumée. Si la femme se plaint, l'homme dira aussitôt qu'il voulait juste aider. J'ai décidé de réagir comme si le garçon se trouvait dans l'hémisphère nord et j'ai oublié ses intentions. Très vite, il en a eu assez et s'est mis à côté de moi. Son travail m'a aidée et, en plus, il m'a offert les clefs qu'il avait fabriquées pour lui. Depuis ce jour, il est devenu un membre supplémentaire du groupe que nous avions formé avec Alejandra et quelques officiers.

Comme il avait une camionnette, il nous a proposé de nous emmener à l'école tous les jours. Nous n'avons donc plus jamais pris la navette. Assez vite, j'ai noué une relation avec ce garçon. Il était très sympathique, il m'a comblée de cadeaux et d'attentions. J'avais l'impression de vivre une parenthèse enchantée, une relation que j'aurais dû vivre quand j'étais libre et jeune. Une relation sans problème, légère, sans complications. Il était si affectueux !

Un week-end, nous sommes partis aux thermes de Jahuel. Nous avons fait du cheval, gravi des collines, dégusté des plats, joué au baby-foot, au ping-pong, au billard. Je respirais à pleins poumons. La séparation fut difficile. Nous avons mis plus de temps à nous dire au revoir sur le parking qu'à faire le trajet jusqu'à Santiago.

Lundi, à la fin des cours, Max m'a fait venir dans son bureau pour me demander très sérieusement :

– Luz, qu'est-ce que tu es en train de faire ?

J'ai deviné aussitôt qu'il voulait parler de ma relation, mais j'ai fait comme si je n'avais pas compris.

– Tu sais très bien de quoi je veux parler : de l'officier avec lequel tu sors.

– Ah ! le lieutenant ! Puis en riant, j'ai ajouté d'une voix forte : Major, qui voulez-vous secourir au juste ? Vous voulez me sortir des griffes d'un lieutenant volage et cynique ou bien c'est lui que vous voulez sauver de la mégère que je suis ?

– Ne rigole pas avec ça, Luz. Je veux savoir ce qui se passe. Les informations dont je dispose ne concordent pas avec la Luz que je croyais connaître. La seule chose que je sais est que la femme de l'officier a passé tout le week-end en pleurs et n'a pas arrêté de nous demander si la mission qu'on avait confiée à son mari dévoué était dangereuse. Moi, je crois que l'officier était avec

toi.

J'ai pensé que soit Max avait déjà mis le grappin sur la femme du lieutenant, soit la contre-intelligence fonctionnait à merveille. Il est vrai que certaines personnes connaissaient notre relation. Le capitaine Pedro Tichauer Salcedo, un ami de l'officier, et sans doute quelques officiers qui habitaient près de chez lui et à qui il avait demandé de s'occuper de tout s'il y avait urgence.

Je connaissais sa femme. C'était une espèce de lolita un peu absente. Ils avaient deux enfants magnifiques. Je me sentais coupable. Max savait comment aborder les choses avec moi. « Pourquoi tant de raffut ? » me suis-je demandé. Dieu sait avec combien de femmes il est déjà sorti et sortira à l'avenir. Un peu énervée, j'ai répliqué :

– D'accord, Max. Tu m'as posé une question directe et le moins que je puisse faire est de te répondre franchement. Pourquoi tout ce drame pour quelques jours agréables ? Ou alors c'est moi le problème ? Je vous connais tous, et tu le sais. Tu te prends pour un symbole de fidélité ? Que crains-tu que je fasse à ton lieutenant ?

– Quelle garce tu fais ! Mets-toi bien ça dans la tête : le problème, c'est toi, mais pas dans le sens que tu imagines. L'officier n'est pas un saint, soit. Personne ne l'est, soit. Mais il s'est toujours tenu à l'intérieur de certaines limites. Jamais il n'avait découché et maintenant il part avec toi tout un week-end. Je le connais, Luz. Il est en train de tomber amoureux de toi. Que vas-tu faire quand ce sera le cas ?

J'ai pensé à Patricio. Je n'ai pas du tout cru ce que Max me disait. C'était son style. Je devais terminer ma relation avec l'officier et en plus exulter de bonheur. J'avais bien compris son message.

– C'est entendu Max, c'est fini. Il n'y aura plus de problème, de ma part en tout cas.

– C'est bien, c'est la réponse que j'attendais, je veux que tu saches que la femme de…

– Max, l'ai-je coupé, arrête-toi là ! J'ai toujours été franche avec vous, major. Ma décision n'est pas due à sa femme et à leurs beaux enfants, ni même à votre demande, ni même pour le bien du lieutenant, c'est pour moi que je l'ai prise. Parce que je veux m'éviter certains problèmes, c'est tout. Et maintenant, je vais me retirer, si vous voulez bien.

Il m'a souri avec sympathie.

– Je te comprends, Luz, je sais que tu es fâchée. Tu peux partir, nous en reparlerons.

La relation prit fin. L'officier m'appela plusieurs fois, mais le haut commandement pouvait dormir en paix : son homme n'était plus en danger.

Cet incident me permit de comprendre le peu de marge de manœuvre que nous avions. María Alicia, Alejandra et moi pouvions avoir des rapports avec des hommes mûrs, mais si nous sortions avec quelqu'un de notre âge ou plus jeune, ils intervenaient aussitôt. J'avais eu un peu de chance : au moins Max était un homme correct, qui présentait les choses avec une certaine élégance. Quant à Rolf, il préférait anticiper. Si un officier s'approchait de moi, il ne tardait pas à l'interpeller :

– Dites-moi, vous avez besoin de quelque chose ? C'est moi le chef de cette dame. Toute question au sujet du travail, vous pouvez me l'adresser.

Bien entendu, aucun officier n'avait osé l'affronter.

Les autres fonctionnaires femmes du quartier général ne voyaient pas les plus haut gradés intervenir dans leurs relations avec les jeunes officiers. Nous étions toutes les trois très surestimées, tout en restant l'objet d'une grande méfiance.

Un jour d'hiver, alors que nous étions sortis prendre un peu de soleil dans la cour pendant la pause, le chef de l'unité de contre-intelligence, Jorge Marcelo Escobar Fuentes, m'emmena dans une arrière-cour de l'école pour me dire qu'un ami voulait me voir.

J'ai eu peur. Dans l'Austin du capitaine se trouvait Raúl Navarrete, le garçon qui avait fourni à la Dina tous les renseignements à mon sujet. Il est descendu de voiture, m'a serrée très fort dans ses bras, puis il s'est contenté de me dire :

– Je suis content de te voir si bien.

J'ai souri et gardé le silence. En l'écoutant, j'ai constaté que ma situation pouvait être encore pire. Un sentiment de vide m'a envahie et mon sourire est devenu plus sincère. C'était une rencontre avec peu de mots, mais profonde. Nous étions dans la même impasse et nous essayions de survivre. J'ai compris que me savoir vivante était pour lui un soulagement. Je ne l'ai jamais revu.

**[15]**

## Après l'ENI

Dans le cours de l'ENI, Alejandra a obtenu la deuxième place et moi la quatrième sur un total de vingt-deux officiers. Retourner au quartier général m'a laissé un goût amer. Après cette brève relation avec l'officier, j'ai eu quelques rendez-vous avec Max. Je suis arrivée à penser que j'aurais pu aimer Max, mais cet homme n'a fait que passer dans ma vie. Je crois que la marque qu'il a laissée sur moi quand j'étais détenue est plus forte que celle imprimée par la suite. J'ai cru, à tort, que je pouvais effacer mes sentiments et, sur le moment, je n'y ai pas accordé beaucoup d'importance. Seuls le vide et la douleur avaient leur place en moi. En tout cas, cette histoire m'a appris que je pouvais vivre avec n'importe qui sans cesser d'être moi-même. À la fin, je me sentais juste un peu plus vide. C'est une chose que je ne pourrai jamais oublier.

Il y a des périodes difficiles dans ma vie. Celle-là en faisait partie, je sentais que le sol s'effondrait sous mes pieds, mais je voulais tout de même continuer à vivre. Le peu qui restait de moi luttait pour survivre. Je me sentais blessée de partout, exposée à un milieu étranger, vide, hostile. Alors je me disais : sans racines le chemin est plus léger. Un jour, il me sera possible de toucher terre et peut-être même de fleurir.

L'année où j'assistai aux cours de l'ENI fut « bénéfique » sur le plan professionnel. Vers la mi-août, on me confirma au poste d'analyste d'information publique dans la sous-direction de renseignements intérieurs. On m'annonça que j'allais faire partie de la liste des professeurs à temps partiel de l'ENI, pour le cours sur le marxisme. J'allais devenir la chargée de cours du commandant Wenderoth, titulaire du poste. Nous avons été promues toutes les trois à la catégorie de personnel civil avec statut d'officier. Sur ma fiche, il n'y avait aucune mention de ma détention. Et pourtant, je me sentais chaque jour plus étrangère, plus triste, plus seule.

## « Chaty », sous-lieutenant de l'armée

Je ne connaissais pas « Chaty » personnellement, je l'apercevais parfois quand elle venait au quartier général. J'ignore quelle était exactement sa fonction. Tout ce que je sais d'elle me vient de Wenderoth et d'un officier avec lequel elle avait eu une histoire.

Rolf Wenderoth me raconta qu'il était à la fois triste et en colère, car le colonel Contreras avait beaucoup changé. Il n'était plus l'ami qu'il avait fréquenté autrefois. La semaine précédente, Rolf et sa femme lui avaient rendu visite et le colonel n'avait même pas quitté son bureau pour les saluer. Ils étaient restés un moment avec María, l'épouse du colonel, qui n'allait pas très bien à cause des changements qu'elle aussi avait ressentis chez son mari. Rolf avait été l'un des officiers les plus proches de Contreras au début de sa carrière. Quand Rolf s'était marié, il était alors lieutenant au régiment d'ingénieurs d'Osorno et le couple Contreras-Valdebenito avaient été ses témoins.

À ses débuts à la Dina, Rolf pouvait accéder facilement à Contreras, mais peu à peu il se vit marginalisé, d'après lui Vianel Valdivieso et Pedro Espinoza avaient pris sa place. Un jour, Rolf me dit :

– Tu sais ce que je viens d'apprendre ? « Petit Mamo » (le fils de Contreras) a eu quelques difficultés à sauter le pas sexuellement parlant, alors le colonel a demandé à Chaty de coucher avec lui.

Wenderoth était en colère, il parla de la manière dont on se servait du personnel, de la vulgarité de certaines femmes de l'institution, il ajouta un commentaire du genre :

– Mais il n'y a rien à attendre d'elles, l'école des femmes est la maison de passe de l'armée.

J'ai pensé à Chaty. Elle n'avait peut-être pas eu le choix. Même si elle était officier, elle avait dû se trouver dos au mur. Elle était plus jeune que moi. Elle devait avoir cinq ou six années de moins. Je savais combien une femme peut changer au cours d'une telle période. Je pensais à elle comme à une sœur, même si je la connaissais à peine. Je me disais que peut-être pour elle non plus il n'y avait pas d'issue. Je tressautai, un froid glacial me parcourut. Combien de bas-fonds devais-je encore connaître ?

Rolf avait l'air en colère. Je crois que la marginalisation dont il se sentait victime l'avait blessé bien plus qu'il ne voulait l'admettre.

## Identité uruguayenne

Lors de mon retour au bureau, je fus frappée par le zèle avec lequel Rolf

veillait sur ma sécurité et sur mon avenir. Jusque-là, les convocations pour aller témoigner devant les tribunaux au sujet de ce qu'on appelait alors les cas « des disparus présumés » n'avaient pas constitué un risque sérieux pour moi. Mais tout semblait indiquer que la pression du Vicariat augmentait.

Notre institution avait donné un ordre clair : personne ne devait témoigner. En 1991, année au cours de laquelle j'eus l'occasion de me pencher sur la presse de cette époque, je m'aperçus que le changement de la Dina en CNI datait du 13 août 1977. Les officiers, du moins les chefs, ont dû être au courant de ce changement bien avant le personnel dont je faisais partie. J'imagine que c'est la raison qui rendait Wenderoth si soucieux de ma sécurité : je représentais une faiblesse pour le nouveau CNI.

D'après ce qu'on m'avait dit, le colonel Contreras avait donné son accord pour la mise en œuvre d'une opération visant à ce que j'adopte une nationalité étrangère, afin de solliciter, dans un deuxième temps, une carte de séjour, puis la nationalité chilienne, ainsi que le voulait la législation de l'époque.

Wenderoth Pozo et le sous-directeur des renseignements extérieurs, le commandant Arturo Ramón Ureta Sire (mort d'une crise cardiaque en 1992) se chargèrent de tout. Ureta contacta l'homme de la Dina à Buenos Aires, le capitaine Christoph George Paul Willike Flöel, lequel était aussi le contact de la Dina avec le service de renseignements uruguayen, afin qu'il se renseigne sur la possibilité d'obtenir la nationalité uruguayenne. Je partis pour Montevideo dans ce but, le 19 août 1977.

C'est sous le nom d'Ana María Vergara Rojas que j'ai quitté Santiago, je suis revenue de Montevideo sous le nom de Gabriela Susana Miranda López (ou López Miranda) le 30 août de la même année.

Rolf m'a accompagnée à l'aéroport, et par la suite nous parlions au téléphone assez régulièrement pour organiser mon retour et le tenir au courant de mes démarches. À l'aéroport de Carrasco, c'est le capitaine Christoph Willike qui me reçut. Il me présenta aussitôt un homme qui disait s'appeler Roque Vergara, du service de renseignements uruguayen. Ensemble, ils m'accompagnèrent à l'hôtel Ibicuí, à quelques pas de la place Cagancha de Montevideo. Willike me dit qu'il avait beaucoup à faire, qu'il me laissait entre les mains de l'officier uruguayen en qui je pouvais avoir une entière confiance.

À Montevideo, j'en ai profité pour découvrir les endroits les plus pittoresques et apprendre le minimum requis pour pouvoir retourner au Chili en tant que citoyenne uruguayenne. Il fallait donc que j'adopte l'accent et les tournures de langue locales. J'achetais tous les jours les journaux pour me tenir informée des choses qu'en principe un citoyen uruguayen doit savoir.

L'officier me parlait des faits les plus importants de l'histoire du pays.

J'appris par cœur quelques noms de joueurs de foot de l'époque, mais aussi les noms des villes, des journaux, des magazines, etc. On prit des photos pour la carte d'identité et le passeport uruguayens. À mon retour au Chili, Rolf m'attendait à l'aéroport. Nous déposâmes ma valise chez moi, puis nous allâmes au club des carabiniers où avait lieu une réception pour célébrer l'anniversaire de Rolf et la fête du sous-directeur des renseignements extérieurs.

Avant de quitter l'Uruguay, j'avais donné l'ancienne carte d'identité au nom d'Ana María Vergara Rojas à l'officier Vergara, ainsi qu'on me l'avait ordonné. Celui-ci l'envoya à Christoph Willike pour qu'il la renvoie à son tour au Chili je ne sais comment. Le jour où on me la redonna, on me dit qu'elle était parvenue par la valise diplomatique.

Wenderoth commença à se renseigner sur les démarches à suivre pour solliciter une carte de séjour et vivre « légalement au Chili », vu que j'avais des papiers uruguayens. Comme à son habitude, il fit appel aux agents Carlos Estibil Maguida et Aníbal Rodríguez Díaz. Ceux-ci lui dirent que tant que j'étais en mesure de présenter un certificat de travail, je pouvais obtenir une carte de séjour sans problème. Nous approchâmes ensuite l'officier qui commandait l'unité d'informatique de la Dina, il nous dit qu'il pouvait nous délivrer un contrat de travail sans que le nom de la Dina y figure, puisque son service travaillait sous la couverture d'une entreprise d'informatique privée.

Une fois le formulaire rempli et les signatures obtenues, je pris le chemin de la police internationale. Wenderoth et Estibil m'accompagnaient. C'est ainsi que j'initiai les démarches pour obtenir la résidence au Chili en tant qu'Uruguayenne.

Quand la Dina est devenue le CNI, les bouleversements qui se sont produits au sein de l'institution ont été tels que je n'ai pas pu poursuivre ces démarches. Je n'ai même pas osé poser la question au CNI. J'ignore donc ce que sont devenus ces documents.

## La Dina devient le CNI

L'institution était toujours dirigée par Manuel Contreras, mais elle avait changé de nom. Au cours de la dernière quinzaine du mois de septembre, le CNI tenta de résoudre quelques problèmes que la Dina avait laissés en suspens. Parmi eux, il y en eut un qui m'affecta profondément.

Pendant que j'étudiais à l'école, Alejandra se prit un petit appartement. Peu après, Miguel Ángel Poblete, l'avocat du département juridique, m'informa que je devais rendre l'appartement de la tour 12 dans les plus brefs délais. Il devait être cédé à un ministère en échange de certains bureaux. En réalité, il s'agissait

d'un moyen d'éviter des ennuis avec les propriétaires de l'appartement car, quelques jours plus tôt, nous avions appris qu'un parent du propriétaire (Max Joel Marambio, qui vivait en exil), faisait des démarches pour récupérer ce bien.

J'ai commencé à chercher un appartement. Je me suis vite aperçue que je n'avais pas les moyens de payer un loyer, l'éducation de mon fils et les autres dépenses. J'ai donc parlé à son père et lui ai demandé de garder notre fils pendant quelques mois, le temps que je trouve un endroit où vivre. Il envoya un billet d'avion pour notre enfant. À l'aéroport, une hôtesse nous reçut et m'assura que la compagnie Lan Chile remettrait mon fils à son père.

L'information qui commençait à circuler dans la presse au sujet de l'affaire Letelier entraîna une série de changements au sein de l'institution. Le colonel Contreras perdit de sa toute-puissance et une partie de son influence au profit de Jaime Guzmán Errázuriz[1] et d'autres personnalités du gouvernement. Pour éviter que la Dina ne disparaisse, ils eurent recours à un changement de nom, mais c'était bien la seule différence.

Le jour où ce changement a été rendu public, il y eut plusieurs réunions entre les directions et Contreras ainsi qu'une assemblée qui réunit tout le personnel au Cercle de sous-officiers. C'est le colonel Gerónimo Pantoja, sous-directeur de la Dina qui la présida. Il expliqua qu'à cause de manœuvres du marxisme international, l'institution devait faire face à certaines accusations. La Dina n'était pas responsable du meurtre d'Orlando Letelier mais, dans le but de mieux protéger l'institution, celle-ci allait changer de nom et serait soumise à quelques contraintes, parmi lesquelles celle de mettre à la disposition des tribunaux les détenus au bout de cinq jours ou bien de les remettre en liberté sans aucune charge à leur encontre. Pantoja ajouta que nous ne devions pas nous inquiéter, car rien d'autre n'allait changer. L'institution saurait faire face à cet écueil. Si Contreras restait à la tête de l'institution, c'est qu'il comptait avec le soutien absolu de Pinochet. Le reste de son discours portait sur le caractère quasi providentiel de l'institution dont le but était de libérer le pays de la vermine marxiste. Les fonctionnaires étaient rassurés. Le fait d'entendre qu'ils continueraient de recevoir leur salaire et que le changement se résumerait à un nouveau logotype et un pied de page différent a rasséréné tout le monde. En dehors de quelques commentaires à la cantine les jours suivants, personne n'accorda la moindre importance à cet événement.

Mais les chefs étaient inquiets, il était facile de prévoir que d'autres disconvenues les attendaient. Le haut commandement de la Dina garda un silence absolu à ce sujet. On se contenta de reprendre la version officielle selon laquelle l'assassinat d'Orlando Letelier se résumait à un crime passionnel ; les accusations à l'encontre du régime étaient quant à elles attribuées au marxisme

international.

J’essayais toujours de trouver un appartement et je n’avais même pas le temps de lire la presse. Au fil des jours, j’ai commencé à paniquer, vivre à nouveau avec mon fils me semblait de plus en plus difficile.

1. Avocat, professeur de droit constitutionnel, théoricien du mouvement grémialiste, fondateur et président de l’Union démocrate indépendante, sénateur et membre du gouvernement de Pinochet. Farouche opposant au marxisme, il a souhaité puis soutenu le coup d’État contre le gouvernement de Salvador Allende. Militant au sein de Patria y libertad, il fut également l’un des rédacteurs de la constitution chilienne de 1980. Il fut assassiné en 1991 par des membres du mouvement paramilitaire d’extrême gauche Front patriotique Manuel Rodríguez.

**[16]**

## Le colonel Contreras

Juan Manuel Guillermo Contreras Sepúlveda naquit en 1929. Il devint officier du corps d'ingénieurs en 1948. Dès 1966, il exerça en tant que professeur en renseignements à l'Académie de guerre. En 1971, il prit le commandement du régiment d'ingénieurs n° 4 « Arauco ». En 1973, il fut nommé directeur de l'école d'ingénieurs de Tejas Verdes. Cette promotion lui permit d'occuper un poste stratégique au moment du coup d'État. Tout au long de son parcours militaire, il se distingua pour ses notes excellentes et sortit d'ailleurs major de sa promotion. Il prit la tête de la Dina dès sa création avec le grade de colonel.

Quand il se montrait en public, le colonel semblait sympathique. Un jour, j'entendis dire :

– C'est lui, le colonel ? On dirait un grand-père !

C'était vrai, il avait l'air d'un grand-père. Ceux qui l'ont bien connu, comme moi, savent que le colonel en particulier et la Dina en général ont joué un grand rôle dans l'exercice du pouvoir dictatorial. La Dina a aidé le gouvernement dans presque tous les domaines, avec une poignée d'hommes, elle a perquisitionné, volé, enlevé, torturé, tué et fait disparaître les opposants.

Le colonel a su mobiliser des hommes et des femmes qui ont bâti un pouvoir destiné à briser et à dominer les autres. Ce pouvoir a été exercé de manière brutale sur les victimes et indirectement sur toute la société, en générant de la délation, de la division et de la terreur. Aujourd'hui, il s'exerce par le biais d'un pacte de silence destiné à cacher la vérité. Le 23 septembre 1973, en tant que directeur de l'école d'ingénieurs de Tejas Verdes, le colonel publia dans le journal de San Antonio, *Proa*, une invitation appelant la population à dénoncer ceux qui propageaient des rumeurs, afin de les arrêter et de les juger dans les tribunaux militaires de guerre qui commençaient déjà à fonctionner.

Quand je fis la connaissance du colonel, je n'imaginai pas qu'il était

directeur de la Dina. Je le revis un an plus tard, quand il m'annonça que j'allais devenir fonctionnaire de la Dina et, même si je me sentais frustrée parce que ce n'était pas une vraie liberté, je me disais que c'était au moins une nouvelle étape. Je ne comprenais pas que ma liberté ne dépendait pas du colonel, mais d'une rupture radicale avec le pouvoir dont il était investi. La liberté ne s'obtient que dans son propre exercice.

Le colonel impliquait les membres de la Dina dans son projet. Il préparait le terrain pour la complicité, il renforçait les actions propices à accroître le pouvoir de la Dina et exigeait de la part de tous une « loyauté inconditionnelle ». Un jour, Rolf Wenderoth me dit :

– Accepter quelque chose du colonel équivaut à signer un chèque en blanc, s'il a besoin de vous, il n'hésitera pas à vous utiliser.

Avant de partir pour l'Uruguay, Rolf me conseilla de ne surtout rien dire au colonel, car il pouvait parfaitement se servir de cette information pour faire du chantage auprès du personnel du CNI.

Le pouvoir de la Dina s'est retourné contre ses propres fonctionnaires quand ceux-ci sont revenus sur leur dévotion totale. D'après la déclaration d'Arístides Becerra au sujet de son frère, Miguel Ángel Becerra Hidalgo est mort après avoir dit aux gens de la Colonia Dignidad et de la Dina de Parral qu'il avait l'intention de quitter l'institution. Carlos Alberto Carrasco Matus et Rodolfo Valentín González Pérez, gardes pour la Dina, ont disparu après avoir adopté des attitudes humaines envers les détenus. D'après les déclarations de Mickael Townley, Manuel Leyton Robles, agent de la Dina, est mort après avoir reçu une dose de gaz sarin. Il avait été arrêté peu avant pour vol et avait fini par avouer qu'il s'agissait en réalité d'une action commanditée par son chef Germán Jorge Barriga Muñoz, « Don Jaime ».

Il y eut bien d'autres cas de fonctionnaires ou d'anciens agents de la Dina qui moururent dans des circonstances douteuses, et je parle ici uniquement des cas que je connais personnellement.

Le colonel s'efforçait de nourrir toute une série de légendes. Celle de la confrontation avec le communisme international, cette guerre qui aurait été dirigée depuis Moscou lui permit de réprimer brutalement l'ennemi intérieur, d'éliminer des opposants à l'étranger et de récolter des fonds supplémentaires pour renflouer les caisses de la Dina. Chaque mois, le colonel organisait des rencontres avec des entrepreneurs et leur parlait de la situation du pays, du danger de la subversion et du communisme international. Les entrepreneurs atterrés donnaient de l'argent. Ces rencontres étaient organisées par les conseillers de Contreras, spécialistes du domaine économique et du monde de l'entreprise. Parmi eux se trouvaient Pedro Diet, Manuel Augusto Palacios

Burgos, Lautaro Villar et Marcos Acuña. L'officier Villar a fini par se suicider.

Le colonel s'occupait personnellement de communiquer sa vision de la situation du pays à des personnalités haut placées dans tous les milieux d'influence.

Peu à peu, le colonel se rendit compte que, malgré l'adhésion de quelques prêtres et du secteur le plus conservateur de l'Église catholique, la thèse d'une guerre d'anéantissement ne parviendrait jamais à convaincre le cardinal Silva Henríquez et les évêques les plus engagés dans la défense des secteurs sociaux marginaux. Il s'est donc tourné vers l'Église méthodiste pentecôtiste qui légitimait le projet de la dictature. Le régime est alors devenu œcuménique. En 1976, le *Te Deum*[1] a eu lieu dans la cathédrale méthodiste pentecôtiste située dans l'Alameda.

Suivant une recommandation de Pinochet, le Comité pour la paix ferma ses portes le 27 novembre 1975. À ce moment-là, les prêtres Fernando Salas, Patricio Cariola et la secrétaire du Comité, Georgina Ocaranza, enceinte de plusieurs mois, furent arrêtés. Le chef du département juridique, l'avocat José Zalaquett, fut envoyé à Cuatro Alamos. Malgré cela, le colonel ne put interrompre le travail du Vicariat de la solidarité ni obtenir le soutien de l'Église catholique. Il réagit en organisant des attentats, parmi lesquels on peut mentionner l'attaque de la BIM contre les évêques Alvear, González et Ariztía, quand ils revinrent de Riobamba.

Il y eut aussi quelques tentatives pour installer des microphones cachés et recruter des informateurs parmi le personnel de service de la maison de Punta de Tralca, lieu de réunion des évêques. Des fonctionnaires du Vicariat de la solidarité durent faire face à quelques manœuvres d'intimidation. Le 16 mai 1976, l'avocat du Vicariat, Hernán Montealegre, fut arrêté. Le 30 mars 1977, la Dina de Valdivia, commandée par Zanzani, mit le feu à la radio « La voix de la côte », car elle soutenait le développement rural des secteurs paysans d'Osorno et des environs. J'appris cet incident de la bouche même de Zanzani, le jour où il devait rendre compte de l'incident à Pedro Espinoza Bravo. Les évêques Carlos Camus, Tomás González et Jorge Hourton étaient systématiquement surveillés, surtout après la déclaration de Camus, le 8 octobre 1975, dans laquelle il affirmait, en tant que secrétaire de la conférence épiscopale, que le chômage dépassait largement les 20 % reconnus officiellement, que le pays était soumis à un climat de haine et que l'Église continuerait d'être attaquée, car elle prenait la défense des persécutés politiques, des chômeurs, des familles démunies, c'est-à-dire de la majorité des Chiliens.

En dehors des conférences sur la guerre interne, le colonel a entraîné la Dina dans des opérations de « propagande armée », c'est-à-dire dans la fabrication et

la distribution de tracts et de clous crève-pneus, attribués au MIR. Cela permettait au gouvernement de démontrer que la subversion restait active et qu'il fallait poursuivre la répression jusqu'à l'anéantissement définitif. Seul un ennemi « présent et actif » donnait au colonel les arguments pour continuer à défendre la doctrine de la sécurité nationale. Dans ce contexte de « guerre », la Dina devenait indispensable et obtenait les moyens nécessaires à son développement.

Dans un régime où tous les pouvoirs étaient exercés par des militaires et par des civils qui leur étaient proches, dans un contexte politique où l'opposition était taxée de subversive et à la solde du communisme international, la Dina et le pouvoir de Contreras ont pris une importance disproportionnée. Tous les jours, le colonel prenait son petit-déjeuner avec Pinochet et lui remettait un rapport rédigé par le centre d'opérations de la Dina.

Pour rendre le travail de la Dina plus légitime, le colonel se servait de toutes sortes d'artifices. Il élargit la notion d'ennemi ; ce n'était plus seulement le communisme international et les organisations de gauche, mais aussi ceux qui s'occupaient des droits de l'homme. Il s'efforçait de prouver que la Dina était l'organisme le mieux adapté pour combattre les opposants et qu'il devait rester unique. Des conflits surgirent rapidement avec les autres appareils répressifs. Il mena alors des actions de contre-espionnage auprès des autres branches de l'armée. Il élargit le rayon d'activité de la Dina en créant le groupe Condor et en envoyant des agents à l'étranger. Dans cette guerre totale, les opposants au régime n'étaient pas les seuls visés, la Dina développa ses réseaux d'influence et d'information dans l'ensemble de la société.

À son apogée, la Dina était devenue une institution tentaculaire et difficile à contrôler. Le personnel se consacrait en grande partie à des fonctions de soutien. Les fonctionnaires directement impliqués dans des crimes étaient moins nombreux. L'information que nous possédons actuellement nous permet de savoir que Contreras a compartimenté le sommet de la Dina. Les fonctionnaires les plus loyaux, qui occupaient des postes « publics » apparemment sans rapport avec les opérations d'anéantissement, planifiaient avec le colonel Contreras ces actions qu'aujourd'hui nous connaissons bien mieux, y compris les assassinats et leur dissimulation tant au Chili qu'à l'étranger. Parmi eux, celui de l'ancien commandant en chef de l'armée, le général Carlos Prats et de son épouse, madame Sofia Cuthbert, le 30 septembre 1974 ; l'attentat contre l'ancien vice-président, Bernardo Leighton et son épouse, madame Anita Fresno ; le meurtre de l'ancien ministre de la Défense d'Allende, Orlando Letelier, et de son assistante, madame Ronnie Moffit, le 21 septembre 1976, l'opération Colombo et la liste des 119, le 23 juillet 1975[2].

À l'intérieur de la Dina, Manuel Contreras était totalement surestimé. On vantait son intelligence, son autorité, le contrôle absolu qu'il exerçait sur ses subalternes, ainsi que sur l'information, la gestion des nombreuses entreprises qui lui permettaient d'augmenter le financement de la Dina, et aussi sa « bonne étoile ». Image que le colonel lui-même s'est chargé de renforcer.

Le colonel croyait, en effet, à sa « bonne étoile », celle qui lui permettait de remplir sa « mission ». Cette excessive confiance en lui-même finit par l'aveugler. Ses plus proches collaborateurs l'entouraient comme une cour princière, en flattant son ego. Les compliments qu'ils lui adressaient ont fini par l'éloigner du reste du personnel et de la réalité elle-même. Les hommes qui ont façonné un écrin autour du colonel étaient Vianel Valdivieso Cervantes, Alejandro Burgos De Beer et Juan Morales Salgado, entre autres.

1. Le *Te Deum* est une cérémonie liturgique d'action de grâce qui a lieu au Chili tous les 18 septembre à l'occasion des Fêtes patriotiques. Tous les responsables politiques y participent, en particulier le président de la République.
2. Il s'agissait de faire croire à l'opinion publique que les 119 « disparus », pour la plupart membres du MIR, avaient péri à l'étranger lors d'affrontements avec d'autres militants d'extrême gauche.

**[17]**

## Contreras devient général

Pendant que je m'évertuais à trouver un appartement, le cas Letelier continuait à faire la une des journaux. Un jour, Rolf m'appela à son bureau et me montra toute une pile de documents. C'étaient des photocopies d'un dossier complet qui était arrivé des États-Unis, où la Dina était désignée comme le commanditaire du meurtre de Letelier.

Rolf était énervé, fâché, il faisait les cent pas dans le bureau, en fumant cigarette sur cigarette.

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on va faire ? Ce con a vraiment foutu la merde !

Il parlait d'Espinoza. Voir Rolf dans cet état a confirmé mes soupçons sur la responsabilité de la Dina dans ces meurtres. Je ne savais pas quelle attitude adopter. Rolf n'avait jamais reconnu devant moi que la Dina avait tué des gens, pas plus cette fois-ci, d'ailleurs ; il ne se livrait à aucun aveu. Mais la colère qu'il montrait à l'égard d'Espinoza laissait voir clairement que c'était ce dernier qui était chargé de ce genre d'opérations.

J'avoue que je n'ai pas osé demander quoi que ce soit à Rolf. Le quartier général traversait des jours très agités. Mon chef était rarement au bureau. Mon expérience à l'intérieur de la Dina m'indiquait qu'il était hautement probable qu'ils aient réalisé une opération de cette nature à l'étranger. Ce qui me faisait froid dans le dos était d'imaginer que Rolf Wenderoth, qui était la seule personne en qui j'avais un peu de confiance, la personne qui avait pris soin de moi et m'avait protégée, puisse être mêlé à cette opération.

Un jour, une note annonça que le colonel Contreras venait d'être promu général. Dans le service, tout le monde était content, car Contreras exigeait une loyauté inconditionnelle et tout le monde devait la lui témoigner, même si elle était feinte.

La promotion de Contreras détendit l'atmosphère. Elle fit l'effet d'un soupir

qui relâche la tension accumulée. Cette promotion laissait envisager que Contreras allait rester à la tête de l'institution pendant très longtemps. Le directeur semblait avoir tiré son épingle du jeu une fois de plus. Une partie du personnel féminin, les pinochetistes qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez, pensait que l'affaire avait été élucidée et que tout était rentré dans l'ordre.

Pour la première fois, j'avais obtenu un nouveau bureau pour moi toute seule, contigu à celui de Wenderoth, petit mais pratique. De plus, ils avaient répondu favorablement à ma demande de mettre aux murs un papier qui me permette d'afficher les lettres-types. J'ai punaisé la note annonçant la promotion de Contreras et l'ai regardée pendant des heures. Je contemplais la signature du nouveau général, muette, absente. Il était parvenu au sommet de la pyramide. Dorénavant il pouvait commander des colonels qui avaient plus d'ancienneté que lui et côtoyer d'égal et égal des officiers qui regardaient d'un mauvais œil le travail du CNI et ses méthodes.

Apparemment, Contreras était allé trop loin dans certaines missions de contre-espionnage au sein de l'armée. Mais en tant que général, il devenait intouchable. Perdue dans cet océan de divagations, je suis tombée sur mon sac. C'était bien le sac d'une collaboratrice du CNI. Beau, en cuir, avec des pochettes pour chaque chose. C'était María Alicia qui l'avait conçu et Espinoza l'avait fait faire. Moi, je me plaignais sans cesse, car porter un sac pareil équivalait à mettre une affiche sur soi qui disait : « Je suis un agent de la Dina. » Tous les sacs étaient pareils, seule la couleur changeait, il y en avait des noir, des marron, des bordeaux. Ils étaient beaux, confortables et gratuits, c'est la raison pour laquelle j'en avais pris un.

Je pouvais visualiser dans ma tête le contenu du sac. L'arme personnelle, quelques cartouches incendiaires, des munitions, du gaz lacrymogène, les papiers d'identité, quelques cachettes pour toutes sortes de documents. J'ai pensé au coût de tout cela. La signature de Contreras semblait grandir devant moi. Je la voyais flotter et devenir géante. Finirait-elle par tomber ? Éclaterait-elle en morceaux ? Je devais commencer à envisager mon départ. Du moins, intérieurement. Tout cela était si absurde. À quoi bon ces armes ? Jamais je ne m'en servirais.

Je rentrai dans le bureau de Rolf et lui dis que j'avais besoin de lui parler. Il m'invita à m'asseoir.

– Rolf, je sais que ça peut te sembler prématuré, mais j'ai besoin de ton aide. Laisse-moi tout d'abord te poser une question : pourquoi, il y a quelque temps, tu m'as conseillé de ne pas suivre la formation de secrétaire que j'avais choisie ?

– J'ai pensé qu'il était encore trop tôt. Tu venais juste d'être remise en

liberté, c'était surtout une question de sécurité.

– Est-ce que tu m'appuierais si je demandais une formation maintenant ?

– Non !

– On peut savoir pourquoi tu es si catégorique ?

– Je ne veux pas que tu partes, je pense que le chef non plus.

– Rolf, tu ne seras pas là toute la vie.

– Nous en reparlerons ce jour-là, quand je partirai.

– Tu vas donc m'obliger à demander une autorisation au général ?

– Tu es vraiment impossible ! Est-ce que tu as déjà fait quelque chose que tu ne voulais pas faire ?

– Bien sûr, Rolf, et plus d'une fois, même si une seule fois m'aurait suffi. Tu n'as aucune idée de ce que c'est ! Maintenant il faut que je pense à mon avenir. Je ne sais pas si j'ai encore un avenir, mais j'ai besoin de croire que c'est encore possible. Pour moi, ça passe d'abord par le fait de quitter cette institution. Par ailleurs, je dois être capable de subvenir aux besoins de mon fils et de trouver un appartement.

Je me suis exprimée sans rage mais avec conviction, avec véhémence même. J'avais osé lui en parler, je ne pouvais plus faire marche arrière.

– Alors, Rolf, tu vas m'aider ?

– Tu sais bien que tu peux compter sur moi. Je veux ce qui est le mieux pour toi. Je vois que tu as déjà pris ta décision. Qu'est-ce que tu veux étudier ?

– Je n'en suis pas sûre. L'informatique peut-être. Tu crois que le général m'autoriserait à m'inscrire à l'université de Santiago ?

– Je ne sais pas, il faudrait que je lui en parle, mais il faut attendre le bon moment.

– Merci, Rolf, merci beaucoup.

Je suis partie en me disant qu'il était temps de me munir d'un diplôme pour faire face à l'avenir. Les gens normaux vivaient autrement. Allais-je parvenir à vivre comme eux ? Qui étais-je ? Étais-je vraiment celle que je croyais être ? J'approchais la trentaine, étais-je aussi souple qu'autrefois ? Allais-je être capable de me passer de tout ça, comme je le pensais ? Les portes n'étaient-elles pas déjà fermées pour moi ? Mon regard s'arrêta sur le ficus et le philodendron. C'est moi qui avais apporté ces plantes et, depuis, elles avaient beaucoup poussé. Je pensai à mon fils. Il était en sécurité auprès de son père. Je ne pouvais plus le faire revenir dans le même environnement. Mon fils était le chouchou de tout le monde. Pour lui, la Dina, c'était les collègues de sa mère. Je pense qu'aujourd'hui il ne se souvient plus, il faudrait qu'un jour je le lui demande. Quand je le pris avec moi, je lui avouai tout :

– Rafael, tu étais encore petit quand je me suis absentée de la maison, mais

maintenant que nous allons revivre ensemble, je ne veux plus continuer à te mentir. Je ne travaillais pas loin de Santiago, j'étais en prison.

« C'est lui mon trésor », m'étais-je dit, prise d'un mouvement de tendresse difficile à décrire. Je pensais que, pour lui, je devais retrouver ma force d'hier, je me devais au moins d'essayer.

Un passé sombre, un avenir incertain.

**Contreras est remplacé**

Le 3 novembre 1977, j'étais dans mon bureau quand le commandant m'appela pour me donner une note de service signée par Contreras. À partir de ce jour, le général Contreras allait prendre sa retraite et être remplacé à la direction du CNI par le général Odlanier Mena Salinas.

Si la transformation de la Dina en CNI m'avait troublée, la destitution de Contreras me bouleversa. Les choses allaient empirer. Comment songer à partir dans ces conditions ? Je ne parvenais même pas à imaginer ce qu'il adviendrait de moi, de nous trois. Je partis comme une balle :

– Rolf, est-ce qu'Alejandra et María Alicia sont au courant ?

– J'imagine que la même note doit circuler dans tous les services. Il est possible qu'Espinoza l'ait su un peu avant.

Ketty, qui ne nous interrompait jamais quand nous parlions, est entrée dans le bureau. Elle voulait avertir le commandant que la direction l'appelait. Il devait retrouver le général.

À son retour, Rolf me demanda de ressortir toute la documentation concernant une indic avec laquelle Pedro Espinoza l'avait mis en contact. C'était une amie ou une connaissance d'Espinoza qui travaillait dans l'Institut du développement situé rue Carmen Silva. Elle fournissait régulièrement des informations sur la formation du personnel des ONG. Rolf sortit les dossiers de l'Institut du développement et de l'archive de la sous-direction et les déposa dans sa voiture. Il demanda également à Ketty de détruire un certain nombre de documents.

Rolf partit pour une réunion avec les chefs des différentes sections du renseignement intérieur. En accompagnant Ketty jusqu'au grand broyeur à papier, je vis María Alicia et d'autres fonctionnaires qui faisaient la queue pour détruire des tas de documents.

Je suis retournée au bureau pour vérifier les dossiers. Ils ne contenaient que des rapports, des coupures de presse et toute la paperasserie administrative de la sous-direction. J'ai demandé à Rolf de parler avec Espinoza pour obtenir plus d'informations. Le colonel ne se trouvait pas dans le bureau de la direction des

opérations, mais dans l'un des appartements situés au coin des rues Belgrano et Vicuña Mackena. Espinoza le reçut aussitôt. Je suis restée dans l'antichambre à parler avec María Alicia. Elle n'avait pas d'autres informations, mais elle imaginait que son chef allait très vite quitter l'institution.

En sortant de la réunion, Rolf nous demanda d'appeler Alejandra, qui travaillait avec le commandant Raúl Iturriaga. Dès son arrivée, Wenderoth nous informa que nous devions nous procurer une carte d'identité différente de celle que la Dina nous avait fournie, pour parer à toute sorte d'« imprévu », ce qui voulait dire en clair que la nouvelle direction du CNI pouvait décider de nous éliminer. Un agent spécialisé devait passer nous chercher à Providencia.

Rolf nous emmena toutes les trois dans sa voiture. C'est là que j'appris que l'agent en question était Michael Vernon Townley. Nous avons fait une photo pour la carte d'identité dans une galerie de Providencia et nous sommes allées chez lui, Villa Naranja à Lo Curro.

**Michael Townley**

Fidèle à ses options politiques (il avait été militant de Patria y libertad) Michael Townley avait adhéré au projet de la dictature. Son intelligence, son expérience dans les groupes d'extrême droite au cours de l'Unité populaire, ses contacts au Chili et hors de nos frontières ainsi que sa nationalité étrangère lui avaient permis de devenir l'un des agents les plus importants de la Dina.

La présence de Michael Townley dans le quartier général de la Dina était fréquente. Pour le petit personnel, sa fonction restait opaque, mais il se réunissait souvent avec Eduardo Iturraga du département économique, qui était la façade du service d'opérations à l'étranger, mais aussi avec Pedro Espinoza, qui était le directeur des opérations, et avec Vianel Valdivieso, chargé des télécommunications et bras droit de Contreras. Townley avait donc accès au haut commandement de la Dina. Le jour où le général fut obligé de démissionner sous la pression du corps des généraux à cause de la situation critique où se trouvait le duo Contreras-Pinochet suite aux recherches du Département d'État américain concernant l'assassinat d'Orlando Letelier et de son assistante, la relation très étroite qui unissait Townley et Contreras devint évidente pour moi. Townley assista à la réception organisée pour soutenir le général qui venait d'être démis de ses fonctions et c'est d'ailleurs à ce moment-là que Contreras lui donna l'ordre de fabriquer de faux papiers pour nous trois.

Pour le personnel du quartier général, apprendre que le « Chilien blond » impliqué dans l'attentat d'Osvaldo Letelier n'était autre que Townley fut un choc. La nouvelle concernant son expulsion du pays, parue dans le journal *La*

*Segunda*, le 8 avril 1978, souleva encore plus d'incompréhension. Malgré la discrétion absolue des chefs, il était évident qu'il s'agissait d'une guerre interne entre le pouvoir de Contreras et celui de Mena. La vieille garde de la Dina et la nouvelle direction du CNI essayaient chacune de faire prévaloir leurs intérêts. Elles avaient toutefois un objectif commun : préserver l'image de l'armée et de son général en chef. Même « enfermé » à l'hôpital militaire, Contreras gardait d'importantes cellules de pouvoir dans son giron. Mais les renvois massifs de ceux qui étaient considérés par Mena comme des « contreristes » créaient un climat de confusion. Les agents et fonctionnaires formés sous l'ère Contreras constataient sans rien comprendre que les nouvelles autorités s'attaquaient à leurs chefs. Ils étaient, en effet, loin de saisir la gravité du conflit. Pour le personnel du CNI, il était incompréhensible que la presse de l'époque publie des informations sur Michael Townley et sur des officiers tels que René Miguel Riveros Valderrama, Manuel Rolando Mosqueira Jarpa, Armando Fernández Larios, Pedro Espinoza Bravo, Raúl Eduardo Iturraga Neumann et sur María Rosa Alejandra Damiani Serrano, dite « Roxana », la secrétaire de Townley. On parlait de trahison.

Quand Townley termina la fabrication des fausses cartes d'identité, il nous raccompagna toutes les trois au quartier général où nous attendait Wenderoth. Nous partîmes chez Contreras.

En arrivant à sa maison de la rue Príncipe de Gales, nous avons constaté qu'il y avait des gens de l'escorte de Contreras, c'est-à-dire des membres du CNI. Je ne sais pas s'ils continuaient à travailler dans l'institution ou bien s'ils l'avaient quittée et travaillaient pour Contreras à titre personnel. Il y a tout de même un élément qu'il faudrait mentionner à sa décharge. Townley était un agent de la Dina fidèle à ses choix, trahi par une institution qui se défit lâchement de lui en permettant son expulsion du pays. Mais, même après cette trahison, Townley n'a donné aucune information à la justice américaine sur les opérations de la Dina. Jusqu'au jour où le procureur militaire Orozco donna son autorisation.

## Les adieux chez le général

Le général nous accueillit personnellement derrière la grille. Avec lui se trouvait le colonel Gerónimo Pantoja qui avait l'air content de nous voir. J'avais quelques préjugés négatifs concernant le colonel, principalement à cause des mauvais rapports que Wenderoth entretenait avec lui. Sa joie m'a semblé feinte. Tout le monde savait qu'il allait rester au CNI et le personnel trouvait son attitude quelque peu opportuniste. On s'attendait plutôt à ce qu'il renonce à son

poste et soutienne son chef. Les rumeurs disaient que Pantoja était un homme proche de Mena et de la Dine[1].

Quand mon tour de le saluer est arrivé, j'ai esquivé son bras et me suis contentée d'un bref et sec :

– Bonsoir, colonel !

Le colonel se retira, visiblement gêné. Contreras nous demanda d'entrer et de manger quelque chose en l'attendant, car il devait avoir une série de réunions assez courtes dans son bureau. Il nous ferait appeler juste après.

Nous fîmes le tour de la maison. Dans un petit salon, Rolf rencontra l'épouse du général qu'il nous présenta ensuite. Nous venions de nous asseoir avec elle quand un membre de l'escorte de Contreras demanda à Rolf de rejoindre le chef. María Alicia et Alejandra se dirigèrent vers un groupe d'officiers qu'elles connaissaient pendant que je restais avec la femme de Contreras. Nous échangeâmes quelques mots de politesse, c'était la première fois que je la voyais.

Les officiers de la Dina formaient de petits groupes. Certains semblaient surpris de nous voir là. Près du bar, je vis Michael Townley qui venait d'arriver. Il avait l'air différent, quelques heures plus tôt il portait un jeans et des baskets, et là il portait un costume gris clair très élégant, ses cheveux encore humides indiquaient qu'il sortait de la douche.

Le général nous reçut et tenta de nous rassurer. Il avait parlé de notre cas avec le colonel Pantoja, lequel s'était engagé à bien s'occuper de nous. Nous devions continuer à travailler comme d'habitude, il était sûr que nous serions toujours respectées en tant que fonctionnaires de l'institution.

Je lui dis que j'avais quelques doutes concernant Pantoja et les raisons qui le poussaient à rester. Contreras me répondit, sur son ton habituel, que le boss c'était lui et qu'il gérait parfaitement la situation.

– Si le colonel reste, m'a-t-il dit, c'est parce que c'est moi qui le lui ai demandé.

Il se montra, comme à son habitude, très attentionné avec nous. Nous lui parlâmes du travail de Townley et lui montrâmes nos nouvelles cartes d'identité. Ensuite, Rolf nous raccompagna à la maison. Sur le chemin, je lui dis que je n'avais pas confiance en Pantoja, ni en Mena, ni en personne.

– Et si je prenais des vacances, Rolf ? lui ai-je demandé.

– Pourquoi pas.

– Je pourrais aller dans le Nord et en profiter pour voir mon fils.

Rolf en parla au bureau des ressources humaines et je partis. Il me conseilla de revenir quelques jours plus tard. Le directeur avait rencontré María Alicia et Alejandra et leur avait assuré que nous continuerions à travailler normalement.

J’étais à nouveau entre leurs mains. Le retour en bus prit trente-trois heures. À chaque tour de roue, j’avais l’impression de m’enfoncer un peu plus profondément dans la nuit. Il n’y avait rien à faire pour empêcher cette machine de m’entraîner dans le noir.

**Incident avec le colonel Pantoja**

Je suis rentrée chez moi. L’appartement me semblait vide sans mon fils. Avec ses grands yeux sombres et intelligents, ce dernier faisait reculer mes peurs et m’obligeait à me battre contre moi-même. J’ai posé le sac par terre et j’ai regardé l’aquarium, il était à Rafael. Les poissons nageaient, indifférents, eux au moins étaient dans leur élément. Une cousine s’était chargée de les nourrir pendant mon absence.

J’ai appelé Rolf, qui est arrivé peu après.

– Ils ne m’ont pas encore renvoyé, m’a-t-il dit en souriant, mais ça ne saurait tarder, peut-être demain ou après-demain. Il ne reste presque plus personne. Tous les jours, ils renvoient quelqu’un.

– Qu’est-ce qu’ils vont faire de moi ?

– Tu es obligée de te présenter demain.

– J’ai envie de démissionner.

– Ce n’est pas le bon moment, Luz. Je dirais même que c’est le pire moment. Travaille comme d’habitude, laisse-leur le temps de te connaître.

– Je ne pourrai jamais reprendre mon fils…

– Ils veulent que tu rendes l’appartement.

– Je m’en occuperai demain.

Dans la mesure où Espinoza était arrêté à l’hôpital militaire avec Contreras et Fernández, Rolf dut parler avec le colonel Pantoja. Il lui expliqua mon problème de logement et celui-ci lui répondit que je devais aller le voir tout de suite.

– Votre chef m’a dit que vous n’aviez pas de logement, m’a dit Pantoja.

– C’est la vérité, monsieur, je n’ai trouvé aucun appartement que je sois en mesure de payer.

– On a prêté à María Alicia un appartement dans la tour 6 de la cité San Borja. Vous pourriez vivre là-bas toutes les trois, par contre, il faut que vous me le disiez tout de suite.

J’ai réfléchi un instant. María Alicia avait refusé de vivre avec mon fils dans le passé, ce n’était pas le moment de raviver les conflits.

– Merci, monsieur, mais j’ai besoin d’un endroit où je puisse vivre avec mon fils.

Pantoja s’est fâché. Il m’annonça en criant que je devais quitter

l'appartement de la tour 12 en une heure.

– Je sais, monsieur, tout est déjà prêt. Je vais le rendre en sortant d'ici.

Je suis retournée à mon bureau, j'ai appelé María Alicia et lui ai demandé si pendant quelques jours je pouvais garder mes affaires dans son appartement. Elle m'a dit que ça ne lui posait aucun problème. Je pouvais même m'installer dans l'une des chambres en attendant de trouver un appartement.

**Démission de Rolf Wenderoth**

Je continuais à travailler. Je n'avais pas de maison. Je restais certains jours chez María Alicia et d'autres chez des membres de ma famille. Au travail, la tension était perceptible. Chaque fois que le téléphone sonnait, j'imaginais que c'était pour communiquer à Wenderoth qu'il avait été renvoyé. C'est bien ce qui a fini par arriver. Non seulement il fut renvoyé, mais en plus son nom figurait sur la liste de ceux qui ne pouvaient plus accéder aux bureaux et aux casernes de l'institution. C'est du moins ce qu'il disait à ce moment-là. Le 1er juin 1992, lors d'une confrontation, il m'avoua qu'en réalité il avait donné sa démission. Il est possible qu'il m'ait caché la vérité à l'époque pour éviter que je ne l'accuse de me laisser toute seule. Le jour de son départ, il me serra très fort dans ses bras pendant que je laissai échapper quelques larmes. Il était en colère et moi, je me sentais orpheline.

Il fut envoyé à titre provisoire au commando d'ingénieurs situé rue Santo Domingo. C'était là que Contreras avait installé ses bureaux. Il devait partir plus tard à l'école d'ingénieurs de Tejas Verdes, en tant que deuxième commandant et gouverneur suppléant du département de San Antonio. C'était un bon poste pour Rolf qui était content de retourner à la vie militaire.

Je continuais à travailler pour la section et l'ENI. Je fus par ailleurs confirmée dans le poste de professeur titulaire de marxisme, en l'absence de Wenderoth. Le cours avait entre-temps changé de nom, désormais il s'appelait « Mouvements subversifs ». Ce changement me donna l'occasion de parler avec Max, qui était toujours à l'ENI mais qui attendait d'un moment à l'autre sa réintégration dans l'armée.

Après le départ de Rolf, une série d'officiers se succédèrent à son poste. D'abord, il y eut le colonel Juan Jara Cornejo, qui assuma par la suite la direction des opérations. Un jour, je trouvai le colonel Daniel Concha dans le bureau.

– Mademoiselle Ana María… Il m'appelait par mon nouveau nom d'emprunt. C'est bien mademoiselle, n'est pas ?

– Oui, monsieur.

– Mais vous avez un enfant, il me semble. Vous êtes mère célibataire, n'est-ce pas ?

– Je suis divorcée, ai-je répondu très calmement. Je savais qu'il avait l'intention de m'embêter, c'était un vieux très désagréable.

– Comme c'est intéressant, Anita. On m'a dit que vous êtes une excellente collaboratrice. Je veux que vous sachiez que votre situation va s'améliorer. Vous vous chargerez de votre section, vous aurez à votre disposition deux secrétaires et vous occuperez le bureau de Rolf Wenderoth. Est-ce que ça vous convient ?

– Si c'est un ordre, monsieur…

Je me suis dit que désormais j'allais pouvoir téléphoner à Rolf par le téléphone ministériel, il y en avait un dans ce bureau.

– Vous pouvez changer de bureau dès maintenant. Vous rédigerez les rapports de presse, comme d'habitude.

– Est-ce que je peux disposer, monsieur ?

– Quelles belles formes, Anita ! L'uniforme vous va à merveille, dit-il en souriant. Ne m'appelez plus monsieur, appelez-moi mon colonel.

– À vos ordres, mon colonel.

– Anita, je sais que le général et le commandant s'occupaient très bien de vous. Mais ne vous inquiétez pas, rien ne changera. Je sais que le commandant Wenderoth vous achetait tous les jours votre petit-déjeuner. Vous avez des soucis d'argent, j'imagine. J'aimerais vous l'acheter aussi.

– Je vous remercie, mon colonel, mais je crois que ce n'est pas la peine, répondis-je sèchement tout en me disant que, si ce connard croyait que je faisais partie des avantages du poste, il se trompait complètement.

Je quittai la pièce avec l'idée que mes rapports avec le colonel allaient être difficiles. Tout le monde savait qui il était, ou disait être, un proche de Pantoja. C'était un motif supplémentaire d'inquiétude.

Rolf m'appelait tous les jours et venait me voir dès qu'il avait un moment. Parfois, nous nous retrouvions chez María Alicia, d'autres fois, dans sa voiture ou quelque part près du quartier général à l'heure où je quittais le bureau. Nous prenions quelque chose dans un café et bavardions.

Je me serrais la ceinture au maximum. Je mangeais à la cantine du quartier général. Je devais faire des économies pour pouvoir payer la caution de l'appartement. J'ai aussi commencé à chercher un institut où prendre des cours du soir. Vers la fin du mois de janvier, Rolf m'a dit :

– Et si tu emmenais ton fils à San Antonio ? Je peux chercher un appartement, il sera toujours moins cher qu'à Santiago. Peut-être que ta mère voudra bien venir habiter avec le petit, je peux m'occuper de la sécurité des deux.

Je lui ai répondu que j'allais y réfléchir.

Le colonel Concha n'arrêtait pas de nous embêter, moi et toutes les femmes du service. Il représentait la caricature du « militaire cavaleur » pour qui un homme ne peut pas laisser passer une femme à côté de lui sans essayer, au moins, de la toucher.

**Parenthèse à San Antonio**

J'ai trouvé un appartement bon marché à Barrancas, près du Gouvernement régional de San Antonio. Ma mère accepta de s'y installer avec mon fils. Ce devait être un peu comme des vacances pour tous les deux. De mon côté, j'avais un endroit où les rejoindre les week-ends et, avec un peu de chance, plus souvent encore.

Rolf m'envoya un camion de l'école d'ingénieurs pour le déménagement. Comme je n'avais qu'un seul lit, il m'en prêta deux autres qui appartenaient au régiment.

Maribel, une secrétaire de la sous-direction envers qui je reste très reconnaissante, me demandait tous les jours :

– Avez-vous où dormir ce soir, Anita ? Venez donc dormir chez moi, mes parents vous aiment beaucoup.

J'y allais quelquefois, mais la plupart du temps, je rejoignais ma mère et mon fils. Rolf m'avait trouvé un abonnement gratuit qui me permettait de me rendre tous les jours à Barrancas. J'arrivais vers 22 heures et je restais un moment avec mon fils et ma mère. Le lendemain, je repartais à 5 h 30 avec le premier bus. À 7 h 30, j'étais au bureau.

J'ai trouvé un institut qui donnait des cours d'informatique près du quartier général. Je pouvais arriver à l'heure, car les cours commençaient à 18 h 30. Je ne pouvais plus rejoindre mon fils tous les jours, si le cours terminait un peu plus tard, je ratais le dernier bus.

J'avais mis toutes mes affaires dans une petite valise que je gardais dans mon bureau. Dans mon sac à main, j'avais toujours des culottes, une brosse à dents et un savon.

La rentrée scolaire a eu lieu le 10 mars, ma mère voulait rentrer à Santiago et je n'avais toujours pas trouvé d'appartement.

Je me suis aperçue que « Pilar », l'une des secrétaires, commençait à sortir avec le colonel. Elle connaissait mes activités, car elle suivait des cours dans le même institut que moi. Aussi, quand le colonel se mit à me donner des travaux urgents juste au moment où je m'apprêtais à partir, je savais qu'il le faisait exprès. Avec l'aide de Maribel qui fermait la porte de l'intérieur, je quittais le

bureau par la porte de derrière, ainsi je n'avais plus à passer devant le bureau du colonel. Mais un jour il s'en rendit compte et il m'obligea à indiquer un domicile à Santiago. Je donnai l'adresse de ma grand-mère. C'était d'ailleurs la vérité, ma grand-mère m'avait loué une chambre chez elle pour que je m'installe avec mon fils. La nuit, le colonel envoyait fréquemment quelqu'un me chercher chez ma grand-mère. Parfois il me faisait attendre, puis s'excusait, car il n'y avait plus d'urgence ; d'autres fois, il me demandait de rédiger quelque note.

Malgré cela, je me débrouillais pour aller en cours, ne serait-ce qu'un moment. J'ai validé quelques matières et pu inscrire mon fils dans une bonne école de Santiago, le Carlton. Malheureusement, elle se trouvait très loin, nous étions donc obligés de quitter la maison avant 7 heures. Le soir, il rentrait seul. Comme nous n'avions pas le téléphone, je lui donnais quelques pièces pour qu'il puisse m'appeler depuis une cabine.

1. Direction du renseignement de l'armée, service inspiré du modèle prussien et créé sous un autre nom en 1901 (différente de la Dina).

**[18]**

## Le CNI ouvre une enquête sur la Dina

Un après-midi, je travaillais à mon bureau quand le colonel Concha est arrivé. Il était accompagné d'Andrés Terrisse Castro, ingénieur informaticien et collaborateur d'Italo Seccatore Gómez à l'unité d'informatique du CNI. Le colonel fit les présentations et me demanda de l'aider, car il avait besoin de comprendre la méthode utilisée pour l'analyse de l'information ouverte.

Andrés vint plusieurs fois à mon bureau, en fin d'après-midi, au moment où j'avais déjà fini mon travail. Quand il eut compris la méthode, il me dit qu'il serait très utile que je rencontre son chef, le major Seccatore. Je lui répondis qu'ils allaient devoir me convoquer officiellement, car je ne pouvais pas m'absenter de mon bureau. Le major et Andrés m'informèrent qu'ils faisaient une enquête sur la Dina. Les questions portaient sur les méthodes de travail. Ils connaissaient beaucoup de détails sur la sous-direction du renseignement intérieur, ce qui m'amena à la conclusion qu'ils avaient déjà interrogé pas mal de monde. Ils tenaient à ce que je donne mon avis personnel sur certains points. Je me suis contentée de répéter tout ce que j'avais déjà dit à la Dina.

Les formes de cloisonnement mises en place par la Dina avaient l'air de les intéresser. Je leur dis qu'en effet le commandant Wenderoth était très discret sur certaines affaires qui devaient rester secrètes. J'eus droit à une parenthèse spéciale concernant l'époque de ma militance politique. Je donnai les mêmes réponses que d'habitude.

## Un autre entretien avec Pantoja

Vers midi, le colonel Concha me fit venir dans son bureau. Il était en colère et prétendait qu'à chaque fois qu'il avait besoin de moi, je n'étais pas à mon bureau. Je lui répondis que son reproche me surprenait, car ma carte de pointage indiquait clairement que j'arrivais tous les jours une demi-heure plus tôt et que je

ne repartais jamais avant 5 h 30. Il a rétorqué que je partais toujours en avance. Comme j'imaginais qu'il savait que je faisais des études, je choisis de lui en parler ouvertement. Il rétorqua que j'avais enfreint gravement le règlement en menant une activité pour laquelle je n'avais pas reçu d'autorisation.

– Colonel, faire des études relève d'une décision personnelle, montrez-moi où il est écrit dans le règlement qu'on n'a pas le droit de faire des études.

Il m'ordonna de me rendre au bureau du colonel Gerónimo Pantoja qui avait lui aussi une série de plaintes concernant mon comportement. Il ajouta qu'à partir de ce jour, je ne pouvais plus continuer à faire des études sans l'autorisation du service.

Le colonel Pantoja me fit attendre un moment devant son bureau. Mireya, sa secrétaire, me servit un café. Puis le colonel Pantoja me reçut, lui aussi avait l'air en colère.

– On me dit que vous partez régulièrement pour Las Rocas de Santo Domingo. Il faut que vous arrêtiez votre relation avec le commandant Wenderoth tout de suite ! C'est un ordre !

À l'époque, j'étais bien plus impatiente, intolérante et véhémente qu'aujourd'hui et la peur me rendait encore plus agressive.

– Mon colonel, ça fait des années que je ne suis pas allé à Las Rocas. Je vais à Barrancas, car j'habite là-bas avec ma mère et mon fils. Vous savez que je n'ai pas suffisamment d'argent pour louer un appartement à Santiago. À Barrancas, c'est nettement moins cher. Quant au commandant, si je vous dis que je n'ai pas de relation avec lui, vous n'allez pas me croire. De toute manière, je crois qu'il s'agit d'une question strictement personnelle, je n'ai donc pas envie de parler de ça ici, dans le service. Si vous avez un problème avec le commandant, je vous suggère de lui en parler. C'est un militaire, comme vous ; moi, par contre, je suis une civile et je n'ai aucune envie que l'armée intervienne dans mes affaires privées.

– Écoutez-moi bien, Luz ! Il s'est levé et s'est mis à crier : Vous ne devriez pas oublier d'où vous venez ! Lors d'un de ces voyages, le MIR finira par vous tuer. Ou alors vous avez déjà oublié qui vous étiez ?

– Je sais parfaitement qui je suis, monsieur. De la même manière que je sais que si l'un de ces jours quelqu'un me tue, ça ne sera pas un membre du MIR.

– Allez-vous-en, espèce d'insolente !

– À vos ordres, mon colonel, au revoir.

En partant, je me rendis compte que les cris du colonel avaient dû parvenir jusque dans l'antichambre, car Mireya, la secrétaire, me regarda avec frayeur.

– Au revoir, Mireya, et merci pour ton café, il était délicieux, lui dis-je en souriant.

En retournant à la sous-direction, je sentis quelques larmes rouler sur mes joues. Comme tant de fois auparavant, je ne ressentais pas de la tristesse, mais une forme d'impuissance. Où aller ? Je n'avais pas de chez moi, il fallait que je le construise. Je devais continuer à suivre mes cours, d'une manière ou d'une autre. Je regardai l'heure. Il valait mieux que j'évite de passer devant le bureau de Concha. Il était 12 h 30, l'heure de la pause. Je devais rejoindre Rolf à quelques rues de là quinze minutes plus tard.

Ils étaient sans doute au courant. Le téléphone ministériel était peut-être sur écoute. J'irais quand même au rendez-vous, il aurait fallu qu'ils m'attachent pour me l'interdire. En traversant la porte de la rue Belgrano, j'ai croisé Sergio, le frère de Rolf, qui faisait toujours partie du CNI. Je lui ai parlé de l'incident avec le sous-directeur. Quand je lui ai dit où j'allais, il a tenu à m'accompagner.

– Je ne vais pas rester avec toi, m'a-t-il dit, je vais juste t'accompagner.

Sur le chemin, Sergio me demanda :

– Il t'a vraiment dit ça, le lâche ?

Sergio dit bonjour à son frère, puis il partit. Nous restâmes dans la voiture de Rolf. Je n'avais que trois quarts d'heure de pause déjeuner. Je lui racontais tout ce qui venait d'arriver. Il essaya de me remonter le moral. Nous nous mîmes d'accord pour nous revoir le samedi suivant. Il viendrait me chercher à l'appartement de Barrancas.

**Le colonel Suau**

Le colonel Juan Jara occupa le poste du colonel Espinoza pendant quelques semaines. Un jour, une note nous informa que le colonel Suau allait remplacer Jara. J'ignore les raisons de ce remplacement.

Carmen Avila, la secrétaire du commandant Arturo Ureta, occupa le bureau de María Alicia. D'après Daniel Concha, le colonel Suau était son ami et aussi un homme de confiance du colonel Pantoja. À plusieurs reprises, je fus convoquée à son bureau. Il commentait longuement les erreurs qu'il découvrait dans mes rapports.

Les années précédentes, je tapais moi-même les rapports et respectais à la ligne les conventions de présentation. Mais depuis quelque temps, une secrétaire tapait les rapports qui émanaient des sous-directions et de la direction des opérations, je ne m'occupais donc plus de certains détails tels que le logo ou la date.

Le colonel m'a appris qu'il fallait écrire l'heure avec quatre chiffres.

– L'heure s'écrit avec quatre chiffres ! pestait-il.

J'optai pour donner mes rapports à une secrétaire qui avait l'air de connaître

les conventions de formatage. Mais à ma grande surprise, les rapports me revenaient couverts de corrections en rouge qui portaient toujours sur la présentation et jamais sur le contenu. Il mesurait la largeur des marges avec une règle. C'était insupportable. Les secrétaires tapaient les rapports angoissées et les rendaient peu avant l'heure limite. Un jour, je demandai un rendez-vous au colonel.

Je lui dis que sa rigueur me semblait absurde et déplacée pour un directeur. Les secrétaires très jeunes tapaient les rapports au bord des larmes. Cette situation était en train de devenir un problème grave. Je lui demandai donc un *memento* détaillé sur les règles de présentation que les rapports devaient respecter. Le colonel n'avait pas ces règles à portée de main, mais il me les ferait parvenir. Il s'en excusa. Plus jamais il ne fit de remarque sur la présentation, il ne me fit jamais parvenir le fameux *memento* détaillé, et ne me salua plus jamais non plus. C'était le type de personnes qui estimait que les rapports trop courts étaient forcément mauvais. Par contre, dès qu'il recevait une longue tartine, il s'écriait : « Ça, c'est parfait ! »

Après le départ de Wenderoth et d'Iturraga, Alejandro est revenu à la sous-direction. Il occupait le poste d'analyste du C 2, c'est-à-dire qu'il était chargé de la Démocratie chrétienne et du MIR. María Alicia resta un moment à la direction des opérations.

J'étais la plus âgée des femmes qui travaillaient dans la sous-direction du renseignement intérieur. Je venais d'avoir 30 ans. Il y avait là des femmes très jeunes, comme Maribel, qui n'avait pas plus de 21 ans et qui faisait encore plus jeune. Comme Daniel Concha les embêtait régulièrement, il était fréquent qu'elles se mettent derrière moi quand nous étions avec lui, comme si elles cherchaient ma protection.

Mes conflits avec Concha, Suau et Pantoja me firent une réputation d'employée difficile à manier auprès de la direction et de femme de confiance auprès du personnel féminin. Peu à peu, les filles ont pris l'habitude de me faire part de leurs problèmes avec leurs supérieurs.

Les trois colonels avec qui j'étais en conflit étaient mon chef direct, le directeur des opérations et le sous-directeur du CNI, c'est-à-dire la hiérarchie au complet. Cette situation était délicate, mais, d'un autre côté, je savais que si je les laissais faire, ils finiraient par m'écraser. J'éprouvais tout de même une certaine lassitude. Jusqu'à ce jour, jamais je n'avais eu autant de mal à me lever le matin. Le soir venu, malgré la fatigue, j'avais du mal à trouver le sommeil. Je tentais les vitamines, ça ne changeait rien. Un matin, je fus tout simplement incapable de me réveiller. Ma grand-mère prévint mes parents, j'avais de la fièvre.

**Instruction et incident avec le colonel Concha**

Ma mère vint me voir et appela le médecin. Mon poumon droit me jouait à nouveau des tours. Le médecin me dit qu'il se chargerait de demander un arrêt de travail. Je demandai tout de même à ma mère de téléphoner au colonel. Mes parents me dirent que, si je restais chez eux, ils pourraient mieux s'occuper de moi et de l'enfant. Nous fîmes le trajet en taxi.

Je prévins Rolf que j'étais tombée malade. Depuis Tejas Verdes, il m'envoyait régulièrement sa voiture avec chauffeur pour que je me rende aux examens médicaux ou alors pour que je continue ma recherche d'appartement sans m'exposer au froid de cet automne particulièrement rigoureux.

Le Vicariat continuait à me chercher, je ne me sentais pas en sécurité chez mes parents. Ma grand-mère informa mes parents que des gens du CNI étaient venus demander de mes nouvelles. Elle leur avait dit que j'étais chez mes parents.

J'ai demandé à ma mère de rappeler le colonel pour lui demander ce qui s'était passé. Elle n'a pas eu le temps de téléphoner, car l'assistante sociale, Sara Aguila, et Alejandra vinrent me voir. Elles voulaient vérifier que j'étais bien malade. J'avais encore un peu de température, je prenais de fortes doses d'antibiotiques et toussais tout le temps. La maladie était évidente.

Le même jour, ma grand-mère rappela pour nous avertir que les gens du CNI s'étaient à nouveau présentés chez elle. Il était question d'un dossier d'instruction. Je me rendis aussitôt chez une tante pour téléphoner à Andrés Terrisse et lui raconter ce qui était en train de se passer. Andrés vint me voir, me demanda de me calmer et d'attendre la fin de l'arrêt de travail. Il en parlerait à Seccatore, le chef de l'unité d'informatique.

De retour au bureau, le colonel me dit qu'il y avait une instruction dans laquelle j'étais impliquée, car un document secret relatif aux Jeunesses communistes avait disparu. Je lui demandai de me dire de quel document il s'agissait, car je ne me souvenais d'aucun « document secret ». En dehors de la partie administrative, je m'occupais uniquement de l'information publique.

Il m'a tendu un document où il était question des activités des Jeunesses communistes à l'étranger. À l'époque, j'avais une mémoire quasi photographique, je lui ai donc aussitôt rétorqué :

– Colonel, jusqu'au moment où je me suis arrêtée, la seule chose que nous ayons reçue sur ce sujet est un article de la revue cubaine *Granma*. C'est dans les archives, mais il ne s'agit aucunement d'un document secret, je l'ai même envoyé à l'unité Caupolicán. Il est fort probable que vous ayez signé ce document, colonel. J'imagine que vous ne me soupçonnez pas d'avoir volé un

pareil document. Si j'avais voulu le faire disparaître, je ne l'aurais jamais envoyé à l'unité Caupolicán. Laissez-moi passer un coup de fil.

Sans attendre sa réponse, je téléphonai à Ketty pour lui demander le livre de rapports. Quand elle l'apporta, je lui dis :

– Ketty, te souviens-tu du document envoyé à Caupolicán sur les activités des Jeunesses communistes à l'étranger ? C'était une photocopie.

– Oui, je le donne tout de suite.

Quelle mémoire, cette Ketty, pensai-je. Concha n'arrêtait pas de remuer sur sa chaise.

– Le voilà, colonel, dit Ketty. Vous l'avez signé le mercredi 7 mars de cette année.

J'ai poussé un soupir. J'étais certaine que derrière ce piège quelque chose se tramait. Leur intention n'était pas de me tuer, mais de me discréditer sur le plan professionnel. Mais leur accusation était sans fondement. Je ne devais connaître leurs véritables intentions que bien des années plus tard.

– Me voilà rassuré, Anita, m'a dit le colonel. Mais l'instruction suivra son cours.

Il mit sa main sur mon épaule. Ce n'était pas un geste de pure cordialité, c'était évident. Je ressentis cette violence qui couvait en moi depuis la première fois où je fus violée. Sans réfléchir, je pris la règle qui était sur le bureau et frappai le colonel. Un trait rouge apparut sur son visage, puis quelques petits filets de sang, la règle avait des bords métalliques. Je pris mes jambes à mon cou. Dans la cour, je me heurtai au major Seccatore. Sans réfléchir, je me mis à le supplier :

– Major, je vous en prie, sortez-moi d'ici !

Il me regarda un peu surpris, mais me conduisit tout de même à son bureau. Il demanda à Patricia, sa secrétaire, de nous apporter un café. Andrés Terrisse entra. J'étais extrêmement nerveuse, j'essayais de leur raconter, mais je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer. Après quelques minutes, je réussis enfin à m'exprimer. Je leur racontai ce qui venait de se passer, je leur dis que j'avais peur, qu'il fallait qu'ils m'aident. Je ne pouvais plus retourner au service du renseignement intérieur.

Italo demanda à Patricia de ne pas lui passer les appels et de dire que je n'étais pas là, si quelqu'un le lui demandait. Ensuite, il téléphona au colonel Patoja pour lui demander de le recevoir. Andrés resta avec moi. À son retour, Italo m'annonça que le problème était réglé. D'après lui, le colonel avait compris la situation et était prêt à m'envoyer au service L-5. Je poussai un soupir de soulagement sans comprendre que j'étais l'objet d'une manipulation qui devait durer des années. Italo finit par me l'avouer en mars 1980.

Je dus quand même retourner au service du renseignement intérieur. D'abord, pour récupérer mes affaires et ensuite, pour faire ma déclaration dans le cadre de l'instruction. C'était une véritable farce. L'officier qui jouait le procureur était le major Bejas. Parcimonieux et respectueux, il s'est limité à poser les questions et à noter les réponses. Je déclarai que si mon but avait été de porter préjudice à l'institution, je n'aurais pas fait disparaître ce document. Surtout que je savais qu'en dehors de la copie, il restait l'original.

L'instruction me dégagea de toute responsabilité. J'ai commencé à travailler au L-5. Je n'ai dit au revoir ni à Concha ni à Suau. Sur ma fiche, ils se permirent d'écrire une petite remarque humiliante : « De manière tout à fait inexplicable, elle ne s'est pas présentée au service au moment de quitter son poste, ce qui constitue un manquement à la plus élémentaire des règles d'éducation. » Ils tinrent néanmoins compte des notes que j'avais obtenues précédemment et me laissèrent sur la liste n° 1.

# TROISIÈME PARTIE
# AVRIL 1978 – JUILLET 1993

**[1]**

Quitter le service du renseignement intérieur me poussa à franchir un nouveau cap. Je restais fonctionnaire du CNI, mais l'idée de rompre avec l'institution avait déjà commencé à germer dans mon esprit. Je n'avais pas encore eu le courage de le faire. Je crois que cette période fut essentielle pour comprendre que, malgré l'ordure que j'étais devenue, il fallait que je me démarque d'eux.

**Dans l'unité informatique du CNI**

Parmi les changements qui se produisirent quand le général Odlanier Mena remplaça Contreras figure la tentative de transformer le L-5 en un centre d'appui à la gestion de la direction. Le major Italo Seccatore fut nommé directeur de cette unité. Il reçut un fort soutien financier du général Mena pour acheter du matériel et engager du personnel.

Le L-5 s'est installé au premier étage d'un bâtiment situé au 69, avenue Vicuña Mackenna. Les locaux furent entièrement rénovés, car à l'époque les ordinateurs nécessitaient des locaux adaptés. On construisit un faux plancher pour installer les câbles électriques. On fournit également au L-5 de nouveaux ordinateurs qu'on avait achetés à l'entreprise Comdat, représentants au Chili de BasicFour. Combat a également formé le personnel. En dehors du commandant et de l'analyste de systèmes, on a fait venir au L-5 un lieutenant et trois programmateurs civils.

Pendant les travaux de Vicuña Mackenna et Belgrano, la direction et le secrétariat ont été transférés à la caserne du CNI située rue Pocuro. Il y avait là aussi d'autres unités techniques telles que double documentation, explosifs, photographie, vidéo, maquillage et d'autres encore. Andrés Terrisse, l'un des programmateurs, et moi-même nous sommes installés dans la « cage », c'est-à-dire au troisième étage du bâtiment de direction du quartier général.

Andrés Terrisse, ingénieur électronique sorti de l'université catholique, fut

engagé par le CNI comme analyste de systèmes pour conseiller l'unité sur le plan technique. Il avait autour de la trentaine, il était intelligent, très travailleur mais atypique. C'est lui qui conçut les systèmes dont le L-5 allait devoir se servir. Il était simple et très engagé dans son travail. Grâce à ses contacts personnels (son parrain était le général Mena), il tissa des rapports entre l'armée et le CNI.

Je ne pense pas que la politique lui importait beaucoup. À vrai dire, je ne le connaissais pas très bien, mais j'ai l'impression qu'il ne lui était pas facile de concilier sa manière d'être avec les tâches que le service lui imposait.

Certains aspects de sa personnalité me plaisaient. C'était une personne extrêmement généreuse, son attitude générale était très différente de celle du personnel, mais son génie professionnel rendait tolérable cette différence.

Le défi technique plongea cet ingénieur dans une dynamique de laquelle il lui était difficile de s'extraire. Je ne prétends pas qu'il était totalement étranger à l'univers politique du CNI, mais plutôt que son investissement était avant tout professionnel. Il était obligé de développer des logiciels pour optimiser la capacité des ordinateurs tant le matériel qu'on utilisait à l'époque était rudimentaire.

Seccatore non plus ne correspondait pas à l'idée que je me faisais du personnel du CNI. Il semblait bien plus impartial et mesuré que les autres officiers. Il respectait scrupuleusement les horaires de sortie, les jours de repos et les vacances du personnel. C'était peu courant dans un endroit où tout le monde souffrait d'une sorte d'addiction au travail.

Italo Seccatore me proposa un poste intéressant, celui d'analyste politique de l'unité. Andrés Terrisse devait concevoir des programmes permettant d'archiver et de traiter l'information, ainsi que de centraliser le travail des unités.

Seccatore et Terrisse m'expliquèrent qu'il fallait tester l'efficacité de la méthode de travail et me demandèrent quelle unité je choisirais dans ce but.

J'insistai sur le fait que le personnel avait beaucoup changé, mais que s'il fallait que je choisisse parmi les capitaines qui avaient été mes camarades à l'ENI, je choisirais sans hésiter Manuel José Provis Carrasco. L'unité Caupolicán s'était toujours occupée des partis de gauche et le capitaine, qui était proche de María Alicia, d'Alejandra et de moi, était quelqu'un de juste, d'équilibré et d'honnête.

Le major convoqua Provis Carrasco, qui dirigeait l'unité Caupolicán à la caserne de Borgoño. Quand le capitaine partit, Seccatore et Terrisse me demandèrent si je savais quelque chose sur le groupe et l'opération Condor. En pesant chaque mot, je leur répondis que c'était un groupement de services de renseignements des pays sud-américains où gouvernaient des régimes militaires.

Par ailleurs, en donnant des cours à l'ENI, je m'étais rendu compte que certains Paraguayens recevaient la formation dispensée par l'école du CNI.

On choisit l'unité Caupolicán pour appliquer le test. En dehors de la reconnaissance à l'égard de la compétence du capitaine, ce choix signifiait que mon opinion était prise en considération. Ce fut, plus tard, un élément décisif dans le choix du CNI de ne pas m'éliminer.

**Tranquillité et instabilité**

J'ai loué une chambre et m'y suis installée avec mon fils. Je devais payer son école, ses dépenses, mes études et bien d'autres choses encore. C'est pourquoi j'ai accepté la proposition d'Andrés de créer avec le personnel qui s'occupait de la saisie de données au L-5 une équipe qui travaillerait les soirs et week-ends à entrer des données pour les banques avec lesquelles Terrisse travaillait en tant qu'associé d'une entreprise privée.

Cette rentrée d'argent supplémentaire complétait mon budget du mois. J'étais obligée de laisser mon fils seul toute la journée et parfois même le soir quand je travaillais à la Banque espagnole ou à la Banque de Talca.

Mon seul repas de la journée était le déjeuner au CNI, mais je ne me souviens pas avoir eu faim. Le personnel de la cantine veillait à ce que mon assiette soit bien remplie, ils ajoutaient parfois quelques victuailles qu'ils récupéraient à la cantine des officiers plus gradés. Andrés Terrisse m'invitait souvent à déjeuner dans l'un des nombreux restaurants de la place d'Italie.

Mon fils Rafael avait 9 ans. J'avais envie qu'il fasse des activités propres à son âge. Je suis donc allée me renseigner au Stade français. La chambre où nous habitions ne se trouvait pas loin. Il commença l'athlétisme.

Le salaire tombait le 18 du mois. Le soir, avec mon fils, nous répartissions l'argent, d'un côté, la somme destinée à payer les factures, de l'autre, celle qu'on destinait aux dépenses. C'est mon fils qui s'occupait de payer les factures, moi j'étais retenue au bureau pendant les heures d'ouverture.

C'était une période apparemment tranquille. Les conflits avec le service du renseignement intérieur et avec la sous-direction étaient derrière moi. J'étais encore en convalescence de mes problèmes pulmonaires. Alejandra et María Alicia avaient été mutées au quartier général. J'ai demandé au major Seccatore comment elles allaient. Je ne cherchais aucune information précise, juste à savoir si elles allaient bien. C'était apparemment le cas, d'après ce que me disait le major.

Wenderoth m'avait dit qu'il semblait que María Alicia ait communiqué au colonel Espinoza certaines informations au sujet de l'affaire Letelier lorsqu'il

était à l'hôpital militaire. C'était du moins ce que l'on prétendait dans les cercles proches de Contreras.

J'ai trouvé irresponsable l'attitude de María Alicia. Je me suis dit que de la même manière que cette information était arrivée jusqu'à moi, elle pouvait parvenir aux oreilles d'officiers subalternes qui maintenaient des liens avec Contreras. S'agissant de nous, les sanctions ne seraient pas purement administratives.

J'avais l'impression qu'à ce moment-là, nous étions considérées comme un « problème délicat ». La manière dont ils comptaient « résoudre le problème » me préoccupait continuellement. Moins je me sentais en sécurité, plus mon désir de démissionner se faisait pressant.

En juin 1978, lors d'une manifestation organisée par l'association des familles de détenus disparus, un groupe de femmes s'enchaîna à une grille. Mon nom fut mentionné dans la presse, car les familles voulaient accélérer quelques procès en cours pour lesquels j'avais été appelée à déclarer en tant que témoin. Parallèlement, j'appris qu'une lettre provenant des tribunaux était arrivée au CNI dans laquelle on demandait si je faisais partie de cette institution. Le CNI répondit par la négative. La direction me suggéra de changer à nouveau de domicile et, si possible, d'utiliser ma fausse identité. Je me servais alors de mon vrai nom, car je ne voulais pas imposer à mon fils une vie encore plus clandestine.

J'ai à nouveau confié mon enfant à son père, afin de replonger dans la clandestinité sans qu'il ait à en souffrir. Ma situation n'en devint que plus instable. J'étais entre les mains de Seccatore et de Terrisse. Les chefs semblaient vouloir nous renvoyer toutes les trois du CNI ou du moins du quartier général. La question était de savoir comment : vivantes ou mortes ? Je pensais tous les jours à Alejandra et à María Alicia et me demandais comment elles allaient.

Je voulais croire qu'Italo Seccatore et Andrés Terrisse étaient de mon côté et qu'ils voulaient que je m'en sorte. Tout ce qui ne cadrait pas avec cette idée et qui tendait à me faire penser que j'étais en train de me faire manipuler, je le mis de côté. Je suivais l'un après l'autre tous leurs conseils.

J'ai demandé au major Seccatore de se renseigner sur ma situation légale. Jusqu'à ce moment-là, je n'avais pas d'identité. Chaque fois qu'on me convoquait pour être interrogée, je me contentais de faire ce que l'institution m'ordonnait. J'envisageais la possibilité de me présenter devant les tribunaux, j'abordai même le sujet avec Seccatore. Il me demanda de le prévenir si je prenais une telle décision. Il me mit en contact avec l'avocat Víctor Gálvez Gallegos, chef du département juridique du CNI, en m'assurant que je pouvais lui parler en toute confiance. L'avocat prit note de ma situation et s'engagea à se

renseigner, ce qu'il fit. Seccatore et Trevisse m'expliquèrent que la position du CNI était la même que celle de la Dina, à savoir que quelqu'un qui appartenait à l'institution ne pouvait pas témoigner.

Quelques jours plus tard, on me convoqua au département juridique. Il y avait là tout un pool d'avocats : Víctor Manuel Avilés Mejías, Guido Poli Garaycochea, Miguel Ángel Poblete, Miguel Ángel Parra Vásquez et Víctor Gálvez Gallegos. Ils répondirent à toutes mes questions. Ils me rappelèrent que je ne devais pas me présenter devant les tribunaux, car si la cause était suivie par un juge expérimenté, je risquais de me retrouver dans une situation délicate, je pouvais très bien être arrêtée et mise au secret.

J'ai à nouveau discuté avec Italo Seccatore et Andrés Terrisse. Je leur révélai qu'avant que Wenderoth ne quitte le CNI, je lui avais demandé de récupérer les déclarations sur lesquelles la Dina avait apposé mes empreintes digitales, c'est-à-dire celles que j'avais signées à l'Hosmil. Wenderoth n'avait rien trouvé. Je leur demandai donc de faire une nouvelle recherche et de supprimer les informations concernant ma famille et moi-même qui figuraient dans les archives de la Dina.

Ils effectuèrent les recherches demandées, mais le résultat fut le même. Je me chargeai personnellement d'effacer les informations me concernant de la base de données. Je ne suis pas certaine pour autant que ces informations aient été les seules qu'ils possédaient.

L'absence de mon fils m'était très pénible, même si sa présence me posait également des problèmes. Je n'avais pas les moyens de subvenir à ses besoins, mais je savais qu'il acceptait les difficultés matérielles tant qu'il avait l'amour de sa mère. Quand il partit pour le Nord, chez son père, je pris une chambre près du quartier général. Mais je fus obligée de déménager assez rapidement. Quand je prenais une douche, la propriétaire comptait les minutes. De plus, elle fermait la porte à clef à partir de 22 heures. En sortant de mes cours, même en me dépêchant, je trouvais souvent la porte fermée à clef. Si je n'avais pas de travail de saisie, il ne me restait plus qu'à passer la nuit au quartier général. Je travaillais un peu, puis dormais assise à mon bureau. Je m'installai par la suite dans une chambre du quartier Bustamante, assez près du quartier général aussi. Je restais là jusqu'au jour où je tombai de nouveau malade des poumons et où je dus retourner chez mes parents.

En réintégrant le L-5 après un long arrêt de travail, je repris mes études, aussi bien à l'institut qu'à Comdat. À la fin du cours dispensé par cette entreprise, on nous fit passer un test d'évaluation. On ne nous donna jamais les résultats, mais Terrisse me dit un jour que le mien ne correspondait pas du tout à l'opinion que je me faisais de moi-même. J'avais bien plus de logique que je ne l'imaginais.

Un jour, Andrés Terrisse me demanda pourquoi je portais une arme. Je lui répondis que c'était l'arme de service qu'on donnait au personnel. En se servant de l'ascendant qu'il imaginait avoir sur moi, il me suggéra qu'il m'était inutile d'avoir une arme si je n'étais pas prête à m'en servir. Je compris que le CNI aurait préféré que je ne porte pas d'arme de service. Son conseil m'inquiéta. J'avais l'impression qu'ils voulaient me retirer tous les attributs qui prouvaient que j'étais fonctionnaire du CNI. Je décidai de jouer le jeu en rendant l'arme. De toute manière, il était clair que je ne m'en serais jamais servi. Je me sentis soulagée, c'était le premier pas pour récupérer ce qui restait de moi-même dans cette histoire. Alejandra et María Alicia n'ont pas apprécié, car mon geste poussa le CNI à leur demander de rendre leurs armes elles aussi.

Je me suis souvenu qu'à un autre moment, il avait été important pour nous qu'on nous donne le même type d'arme qu'au reste du personnel du quartier général. Vis-à-vis de ceux qui ne voulaient pas nous accepter, cette arme constituait un signe de reconnaissance de notre statut de fonctionnaires. Cela permettait par ailleurs de modérer certains signes d'intolérance à notre encontre, du moins en notre présence.

J'eus accès au travail d'Andrés Terrisse. En dehors du système qu'on commençait à tester à Caupolicán, il en existait un autre appelé Lides dans lequel on faisait référence à la liste des disparus.

Je pouvais seulement accéder à l'information publique de la base de données de Lides. Certains noms provenaient du Vicariat, une liste de 479 détenus disparus. Terrisse me dit que dans la mesure où le personnel chargé de la saisie des données n'avait pas encore beaucoup d'expérience, il valait mieux que je m'occupe personnellement de rentrer cette information. Par contre, le personnel de saisie se chargeait de rentrer l'information contenue dans les microfiches de la sous-direction du CNI.

J'ai dit à Andrés Terrisse que l'information sur les détenus de la Dina avait été traitée par le sous-officier Manuel Lucero Lobos. Il n'était pas au courant. J'imagine que pour des raisons de sécurité, il préférait ne pas aborder la question avec moi. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils mettent cette information à ma disposition et je n'ai même pas su si la Dina avait transmis la documentation au CNI. À mon avis, Contreras avait emporté ce genre de documents au moment de quitter le CNI.

**Demande de démission**

J'ignore les autres activités du L-5. Je rentrai dans la clandestinité le 20 septembre 1978 et, à partir de ce jour-là, je me rendis très rarement au L-5. Un

jour, en parlant avec Seccatore et Terrisse, j'évoquai pour la première fois mon intention de démissionner et de vivre avec mon fils. Je me souviens encore des mots que j'employai :

– Je veux être une femme avec un fils et un travail normal qui peut aller tranquillement acheter son pain et faire les desserts que son enfant aime…

Je m'interrompis soudainement. Imaginer mon fils si loin et savoir que je ne le reverrais pas de sitôt m'ébranla, j'étais au bord de larmes.

Andrés a glissé une phrase qu'il devait répéter souvent :

– Italo, il faut trouver un mari à Anita ! Si j'avais un frère ou un ami célibataire, je te promets que je le prendrais par le cou et l'obligerais à t'épouser !

– Tu crois vraiment qu'elle n'est pas capable de se trouver un mari toute seule ? répliqua Italo en rigolant.

Je protestai :

– Je ne veux pas de mari, je veux juste être avec mon fils.

La conversation dériva ensuite vers un autre sujet.

– Tu ferais une bonne femme d'officier, Anita. Est-ce que tu y as déjà songé ? Le problème, c'est que tous ces cons sont déjà mariés.

– Andrés, tu es en train de me dire que la seule possibilité pour moi d'être libre, c'est d'épouser un militaire…

– Je suis en train de te dire que tu ne peux pas continuer comme ça. Tu travailles comme une malade et, en plus, maintenant tu fais des saisies le soir.

Italo est intervenu :

– Anita, tu ne te considères pas libre ?

– Est-ce que je le suis ? Est-ce que j'ai le droit de démissionner, par exemple ?

– Bien sûr.

– Je te présente ma démission tout de suite !

– Anita, ne fais pas ça maintenant, je ne pourrais pas appuyer ta démission.

– Pourquoi ? Tu crois qu'ils ne l'accepteraient pas ?

– Tu es bien perçue par la hiérarchie, Anita, répondit Andrés. Mais ton départ serait prématuré. Ne t'inquiète pas, on va trouver une solution.

Je savais qu'il y avait quelque chose derrière ces mots, mais j'étais incapable de savoir comment je devais réagir. Je voyais toujours Rolf de temps en temps. Il venait à Santiago dès qu'il pouvait. C'était un ami préoccupé par ma situation personnelle. À aucun moment, il ne me demanda de lui parler du CNI ou de lui fournir la moindre information. Rolf ne voulait pas ajouter des risques supplémentaires à ceux que j'encourrais déjà. J'imagine qu'ils savaient que nous nous voyions, les voyages du commandant à la capitale et nos coups de fil

n'étaient un mystère pour personne.

Un jour, Rolf me demanda de l'accompagner voir Manuel Contreras. Il avait été relâché et avait des problèmes de santé. Son bureau se trouvait rue Ricardo Lyon. Madame Nelida Gutiérrez Rivera était avec lui. Apparemment, elle était toujours son assistante, mais après les horaires de travail habituels, car elle avait déjà une boutique – « Mané » – dans le centre commercial au coin des rues Lyon et Providencia.

Quelques jours plus tard, Seccatore et Terrisse me demandèrent si j'avais des nouvelles de Contreras. Je leur dis que j'avais accompagné un collègue qui devait lui parler et que je l'avais salué. Ils ne me posèrent aucune autre question.

Je me suis rapprochée d'Andrés de manière spontanée. Une sorte de relation s'est nouée entre nous et me déboussola encore plus. Il avait l'attitude classique des hommes mariés, il était extrêmement attentionné, mais avec les limites évidentes que lui imposait sa situation. Surtout que sa femme était sur le point d'accoucher. Andrés était un homme très simple dans la vie quotidienne, mais compliqué sur le plan affectif. Je n'ai jamais cru que notre espèce d'aventure pouvait évoluer. Nous passions beaucoup de temps ensemble.

Italo Seccatore me demanda s'il y avait quelque chose entre Andrés et moi. Je lui répondis par la négative. Je lui mentis ouvertement, car il était probable que Terrisse lui en ait déjà parlé. Je tenais toutefois à lui signifier qu'il s'agissait de ma vie privée. Il fit semblant de me croire, car nous avions une relation professionnelle étroite que certaines affinités personnelles rendaient plus facile. J'en parlai à Andrés qui me dit :

– Il t'a donc posé la question ?

Je me disais qu'ils en avaient peut-être parlé, mais je respectai le silence d'Andrés. L'expérience m'avait appris qu'il était inutile de poser des questions. J'avais l'impression qu'ils me manipulaient en provoquant le comportement qu'ils souhaitaient me voir adopter.

Je ne parvenais pas à trouver l'équilibre. J'aurais tellement aimé que l'attitude d'Andrés soit sincère. Admettre qu'il était en train de se jouer de moi me faisait mal. J'essayais de retrouver mon objectivité en restant indifférente à sa stratégie. Je ne voulais plus souffrir.

J'eus la possibilité de prendre des cours de peinture avec madame Matilde Pérez. Ces quelques heures par semaine devinrent une sorte de rendez-vous avec moi-même. Il y avait en moi encore beaucoup de choses que je croyais enterrées et perdues à jamais. J'étais sur le point de toucher le fond, comme à la Villa Grimaldi. Au cours de ces quelques mois, j'ai pu mieux évaluer tout ce que Rolf m'avait donné. Malgré les doutes et les limites, il avait été un véritable refuge pour moi.

Le 11 septembre, une consigne fut déclarée. Tout le personnel, y compris celui de l'unité d'informatique, dut rester dans les bureaux. Italo Seccatore et sa secrétaire déjeunèrent au restaurant car c'était l'anniversaire de cette dernière. Le soir, Terrisse et moi allâmes dans un autre endroit, à proximité. En sortant, nous sommes passés devant une confiserie et Andrés m'a acheté un ours en peluche.

– Quoi qu'il arrive, me dit-il, tu ne seras plus seule !

Ça sonnait comme un adieu. Quelques jours plus tard, je devais apprendre avec beaucoup de peine de quoi il s'agissait. Andrés me demanda de venir à l'unité les jours des Fêtes patriotiques. Je suis restée devant mon ordinateur à corriger un programme pendant qu'Andrés travaillait, tout l'après-midi. À deux reprises, il téléphona à Seccatore, mais je n'entendais pas leur conversation. Il arrêta de travailler vers 18 heures et s'approcha pour me faire une caresse. Il pointa du doigt la paroi de verre et, en me prenant par la main, il m'emmena au bureau de sa secrétaire. Je me laissai conduire par lui. Quand il vit que le bureau de Seccatore était ouvert, il me proposa d'y entrer, mais je refusai. Il m'enlaça et, peu de temps après, Italo entra. Ils quittèrent la pièce tous les deux. Au bout d'un moment, je les suivis. Je croyais encore que la rencontre était fortuite et je décidai d'assumer la situation pour décharger Andrés. Même si ce genre de situation était courante, ils adoptaient une attitude de façade assez prude.

J'ai demandé au major si je pouvais lui parler. Je lui dis que c'était moi qui avais provoqué cette situation, c'était de ma faute, entièrement de ma faute et j'étais prête à l'assumer. Il me répondit que nous aurions l'occasion d'en reparler le lendemain et demanda à Andrés de rentrer chez lui. Ensuite, il me raccompagna chez moi. Le lendemain, j'apportai ma lettre de démission. Je demandai à la secrétaire de me la taper et la remis au major. Andrés ne vint pas au bureau. J'ai essayé de le retrouver, mais je n'ai jamais plus parlé avec lui.

Italo me demanda pourquoi je démissionnais. Je lui expliquai que cela n'avait pas un rapport direct avec le fait qu'il nous ait surpris au bureau. J'admis lui avoir menti, mais je lui expliquai que je ne supportais pas cette intrusion dans ma vie privée, y compris dans ses aspects les plus intimes. J'avais peut-être cherché à le séduire, mais ce n'était pas un comportement intéressé. En dehors des conséquences que cette liaison pouvait avoir dans les vies de chacun, elle ne concernait en rien l'institution. J'avais l'intuition que cette rencontre avait été tramée par eux deux, mais je me gardais bien de le lui dire. J'insistai simplement sur le fait que je voulais ma liberté.

Italo accueillit défavorablement ma démission. En revanche, il m'assura qu'il était sensible à mon désir de changer de situation. Il me demanda de lui laisser quelques jours pour réfléchir. Je voulais qu'il en parle à Pantoja et à Mena pour voir s'ils accepteraient ma démission. Il me dit de ne pas m'inquiéter, je

devais prendre quelques jours de vacances et me reposer, il ne manquerait pas de m'appeler. Je suis allée chez mes parents. J'ai beaucoup dormi, je me suis bien reposée, et même si l'idée qu'ils puissent ne pas accepter ma démission me tracassait, je me sentais soulagée. J'étais à nouveau en train de me battre, non seulement pour rester en vie, mais aussi pour rompre avec le CNI.

Italo me confia ensuite qu'il n'avait pas accepté ma démission, car, « comme par hasard », le général lui avait confié une mission importante dont il voulait s'entretenir avec moi.

C'était la dernière pièce du puzzle. L'institution avait besoin de moi et me demandait de travailler trois ans de plus à l'étranger. Après cette mission, si j'étais toujours en vie, la démission prendrait effet. J'ai donc accepté la mission qui devait s'appeler Opération céleste.

## Les parties d'une identité

À aucun moment, je n'ai dit au major que je savais pertinemment que j'avais été manipulée depuis le début. Je lui ai également caché ma douleur. Savoir qu'Andrés avait joué un rôle dans cette farce me faisait très mal. Mais je dois reconnaître qu'ils ont sans doute pensé que c'était la meilleure chose qui pouvait m'arriver. Peut-être qu'eux aussi redoutaient qu'on ne vienne à m'éliminer. Jamais ils ne le reconnaîtraient, mais ils m'offrirent la possibilité de démontrer au CNI que je ne les trahirais pas.

Quelques années plus tard, quand ils acceptèrent ma démission, Italo et moi évoquâmes cette situation autour d'un verre. Je lui dis exprès :

– Je n'ai jamais réussi à comprendre l'attitude d'Andrés après que tu nous as surpris. Il m'a évitée, alors que je voulais simplement lui dire au revoir. Il n'a même pas pris mes appels.

C'est alors qu'il me dit :

– Anita, je dois t'avouer que je t'ai manipulée…

– C'est bon, maintenant c'est de l'histoire ancienne, lui dis-je en lui coupant la parole. Je suis en vie, j'ai démissionné, c'est sans doute la meilleure fin possible. Je suis restée une année à l'étranger et je n'ai jamais trahi le CNI. Je suppose que cela a été déterminant pour qu'ils acceptent ma démission. Ne m'en dis pas plus Italo, de toute manière je le savais, je l'ai toujours su.

Je ne voulais pas en savoir plus. J'avais atteint mon objectif, je ne faisais plus partie du CNI. J'étais heureuse.

Je crois que mon élimination fut envisagée, mais je ne peux pas l'assurer. D'ailleurs, qui peut assurer quelque chose dans une institution comme celle-là ? En décembre 1989, un officier que je connaissais depuis l'époque de la Dina me

téléphona. Il me raconta qu'en arrivant à son nouveau bureau de la BIE (Brigade d'intelligence de l'armée), au ministère de la Défense, il avait trouvé un papier qui mentionnait une demande du CNI pour obtenir ma carte d'identité.

On me rendit ma carte d'identité quinze ans après me l'avoir confisquée. Au cours de cette conversation téléphonique, l'officier me dit qu'il voulait me remettre quelque chose. Je lui donnai rendez-vous devant la Société chilienne de télécommunications. Il m'emmena ensuite dans un appartement du CNI où j'avais déjà été en 1978.

L'officier me donna un dossier avec toute l'information qui confirmait que j'avais été fonctionnaire de la Dina, puis du CNI. Il contenait mes CV, ma lettre de démission au CNI, présentée en octobre 1979 et acceptée en mars 1980, toutes les cartes d'identité que j'avais eues tant à la Dina qu'au CNI, des laissez-passer, des permis de port d'armes, une carte d'identité et un passeport au nom de Maríana del Carmen Burgos Jiménez, identité sous laquelle j'ai vécu en Uruguay, une autre carte d'identité et un autre passeport au nom d'Ana María Vergara Rojas faits par Carlos Estibil Maguida et Aníbal Rodríguez Díaz à la demande de Rolf Wenderoth. Une troisième carte au nom de Patricia Pizarro faite par Michael Townley à la demande de Manuel Contreras. Une carte d'abonnement pour voyager entre Santiago et San Antonio. Tous les certificats et attestations d'études que j'avais obtenus sous des faux noms à la Dina et au CNI, un passeport et d'autres documents qui prouvaient ma nationalité uruguayenne, des cartes d'accès au quartier général, des photos de mon fils et de parents proches, des photos de moi prises en Uruguay et au Chili, et encore une liasse de documents parmi lesquels on trouvait un CV qui reprenait toutes mes activités depuis 1972 jusqu'à 1980, une lettre d'Italo Seccatore qui demandait que mon CV soit refait sous un autre nom, celui d'Ana María Vergara. Les fonctionnaires des ressources humaines ont accédé à sa demande, mais ont agrafé les deux CV ensemble. C'était très malin de leur part. Il y avait aussi une liasse de documents échangés entre le sous-directeur de l'extérieur et la direction du CNI qui contenait des évaluations tant professionnelles que personnelles ainsi que les inconvénients et les avantages de me tuer au Chili, à l'étranger, ou bien de me laisser vivante et d'accepter ma démission.

Dans l'un des documents, il est écrit que ma démission est acceptée au nom du « plan 2 ». J'imagine que le « plan 2 » en question supposait une forme de surveillance. Le colonel qui me remit ces documents me demanda de les lire, puis de les détruire et surtout de n'en parler à personne, car cela pouvait avoir des retombées négatives sur lui. C'était peut-être une manière de me faire savoir qu'en démissionnant, je l'avais échappé belle, mais que la prochaine fois ce ne serait plus le cas.

**[2]**

## Opération céleste

La préparation de l'Opération céleste me permit de me rendre compte combien le CNI était médiocre. Son seul pouvoir résidait en réalité dans la peur qu'il suscitait. C'était précisément cette médiocrité qui m'avait permis de rester en vie. Il était facile pour moi de paraître « intelligente » au milieu de toute cette force brutale.

Alors que nous planifions l'opération, je constatai avec effroi leur misère intellectuelle. Je n'avais aucune confiance en ceux qui devaient assurer ma protection, aussi demandai-je que les agents de contrôle et de liaison fussent Italo Seccatore et Manuel Provis. Ils n'étaient pas forcément plus compétents, mais ils étaient plus responsables que les autres.

Pour ma sécurité, ils me conseillèrent d'habiter dans une maison qui se trouvait sur le terrain de la caserne Borgoño du CNI. Je pourrais alors recevoir les instructions dont j'avais besoin pour ma mission. Je partis habiter làbas en octobre 1978. Le commandant de la caserne était le major Provis Carrasco.

L'Opération céleste comprenait trois étapes dont la première devait se dérouler à Montevideo. L'objectif n° 1 consistait à parvenir à une déconnexion totale entre moi, le CNI et le pays. Cela supposait un changement d'identité et la mise en place de réseaux de soutien. Cette première étape devait me permettre d'entrer ou de sortir d'Uruguay sans problème, d'obtenir la nationalité uruguayenne et, par la suite, d'entrer légalement dans un autre pays limitrophe.

Les étapes suivantes n'eurent jamais eu lieu, car j'étais rentrée au Chili et j'avais démissionné. Je préfère d'ailleurs ne pas trop en parler car cela risquerait de dévoiler certains points liés à la sécurité nationale.

Je pris un avion de la compagnie Lan Chile pour Montevideo le 11 février 1979, comme c'était prévu. Je partis en essayant de me persuader que même s'ils n'avaient pas accepté ma démission, une fois passées ces trois années, ils seraient obligés de le faire. J'avais au moins la promesse verbale du général

Mena Salinas signifiant que, si je parvenais à survivre, je pourrais quitter le CNI. Je n'avais d'autre choix que d'attendre la réalisation de cette promesse. Il valait donc mieux que je tourne la page et que je regarde devant moi, comme toujours.

Je savais que la première année serait la plus facile. J'allais reprendre des études. Cela devait me permettre d'atteindre les objectifs de la première phase et de mieux me préparer à ma future vie de femme libre.

J'abandonnai les miens, certaine que je reviendrais. Je partis avec deux valises. Une fois à Montevideo, je pris un taxi pour aller au centre-ville. C'était le carnaval et tous les hôtels avaient l'air plein, mais je finis par trouver une chambre à l'hôtel Yaguaron, au coin de la rue du même nom et de la rue Yi.

En regardant le coucher de soleil de ce 11 février, je me souvenais du précédent voyage. Tout avait l'air identique. Je reconnus certains endroits près de la Rambla. À l'hôtel Yaguaron, je m'enregistrai sous mon tout nouveau nom : Mariana del Carmen Burgos Jiménez.

Une fois mes affaires rangées, je partis faire un tour au centre-ville. De retour dans ma chambre, je demandai les journaux et le petit-déjeuner pour le lendemain matin. La femme de chambre m'informa que je pouvais aller au bar où il y avait une télé. Il y avait un festival de la chanson à Piriápolis, une station balnéaire très belle, près de Montevideo. À une table voisine, il y avait un couple avec un enfant qui devait avoir le même âge que le mien. Ce dernier vint me parler. Il s'appelait Alex, mais sa mère l'appelait Alito. Je suis allée me promener avec lui plusieurs fois. J'imaginais que j'étais avec mon fils. Me balader ou aller à la plage avec lui était très étrange. D'un côté, j'avais la ferme intention d'accomplir correctement mon travail et de survivre, mais quand je pensais que j'allais vivre pendant trois ans dans la clandestinité loin de mon fils, j'étais effondrée. Si jamais je venais à être arrêtée dans un autre pays, j'étais sûre que ce serait encore pire que tout ce que j'avais connu avant.

Je me levais toujours de bonne heure en Uruguay. À 7 heures, j'étais déjà en train de faire mon jogging sur la Rambla, la promenade qui longe le Río de la Plata. J'allais jusqu'à Pocitos, je nageais un peu, je me séchais au soleil, puis je refaisais le chemin en courant pour rentrer. J'en profitais pour retenir le nom des rues, des galeries, des commerces. Je devais finir par connaître parfaitement la ville. Ma sécurité pouvait en dépendre un jour ou l'autre. Vers 11 heures, j'étais de retour à l'hôtel. J'achetais la presse uruguayenne et celle d'autres pays sud-américains. Je devais me familiariser avec la réalité des pays voisins. Je m'étais fait une liste de tâches. Je devais chercher un appartement, décider où faire des études, comprendre le fonctionnement du courrier, du télégraphe, du téléphone et prendre une boîte postale. Je devais ouvrir un compte bancaire en dollars avant le 15 mars afin qu'on puisse y déposer mon salaire.

Ce devait être le 13 février. J'avais pris la décision de rester à Pocitos. Je partis nager un long moment, puis je fis de la gymnastique. Le temps était très agréable. Vers 15 heures, alors que je quittais la plage dans le but de mettre une robe par-dessus mon maillot de bain, je pris conscience qu'une petite Fiat blanche s'était garée tout près. Je n'étais pas rassurée, le conducteur me regardait. J'ai essayé de me dépêcher pour attraper le bus qui allait en ville. La voiture s'est interposée. C'était un jeune homme.

– Veux-tu que je t'emmène ? me demanda-t-il en se penchant vers moi.

Je refusai. À l'époque tout étranger me faisait peur. J'étais prise de panique, j'avais envie de fuir, mais il insistait.

– Écoute, je t'invite à prendre un jus de fruit. Là, sur cette terrasse, si tu veux. On parle un peu et après je t'emmène ou tu pars toute seule, comme tu veux.

Je l'observai. Il était assez jeune, autour de 23 ou 24 ans, des cheveux châtains, des yeux clairs, un beau garçon. J'étais déjà plus calme. Visiblement, c'était juste un jeune qui voulait « lever » une touriste sur la plage. Il avait l'air d'un gamin qui conduit la voiture de sa mère.

– Ne sois pas impertinent ! Tu m'empêches de passer.

– Tu n'es pas argentine, tu n'es pas espagnole, laisse-moi deviner, tu es paraguayenne.

Ce n'était pas la première fois qu'on me prenait pour une Paraguayenne.

– Je suis chilienne.

Je m'aperçus que j'étais en train de lui fournir un prétexte pour prolonger la conversation.

– Un jus de fruit, allez ! Ici, ils en font un d'ananas vraiment super !

J'avais souvent peur quand un homme m'abordait dans la rue. J'ai souri en pensant à l'incident du München.

## Un incident au München

En 1978, je travaillais au L-5 et vivais avec mon fils dans la rue Tajamar. Un soir, après le travail, je partis prendre un sandwich et un café au restaurant München. Peu de temps après, un serveur s'approcha avec un apéritif. Je lui dis que c'était une erreur. Très gentiment il me signala que la boisson m'était offerte par des messieurs qui se trouvaient à une table voisine. Deux jeunes hommes levèrent leurs verres en m'adressant un sourire. Ils avaient l'air élégants et séduisants. L'un d'eux se leva et vint vers moi. Je pâlis, j'étais effrayée. Je lui demandai brusquement de partir et j'ordonnai au serveur de m'apporter ce que j'avais commandé. En voyant la frayeur sur mon visage, le serveur me proposa

de changer de table, ce que je fis aussitôt. Je lui demandai également le téléphone afin d'appeler une amie pour lui demander de venir me chercher. Je n'osais pas sortir toute seule. Ensuite j'appelai le major Seccatore qui consentit lui aussi à venir me chercher. Je pensais que ces hommes appartenaient à quelque service secret et qu'ils m'avaient suivie. Les minutes qui s'écoulèrent avant l'arrivée de mon amie Antonella et du major Seccatore furent atroces. Italo m'emmena jusqu'à sa voiture et retourna au restaurant pour parler avec les hommes qui m'avaient abordée. Quand il remonta dans la voiture, il m'expliqua en riant que ces types voulaient juste me draguer. Quand ils virent la frayeur sur mon visage, puis mon amie Antonella, ils ont pensé que j'étais lesbienne ou alors tout simplement folle.

Ce n'était pas le seul incident de ce genre qu'il m'ait été donné de vivre. Quelque chose ne tournait pas rond dans ma vie. Je devais faire quelque chose, je ne pouvais pas continuer à vivre dans ma bulle et à paniquer dès qu'un homme s'approchait de moi. Je décidai d'accepter l'invitation du jeune uruguayen. De toute manière, il semblait totalement inoffensif.

Il alla garer sa voiture et revint en courant. On s'installa à l'une des tables depuis laquelle on pouvait voir la mer. Il s'appelait Roberto Fernández et était encore plus jeune que ce que j'avais imaginé, il n'avait que 21 ans. Il faisait des études dans une école militaire. Je n'ai jamais su si cette rencontre fut vraiment le fruit du hasard, le jeune homme avait de multiples connexions avec l'armée de son pays. Mais cela ne m'inquiéta pas outre mesure. Au moins pendant cette période, ma vie était totalement transparente. J'avais une histoire crédible à raconter, et même si le jeune était en rapport avec le service de renseignements uruguayen et, à travers lui, avec le CNI, la seule conclusion qu'il pouvait en tirer était que je remplissais ma mission correctement.

Je me rendis avec lui au Yacht-club, à la piscine et, un soir, nous naviguâmes avec son père sur le yacht de ce dernier. Nous restâmes en mer un petit moment, je découvris même une île. C'était une manière très agréable de m'apercevoir que je pouvais rencontrer d'autres personnes. Je m'étais délestée de ce qui, à l'époque, me semblait un lourd fardeau : mon nom. Je pris conscience que je n'osais même pas penser à qui j'étais vraiment. Il m'était impossible de savoir ce que je voulais. J'étais une espèce de machine programmée par d'autres, mais là, comme s'il s'était agi d'une erreur de programme, j'étais en train de me rapprocher de moi-même. Je pris peur. Une peur inconnue.

Le 18 février, je faisais mon jogging comme d'habitude, mais, avant d'avoir atteint Pocitos, j'ai marché sur une pierre avec mon mauvais pied et je me suis fait mal au ménisque droit. Je m'assis sur le muret de la Rambla. Je m'inquiétais, car mon genou commençait à gonfler et la cheville me faisait de plus en plus mal

à mesure que les muscles refroidissaient. Au loin, je vis une voiture de police. J'eus des frissons. J'essayai de me calmer. « Ça fait une semaine que je suis dans ce pays, me suis-je dit. Ici, je suis une touriste qui a des problèmes. À qui on demande du secours dans ces cas-là ? À la police, bien sûr ! » J'ai levé les mains et les ai appelés. Ils m'emmenèrent à mon hôtel. Avoir fait appel à la police me semblait si étrange.

**Chez Dolly**

Le mardi 20, je pris une chambre dans une pension de la rue Canelones, à deux pas de l'ambassade du Chili. Un pur hasard.

Madame Dolly vivait de la location de deux vieilles maisons. Dans « la sienne », comme disaient les filles de la pension, il y avait trois ou quatre lits par chambre et une seule salle de bains, quelques pauvres gouttes d'eau tombaient du tuyau qu'elle appelait pompeusement la douche.

– Il ne faut pas faire la cuisine dans les chambres ! clamait Dolly entre mille autres interdictions. Pas de radios ou de magnétophones, pas de sèche-cheveux non plus. Elle prétendait que les vêtements s'abîmaient si on les repassait trop. On avait le droit d'étendre le linge uniquement de midi à 13 heures, car pour monter sur la terrasse il fallait emprunter un escalier et passer par une chambre où habitaient trois autres filles. Malgré la promiscuité, la pension respirait la joie de vivre et la camaraderie. J'étais heureuse de l'avoir trouvée.

Verónica, l'une des filles de ma chambre, avait un fiancé qui vendait des glaces l'été et du café l'hiver. Elle était standardiste à Antel et me proposa d'envoyer des messages au Chili gratuitement. Nous étions dix-sept femmes dans la maison. Je me suis rendu compte que ce groupe que le hasard avait rassemblé était très solidaire et uni. Chacune à sa manière était une « paria », ou avait le sentiment de l'être.

Cette vie commune m'a beaucoup marquée. Ces femmes balayaient les idées chauvinistes qui me poussaient à voir les Argentins, les Boliviens ou les Péruviens comme des ennemis potentiels. Il faut dire que j'avais été élevée dans le culte des grands héros de l'armée chilienne. Ces femmes me firent comprendre qu'au-delà des nationalités, des croyances et des races, l'être humain est partout le même. Je ne pouvais plus regarder quelqu'un comme un ennemi simplement parce qu'il était né dans un autre pays.

Je me rendis à l'ambassade pour me renseigner sur les démarches à suivre afin d'obtenir un permis de séjour, mais sans donner mon identité. J'avais l'ordre de ne faire appel à l'ambassadeur qu'en cas de danger de mort. Toutes les démarches, je devais les faire comme n'importe quel Chilien.

Noemí m'accompagna pour faire la demande de permis de séjour. Mara avait un cousin dans la banque Pan de Azúcar, lequel m'ouvrit un compte en cinq minutes. Tout semblait se dérouler parfaitement, tel que le prévoyait la première étape de l'Opération céleste.

Je me plaisais avec mes nouvelles amies. Pourtant, je me sentais triste, je n'avais pas le droit de leur raconter tous ces mensonges. Si à l'avenir elles m'apportaient leur aide dans l'accomplissement de ma mission, j'aurais l'impression de me servir d'elles.

J'ai commencé à écrire à Rolf Wenderoth. C'était un risque, car on m'avait donné l'ordre de ne contacter personne au Chili. Mais j'avais de bonnes raisons. Je n'avais aucune confiance dans le CNI et je savais que cette période de déconnexion était parfaite pour eux si leur but était de m'éliminer. On pouvait m'arrêter ou me tuer dans n'importe quel pays limitrophe. Je croyais qu'il était important que quelqu'un sache où j'étais et ce que je faisais, même si c'était un militaire. Je savais que Rolf n'appartenait pas au groupe d'officiers proche du CNI. Je savais que si j'avais besoin d'aide, il n'hésiterait pas à me tendre la main dans la mesure de ses possibilités. En plus, j'avais promis que je le contacterais. À ce moment-là, Rolf était gouverneur de Valdivia.

Le lundi 24 février, je me rendis à la poste située dans la vieille ville pour demander une boîte postale pour un an, on m'a assigné la 6 060. Je m'installai ensuite dans un café tout proche pour écrire à « Alfonso González », surnom d'Italo Seccatore, et à « Francisco Valenzuela », surnom de Manuel Provis, mes agents de contrôle et de liaison dans l'Opération céleste. Je leur annonçai qu'ils pouvaient me téléphoner aux bureaux d'Antel.

Les dernières semaines de février semblaient s'écouler lentement. Montevideo somnolait pendant la journée, en fin d'après-midi les gens sortaient de leur torpeur sur les rives de la Plata, afin d'entrer dans la folie des confettis jetés par les reines et leurs comparses. C'était la gaieté délirante des fêtes du carnaval, des vendanges, de la fête des eaux.

Même si à l'époque je ne me considérais pas comme une chrétienne pratiquante, en allant tous les jours à la vieille ville, je pris l'habitude de m'arrêter à la cathédrale. Dans un dialogue « entre amis », je racontais au Christ mes doutes, mes peurs et mes nostalgies.

Après plusieurs démarches (photos, empreintes, entretiens, demandes à la police des frontières), je finis par obtenir un titre de séjour de trois ans. On me donna une pièce d'identité uruguayenne où il était indiqué que j'étais chilienne. Ce n'était qu'un premier pas.

En mars 1979, je m'inscris au Club Neptuno pour m'entretenir physiquement. Je reçus quelques lettres de Rolf Wenderoth qui me disait avoir

ouvert une boîte postale sous un faux nom à Valdivia.

Je liais le compte épargne en dollars où le CNI déposait mon salaire tous les mois (350 dollars, car je donnais 50 dollars à mes parents) au compte courant en pesos uruguayens que j'alimentais en faisant un virement depuis mon compte épargne. Le taux de change m'était favorable.

De temps en temps, je recevais des nouvelles de la direction au Chili. J'allais en cours tous les jours. Mes rapports avec Noemí sont devenus plus profonds, ils ne se sont pas pour autant traduits en confidences de ma part. J'avais confiance en elle, mais je voulais la protéger. Je commençais à rencontrer les amis de Mara. Elle faisait des études à l'école vétérinaire. Ensemble nous allions au Potros Club, un club d'équitation. Je la rejoignis dans un groupe folklorique dont elle faisait partie, appelé Bande orientale.

**Des visiteurs du Chili**

À partir du 28 mars, j'appelais une fois par mois mon chef au Chili. Mon état de santé se dégradait. J'avais peur que mes problèmes pulmonaires ne reviennent. Mais ce n'était pas le cas. On trouva un problème dans l'oreille moyenne qui me donnait des crises de vertige et entraînait des pertes d'équilibre.

Le manque d'intimité dans la pension devint gênant. J'étais obligée de lire et d'écrire au café. Pour la suite, j'allais avoir besoin d'un espace personnel. La direction au Chili me fit savoir par lettre et par téléphone qu'il valait mieux que j'habite seule. Ils me demandèrent de me renseigner sur les prix des locations de meublés.

Le 23 avril, je trouvai un télégramme dans ma boîte.

« J'arrive le 23. Signé Francisco Valenzuela. » C'était donc Manuel Provis qui me rendait visite. Peu après, je réceptionnai un mot où on me demandait d'appeler un certain numéro. L'homme que j'eus au bout du fil n'était pas Manuel Provis ; il me donna rendez-vous devant le monument aux héros de la patrie. Il se présenta sous le nom de major Donoso. L'homme en question m'apportait un cadeau. Il me donna également une enveloppe avec l'argent dont j'aurais besoin pour mon installation et pour payer au moins six mois de loyer. Ils s'étaient dit que cet argent ferait office de garantie pour le propriétaire, qui compenserait ainsi ma condition d'étrangère.

Je ne revis le major qu'une seule fois. Dans un café, je répondis à toutes ses questions concernant mes activités et mes conditions de vie. Je lui expliquai que tout se déroulait comme prévu, sauf sur un point puisqu'on m'avait demandé d'adopter l'identité uruguayenne. Par les voies normales et légales, c'était possible, mais il fallait attendre. J'avais désormais une carte d'identité

uruguayenne, mais sur celle-ci il était mentionné que j'étais chilienne. Il fallait avoir vécu au moins cinq ans sur le territoire avant de demander la nationalité uruguayenne.

Les gens du CNI m'avaient simplement dit :

– Tu prends ton passeport ou ta carte d'identité d'Uruguayenne et tu voyages…

Comme si c'était aussi simple que de changer de robe ou de vernis à ongles. Le major insistait sur le fait qu'il devait bien y avoir un moyen d'y parvenir. Il me suggéra de voler les papiers de quelqu'un et de changer ensuite les noms et les renseignements. Je lui répondis que ce procédé pouvait me permettre de voyager, mais en aucun cas de m'installer légalement dans un autre pays. L'autre moyen d'obtenir la nationalité uruguayenne était le mariage.

Il me demanda si j'envisageais cette possibilité. Je n'avais personne à ce moment-là, mais je lui promis d'y réfléchir. J'avais connu un garçon un peu plus jeune qui semblait intéressé par moi. Ce qu'il aimait le plus chez moi, c'était mon indépendance financière. Il ne travaillait pas et ne faisait pas d'études. Fils unique élevé par sa grand-mère et des tantes, il passait sa journée à dormir, à jouer aux cartes au Potros Club, à jouer de la guitare et à chanter. Il avait une belle voix. Danser dans le groupe folklorique Bande orientale était le seul effort qu'il daignait faire. Sa famille m'avait accueillie très gentiment.

Le major me demanda si j'étais disposée à me marier. Je n'y étais pas totalement opposée à condition de me séparer aussitôt après l'obtention de la nationalité. Mais j'imaginais que cela devait être onéreux, car si le garçon avait l'intention de se faire entretenir, obtenir le divorce risquait de me coûter très cher. D'un autre côté, le divorce justifierait pleinement que je change de pays. Le major me demanda d'attendre leurs directives, il parlerait de cette éventualité à ses collègues au Chili.

Le 1er mai, je quittai la pension pour aller dans un hôtel tout proche. La salle de bains était à côté de la chambre, je pouvais réviser mes cours et écrire mes lettres plus confortablement. Mais cela revenait trop cher et je fus obligée de changer à nouveau pour aller à l'hôtel France situé en face des bureaux de Lan Chile.

Ma nouvelle vie me plaisait, je pouvais étudier et faire du sport, les deux choses que j'aimais le plus. De plus, le fait de ne pas sentir la présence du CNI toujours à mes trousses me soulageait. Mais je savais que je ne serais pas capable de remplir tous les engagements pris avec l'organisation. Peu à peu, le fragile espoir qui m'avait poussée à accepter l'idée que j'étais en train de me « battre pour la patrie » commençait à s'effondrer.

Recevoir autant d'affection de la part de mes nouvelles rencontres me

semblait incroyable et inédit. Penser que ces gens pouvaient me retirer cet amour à la minute où ils apprendraient qui j'étais me faisait souffrir. Je me sentais incapable d'épouser le garçon juste pour obtenir sa nationalité. Malgré tous ses défauts, il ne méritait pas que je me serve de lui à ce point.

Un jour que je marchais sur les berges du fleuve, la nuit tomba et il y eut un orage atroce. De gros éclairs zébraient le ciel noir. Les eaux répondaient par un déchaînement de vagues. Devoir renoncer à nouveau me faisait sentir encore plus petite. Je sentais qu'une fois de plus, j'allais lancer un défi à la mort. J'essayais en vain d'envisager un avenir possible.

Le mardi 17 juin, j'empruntais l'avenue Independencia en rentrant des cours. Tout près de la rue où j'habitais, je restai figée par la surprise. Le capitaine Manuel Provis était là. Je me suis approchée et je l'ai salué. Il m'avait sans doute filée. Nous marchâmes ensemble. Je lui montrai l'hôtel où j'habitais et nous nous rendîmes au restaurant. Je n'ai jamais su où il logeait. Il me dit qu'il passerait me chercher à l'hôtel le lendemain.

Le propriétaire de l'hôtel ne voulait pas le laisser monter, mais il insista en prétextant qu'il était de la famille. Il m'avait apporté un colis que ma famille m'envoyait. Il n'aimait pas l'hôtel, il le trouvait froid, humide et déprimant. C'était vrai. Il me conseilla de trouver un meilleur endroit. Je lui expliquai que je n'avais pas pu trouver un appartement pour le moment et qu'un hôtel plus confortable coûtait trop cher.

Nous nous vîmes tous les jours. Je lui parlai de mes études et lui racontai dans le détail tout ce qui m'était arrivé depuis que nous nous étions quittés à l'aéroport en février. Nous avons parlé de la mort du lieutenant Luis Carevic Cubillos. J'avais lu dans la presse chilienne qu'il était mort en démontant une bombe qu'on avait placée dans la caserne Borgoño du CNI. Provis me répéta la même version, c'est-à-dire la version officielle.

Le vendredi 20, le capitaine Provis me dit au revoir. Il partait le soir même, mais je n'ai pas pu le vérifier. Je me rendis à la poste. Dans ma boîte, je trouvai un mot où on me demandait de me présenter au guichet. On me remit une cassette. Je rentrai l'écouter dans ma chambre d'hôtel. C'étaient mes parents et mon fils. Entendre leurs voix me remplit de joie et d'inquiétude, car ils prononçaient leurs noms et le mien. Cette fois-ci, c'était passé, mais à l'avenir, je ne pouvais plus m'exposer à de tels risques. Je me suis dit qu'en l'absence de Provis, la personne chargée de ma correspondance m'avait envoyé cette cassette sans se demander si elle transgressait quelque règle.

**Voyage à Santiago**

Je me rendis aux bureaux de Lan Chile afin d'acheter un billet pour le lundi suivant. Le dimanche soir, je téléphonai à Italo Seccatore pour le prévenir. Noemí devait garder mes affaires. Elle me prêta un sac de voyage. Je passai au bureau de migration pour enregistrer mon départ. C'était une obligation pour les résidents temporaires.

J'eus une frayeur. Nous avions décollé depuis quinze minutes, quand l'avion retourna à l'aéroport. On nous apprit qu'un oiseau avait abîmé une turbine. À Carrasco, nous attendîmes plus d'une heure dans une salle réservée aux voyageurs en transit. Je me répétais qu'ils n'avaient pas pu arrêter le vol à cause de moi sans parvenir à me calmer. Vivre sous une fausse identité me mettait dans un état d'alerte permanente. Je ne parvins à me décontracter qu'une fois arrivée au Chili. Quand Manuel Provis était à Montevideo, il m'apprit qu'Italo Seccatore ne faisait plus partie du CNI, mais il m'assura que lui-même restait mon agent de contrôle pour l'Opération céleste. Une fois à Santiago, je pris rendez-vous avec Provis et Seccatore. Nous discutâmes de ce qui était arrivé. Je leur donnai mon avis sur les communications et je demandai à Provis un peu plus de sérieux ; j'allais en profiter pour mettre au courant ma famille des mesures de sécurité. Mais il fallait que le CNI soit plus exigeant et rigoureux dans la compartimentation de l'Opération et qu'il respecte les consignes de sécurité. Ils me demandèrent si j'avais des nouvelles de Wenderoth. Je réfléchis et optai pour leur dire la vérité :

– Nous nous écrivons régulièrement.

– Ça peut nuire à ta sécurité, tu ne crois pas ?

– J'ai une confiance absolue en Wenderoth.

– Contreras est au courant ?

– S'il est au courant, ce n'est pas par Wenderoth. J'en suis certaine.

– Tu es vraiment sûre ? Il travaille avec Contreras depuis longtemps.

– Totalement sûre. Ils ont travaillé ensemble à plusieurs reprises, ils sortent du même corps d'armée. Il est ce que vous appelez un officier « contreriste ». Mais où qu'il soit, il ne s'occupe que de son travail, sans penser à Contreras. Quand je lui ai dit au revoir, il m'a même dit : « Ne dis surtout pas à Contreras que tu pars. Si les affaires tournent mal, "Mamo" ne va pas tomber seul, il va essayer d'entraîner dans le trou le plus grand nombre de personnes possible. » Je lui ai demandé : « Mais pourquoi Contreras me voudrait du mal ? » et Wenderoth m'a répondu : « Pas à toi particulièrement, mais au CNI dans son ensemble. Il peut dire par exemple que le CNI aussi monte des opérations à l'étranger. » J'ai admis que son conseil était très approprié.

– Tu vas continuer à lui écrire ?

– Dans cette première étape au moins, tant qu'il le voudra. Après, je ne sais

pas. Mais je ne sais même pas si j'écrirai à ma famille dans les étapes ultérieures.

Italo Seccatore me dit que ma position lui paraissait très raisonnable.

Je partis en me disant que je prolongerais mes études pour avoir le temps de réfléchir un peu plus. Mais une chose était sûre, je devais faire face aux risques inévitables et me garder d'en ajouter d'autres. Ils me dirent qu'ils n'informeraient pas la hiérarchie de mon voyage. Après le déjeuner, je me rendis à Lan Chile pour réserver mon billet de retour.

**De retour à Montevideo**

De retour à Montevideo, ma décision était prise, j'allais présenter ma démission au CNI avant le début de la deuxième étape. Je ne me sentais pas la force de démissionner immédiatement, j'étais trop seule. Je comptais m'accorder quelques mois pour rassembler mes forces et mettre de l'ordre dans mes idées.

En août et en septembre, le salaire fut mis sur mon compte avec beaucoup de retard. J'écrivis à Santiago mais n'obtins pas de réponse. Quant à ma situation personnelle, celle qui envisageait avec le plus d'enthousiasme mon éventuel mariage était ma future belle-mère. Elle se comportait comme une mère avec moi et tenait à ce que j'épouse son fils Marcelo.

Avec un couple d'amis, Leo et Alicia, je me rendis deux fois à la Capatacia de Santa Teresa, un fort militaire situé près d'El Chui, le long de la frontière avec le Brésil. Nous avons visité des forts aux miradors crénelés. J'ai regardé vers le continent et j'ai vu des troupes de chevaux se frayant un passage à travers la prairie, en direction de l'Atlantique si bleu. Je restais prisonnière de ma peur. Je visitais la chapelle, parcourais les chambres et les sous-sols. Je vis les menottes assujetties par des grosses chaînes aux murs de pierre et j'eus froid. Je sortis rapidement et, une fois dans la cour, mon regard se heurta aux poteaux de torture. Je pensais à d'autres prisons, à d'autres attaches. Je pouvais presque entendre les plaintes. Je pensais aux Portugais ou aux Brésiliens capturés par ces « braves gauchos », comme disait Leo en racontant leurs prouesses militaires. Cet endroit et les centres de détention de la rue de Londres, de la rue José Domingo Cañas et de la Villa Grimaldi formaient un seul et même lieu.

Mon inquiétude grandit. Je pris la décision de voyager pour chercher l'oubli, de m'assommer à coups de paysages, d'air, de soleil, de beaux couchers de soleil. Mais c'était impossible. Les eaux bleues, profondes et intenses de l'Atlantique étaient pleines de larmes. Toute ma fragilité affleurait, je sentais chaque centimètre de ma peau se répandre en larmes.

Je suis allée à Pan de Azúcar avec Mara, puis à Piriápolis. Je regardais

Marcelo et me demandais : « Est-ce que je vais pouvoir vivre avec lui ? » Je savais que ce n'était pas possible. En plus, s'il m'arrivait quelque chose, lui aussi courrait des risques, lui, sa famille et mes amies. Dans la deuxième étape de l'Opération céleste, est-ce que j'allais réussir à considérer comme ennemis les gens qui n'étaient pas nés sur le même sol que moi ? C'était impossible. Le fait de voyager, de redécouvrir la nature, de fuir les personnes et les affects précipitait mon départ. Ma sensibilité était à moitié réveillée, car la digue qui contenait les souvenirs n'était pas encore submergée. J'essayais de combler mes manques en me remplissant de la nature généreuse de l'Uruguay et du Brésil, je parcourais la côte depuis Montevideo jusqu'à Punta del Este, mais le processus de départ semblait irréversible. L'affection témoignée par des inconnus avait réveillé mon désir de vivre, il fallait que je démissionne.

C'était déjà bien d'être capable d'en envisager cette possibilité, mais je n'étais pas capable de décider ce que je voulais faire concrètement dans la vie quotidienne. Tout, depuis le dentifrice jusqu'aux cigarettes, dépendait de l'histoire que je m'étais fabriquée. Tout contribuait à m'éloigner de moi-même, les vêtements sans étiquette, les valises vides de souvenirs, les lettres déchirées pour n'exposer personne. J'étais une femme avec un nom usurpé qui ne me disait rien. Je voulais retrouver mon propre nom, mais sans le fardeau qui lui était lié. Je n'avais pas réussi à enterrer mes souvenirs sous mon nom. Je me répétais sans cesse : « Je dois rompre avec le CNI. » Je ne savais pas ce qu'il pouvait y avoir au-delà. Et si je faisais un effort, j'imaginais un lieu terriblement aride. « Tant pis, je planterai des fleurs, me disais-je, même si je dois les arroser avec mon propre sang. À l'avenir, il y aura du soleil dans la journée et la nuit une immense lune. »

Je devais mettre de la couleur dans mon être sans nuance. Ma vie ne pouvait pas continuer à être un rôle ou une simple mission.

En septembre, le major Donoso me rendit à nouveau visite. Il me dit qu'en décembre, j'allais avoir des nouvelles. Je lui parlai directement de Manuel Provis, mais il se montra évasif et je préférai ne pas insister. Le major n'était peut-être plus au CNI, la seule manière de le savoir était d'aller au Chili.

## Retour au Chili

Je repartis au Chili le 12 octobre 1979. Je pris contact avec Seccatore et Provis. Mes supputations étaient bien fondées. Ils avaient été écartés de l'Opération céleste. Ils me mirent en rapport avec celui qui, désormais, était mon chef, le colonel Arturo Ramón Ureta Sire.

Ureta était satisfait de mon action. Il prit les certificats et ma carte d'identité

uruguayenne pour les montrer au général Mena. Celui-ci était d'accord pour passer plus tôt que prévu à la deuxième étape. Un deuxième rendez-vous fut fixé. Ureta m'informa qu'il y aurait une réunion pour régler les détails. Je demandai simplement :

– Colonel, comment vais-je faire pour entrer dans les autres pays ?

– En tant que citoyenne uruguayenne.

– Et comment je fais pour obtenir les papiers ?

– Tu les voles et tu mets ta photo.

– Et une fois sur place, est-ce que j'aurai un permis de séjour ou bien je vivrai dans l'illégalité ?

– Tu auras un permis de séjour, bien sûr.

Je ne connaissais même pas les démarches qu'il fallait faire dans les autres pays pour obtenir un titre de séjour.

J'annonçai à Seccatore que je comptais renoncer. Je lui expliquai que je n'avais aucune confiance en mes nouveaux chefs. J'avais par ailleurs des problèmes personnels. Je lui racontai le plus précisément possible ma conversation avec Ureta, puis je lui demandai si, d'après lui, ils accepteraient ma démission ou bien s'ils me tueraient.

– Si tu étais ma sœur, m'a-t-il répondu, je te conseillerais de démissionner.

Ma lettre de démission suscita la colère d'Ureta Sire. Il me parla du temps et de l'argent investi. Je lui répondis que cette étape de déconnexion allait me permettre de vivre au Chili. Il me dit simplement qu'il en parlerait au général Mena et qu'il me préviendrait.

Plusieurs mois s'écoulèrent pendant lesquels je n'entendis pas parler du CNI. En attendant une réponse, je me disais que mon avenir était en train de se jouer à ce moment-là. J'allais enfin savoir s'il y avait pour moi une vie possible en dehors du CNI. Mes parents étaient heureux que je sois rentrée à la maison. J'allais essayer de me réinsérer, c'était du moins mon désir.

## La mort de Ricardo Ruz

Le 29 novembre, un article parut annonça la mort de Ricardo Ruz. D'après *El Mercurio*, il serait mort la veille dans un affrontement avec les forces de l'ordre. Ricardo avait sur lui de faux papiers où j'apparaissais comme son épouse.

Le CNI se servit de la mort de Ricardo pour me faire peur et m'obliger à retirer ma démission. Provis n'était pas à la Dina au moment où j'avais été arrêtée, il ne savait pas grand-chose de mon fils et croyait que Ricardo était le père. Manuel Provis et Carlos Estibil m'interrogèrent. Frappée par la mort de

Ricardo, je pris la décision de faire face à la situation. Je parlai avec Seccatore de l'article paru dans le journal et lui dis que, quoi qu'il puisse arriver, je ne comptais pas retirer ma démission. Il me conseilla de me mettre en contact avec la centrale d'opérations du quartier général. L'officier était une « vieille connaissance ».

Il s'agissait de Ferrer Lima. Il me dit au téléphone qu'il passerait chez moi. En lui parlant, je compris que nous avions beaucoup changé. Désormais, il y avait un abîme entre nous deux. Max me parla de la mort de Ricardo et me demanda ce que je ressentais.

– Beaucoup de peine, lui ai-je répondu.

Cela ne lui a pas plu. Il m'a dit qu'avoir de la peine pour ce délinquant était une forme de trahison. En réalité, j'avais de la peine pour deux personnes : pour Ricardo et pour Max qui, décidément, ne comprenait rien.

Si, au cours de ces années, Ricardo avait pensé à moi, ce devait être pour se dire : « Quelle salope ! », et Max m'accusait de trahison parce que je ressentais cette douleur. Mais après tout, les deux voyaient juste, j'étais doublement traîtresse, c'est-à-dire une sorte de néant. Sans colère, j'ai dit au major que cette fois-ci je ne céderais pas sur mon droit aux pleurs. Ricardo était la seule personne que j'avais peur de croiser, pas parce que j'avais peur de lui, mais parce que j'avais honte de moi. Même si j'étais une ordure, je n'aurais jamais pu faire du mal à Ricardo. Alors, ce n'est pas pour faire plaisir à de douteux amis que j'allais cacher mes larmes et la peine que sa mort me causait.

Il resta silencieux un long moment, puis il dit :

– Luz, je suis content de te revoir. Ça fait si longtemps qu'on se connaît. Plus de cinq ans. Tu as gagné en assurance et tu t'es embellie. Chaque fois que je te revois, je te trouve plus intéressante.

Il saisit ma main. Je le regardai pleine de colère. Est-ce qu'il pensait me faire changer d'avis en me parlant de la sorte ? Il pouvait toujours attendre. Je n'appréciais pas qu'il prenne ma main. Ce n'était plus une main amie. Son revirement était si grossier, si offensif, si grotesque. Il poursuivit son laïus :

– Je ne savais pas où tu étais. Quelqu'un m'a appris que tu étais partie en mission à l'étranger. Je lui ai dit : « Elle saura se débrouiller, c'est mon élève. »

Il se leva en riant et me demanda de me lever à mon tour.

– Major, je vous ai appelé parce qu'on m'a dit que vous alliez me donner des instructions.

Il se rassit. Ses yeux avaient rapetissé et perdu leur douceur. Ses lèvres minces et pincées lui faisaient comme une balafre sur la figure.

– Bien sûr, j'en informerai ton chef. Sois prudente. Ne te montre pas en public.

« Alors, comme ça, il ne lui a encore rien dit ? Mais pourquoi est-il venu ? » me suis-je demandé. De nouveau, il essaya de se rapprocher. Il me dit qu'il était heureux de voir que je pouvais exprimer ce que je ressentais intérieurement. C'était un pas énorme. En ce qui le concernait, mon refus ne lui plaisait pas trop, mais il était content pour moi.

En fin de compte, la seule chose certaine était que Ricardo était mort. J'étais au plus mal et j'avais peur, mais au moins j'étais en train de rompre avec le CNI.

**[3]**

## Rencontre avec Juan Manuel

Heureuse d'avoir présenté ma démission au CNI, mais dans la crainte qu'ils la refusent ; bien que déterminée à camper sur mes positions, j'essayais de passer beaucoup de temps avec mon fils Rafael. J'ai aussi repris la peinture. Comme j'avais besoin d'argent, je commençais à chercher du travail.

Attendre la réponse du CNI pendant des mois et prendre conscience que j'étais en train de m'opposer à eux déclencha chez moi une réaction allergique. Je suis allée voir le docteur Roberto Lailhacar. Il insista beaucoup sur les causes psychologiques de mon allergie. Je n'arrivais pas à le voir comme un médecin, je pensais qu'il cherchait surtout à se faire une opinion sur mes perspectives en dehors de l'institution. Je n'exprimais aucun ressentiment, j'aspirais surtout à mener une vie normale.

Je n'avais aucune pièce d'identité, de sorte que la seule chose que je pouvais faire était de donner des cours particuliers de gymnastique d'entretien et faire des massages amaigrissants. Grâce à ma cousine Elda et à mon amie Gloria qui en parlèrent autour d'elles, j'eus vite plein d'élèves.

En janvier 1980, je rencontrai Juan Manuel, l'homme qui est aujourd'hui mon mari. Il connaissait ma situation. C'est même la première personne extérieure au CNI à avoir un peu connu mon passé. Je dus lui dire que je n'avais pas de papiers et je lui ai montré les diplômes que j'avais obtenus dans mes cours d'informatique, ils étaient au nom de Mariana Burgos. Il se débrouilla pour me trouver un travail dans une entreprise privée.

Quand le CNI m'informa, au mois de mars 1980, que ma démission avait été acceptée, j'étais déjà en train de travailler. Ce travail était important pour moi car, en dehors du salaire, il m'assurait une existence légale.

Je consacrais mes moments de loisir à la peinture. J'écrivis également quelques nouvelles que personne n'a lues et qui, avec le temps, se sont perdues. Ces activités répondaient à un besoin, encore timide, de m'exprimer.

En mars, je commençais à donner des cours d'informatique dans un institut, puis je me suis chargée de ses relations publiques et j'ai abandonné mon premier poste. Le fait de pouvoir faire quelque chose qui me plaisait sur le plan professionnel et de devenir indépendante me donnait la sensation de renaître. Il y avait juste deux choses qui me pourrissaient la vie : ne pas avoir de papiers et mon pied droit, qui rendait pénibles les activités qui m'obligeaient à marcher. La peur ne m'avait pas quittée. Je devais faire un effort sur moi-même pour me déplacer dans Santiago quand mon travail me l'imposait.

J'avais l'impression d'ouvrir un livre dont les pages étaient encore blanches. Avec l'homme que je devais épouser plus tard, nous avons commencé une relation de couple. Une série de symptômes qui ne s'étaient jamais manifestés auparavant apparurent. J'avais l'espoir de vivre à nouveau avec mon fils Rafael, mais j'étais loin de pouvoir lui donner la sécurité que son père et sa nouvelle épouse lui garantissaient. Ils constituaient un vrai foyer, alors que moi je vivais au jour le jour, sans oser me demander ce qui arriverait le lendemain. Mais j'étais tout de même sur la bonne voie.

En dehors de nos sentiments réciproques, le soutien et la compréhension de Juan Manuel furent précieux. Tout cela était nouveau pour lui. J'ai même l'impression que Juan Manuel découvrit ce que c'était que d'avoir des problèmes le jour où il m'a rencontrée. Ma première réaction fut le besoin impérieux et compulsif d'être aimée et surtout protégée. La tendresse donnée et reçue me rendit de plus en plus fragile et dépendante. Mon exigence était démesurée. Loin de Juan Manuel, je me sentais plus désemparée que jamais.

Notre relation devenait plus intime. Entre nous surgit une confiance énorme qui rendait plus fluides nos échanges. Mais, bien sûr, je ne pouvais pas éviter que le passé ressurgisse. Souvent, certains détails me ramenaient au passé et me faisaient penser à des choses arrivées pendant ma captivité. Je perdais pied et il m'était difficile de retrouver le présent. Avec tendresse, Juan Manuel m'y ramenait petit à petit. Nous savions tous les deux que j'avais besoin d'aide, mais je n'osais pas aller consulter un spécialiste, car j'avais peur de parler. Il m'était difficile de croire que je pouvais me confier à quelqu'un. Ces difficultés que nous avons traversées sans aide extérieure ont nui à notre relation. Aucun de nous deux ne savait comment faire face à cette nouvelle situation et notre couple s'est fissuré.

Aux peurs que je nourrissais se sont ajoutées quelques manifestations somatiques. J'avais toutes sortes de symptômes : de la tachycardie, des nausées, des vertiges et à nouveau un ulcère. Je consultais un médecin que j'appellerai ici « Marcos ». Je pris conscience qu'il me soignait de manière « spéciale ». Nous étions toujours perçus Juan Manuel et moi comme un couple, notre relation était

formelle, mais chaque jour plus tendue. Un jour, j'ai raconté à Juan Manuel que j'avais rencontré quelqu'un d'autre, mais que s'il voulait que nous essayions de sauver notre couple, j'étais prête à le faire. Nous étions au Burger Inn de la place d'Italie. Juan Manuel but lentement son café, puis il me dit qu'il valait mieux qu'on en reste là, c'était mieux pour tous les deux. Je partis avec un profond sentiment de tristesse et d'échec.

Je portais l'entière responsabilité de cette rupture. Aujourd'hui, je m'aperçois que ce qui m'attirait chez Marcos, en dehors de son intelligence, c'était son côté affectueux. Le début de notre relation fut très beau. Marcos était le genre d'homme qui, en sortant de l'une de ses cliniques, pouvait prendre le métro et entrer en courant dans mon bureau pour m'embrasser et me dire : « Je t'aime », avant de repartir aussi vite. Sa manière d'être inhabituelle m'a conquise. Notre relation dura huit mois. Au bout de quelque temps, il m'avoua qu'il était marié. Une fois l'enchantement initial passé, je me suis aperçue que cela ne pouvait plus continuer. À cette époque-là, je n'avais aucun respect pour la famille et encore moins pour le mariage, par contre, je ne voulais pas être « l'autre femme ». Ce n'était pas un problème de conscience, je ne voulais pas avoir à me cacher et à vivre d'heures volées à son ménage. Notre relation prit fin de manière abrupte, j'ai fait des choses que jamais je n'aurais cru faire. Je suis allée chez lui et j'ai parlé à sa femme. Aujourd'hui, je le regrette.

J'étais blessée et encore plus seule qu'avant. J'avais davantage conscience de mes limites. Je me suis réfugiée dans mon travail. Le passé n'existait toujours pas.

Juan Manuel m'annonça que lui aussi se sentait seul. Nous avons donc réuni nos deux solitudes et avons continué à travailler ensemble.

## À nouveau, la clandestinité

En mai 1982, je reçus un message. En voyant le numéro, je compris qu'il provenait du CNI. Le colonel Gustavo Rivera voulait me parler.

Il me signala que la police judiciaire me cherchait, ils avaient l'ordre de m'arrêter pour me mettre à la disposition des tribunaux. Quelqu'un avait prévenu le CNI. Je reçus l'ordre de passer dans la clandestinité. J'expliquai au sous-directeur du CNI que j'avais un travail, mais il fut très clair : je ne pouvais pas permettre qu'on me retrouve. Je me rendis à l'institut où je travaillais, pris mes affaires et partis. À quelques mètres de là, je pus voir dans le rétroviseur qu'une voiture de la police judiciaire s'était arrêtée devant l'institut. J'ai aussitôt appelé Juan Manuel.

Je pris quelques affaires et quittai l'appartement où j'habitais pour fuir

Santiago pendant quelques jours. À mon retour, Juan Manuel m'aida à échapper à la police. Il prit le reste des affaires de chez moi et rendit l'appartement à la propriétaire. Alejandra, qui avait aussi décroché du CNI, m'accompagna et m'apporta son aide.

**Joies et peines familiales**

Début juin 1982, Juan Manuel loua un appartement et nous nous installâmes ensemble. En octobre, j'appris que j'étais enceinte. De cette époque, je ne garde que deux impressions fortes et opposées : d'un côté la peur d'être retrouvée par la police, le Vicariat ou les tribunaux ; de l'autre, la joie de sentir que mon deuxième fils grandissait dans mon ventre. Vouloir cet enfant me donnait des forces, je me sentais revivre. Je pris soin de moi, car je n'étais plus si jeune. J'avais 35 ans au moment de l'accouchement. Je priais et demandais à Dieu de faire que mon fils soit en bonne santé.

Mes deux enfants sont nés dans des conditions semblables ; dans les deux cas, je me sentais seule. Avant la naissance de l'enfant, Juan Manuel et moi avons de nouveau rompu. Je suis allée vivre près de chez mes parents, dans le quartier de Bellavista.

Mon fils est né le 16 juin 1983. Nous l'avons appelé Juan Manuel, comme son père. Suite à cette naissance, nous avons essayé de recoller les morceaux, son père et moi. Je suis entrée encore plus profondément dans la clandestinité. Je ne voyais personne en dehors de mes parents et de mon fils aîné, qui avait alors quinze ans. Il accueillit son petit frère avec beaucoup d'affection.

J'étais si accaparée par mon bébé que le passé n'existait pas. Mon couple connaissait des hauts et des bas et notre situation économique laissait à désirer. Juan Manuel devait subvenir aux besoins de deux maisons, il avait quatre enfants par ailleurs. Pour essayer de gagner un peu d'argent, je fabriquais des peluches. Je vendis le seul objet de valeur que je possédais : une bague de diamants avec des saphirs bleus. Avec cet argent, j'achetai une machine à coudre, des tissus, des peaux et bien d'autres choses encore pour fabriquer des peluches. J'ai réussi à faire vingt douzaines de Dingo, de Mickey, de Schtroumpfs, de chiens, de cygnes. J'en laissai douze douzaines dans une boutique et j'écoulai le reste moi-même.

Je ne pouvais plus m'occuper autant de mon fils. Il refusait de manger et nous dûmes consulter un pédiatre qui nous conseilla de l'inscrire dans une crèche. Nous avons suivi son conseil. L'assistante maternelle se rendit tout de suite compte que mon fils refusait de manger. Je pris rendez-vous avec une psychologue, Ana María. La rencontre avec elle fut très belle. Ana María avait

fait ses études dans une école où j'avais été chargée des activités sportives. Elle surveilla le développement de mon fils et nous invita à participer à une école de parents. J'avais peur d'y aller, mais nous l'avons quand même fait. Ana María nous aida à intégrer le groupe. J'étais heureuse d'échanger avec d'autres personnes, même si c'était sous une identité incertaine. Je ne mentionnais jamais mon nom.

Pour m'aider, Ana María et sa collègue Verónica me donnèrent leur thèse à taper et me recommandèrent à d'autres personnes. J'ai commencé à taper les travaux de certains élèves qui finissaient leurs études de psychologie.

Ana María me mit en contact avec l'une de ses professeurs pour que je suive une thérapie. Elida était alors professeur de psychologie comportementale à l'école de psychologie de l'Université du Chili. Elle m'a beaucoup aidée sans jamais me faire payer. Elle me fit comprendre que je devais m'ouvrir à ceux qui m'étaient chers, même si mon avenir restait incertain. Je n'étais pas capable de suivre son conseil, mais je pouvais à nouveau circuler dans les rues de Santiago, même si c'était juste pour aller à la crèche. Je voulais croire que je pourrais un jour vaincre ma peur. Avec Elida, j'appris à accepter ma peur comme quelque chose de réel.

Avec l'aide de ma cousine Elda et de ma mère, j'ai loué un local dans le quartier de Bellavista. Début 1987, nous installâmes une marqueterie avec Juan Manuel, que je dus fermer le 19 octobre de la même année. Juan Manuel avait récupéré ses quatre autres enfants et il m'était impossible de m'occuper à la fois de la maison, de la boutique et de l'atelier de marqueterie.

Vivre tous ensemble fut une expérience très forte. Nous inscrivîmes les enfants à l'école des pères dominicains. Avec Juan Manuel, nous découvrîmes combien il est important de rester unis. Nous trouvâmes auprès du père Gerardo, prêtre dominicain, un appui fondamental.

Notre vie changea radicalement. Il n'est pas facile d'accueillir quatre enfants d'âge et d'habitudes différents. Rien de ce que nous possédions n'était adapté à notre nouvelle vie, même les casseroles étaient trop petites. Nous étions passés d'une famille de trois personnes à une de sept, plus une femme de ménage.

## Le père Gerardo et ma conversion

Je commis les erreurs classiques d'une femme qui devenait d'un coup responsable de quatre enfants. Nous vivions des moments difficiles, mais Juan Manuel restait à mes côtés. Je crois que nous avons beaucoup appris de ces moments de crise. Je souffrais, car je ne pouvais pas éviter de sentir plus d'affection pour mon fils que pour les autres enfants. Le prêtre m'aida peu à peu

à comprendre que cette préférence était normale. Grâce à lui, je pus descendre au plus profond de moi-même et sentir que j'étais chrétienne. Cette conversion est l'une des plus belles choses qu'il m'ait été donné de vivre.

Affligée et malade, j'ai commencé à chercher Dieu, mais j'avais du mal à croire qu'il existait vraiment. Je me suis procuré un exemplaire du Nouveau Testament et j'ai commencé à le lire. Je regardais le Christ et la Vierge en face de ma fenêtre avec désespoir et les suppliais de dissiper mes doutes. Je voulais croire en l'existence de Dieu, mais c'était impossible.

J'étais malade, j'avais des maux de tête très forts, des problèmes d'équilibre, j'étais tellement désespérée que j'en perdais connaissance. J'ai consulté plusieurs médecins, rien ne soulageait mes douleurs. Un jour, j'ai pris un livre au hasard qui parlait de la vie de Saint François d'Assise. La lecture augmentait mon malaise, mais je ne pouvais laisser le livre avant de l'avoir fini. Au milieu de l'angoisse que me causait la douleur physique, j'ai commencé à me souvenir de mes jours à la Dina. Ces fugues vers le passé devinrent de plus en plus fréquentes et longues, c'était une sorte de délire. Un jour, j'ai demandé à Diego, l'un des enfants les plus âgés, d'aller chercher le prêtre.

Le père écouta ce mélange de douleur et de honte qui accompagnait mes paroles. Il m'administra le sacrement de l'onction qu'on réserve aux malades et me donna l'eucharistie. Ana María, la psychologue de la crèche, demanda à Juan Manuel d'appeler un ami neurologue. Après plusieurs consultations et examens, un psychiatre, un neurologue et une psychologue diagnostiquèrent plusieurs dépressions très mal traitées. On m'administra un traitement qui m'aliéna totalement de moi-même. Pendant les quelques moments de lucidité que les comprimés me laissaient, je sentais que ma vie entière avait été enregistrée sur cassettes et qu'on m'avait pris les bandes. Peu à peu, j'ai commencé à aller mieux. J'étais très faible physiquement. Juan Manuel pensait que la bonne me donnait à manger et celle-ci pensait que c'était Juan Manuel qui le faisait. Je n'ai donc pas mangé pendant plusieurs jours et je ne m'en suis même pas rendu compte. J'ai mis plusieurs jours avant de pouvoir marcher sans l'aide de personne.

Un jour, je me suis réveillée et j'ai su que Dieu existait. C'était comme un lever de soleil par très beau temps. J'en étais abasourdie. Je me suis habillée, pantelante de bonheur et j'ai regardé par la fenêtre. Dieu était partout, émerveillé de sa propre création. Je pouvais percevoir la présence divine dans le ciel rempli de nuages, dans les arbres, tout était comme un énorme livre qui contenait le projet d'une vie pleine.

Rencontrer Dieu changea ma vie. Je sentais qu'il était amour, que sa Parole était une parole d'amour. En tant que chrétienne, je me devais de la respecter.

Cela me fit réfléchir sur celle que j'avais été, sur celle que j'étais, afin de parvenir à m'assumer personnellement et devant les autres. Cette Luz qui avait tant trahi, qui se sentait si misérable, voulait dire « oui » au Seigneur.

Comme je ne pouvais pas encore marcher toute seule, j'ai demandé à mon fils aîné, Rafael, de m'emmener à l'école des enfants. Je dis au prêtre que je me souvenais à peine de ce que j'avais pu lui dire, mais que, cette fois-ci, je voulais tout confesser, de manière consciente, et que j'étais prête à assumer chacune de mes paroles.

Je me suis mise à parler au père, je comprenais à peine ce qui était en train de m'arriver. J'avais beau réfléchir, je ne trouvais pas d'explication à ce soudain réveil qui m'avait conduite à la révélation de Dieu. Guidée par mes expériences antérieures, je tentais de trouver Dieu dans les livres. Je souhaitais que le père m'aide à étudier. Quand il me dit de lire des livres scolaires, je me sentis humiliée. Je ne pouvais pas me rendre compte qu'il était en train de me donner une leçon d'humilité. Mais ce fut surtout pour recommencer à zéro que je m'enfermais chez moi pour lire ces livres d'école. C'était un défi, il fallait que je prouve quelque chose. Pleine d'une vaine fierté, je lus toute la série en quelques mois, depuis la maternelle jusqu'à la terminale. Le père me donnait les outils pour que je prenne conscience toute seule de mes limites. Jamais je ne m'étais confrontée à moi-même dans une telle nudité. Je devais plonger dans mon cœur et accepter le regard du Seigneur, c'est-à-dire des autres. Plus que jamais, j'eus l'impression d'être une ordure. Le père essayait de me faire comprendre que le Seigneur était venu pour moi aussi, surtout pour moi, surtout pour ceux qui ont péché.

Je savais que les jours à venir seraient difficiles. Plusieurs fois, j'ai dit au père Gerardo :

– Dans deux ans, trois tout au plus, je pourrai enfin faire face à la réalité.

Mais j'étais portée par la joie de l'espérance, de la bonne nouvelle.

Jamais le père ne me donna de consignes. Il m'aida à découvrir le chemin de la réflexion qui mène au libre arbitre. S'il m'avait dit : « Fais ceci ou cela », j'aurais peut-être gagné du temps, mais l'une des choses pour laquelle je lui suis le plus reconnaissante est de m'avoir appris à me prendre en charge. Je me sentais fragilisée, mais le soutien du père Gerardo et de mon mari me permit de tenir bon. Dans mon ignorance, il m'arrivait de faire appel au père pour toute sorte de choses, y compris des affaires domestiques liées à mes enfants. Il fit preuve d'une patience merveilleuse.

Il arrivait aussi que je ne sois pas d'accord avec lui, que je m'énerve, qu'on se dispute. Je découvrais peu à peu la patience et la prudence. Le plus rassurant dans ma relation avec le père Gerardo était la certitude de savoir qu'il serait là si

j'avais besoin de lui. C'était fondamental, et ça l'est toujours. Il me montra le chemin de Dieu dans ce monde. Je lui dois de m'avoir fait comprendre la valeur de la famille, l'importance de mon rôle de mère, la place de l'amitié, de la confiance, et mon désir de construire une relation de couple avec Juan Manuel de manière différente. Le père Gerardo fut la première personne en dehors de mes fils et de mon mari en qui j'ai déposé toute ma confiance. Il est l'une des rares personnes devant lesquelles je peux être moi-même, sans défenses ni peurs, le premier à avoir accueilli ma confession et ma honte.

**Le père José Luis**

Un Dominicain n'assume pas ses responsabilités tout seul, derrière lui il y a ses frères, sa communauté. Un jour, le père Gerardo m'annonça qu'un prêtre espagnol était arrivé à La Recoleta, il était très studieux et donnait des cours à l'Université catholique. C'était le formateur des novices de l'Ordre, il était aussi chargé de la bibliothèque. C'était, d'après le père Gerardo, la personne idéale pour me guider dans mes études. Il me suggéra par ailleurs de me rendre à la bibliothèque du couvent pour poursuivre mes lectures.

Je dois avouer que je fus prise de panique. Imaginer que tôt ou tard le père dirait à un autre prêtre qui j'étais vraiment m'affolait. Ce jour-là, je me suis crue trahie par le père Gerardo. Je sentais que tout ce que j'avais pu lui dire sur moi et sur ma vie, je ne pourrais plus le répéter. Cette sensation dura jusqu'au jour où nous avons parlé avec le père José Luis. Je ne crois pas avoir jamais rencontré quelqu'un de plus sage. Aujourd'hui, je les aime profondément tous les deux.

José Luis est plus âgé que moi. Grand causeur, amusant mais profond, critique et juste dans ses analyses. Il transmet de l'énergie. Je me rendais tous les jours à la bibliothèque du couvent Recoleta Dominica et, plus tard, à divers centres de formation comme l'institut de catéchisme, le Llades, et l'université catholique. Je découvrais les ordres religieux et j'optai pour la famille dominicaine.

Grâce à José Luis, je me mis à écrire. Je me disais que faire sortir les douleurs enfermées en moi me ferait du bien. En voyant grossir la pile de feuilles, je pris peur. Je croyais qu'il n'y avait de place ni pour moi ni pour mes écrits. Lâchement, j'abandonnais l'écriture, puis je recommençais. Tout semblait si fragile.

Durant l'été 1988-1989, ma famille est partie pour le Sud. Je me suis dit que c'était un bon moment pour me plonger pleinement dans l'écriture. Après avoir écrit une centaine de pages, je me suis enfermée dans la salle de bains et je les ai brûlées. Je ne savais pas si je pleurais à cause de la fumée qui m'asphyxiait ou à

cause de la peur. La destruction de ces feuilles était aussi une manière de cacher cette partie de ma vie, aux autres et à moi-même. Je pensais avoir accepté mon expérience, mais je me rendais compte qu'il n'en était rien.

J'ai ouvert les fenêtres de l'appartement, mais aussi celles de mon âme. Quel sens pouvais-je donner au fait d'avoir survécu si j'étais incapable de me soigner ? L'oubli n'existe pas.

En décembre 1989, le père José Luis partit pour Concepción pour remplacer l'un de ses frères au sanctuaire de l'Ordre. Je voulais offrir quelque chose au père, mais je n'avais pas d'argent. Ce fut à cette époque que j'écrivis les chapitres « 11 septembre 1973 » et « Lumi Videla Moya ».

Le père lut mes écrits et m'encouragea à poursuivre. J'ai recommencé une nouvelle fois. J'écrivais chaque matin. À la fin de la journée, je glissais les feuilles dans une enveloppe et la déposais sur une étagère. José Luis venait les chercher tous les jours. Je n'ai jamais relu ces pages et encore moins dans leur ensemble.

Au cours de cette période où je me suis vraiment rapprochée des Dominicains, j'ai connu non seulement les prêtres, mais aussi les bonnes sœurs du couvent et nombre de religieuses des autres congrégations de l'Ordre, ainsi que les laïcs de la paroisse et du collège des enfants.

Je remercie le Seigneur pour tout l'amour que j'ai reçu d'eux. Dans ce beau « couvent fleuri » qu'est La Recoleta, cette reconnaissance a pris racine dans mon cœur et m'a redonné la vie.

**[4]**

**Déclaration devant la Commission nationale vérité et réconciliation**

« Je dépose devant cette commission par devoir de conscience et parce que je crois que j'ai une dette à régler. Il me semble nécessaire de la solder. J'espère que cela contribuera d'une manière ou d'une autre à réparer le mal que les actions découlant de ma collaboration avec la Dina ont causé.

Il m'importe aussi de contribuer à la restitution de la vérité et à l'accomplissement de la justice dans un contexte de réconciliation. Voilà quelques années que je me rapproche du Seigneur. Aujourd'hui, je vis profondément mon engagement avec la foi chrétienne, c'est aussi pour cette raison que je veux rester fidèle aux exigences de ma conscience. »

Extrait de mon témoignage devant la Commission vérité et réconciliation, publié dans les revues *Apsi*, *Pagina abierta* et *Hoy*.

Fin septembre 1990, mon mari se fit hospitaliser pour une délicate intervention chirurgicale. Je restais avec lui jour et nuit et ne rentrais à la maison que pour laisser de l'argent aux enfants, passer un moment avec eux et coordonner les visites qu'ils rendaient à leur père.

Je faisais des études de théologie à l'Université catholique et dans d'autres centres de formation. Je me trouvais alors en période d'examens à la fin du deuxième semestre.

Lors d'une rapide incursion à la maison, un des enfants m'apprit que deux hommes voulaient me voir. Mis au courant de l'état de santé de mon mari, ils étaient partis. Je compris qu'ils faisaient partie de la Commission vérité et réconciliation. Même si je savais que cela devait arriver, leur visite me bouleversa. Le moment était venu. Je me rendis à la chapelle de San Lucas pour remercier le Seigneur du succès de l'opération de mon mari. Je me sentais soulagée, quoi qu'il puisse arriver, je savais que mes enfants auraient à leur côté un père en bonne santé.

Je demandai au Seigneur de me donner des forces. Les enfants terminaient l'année scolaire et mon mari n'était pas encore tout à fait rétabli. Même si ma décision de déclarer était irrévocable, savoir que j'aurais à le faire dans les jours suivants me mettait dans tous mes états.

Dehors, la vie continuait. J'ai essayé de trouver un lieu tranquille, toutes les émotions affleuraient : la peur, le déchirement et la douleur profonde que provoquait la verbalisation de mon histoire. Ce que j'avais reconnu devant les personnes qui faisaient partie de ma vie, j'allais devoir le dire à des inconnus.

Au milieu de ce chaos, je savais que si je ne passais pas par cette épreuve, il n'y aurait pas d'avenir pour moi. Je sentis qu'une fois de plus, j'allais exposer les miens à un monde incertain. Je risquais de les perdre. Je ne pouvais pas leur imposer le coût de ces retrouvailles avec moi-même. Je n'en avais pas le droit. Tout ce qui m'était arrivé n'était que l'histoire de ma lutte pour la survie. Tout perdrait son sens si je ne franchissais pas cette nouvelle étape.

Ce jour-là, j'ai dit au Seigneur : « Oui, mon nom est Luz, Luz Arce, la délatrice, la traîtresse, la fonctionnaire de la Dina et du CNI. »

J'ai essayé d'être présente pour mon mari, pour mes enfants, dans les études. Il y eut des moments difficiles. Je ressentais un besoin impérieux de tendresse, je me réfugiais auprès des miens. Je ne dis rien à mes enfants ni à mes parents, je ne voulais pas les inquiéter. L'affection de mes amis me soutint : José Luis, Gerardo, Félix, Marcela, Cecilia, Méry et Verónica, ils étaient tous autour de moi.

La tension était à son comble, ma santé commença à en pâtir. Les nuits d'insomnie refirent leur apparition. J'en profitai pour étudier, prier et réfléchir. Je demandai à mon professeur de l'université, le père Luis, de m'administrer le sacrement de l'onction des malades. Il accepta et je reçus cette bénédiction aux côtés de Verónica, une de mes camarades de classe. Je me sentis réconfortée, prête à franchir ce nouveau seuil. Ce devait être le début d'un chemin long et difficile mais, à la différence de celui – interminable – du couple Dina-CNI, il serait baigné de lumière et surtout d'espoir. Mon mari quitta l'hôpital. J'essayais de partager la joie que son retour procurait aux enfants, mais la certitude que ce foyer ne serait plus le mien me remplissait d'une profonde tristesse.

Je m'assis au bureau devant la fenêtre où j'avais l'habitude de travailler. Je suppliai la Vierge qui nous ouvrait les bras en haut de la colline d'être douce avec mes enfants et mon mari. Je voulais qu'ils restent le plus possible à l'écart de tout ce qui pouvait m'arriver.

On frappa à la porte. Je n'attendais personne. Quelque chose en moi me dit : « Ce sont eux, les gens de la Commission Rettig ! » J'ouvris la porte moi-même. En les voyant, mon cœur s'emballa. Il y avait devant moi deux personnes. L'une

d'elles dit :

– Madame Luz Arce ?

Décrire ce moment est difficile. J'avais l'impression que mon cœur s'était arrêté et qu'ensuite, en se remettant à battre, il me faisait mal. Toutes sortes d'émotions s'agitèrent en moi. Une grande vague d'absences et de présences déferlait sur ma peau et menaçait de m'écraser ou, au contraire, promettait de me conduire à un lieu plus libre.

Les enfants circulaient dans la salle à manger, inquiets. Ils percevaient que quelque chose était en train de se passer, mais ils ne savaient pas quoi. J'essayais de les rassurer. J'avais peur de les entraîner dans mon chemin de croix. Je les fis venir pour leur dire que ces messieurs étaient des amis et que je devais rester seule avec eux.

Mon mari nous rejoignit. Cette première conversation me donnait l'impression de dévaler au galop toutes ces années. Les avocats me demandèrent d'aller faire une déclaration aux locaux de la Commission, rue Arturo Prat. Je leur promis que j'irais. En leur donnant congé, je les serrai dans mes bras presque en tremblant. Je sentis leur chaleur. Je me sentis accueillie.

Au-delà de ma chère cordillère, la brume se dissipait et l'on commençait à apercevoir le soleil, encore lointain. Dès que les avocats furent partis, j'eus très peur. J'enlaçai mon mari et lui demandai de m'accompagner chez José Luis, j'avais besoin de lui raconter ce qui venait d'arriver. Je lui dis que le lendemain, j'irais aux locaux de la Commission. J'étais plus tranquille.

Ma déclaration dura plusieurs jours. Je reçus beaucoup de chaleur humaine et de compréhension ainsi qu'une attention permanente pour ma famille au cours de ces journées. Je n'ose pas décrire les émotions qui à plusieurs reprises sont venues interrompre mon récit. Le personnel de la Commission vérité et réconciliation avait participé sous différentes formes et à divers endroits aux luttes pour le respect des droits de l'homme. Cette tâche difficile les avait rendus particulièrement sensibles, ils connaissaient la douleur des années de dictature. Ils m'apparaissaient comme des personnes intègres. Néanmoins, malgré toute leur compréhension, il y a certaines choses que je n'ai pas pu leur épargner, il a donc fallu que je prenne des décisions. Pour eux, il était difficile de comprendre comment j'avais pu nouer des rapports d'affection à l'intérieur de la Dina.

Beaucoup de choses qu'on a pu dire sur Alejandra, María Alicia et moi sont vraies, mais pas toutes. Étant, des trois, la première à franchir le pas, je dus répondre à nombre de questions. Je crois qu'il est important de saisir ce qui était arrivé, et beaucoup de gens avaient besoin de comprendre. J'avais conscience de raconter des choses que « normalement » on partage avec une seule personne. Mais je savais que je ne pouvais pas aspirer à la « normalité ». Cette situation

n'était « normale » pour personne, à commencer par moi.

Comment me forcer un passage dans leur vie maintenant ? Quel impact cette confession pouvait avoir sur leurs familles ? Je pensais souvent que je n'avais pas le droit de faire ça. Néanmoins en octobre 1990, j'arrivai à la conclusion que, quitte à parler, je devais tout dire.

Je découvris beaucoup de choses en parlant avec Carlos Fresno, Gastón Gómez et Jorge Correa. J'étais frappé de constater qu'Alejandra, María Alicia et moi n'étions pas les seules à avoir survécu.

Ils me demandèrent s'il y avait eu des « relations sentimentales » au sein de la Dina et du CNI. Je ne pus m'empêcher de me souvenir que Krassnoff, ayant appris que j'avais appartenu au GAP, avait voulu me faire signer une déclaration sur les orgies supposées du président Salvador Allende et de ses proches collaborateurs. J'avais crié, pleuré et perdu connaissance en essayant d'expliquer que je n'avais jamais rien vu de semblable. Mais ils ne l'acceptaient pas et continuèrent à me harceler brutalement. C'est la raison pour laquelle je répondis à Carlos Fresno, Gastón Gómez et Jorge Correa :

– À la Dina, il y avait des relations sentimentales comme dans n'importe quel autre endroit.

Je compris que les avocats n'avaient pas de mauvaise intention et je pus verbaliser un certain nombre de choses. Je leur expliquai que la toute-puissance des agents, les manifestations exacerbées de machisme et leur morale guidée par la doctrine de sécurité nationale faisaient de la Dina une institution extrêmement hiérarchisée dont le but était de déshumaniser et de briser les militants. D'une certaine manière, la même chose se produisait avec le personnel féminin de la Dina. Si les avocats de la Commission voulaient connaître ce genre de détails, ce n'était pas pour discréditer ou blesser les personnes, mais pour mieux comprendre les causes qui motivaient de tels actes, afin qu'ils ne se reproduisent plus.

## Carlos Fresno

Carlos Fresno, Gastón Gómez et Jorge Correa étaient les trois avocats de la Commission Rettig avec qui j'étais en contact. Leur aide fut essentielle pour que je puisse aller jusqu'au bout dans mes déclarations. Je rencontrai aussi d'autres personnes, certaines m'apportèrent leur soutien, d'autres ne firent pas preuve d'autant de compréhension, mais elles aussi étaient dans leur droit. Je reste toutefois convaincue qu'avec le temps la recherche de la vérité et de la justice finira par l'emporter. C'est uniquement grâce au travail de mémoire de chacun qu'on pourra reconstituer l'histoire et parvenir à la réconciliation nationale.

Des trois, Carlos Fresno était sans doute l'avocat dont je me sentais le plus proche. Il est resté mon avocat depuis que je suis revenue d'Europe. Il ne se contenta pas de m'accompagner : grâce à sa médiation, beaucoup me pardonnèrent et d'autres commencèrent à me considérer comme un être humain. Cela donna lieu à quelques belles rencontres.

Avec Carlos, nous pouvions parler pendant des heures et nous nous posions des tas de questions. C'est l'une des personnes qui connaît le mieux mon histoire. Nous parlions beaucoup du pardon. Carlos Fresno fait partie des personnes qui savent que pour demander pardon, il faut suivre un processus qui passe d'abord par l'acceptation des faits avant de pouvoir assumer les responsabilités individuelles et collectives. Il sait également que la personne de qui on attend le pardon ne peut pas se prononcer tout de suite, elle doit d'abord avoir vécu dans sa propre histoire personnelle des expériences qui la poussent dans ce sens. Avec Carlos, j'appris que pour être capable de pardonner, il faut pouvoir abandonner ses propres certitudes, se mettre à la place de l'autre et savoir attendre qu'il prouve avec des gestes concrets et non théoriques que sa contrition et sa volonté de réparation sont véritables. Carlos Fresno est un avocat voué à la défense des droits de l'homme, Carlos Fresno est un ami.

Après avoir fait ma déclaration devant la Commission vérité et réconciliation, je dus prendre une décision. Carlos me demanda si j'étais prête à signer le résumé de ma déclaration pour l'envoyer aux tribunaux. J'acceptai. Je me disais que les avocats et les tribunaux se chargeraient de confronter ma version avec celle des autres. Je ne pouvais pas aspirer à ce qu'on me croie, néanmoins ceux qui m'entouraient, Carlos Fresno, Gastón Gómez et Jorge Correa Sutil, malgré leur jeune âge, étaient très sensibles au sort des victimes de la Dina. Ils furent les premiers, avec mes amis dominicains, à me considérer comme une victime.

Témoigner tous les jours et essayer de préserver une ambiance de normalité à la maison n'était pas facile. Je ne voulais pas porter préjudice aux miens, j'ai décidé de quitter le pays. À l'étranger, j'aillais être placée devant une sorte de défi : m'adapter à un entourage culturel différent, tenter de m'y insérer, trouver un travail et acquérir une autonomie matérielle. C'était définitif, cette fois-ci Juan Manuel ne m'accompagnerait pas. Le risque était trop fort et les enfants trop nombreux, nous ne pouvions pas tous partir à l'aventure. Il n'y eut pas de rupture, mais il était évident qu'avec un océan entre nous deux pour une période indéfinie, notre relation ne pouvait pas se poursuivre. Je devais partir avec le plus jeune de mes fils. J'attendais avec impatience et crainte l'aboutissement des démarches que j'avais entreprises pour pouvoir quitter le pays. Au moment de demander mon passeport, je reçus une assignation à résidence de la part du

tribunal militaire. Un avocat fit la démarche pour que l'ordre soit levé. Chaque jour, j'avais peur que la Dina ne tente quelque chose contre moi, mais cela n'arriva pas.

**Rencontre avec Erika et Viviana**

En décembre, je reçus une convocation pour déclarer devant la procureur Gloria Olivares dans le procès d'Alfonso Chanfreau. Je pensais que ma déclaration attirerait l'attention sur mon témoignage devant la Commission vérité et réconciliation. J'avais déjà fini de témoigner, mais je n'avais pas encore signé. Je dois avouer qu'une nouvelle fois j'eus envie de poursuivre cette fuite en avant que j'avais pratiquée pendant des années. J'essayai de laisser de côté les craintes. Je me sentais bien plus proche des gens de gauche, de la Concertación, des survivants, des associations des familles de disparus que des gens que j'avais connus à la Dina-CNI. Je pris la décision de rester avec eux tant qu'ils m'admettraient, en assumant le fait que je resterais Luz Arce, la traîtresse, la moucharde. Je ne m'attendais pas à trouver parmi eux de la compréhension ou de l'affection. Encore aujourd'hui, j'ai du mal à admettre que je puisse être reconnue autrement que comme « ex-agent de la Dina ».

Je décidai autre chose : je demandai à Carlos de me mettre en contact avec Erika Hennings. Carlos dit qu'il le ferait si elle acceptait de me voir. C'était préférable, je ne voulais pas lui imposer ma présence. J'essayais d'expliquer à Carlos ce que je ressentais et le priai de dire à Erika que, même si elle voulait me frapper ou m'insulter, je tenais quand même à la voir. Ma décision de me présenter devant les tribunaux était déjà prise.

L'attente me sembla interminable. J'avais passé du temps avec Erika rue de Londres. Je me souvenais d'Alfonso Chanfreau et du voyage que nous avions fait dans une camionnette de la Dina depuis la Villa Grimaldi jusqu'à la rue de Londres, au cours de cet épouvantable mois d'août 1974.

Erika accepta de me rencontrer. Nous devions nous retrouver dans un café. Je regardais avec anxiété chacune des femmes qui entrait en essayant de me souvenir de son visage. Je ne l'avais vue que par le bas du bandeau en août 1974.

Quand Erika arriva, nous nous reconnûmes aussitôt. Elle me sembla juste un peu plus mince que dans mon souvenir, mais avec les mêmes cheveux noirs bouclés et de grands yeux au regard franc et profond. J'étais impressionnée par la manière si respectueuse qu'elle avait de me traiter et la franchise avec laquelle elle me posait des questions. Je n'oublierai jamais son visage quand elle me dit :

– Tu sais, au cours des années, on n'arrête pas d'accumuler et de perdre des illusions ; l'une d'elles est que tu puisses me dire où se trouve mon mari.

Erika ne m'attaquait pas, elle ne me reprochait rien. C'était simplement une femme qui cherchait son mari, le père de sa fille.

Quand l'entretien avec Erika prit fin et avant de rentrer à la maison, je passai à l'église. Je voulais remercier le Seigneur pour cette rencontre. J'imaginais l'effort qu'avait dû faire Erika pour parler avec moi, le nombre d'obstacles intérieurs qu'il lui avait fallu vaincre. Elle m'avait demandé si je voulais bien rencontrer l'une de ses amies. Je voulais savoir si c'était une personne de confiance. C'est ainsi que je rencontrai Viviana.

Je passai beaucoup de temps avec ces deux femmes avant de quitter le Chili. J'eus beaucoup de chance de les rencontrer, elles firent beaucoup pour moi. Grâce à Erika, je réussis à me souvenir de quelques bouts de conversation que nous avions eue rue de Londres à l'insu du garde. Cette rencontre fut comme un pardon accordé gratuitement. Quelques mois plus tard, alors que j'étais déjà en Europe, je me souvenais avec nostalgie de ces rencontres et je regrettai de ne leur avoir jamais demandé pardon explicitement. Grâce à elles, je pus réaliser que la réconciliation avec certaines personnes était possible.

J'ai beaucoup d'affection, d'admiration et de respect pour Erika et Viviana et pas seulement de la reconnaissance. Le temps que nous passâmes ensemble fut une occasion de réfléchir, de mûrir et de me préparer à la suite. Depuis, toutes les choses positives et nouvelles de ma vie sont parties de quelque geste ou encouragement de leur part.

Quand je pris la décision de quitter le pays, ce sont elles qui m'aidèrent à le faire. Elles rassemblèrent l'argent pour le voyage et trouvèrent quelqu'un qui puisse m'accueillir.

Viviana aussi laissa des êtres chers sur le chemin, sa sœur Barbara, son beau-frère Edwin, « Nani », son compagnon de l'époque, et sa fille aînée. J'écris « laissé », car je crois qu'elle ne les a pas perdus. Je rencontrai également Natalia, la fille d'Erika, ainsi que l'actuel compagnon de Viviana, David, et ses filles Barbara et Paulina.

Le 9 janvier 1991, je me rendis à la Cour d'appel et je me présentai devant la juge Gloria Olivares pour déposer mon témoignage dans l'affaire Chanfreau. C'était la première fois que je me rendais à un tribunal. Erika et Viviana m'accompagnaient, j'étais très inquiète. Ma déclaration dura plusieurs heures. La juge me sembla à ce moment très désireuse de connaître la vérité, ce qui me surprit. Alors que j'étais dans la salle d'attente, je vis arriver l'avocat de la Dina et du CNI, Víctor Manuel Avilés Mejías. Il me demanda ce que je faisais là. Je lui répondis que j'avais reçu une convocation pour témoigner, mais je ne savais pas dans quelle affaire. L'avocat m'a dit que je pouvais partir, il allait se renseigner sur le tableau de la salle. Je sus par la suite qu'il s'agissait d'un

subterfuge de sa part pour me faire partir, car, sur le tableau de la salle, ce genre de convocations ne figurait pas. J'insistai sur le fait que je dirais simplement que j'avais été arrêtée, mais que je ne me souvenais de rien. L'avocat partit, puis il revint avec un collègue que Manuel Contreras connaissait bien, Sergio Rodríguez Wallis. Je pris peur. J'entrai dans le bureau de la juge et j'expliquai aussitôt à l'officier de la salle ce qui était en train d'arriver. Je téléphonai aussi à Erika Hennings pour l'informer de la présence de l'avocat Avilés.

Plus tard, quand mon témoignage fut rendu public, la presse contacta l'avocat qui prétendit ne pas me connaître, oubliant que les témoins de notre rencontre étaient une juge de la Cour d'appel et l'officier de la salle.

Le 15 janvier 1991, vers midi, je pris un taxi avec mon fils Juan Manuel pour me rendre au centre-ville. Je devais retrouver Erika et Viviana. Je regardai avec avidité les rues de Santiago comme si je voulais les emporter avec moi. J'étais encore sur le départ. C'était peut-être trop tard, je ne me sentais plus le même entrain qu'autrefois. Est-ce que j'allais pouvoir recommencer de zéro ?

Erika et Viviana me donnèrent les billets. Carlos Fresno est venu nous chercher dans sa voiture, sur la route de l'aéroport, j'ai signé chaque feuille du témoignage, afin qu'il puisse être envoyé aux tribunaux.

Nous quittâmes le Chili à bord d'un avion d'Iberia. À nouveau, ma vie et celle de deux de mes enfants tenaient dans quelques valises. Dans mon sac, j'avais un peu plus de deux cents dollars. C'était toutes mes économies.

**[5]**

## En Europe

Vivre en Europe fut une expérience marquante. Ce séjour me permit également de découvrir à quel point je tenais à mon mari et à mes enfants. Je compris par ailleurs que témoigner devant la Commission Rettig n'était pas suffisant.

Je me sentais comme dans une île où tout, et pas seulement le paysage, la langue et le climat, était différent. J'avais un travail et le soutien de gens qui s'occupaient très bien de nous. J'avais changé de continent, mais j'étais restée la même, avec mes conflits et mes peines. Un océan me séparait pourtant de mon monde.

Mon fils aîné apprit l'allemand très vite, il trouva un travail et se maria. Mon fils cadet et moi étions de plus en plus unis. Au début, nous nous sentions à la dérive, accrochés à une planche de salut qui devait nous conduire un jour vers la terre ferme.

L'année 1991 a été pour Juan Manuel et moi celle des retrouvailles. Avec la distance, il nous était arrivé quelque chose de similaire. Chacun de nous redécouvrait l'autre et comprenait que nous devions vivre ensemble. Nous prîmes conscience qu'en treize années de vie commune, nous n'avions jamais pu compter avec un espace à l'abri des contingences et des problèmes qu'entraînait mon histoire personnelle. Les peurs, les cauchemars avaient fini par nous éloigner.

La distance fit germer tout ce que nous avions semé l'un chez l'autre et réveillé l'urgence des retrouvailles. Juan Manuel nous rejoignit et nous prîmes la décision de nous marier. Après tant d'années de vie commune, il nous semblait important d'unir nos vies par les liens du mariage. Mais Juan Manuel devait rentrer au Chili. Au cours des deux semaines où nous étions restés ensemble, les heures étaient passées plus vite que d'habitude, nous allions devoir prendre d'autres décisions. Nous souhaitions constituer une vraie famille ensemble. Mais

il ne suffisait pas que mon mari, mes enfants et mes amis sachent qui j'étais, je savais que vivre avec ma famille au Chili avait un prix, il fallait que je dise publiquement : « Je suis Luz, Luz Arce. »

Je me suis dit qu'il se pourrait que je reparte aussi souvent que nécessaire si ma présence entraînait des problèmes pour ma famille. J'essayais de me convaincre que mes besoins étaient limités, mais c'était faux. S'il est vrai que j'ai besoin de solitude pour réfléchir ou simplement, comme maintenant, pour prendre de la distance et me retrouver, j'ai aussi besoin du rire de mes enfants, des bruits familiers de ma maison, des pleurs, des plaintes et des demandes des miens. J'ai besoin de mon mari, de son amour, de sa compréhension, de son soutien. Un jour, il y a quelques années, quand j'étais très malade et déprimée, il m'avait dit :

– Ton problème, c'est que tu n'as pas de projet à toi.

C'était vrai. Pendant longtemps, ma vie n'avait ni racines ni sens. Quand j'ai commencé à écrire ce livre, à mesure que je me penchais sur les différents épisodes de mon histoire, l'idée de rentrer au Chili et d'aller témoigner devant les tribunaux prit de plus en plus de consistance.

Mon mari a quitté l'Europe, en suppliant le Seigneur de m'aider à comprendre le sens de ma vie et le moment opportun pour franchir chaque pas.

## Chrétienne par-dessus tout

Même si je ne l'exprime pas à chaque instant, même si j'oublie d'accrocher la croix à mes vêtements, même si parfois je reste un mystère pour moi-même, je me sens pardessus tout fille de Dieu. Le séjour en Europe me permit de mieux comprendre le sens de mon christianisme. La foi m'aida à poursuivre mon travail d'écriture et à replonger dans mon passé. Accoucher de soi-même peut être terriblement douloureux, mais rien n'est plus beau dans cette vie.

Croire en Dieu, saisir son amour, m'amena à sentir que toute personne a le pouvoir de s'insurger contre son esclavage. J'étais prête à recommencer une nouvelle vie en sachant que la justice des hommes est radicalement différente de la justice divine. Le rêve merveilleux de la réconciliation commença à germer dans mon âme. Je savais que ceux qui étaient capables d'adopter le point de vue des marginaux, de ceux qui pour diverses raisons sont discriminés, des parias comme moi, ceux-là me tendraient la main.

Dans ce processus de maturation de la conscience, effrayée par les exigences qu'Il m'imposait, j'ai fini par comprendre que Dieu ne veut pas d'injustice, ni de mensonges, ni de soumission, mais un nouvel ordre. C'est dans ce but que Dieu nous interpelle et nous écoute.

Je redécouvris quelque chose que je savais déjà en théorie, mais dont la connaissance est difficile à mettre en pratique : le Seigneur n'accepte pas les projets de mort, d'oppression et de torture, sous aucun prétexte. Les disparus, les exécutés, les torturés, leurs familles et tous les marginaux sont des prophéties vivantes qui invitent et convoquent au bal de l'histoire. Comment se soustraire au génocide ? Comment refuser de soutenir un ordre qui légitime l'esclavage de tant d'hommes ? Comment combattre l'occultation et le travestissement de la vérité ?

**De la haine aux retrouvailles**

C'était l'hiver en Autriche. Vers 16 heures, la lumière se retirait, plongeant la ville dans une longue nuit précoce. Je suis restée un moment à regarder les fenêtres des couloirs entourées d'une couche de glace. Au loin on pouvait voir la fumée des cheminées découpant le ciel bleu. Au milieu de cette beauté, une nostalgie têtue m'envahit en m'apportant des images de mon pays : le profil de la cordillère et une sorte de brouillard qui enveloppait les visages de ceux que j'aimais.

J'ai regardé mon fils qui faisait ses devoirs un peu plus loin et les pots de fleurs que Juan Manuelito, mon beau jardinier, m'avait offerts et qu'il entretenait avec amour pour donner un peu de couleur au blanc qui ouatait la ville. Les plantes fleurissaient, indifférentes aux températures extérieures, elles brisaient l'harmonie monochrome avec des coups de pinceau verts et rouges. Le bonheur me submergea au souvenir de son visage quand le petit plant de tomates s'est mis à pousser jusqu'à envahir la cuisine, des petites fleurs jaunes et de la récolte des fruits rouges.

Revigorée par l'air pur de Vienne, pleine de souvenirs et de tendresse, je rentrai à la maison, embrassai mon fils, préparai un café et commençai un livre que je venais de recevoir, *Les Secrets du commando Conjunto*, de Mónica González et Héctor Contreras. Je n'ai pas pu interrompre la lecture avant la fin. Je ne pus dormir, j'en étais incapable. Depuis que j'avais quitté le CNI, je ressentais des tas de choses, mais jamais d'une manière aussi viscérale. La question que je m'étais posée si souvent trouvait enfin une réponse : « Pourquoi je ne les hais pas ? Ma crainte est-elle si grande que je n'ose même pas les haïr ? »

Je replongeai en enfer. J'avais de nouveau mal partout. Je pouvais sentir l'odeur de peau brûlée et de sang. C'était une puanteur à laquelle je participais. L'impuissance des détenus et le cri profond qui sort des torturés. « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » C'était le sommet de la douleur humaine.

Atterrée, en pleurs, je demandai : « Est-ce que c'est ça, la haine ? » C'était bien ça. Un mélange de rancœur, de vide, d'exil, la perte de la joie et de l'espoir. Haïr est une autre façon de mourir.

Quand la haine devint cette entité monstrueuse que je ne cessais d'avaler, j'ai senti résonner en moi la question d'Augustin d'Hippone : « Puis-je haïr celui qui pourrait être mon frère ? » Je me sentais minuscule, inexistante. La montagne du Nazaréen semblait si lointaine. Et que dire de mon idée qu'il n'y a pas d'hommes méchants, juste des hommes avec une histoire ? Elle ne justifie rien, mais permet juste de mieux comprendre. Si la haine existe, il en est de même du moyen de la combattre. La haine se construit à l'image de l'amour.

Le 10 janvier 1992, je demandai à Elke, mon amie autrichienne, de m'accompagner dans une agence de voyages. J'achetai deux billets pour le 15 janvier. Ma décision était prise, je retournais au Chili avec mon fils. Pendant que je faisais mes valises, une image m'est venue à l'esprit, celle d'un grand débarras où j'avais entreposé tout ce qui était inutile ou oubliable. Mais désormais la lumière rentrait partout et l'air propre rafraîchissait les moindres recoins. L'amour m'avait aidée à comprendre que le pardon et l'acceptation d'une réalité terrible ne peuvent arriver qu'une fois qu'on a récupéré les morceaux cachés de notre vie.

**Madame Gloria Olivares**

Madame Olivares est très connue au Chili. En 1992, elle fit la une des magazines et des journaux et maintint l'opinion publique en haleine en enquêtant sur l'affaire Chanfreau.

Madame Olivares est une belle femme élégante, féminine, vive et très intelligente. Ses capacités sont incontestables. Ce n'est pas pour rien qu'elle est l'une des rares femmes à être devenues procureur général. Malgré les fortes douleurs que lui causait son arthrite, elle resta de longues heures assise à entendre ma déposition sans jamais se plaindre et en déployant beaucoup d'énergie. Son courage me poussa plus d'une fois à poursuivre mes déclarations malgré l'heure tardive. Plusieurs fois, en sortant du palais de justice, je la voyais quitter les lieux avec plein de livres sur les droits de l'homme sous les bras. Elle continuait à travailler chez elle.

Après le transfert de l'affaire Chanfreau à la justice militaire, madame Olivares se retira, mais tous ceux qui ont joué un rôle dans la défense des droits de l'homme ont une dette envers elle.

Il était choquant de voir les officiers de la Dina accusés de graves violations contre les droits de l'homme arriver aux tribunaux accompagnés de leurs gardes

du corps et de leurs avocats pour exposer « leur version » et abuser de tous les recours et outils juridiques que mettait à leur disposition l'État de droit. Mais cela aussi fait partie de la démocratie. Nous avons tous le droit d'être défendus, même eux. Même si j'avais parfois l'impression que l'injustice prédominait, je continuais de déclarer, car je trouvais important que chaque survivant raconte aux juges ce qu'il avait vécu.

Même si madame Gloria Olivares ne parvint pas à retrouver Alfonso Chanfreau, son action laissa une trace à plusieurs niveaux. Madame la juge réussit à faire en sorte que les officiers impliqués dans l'affaire soient obligés de comparaître. Pendant plusieurs mois, elle et un groupe de magistrats envoyèrent des convocations aux inculpés auxquelles ceux-ci n'ont jamais répondu. Quand ils se virent obligés de comparaître, ils mentirent. Mais leurs mensonges restèrent dans les archives du procès, dans le cœur des témoins survivants, dans l'opinion publique à travers les nouvelles de la presse.

Les efforts de Gloria Olivares ne se soldèrent pas par un simple « triomphe moral ». Ce qui eut lieu dans la sixième salle de la Cour d'appel en 1992 était sans précédent. Divers secteurs de la population lui manifestèrent leur soutien tout en rejetant les décisions aberrantes des juges de la troisième chambre de la Cour suprême[1]. Je compris à ce moment-là que si on n'arrive à établir la vérité par les voies normales, recourir aux décisions purement administratives ne résout rien. La vérité doit être recherchée par tous les moyens ; si une voie s'épuise, il faut en chercher une autre.

Grâce aux moyens de communication, en 1992, on parla beaucoup des violations des droits de l'homme ; il commençait à y avoir une conscience plus forte de ce qui était arrivé dans le pays.

## La police judiciaire chilienne

Quand je revins au Chili, je ne fus pas reçue par les organisations des droits de l'homme, mais par la police judiciaire. Je suis restée au Chili plus de vingt jours en menant une vie parfaitement normale. Les médias commencèrent à s'intéresser à moi quand mes témoignages devant les tribunaux débutèrent.

Être en rapport avec les fonctionnaires de la police judiciaire constitua une agréable surprise. En 1992, je me rendis compte que c'était un domaine d'intervention aux moyens très limités, mais qui essayait de pallier les carences matérielles en déployant un effort gigantesque. Dans le domaine des droits de l'homme, la plupart des enquêtes réalisées en 1992 et 1993 furent menées par la police judiciaire. Surtout celles qui aboutirent à un résultat. Les procureurs et les juges s'appuyèrent de plus en plus sur cet organisme.

Un autre motif de réjouissance fut de constater que le travail de cette police s'inscrivait dans l'ordre institutionnel d'un État de droit. Je croyais qu'ils planifiaient leurs actions de manière indépendante, mais ce n'était pas le cas. Toutes les démarches étaient dictées par une instance supérieure ou par un tribunal. Dans le domaine des droits de l'homme, il était assez courant que les fonctionnaires de la police judiciaire contactent les témoins qui allaient par la suite se rendre aux tribunaux pour confirmer leurs déclarations.

Cela peut sembler paradoxal, mais c'est la vérité. Après des années passées à fuir ce service, j'apprécie aujourd'hui les fonctionnaires avec qui je suis en rapport, je reste même persuadée que leur contribution sera décisive pour parvenir un jour à connaître la vérité.

1. En octobre 1992, la Cour suprême se déclare incompétente pour juger l'affaire Chanfreau et transmet le dossier à la justice militaire, qui l'enterre.

**[6]**

## Dans les cours et les salles d'audience

En 1992, je pris part à soixante-trois actions devant les tribunaux, un véritable marathon.

Je ne compte pas aborder tous les procès ni révéler des informations susceptibles d'entraver les procès en cours ou de violer le secret de l'instruction. En revanche, j'aimerais évoquer certaines reconstitutions de scènes et confrontations.

Ma première confrontation de l'année 1992 eut lieu dans le cadre de l'enquête sur « l'enlèvement et la disparition d'Alfonso René Chanfreau Oyarce ». Après m'être rendue à plusieurs reprises à la sixième salle de la Cour d'appel pour préciser mes déclarations, je fus convoquée le 9 mars 1992, avec Erika Hennings et Miguel Ángel Rebolledo, pour être confrontés au major du corps de carabiniers, Gerardo Ernesto Godoy García, encore en activité.

Je reconnus le major Godoy de loin, grâce à sa démarche. Il entra dans la salle accompagné de deux gardes du corps en civil et d'une avocate de son institution.

Avant la confrontation, la procureur avait déjà pris la déclaration du major. Erika Hennigs entra par la suite. Elle le reconnut effectivement comme étant l'officier chargé du groupe d'agents de la Dina ayant enlevé son mari, Alfonso Chanfreau, à son domicile la nuit du 31 juillet 1974. Une fois terminée la confrontation avec madame Hennings, c'est moi qui fus confrontée au major. Vint ensuite le tour de Miguel Ángel Rebolledo, qui est le seul survivant du groupe auquel appartenait Alfonso Chanfreau et dont les membres disparurent le 13 août 1974. Miguel Ángel avait été extrait du groupe par Godoy García.

L'officier reconnut avoir fait partie de la Dina en tant que chef du groupe Toucan et avoir arrêté un dénommé « Emilio ». C'était, en effet, le nom politique d'Alfonso. Il se souvenait aussi de madame Hennings. Après les confrontations, le major quitta le tribunal en essayant de cacher son visage sous ses lunettes

noires, sa casquette et le col de sa veste pour échapper aux médias. Il fut tout de même photographié, comme on peut le voir dans la presse de l'époque.

**Confrontation avec Rolf Wenderoth Pozo**

Erika Hennings et son avocat, monsieur Nelson Caucoto, étaient déjà dans la salle d'audiences quand je fis mon entrée. Rolf Wenderoth, qui avait témoigné la veille, arriva avec trois quarts d'heure de retard en compagnie de son avocat.

Avant de poursuivre, j'aimerais préciser que jamais je n'ai essayé de protéger Wenderoth au tribunal. Je dois avouer aussi que, si un jour la cour réussit à faire la lumière sur toutes les affaires en cours et que Wenderoth est dégagé de toute responsabilité intellectuelle et criminelle, je serai heureuse pour lui. Toutefois, à mesure que je prends connaissance des autres témoignages, l'implication de Wenderoth dans les crimes de la Dina me semble bien plus forte que je ne l'avais cru autrefois.

En écrivant ce livre, je savais que je reverrais Wenderoth un jour et qu'il était fort possible que cette rencontre ait lieu au tribunal, je craignais ce moment. Il arriva le 1er juillet 1992. Par ailleurs, je savais que, la veille, Rolf avait prétendu ne pas me connaître.

La confrontation avait lieu dans le cadre de l'affaire Chanfreau et elle était pour moi l'occasion de dissiper un certain nombre de doutes. J'allais savoir par exemple si j'étais capable de maintenir mes déclarations devant lui. Je voulais avoir la certitude que nos liens étaient définitivement rompus.

Les heures qui précédèrent cette rencontre devant madame Olivares furent difficiles. Ma longue relation avec Wenderoth alimentait mes doutes. En dehors de la relation personnelle que nous avons eue dans la période Dina-CNI, j'avais travaillé avec lui en 1989 dans une école à Maipú, où, après avoir pris sa retraite de l'armée, il travaillait comme directeur.

En 1989, mon mari et moi voulions consolider notre famille, et Rolf semblait faire des efforts pour stabiliser sa vie de couple. Il y avait dans cette confrontation des paramètres qui n'entraient pas en ligne de compte dans les affaires de justice. J'étais peut-être animée par le désir de vérifier que Rolf ne faisait pas partie des assassins et n'était pas leur complice. Plus que pour lui-même, Rolf se devait d'assumer ses actes pour ses filles, que j'avais connues quand elles étaient encore petites.

Quand Rolf entra dans la salle, tous mes doutes se dissipèrent d'un coup. De manière spontanée, je me suis levée et j'ai demandé à madame Olivares l'autorisation pour aller le saluer. Tête baissée et inquiet, Rolf serra ma main avec chaleur. Rien ne semblait forcé, du moins pour moi. Je sus que, malgré tout

ce qui était arrivé, nous pouvions parler. Un sourire triste se dessina sur le visage de Rolf. J'admire vraiment sa loyauté envers ceux qui, à mon avis, ne la méritent pas. J'essayai de lui expliquer pourquoi je témoignais devant la Commission. Il me demanda des nouvelles de ma famille. Je dirais que chacun campa sur ses positions dans un cadre de respect mutuel. À un moment, après m'avoir écoutée, il me posa la question suivante :

– Luz, tu ne crois pas que tu as dit des choses inutiles dans ton témoignage ?

– Tu veux parler de notre relation ?

– Oui.

Je lui expliquai pourquoi j'avais tenu à tout dire, absolument tout, puis j'ajoutai :

– Si je n'en avais pas parlé, c'est vous qui l'auriez fait en vous en servant comme d'un argument pour disqualifier mes affirmations.

– « Vous », de qui veux-tu parler ?

– Toi, je ne sais pas. Mais ton chef, Contreras Sepúlveda, n'aurait pas hésité à le faire.

À un moment, je lui dis que la seule chose que je voulais, c'était qu'il réponde à la question : « Où sont les disparus ? » Rolf se cala sur sa chaise et, en se penchant, il me répondit :

– Luz, je n'ai tué personne.

– Je te crois, Rolf. Par contre, je ne peux pas croire que tu ne sois au courant de rien, que tu ne saches pas qui a pris les décisions, comment ils ont été tués, comment et où on a caché les corps.

Nous nous sommes même permis quelques blagues. Je lui suggérai la possibilité de travailler ensemble à la reconstitution de l'organigramme de la Dina et il me demanda de travailler plutôt avec les prêtres.

Cet échange eut lieu dans un contexte de respect mutuel. Nous nous quittâmes de la même manière, sans agressivité. Je ne peux pas dire toutefois que nous sommes restés amis.

Après cette confrontation, je me sentis vraiment libérée. Même si notre situation avait radicalement changé, je n'avais pas montré une once d'agressivité à l'égard de Wenderoth. Mais je crois qu'aujourd'hui l'abîme qui nous sépare est définitif.

Rolf Wenderoth avait tenu, au moins devant moi, le même discours que les autres officiers de la Dina auxquels je fus confrontée, il essaya de décharger toute la responsabilité sur Pedro Espinoza Bravo. Celui-ci avait d'ailleurs fait la même chose lors de l'affaire Letelier. Rolf Wenderoth reconnut toutefois que les responsables de la répression du MIR étaient les officiers Krassnoff Martchenko et Ricardo Lawrence Mires. Sans doute parce qu'il croyait que c'était une

donnée impossible à contester. Il tenta également d'exagérer mon immense contribution au travail de la Dina. Mieux que quiconque Rolf devait comprendre que personne ne pouvait croire que moi seule j'avais donné tous les militants socialistes, communistes et miristes, ainsi que le prétendaient certains agents désireux de ternir mon image auprès des magistrats.

Comme les autres officiers de la Dina passés au CNI, Rolf expliqua que certains hauts postes au sein de l'institution étaient occupés par des membres des autres branches des Forces armées (marine, armée de l'air, carabiniers). Mais l'organigramme et ses changements au cours du temps étaient déjà bien connus de la Justice.

Rolf fut le seul officier qui arriva au tribunal sans garde du corps et avec son seul avocat, lequel partit à 17 h 30, bien avant son client. Vers 22 heures, Rolf quitta le tribunal seul. Erika et moi prîmes un café car il faisait très froid. Je me sentais très fatiguée, si bien que quand mon mari arriva, nous partîmes aussitôt. J'avais franchi un nouveau cap.

## Confrontation avec Gerardo Urrich et Manuel Carevic

Le vendredi 7 août 1992, je fus convoquée par madame Virginia Bravo, la magistrate de la troisième juridiction pénale de San Miguel, pour deux confrontations avec les officiers Gerardo Ernesto Urrich González et Manuel Andrés Carevic Cubillos. Urrich était assis sur un fauteuil quand j'entrai dans la pièce. Dès que je le vis, je sentis la corde qui m'avait soulevée pour me pendre dans la tour de la Villa Grimaldi. C'était le 24 juillet 1974. Je ressentis un rejet, un dégoût et une oppression monstrueuse. Mais quand je vis que ma présence le mettait mal à l'aise, je compris que la situation avait changé. Ce n'était plus le même lieu, à ce moment-là nous étions devant madame Virginia Bravo. Sa présence en imposait. Dans cette petite salle, madame Bravo m'apparaissait comme l'incarnation du changement opéré entre 1974 et 1992.

Quand Urrich González déclara qu'il n'avait travaillé que comme analyste, en rédigeant des rapports, les bras m'en sont tombés.

– Je travaillais avec des papiers, a-t-il dit, avec des documents.

« Curieuse manière de nous définir, me suis-je dit, nous, les détenus de la Dina ». Dois-je ajouter que monsieur Carevic Cubillos prétendait avoir été chargé de déplacer les papiers qu'Urrich González rédigeait ?

En les écoutant mentir d'une manière aussi éhontée, un sentiment de peur commença à m'envahir. Je pris de profondes inspirations et je me calai sur mon siège. Dans ces confrontations, la vérité et la justice n'existaient pas, mais il m'était tout de même possible d'obtenir un certain nombre de réponses. Je savais

qui j'étais et leur regard hostile, gêné et fuyant me faisait sentir qu'eux aussi le savaient. J'étais l'une de leurs victimes et je détenais un morceau de vérité. Celle qu'ils cachaient, celle qu'ils ne pouvaient pas révéler. Je sus que j'étais en train de vaincre la peur qui rôdait encore autour de moi. Je sus également que mes sentiments étaient légitimes, comme ceux des autres survivants. Tout cela s'agitait en moi pendant que je les écoutais affirmer qu'ils n'étaient que de simples analystes ou des « transporteurs de papier ».

Les officiers Urrich González et Carevic Cubillos partirent en premier. Pour éviter les journalistes, ils sortirent par la cour de derrière dans des voitures aux vitres teintées comme des miroirs. En quittant les lieux par la porte principale à la recherche d'Erika Hennings et Viviana Uribe qui m'accompagnaient ce jour-là, je me sentais tranquille, avec la satisfaction de celle qui, dans sa vie, essaie d'entrer et de sortir par la porte principale, sans éviter la lumière.

**Basclay Zapata, dit « le Troglo »**

Le jour des confrontations avec Urrich González et Carevic Cubillos, je dus aussi me rendre aux bureaux de la sixième chambre de la Cour d'appel, devant madame Gloria Olivares, avec plusieurs autres témoins, pour être confrontée au « Troglo ».

Je connaissais parfaitement sa condition d'agent. Je l'avais vu pendant des années en compagnie d'Osvaldo Romo Mena. Tous les deux faisaient partie de la brigade Faucon I qui dépendait de Miguel Krassnoff Martchenko. J'avais également été dépositaire de nombreux témoignages de la brutalité de Basclay Zapata Reyes. Par exemple, un jour, en pleine rue et devant tous les passants, il avait pointé son arme et tiré sur Eulogio del Carmen Fritz Monsalve. Il y avait aussi des témoignages de viols commis par Basclay Zapata Reyes sur plusieurs détenues, dont certaines avaient survécu.

Plusieurs témoignages indiquaient que Basclay Zapata avait été l'un des agents du groupe de Krassnoff Martchenko dans la Dina. À la différence des autres membres de l'organisation, devant les tribunaux il adopta une attitude non seulement fourbe, mais aussi grossièrement provocatrice. Constater chez Basclay Zapata une telle bêtise abritée derrière le pouvoir qu'il croyait encore détenir était pathétique.

Ainsi qu'on put le voir dans la presse de l'époque, « le Troglo » sortit du tribunal avec la tête enveloppée dans du papier journal et sur celui-ci un sac d'un magasin très connu. Ses gardes le guidaient dans sa cécité prétendue et préméditée. C'était un moyen pour éviter d'être reconnu par d'autres survivants ou témoins qui pouvaient à leur tour être amenés à comparaître. Il partit en

courant par les couloirs jusqu'à l'ascenseur comme souvent par la suite.

Comme cette manière de partir était honteuse et inconfortable pour lui, les dernières fois qu'il se présenta devant la juge, il mit un anorak avec capuche qui ne laissait voir que ses yeux. Il fut filmé ainsi par les caméras de télévision. J'imagine que les membres de son institution aussi devaient juger honteuse son attitude, car, quand il revint à la Cour d'appel en même temps que son chef – l'officier Krassnoff Martchenko –, tous les deux portaient l'uniforme.

Basclay Zapata assista trois jours de suite à des confrontations devant la sixième chambre de la Cour d'appel. Il écouta plusieurs témoignages, puis il cessa de venir. Il aurait donné comme excuse qu'il était seulement de passage à Santiago et qu'il avait dû rentrer chez lui à Iquique pour se changer.

Je me souviens parfaitement de chacune des occasions dans lesquelles je dus rester devant « le Troglo » pour répéter mes déclarations. D'abord dans les bureaux de la Cour, ensuite rue de Londres pour une scène de reconstitution. Les deux fois, le sous-officier nia toutes les affirmations des témoins survivants, à la place il donna des explications ridicules qui allaient très bien avec le personnage. Il prétendait, par exemple, que si jamais l'un de nous avait été emmené rue de Londres, ce devait être pour manger un sandwich, car d'après ce qu'il savait, ce lieu était une cantine. Il déclarait que sa fonction était de conduire la camionnette dans laquelle il apportait la nourriture pour la cantine de la rue de Londres depuis le bâtiment que les militaires avaient appelé Diego Portales. Au cours de la reconstitution, quand on lui demanda de montrer la cuisine, il reconnut qu'il ne la connaissait pas. Quand monsieur Carlos Castro l'accompagna pour qu'il lui montre l'endroit où il livrait la nourriture rue de Londres, il lui indiqua le seuil de la porte. De la même manière, il ne fut pas non plus capable de montrer les cuisines de Diego Portales. Enfin, il prétendit ne plus se souvenir de l'endroit où il habitait à l'époque.

Par ailleurs, il disait ne pas me connaître et m'avoir vue pour la première fois à la télévision quelques jours plus tôt. Je lui demandai s'il avait eu des enfants avec María Teresa Osorio, sa femme. C'était elle-même d'ailleurs qui m'avait appris qu'ils s'étaient mariés, ainsi que je l'ai dit à Basclay Zapata. Il me répondit qu'ils étaient séparés et qu'ils n'avaient jamais eu d'enfant. C'était faux. Basclay Zapata avait trois enfants. Quand il feignit ne pas savoir qu'il y avait des disparus au Chili, il me laissa réellement sans voix.

À chaque fois que je me retrouvais avec lui devant la juge, Basclay Zapata se montrait grossier et impertinent, même avec madame Olivares. Parmi les choses qu'il niait, il y avait le surnom qu'on lui avait donné à la Dina, « le Troglo », c'est-à-dire le troglodyte. Mais toutes ces dénégations ne servaient à rien, car il y avait bien trop de survivants pour se souvenir de son nom, de son visage, de ses

cheveux longs, de sa coupe façon Prince Vaillant – un personnage de bande dessinée de l'époque –, de ses propos grossiers ou de son agressivité. Même si aujourd'hui Basclay Zapata souffre d'« amnésie totale », il y a beaucoup de gens qui n'ont pas de problèmes de mémoire et qui se rappellent de bien plus de choses que leur lieu de captivité.

**Fernando Lauriani**

Le 25 août 1992, à 14 h 30, je dus me rendre au Huitième Tribunal de Santiago. En présence du magistrat, monsieur Raúl Trincado, et de la greffière, madame María Eliana Parra. Je fus confrontée à Fernando Eduardo Lauriani Maturana. Cette démarche était liée aux deux procès dont monsieur Trincado avait la charge concernant les enlèvements et disparitions de Claudio Thauby Pacheco et de Jaime Robotham Bravo.

D'une manière générale, la confrontation avec Lauriani ressembla à toutes les autres, il prétendit qu'il ne me connaissait pas, qu'il m'avait vue pour la première fois dans la presse ou à la télévision quelques jours plus tôt. Comme tous les autres officiers, il reconnut avoir fait partie de la Dina, mais pas en tant qu'agent, juste comme analyste. Il avait été au courant de ma collaboration, mais ne savait rien de la Dina ni de son personnel. Lauriani déclara avoir été chargé des politiques d'éducation du gouvernement dans un bureau du quartier général. Par ailleurs, son nom n'avait jamais été « Pablo » ou « Pablito », ainsi que l'appelait péjorativement le personnel de la Dina, mais « Lalo » qui n'est pas un surnom, mais le diminutif d'Eduardo, son vrai nom. Il prétendait que j'étais animée de sombres intentions de vengeance sans doute pour des raisons personnelles. Il n'avait jamais mis les pieds rue José Domingo Cañas ni à la Villa Grimaldi. Alors que je me retrouvais seule avec lui, je ne pus m'empêcher de lui dire :

– Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi est-ce que tu fais semblant de ne pas me connaître ?

Lauriani et « le Troglo » avaient épuisé ma capacité d'étonnement. En l'écoutant m'expliquer qu'il n'avait pas le choix, je sentis la rage monter en moi :

– Fernando, comment peux-tu ensuite demander à tes enfants de ne pas mentir ?

Il me raconta ses déboires. Il vivait dans la peur, la sonnerie du téléphone le faisait sursauter, car il avait tout le temps peur que les juges le convoquent. À l'école, les camarades disaient à son enfant que son père était un assassin. Sa femme ne supportait plus cette situation.

Tant que nous fûmes seuls, l'officier Lauriani Maturana redevint le même. Mais dès que des tierces personnes entrèrent, il réitéra :

– Cette dame, je ne la connais pas.

Je fus confrontée à lui un peu plus tard cette même année. Cette fois-ci, à la sixième chambre de la Cour d'appel, devant la juge Gloria Olivares dans le cadre de l'affaire Chanfreau. À cette occasion, Lauriani se trouva face aux survivants des opérations qu'il avait lui-même organisées dix-huit ans plus tôt. Il s'agissait d'Erick Zott Chuecas et de Luis Enrique Peebles Skarnic. Erick Zott fut arrêté à Valparaiso en janvier 1975 par Lauriani et sa brigade Vampire de la BIM, avant d'être emmené avec d'autres détenus à la Villa Grimaldi. Plus tard, il fut conduit par Lauriani à Colonia Dignidad. C'est à cette occasion qu'ils allèrent « chercher » le docteur Luis Peebles au centre de détention de la marine de Talcahuano. J'écris « chercher » entre guillemets, car Lauriani a quasiment enlevé Peebles Skarnic pour l'emmener avec Zott à Colonia Dignidad. Même si Peebles et Zott furent très convaincants et rigoureux dans leur témoignage, Lauriani ne reconnut aucun fait qui fût susceptible de l'identifier comme agent de la Dina.

Je fis mon entrée à la fin de la confrontation. Lauriani nota tout ce qu'on pouvait dire. Mais les choses ne se déroulèrent pas comme il le souhaitait, c'était toujours ainsi avec lui. Quand il avait besoin de trouver une note pour réfuter une affirmation ou poser une question, il ne parvenait jamais à la trouver. Au cours de la confrontation avec moi, des choses insolites survinrent. Suivant le conseil de ses avocats, il tenta d'éviter que je fasse référence à des choses personnelles. Visiblement, il lui était plus difficile de reconnaître ses faiblesses personnelles que d'avoir arrêté et torturé des gens, ouvert la poitrine de son ancien camarade de l'école militaire, Claudio Thauby, et Dieu sait quelles autres atrocités.

En entrant dans le bureau de la Cour, je saluai Lauriani d'un simple : « Salut, Fernando ! » tout en sachant qu'il feindrait une fois de plus ne pas me connaître. Je venais juste de prononcer ces deux mots quand Lauriani se plaignit de mon langage. Madame Olivares lui demanda de quoi il voulait parler. Lauriani lui répondit qu'au Huitième Tribunal de Santiago, je m'étais adressée à lui de manière insultante. La juge tenait à savoir de quels propos il s'agissait, car elle n'avait rien entendu d'insultant jusque-là. L'officier répondit qu'il ne pouvait pas répéter les mots que j'avais prononcés. Madame la juge se tourna donc vers moi et me demanda :

– Madame Arce, est-ce que vous avez offensé l'officier ?

– Non, madame la Juge, je ne pense pas avoir offensé le commandant, à moins qu'il ne s'agisse d'une phrase que le juge Trincado m'a demandé de

répéter textuellement. Cette phrase ne venait pas de moi, mais de monsieur Krassnoff Martchenko, au sujet d'une série d'erreurs que le lieutenant Lauriani avait commises. Cela est arrivé à la Villa Grimaldi, l'officier ici présent a manifesté son intention de se suicider à cause de ce qui venait d'arriver.

– Mais qu'avez-vous dit, madame Arce ? a insisté la juge.

– « Con », madame la juge. Monsieur Krassnoff a dit que l'officier Lauriani était un con.

Le visage empourpré et visiblement gêné, Lauriani demanda à ce que rien de tout cela ne soit enregistré. Mais dans une confrontation, on n'a pas le droit d'intervenir dans la déclaration de la partie adverse. Tout le dialogue fut donc noté dans les actes qui partirent à la deuxième chambre du Quatrième Tribunal militaire. Lauriani se plaignit une nouvelle fois de mon attitude agressive. À la fin, madame la juge finit par comprendre que Lauriani faisait aussi référence aux surnoms de « Panthère Rose » et « inspecteur Clouseau » que ses propres subordonnés lui avaient donnés à cause du nombre incroyable de choses absurdes et ridicules qui lui arrivaient chaque jour. Il insista sur le fait que son rôle était celui d'« analyste dans le domaine de l'éducation », qu'il n'était donc pas agent mais fonctionnaire au quartier général.

En essayant d'éviter les journalistes qui l'attendaient à la sortie du tribunal, Lauriani, fidèle à ses surnoms d'autrefois, resta bloqué dans l'ascenseur. Quand il réussit à sortir, il prit le côté où les portes étaient déjà fermées, si bien qu'il dut traverser tout le bâtiment depuis la porte de la rue Bandera jusqu'à celle de la rue Morandé. Bien entendu, non seulement les journalistes le repérèrent, mais ils le suivirent et l'entourèrent jusqu'à la porte. Ses gardes du corps agressèrent les journalistes, mais lui ne fit aucune déclaration.

Si quelqu'un avait encore des doutes sur le ridicule des situations dans lesquelles Lauriani se trouvait habituellement pris, ce jour-là, ils furent dissipés. L'officier n'avait pas changé, ni dans sa propension au mensonge, ni dans sa maladresse, ni dans sa malchance. Sa mauvaise étoile semblait toujours l'accompagner. Au cours de sa déposition, il avait fait référence à sa « feuille de service impeccable ». C'était probablement le cas. Ses problèmes survenaient quand il devait penser par lui-même et prendre des décisions tout seul. Du moment qu'il n'était pas obligé de le faire, son comportement restait, en effet, « impeccable ».

**[7]**

## Miguel Krassnoff Martchenko

Les gestes, les paroles, les cris et la torture auxquels Miguel Krassnoff Martchenko m'avait soumise restent liés dans ma mémoire au souvenir du « Troglo ». En octobre 1992, je fus, avec plus d'une douzaine d'autres témoins, confrontée à Krassnoff.

Il n'était plus le même qu'en 1974, il n'était pas non plus le fantôme qui pendant plus de dix ans hanta mes cauchemars.

Je pus vérifier que mes souvenirs n'étaient pas des fantaisies d'un cerveau égaré. Il était là, plus âgé et faisant preuve d'une grande capacité de dédoublement. Très courtois et bien élevé envers madame Olivares, il se montra insolent envers moi. Par moments, lorsqu'il se penchait devant la juge comme devant un supérieur, son attitude semblait soumise. Il n'inspirait pas de respect, malgré l'uniforme. Devant moi, par contre, il se montrait tel qu'il était. Il fut grossier, leva la voix, m'insulta. Monsieur Krassnoff devait penser que les armes psychologiques dont il s'était servi jadis étaient encore efficaces.

Je dois avouer qu'au début, mon cœur battait très vite, j'avais la gorge sèche. Je pris le verre d'eau qui était sur la table devant moi. En buvant, j'observais madame la juge dans son fauteuil, elle avait l'air d'une dame, sûre d'elle-même, parfaitement à sa place. Je m'aperçus que j'avais adopté la même manière de m'asseoir qu'après une séance de torture. La seule présence de cet homme m'avait fait prendre une position quasi fœtale. Je me penchai en avant, cherchant un peu de chaleur pour soulager ma douleur physique et psychique. Mon esprit me trahissait, il était revenu brièvement en arrière. Mais en voyant la juge qui m'écoutait, en prenant conscience que la vérité était de mon côté, en me souvenant de mes amis et de tout l'amour, la compréhension et l'aide qu'ils m'avaient apportés, je trouvai la force de poursuivre. Procès après procès, je rompais les liens de terreur qui me reliaient au passé.

Après chaque confrontation, la transformation intérieure se poursuivait. Je

crois d'ailleurs que je mettrai du temps à tout assimiler. Cette année fut épuisante, mais je ne regrette pas ce que j'ai fait, c'était le seul moyen pour découvrir la véritable Luz et parvenir à la sauver.

**Confrontation avec Marcelo Moren Brito**

Les confrontations avec l'officier retraité Marcelo Moren Brito, en septembre et octobre 1992, s'inscrivirent dans le cadre de l'affaire Chanfreau.

Plus d'une quinzaine de témoins furent convoqués. Cela dura plus de vingt heures. À cette occasion aussi, je fus convoquée, vers la fin. J'étais à nouveau épuisée par mes déplacements quotidiens à la Cour. Je devais parfois différer certaines convocations à d'autres tribunaux. Mon mari devait encore s'occuper de tout à la maison.

Quand je fis mon entrée à la Cour pour la confrontation avec Marcelo Moren Brito, je me sentis très mal. Au début, l'officier adopta la même attitude que Krassnoff Martchenko. Le premier jour, je perdis patience. Je ne pouvais plus supporter qu'il m'insulte. Je réagis en disant que si cet homme continuait à m'agresser, j'adopterais le même comportement et j'utiliserais les mêmes termes que lui. Moren Brito leva également la voix et je lui coupai la parole. Nous fûmes tous deux rappelés à l'ordre. Dès lors, j'adoptai l'attitude digne d'une cour de justice et Moren Brito fut également obligé d'adopter un comportement plus respectueux.

Même si elle fut en tout point la copie conforme des précédentes, cette confrontation apporta quelques éléments dignes d'intérêt. Moren Brito prétendait que mes affirmations au sujet de la mort de Sergio Pérez Molina étaient fausses. Celui-ci ne serait pas mort rue José Domingo Cañas, mais aurait été transporté dans un état très critique à la clinique de la Dina. S'il était mort, c'est parce que le médecin avait mis deux heures à arriver. Plus tard, il fit la même déclaration devant Lautaro Videla Moya, frère de Lumi et beau-frère de Sergio.

Assise en face de Moren Brito, je me souvins de l'époque où je le reconnaissais grâce à sa grosse voix, sa manière très ostentatoire d'exercer son pouvoir en criant, ses promenades de bureau en bureau, où il égarait tous les papiers qui tombaient entre ses mains. En l'entendant dire qu'il n'avait jamais été un chef en mesure de prendre seul des décisions, je me suis souvenue une fois de plus des conditions extrêmes dans lesquelles j'avais vécu pendant toutes ces années, à la merci de sujets comme lui. Moren Brito prétendit même que j'avais plus de pouvoir que lui. Le besoin viscéral de récupérer ma propre identité se fit sentir avec plus de force que jamais. C'était la seule manière de vaincre l'absurdité d'une vie dénuée de sens et d'éliminer l'angoisse d'une

existence sans identité.

Au cours des années où j'étais incapable de faire face à mes souvenirs, il me semblait que plus mes paroles collaient à la réalité, plus elles devenaient incompréhensibles. Je ne pouvais pas exprimer ce que j'avais vécu, quelque chose en moi ne voulait pas accepter cette violence, cet anéantissement, cette absence totale de droits. Je voulais croire que tout cela n'était pas réel, qu'à un moment de ma vie j'étais devenue folle. Les premières fois où j'avais osé en parler, j'avais l'intuition que mon interlocuteur aussi était incapable de comprendre. Dans les années 1980, je m'étais demandée pourquoi personne n'était capable de comprendre. J'avais l'impression que le monde qui m'habitait intérieurement ne pouvait que générer effroi, rejet et une atroce condamnation. J'avais vécu cet opprobre, cette honte.

Ce soir-là, au sein de la Cour, devant le comportement de Moren Brito, je compris, une fois de plus, que mes souvenirs étaient réels, que cet homme et bien d'autres avaient exercé sur leurs victimes une violence comparable aux pires génocides perpétrés au cours du XX^e^ siècle. Le silence n'était donc pas admissible.

L'une des choses qui me frappèrent le plus au cours de la confrontation avec Moren Brito fut le naturel avec lequel il considéra l'attitude des témoins survivants :

– Dans toutes les guerres les vaincus prennent tôt ou tard leur revanche, et aujourd'hui les hommes politiques les instrumentalisent pour gagner des voix et dénigrer l'armée.

Il me semblait clair au contraire que les seuls qui voyaient dans la recherche de la vérité un moyen de dénigrer l'armée étaient ceux qui avaient commis des crimes contre l'humanité et voulaient faire porter le chapeau à toute l'institution.

Apparemment, monsieur Moren Brito ne croyait pas que le personnel de la Dina ait pu exercer une violence brutale sur les détenus et leurs familles. Son esprit était resté obnubilé par les mêmes idées, sentiments et motivations qu'en 1974. Il était évident que monsieur Moren Brito ne s'était toujours pas libéré de cette sorte de soumission-esclavage dans laquelle il puisait ses certitudes. Il était sûr qu'il allait être amnistié[1] ; sa confiance aveugle était une expression supplémentaire de l'impunité dont il avait joui jusqu'alors. Son attitude me fit beaucoup de peine.

## Confrontation avec Ricardo Lawrence Mires

L'officier retraité du corps de carabiniers Ricardo Lawrence Mires ne fut pas accompagné par le personnel de son institution le jour où il se présenta à la

sixième chambre de la Cour d'appel, devant la juge Gloria Olivares, pour faire sa déclaration dans l'affaire de l'enlèvement et de la disparition d'Alfonso Chanfreau. Ainsi qu'il le reconnut lui-même ce jour-là, il fit son entrée en compagnie de ses avocats et du personnel de sécurité de l'armée. Ce fait attira l'attention des témoins qui, comme moi, commençaient à connaître les avocats et les gardes des officiers convoqués. Lawrence déclara que, pour son institution, lui et tous les officiers qui avaient appartenu à la Dina étaient devenus un problème et ne recevaient plus aucun soutien institutionnel.

L'officier parla longuement de sa carrière qu'il qualifia de brillante. Il fut tout de même obligé de renoncer au service actif, car il n'avait aucune chance de devenir général. Avoir appartenu à la Dina pesait sur lui comme un stigmate. À plusieurs reprises il avait été choisi pour des postes de direction dans des entreprises privées, mais dès que les recruteurs apprenaient qu'il avait participé avec Krassnoff à la répression du MIR, on ne voulait plus de lui. Je lui répondis la même chose qu'à tous les officiers de la Dina et du CNI, à savoir que j'étais la mieux placée pour comprendre la discrimination dont il se plaignait, car lui et les autres officiers me l'avaient imposée pendant plus de quinze ans. C'était d'ailleurs une raison de plus pour essayer de faire la lumière sur ces affaires, ne serait-ce qu'en répondant à la question : « Où sont les disparus ? » Il déclara ne rien savoir à leur sujet, en invoquant l'existence d'un « groupe d'extermination qui dépendait directement de la direction de la Dina, aux ordres de Manuel Contreras Sepúlveda et de Pedro Espinoza Bravo ». Il affirma avec beaucoup de conviction que le personnel de ce groupe allait chercher les détenus la nuit venue dans les différents centres de détention de la Dina.

Cette confrontation n'apporta rien à l'enquête sur Alfonso Chanfreau. En sortant, Lawrence Mires prit l'un des ascenseurs mis à disposition des officiers pour qu'ils puissent sortir sans être rattrapés par les journalistes. Plus que jamais, j'étais certaine que les officiers s'étaient mis d'accord pour ne rien dire qui puisse nuire au haut commandement de la Dina. L'arrogance, le mensonge et la soumission étaient toujours de mise. La sujétion imposée par la Dina n'avait que trop duré.

## D'autres démarches

Bien d'autres officiers de la Dina passèrent par la sixième chambre de la Cour d'appel, appelés à comparaître par la juge Olivares dans le cadre de l'enlèvement et de la disparition de Chanfreau, avant, bien sûr, que le cas ne soit confié au parquet militaire. Parmi eux, Jaime Deichler Guzmán, officier de l'armée qui, une fois à la retraite, était parti travailler à Madeco, entreprise où il

avait fini chef du personnel. En 1974, en tant que chef de la sécurité de ladite entreprise, il avait engagé Osvaldo Romo Mena comme employé. D'après lui, c'était le colonel qui dirigeait alors le régiment de Tacna qui le lui avait demandé. Le colonel étant mort, il était impossible de vérifier cette information. Après avoir « travaillé » à Madeco, Romo Mena avait été sollicité par la Dina.

L'officier à la retraite Augusto Patricio Deichler Guzmán, frère de Jaime et de feu Juan Deichler Guzmán, le tristement célèbre maire de Pudahuel qui s'était distingué à l'époque de la dictature, se rendit lui aussi à la Cour d'appel. Il avait créé le groupe paramilitaire qui avait réprimé les habitants des cités de Pudahuel et Quinta Normal lors des manifestations contre la dictature dans les années 1980.

Osvaldo Pincetti Gac, plus connu comme « Sorcier », « Doc » ou « Conférencier », fut également convoqué devant la Cour. Au moment du procès, Pincetti avait été arrêté par le bataillon de véhicules motorisés de l'armée, situé rue Beaucheff. Il avait été inculpé pour l'assassinat du menuisier Alegría Mondaca à Valparaíso, crime destiné à couvrir celui du dirigeant syndical Tucapel Jiménez.

On vit aussi comparaître les officiers Conrado Pacheco et José Manso Durán respectivement chargés de Tres Alamos et de Cuatro Alamos.

Grâce à la presse et à divers commentaires, j'ai su qu'il y avait eu des témoignages de grande valeur. Revoir les personnes qui, dix-huit ans auparavant, nous avait privés de tout, entendre à nouveau les voix de nos bourreaux fut une expérience inoubliable. La grandeur morale des anciens détenus, leurs qualités humaines et intellectuelles, la force de leur témoignage, la netteté de leurs souvenirs forçaient le respect. Parmi eux, je pourrais citer Erick Zott Chuecas, Luis Enrique Peebles, Lautaro Videla Moya, Pedro Matta Lemoine, Gladys Díaz Armijo et évidemment des requérants comme Ericka Hennings Cepeda, Nubia Becker, son époux Osvaldo Torres, Miguel Ángel Rebolledo, Cecilia Jarpa, Ofelia Nistal, Ricardo Frödden, León Gómez Araneda, Roberto Merino et bien d'autres qui se rendirent à la Cour d'appel pour livrer leur témoignage débordant de courage, de solidarité et de ténacité. Malgré leurs efforts, en novembre 1992, les juges de la troisième chambre de la Cour suprême, Hernán Cereceda Bravo, Lionel Beraud Poblete, Germán Valenzuela Erazo et le procureur militaire Fernando Torres Silva votèrent le transfert du cas Chanfreau au parquet militaire. En juillet 1993, l'affaire Chanfreau fut amnistiée par la justice militaire. On se souvient de l'écho que cette décision eut à l'Assemblée nationale et de l'accord qui provoqua la destitution du ministre Cereceda Bravo[2].

1. Il fallut attendre le début des années 2000 pour que les crimes perpétrés par Marcel Moren Brito soient reconnus comme crimes contre l'humanité. Il put ainsi être condamné et incarcéré puisque cette catégorie de crimes ne connaît ni prescription ni amnistie.
2. Alfonso René Chanfreau était un étudiant en philosophie d'origine française. Dirigeant du MIR, il fut séquestré par la Dina le 30 juillet 1974 et torturé dans le centre de détention de la rue de Londres et probablement à la Colonia Dignidad. Trente-neuf ans plus tard, en mai 2013, Manuel Contreras Sepúlveda, Marcelo Moren Brito, Ricardo Lawrence Mires et Miguel Krassnoff furent condamnés à dix ans de prison pour leur participation à son enlèvement.

**[8]**

## María Alicia, alias « Carola », Alejandra et Luz

Un matin de novembre 1992, Alejandra annonça à la juge Dobra Lusic Nadal qu'elle voulait collaborer avec la justice dans la recherche de la vérité. J'eus la joie de l'apprendre très vite, étant tout près à ce moment-là.

Personne ne nous demanda si c'était nous qui avions pris la décision de vivre ensemble à l'époque. Aujourd'hui il semble presque ridicule de relever ce fait. Nous avions été arrêtées toutes les trois en 1974, mais à des moments différents. Alejandra en août, María Alicia en novembre et moi en mars.

Nous étions restées en contact pendant sept ou huit ans, d'abord en tant que détenues, ensuite en tant que collaboratrices, enfin en tant que fonctionnaires de la Dina et du CNI. Après ma démission, nous avons gardé contact, jusqu'au moment où nos chemins se sont à nouveau séparés.

Nous avons traversé des moments d'entente profonde et d'autres plus difficiles comme à chaque fois que l'on vit avec quelqu'un. Notre cohabitation nous a été imposée et, parfois, dans des conditions extrêmes, à la limite de la résistance humaine. Je n'essaie pas de parler en leur nom. On m'a trop souvent jugée pour qu'à mon tour je me mette à juger les autres. Je ne commettrai pas la même erreur.

Elles furent mes camarades de route dans l'enfer. La souffrance partagée, verbalisée ou non, me lie à elles. Je peux dire que je les aime, voire que je les aime beaucoup.

Nous arrivâmes toutes les trois à la Dina dans des conditions semblables. Nous avions été données par un camarade. À mesure que les expériences vécues nous entamaient intérieurement, nous nous rapprochions. Pour la Dina, nous n'étions pas trois personnes distinctes, mais un ensemble, un « paquet », et ce n'est pas une métaphore. Les camarades qui avaient participé à la conférence de presse organisée par la Dina, ceux qui avaient appelé les militants à abandonner la lutte, se faisaient appeler les « œufs ». Nous trois étions le « paquet ». Toute

chose qui profitait ou portait préjudice à l'une de nous trois s'étendait aux deux autres. Nous étions le « paquet » qu'il fallait contrôler, manipuler, rendre efficace, sans nous laisser aucun droit, pas même celui de vivre, car notre vie, nous devions l'acheter perpétuellement.

Au milieu de cette folie, nos liens s'étaient resserrés, surtout quand il fallait nous battre pour une cause commune. Nous ne partagions pas de choses plus personnelles, moins par méfiance que pour éviter que les sentiments ne s'infiltrent dans les fissures de notre personnalité en provoquant des avalanches de douleur.

L'essentiel est que, d'une manière ou d'une autre, nous avons réussi à maintenir en vie quelque chose de nous-mêmes, de celles que nous avons été jusqu'à l'âge de 26 ans.

L'un de mes plus grands désirs serait qu'un jour Alejandra et María Alicia se sentent libres et le soient. J'assume le fait que cela puisse choquer certains, mais si un jour María Alicia venait à me dire : « Je suis à la Dina, c'est un choix que j'ai fait de mon plein gré et j'en suis heureuse », je saurais l'accepter. Chaque personne doit pouvoir rester libre.

Si cela arrivait, je prendrais en considération le fait qu'elle reste fidèle à ses nouveaux choix. La vie m'a appris qu'il n'y avait pas une recette valable pour tous. Si j'avais la certitude que María Alicia était à sa place et que son âme n'était pas divisée, alors, convaincue que personne n'a le droit de violer la conscience d'autrui, je serais heureuse pour elle.

D'après ce que je sais, María Alicia fait toujours partie du personnel du CNI. Toutefois, il m'est difficile d'imaginer qu'il s'agit d'un acte vraiment libre. Je crois plutôt qu'à mesure que le temps passe, il lui est de plus en plus difficile de quitter l'organisation. Je ne pense pas que les choses aient été semblables pour elle et pour moi. Mais j'ai eu tellement peur des organismes de défense des droits de l'homme, j'ai tellement redouté que le chemin parcouru m'interdise tout retour en arrière, que tous les ponts soient coupés et toutes les portes fermées… Heureusement, cela ne s'est pas produit.

J'avais rencontré Alejandra rue de Londres en août 1974 ou, plutôt, nos voix s'étaient rencontrées car nos yeux étaient bandés. Comme elle l'expliqua aux journalistes en 1991 après la parution de mon témoignage devant la Commission vérité et réconciliation, notre proximité n'était due qu'aux circonstances. Il n'en reste pas moins que sa présence fut importante pour moi. Je me souviens d'elle avec tendresse, sa compagnie me faisait sentir moins seule. Ce fut l'une des périodes les plus difficiles de ma vie, et pas vraiment à cause de la torture, surtout à cause de la collaboration.

Je fis la connaissance de María Alicia rue José Domingo Cañas en novembre

1974. On l'avait beaucoup torturée. Quand on l'amena dans la chambre que nous partagions avec Alejandra, je compris aussitôt qu'elle était en train de collaborer. Je la vis souffrir et revenir dans la chambre après chaque séance de torture totalement détruite. J'étais presque toujours là quand le « groupe des gros » de la brigade Aigle, dirigée par Ricardo Lawrence, venait la chercher. Je me souviens de son visage et de son silence quand on la ramenait, de ses pleurs désespérés quand les agents de la Dina l'emmenèrent dans l'opération où est mort « Nano de la Barra », son chef au MIR. Elle était effondrée.

À mon retour au Chili, le 15 janvier 1992, j'ai manifesté mon désir de voir María Alicia et Alejandra et de leur parler. On m'a répondu : « La María Alicia que tu as connue est morte ; l'Alejandra que tu as connue est morte. » Je ne voulais pas l'admettre. Le pas qu'Alejandra a franchi dernièrement me confirme ce que mes sentiments m'avaient suggéré. Je connais ces îles encerclées à l'intérieur de nous, où tout se conserve intact, en attendant que nous leur redonnions une place. C'est comme saigner encore et encore. Je peux juste dire que c'est ainsi que j'ai commencé à guérir.

Nous sommes nées toutes les trois en 1948. Je suis la plus âgée car je suis née en mars, María Alicia en juillet et Alejandra en octobre. Nos 26 ans – c'est l'âge que nous avions quand nous avons été arrêtées – sont à présent loin derrière nous. S'il est vrai que ce livre a plusieurs destinataires, c'est en particulier à elles et à ceux qui ont traversé des expériences semblables que j'aimerais l'adresser. Mon choix a été de retrouver la lumière, ou devrais-je dire de retrouver Luz.

Je me souviens de cette nuit dans l'appartement de la tour 12 où, alors que j'étais dans ma chambre sur le point de me coucher, j'ai entendu les pleurs de María Alicia. Alejandra et moi nous sommes précipitées dans sa chambre, elle était sur son lit en train de pleurer, sans hystérie, sans cris. Je me suis approchée, elle a pris mes mains et dans un murmure, je l'ai entendu dire : « J'ai peur. » Je n'oublierai jamais ce moment. J'avais l'impression que la souffrance surgissait de sa main et me traversait la peau. J'avais souvent ressenti cette peur. Je n'ai pas pu m'empêcher de caresser ses joues et d'arranger ses cheveux. C'était une jeune fille douce, une jeune fille tendre.

Je me suis dit que jamais personne ne nous comprendrait. Il n'y a pas que les héros qui ont le droit de pleurer, les lâches aussi. Cette nuit, j'ai senti que pour nous il n'y avait pas de compréhension possible, pas d'issue. Toutes les portes nous étaient fermées. Nous n'avions le droit qu'à cet enfer.

Nous ne savions pas comment nous porter secours. Nous ne pouvions que nous prendre par la main, pleurer ensemble, nous taire, nous serrer dans nos bras. Tout se passait comme si nous avions hontes d'être si faibles, et de l'avoir

été.

## Madame Dobra Lusic Nadal

Madame Dobra Lusic est une juge impressionnante, sobre, méthodique et intelligente. Comme madame Olivares, elle est à la fois séduisante et compétente. J'ai dû aller plusieurs fois au Troisième Tribunal de Santiago et, à chaque fois, j'ai été saisie. Elle a l'air distante, mais très vite on se rend compte qu'il s'agit d'une manière très correcte d'assumer son rôle de juge. Sa rigueur vous met en confiance. Quand je sortais du Troisième Tribunal, j'avais toujours la conviction qu'elle ferait de son mieux pour trouver la vérité.

## « Je n'ai pas travaillé juste pour moi. »

> « J'étais comme un canal qui sort d'un fleuve, un ruisseau qui se perd dans le jardin du Paradis. Je me suis dit : "Je vais arroser mon potager et mes fleurs." Et voilà que le canal est devenu un fleuve et le fleuve une mer. »
>
> *Siracide*, 24:30-31

J'étais perdue en enfer. Parmi les choses que j'ai tentées pour essayer d'en sortir figure l'écriture de ce livre. Mais je n'ai pas travaillé juste pour moi. Je n'ai pas travaillé toute seule non plus. Avec ceux qui m'accompagnent, nous voulons que cette mer commune soit remplie de vérité, de justice et de réconciliation.

S'il est vrai que ce livre poursuivait des objectifs que les événements ont rendus caducs, l'essentiel est que je ne l'ai pas écrit pour moi. Il s'adresse à ceux qui cherchent dans mon histoire des réponses aux questions qu'ils se posent eux-mêmes. Je ne l'ai pas écrit toute seule. Beaucoup de gens m'ont aidée à rester debout malgré tout. En dehors de ceux que j'ai déjà mentionnés, il y a trois rescapés de cet enfer qui m'ont donné, à différents moments de ma vie, la force et l'affection qui m'ont permis de poursuivre. Il s'agit d'Erick Zott Chuevas, Luis Enrique Peebles et Pedro Matta Lemoine.

Erick m'a reçue en Europe, m'a aidée à trouver un travail, un appartement et tout ce dont nous avions besoin, mes fils et moi. D'abord, il m'a trouvé des élèves pour que je puisse donner des cours d'espagnol, ensuite il m'a convaincue d'écrire ce livre et a trouvé la fondation qui m'a engagée.

Luis Enrique a été mon médecin pendant la période où, épuisée et surmenée, j'ai dû suspendre toute activité. Il ne s'est pas contenté de me prescrire des médicaments, il a pris le temps de m'aider à comprendre et à accepter ce qui

m'arrivait.

Pedro continue de m'accompagner, son affection et son soutien m'ont permis de tenir le coup dans les couloirs des tribunaux. C'est mon frère dans la joie comme dans la peine. Peu à peu nous avons découvert qu'à l'époque, nous avions beaucoup d'amis communs au Parti socialiste. Aujourd'hui, nous continuons à chercher de nouvelles façons de servir la cause des droits de l'homme.

Pour toutes ces raisons, Erick, Kiko et Pedro sont mes amis.

## De l'esclavage à la liberté

« Jésus répondit : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? Puis, étendant la main sur ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. »
*Matthieu,* 12:48-50

À la Dina, il y eut des gens qui osèrent exister par eux-mêmes. Des gens qui durent faire face à des contradictions dans un processus rempli de douleur. Certains sont morts, comme les gardes Rodolfo Valentín González Pérez et Carlos Carrasco Matus dont les noms s'additionnèrent à la longue liste des disparus.

Je fus témoin de la détention et de la torture de Rodolfo. Je ne connais pas les détails de l'histoire de Carlos Carrasco, mais dans son cas les témoins sont nombreux. Il est possible que d'autres aient disparu pour la même raison, c'est-à-dire en cherchant à soulager la détresse et les souffrances d'autrui.

Il y eut des fonctionnaires et des agents qui payèrent un lourd tribut à la Dina, surtout parce qu'ils ne s'y trouvaient pas de leur plein gré, ils avaient été envoyés par leurs institutions. Ce qu'ils virent ou furent obligés de faire fut atroce pour eux aussi. Beaucoup, dans la mesure de leurs moyens et craignant les représailles, essayèrent d'apporter leur aide avec une parole de réconfort, un morceau de pain ou un verre d'eau.

Il y eut aussi des fonctionnaires de la Dina qui s'adressèrent à moi pour me demander pardon. C'est le cas d'un sous-officier que j'avais rencontré dans la période où je travaillais à l'ENI. Je n'y étais pas restée très longtemps, car en 1978, j'avais été arrêtée par le médecin à cause de mon problème pulmonaire. Toutefois, au cours du deuxième semestre de l'année 1977, en tant qu'assistante de Rolf Wenderoth, j'avais dû faire cours et faire passer des examens dans la classe des sous-officiers. À la fin d'une séance, un caporal me remercia pour mon indulgence. Je ne comprenais pas à quoi il faisait allusion. Il m'expliqua

alors qu'il faisait partie du groupe qui m'avait violée pour la première fois rue de Londres. Il me demanda pardon. Quand je compris de quoi il s'agissait, je lui répondis que je ne voulais pas qu'il m'en parle, je ne voulais plus entendre parler de cette histoire. Mais il insista :

– Le problème, mademoiselle Ana María, c'est que si je ne vous demande pas pardon maintenant, je me sentirai coupable toute ma vie. C'est la raison qui m'a poussé à vous en parler. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, j'ai besoin d'entendre le mot pardon de vos lèvres.

En parlant, il serrait ses mains et bougeait le pied droit en raclant le sol dans un état de grande nervosité. Il gardait la tête baissée. J'avais froid, j'étais en colère, pour moi cela représentait des siècles d'humiliation. Mes mains se levèrent sans que j'en rende compte. Je n'étais plus attachée comme ce soir-là.

– Caporal ?

– Oui, mademoiselle ?

– Si m'entendre dire que je vous pardonne vous soulage, partez tranquille. Votre franchise d'aujourd'hui vous honore.

Je tremblais et j'avais du mal à parler. Il partit en courant, je dirais que mes paroles lui firent du bien, comme si elles lui avaient enlevé un poids des épaules. Maintenant, c'était moi qui portais le fardeau. Je me suis assise. Je devais retourner à mon travail dans le quartier général. Je suis allée à la salle de bains et me suis regardée dans la glace en essayant de sourire. « Allez, courage ! me suis-je dit. Dans quelques mois, tu auras trente ans, ça fait quatre ans de ça. » J'ai enlevé les traces du rimmel qui avait coulé.

À ce moment-là, « Alicia », la secrétaire de Max, est entrée.

– Ana María, « Don Max » vous cherche.

Dans le couloir, je me suis arrêtée un instant devant la fenêtre. J'ai regardé l'endroit. L'herbe poussait libre et sauvage. Il y avait une vache et son veau et, au-delà, quelques maisons. De la cheminée sortait un peu de fumée. Dehors, la vie semblait belle et moi, je restais derrière la fenêtre. Je survivais, mais c'était là une autre façon de mourir.

**« Comment haïr celui qui demain peut être ton frère ? »**

Les voies du Seigneur sont impénétrables. La conversion de quelqu'un qui, comme moi, l'a beaucoup offensé n'est pas un mérite personnel. C'est une preuve supplémentaire de la grandeur et de la magnificence de notre Père à qui rien n'est impossible.

Je revis Gerardo Urrich le 7 août 1992, lors d'une confrontation. C'est lui qui m'avait torturée à Villa Grimaldi, celui qui s'autoqualifiait de fasciste.

Je ne hais pas monsieur Urrich. Même me torturant dans le but que je lui avoue que je le haïssais, il n'avait pas réussi à susciter de haine en moi. Ma réponse : « Non, major, je ne vous hais pas » n'était pas calculée. J'étais trop mal pour réfléchir, j'imagine que ma réponse reflétait ma pensée profonde. Je me souviens avoir senti une tristesse immense au fond de moi ; à un moment, je lui avais même dit : « Je ne vous hais pas, mais je ne comprends pas comment vous pouvez traiter ainsi une femme ? Vous n'avez pas de mère, pas de sœur ? » Il avait ri. Moi, une pute marxiste, j'osais me comparer avec une femme de sa famille.

Gerardo Urrich fut très dur avec moi. Mais j'eus l'occasion de le revoir quelques mois plus tard. Alors que j'étais à la Villa Grimaldi, je sus que fin 1974, le major Urrich avait été blessé lors d'un affrontement avec des militants du MIR. Il avait eu l'estomac et les intestins perforés par des balles de gros calibre. Il avait été emmené à l'hôpital militaire. Beaucoup avaient cru qu'il ne survivrait pas. Mais il réussit à se rétablir et, quelques mois plus tard, il était revenu à la Villa Grimaldi.

De retour, il apprit que j'étais dans la « petite maison », près de la tour. J'ai vu la porte s'ouvrir tout à coup, c'était Gerardo Urrich. J'étais paralysée. Il entra et, sans même me regarder, commença à crier :

– Je suis revenu, me revoilà ! Je n'ai survécu que dans un seul but : les tuer !

Il le répéta plusieurs fois. Il me raconta comment, quand il souffrait à l'hôpital militaire, le désir de régler leur compte à ces « chiens marxistes » le faisait tenir. Quand il partit, je mis beaucoup de temps à maîtriser mes tremblements. J'avais eu peur qu'il se jette sur moi et recommence à me donner des coups de pied.

Quelques mois plus tard, il y eut une urgence. Le major Wenderoth me demanda si j'étais prête à participer à une opération. Le général Pinochet avait demandé à la Dina de prendre en charge une enquête. Il fallait retrouver un véhicule. Je lui répondis que j'étais prête à y aller, imaginant qu'il s'agissait de l'accompagner. Comme Rolf savait que je me méfiais des gardes après ce qui était arrivé le jour de l'an, il me donna un pistolet, que je gardais dans la poche droite de la veste en cuir que m'avait donnée Lumi.

Je savais que si je me servais de l'arme en l'absence de Rolf, même si c'était pour me défendre ou pour intimider quelqu'un, je me ferais tuer tout de suite. J'allais ainsi fournir à ceux qui ne voulaient pas de moi le prétexte dont ils avaient besoin pour justifier ma mort. Mais je préférais encore cela à être de nouveau victime de leur violence.

Ce jour-là, la direction mit tout le personnel disponible à la recherche de la voiture volée. Au moment où ils donnèrent l'ordre de monter dans les véhicules,

on demanda à Rolf de rester à la Villa Grimaldi pour coordonner les opérations de recherche. Marcelo Moren Brito me dirait dans quelle voiture je devais monter. Rolf me dit :

– Peu importe qu'on voie que tu as un pistolet, j'en assume la responsabilité.

Le sous-officier qui contrôlait la sortie des véhicules fut surpris de me voir :

– Vous y allez aussi, Lucecita ?

– Oui, dans quelle voiture dois-je monter ?

– Dans la prochaine.

Une Fiat 125 blanche est apparue.

– Montez dans celle-là et que Dieu vous protège !

D'un bond, je m'engouffrai dans la voiture qui partit aussitôt. Sans voir qui était le conducteur, je sortis l'arme et, en dirigeant le canon vers le sol, je fis tourner le barillet et mis le cran de sécurité. La voiture roulait à toute allure. Quand le conducteur entendit le bruit du barillet, il donna un grand coup de frein. Je faillis me cogner contre le pare-brise.

Je vis le conducteur. Il était pâle et de grosses gouttes de sueur coulaient sur son visage. J'aperçus la terreur se dessiner sur les traits du major Urrich González. Il me regardait les yeux grands ouverts sans songer à repartir. Quelqu'un cria au conducteur de la voiture qui se trouvait derrière nous de nous doubler. Ce dernier klaxonna, accéléra et nous doubla par la gauche. La voiture passa en rugissant à côté de nous. Le caporal frappa à la portière de notre voiture en criant :

– Vous partez, oui ou non ? Allumez la radio !

J'appris plus tard que le major croyait que j'allais le tuer. J'étais calme et affectais une certaine indifférence devant sa perplexité. Je lui montrai l'arme que je tenais dans ma paume ouverte en faisant attention que le canon ne soit pas pointé vers lui, mais vers moi, et je lui dis :

– Bonsoir, major. On m'a donné l'ordre de monter dans cette voiture. Je sais que l'arme est petite, mais s'il le faut je sais m'en servir. Je suis à vos ordres. Est-ce que vous m'autorisez à allumer la radio ? Je crois que ça fait partie des choses que je suis censée faire.

Sans attendre sa réponse, j'ai allumé la radio et, aussitôt, le quartier général nous a assignés le numéro qui nous correspondait dans cette intervention. Le code choisi étant international, je n'eus aucun problème de communication. Je mis la fréquence qu'on me demandait. Nous avons entendu toutes les communications entre les voitures et la centrale. On nous demanda de nous rendre au secteur nord de Santiago.

J'avais sorti le plan qui était dans la boîte à gants de la voiture, mais quand j'entendis les ordres, je le pliai et le remis à sa place. Je pouvais communiquer

notre itinéraire sans avoir à le regarder. J'avais grandi dans ces quartiers nord. Le major se contentait de me regarder. Soudain, il me demanda :

– Depuis quand tu portes une arme ?

– Depuis quelques mois, major.

– Où as-tu appris à te servir de la radio ?

– Nulle part, monsieur. Mais on m'a emmenée quelquefois dans ce genre de voiture et j'ai vu comment ça marchait, c'est très facile.

– Et le code ?

– C'est un code international. Je l'ai appris à l'école des cadres de la GAP.

Il me demanda quel était l'itinéraire que j'avais communiqué à la centrale, puis il garda le silence. Moi aussi je restais silencieuse, sauf quand la centrale me demandait où nous nous trouvions.

Je me souvins de la soudaine gravité du caporal quand il avait vu dans quelle voiture j'allais monter. Assez vite nous avions rejoint les autres voitures. Le major conduisait à toute allure. Je mis ma ceinture de sécurité et lui demandai s'il voulait que je l'aide à mettre la sienne. Il me laissa faire.

Peu à peu le major retrouva son calme. Il prit son paquet de cigarettes et me le tendit.

– Tu as connu Salvador Allende ?

– Oui, monsieur.

– Est-ce qu'il était comme on le dit ?

– Qui ça « on » ?

– Et bien, tout le monde dit que c'était un ivrogne et qu'il passait son temps dans des orgies.

– Je ne l'ai jamais vu saoul, monsieur, ni dans une orgie.

– Mais tu n'avais sans doute pas accès à sa vie dissolue…

– J'ai vécu à Tomás Moro et au Cañaveral, mais pas très longtemps.

– Cañaveral était bien la maison de sa maîtresse.

– De sa secrétaire, monsieur.

Une fois arrivés au secteur indiqué, nous apprîmes qu'un autre officier avait déjà localisé la voiture. Ils envisageaient la possibilité que la voiture soit piégée.

Nous descendîmes de la voiture et le major me dit :

– Est-ce que tu peux me couvrir ?

– Oui, monsieur.

Nous avancions le dos collé à un mur et la tête haute pour regarder les fenêtres des maisons environnantes. Les gens qui avaient entendu les sirènes commençaient à éteindre les lumières, mais restaient derrière les rideaux à observer ce qui se passait. Quelqu'un demanda aux voisins par haut-parleur de s'éloigner des fenêtres au cas où il y aurait un affrontement.

Il n’y eut ni bombe ni affrontement. La voiture n’avait servi aux voleurs qu’à prendre la fuite. Après avoir fait un hold-up chez un buraliste, ils s’étaient enfuis puis ils avaient abandonné leur véhicule et en avaient probablement repris un autre. D’autres agents qui étaient montés sur les toits des maisons commençaient à descendre pour se rassembler tous au même endroit.

De retour au quartier général, Urrich m’accompagna au bureau du major Wenderoth. En rigolant, il lui raconta que même quand on l’avait blessé, il n’avait pas eu aussi peur qu’avec moi, quand j’avais fait tourner le barillet. Quand il partit, Wenderoth mit la main sur mon épaule et me dit :

– Je crois que tu t’es fait un autre ami.

Bien entendu, il n’est jamais devenu mon ami, mais au moins il avait cessé d’être mon ennemi.

**[9]**

## Le poing d'acier

C'était le symbole de la Dina. J'imagine qu'il correspondait totalement à l'idée que Manuel Contreras se faisait de la Dina. Ce poing n'agissait pas tout seul. Chacune des unités opérationnelles de la Dina fonctionnait comme un bras dirigé par le haut commandement.

Je me souviens qu'en 1977, au quartier général, on commenta avec enthousiasme les différentes étapes de cet hymne à l'impunité qu'était la loi d'amnistie. Elle fut fêtée par le personnel de la Dina comme l'un des « éclats de génie de Contreras ». Peu de gens savaient comment fonctionnait cette loi, il leur suffisait de savoir que la loi d'amnistie était une garantie d'impunité.

Je constate aujourd'hui à quel point cette douleur prend de l'importance dans ma vie. En permettant que les souvenirs reviennent lentement et que la rancœur, le ressentiment et la haine accomplissent leur travail dévastateur, je réalise à quel point l'histoire violente de cette époque s'est introduite dans ma vie et comment mes décisions ont affecté la vie des autres.

Aujourd'hui, vingt ans après le coup d'état du 11 septembre 1973, quand j'entends que la violence d'État a été une réponse nécessaire et équivalente à la violence de l'opposition à la dictature, j'ai envie de rire ; les effets de l'une et de l'autre n'admettent aucune comparaison. Pour moi la dictature est synonyme de prison, de torture, de disparition et d'exil. Quelqu'un qui ne s'est pas impliqué politiquement aura peut-être une autre vision. Le système répressif semble avoir réussi à faire accepter l'horreur comme quelque chose de normal.

La torture, les exécutions sommaires, les disparitions ont été les instruments d'un pouvoir autoritaire qui déclencha la soumission, la rébellion et la fuite. Cela n'affecta pas seulement les victimes directes, mais la communauté dans son ensemble. On avait remplacé notre société plurielle par une autre, divisée en deux camps irréductibles. On avait séparé les eaux en dissociant « le bien et le mal », « le pur et l'impur ».

L'élimination des opposants a fini par anéantir la vie sociale. Les opposants, les militants marxistes ou les simples sympathisants sont devenus synonymes de menace et d'ignominie.

La toute-puissance militaire n'a laissé aux victimes que peu de choix : s'échapper, survivre ou risquer la mort. La torture qui fait ployer les corps et étouffe la parole est un déchirement pour la société tout entière.

Ces années de plomb opposent une majorité sans mémoire, sourde et indifférente, à une minorité blessée qui ne peut ni ne veut oublier. Nous vivons un temps du chacun pour soi où la charité commence par soi-même, un temps où l'on construit des temples à la modernité tout en renforçant par ailleurs les dispositifs sécuritaires qui perpétuent la ségrégation sociale.

Les expériences collectives et individuelles nous montrent que les effets de la terreur ne disparaissent pas le jour où la cause cesse d'exister. Il est important de reconnaître ses effets apparemment sans rapport avec la cause originaire.

Les leçons tirées d'autres génocides montrent que le travail de mémoire nécessite plusieurs décennies pour s'élaborer et concerne plusieurs générations. Mon expérience m'a montré que l'illusion qui consiste à croire que l'on peut repartir de zéro se heurte au réel. Le pacte de silence qui permet d'annuler l'horreur vécue nourrit toutes sortes de conflits et de ressentiments. Seule la récupération de la mémoire, aussi effrayante soit-elle, permet d'exorciser l'enfer et de préparer les conditions d'une réconciliation véritable.

Le pays doit affronter sa vérité pour se dépouiller des scories du passé et penser son avenir libre de mensonges et d'oublis coupables. Personnellement, j'en ai ressenti le besoin. Pour moi, il était important de pouvoir dire à nouveau haut et fort : « Mon nom est Luz, Luz Arce. »

**Remerciements**

**En Allemagne et en Autriche :**

Jan Philipp Reemtsma
La Fondation pour la promotion de la science et de la culture à Hambourg (Hamburger Stiftung zur Förderung von Wissenschaft und Kultur)
Erick et René
Elke Mühlleitner et Johannes Reichmayr

**Au Chili :**

L'ordre des prêcheurs de la province San Lorenzo Martir
Pedro Alejandro Matta Lemoine
Lautaro Videla et sa femme
Mon fils Juan Manuel
Mili Rodriguez et Carlos Orellana

Des remerciements tout particuliers à Christian Asmüssen o.p., José Luis de Miguel o.p., et Félix Fernández o.p (de l'Ordre des dominicains), ainsi qu'à toutes les personnes précédemment citées dont les conseils, le soutien et l'affection ont rendu possible l'écriture de ce livre.